

8.7.40 G.1.



*P
A
N
D* THE JOURNAL OF
m
AMERICAN FOLK-LORE

VOLUME XXX



EDITED BY
FRANZ BOAS

478073
25.8.48

ASSOCIATE EDITORS

GEORGE LYMAN KITTREDGE

C.-MARIUS BARBEAU

AURELIO M. ESPINOSA

ELsie CLEWS PARSONS

2.

LANCASTER, PA., AND NEW YORK

Published by the American Folk-Lore Society

G. E. STECHERT & CO., AGENTS

NEW YORK: 151-155 WEST 25TH STREET

PARIS: 16 RUE DE CONDÉ

LONDON: DAVID NUTT, 57, 59 LONG ACRE

LEIPZIG: OTTO HARRASSOWITZ, QUERSTRASSE, 14

MDCCCCXVII

Copyright, 1917,
BY THE AMERICAN FOLK-LORE SOCIETY
All rights reserved

GR
I
J6
v.30
cop.2

CONTENTS OF VOLUME XXX.

ARTICLES.

	PAGE
Contes Populaires Canadiens (Seconde série) <i>C.-Marius Barbeau</i>	I
Facéties et Contes Canadiens <i>Victor Morin</i>	141
Oral Tradition and History <i>Robert H. Lowie</i>	161
Tales from Guilford County, North Carolina <i>Elsie Clews Parsons</i>	168
Notes on Folk-Lore of Guilford County, North Carolina <i>Elsie Clews Parsons</i>	201
Tales from Maryland and Pennsylvania . . . <i>Elsie Clews Parsons</i>	209
Ring-Games from Georgia <i>Lorraine Darby</i>	218
Folk-Tales collected at Miami, Fla. <i>Elsie Clews Parsons</i>	222
Four Folk-Tales from Fortune Island, Bahama- mas <i>W. T. Cleare</i>	228
Ten Folk-Tales from the Cape Verde Islands <i>Elsie Clews Parsons</i>	230
Surinam Folk-Tales. <i>A. P. and T. E. Penard</i>	239
Popular Notions pertaining to Primitive Stone Artifacts in Surinam <i>A. P. and T. E. Penard</i>	251
Bantu Tales <i>R. H. Nassau</i>	262
Twenty-Eighth Annual Meeting of the Amer- ican Folk-Lore Society	269
Ballads and Songs Edited by <i>G. L. Kittredge</i>	283
Notes on the "Shirburn Ballads" <i>Hyder E. Rollins</i>	370
The Three Dreams or "Dream-Bread" Story <i>Paull Franklin Baum</i>	378
Totemic Traces among the Indo-Chinese . . . <i>Berthold Laufer</i>	415
Kaska Tales <i>James A. Teit</i>	427
Some Chitimacha Myths and Beliefs . . . <i>John R. Swanton</i>	474
Malecite Tales <i>Frank G. Speck</i>	479

LOCAL MEETINGS.

Missouri Branch	272
Kentucky Folk-Lore Society <i>D. L. Thomas</i>	272
The Virginia Folk-Lore Society	272
The Folk-Lore Society of Texas <i>Stith Thompson</i>	411
Mexican Branch.	411
Ontario Branch	411

NOTES AND QUERIES.

Proverbs from Abaco, Bahamas <i>Hilda Armbrister</i>	274
Riddles from Andros Island, Bahamas . . . <i>Elsie Clews Parsons</i>	275
Priscilla Alden—A Suggested Antecedent . . . <i>G. B. Franklin</i>	412
The John G. White Collection	413
Alabama Folk-Lore	414

	PAGE	
The Origin of Death	Franz Boas	486
Ojibwa Tales	Wm. Carson	491
Notes on Peoria Folk-Lore and Mythology .	Truman Michelson	493
All-Souls Day at Zuñi, Acoma, and Laguna.	<i>Elsie Clews Parsons</i>	495
A Zuñi Folk-Tale	<i>H. F. C. ten Kate</i>	496
Canadian Branches of the American Folk-Lore Society		499
REVIEWS.		
H. E. Krehbiel's Afro-American Folk-Songs.	<i>Helen H. Roberts</i>	278
Mabel Cook Cole's Philippine Folk Tales .	<i>D. S. F.</i>	280
MISCELLANEOUS.		
List of Abbreviations used in this Volume		v
List of Officers and Members of the American Folk-Lore Society		500
Index to Volume XXX		505

LIST OF ABBREVIATIONS USED IN THIS VOLUME.

AA	American Anthropologist, New Series.
BAM	Bulletin of the American Museum of Natural History.
BArchS	Baessler-Archiv, Supplement.
BAAS	British Association for the Advancement of Science, Reports.
BBAE	Bulletin of the Bureau of American Ethnology.
Bell	H. J. Bell, Obeah.
Bolte u. Polívka	Bolte und Polívka, Anmerkungen zu den Kinder- und Hausmärchen der Brüder Grimm.
CI.	Publications of the Carnegie Institution.
CNAE	Contributions to North American Ethnology.
CR	The Contemporary Review.
CU	Columbia University Contributions to Anthropology.
FL	Folklore (London).
FM	Field Museum of Natural History, Anthropological Series.
FSSJ	Folk-Song Society Journal (London).
GScan	Geological Survey of Canada, Anthropological Series.
Harris 1	J. C. Harris, Uncle Remus, His Songs and His Sayings.
Harris 2	— Nights with Uncle Remus.
Harris 3	— Uncle Remus and his Friends.
Hiawatha	H. R. Schoolcraft, The Myth of Hiawatha.
Jacobs	Jacobs, English Fairy Tales.
Jacottet	E. Jacottet, The Treasury of Ba-Suto Lore.
JAFL	Journal of American Folk-Lore.
JAI	Journal of the Anthropological Institute of Great Britain and Ireland.
JE.	Publications of the Jesup North Pacific Expedition.
Jones	C. C. Jones, Negro Myths from the Georgia Coast.
MAFLS	Memoirs of the American Folk-Lore Society.
PaAM	Anthropological Papers of the American Museum of Natural History.
PAES.	Publications of the American Ethnological Society.
Parsons	E. C. Parsons, Folk-Tales of Andros Island, Bahamas.
Petitot	E. Petitot, Traditions du Canada Nord-ouest.

Pub. Folk-Lore Soc. 55	W. Jekyll, Jamaica Song and Story.
Rand	S. T. Rand, Legends of the Micmac.
RBAE	Report of the Bureau of American Ethnology.
Russell	Frank Russell, Explorations in the Far North (University of Iowa, 1898).
Sagen	Franz Boas, Indianische Sagen von der Nord-Pacifischen Küste Amerikas.
Smith	P. C. Smith, Annancy Stories.
TCI	Transactions of the Canadian Institute.
UCal	University of California Publications in American Archaeology and Ethnology.
UPenn	University of Pennsylvania, The University Museum Anthropological Publications.
VAEU	Verhandlungen der Berliner Gesellschaft für Anthropologie, Ethnologie und Urgeschichte.
VKAWA	Verhandelingen der Koninklijke Akademie van Wetenschappen te Amsterdam.

THE JOURNAL OF AMERICAN FOLK-LORE.

VOL. XXX. — JANUARY — MARCH, 1917. — No. CXV

CONTES POPULAIRES CANADIENS.¹

*Seconde série.*²

PAR C.-MARIUS BARBEAU.

PRÉFACE.

CETTE nouvelle série de contes populaires canadiens se rattache à celle que la revue de la Société de Folklore Américain publiait l'an dernier, à pareille date. Nous renvoyons donc le lecteur aux remarques préliminaires de la première série, qui s'appliquent également ici.

Les contes qui suivent viennent des mêmes conteurs, et ils furent recueillis en juillet et en août, 1914 et 1915. Les seuls noms nouveaux qui s'ajoutent à la liste de nos sources sont ceux de Georges-Séraphin Pelletier, artisan âgé de 53 ans, né au Cap Saint-Ignace, et résidant à Sainte-Anne de la Pocatière, Kamouraska, de M. Louvigny de Montigny et de Mme Alphonse Perrault, d'Ottawa. Ces derniers nous communiquèrent les deux randonnées chantées (nos 73, 74).

Le texte de ces contes, répétons-le, est, à peu de chose près, celui des paysans de qui nous les avons recueillis fidèlement à la sténographie. Nous avons évité d'y ajouter ou d'y retrancher. Notre expurgation se rapporte aux fautes grammaticales purement accidentnelles et aux répétitions de néologismes, de formes ou termes archaïques, marins ou provinciaux, que nous indiquons ici et là à titre d'exemple seulement. Les mots déformés, incorrects ou étrangers à la littérature française sont, autant que possible, indiqués en italique. Ces mots se retrouvent toutefois presque tous, avec à peu près le même sens chez les paysans du nord, du centre et de l'ouest de la France, d'où vinrent la majorité des premiers colons canadiens. Des locutions à nuance canadienne — ou “canadianismes” — sont signalées par

¹ Copyright, 1917, by C.-Marius Barbeau, Ottawa, Can., in Canada and the United States.

² Voir *The Journal of American Folk-Lore*, vol. xxix, No. cxi.

des ‘guillemets anglais.’ Là où le sens était incomplètement exprimé, nous avons comblé les lacunes en introduisant les mots nécessaires entre parenthèses.

Ces textes recueillis tels qu’ils tombaient spontanément des lèvres des paysans canadiens suffiront à dissiper une erreur à peu près universelle sur l’état de la langue française au Canada. La corruption du langage que l’on remarque dans les villes et dans les bourgs limitrophes des centres de langue anglaise, a fait croire à des observateurs superficiels et aux Canadiens eux-mêmes que l’ancien parler français s’était profondément modifié chez les paysans du Canada. Le style qu’ont quelquefois adopté Fréchette, Sir James LeMoine, Beaugrand et de Montigny, dans certains tableaux de mœurs forestières ou champêtres et dans des anecdotes comiques, ont d’ailleurs contribué à répandre cette opinion au dehors. Ne s’appliquant d’ailleurs qu’à faire œuvre littéraire, ces écrivains n’avaient guère souci de l’exactitude scientifique. Nous n’en sommes pas moins venus à la conclusion que, à peu près partout, la population rurale canadienne-française a conservé le parler français ancestral pur et intact. L’anglicisme même, prompt à s’introduire dans les villes, y est le plus souvent inconnu. Les contes que nous présentons textuellement serviront à démontrer ce phénomène de stabilité linguistique. On aurait d’ailleurs pu s’attendre à moins de pureté de langage chez deux conteurs tels que Fournier et Pelletier qui, ouvriers, ont passé une partie de leur vie parmi des gens de langue anglaise, dans les *chantiers* de la Nouvelle-Angleterre ou à l’emploi des compagnies de chemin de fer. Pelletier, en particulier, parle l’anglais et a souvent dit ses contes en anglais, dans les *chantiers* du Wisconsin ou de la Gatineau. Nous n’avons nulle part entendu ce langage artificiel et farci, mais comique et original, que Fréchette, LeMoine et leurs disciples mettent dans la bouche de leurs *habitants*. C’est là une création d’écrivain et une imitation élaborée du jargon exceptionnel d’individus à parenté ou à éducation mixtes, qui mêlent inconsciemment leurs deux langues maternelles. Certains termes que Fréchette emploie couramment, comme “*j'avions*,” “*j'avons*” et “*j'étonns*” (pour “*j'avais*,” “*j'ai*,” et *j'étais*”) ne s’entendent jamais dans la bouche des paysans du Québec, quoiqu’ils appartiennent à certains dialectes de France, tel celui de la Savoie, et ne se retrouvent au Canada que parmi les Acadiens.

En terminant ces remarques, nous désirons remercier le Dr Franz Boas et M. Louvigny de Montigny des services qu’ils nous ont rendus dans la publication de ces deux séries de contes populaires canadiens, qui ont été préparés sous les auspices de la Section d’Anthropologie de la Commission Géologique du Canada.

LE STYLE ET LES THÈMES MYTHOLOGIQUES.

Personnages.

120.¹ *Noms des personnages.* — Petit-Jean (51, 53, 57, 58, 61²), qui, dans le dernier cas, se nomme aussi "le petit teigneux" (61); Petit-Pierre (53); Prince-Joseph (53); Georges (52); Bon-évêque et Beau-prince (49); Vent-du-nord, Vent-de-l'ouest, Vent-d'est et Vent-du-su (50); "Bête féroce en jour et prince en nuit" (48); la Belle-jarretière-verte (49); Fesse-ben (59); Thomas-bon-chasseur (54); Jean-Cuit (66); Frédérico (69); Lévêque (71). Personnages dont le nom n'est pas mentionné: les trois frères sosies (58); la marraine (49); la mariée (72); les deux 'cavaliers' (72); le grand voleur de France et le grand voleur de Paris (68).

121. *Roi, prince et princesses.* — Un roi et ses trois fils (49, 58); un roi et son fils (48, 66); un roi (52, 57, 59, 61, 68); un roi, sa femme, et leur fils (56); un roi, sa femme, et leur fille (64); un roi et sa fille (52, 63, 70); trois princes (58); un fils de roi (52, 62); prince et princesse (67).³

122. *Paysans.* — Un vieux et une vieille qui vivent dans le bois (61, 62); un vieux, une vieille et leur fils (69); un vieux et ses trois filles (50); un vieux bûcheron (54); un vieux bûcheron, sa vieille et leurs trois enfants (60, 62); une veuve et son fils (55, 63); une veuve et sa fille (66); un pêcheur, sa femme et leur fils (52); un vinaigrier et son fils (70); un forgeron (48); un *habitant* et ses trois filles (48).

123. *Les cadets habiles.* — Prince-Joseph, le plus jeune de trois frères, obéit à la vieille sorcière qui a métamorphosé ses deux frères aînés, et réussit ainsi à délivrer ses frères et à rapporter l'eau de la *rajeunie* pour son père (53); un fils cadet évite le piège que lui tend une vieille sorcière et délivre ses deux frères aînés (58); la cadette de trois princesses devine les feintes du petit teigneux et, par son silence sympathique, gagne son cœur (61).⁴

124. *Les cadets favoris.* — Moins fière que ses sœurs aînées, la cadette ne demande à son père, comme cadeau, qu'un bouquet; et, pour lui sauver la vie, elle consent à épouser un prince métamorphosé (48); le prince métamorphosé en lièvre demande au vieillard de lui amener la

¹ Ces numéros commencent là où finissent ceux (1-119) de la première série de contes populaires canadiens (*The Journal of American Folk-Lore*, vol. xxix, No. xi, p. 25). Nous indiquons ici les numéros qui, dans la première liste, contiennent des traits parallèles.

² Ces chiffres entre parenthèses désignent les contes de la présente série.

³ Voir 48 à la liste des traits caractéristiques, *Contes Populaires Canadiens*, première série.

⁴ Voir 55 (*Ibid.*).

plus jeune de ses trois filles (50); le héros demande la main de la plus jeune des trois princesses du château rond de la mer Rouge (56); quand un roi lui demande laquelle de ses princesses il veut épouser, Petit-Jean répond: "C'est la plus jeune que j'épouse" (57); Petit-Jean donne un beau bouquet, chaque soir, à la plus jeune des princesses, qu'il finit par épouser (61); moins oublieuse que ses deux sœurs aînées, une petite fille accomplit sa promesse, et elle délivre un beau prince, ainsi que ses deux sœurs (60); la plus jeune des servantes surveille Thomas-bon-chasseur et découvre son secret (54).¹

125. *Personnages rusés ou habiles.* — Petit-Jean exploite la crédulité des géants (61); Prince-Joseph est si habile qu'il confond son précepteur et devient l'homme de confiance de son maître (53); chez le marchand son maître, Jean-Cuit à lui seul vend plus que six commis (66); les grands voleurs de France et de Paris pillent le trésor du roi de France et échappent aux embûches qu'on leur tend (68).

126. *Les solitaires.* — (a) La femme vivant seule avec son petit garçon au milieu des bois, dans une cabane de branches. Une biche les nourrit (51); le père meurt, laissant seuls dans les bois sa femme et son enfant (54). (b) A l'âge de sept ans, Fesse-ben n'a pas encore sorti de la maison de son père (59); le fils du vinaigrier reste enfermé chez son père jusqu'à l'âge de vingt-et-un ans (70).²

127. *Sosies.* — Trois frères se ressemblent tellement que la femme de l'un d'eux ne sait reconnaître son mari (58).

128. *Notre-Seigneur et ses apôtres.* — Notre-Seigneur marchait sur la terre avec ses apôtres (69).

129. *Le diable.* — (a) Les sept diables en possession d'un moulin à farine, que Fesse-ben attelle à sa charrette (59). (b) Le diable vient chercher la mariée (72).³

130. *Géants.* — Les géants qui gardent la fontaine d'eau de *la rajeunie*, sur l'île où l'on n'arrive que par un pont de rasoirs (53); le nain qui se transforme en géant en se trempant les pieds dans un ruisseau, et qui détruit les troupeaux et les armées du roi (57); les géants qui vivent dans le monde inférieur, où se trouve la fontaine d'or (61); les vents géants (50).⁴

131. *Ogres.* — Chez les géants, Petit-Jean se cache sous une cuve. Quand les géants arrivent, ils disent: "Ça sent la viande fraîche!" Les princesses répondent: "Vous voyez bien que vous êtes fous, puisqu'il n'y a pas de viande fraîche ici." (57); la mère des quatre vents cache la princesse dans sa maison. Quand les fils, le Vent-du-su et le Vent-d'est, arrivent, ils s'écrient: "De la viande fraîche, je vas en avoir

¹ Voir 54 (*Ibid.*).

² Voir 51 et 52 (*Ibid.*).

² Voir 56 (*Ibid.*).

⁴ Voir 46 (*Ibid.*).

à manger!” Leur mère répond: “Touchez-y, pour voir, à la princesse!” (50).¹

132. *Fées, sorciers et magiciens.* — (a) Les trois sœurs fées, vivant séparément, dans la forêt, sous des maisons couvertes de mousse. La troisième est plus laide et plus maligne que ses deux sœurs (48); trois fées semblables, à qui le feu sort par la bouche (56); une fée, qui n'est vêtue que de ses grands cheveux blanes, vit dans une petite maison couverte de jone, au bord de la mer (55); la vieille femme (magicienne) qui garde les moutons du roi, et qui métamorphose les deux frères (53). (b) Vieilles fées malfaisantes (56, 57, 62, 64). (c) Fées bienfaisantes, qui donnent des talismans (61, 63). (d) Les vieux bienfaiteurs doués de vertus surnaturelles, qui protègent des jeunes voyageurs (54, 55, 62). (e) La sorcière que consulte le roi de France (68).²

133. *Ceux qui sont métamorphosés.* — “Prince en nuit et bête féroce en jour” (48); un petit lapin n'est autre qu'un beau prince métamorphosé (50); plusieurs princesses sont métamorphosées en buttes de sel (53, 58); un roi, sa fille et leur fille sont métamorphosés, au fond de la mer (52); princesse métamorphosée en petite jument (54); un prince métamorphosé en vieillard (60); la salade et les pommes d'or causent maintes métamorphoses (62).

134. *Les vierges-cygnes.*³ — Des sœurs arrivent en volant dans les airs. Aussitôt qu'elles mettent pied à terre, près d'un lac, elles enlèvent leurs habits, se changent en canard et nagent dans le lac. Beau-prince cache la jarretière verte de l'une d'elle et se fait transporter par elle chez Bon-évêque, à cent lieues de l'autre côté du soleil (49).

135. *Monstres.* — Le grand serpent de la savane rouge, qui a soixante pieds de longueur (52); la sirène ou ‘serène’ qui avale Georges, le fils du pêcheur (52); l'ours blanc qui, seul, peut traverser le pont de rasoirs conduisant à l'île des géants, où se trouve la fontaine d'eau de *la rajeunie* (53); les quatre vents dont le souffle ébranle la cabane de leur mère (50); la Bête-à-sept-têtes (58); la Bête-à-renifler qui, de son reniflement, ébranle le château du roi, situé à sept lieues (59).⁴

136. *Animaux parlants.* — (a) Le lion, l'aigle et la chenille qui se battent pour la carcasse d'un cheval mort, ont recours aux services d'un jeune homme (52); les rats qui, dans leur île, parlent et agissent comme des hommes (63, 64); le coq, la poule et la vache qui jettent dans les basses-fosses les deux petites filles égarées (60). (b) Le renard et l'ours, qui conversent ensemble (63).⁵

137. *Rois des animaux.* — (a) Le roi des aigles et le roi des fourmis ferment la route à Petit-Jean, sur la mer (51). (b) A l'île aux rats, les

¹ Voir 47 (*Ibid.*).

² Voir 50 (*Ibid.*).

³ Ce trait mythologique est connu en anglais sous le nom caractéristique de “swan maiden.”

⁴ Voir 45 (*Ibid.*).

⁵ Voir 49 (*Ibid.*).

rats sont habillés en soldats et paradent devant leur roi, qui leur fait une harangue (63, 64); le roi des rats attelle deux mulots à son carrosse et, conduit par une souris, il se rend au pays de la reine des souris (64); la reine des grenouilles (64). (c) Vivant dans un petit château couvert de paille et de junc de mer, le vieillards aux cheveux blanes comme la neige dit: "Voilà mille ans que je suis ici, et vous êtes le premier homme que je vois." Ce vieillard est le maître de tous les oiseaux vivant sur la terre (55); une vieille de mille ans, sa voisine, est la maîtresse de tous les poissons (55).

138. *Anthropomorphisme.* — Les quatre vents, le Vent-d'est, le Vent-de-nord, le Vent-de-l'ouest, le Vent-du-su (50).¹

Pouvoirs et attributs de ces personnages.

139. *Pouvoir de se métamorphoser.* — La Belle-jarretière-verte et ses sœurs se métamorphosent en canards (49); le nain se transforme en géant en se baignant les pieds dans le ruisseau (57); la Belle-jarretière-verte et le diable apparaissent sous la forme d'une souris (49, 69).²

140. *Pouvoirs miraculeux.* — Bon-évêque change un château et des bâtiments tout en or et en argent, et les suspend sur quatre chaînes d'or (49); Petit-Pierre suspend un pont sur quatre chaînes d'or (53); Beau-prince abat tout un vol d'oiseau avec une branche d'épines; la Belle-jarretière-verte vide en un instant un lac de mille pieds de profondeur, et elle construit un pont de mille pieds de longueur (49); la petite jument — une princesse métamorphosée — saute pardessus une rivière et cause la mort d'un lion terrible; elle galope dans les airs et, avec ses deux protégés, échappe aux géants qui les poursuivent avec leurs bottes de sept lieues (54).

141. *Force herculéenne.* — (a) A l'âge de sept ans, Fesse-ben arrache six érables qu'il apporte sur son dos; à quatorze ans, il en arrache et en porte douze; quand il les jette par terre, la maison de son père s'écroule (59); engagé chez le roi, Fesse-ben se fait faire une pelle de cinq cents livres, avec laquelle il creuse un puits dans le roc; au moulin du diable, il défonce la porte et attelle les sept diables à sa charrette; parti pour la guerre, il tue les ennemis avec un cheval, dont il se sert comme d'une massue; il rapporte la Bête-à-renifler sur son dos; des cailloux et des balles qu'on lui lance lui paraissent comme des grains de sable. Il frappe un mendiant et l'envoie si loin dans les airs qu'on ne l'a jamais revu depuis (59). (b) En coupant les têtes de la Bête-à-sept-têtes, Petit-Jean les envoie à cent pieds dans les airs; il coupe des arbres avec son sabre, tranche la tête à un géant tout-puissant, et il dit au roi que la peur ne le connaît point (57, 58). Beau-prince envoie sauter à cent pieds en l'air un madrier qu'on a mis sur la trappe de la

¹ Voir 53 (*Ibid.*).

² Voir 75 (*Ibid.*).

cave (49). (c) La Bête-à-sept-têtes écrase les arbres de la forêt, sur son passage (58); en reniflant, la Bête-à-renifler fait trembler tout à sept lieues à la ronde; il en est ainsi des quatre frères vents (59, 50).¹

142. *Vue prodigieuse.* — Tandis que le roi ne peut voir le gibier qu'avec sa longue-vue, Thomas-bon-chasseur le découvre à l'œil nu et d'une grande distance, vise et le tue (54).

143. *Personnages vomissant le feu.* — Le dragon de feu et la Bête-à-sept-têtes (3, 47); une fée effrayante, à qui le feu sort par la bouche, long comme le bras (56).

Talismans, charmes, formules et objets merveilleux.

144. *Formules magiques.* — (a) En disant: "Adieux, aigle!" ou "Adieu, lion!" ou en pensant à la vertu de sa chenille, Georges se transforme en aigle, en lion ou en chenille (52). (b) Aussitôt que Ti-Jean crie: "Roi des aigles!" ou "Roi des fourmis!" tous les aigles et toutes les fourmis, avec leur roi, viennent à son secours (51); Beau-prince dit: "A moi, la Belle-jarretière-verte!" et la princesse accourt à son aide (49). (c) Une formule dénuée de sens, dans la bouche de la vieille magicienne qui poursuit sa fille, a un effet soudain (49); le don de "Reste collé!" (69.) (d) Irritée du choix de ses parents, une fille dit: "Si je me marie à ce garçon-là, je veux bien que le diable m'emporte en corps et en âme, et en vie!" Comme ce souhait est énoncé de bon cœur, il s'accomplit à la lettre, le jour de ses noces (72).

145. *Talismans.* — Le jeune homme ouvre son médaillon; une voix demande: "Que désires-tu?" Et tout ce qu'il demande s'accomplit. Se faisant transporter à bord de son bâtimenit, il souhaite tout son équipage rendu chez le roi, son père. Mourant de faim, il ordonne à son médaillon de servir une table couverte de mets, pour lui et les matelots. Lui ayant volé son médaillon, une magicienne fait transporter au fond de la mer son château merveilleux. Retrouvant plus tard son médaillon, il souhaite son château restauré; et tout s'accomplit à l'instant (55); une bague magique produit des merveilles semblables, et, de plus, cause la mort ou rend la vie (63); Petit-Jean se fait construire, avec sa bague magique, un château suspendu sur quatre chaînes d'or. On lui vole sa bague et on fait anéantir son château enchanté, qu'il ne recouvre qu'avec la possession de son charme (64); le petit teigneux obtient de semblables merveilles de sa canne de *souhaiteur-vertu* (61); ayant mangé le cœur de l'oiseau enchanté, sur l'aile duquel on lit: "Celui qui mangera mon cœur sera 'reçu' roi," Petit-Pierre soulève un pont sur quatre chaînes d'or, et épouse la fille du roi (62).²

¹ Voir 100 (*Ibid.*).

² Voir 21 (*Ibid.*).

146. *Charmes dont l'effet est défini.* — (a) Le poil blanc de la patte gauche du lion, la plume de l'aile gauche de l'aigle, la patte gauche d'en arrière de la chenille permettent à leur possesseur de se transformer en lion, en aigle ou en chenille (52). (b) En jetant sur la table les joyaux du prince métamorphosé, son épouse peut se transporter instantanément à de grandes distances (48); en tirant les poignées suspendues au-dessus de sa tête, le jeune libérateur du château de la mer Rouge est transporté avec le château chez son père (56). On lit sur l'aile d'un oiseau: "Celui qui mangera mon cœur aura, tous les matins, sous son oreiller, cent écus." Petit-Jean mange le cœur enchanté et trouve chaque matin de l'or sous la tête (62). (c) Des petits oiseaux magiques font de rien des robes merveilleuses (48); un vieux fusil enchanté tue une quantité extraordinaire de gibier, dans une seule journée (62); canif magique (52). (d) Petit violon qui fait danser sept lieues à la ronde, bon gré, mal gré (48, 69).¹

147. *Durandal.* — Petit-Jean se fait forger un sabre coupant sept lieues à la ronde, avec lequel il tue les trois géants et décapite plusieurs monstres. Il en coupe des arbres, dont il se fait des ponts sur les rivières. Quand il le plante dans le mur d'un château, tout le château en tremble (57, 58).²

148. *Vétusté artificieuse.* — Pour l'aider à accomplir ses tâches, Bon-évêque offre à Beau-prince une vieille et une nouvelle hache, une chaudière neuve et un vieux panier percé. Beau-prince choisit les vieux objets qui sont doués de propriétés surnaturelles (49); la petite jument protectrice conseille à Thomas-bon-chasseur de prendre le vieux sabre pour combattre le lion et le détruire (54).

149. *Objets merveilleux.* — Des sabots retournent seuls chez leur propriétaire, dans la forêt (48); le pois et la fève qui jouent au *hotreu dehaha* (49).³

150. *Bottes de sept lieues.* — Les bottes de trois lieues de la Belle-jarretière-verte (49); les bottes de sept lieues de Bon-évêque et des géants (49, 54).⁴

151. *Eau de Jouvence.* — (a) L'eau de la rajeunie, à la fontaine des géants, où on ne peut arriver qu'en traversant le pont de rasoirs sur le dos de l'ours blanc, et à midi juste, quand les géants dorment (53). (b) L'eau d'enmiance, gardée par toutes les bêtes féroces de la terre, rend invulnérables ceux qui s'en lavent (54).⁵

152. *Eau de sommeil.* — Pour empêcher qu'on révèle un secret à son époux, la princesse lui donne de l'eau d'*endormitoir* (48).⁶

¹ Voir 25 (*Ibid.*).

² Voir 24 (*Ibid.*).

³ Voir 26 (*Ibid.*).

⁴ Voir 29 (*Ibid.*).

⁵ Voir 31 (*Ibid.*).

⁶ Voir 32 (*Ibid.*).

153. *Fontaine d'or.* — Au monde inférieur les géants gardent une fontaine d'or secrète. Tout ce qui plonge dans le *dalot* où coule du bel or devient doré pour toujours (61).¹

154. *Dépositaire secret de la vie.* — Les trois lumières que le jeune époux voit, le soir, près de la chambre nuptiale, sont des cierges allumés qui récèlent la vie d'une vieille magicienne et des deux sœurs aînées de l'épouse. Pressée de questions, celle-ci finit par en avouer le secret, disant: "Si tu les éteignais, mes sœurs et la magicienne tomberaient raide mortes." C'est ce qui se produit plus tard (56).²

155. *Baiser d'oubli.* — Avant de quitter Beau-Prince, la Belle-jarretière-verte dit: "Prends bien garde de te laisser embrasser par personne. Car, si tu le fais, tu oublieras tout.... Et si personne ne t'embrasse, dans un an et un jour nous nous marierons." Sa marraine l'embrasse pendant qu'il dort; et il ne se souvient plus de rien, à son réveil (49).

156. *Tache indélébile.* — Avec la peinture qu'elle prend dans un petit pot, la fille du roi de France fait une tache, apparemment indélébile, au front du grand voleur de Paris (68).³

157. *Baume magique.* — (a) Le baume ou graisse qu'on trouve dans un petit pot que possède la magicienne suffit à détruire l'enchantment et à ramener à la vie des personnes métamorphosées en masses de sel (10, 53, 58). (b) La petite jument dit à Thomas-bon-chasseur: "Dans mon poitrail, je perds tout mon sang. Prends une pincée de graisse dans mon orcille gauche et mets-là à mon poitrail, qui guérira. Et la blessure est ainsi guérie (54).

158. *Sifflet qui ressuscite.* — (a) Avec un petit sifflet qu'elle a fait, la princesse siffle; Petit-Jean se met à renaître. Elle le lui met dans la bouche. Le voilà vivant. (b) Ce thème est parodié dans le conte de Pois-verts (21).

159. *Repas miraculeux.* — (a) Une serviette donne à boire et à manger aussitôt qu'on la déploie (48).⁴ (b) Avec une bague ou un médaillon magiques, on obtient à souhait toutes sortes de mets (55, 63, 64). (c) En piquant la patte gauche de sa petite jument, Thomas-bon-chasseur obtient du pain et du vin (54).

160. *Nourriture des géants.* — Le Vent-de-l'ouest dit à sa mère: "Si je dois mener cette femme à la montagne Vitrée, il me faut, ce soir, manger de la bouillie au sucre" (50).⁵

161. *La Toison d'or.* — La chevelure de Petit-Jean se change en or aussitôt qu'elle tombe dans la fontaine d'or des géants (61); le long du chemin, Thomas-bon-chasseur ramasse la chevelure lumineuse et

¹ Voir 44 (*Ibid.*).

² Voir 33 (*Ibid.*).

³ Voir 36 (*Ibid.*).

⁴ Voir 23 (*Ibid.*).

⁵ Voir 37 (*Ibid.*).

enchantée d'une princesse, à la recherche de laquelle il part (54); les trois poils d'or (67).¹

162. *Château d'or et d'argent.* — (a) Des châteaux, des bâtiments et des animaux sont changés en or et en argent (49, 61, 64). (b) Une belle frégate d'or et d'argent (66).

163. *Suspendu par quatre chaînes d'or.* — Le château et les bâtiments du roi sont suspendus dans les airs par quatre chaînes d'or (49, 64); un pont est suspendu par quatre chaînes d'or (62).²

164. *Château de cristal.* — Le château de la montagne Vitrée (50); une petite ville toute de cristal (53).

165. *Obstacles magiques.* — Les fuyards voient approcher un nuage noir; quand il est tout près, ceux-ci jettent en arrière d'eux une brosse, une écaille ou une étrille; ces objets se transforment en montagnes de pain, d'écailles ou d'étrilles qui barrent la route à ceux qui poursuivent. Dans un cas, les fuyards font ainsi paraître un lac infranchissable (49, 54).³

166. *Tempête magique.* — Une tempête violente précède la venue d'une magicienne, d'un sorcier, d'êtres métamorphosés, de la sirène ou des géants (4, 11, 48, 49, 52).

167. *Fleur pâlissante.* — Donnant sa rose à ses frères, Petit-Jean dit: "Si ma fleur vient à pâlir, accourez à mon secours." Et quand la sorcière le métamorphose, la rose en pâlissant avertit ses frères de son malheur (58).

168. *Bouquet fatal.* — Aussitôt que le voyageur cueille les fleurs enchantées, la bête féroce arrive et lui dit: "Ce bouquet va vous coûter cher." Pour sauver la vie de son père, sa fille cadette consent à épouser le monstre, qui est un prince métamorphosé (48). Un trait semblable se trouve au conte de "Le château de Félicité" (50).

169. *Pêche merveilleuse.* — Après avoir rempli sa goëlette des poissons, le pêcheur doit promettre à la sirène de lui remettre son fils Georges (52); sans s'en douter, un pêcheur promet son fils au diable, qui lui fait faire une pêche miraculeuse (25).

170. *Objets sacrés.* — Le livre que les géants adorent (54); le jonc bénit qui empêche la mariée de souffrir, en enfer (72).

171. *Yeux replacés.* — Le fils remet à sa mère les yeux que la sorcière lui a arrachés et qu'elle gardait, dans un plat, chez elle. La mère recouvre la vue dès que ses yeux sont remis dans leurs orbites (56).

Événements domestiques.

172. *Quittent le toit paternel.* — (a) Des fils partent de chez leur père pour gagner leur vie ou pour chercher fortune (54, 55, 63, 71); Petit-

¹ Voir 42 (*Ibid.*).

² Voir 43 (*Ibid.*).

³ Voir 35 (*Ibid.*).

Jean et Petit-Pierre quittent pour toujours la maison paternelle, en disant: "Nous marcherons tant que la terre nous portera" (62). (b) Le roi envoie ses trois fils en leur disant de lui rapporter l'eau de la rajeunie (53).¹

173. *Enfants perdus.* — Trois petites filles s'égarent en allant porter un dîner à leur père, dans les bois (60).²

174. *Pauvreté et misère.* — Des gens, dans la forêt, ne vivent que de racines et d'herbes (61). Un pays est si pauvre qu'on n'y peut rien gagner (55). Par son imprévoyance, une femme cause la ruine de son mari (52).

175. *Métiers.* — Les soi-disant "métiers" de franc-voleur, de joueur aux dés et de cultivateur (49). "Voleur de son métier" (68).

176. *Au service d'un maître.* — Fesse-ben s'engage pour un an chez le roi. Son salaire consiste à donner une tape au roi, au bout de l'année (59); "Monsieur le roi, avez-vous besoin d'un engagé?" — "Oui, et c'est pour..." soigner les volailles, pour garder le château, pour travailler au jardin ou à la cuisine (54, 55, 59, 61); Prince-Joseph et Jean-Cuit, deux princes infortunés s'engagent comme commis (53, 66); trois voleurs engagent un mendiant pour toujours dire "Oui" (71).³

177. *Protection ou adoption.* — Le roi baptise l'enfant de la veuve solitaire et lui ordonne de le lui envoyer quand il aura atteint l'âge de sept ans. Son dessein est de l'adopter et d'en faire un prince (51); la veuve aveugle envoie son fils au roi son père, qui l'accueille à son château (56); le roi fait vivre la mère pauvre de son cuisinier en voyage (55); une seigneuresse adopte Prince-Joseph et le fait instruire, à l'école (53); Jean-Cuit protège la veuve dont il veut épouser la fille (66).⁴

178. *Amour filial.* — Deux filles cadettes se sacrifient pour sauver la vie à leur père (48, 50); deux frères consentent à s'exiler pour que le fils du roi épouse leur sœur (62).

179. *Ban de mariage.* — Le roi fait battre un ban, annonçant le mariage de ses trois filles à ceux qui, dans un tournoi, seront touchés par les boules d'or que les princesses doivent lancer. Après le premier tournoi, le roi fait de nouveau battre un ban pour sa fille cadette, qui n'a pas encore fait son choix (61).

180. *Demande en mariage.* — Le fils d'un roi demande en mariage la fille d'un bûcheron (62); à force d'injures, un jeune homme finit par contraindre le roi à lui accorder sa fille en mariage (63); le roi marie sa fille à Jean, son cuisinier, qui, grâce à un talisman, se fait construire un

¹ Voir 60 (*Ibid.*).

² Voir 58 (*Ibid.*).

³ Voir 62 (*Ibid.*).

⁴ Voir 63 (*Ibid.*).

château magnifique (64); un prince obtient une princesse pour épouse (57); Jean-Cuit se fiance à la fille d'une pauvre veuve, qu'il épouse au bout de trois ans et trois jours (66); un vinaigrier va demander au roi sa fille en mariage pour son fils (70); deux prétendants, l'un pauvre, et l'autre à l'aise, aspirent à la main d'une fille qui, contre son gré, accepte le choix de ses parents (72).¹

181. *Ordalies des prétendants.* — A Thomas-bon-chasseur qui lui demande d'épouser la princesse, le roi impose différentes tâches, tel que celles de faire la chasse au lion, d'aller chez les géants chercher un livre sacré, de rapporter de l'eau d'*enmiance*, et de faire fondre ensemble du plomb et de l'étain (54); avant de consentir au départ de sa princesse, Bon-évêque renferme le prétendant dans sa cave et lui ordonne de bâtir en une seule journée des écuries de plumes d'oiseaux, de vider un lac de mille pieds de profondeur et de construire un pont de mille lieues de longueur (49); les ordalies que le roi impose à Petit-Jean consistent à enlever une montagne de terre et une montagne de pierre (51); la main d'une princesse est accordée à celui qui, grâce à un charme, peut soulever un pont cent pieds en l'air, sur quatre chaînes d'or (62). Par ses prouesses, le grand voleur de Paris gagne la main de la fille du roi de France (68).

182. *Belle-mère.* — La seconde épouse du roi expose le petit prince à un grand danger, espérant causer ainsi sa perte (56).²

183. *Fidélité conjugale.* — Avant de partir pour voyage, un prince parie avec son voisin que sa femme lui restera fidèle, durant son absence. Des aventures romanesques se basent sur cette intrigue (66, 67).³

184. *Trahison d'époux.* — (a) Une princesse trahit son mari, qu'elle n'aime pas, en lui enlevant le talisman dont il vient de lui révéler le secret (63). (b) Sans s'en rendre compte, une femme trahit son époux, qui est obligé de partir pour un pays éloigné (48, 50, 64).

185. *Epouse répudiée.* — (a) Une magicienne force le roi à répudier son épouse, dont elle envie le sort (3, 56). (b) Croyant à tort son épouse coupable d'un crime, un prince la fait jeter dans les basses-fosses, ou la condamne à mort (27, 66, 67).

186. *Héritages.* — (a) Le roi donne un sabre coupant sept lieues à la ronde à son fils Jean, qui part et s'en va chercher fortune (58); à chacun de ses trois fils qui s'en vont, le roi donne un chien, un poney, un lion et une fleur merveilleuse (58); comme il part, Georges reçoit de son père un canif (magique) (52). (b) Le roi donne à son fils sa couronne, son château et son royaume (49, 50, 51, 52, 53, 57, 62, 68); Jean-Cuit hérite de la couronne de son père le roi, mort durant son absence (66);

¹ Voir 63 (*Ibid.*).

² Voir 59 (*Ibid.*).

³ Voir 64 (*Ibid.*).

Thomas-bon-chasseur devient roi, à la mort de celui dont il a causé la perte (54).¹

Protection surnaturelle.

187. *Dons de fées.* — (a) En reconnaissance du cadeau que lui fait un orphelin, une fée lui donne un lingot d'argent, avec lequel on lui fait une bague magique (63). (b) Une fée donne à sa protégée des sabots, un rouet, une quenouille et des ciseaux enchantés (50); Petit-Jean reçoit de la fée une canne de *souhaite-vertu* (61); un cuisinier condamné à mort trouve chez un vieillard endormi un médaillon qui accomplit tous les souhaits qu'on lui adresse (55).² (c) Un vieillard, qui connaît le nom de tout le monde, échange de chevaux avec Thomas-bon-chasseur, et lui donne une petite jument dont les pouvoirs merveilleux se révèlent bientôt (54); le vieux fusil, qu'un inconnu donne en retour d'une paire de chevaux, tue tout ce qu'on vise (62).

188. *Fées conseillères.* — (a) Trois fées vivent de plus en plus loin dans la forêt, et dont la dernière est la plus puissante, ne laissent jamais passer personne. Mais quand on se présente à elles, elles écoutent le récit des tribulations qu'on leur fait, et elles finissent par accorder leurs faveurs (7, 48, 56); un vieillard à qui on demande conseil renvoie à sa sœur, une fée, qui reste de l'autre côté de la mer bleue (55). (b) Une fée bienveillante accorde son aide et ses conseils à un voyageur (49, 53, 56, 61). (c) Un roi consulte une sorcière qui le guide de ses conseils (68).³

189. *Qui l'a vu?* — (a) La princesse demande au forgeron s'il a vu passer le prince en fuite; elle s'en informe ensuite, chez les trois fées (48). (b) Qui a vu le château que l'on cherche, ou qui a disparu mystérieusement? (50, 55, 56.)

190. *Les animaux que l'on consulte.* — On demande au maître des oiseaux, à la maîtresse des poissons, au roi des poissons, s'ils ont vu le château disparu (55, 56).

191. *Chevaux protecteurs.* — Avec l'aide et les conseils de sa petite jument, une princesse métamorphosée, Thomas-bon-chasseur réussit dans toutes ses entreprises aventureuses (54).⁴

192. *Le rock.* — (a) La princesse qui cherche son mari se fait transporter à la montagne Vitrée par un gros corbeau. Quand elle n'a plus de bœuf à lui donner à manger, il la laisse tomber (48); le maître des oiseaux envoie un vieux corbeau porter son protégé chez la fée, sa sœur. A chaque fois que l'oiseau crie, il reçoit un morceau de caribou (55); quand la sorcière lance Petit-Jean dans les airs, il rencontre un aigle qui le prend sur son dos et le rapporte au château. A trente pieds

¹ Voir 92 (*Ibid.*).

² Voir 67 (*Ibid.*).

³ Voir 65 (*Ibid.*).

⁴ Voir 68 (*Ibid.*).

de terre, l'aigle le laisse tomber, et il choit dans un jardin enchanté (62).¹ En un instant, le Vent-de-l'ouest transporte la jeune fille à la montagne Vitrée (50); transformée en canard, la Belle-jarretière-verte transporte sur son dos Beau-prince, qui se rend chez Bon-évêque, à cent lieues de l'autre côté du soleil (49).

193. *Animaux protecteurs.* — Pour un bâtiment rempli de bœuf et un bâtiment rempli de riz que leur donne Petit-Jean, les aigles et les fourmis le protègent contre le magicien qui le poursuit. Il n'a qu'à crier: "Roi des fourmis!" et les fourmis accourent et détruisent la chaloupe du magicien. Quand, plus tard, le magicien est sur le point de le rejoindre, Petit-Jean crie: "Roi des aigles!" Les aigles arrivent et dévorent le magicien (51); à Georges qui leur a rendu service, le lion, l'aigle et la chenille donnent chacun un charme, en disant: "Tu n'auras qu'à penser à moi et tu deviendras... le plus fort de tous les lions" (de tous les aigles, ou la plus petite de toutes les chenilles). Quand il lui plaît de se transformer en l'un de ces animaux protecteurs, il n'a qu'à penser à lui (52); un lion, un chien et un poney protègent les trois fils d'un roi (58); le pigeon en détresse à qui Georges rend secours lui indique où se trouve le serpent de la savane rouge, et lui révèle le secret qu'il cherche (52).²

194. *Protection d'un être métamorphosé.* — Un prince ou une princesse métamorphosés en chevaux ou en chattes guident et protègent ceux qui deviennent ensuite leurs libérateurs (4, 6, 54).

195. *Reconnaissance du Christ.* — En reconnaissance de l'hospitalité de Frédérico, Notre-Seigneur lui fait trois dons: le violon qui fait danser bon gré, mal gré, le sac magique et "Reste-collé!" (69.).³

196. *Le quart d'heure de grâce.* — Avant de mourir, Javotte demande un quart d'heure pour prier; ce que Jean-Parle lui accorde (28); condamné à être mis à mort et mangé par l'équipage, le cuisinier demande qu'on lui laisse le temps de faire un acte de contrition. Le capitaine lui accorde cette faveur (55); en disant: "Tu es toujours pour mourir!" le roi permet à Petit-Jean d'apporter son chat à l'île aux rats (64); on accorde au roi prisonnier la grâce qu'il demande de soumettre Thomas-bon-chasseur aux ordalies, à sa place (54).

Enchantements, possessions et métamorphoses.

197. 'Princesses gardées.' — Des géants gardent des princesses endormies, qu'ils ont ravies à leurs parents (53, 54); trois princesses 'gardées' par trois géants, à leur château (57); fille enlevée par le vieux magicien, il y a sept ans (51); trois princesses emprisonnées par une magicienne, au château rond de la mer Rouge (56).⁴

¹ Voir 71 (*Ibid.*).

² Voir 72 (*Ibid.*).

³ Voir 70 (*Ibid.*).

⁴ Voir 78 (*Ibid.*).

198. *Princes ou princesses métamorphosées.* — (a) Le fils d'un roi est métamorphosé en bête féroce; mais, la nuit, il redevient un beau prince (48); le plus beau des princes est métamorphosé pour tous les jours de sa vie en petit lièvre. Ces deux princes épousent chacun une fille cadette qui, en se sacrifiant, sauve la vie à son père (50). (b) Un roi, sa fille, leur château et leur ville sont soi-disant "métamorphosés" à cinq cents brasses sous la mer (52). (c) Une magicienne métamorphose les deux frères aînés en masses de sel, "dont ils ne peuvent sortir" (53, 58). (d) On soigne au pain et au vin une princesse métamorphosée en petite jument (54); un beau prince est transformé en vieillard dont la barbe blanche traîne presque à terre (60). (e) Les feuilles de salade cueillies dans un jardin enchanté transforment tous ceux qui en mangent en poulains et en juments; mais aussitôt qu'ils mangent d'une certaine pomme d'or, ils reprennent leur nature première et deviennent princes ou princesses (62).¹

199. *Les prisonniers.* — (a) La seconde femme du prince fait jeter la princesse, sa première épouse, dans les basses-fosses, afin de la faire périr (48); deux petites filles égarées sont jetées dans les basses-fosses; et c'est, plus tard, leur sœur cadette qui les délivre (60). (b) Un roi emprisonne son voisin qu'il a invité à lui rendre visite (54); sur la porte d'un hôtel, dans la petite ville de cristal, on lit: "Ici, on se diverte!" Les deux princes qui y entrent sont faits prisonniers, pour être pendus si on ne paie leur rançon (53).

200. *Les victimes du dragon.* — La ville est toute en deuil. Petit-Jean s'informe de la raison de ce deuil. On lui répond: "Une princesse doit être dévorée par la Bête-à-sept-têtes, demain matin, sur la haute montagne (58).²

201. *L'enfant rachète le père.* — Quand le paysan casse un bouquet ou des rameaux dans les parterres de la bête féroce ou du petit lapin, ceux-ci lui disent: "Ce bouquet... va vous coûter cher!" Et ce n'est qu'en leur sacrifiant sa fille cadette qu'il peut sauver sa vie (48, 50); après une pêche merveilleuse, un pêcheur voit apparaître une sirène, qui lui dit: "Cette fois-ci, ta charge de poisson va te coûter cher. Tu vas périr si tu ne promets de me donner ton fils Georges, à ton prochain voyage." Plus tard, la sirène avale Georges (52).

202. *Sortilèges.* — (a) Comme un roi ramasse une serviette le long de son chemin, il en sort une fée galeuse, qui arrache les yeux à la reine et se marie au roi, à sa place (56). (b) Ayant ramassé la belle chevelure d'or qu'il voit sur le chemin, Thomas-bon-chasseur est pris du désir funeste de trouver la princesse à qui elle appartient (54). (c) Ceux qui font le tour de la grosse montagne, ou ceux qui s'approchent des lumières de la fée n'en reviennent jamais. Une magicienne

¹ Voir 76 (*Ibid.*).

² Voir 79 (*Ibid.*).

les métamorphose ou les fait périr (58, 62). (d) Aussitôt qu'atteints du sortilège, Beau-prince et Thomas-bon-chasseur s'en vont s'enfermer dans leur chambre, où ils restent sans boire ni manger (49, 54).

203. *La proie du diable.* — Le diable emporte en enfer la mariée qui, de dépit, en a exprimé le souhait fatal (72).¹

Délivrance, libération.

204. *Libérateur par ordre du roi.* — Le roi somme Thomas-bon-chasseur de venir le délivrer. Un autre maître, plus tard, lui envoie chercher la princesse à la belle chevelure d'or, que gardent les géants (54). Au roi qui lui demande de délivrer sa princesse, Petit-Jean répond qu'il ne le fera que si le roi se rend à ses conditions (51).

205. *La tâche du libérateur.* — (a) Avant de remettre sa prisonnière, le magicien impose trois tâches au libérateur, en lui disant: "Tu as encore bien de quoi à faire avant de l'emmener!" (51). (b) Afin de délivrer les princes transformés en bête féroce cù en petit lièvre, il faut les épouser et vivre avec eux pendant une période déterminée (48, 50).

206. *Condition secrète de la délivrance.* — (a) Celui qui cherche à délivrer la victime arrive à découvrir le moyen secret d'y arriver (2, 11, 48, 50, 51, 52, 53, 54, 58). (b) "Pour me délivrer de cette peau de bête, dit le prince métamorphosé, il faudrait faire un feu pour la brûler tout entière et pour que pas un poil ne reste" (48, 50); pour délivrer le roi, la princesse et leur château, qui sont à cinq cents brasses sous l'eau, il faut tuer le serpent de la savane rouge, prendre les trois œufs dans son corps, et les casser un à un à différents endroits indiqués (52, voir aussi le conte 2). (c) Des revers accompagnent l'accomplissement prématuré de ces conditions, et le personnage délivré se voit soudainement entraîné à un pays lointain où il est difficile de le rejoindre (48, 50).

207. *Délivrance.* — (a) On délivre des princesses 'gardées' ou prisonnières (51, 53, 54, 56, 57, 62). (b) La princesse demande à la sirène d'ouvrir la bouche pour que Georges, qu'elle vient d'avaler, puisse lui dire un dernier mot. Aussitôt que la sirène ouvre la bouche, Georges se transforme en aigle et, libre, il s'envole (52).²

208. *Victimes rachetées.* — Prince-Joseph rachète ses deux frères métamorphosés par la vieille magicienne; il paie de nouveau leur rançon et les délivre, quand ils sont faits prisonniers à la ville de cristal (53); Thomas-bon-chasseur rachète son maître en se substituant à lui, dans les ordalies (54).

209. *Délivrance de ceux qui sont métamorphosés.* — (a) On brûle la peau de bête enchantée que met et enlève le personnage métamor-

¹ Voir 80 (*Ibid.*).

² Voir 83 (*Ibid.*).

phosé (48, 50). (b) Décapitée, la petite jument redevient une belle princesse (54). (c) Au moyen d'un baume magique on ramène à la vie des personnes transformées en masse de sel (51, 53, 58). (d) En donnant à manger à trois animaux renfermés dans le château, une petite fille délivre un prince métamorphosé en vieillard. Un bruit effrayant accompagne ce phénomène (60). (e) En mangeant une pomme d'or, deux pouliches redeviennent femmes (62). (f) Aussitôt que Georges casse les trois œufs pris dans le corps du serpent de la savane rouge, le château enchanté et ses habitants sont délivrés (52).¹

210. *Le protecteur métamorphosé qu'on oublie.* — Quand l'épouse de la bête féroce revient après trois jours d'absence, elle trouve son prince métamorphosé gisant, presque mort (54); pendant trois jours, Thomas-bon-chasseur oublie sa protectrice, une princesse transformée en petite jument, qui est mourante, à terre, lorsqu'il la retrouve (54).

211. *A la poursuite du libérateur.* — Bon-évêque et sa femme donnent la chasse à Beau-prince et à la Belle-jarretière-verte, qui s'enfuient (48); Petit-Jean s'enfuit, emmenant avec lui la princesse, sur son navire; le magicien essaie en vain de les rattraper (51); à cheval sur la petite jument, Thomas-bon-chasseur et la princesse fuient à toute vitesse, poursuivis par les géants, qui ont leurs bottes de sept lieues (54).

212. *Le libérateur se cache.* — Après avoir pris comme gage les langues de la Bête-à-sept-têtes qu'il a détruite, Petit-Jean quitte la princesse délivrée et se cache dans la cabane d'un vieillard. Pendant ce temps, un charbonnier ramène la princesse au roi, et se disant le libérateur, il va l'épouser quand Petit-Jean démasque sa fourberie (58).²

213. *Epreuves du libérateur.* — Quoiqu'il ait délivré la princesse 'gardée' par les géants, Thomas-bon-chasseur ne peut obtenir sa main qu'après maintes épreuves (54); un délai d'un an et un jour doit s'écouler avant que Beau-prince épouse la Belle-jarretière-verte (49); avant l'expiration d'un an et un jour, la libératrice doit se rendre à un pays éloigné, où demeure le prince délivré (48, 50).

214. *Le libérateur se fait reconnaître.* — Oubliée par celui qu'elle a délivré, la libératrice arrive enfin auprès de lui et, par ruse, elle réussit à se faire reconnaître. Comme le prince vient de se remarier, il faut d'abord acheter de sa femme la permission de le voir et de lui parler; ce qu'elle fait au moyen d'objets magiques qu'on lui envie (7, 48, 50); dans un autre cas, la princesse oubliée est invitée, comme tous les autres, aux noces du prince. Elle se fait reconnaître par l'entremise d'une petite poule et d'un petit coq parlants.

¹ Voir 77 (*Ibid.*).

² Voir 84 (*Ibid.*).

215. *Banquet nuptial.* — Le roi invite tout le monde aux noces du prince ou de la princesse; le libérateur y vient comme les autres et c'est là qu'il se fait reconnaître (49, 58).¹

216. *Rivaux confrontés.* — Durant le banquet nuptial, le roi fait condamner les portes et les fenêtres, afin que personne ne sorte. L'imposteur fait d'abord le récit de ses aventures. Vient ensuite le vrai libérateur, qui se fait reconnaître (51, 53, 58).²

217. *Gages ou preuves d'identité.* — (a) La princesse montre le mouchoir et le jonc que lui a laissés le prince avant son départ; sur le mouchoir est écrit le nom du prince (48, 50).³ (b) Pour prouver qu'il a détruit la Bête-à-sept-têtes, Petit-Jean en montre les sept langues, qu'il a conservées dans le mouchoir de la princesse délivrée (58).⁴

218. *Récit symbolique de l'intrigue.* — (a) Le prince dit: "J'avais une vieille clef, que j'ai perdue. Je l'ai remplacée par une neuve. Maintenant je retrouve la vieille, qui est meilleure que la neuve. Laquelle dois-je choisir?" L'assemblée répond: "La vieille!" Le prince fait alors reconnaître la princesse qu'il avait perdue, et il la choisit au lieu de celle qu'il allait justement épouser (7, 48). (b) La Belle-jarretière-verte met sur la table un petit coq et une petite poule qui, en se parlant, représentent symboliquement les aventures oubliées de Beau-prince, pour les lui remettre en mémoire (49).

219. *Mariage du libérateur.* — Le héros épouse celle qu'il a délivrée (51, 52, 53, 54); il choisit la plus jeune des trois princesses (56); Petit-Jean épouse la princesse qu'on lui a promise avant qu'il aille la délivrer (57, 58); le prince dit à la petite fille qui l'a délivré sans le savoir: "C'est toi qui m'as délivré; il faut donc se marier" (60).

220. *Châtiment de l'imposteur.* — (a) Le roi demande au héros: "A quoi le condamnes-tu!" Et celui-ci le condamne, soit à être écartelé ou jeté dans les basses-fosses, soit à errer sans but par le monde (51, 53, 58). (b) Quelquefois, l'imposteur pérît par le sabre ou par le feu (54, 58).⁵

221. *Nouvelle épouse répudiée.* — Ayant retrouvé sa première épouse, le prince renonce à son second mariage ou répudie sa nouvelle épouse (48, 49, 50).

Luttes, rivalités et tournois.

222. *Destruction des géants.* — Le roi dit: "J'ai déjà essayé de faire détruire les géants par mes armées, mais sans jamais réussir." Pendant leur sommeil Petit-Jean les détruit avec son sabre magique (57).⁶

¹ Voir 90 (*Ibid.*).

² Voir 89 (*Ibid.*).

³ Voir 86 (*Ibid.*).

⁴ Voir 87 (*Ibid.*).

⁵ Voir 93 (*Ibid.*).

⁶ Voir 94 (*Ibid.*).

223. *Lutte contre les monstres.* — Métamorphosé en lion, Georges se bat avec le serpent de la savane rouge et le détruit (52); de son sabre Petit-Jean détruit la Bête-à-sept-têtes (58).¹

224. *Quartier.* — La Bête-à-sept-têtes demande quartier pour un quart d'heure; ce qui lui est accordé (58).

225. *Paris et jeux de hasard.* — (a) Bon-évêque et Beau-prince jouent trois fois aux dés; le perdant doit accomplir ce qu'exige son rival (49); Pipette et ses voisins jouent aux cartes et parient place contre place (23); dans le pari du prince et de son voisin l'enjeu est bien contre bien (66, 67).

226. *Champ aride et champ fertile.* — Petit-Jean mène le troupeau de vaches maigres du roi dans le champ fertile des géants. Les vaches s'y saoulent en un instant (57).²

227. *Crainte et duplicité.* — Craignant Fesse-ben à cause de sa force extraordinaire, le roi cherche, mais en vain, à causer sa perte en lui faisant lancer des pierres sur la tête, dans un puits, en l'envoyant aux moulins du diable et de la Bête-à-renifler, et en faisant tirer sur lui du canon (59).³

228. *On accuse le héros de se vanter.* — On dit au roi: "Un tel se vante de pouvoir faire ceci ou cela." Le roi répond: "S'il s'en est vanté, il va y aller." Et quand le roi lui en parle, il répond ordinairement: "Sire le roi, je ne m'en suis pas vanté; mais, s'il le faut, je vas y aller" (51, 56, 57).⁴

229. *La visite du roi.* — Le roi envoie ses valets inviter Petit-Jean ou un autre. Celui-ci répond: "Si le roi a affaire à moi, qu'il vienne ici me voir" (58, 61); au lieu d'accepter l'invitation du roi, Petit-Jean le prie de venir dîner chez lui avec la reine (64).

230. *Jalousie ou rivalité.* — Jaloux de Petit-Jean, le vacher du roi le trahit et le fait tuer par un boucher (51); le charbonnier, rival de Petit-Jean, réclame la main de la princesse qu'il prétend avoir délivrée (58); une vieille rate se bat avec une petite rate ou avec une souris, dont elle veut usurper la gloire et la récompense (63, 64).⁵

231. *On cède à la force.* — (a) Se voyant la victime impuissante des prouesses d'un prétendant ou d'un voleur, le roi finit par céder et par lui accorder la main de sa fille (63, 68). (b) Le roi des rats achète le salut de son peuple en se mettant au service du jeune homme qui cherche le talisman qu'on lui a volé (63, 64). (c) La magicienne contraint le roi à l'épouser sur-le-champ (3, 51). (d) Pour se dégager d'un mauvais pas, le diable renonce à ses droits sur quelqu'un ou sur quelque objet (13, 22, 23, 59, 69).

¹ Voir 96 (*Ibid.*).

² Voir 99 (*Ibid.*).

³ Voir 102 (*Ibid.*).

⁴ Voir 105 (*Ibid.*).

⁵ Voir 101 (*Ibid.*).

232. *Les tournois.* — Sans se faire reconnaître, le héros apparaît plusieurs fois et remporte les honneurs du tournoi (3, 5).

Tromperies, crimes et châtiments.

233. *Crédulité exploitée.* — Sortant de sous la chaise du géant, Petit-Jean lui fait croire qu'il est né de lui; le géant lui accorde donc sa protection (61); Frédérico joue trois tours au diable qui, pour se déprendre, doit renoncer à ses droits sur lui (69); l'ours croit naïvement tout ce que le petit renard lui dit pendant qu'il lui vole ses provisions (65).¹

234. *Fraude.* — Ayant parié bien contre bien avec le prince qu'il gagnerait les faveurs de la princesse durant son absence, un bourgeois a recours à la fraude. Il subtilise des objets destinés à démontrer son succès; et, caché dans un coffre qu'on apporte au château, et, fermant à clef dedans et dehors, il fait durant la nuit des observations qui persuaderont le prince de l'infidélité de sa princesse (66, 67).

235. *Vols habiles.* — (a) Déguisé en vieux pêcheur, Thomas-bon-chasseur pénètre dans le château des géants et vole le livre qu'ils adorent (54); pendant que Petit-Jean dort, ses frères lui volent la bouteille d'eau rajeunissante qu'ils remplacent par une bouteille de saumure (53); un étranger subtilise le médaillon magique de son rival (55); durant la nuit, la princesse vole la bague magique de son époux, qu'elle veut perdre (63); des vieilles sorcières obtiennent de la princesse une bague dont elle ignore la vertu, et qu'elle échange pour une lampe d'argent (64). (b) Les vols habiles des grands voleurs de France et de Paris, qui pénètrent, en enlevant une pierre mobile, dans la tour où le roi garde ses trésors (68). (c) Se disant à l'emploi de l'évêque, trois jeunes brigands volent les soieries d'un marchand, qui se laisse tromper (71).²

236. *Déguisement.* — (a) Changeant d'habits avec un charbonnier, Prince-Joseph entre au service d'un bourgeois, dont il devient l'homme de confiance (53). (b) Condamnée à mort, une femme s'enfuit, se déguise en soldat ou en avocat, et, au cours d'une brillante carrière, retrouve son mari dont elle rétablit la fortune avant de se faire reconnaître (66, 67). (c) Trois jeunes gens déguisent un mendiant en évêque, et s'en servent pour perpétrer des vols audacieux (71). (d) Déguisé en homme ou en souris, le diable vient sur la terre remplir sa mission néfaste (69, 72).³

237. *Substitution de personnes.* — (a) Au lieu de mettre à mort la personne condamnée, les valets du prince tuent une petite chienne et en rapportent le cœur, la langue et le foie à leur maître (53, 66).

¹ Voir 105 (*Ibid.*).

² Voir 110 (*Ibid.*).

³ Voir 108 (*Ibid.*).

(b) Le roi paie un mendiant et l'induit ainsi à recevoir à sa place le châtiment que Fesse-ben, son serviteur, lui réserve (59).¹ (c) Le petit vacher du roi écarte le filleul encore inconnu du roi, et se substitue à lui (51); le charbonnier se présente au roi comme le libérateur de la princesse, tandis que Petit-Jean, le héros, se cache chez un autre charbonnier (58).

238. *Porte défendue.* — Les géants défendent à Petit-Jean d'ouvrir une certaine porte, dans leur château. Malgré sa promesse, Petit-Jean l'ouvre, baigne sa chevelure dans la fontaine d'or, se fait une perruque de brai dans laquelle il cache sa chevelure d'or, et se fait ensuite passer pour un teigneux (61).²

239. *Talismans volés et reconquis.* — (a) Un prince vole le médaillon magique de son rival et se souhaite au fond de la mer la plus creuse avec le château et la princesse (55); profitant de l'absence du prince, trois fées obtiennent sa bague magique, et souhaitent que son château fonde et disparaisse (64); la princesse vole la bague magique de son époux qu'elle hait (63); la magicienne fait boire une potion à Petit-Jean, qui vomit et perd le cœur d'oiseau dont lui vient un don merveilleux (62). (b) Une rate d'eau, une petite souris ou une grenouille retrouvent le talisman qui, remis au héros, restaure sa puissance et lui permet de se venger (55, 63, 64); après avoir métamorphosé la magicienne en vieille jument, Petit-Jean la bat jusqu'à mort et recouvre son cœur enchanté d'oiseau (62).

240. *Banquet où la vérité se découvre.* — (a) Au banquet où Jean-Cuit et le général du roi sont invités, le bourgeois raconte lui-même l'histoire de sa fourberie. Le général dit: "Fermez toutes les portes; je veux que personne ne sorte; on va jouer du sabre ici" (66); voulant découvrir qui est le grand voleur de Paris, le roi invite les gens de la ville à souper, espérant trouver le voleur parmi ses invités (68). (b) Chacun raconte son histoire, durant le dîner. Voyant sa fourberie découverte, le traître, la fée ou la magicienne se plaignent d'un grand mal pour qu'on les laisse sortir. Mais le roi dit: "Parole de roi, personne n'ira dehors ici, ce soir" (51, 53, 56, 58).

241. *Châtiments.* — On condamne le traître à courir les chemins tout le reste de sa vie, en jouant de l'orgue de Barbarie (55); pour sa punition, le traître est condamné à marcher "tant que la terre le portera" (67); Petit-Jean est condamné à mort par les géants à qui il a désobéi (61); le héros fait brûler, noyer ou jeter sur l'île aux rats ceux qui lui avaient souhaité un pareil sort (64); on fait brûler sur une grille la servante infidèle, et on met sa graisse aux roues des voitures; le bourgeois fourbe est condamné à être emmuraillé et à vivre au pain et à l'eau (66); la fée galeuse périt par le glaive de celui dont elle a

¹ Voir 103 (*Ibid.*).

² Voir 106 (*Ibid.*).

persécuté la mère (56); Petit-Jean prend sa revanche contre la sorcière en la métamorphosant en vieille jument et en la tuant à force de coups (62).¹

Pays et châteaux fabuleux.

242. — Le château de Félicité, suspendu par quatre chaînes d'or, sur la montagne Vitrée, dont on dit: "C'est une montagne toute en verre, et coupée à pic tout autour" (50); la montagne vitreuse, dont il est impossible d'approcher (48); un pont vitreux (54); le petite ville de cristal, où se trouve un hôtel avec l'enseigne: "Messieurs, entrez ici! Il y a de quoi vous divertir" (53); l'île des géants qui possèdent la fontaine d'eau rajeunissante, et où on n'arrive que par un pont de rasoirs (53); le château enchanté de Prince-en-nuit (48); le château rond de la mer Rouge, à cent mille brasses sous l'eau (56); la demeure de Bon-évêque, à cent lieues de l'autre côté du soleil (49); la mer bleue (55); le château des géants, sur une colline, dans le monde inférieur, où l'on entre par une grotte (61); le pays éloigné où Jean-Cuit trouve des richesses fabuleuses (66, 67); la forteresse entourée de renforts, où l'on garde des trésors (59); le trésor sans fenêtres du roi de France (68); l'île aux rats, ou le pays des rats, des souris et des grenouilles (63, 64); les parterres du roi, dans la forêt (51, 56); le moulin du diable (59); le moulin à carder de la Bête-à-renifler (59).

Voyages et transports.

243. *Longs voyages.* — (a) Voyages sur mer: Petit-Jean part avec trois navires et se rend au pays du magicien qui a enlevé la princesse du roi (51); le bâtiment de Prince-Joseph, au cours de longs voyages, s'arrête à la ville de cristal (53); un bâtiment est perdu sur mer, et les marins affamés tirent à la courte paille pour savoir qui sera mangé (55); Jean-Cuit fait un voyage de trois ans et trois jours sur mer (66); un prince va dans un pays lointain chercher des richesses, dont il remplit ses bâtiments (66, 67). (b) Parti pour la guerre, Jean est longtemps absent (64).²

244. *A la recherche d'un époux disparu.* — Marchant sur les traces de son époux disparu, une femme le retrouve au bout d'un an et un jour, après avoir usé des sabots d'acier de six pouces d'épaisseur (48, 50); en cherchant son épouse, un prince fait deux fois le tour de la terre, et dépense la charge d'or de quatre chevaux (55); la générale du roi part à la recherche de son mari, qu'elle finit par retrouver (66).

245. "Prince *en jour* et bête féroce *en nuit*" permet à son épouse de quitter le château enchanté et d'aller rendre une visite de trois jours à ses parents (48).

¹ Voir 93 (*Ibid.*).

² Voir 114 (*Ibid.*).

246. *Attendant l'absent, au bord de la mer.* — La vieille femme attend Jean-Cuit avec impatience, et elle va souvent au bord de la mer. Un jour, une frégate apparaît et hisse le pavillon de Jean-Cuit (66); Ti-Jean met dans le haut des mâts le pavillon et le drapeau de la princesse. Le roi, qui passe son temps à regarder la mer avec sa longue-vue, voit arriver le bâtiment (51); le roi du pays lointain voit arriver le bâtiment du prince de l'Epée-verte, mais avec le pavillon de deuil (11).

247. *Le tapis magique.* — En jetant sur la table les joyaux du prince métamorphosé, son épouse est instantanément transportée là où elle se désire rendue, à une grande distance (48); une baguette, un médaillon et des poignées magiques transportent leur possesseur et des châteaux là où on les souhaite (55, 56, 61, 63).

248. *Le sac de Pois-verts.* — Le roi fait lier dans un sac son gendre, qu'on va jeter à l'île aux rats. On l'attache à une voiture; et, en chemin, ceux qui l'escortent s'arrêtent à une auberge, et laissent le sac à la porte. Pendant leur absence, le captif saisit un chat qu'il cache dans son sac, et qui doit lui sauver la vie (63).

249. *Voyage au monde inférieur.* — Le long de sa route, Petit-Jean aperçoit un trou sans fond. Avec l'aide de son talisman, il se souhaite au fond du trou. Là, il se trouve dans un beau chemin, conduisant au château des géants, sur une montagne.... Plus tard, arrivant au trou par où il est descendu, il regarde en l'air, et il aperçoit une étoile; il se souhaite rendu sur la terre, et son désir s'accomplit (61).

250. *Voyage à l'enfer et au ciel.* — Frédérico se rend à la porte de l'enfer, où il se fait remettre douze damnés; de là il se rend au ciel, où on finit par le recevoir (69).¹

Forme et style.

251. *Formules initiales.* — (a) Une fois, il est bon de vous dire, c'était... (51, 53, 54, 56, 61, 65, 69, 71); une fois, il est bon de vous dire que c'était... (67); une fois, il est bon de vous dire, il y avait... (58); c'est bon de vous dire, c'était un roi... (49); (b) Une fois, c'était... (48, 50, 52, 59, 63, 64, 70); une fois, il y avait... (68); c'était un roi qui... (66); une fille avait... (72).²

252. *Formules finales.* — (a) Et moi, ils m'ont renvoyé ici vous le raconter (49, 53, 56, 58, 60, 61, 66, 69); moi, ils m'ont renvoyé ici, à Sainte-Anne de la Pocatière, vous le conter (62); et moi, ils m'ont renvoyé ici vous dire que le petit renard est bien plus fin que l'ours (65); moi, ils m'ont renvoyé ici; mais, ils ne me donnent jamais un sou (68); c'est tout! Moi, ils m'ont renvoyé ici vous conter ça (51, 71). (b) Ils ont fait des grosses noces. Moi, ils m'ont invité, et j'y

¹ Voir 118 (*Ibid.*).

² Voir 1 (*Ibid.*).

suis allé. Je leur ai conté quelques petites histoires ‘comme ci comme ça;’ et ensuite, ils m’ont renvoyé ici pour vous les conter, à vous autres (70); ils ont fait des grosses noces (70). (c) Et aujourd’hui, ils sont *ben ben*, là (50); le petit prince vécut toujours heureux avec sa petite princesse du château rond de la mer Rouge... (56); ...château, où ils ont toujours vécu heureux depuis (67); ils se sont donc mariés et ils ont toujours vécu heureux (60); ils vécurent heureux avec tous leurs biens et ceux du bourgeois... (66). (d) Depuis ce jour, Jean-Cuit n’a plus voyagé (66); ...qui, depuis, s’est trouvé à toujours bien vivre (68); *ça fait que* Frédérico est toujours resté au paradis depuis (69); qui les a toujours bien servis, le reste de ses jours (62). (e) Quant au seigneur, il s’est mis à marcher “tant que la terre le portera;” et il marche encore (67). (f) Je ne sais pas ce qui leur est arrivé depuis ce temps-là. Ils sont peut-être encore là, *badame!* Moi, je n’y suis pas allé depuis; et ça fait bien des années, vous savez... C'est un peu plus vieux que moi! (55); tout en finit par là. Le roi, lui, a continué jusqu’à aujourd’hui à vivre avec Jean, son gendre. Depuis ce temps-là, j’ai eu de la misère en démon ici (64); moi, je suis resté ici. Je ne l’ai pas rencontré depuis (59); je n’en ai plus entendu parler (63); est-il revenu? Je ne le sais pas. L’avez-vous revu, vous autres? (59;) Les jeunesse? ce qu’ils ont fait? Je ne le sais pas. Ils ont dû... (71). (g) C'est tout (57). 54 et 72 n’ont pas de formule finale.¹

253. *Maximes, proverbes, réflexions.* — (a) Le danger donne des idées (55); des fois, on trouve plus dans deux têtes que dans une (66). (b) Les princes se marient toujours entre eux-autres (67). (c) Il était fort cet animal, *ben* plus fort que moi (59); il était aussi pire que les Allemands, ce petit gueux! (51;) il ne faut pas ramasser ce qu’on trouve dans le chemin (56). (d) C'est qu'on grandit vite dans les contes (51); c'était le ‘temps passé;’ ils s’amusaient (62); etc.

254. *Marche, marche!* — Il part, marche, marche (53, 55, 59, 63, 66); il prend le chemin, marche, marche (50, 61); embarque, marche, marche (53, 66); part à pied, marche, marche, marche et arrive (55); elle marche, marche (48); ils marchent, marchent, marchent pendant... (51); ils continuent leur route, marchent, marchent... (66); il s'en va à la ville, marche, marche (63); elle part, marche, marche et arrive (55); le prince marche et il marche “tant que la terre le portera” (67).²

255. *Parole de roi.* — “Parole de roi, personne n’ira dehors” (51, 53); “Parole de roi, tu seras pendu” (62); “Pour une parole de roi, je ne trouve pas que vous teniez beaucoup à votre honneur” (59); “Foi de roi, prends-le” (58).³

¹ Voir 2 (*Ibid.*).

² Voir 5 (*Ibid.*).

³ Voir 7 (*Ibid.*).

256. *Epithètes*. — En parlant à Petit-Jean ou à Prince-Joseph, les géants disent: "Ah, mon petit ver de terre! . . ." (53); la vieille fée dit à Petit-Jean: "Petit ver de terre!" (61); la mère des vents dit à son fils, le Vent-du-su: "Comment, mon ver de terre!" (50).¹

257. *Beauté ou splendeur*. — "Belle, comme il ne s'en est jamais vu sur la terre" (66); "Belle, ce qu'une *créature* peut être belle!" (66); "la plus belle des filles" (70); "ma princesse va être cent fois plus belle que la tienne" (62); "Maman, j'ai rencontré le plus bel homme!" (66) . . . "physionomie d'homme achevé" (53); "la plus belle chevelure d'or qui se soit jamais vue sur la terre" (61); "la plus belle chevelure d'or du monde" (61); "le plus beau bouquet qui se soit jamais vu sur la terre" (61); "c'est le plus beau poisson qui se soit jamais pris" (52); "le plus beau poisson qu'on ait jamais vu" (52); "il se fait construire un château, rien de plus beau" (55); "pas un roi n'en (château) a de si beau" (49); "le plus beau des châteaux, tout grisé en or et en argent" (60); "il se souhaite le plus beau château de la terre, brillant comme des étincelles et suspendu par quatre chaînes d'or" (64); etc.

258. *A la ronde*. — Sabres coupant sept lieues à la ronde (57, 58); petit violon jouant sept lieues à la ronde (48).

259. *A la fourche des chemins*. — Trois frères, partant pour voyage se séparent à la fourche des chemins (6, 58); rendu à la fourche des deux chemins, le héros hésite (57); Prince-Joseph s'assied à la fourche des chemins, attendant qu'on vienne l'engager (53).

260. *La petite lumière*. — Apercevant une petite lumière dans la forêt, Antoine et Joséphine s'y dirigent et arrivent chez les géants (12, 14); "il aperçoit une petite lumière (durant la tempête), pique après la petite lumière, arrive à un château" (48).

261. *Le petit sac de provisions*. — Petit-Jean part avec un petit sac de provisions, qu'il se met en bretelle sur le dos (51); on lui grège un sac de provisions, et il part (49); il part avec un petit sac de provisions sur son dos (56); la princesse prépare un petit sac de provisions pour les parents pauvres de son mari, qu'elle va visiter (52).

262. *Mouchoir enveloppe*. — Petit-Jean met les sept langues de la Bête-à-sept-têtes dans le mouchoir de la princesse (58).²

263. *Signe de deuil ou de joie*. — Quand Petit-Jean arrive chez le roi, tout est en deuil: la fille du roi va être dévorée par la Bête-à-sept-têtes; le lendemain, tout est en réjouissance: la princesse avait été délivrée (3); une fois le prince de l'Epée-verte métamorphosé, on hisse le pavillon de deuil au mât de son bâtiment (11); tout est en deuil dans la ville de cristal, où deux princes vont être pendus (53); la bague magique perdue, on hisse le pavillon de deuil; c'est le pavillon de joie, quand la bague est retrouvée (64).

¹ Voir 6 (*Ibid.*).

² Voir 10 (*Ibid.*).

264. *Autrement, tu seras pendu.* — "Prends garde de me faire marcher pour rien; autrement, parole de roi, tu seras pendu à la porte de mon château" (62); si tu ne vas pas chercher la princesse, demain matin tu seras pendu à ma porte (54); si tu ne vas pas chercher le livre des géants, tu seras pendu à ma porte (54); si, demain, il ne m'a pas rangé trente cordes de bois à ma porte, il sera pendu (63); si vous ne payez pas votre rançon, "vous serez pendu à la porte" de mon hôtel (53).

265. *Fait battre un ban.* — La princesse délivrée fait battre un ban que si Prince-Joseph n'est pas trouvé dans deux fois vingt-quatre heures, le roi sera mis à mort (53); le roi fait battre un ban annonçant le mariage de ses trois filles à ceux qui seraient désignés dans un tournoi (61); le roi des rats fait battre un ban pour savoir où se trouve le château disparu du gendre du roi (63).

266. *Le coté gauche.* — Le poil, la plume et la patte magiques de trois animaux sont tous pris du côté gauche (2, 52); la petite jument dit à Thomas-bon-chasseur de prendre dans son oreille gauche de la graisse dont sa blessure sera guérie (54).

267. *Vert.* — Les Sept-montagnes-vertes (7); le prince de l'Epée-verte (11); Pois-verts et son curé (21); la Belle-jarretière-verte (49).

268. *Randonnées et leurs personnages.* — (a) "Minette m'a volé mes roulettes:" Minette, père, loups, veau, vache, faux, truie, chênes, mère des vents (38). (b) Randonnée berceuse: bébé, loup, chien, bâton, feu, eau, bœuf, boucher, bébé (73). (c) Randonnée du petit bouquin: bouquin, chien, bâton, feu, eau, bœuf, boucher, chou (74).

Nombres mystiques et autres.

269. *Trois et ses multiples.* — (a) Trois jours sans manger; à trois jours de distance (9 exemples);¹ trois princesses, princes, frères, sœurs, fées, etc. (17 exemples); trois objets (6 exemples); bottes de trois lieues (conte 49); trois quarts de trois minots d'argent (conte 70); trois souhaits accordés (conte 69); trois fois (54, 65); en trois bonds (48); trois voyages (69); trois ans (66); trois ans et trois jours (66); trois semaines (51, 53).² (b) Trente hommes, trente pieds, trente cordes de bois (59, 62, 63). (c) Trois cents piastres (66). Total, 54 exemples.

270. *Sept et ses multiples.* — (a) A sept ans, dans sept ans, tous les sept ans (7 exemples); sept personnes (53, 54, 59, 66); sept lieues (6 exemples); à sept heures (53, 54); sept cents piastres (52); sept fois (48, 55); sept chaises (61); sept sons de musique (55).³ (b) A l'âge

¹ Les exemples de cette liste n'ont été pris que dans cette nouvelle série de contes.

² Voir 16 (*Ibid.*).

³ Voir 17 (*Ibid.*).

de quatorze ans (52). (c) A vingt-et-un ans (52, 64, 69). Total, 33 exemples.

271. *Quatre¹ et ses multiples.* — (a) Quatre personnes (50, 55, 64); suspendu par quatre chaînes d'or (49, 50, 62, 64); quatre jours (49, 54); quatre sous de salaire (53, 55); quatre chevaux (51); fendu en quatre (58). (b) Quarante hommes, quarante paires de chevaux (53, 62). (c) Quatre cents piastres, quatre millions (3 exemples dans le conte 53). Total, 20 exemples.

272. *Cent.* — Cent pieds en l'air (58, 62); cent écus (62); cent lieues (49); cent fois plus instruit que... (53); depuis cent ans (2 exemples dans 51).

273. *Mille.* — Mille lieues (51, 55); mille pieds (49); mille ans (55); mille piastres (2 exemples dans 52); cent mille brasses d'eau (56).

274. *Un an et un jour.* — "Il a passé ici il y a un an et un jour" (48); il demande un an et un jour de son temps (48); ils se marieront dans un an et un jour (49); la métamorphose doit finir dans un an et un jour (50); etc. Total, 8 exemples.²

275. *Un an.* — Un an d'attente, un an de voyage; au bout d'un an; etc. (48, 50, 53, 66).

276. *Midi ou minuit.* — A midi juste, les bêtes ou les géants qui gardent la fontaine magique dorment (53, 54); à minuit, le voleur entre (68).

277. *Autres nombres.* — (a) *Douze* (59, 66, 69). (b) *Cinq et multiples:* cinq (64, 66); dix (42, 57); quinze (48, 50, 51, 52, 56, 59, 63); vingt (59, 59); cinquante (53, 55, 57, etc.); cinq cents (51, 52); cinq mille (71). (c) *Deux et multiples:* deux (5 exemples); deux cents (59). (d) *Autres nombres:* six (48, 59); un mois (51); quatre ou cinq, cinq ou six, sept ou huit, huit ou neuf (48, 52, 68); une demi-heure (50); les trois quarts de plus (52); soixante pieds de long (52).

LES CONTES.

48.³ "PRINCE EN NUIT ET BÊTE FÉROCE EN JOUR."⁴

Une fois, c'était un *habitant* qui avait trois filles. Comme ils vivaient ensemble dans les prairies, loin de tout le monde, il ne leur arrivait pas souvent d'aller à la ville.

Le père, un bon jour, se décide de partir pour la ville. "Que voulez-vous que je vous apporte?" demande-t-il à ses filles. Les

¹ Voir 18 (*Ibid.*).

² Cent et un (voir 19, (*Ibid.*)).

³ Les numéros de la première et de la seconde série de contes canadiens sont consécutifs.

⁴ Recueilli à Sainte-Anne, Kamouraska, en juillet, 1915, de Georges-S. Pelletier, qui dit l'avoir appris, il y a plus de trente-cinq ans, dans les *chantiers* (des forêts où se fait la coupe du bois) du Wisconsin, d'un Canadien de langue française.

deux plus âgées répondent: "Apportez-nous *chacune* une belle robe." Mais la cadette ne parle pas. "Et toi, ma chère! Que veux-tu que je t'apporte? Tu n'as pas encore parlé." Elle répond: "Mes sœurs ont demandé des belles robes. Quant à moi, vous m'apporterez un bouquet, si vous y pensez; si vous n'y pensez pas, ça sera encore bon — une robe, ça coûte si cher!" Le père part et file vers la ville. Là, il se promène un petit brin, achète deux robes à ses filles fières, mais oublie le bouquet de sa cadette.

Un grand vent se lève et la tempête se prépare, quand il est en chemin pour revenir chez lui. Dans la poussière et la noircisseur, il perd son chemin et s'écarte. "Seigneur! c'que j'ves donc faire?" Aperçoit une petite lumière, pique après¹ la petite lumière. En approchant, il aperçoit un beau château, dont la porte est entrebâillée. Il entre, et il trouve ça *ben* de son goût. Mais, il ne sait pas où mettre ses chevaux. "S'il y avait ici une place pour les chevaux, il se dit, ça serait *ben commode*." Une porte s'ouvre aussitôt. Du 'grain,'² du foin, il y en a *en masse*.³ Il soigne ses chevaux; et de là, s'en retourne à la grande salle d'entrée. Il s'assit et se met à *jongler*.⁴

Tout à coup, devant une porte qui s'ouvre, il aperçoit une table *ben grèyée avec* de quoi⁵ manger; mais personne, nulle part. Il s'assied à table et, comme il a faim, il mange une bouchée, je vous le garantis! Après souper, il se dit: "C'est bien curieux; il n'y a personne ici!" Et il ne comprend pas ce que ça veut dire. *Jongle* encore de son *écartage* et se demande comment faire pour retrouver son chemin. En s'asseyant, il tâte dans ses poches, mais il ne trouve rien à fumer, pas même le *coton*⁶ d'une feuille.⁷ Une autre porte s'ouvre devant une table bien *grèyée* de tabac, de pipes et d'allumettes — tout à son goût.

Quand il a fumé *com'i'faut*, il sent le *pesant*⁸ venir, et il dit: "Sacré! je me coucherais bien, s'il y avait une place." Aussitôt, tout près, il y a un beau lit, où il se couche et dort.

En se réveillant, le lendemain matin, il s'en va voir à ses chevaux, rien de plus pressé! Ses chevaux ont tant mangé qu'ils sont saoûls. Revenu dans la salle, il trouve la table mise, et il déjeune sans voir l'ombre d'une personne. Quand ses chevaux sont attelés pour partir, une porte s'ouvre devant le plus beau jardin qui se soit jamais vu. Ça le surpasse! Il n'y comprend rien. Il entre dans le jardin et en

¹ Va droit vers...

² Parmi les paysans canadiens, le mot "grain" est ordinairement pris dans le sens de 'avoine.'

³ En quantité.

⁵ Pelletier dit "de quoi à manger."

⁶ La tige ou les fibres.

⁸ Le sommeil.

⁴ I.e., à songer, à rêver.

⁷ D'une feuille de tabac.

fait le tour. Comme il va pour sortir, il aperçoit un bouquet sans pareil. "Ah! il dit, la plus jeune de mes filles m'a demandé de lui apporter un bouquet; je ne pourrais pas lui en trouver de plus beau que celui-ci." Casse le bouquet, et c'qui ressoud¹ à lui? Une bête féroce: "Eh, eh, mon ami! dit la bête, qui vous a dit de casser ce bouquet?" — "Personne ne me l'a dit." — "Quelqu'un vous l'a demandé; sans ça, vous ne l'auriez pas cassé." — "Je ne pensais pas voler en cassant ce bouquet, vu qu'il y en a tant." La bête dit: "Ce bouquet va vous coûter cher." — "Comment ça?" — "Ce bouquet, dans un an et un jour, va vous coûter la vie ou la vie de la fille qui vous l'a demandé. A'ct'heure, je vas vous enseigner le chemin qui conduit chez vous." A la porte du château, la bête ajoute: "Si, dans un an et un jour, vous et votre fille n'êtes pas tous deux ici, votre vie sera au boute."² Rendu à la maison, l'habitant donne les robes à ses filles, et le bouquet, à la cadette.

Au bout d'un an et un jour — l'année s'était vite écoulée! — il dit à sa fille cadette: "Grèye-toi! Nous allons en ville, aujourd'hui."

Le même soir, en arrivant au château de la bête féroce, l'*habitant* met ses chevaux dedans,³ les soigne au foin et à l'avoine, et il s'en vient trouver sa fille. On ne voit encore personne, au château. Une porte s'ouvre, et sur une table bien gruyée, il y a deux couverts de servis, au lieu d'un. Après souper, quand vient l'heure de se coucher, au lieu d'un lit, comme la première fois, il y en a deux. Ils se couchent et dorment.

Le lendemain matin, le père va faire son *train*⁴ comme d'habitude, et quand il vient déjeuner, il y a deux couverts de servis. Quand ils vont pour repartir, une porte s'ouvre sur le jardin, et ils entrent tous les deux faire un tour. Arrivés là où se trouve le beau bouquet, qu'est-ce qui ressoud?⁵ La bête féroce. La fille commence à reculer, recule.⁶ "Ah, ah! mon amie, dit la bête, je ne veux faire ici de mal à personne. Mais, il faut que vous m'épousiez. Autrement, la vie de votre père va y passer, parce que, il y a un an et un jour, il a cassé ce bouquet pour vous." — "Depuis que⁷ c'est moi qui en suis la cause, elle dit, j'aime mieux vous épouser que de laisser périr mon père." L'*habitant* prend la forêt et s'en retourne chez lui en *braillant*,⁸ pendant que sa fille reste au château, avec la bête féroce — un homme *amorphesé*, qui, le jour, est en bête féroce et, la nuit, en beau prince.

Au bout d'un an, la fille commence à trouver le temps long. Ça fait bien longtemps qu'elle est partie de chez elle! La nuit, elle ne s'ennuie pas avec le beau prince, son mari; mais, le jour, pendant

¹ Ce qui arrive...

² Finie.

³ Pour "dans l'écurie."

⁴ Sa besogne; i.e., soigner ses animaux.

⁵ Arrive.

⁶ Pelletier dit: "tirer de l'arrière, tire."

⁷ Puisque.

⁸ Pleurant.

qu'il est parti, en bête féroce, elle pense à ses parents et s'ennuie. Le soir, elle demande au prince: "Y a-t-il un moyen pour que j'aille chez nous, les voir?" — "Oui, il y a un moyen; et il ne faut pas perdre grand temps. Je vas te l'enseigner; mais prends bien garde de me tromper." — "Je t'en donne ma parole! je ne te tromperai point." — "A'ct'heure, il faut que tu jettes tous mes joyaux sur la table. Quand tu l'auras fait, tu pourras partir, et dans un 'rien de temps,' tu seras rendue. Pour revenir, tu feras la même chose. Mais écoute! Il ne faut pas que tu restes chez vous plus que trois jours." En jetant les joyaux sur la table, dans un 'rien de temps,' la voilà rendue chez son père. Ses gens sont bien contents de la voir revenue.

Le temps ne paraît pas long; ça jase tant! Le troisième jour passe, et le quatrième arrive. Elle jette vivement ses joyaux sur la table. D'un coup elle est rendue dans le jardin de son château. Elle fait le tour du jardin, mais sans trouver la bête féroce. Entendant une plainte qui vient du ruisseau, elle aperçoit la bête qui achève de se mourir. "Ah! tu es arrivée à temps. Un peu plus tard, tu m'aurais trouvé mort." Prenant sur ses genoux le prince métamorphosé, elle réussit à le ramener à la vie, petit à petit.

Il y avait bien deux ans que la fille vivait dans le château avec son prince, quand, un jour, une vieille fée vient lui rendre visite. Le lendemain et les jours suivants, la fée revient encore jaser. A la fin, elle demande: "Comment se fait-il que, le jour, il est en bête féroce, et, la nuit, en beau prince? Tâche donc d'apprendre de lui comment il faut s'y prendre pour le 'délivrer.'" Et elle sort du château sans que personne ne la voie.

Le soir, le prince ne veut rien dire à sa femme qui cherche à tout savoir:¹ "J'ai peur, ma chère, que tu me trahisses; et je n'ose te le dire."

Quand la fée revient, le lendemain, chercher des nouvelles, elle est désappointée de ne pas apprendre le secret.

Le soir, comme sa femme lui demande encore son secret, il se dit: "C'est pourtant pas mal sûr. Personne ne vient ici à qui elle peut le dire." Il se décide alors à céder: "Pour me délivrer de cette peau de bête, il faudrait faire un feu pour la brûler tout entière et pour que pas un poil ne reste. Sans ça, tu ne me reverrais jamais de ta vie."

Une fois le secret révélé à la vieille sorcière, le lendemain, elle se frappe dans les mains en disant: "Dis² donc rien! Ce soir, j'arrangerai bien ça."

Se préparant à se coucher comme d'habitude, le soir, le prince jette sa peau de bête au pied de la couchette,³ se couche et s'endort. La

¹ Pelletier dit: "qui se met après lui pour tout savoir."

² Ne dis...

³ Lit; ce mot n'est pas ici un diminutif.

fée, de son côté, prépare un bon feu dans la cour, et quand elle le voit bien chaud, elle vient sur le bout des pieds dans la chambre du prince, *pogne* la peau et la jette dans le feu. "Eh! eh! tu m'as trahi!" crie le prince, en faisant un saut de quatre pieds de haut, dans le lit. En trois bonds, il saute dans la forêt, où il disparaît, sa femme courant derrière, mais sans pouvoir le rejoindre. Avant de disparaître, il lâche un cri: "Ma femme, tu m'as trahi! Pour me retrouver, il faudra que tu uses une paire de sabots d'acier de six pouces d'épaisseur.¹ Autrement, jamais tu ne me reverras." Voyant ça, elle revient au château, se *grège* de quoi manger, part derrière la bête féroce dans la forêt, et file, file. Après une *escousse*,² se sentant fatiguée, elle s'assied et, seule dans la forêt, elle se met à pleurer. Puis, se relevant, elle marche encore, marche. Quatre ou cinq jours après, elle arrive chez un forgeron. "Bonjour, monsieur le forgeron!" — "Bonjour, ma chère dame!" — "Vous n'avez pas vu un beau prince passer ici?" — "Oui, quelqu'un a passé ici il y a sept ou huit jours." — "Monsieur le forgeron, c'était mon mari!... Comment me demandez-vous pour me faire une paire de sabots en acier, de six pouces d'épaisseur?" — "Ma chère dame, je demanderais un an et un jour de votre temps." Il s'agissait donc pour elle de rester chez le forgeron, à son service, pendant un an et un jour. Comme c'était là le seul moyen d'obtenir des sabots d'acier, elle donne un an et un jour de son temps. Pendant ce temps, elle *jongle* à³ un moyen de rejoindre son mari.

Au bout d'un an et un jour, le forgeron lui remet sa paire de sabots d'acier de six pouces d'épaisseur. Avec ses sabots, elle prend la forêt et file, file. Après une quinzaine de jours, elle rencontre une vieille fée. "Bonjour, vieille fée!" — "Bonjour, ma fille! Dis-moi donc où tu vas? Je n'ai pas coutume de laisser passer les gens ici." — "Vous n'avez pas vu un prince passer ici, il y a à peu près un an et un jour?" — "Non, il m'est défendu de laisser passer personne ici. Mais peut-être a-t-il passé durant la nuit." — "Bonne fée! laissez-moi donc passer, moi qui suis à la recherche de mon mari. Vous voyez mes sabots d'acier? Je ne le retrouverai que quand ils seront usés." La fée répond: "Passe donc et va ton chemin!" Mais elle la rappelle et lui dit: "Embarque dans les sabots que voici, et traîne après toi tes souliers d'acier. Comme ça, ils s'useront, et tu seras bien plus vite rendue. Mais je ne sais pas si mes deux sœurs vont te laisser passer. Elles sont bien plus malignes que moi; elle le sont comme sept fois le diable. Je me demande comment elles vont prendre ça..." En lui donnant une petite paire de ciseaux, la fée dit: "En pointant ces petits ciseaux vers quelque chose, tout ce que tu voudras faire sera fait dans le 'temps de rien,' et de soi." — "Merci, bonne

¹ Pelletier disait: "de six pouces d'épais."

² I.e., un laps de temps.

³ Réfléchit, songe à...

vieille fée!" dit la femme, en mettant les ciseaux dans sa poche. Puis, *embarquant* dans ses nouveaux sabots, elle traîne les siens en arrière d'elle, avec une petite corde, et file, file.

Rendu à la porte de la deuxième vieille fée, elle reconnaît sa maison, parce qu'il y a cinq ou six pouces de mousse, sur le toit. Comme la première fée lui avait dit: "Une fois rendue chez ma sœur, tu *revireras* mes sabots *de bord*, et ils reviendront me trouver," elle *revire* les sabots, qui s'en retournent seuls dans la forêt. La vieille fée sort de sa maison et se met après la voyageuse: "Dis-moi d'où c'que tu pars et d'où c'que tu viens?" — "Je cherche mon mari." — "J'ai bien envie de t'étrangler! Il n'y a pas moyen que je te laisse passer ici." — "Ne faites pas ça, bonne vieille fée! Il faut que je retrouve mon mari, que j'ai perdu il y a plus d'un an et un jour." A la fin, la vieille se résoud à la laisser passer, et lui enseigne le chemin et l'endroit où est la troisième fée. "Merci, bonne vieille fée, merci bien!" Elle est à peine partie que la vieille la rappelle: "Viens ici, j'ai un petit présent à te faire. Peut-être te causera-t-il plus tard du bonheur." Et elle lui donne un petit violon qui, aussitôt qu'on *hâle sur l'archette*, joue à sept lieues à la ronde.¹

Avant qu'elle reparte, elle lui dit: "Prends bien garde à toi! Mon autre sœur, que tu vas voir, est bien plus maligne que moi. C'est d'elle que tu apprendras si ton mari s'est rendu à la montagne Vitreuse, tout près de là." Comme sa sœur, elle lui donne une paire de sabots, en disant: "Mets-les et traîne les tiens en arrière de toi, pour qu'ils s'usent plus vite; et, arrivée chez ma sœur, *revire* les miens *de bord*, pour qu'ils reviennent." En disant "Merci!" la voyageuse repart et file dans la forêt.

Une fois rendue à la maison couverte de mousse de la troisième fée, elle *revire* les sabots *de bord*, met ses sabots d'acier de six pouces d'épaisseur, et s'en va frapper à la porte. En fureur, la vieille sorcière² ouvre la porte. Elle a l'air d'une bête féroce qui, avec ses grandes dents dans une gueule d'un pied de large, veut dévorer sa visiteuse.³ "Bonne vicille fée, ne me dévorez pas! Je suis à la recherche de mon mari, qu'il me faut retrouver." En achevant de lui raconter son histoire, elle dit: "Votre sœur m'a parlé de vous, et elle croit que mon mari a dû passer ici, il y a un an et un jour." La fée répond: "Oui, quelqu'un a passé ici, il y a un an et un jour." — "Voulez-vous m'aider à le retrouver, bonne fée?" — "A'ct'heure, dit la fée, je ne vois pas d'autre moyen que mes sabots. Mets mes sabots et traîne les tiens après moi, pour qu'ils s'usent plus vite. Et

¹ I.e., se fait entendre à...

² Au lieu du mot "fée," Pelletier emploie ici le mot "sorcière," indiquant ainsi que les deux sont synonymes.

³ Pelletier dit: "sa visite."

quand tu seras rendue près de la montagne Vitreuse, tu les *revireras de bord*, pour qu'ils reviennent ici. Avant que tu partes, j'ai un petit présent à te faire: voici une serviette qui te donnera tout ce que tu souhaiteras à boire et à manger, aussitôt que tu l'étendras sur tes genoux." La voyageuse est à peine repartie que la fée la rappelle et dit: "En arrivant près de la montagne Vitreuse, tu verras qu'il est impossible d'en approcher. Au bas de la côte, il y aura des corbeaux mangeant les bêtes mortes que le roi y fait jeter. Quand les corbeaux viendront manger, tu sauteras sur le plus gros, et tu ne le lâcheras pas tant qu'il ne t'aura pas promis de te porter à la montagne Vitreuse." — "Merci, bonne fée!" dit la femme, en partant.

Rendue à la montagne Vitreuse, elle *revire* les sabots *de bord*, et s'en va s'asseoir près des bêtes mortes, en attendant l'arrivée des corbeaux. Tout à coup un nuage approche; ce sont les corbeaux qui arrivent et se mettent à dévorer la charogne. La femme *pogne* le plus gros des corbeaux. "Largue-moi!" dit le corbeau. "P'en-toute!"¹ Il faut que tu me portes au haut de la montagne Vitreuse." Avant de partir, elle *grège* de quoi manger pour le corbeau, dans un panier, et elle monte sur son dos. Le corbeau prend sa volée, et en montant vers la montagne, chaque fois qu'il ouvre le bec en se retournant, elle lui jette un quartier de bœuf pour lui donner la force de monter. Le corbeau se retourne si souvent que la viande commence *betô*² à manquer. Il faut donc la ménager. Juste à temps, en arrivant au bord de la montagne Vitreuse, le corbeau se retourne en ouvrant le bec. Mais comme il n'y a plus de viande, le corbeau la laisse tomber à terre, *vire de bord* et s'en va.

La voyageuse prend le chemin du château et elle apprend, le long de la route, que son prince s'était remarié en secondes noces. En arrivant au château, elle le rencontre bien, mais elle a de la misère à le reconnaître, et lui ne se souvient de rien. N'osant pas lui parler, ni dire qui elle est, elle s'engage servante pour mettre la table et servir le roi. Il y a là des servantes partout, d'un *bord* et de l'autre. Elle s'assied, prend ses petits ciseaux et commence à tailler quelque chose. Les servantes la regardent faire, et s'en vont trouver la princesse: "Princesse, votre nouvelle servante a des petits ciseaux sans pareils. Aussitôt qu'elle taille quelque chose ça se fait dans un 'rien de temps.' Il faut le voir!" La faisant appeler, la princesse demande: "Veux-tu me vendre tes petits ciseaux?" — "Non, ils ne sont pas à vendre, mais à gagner." — "Que faut-il faire pour les gagner?" — "Il faudra que vous me laissiez passer la nuit avec le prince. J'ai à lui parler." — "Vous voyez bien qu'il n'y a pas de bon sens à ça, et seulement pour une paire de ciseaux." — "C'est

¹ Pour *pas en tout*, pas du tout.

² Bientôt.

comme vous dites.” Les servantes s’approchent en arrière de la princesse et elles lui disent: “Vous avez de l’eau d’*endormitor*; vous en donnerez un verre à votre prince avant qu’il s’endorme, et la servante ne pourra pas jaser avec lui.” Toujours que le marché est fait, et la servante donne ses ciseaux.

Le soir, on fait boire un verre d’eau d’*endormitor* au prince; et quand la servante vient pour lui parler, il dort et il dort. Elle commence à le pousser; mais il dort. Pas moyen! “Jamais je ne pourrai croire que c’est impossible de le réveiller!” En le secouant, elle dit: “Je suis ta femme, la fille d’*habitant* qui t’a épousé pour l’amour d’un bouquet. Reconnais-moi donc!” Malgré qu’il reste sans connaissance, elle continue: “Tu vois bien, j’ai ton jonc et le mouchoir où ton nom est marqué. Ah! je vois bien que tu ne peux pas me reconnaître et que je vas périr ici. Pour que tu te souviennes de moi, je laisserai un mot derrière un cadre.”

Le lendemain matin, pour se venger, la princesse fait jeter¹ sa nouvelle servante dans les basses-fosses, pour qu’elle y périsse.

Quand le prince s’en va faire son *train*² et son ouvrage, un valet, qui couchait près de sa chambre et qui avait eu connaissance de ce qui s’était passé, la nuit, lui dit: “Sire le roi! allez donc voir derrière un cadre, dans votre chambre. Vous y trouverez un mouchoir, un jonc et une lettre. Si vous allez les chercher, celle qui les y a mis trouvera bien moyen de continuer à vous parler de la même manière.” Bien content, le prince s’en va voir à sa chambre, trouve les objets et la lettre. Mais, il ne comprend pas grand’chose à tout ça.

La servante, dans sa prison, prend sa petite serviette, l’*escoue*,³ la met sur ses genoux. Voilà qu’il s’y trouve tout ce qu’il faut pour manger et pour boire. Celles qui la guettent s’en vont rapporter ça à la princesse, qui s’empresse de venir. “Veux-tu me vendre cette serviette?” demande-t-elle. “Non! elle n’est pas à vendre, mais à gagner.” — “Que faut-il faire pour la gagner?” — “Il faut que je passe la nuit avec le prince. Autrement, je garde ma petite serviette.” La princesse pense: “Dis-moi donc! moi qui voulais la faire périr dans les basses-fosses, il va falloir que je la laisse sortir.” Mais elle tient tant à la serviette qu’elle accepte, et le marché passe.

Le valet vient trouver le prince et lui dit: “Tâchez donc, mon maître, de vous tenir réveillé, ce soir. Celle qui vous a parlé n’a plus que deux fois à revenir. Après ça, sa vie sera *au boute*.” Le roi, qui commence à se souvenir du temps passé, mais sans en être sûr et certain, se promet bien de ne pas dormir. Mais quand sa princesse revient, le soir, lui donner de l’eau d’*endormitor*, comme un fou il la prend et s’endort. Quand la servante arrive pour jaser avec

¹ Pelletier dit: “saprer sa . . . servante dans . . .”

² Soigner ses animaux.

³ I.e., la secoue.

lui, il est là qui dort et dort. Elle a beau vouloir le réveiller, il dort. Là, derrière la porte, la princesse écoute tout ce qu'elle dit, et se doute bien de sa trahison.¹ Voyant que rien ne peut réussir, la servante se dit: "Si nous ne pouvons pas nous parler demain soir, ici, je serai mise à mort. Je n'ai plus qu'un article qui m'aidera à te voir." Vers le matin, elle sort, emportant le jonc qu'elle a laissé, la veille.

La princesse la fait encore jeter dans les basses-fosses, pour qu'elle y périsse. A la servante il ne reste plus que le petit violon que lui a donné la vieille fée. En y pensant, le violon se met à jouer, rien de plus beau, à sept lieues à la ronde. La princesse commence à danser, danse, et rien ne peut l'arrêter. Tout le monde danse aussi, que la poussière en *revole*. "Bonne servante! arrêtez donc votre violon!" Mais la servante n'écoute point, et tout le monde continue à danser de plus belle. La princesse, en dansant, vient lui demander: "Arrêtez donc votre violon!" — "Je ne l'arrêterai rien que si vous me promettez de me laisser passer la nuit avec le prince." — "Ça n'a pas de bon sens, ma servante," répond la princesse. Mais on vient lui dire à l'oreille: "Acceptez donc! Si vous donnez au prince de l'eau d'*endormitor*, ça sera comme les autres nuits." La princesse dit à la servante: "Arrête ton violon! J'accepte." Tout le monde est *trempe en navette*,² à force de danser.

Le soir arrivé, la princesse verse encore de l'eau d'*endormitor*. Mais, se doutant du tour qu'elle veut lui jouer, le prince se met à jaser et, faisant semblant de rien, il renverse son verre, et s'en va se coucher. La princesse vient voir s'il dort bien; et comme il ronfle, elle décide d'envoyer la servante à sa chambre. En arrivant, la servante s'assied sans dire un mot et attend que tout le monde dorme, dans le château. Quand le temps est venu, elle parle: "Cou'don, mon mari! ne m'as-tu pas dit, une fois, que je te retrouverais après avoir usé une paire de sabots d'acier de six pouces d'épaisseur? Eh ben! mes sabots sont usés et je t'ai aujourd'hui retrouvé." Le voyant réveillé, elle continue: "Te souviens-tu de l'*habitant* qui a cassé un bouquet dans le jardin de ton château, quand tu étais *amorphosé* en bête féroce, le jour, et en beau prince, la nuit? C'est moi, ta femme, qui viens te reconnaître aujourd'hui, après avoir usé une paire de sabots en acier de six pouces d'épaisseur. Une vieille sorcière était venue au château et nous avait trahis, tous les deux. Mais je t'ai retrouvé. Reconnais-tu ton mouchoir brodé, que voici? Ton nom 'Prince *en nuit* et bête féroce *en jour*' y est écrit." Le prince répond: "Demain, il y aura une décision, vu que je suis marié en secondes noces."

Le prince, de bon matin, fait venir tous ses valets et ses servantes à table, pour déjeuner. Quand ils ont mangé, il dit: "Ecoutez! une

¹ Voici le texte de Pelletier: "Elle voit bien que c'est quelque *trahi* qu'elle veut lui faire."

² Mouillé comme une lavette.

fois, j'avais une valise et une clef qui l'ouvriraient bien.¹ Ayant perdu cette clef, un jour, j'en ai racheté une autre. Mais, aujourd'hui, j'ai retrouvé la vieille clef qui fait mieux que la neuve. Laquelle des deux clefs dois-je garder?" Les servantes et les valets disent tous: "Depuis que² vous avez trouvé la vieille clef, la meilleure des deux, jetez de côté la neuve." — "Bien! j'ai été trahi, il y a [plus d']un an et un jour; mais je viens de retrouver ma femme, qui a usé une paire de sabots d'acier de six pouces d'épaisseur pour venir à moi. C'est elle, ma femme!" A la deuxième femme, l'on dit: "Puisque ce n'est pas vous, la princesse, venez à la cuisine, où vous resterez comme servante." Mais elle répond: "Jamais je ne m'engagerai ici comme servante. Avec les petits ciseaux, la serviette et le violon que j'ai eus, je devrais être capable de gagner ma vie. Bonsoir, la compagnie! Et toi, la princesse! bonne chance avec ton mari, que j'ai épousé comme toi!"

49. LA BELLE-JARRETIÈRE-VERTE.³

Une fois, c'est bon de vous dire, c'était un roi, qui avait trois garçons.

Il leur demande un jour quel métier ils veulent choisir. Il y en a un qui dit: "Papa, moi, j'apprends le 'métier' de franc voleur." L'autre dit: "Moi, j'apprends le 'métier' de cultiver la terre." Le troisième, dont le nom est Beau-prince, dit: "Je prends le 'métier' de jouer aux dés." Le roi répond: "Mon garçon, ce n'est pas un beau 'métier' [que celui de] jouer aux dés. Tu devrais faire un autre choix." — "Papa, moi, je fais à mon idée."

Beau-prince part donc et il s'en va se chercher des dés. Le long du chemin, c'qu'il rencontre? Monsieur Bon-évêque. "Bonjour, monsieur Bon-évêque!" — "Bonjour, monsieur Beau-prince! voulez-vous jouer une partie de dés?" — "C'est bon! on jouera ben." Les voilà qui se mettent à jouer aux dés. C'est Beau-prince qui gagne. Bon-évêque dit: "Que me demandez-vous, Beau-prince?" — "Je vous demande que le château de *poupa* soit tout en or et en argent et soit soulevé sur quatre chaînes d'or." Bon-évêque répond: "Allez-vous-en! tel que vous demandez ça sera fait." Beau-prince part, et tel qu'il l'a demandé, c'est fait. S'en allant trouver son père et sa mère, il dit: "Vous ne pensiez pas que jouer aux dés était un bon 'métier.' Eh ben! voilà votre château *viré*⁴ en or et en argent. Pas un roi n'en a de si beau."

¹ Pelletier dit: "qui faisait *ben dessus*."

² Puisque.

³ Récité par Achille Fournier, à Sainte-Anne, Kamouraska, en juillet, 1915. Fournier dit avoir appris ce conte d'un Canadien-français, dans les chantiers du New-Hampshire, il y a à peu près trente ans. "Quand j'étais jeune, dit Fournier, j'apprenais ces contes-là en les entendant une seule fois. Je pouvais les retenir mot à mot."

⁴ Changé.

Le lendemain matin, Beau-prince repart encore. *C'qu'il rencontre ? Monsieur Bon-évêque.* "Bonjour, monsieur Bon-évêque!" — "Bonjour, monsieur Beau-prince!" — "Voulez-vous jouer une partie de dés avec moi, monsieur Bon-évêque?" — "C'est bon, on jouera *ben!*" *Jousent*¹ aux dés. Voilà Beau-prince qui gagne encore. "Qu'est-ce que vous me demandez, Beau-prince?" — "Je vous demande que les bâtiments² de mon père soient soulevés sur quatre chaînes d'or, et que les écuries et les animaux soient tous en or et en argent." — "Tel que vous le demandez, *ça le sera.*" Beau-prince revient chez son père. En arrivant, il voit que tel qu'il l'a demandé *ça l'est.* "Vous voyez papa! il dit, vous prétendiez que jouer aux dés n'était pas un bon 'métier.' Mais voilà votre château et vos écuries en or et en argent. Il n'y a rien de plus beau pour un roi." — "Mon garçon, tu as eu de la chance, ce *coup-ici,*³ mais peut-être pas un autre *coup.*" — "Papa, on peut toujours avoir de la chance, aux dés."

Il repart encore, le lendemain matin. *C'qu'il rencontre ? Monsieur Bon-évêque.* "Bonjour, monsieur Bon-évêque!" — "Bonjour, monsieur Beau-prince! Voulez-vous jouer une partie de dés?" — "C'est bon! *on jouera ben.*" Ils se mettent à jouer aux dés. Voilà Beau-prince qui perd. "Que me demandez-vous, monsieur Bon-évêque?" — "Je te demande de venir me trouver, dans un an et un jour, à cent lieues l'autre *bord* du soleil? Beau-prince s'en revient chez eux, monte à sa chambre, où il reste trois jours sans boire ni manger. Son père dit: "Je ne sais pas ce qu'a Beau-prince. Il ne sort pas de sa chambre; et il y a trois jours qu'il n'a bu ni mangé." A sa femme, la reine, il dit: "Va donc voir ce qu'il a. Peut-être lui est-il arrivé quelque malheur."

Sa mère s'en va le trouver. Elle demande: "Qu'as-tu donc, Beau-prince? Il y a *ben* trois jours que tu es dans ta chambre sans boire ni manger." Il répond: "Dans un an et un jour, il faudra que j'aille trouver monsieur Bon-évêque à cent lieues de l'autre *bord* du soleil." La reine dit: "Mon garçon, il est bien temps que tu partes." Ses parents lui *grèyent* un sac de provisions; et il part en voyage.

Parti, il rencontre une vieille magicienne, qui lui demande: "Où vas-tu donc, Beau-prince?" — "Je m'en vas trouver monsieur Bon-évêque à cent lieues de l'autre *bord* du soleil, dans un an et un jour." — "*Ben!* Beau-prince, il va *betô*⁴ venir ici trois filles. Une d'elles s'appelle la Belle-jarretière-verte. En arrivant ici, sur la grève, elles mettront leur butin⁵ sur une roche, et elles se changeront en canard [pour nager dans la mer]. Tu prendras la belle jarretière verte, tu la mettras dans ta poche, et tu te cacheras un peu plus loin. Quand

¹ Pour "ils jouent."

² Ici dans le sens d'écuries, hangars et autres dépendances.

³ Cette fois-ci.

⁴ Bientôt.

⁵ Habits.

la Belle-jarretière-verte reviendra chercher sa jarretière, elle ne la trouvera point." *De fait, la Belle-jarretière-verte revient chercher sa jarretière; trouve¹ pas de jarretière.* Elle dit à ses sœurs: "Il est venu un jeune homme ici, *betô*.² C'est peut-être lui qui a pris ma jarretière verte? Je vas aller le trouver." Elle s'approche du jeune homme et demande: "Est-ce³ toi, Beau-prince, qui a pris ma belle jarretière verte?" — "Non, ce n'est pas moi." — "C'est toi qui l'as pris." — "Ben! ma Belle-jarretière-verte, je ne te la donnerai pas tant que tu ne m'auras pas passé cette rivière." — "Es-tu fou? Je vas te passer la rivière sur mon dos, *à c't'heure!*" — "Belle princesse! faites-en votre résolution." Elle se change en canard, et *lui passe la rivière* sur son dos.

Un coup de l'autre bord de la rivière, elle dit: "Beau-prince, tu vas trouver là mon père, qui est Bon-évêque.⁴ Pour commencer, il va te faire coucher dans la cave, sur les pétaques.⁵ Ensuite il va te donner à faire, dans la journée, un bâtiment couvert en plume, pour y marcher jusqu'à la cheville du pied.⁶ Et puis, il t'offrira une vieille ou une nouvelle hache. Prends la vieille! Il te dira 'T'es pas encore trop fou.' Après ça, il va te faire vider un lac mille lieues de long sur mille pieds de creux,⁷ dans ta journée. Pour ça, il t'offrira une chaudière neuve ou un panier tout percé. Prends le panier percé! Il te fera ensuite construire sur ce lac un pont de mille lieues de long, dans ta journée." Elle ajoute: "A c't'heure, tu vas coucher ici; et, demain matin, tu iras cogner à la porte du château de Bon-évêque."

Il cogne à la porte, le lendemain matin, pan, pan, pan! "C'qu'il y a là?" — "Je suis Beau-prince." — "Rentrez, monsieur Beau-prince!"

Quand le soir arrive, Bon-évêque l'envoie coucher à la cave, sur les patates. C[e n]'était pas bien drôle pour un prince, de coucher sur un tas de patates, lui qui avait toujours eu un bon lit.

Le lendemain matin, il y avait un gros madrier sur la trappe, pour empêcher Beau-prince de sortir. Mais Beau-prince l'envoie *revoler* mille pieds en l'air. Bon-évêque dit: "T'es ben malin, Beau-prince. Tu sors *ben* rudement de la cave!... Aujourd'hui, je vas te donner une bonne journée à faire. Tu auras à faire, dans ta journée, un bâtiment couvert en plumes pour y marcher jusqu'à la cheville du pied. Quelle hache prends-tu, la vieille ou la neuve?" — "Je prends la vieille." — "T'es pas trop bête, Beau-prince."

¹ Elle ne trouve pas sa jarretière.

² Il y a quelques instants.

³ Comme toujours, Fournier disait: "C'est-i toi..."

⁴ Beau-prince était évidemment rendu à cent lieues au-delà du soleil, comme il le désirait.

⁵ Pour "patates" ou "pommes de terre."

⁶ Couvert d'assez de plumes pour qu'il y en ait jusqu'à la cheville de son pied.

⁷ De profondeur.

Beau-prince prend sa vieille hache et s'en va bâtir sa grange. Un volier¹ d'oiseaux passe. Il les abat tous sur la grange avec sa branche d'épines. La Belle-jarretière-verte vient lui dire: "Tu garderas une plume dans ta poche." Le soir, Beau-prince va demander à Bon-évêque de venir 'recevoir' son ouvrage. Bon-évêque vient, grimpe sur la grange, et se met à y marcher dans la plume jusqu'à la cheville du pied. "L'ouvrage est-i ben faite?" demande Beau-prince. "Mais, répond Bon-évêque, il y manque une plume, Beau-prince?" — "La voilà, Bon-évêque, la plume."

Le soir arrivé, on envoie encore Beau-prince coucher sur les patates, dans la cave. Le lendemain matin, il fait *revoler* mille pieds en l'air le madrier qui, en retombant, casse une jambe à la femme de² Bon-évêque. "Mais, Beau-prince, tu me démontes! Te voilà *ben* malin; tu vas tous nous tuer! Je te donne encore une tâche³ à accomplir dans ta journée. C'est un lac de mille lieues de long et de mille pieds de *creux* que tu vas avoir à vider. Voilà une chaudière neuve et un panier tout percé. Lequel prends-tu?"⁴ — "Je prends le panier tout percé." — "T'es toujours pas trop fou!"

Beau-prince s'en va sur le *rebord* du lac, et il se met à en vider l'eau avec son panier. Mais l'eau coule à mesure et revient dans le lac. Il n'était *pas* capable de *rien* faire. La Belle-jarretière-verte dit: "Beau-prince, quand tu voudras faire ton ouvrage, t[u n]auras rien qu'à dire 'A moi, la Belle-jarretière-verte!' et je le ferai pour toi. *Poupa* dira 'C'est la Belle-jarretière-verte qui t'a aidé?' Mais tu répondras 'J[e n]en ai pas connu, de Belle-jarretière-verte.' " Vers la fin de la journée, il appelle: "A moi, la Belle-jarretière-verte!" Et la Belle-jarretière-verte vide le lac. "Venez voir votre lac!" dit Beau-prince à Bon-évêque. Bon-évêque répond: "C'est la Belle-jarretière-verte qui a fait ton ouvrage?" — "J[e n]en ai jamais connu, de Belle-jarretière-verte."

Le lendemain matin, Bon-évêque l'envoie construire un pont de mille lieues de long, sur le lac. La princesse lui dit: "Aujourd'hui, j[e n]irai pas en *criétude*,⁵ mais en souris; et je t'enseignerai. Ton ouvrage se fera *pareil*." En arrivant au bord du lac, Beau-prince commence à jeter des cailloux dans l'eau, jette des cailloux. Mais il n'est *pas* capable de *rien* faire de bien. Voyant ça, il se couche en disant: "Je penserai à ma Belle-jarretière-verte, et mon pont sera fait." Il s'endort et commence à ronfler. Vers le soir, il se réveille, et dit: "Ma Belle-jarretière-verte, à moi!" Elle arrive en souris,

¹ Un vol.

² Fournier disait: "la bonne-femme à Bon-évêque . . ."

³ Fournier employa ici le mot anglais "une job."

⁴ Fournier dit "lequel tu prends?" L'inversion interrogative des pronoms ne se retrouve que rarement dans la bouche des paysans canadiens.

⁵ *Criétude* ou créature, i.e., femme, n'est pas pris dans un sens péjoratif.

disant: "Si tu avais pensé à moi plus vite, ton pont serait fini." *D'un tour de main, voilà le pont fait, que la poussière en revole à sept lieues à la ronde.*" Beau-prince s'en va dire à Bon-évêque: "Venz voir votre pont!" Bon-évêque, le soir, s'en vient avec sa vieille, dans son carrosse [auquel sont] attelés deux beaux chevaux noirs, avec un *harnois*¹ blanc. En partant, il dit: "Beau-prince, *embarque* et viens 'recevoir' ton ouvrage avec moi." — "Non, répond Beau-prince; quand j'ai eu de l'ouvrage à 'recevoir,' j'y suis allé tout seul. Je n'ai pas eu besoin de vous." Bon-évêque en carrosse commence à traverser le pont. La poussière l'abîme, et il a de la misère à résister.

Le soir, Bon-évêque dit: "Beau-prince, tu vas 'aller veiller,'² à soir, avec ma Belle-jarretière-verte, dans sa chambre d'en haut." Beau-prince part, et s'en va 'veiller' en haut avec la Belle-jarretière-verte. Elle dit: "Papa est *après* affiler son couteau pour te tuer. J'ai des bottes de trois lieues *du pas*. Sauvons-nous,³ tous les deux! Je mets ici un pois et une fève qui volent au *plancher d'haut*⁴ et de haut en bas, et ça va faire *ho treu dehaha, ho treu dehaha!* et *poupa* croira que nous sommes encore dans ma chambre à jouer aux cartes. Durant ce temps-là, *on va filer notre chemin.*"

Après une *escousse*,⁵ Bon-évêque crie d'en bas: "Viens-t'en donc, Beau-prince! C'est le temps de cesser de jouer au *ho treu dehaha* et de t'en revenir." Mais ça continue à jouer *ho treu dehaha, ho treu dehaha*. A dix heures, Bon-évêque crie: "Beau-prince, viens-t'en! Si je monte à la chambre de ma Belle-jarretière-verte, je vas te descendre." Mais le *ho treu de haha* continue toujours. Bon-évêque monte, et trouve le pois et la fève qui sautent au *plancher d'haut* en faisant *ho treu de haha*. "Ben, il dit, *quand on pense*,⁶ ma vieille! Ma Belle-jarretière-verte est partie avec lui. Vite, ma bonne-femme, prends tes bottes de sept lieues le pas." Et Bon-évêque donne après⁷ Beau-prince. La Belle-jarretière-verte dit: "Papa s'en vient pour nous *pogner*.⁸ Tu me le diras, quand il sera tout près." Une minute après, il dit: "Tiens! voilà ton père qui arrive." Elle prend une brosse et la jette derrière elle. A Bon-évêque cette brosse paraît comme une grosse montagne de pains. "Mais, il dit, qui aurait ce beau pain-là *par chez nous*, serait *ben content!*" Il s'en retourne donc chez lui, le dire à sa vieille. Elle répond: "*Bougre de fou!* c'est une brosse qu'elle a jetée derrière elle. Je vas y aller." Mettant ses bottes de sept lieues, elle *adenne*⁹ après. La Belle-jarretière-verte dit: "*Mouman* s'en vient, sa *câline*¹⁰ drète à pic sur la tête."

¹ Harnais.

² Aller passer la soirée.

³ Fournier dit: "Saprons le camp..."

⁴ Plafond.

⁵ Après un certain temps.

⁶ Dans le sens de "qui l'aurait cru?"

⁷ I.e., donne la chasse, poursuit.

⁸ Saisir.

⁹ Pour "Elle donne après..." i.e., elle part à leur poursuite.

¹⁰ Coiffure de femme.

La voyant approcher, elle fait paraître *comme* un lac devant elle, et elle se change avec Beau-prince en canards, *tous les deux*. Ayant un petit sac d'avoine, la vieille appelle les canards: "Mes petits, mes petits! venez donc manger de l'avoine." Le canard Beau-prince cherche tout le temps à y aller. Mais la Belle-jarretière-verte le *picoche* toujours sur le bec pour le faire *revirer*. La vieille dit: "*Ben, ma bougrère!* tu [ne] t'en souviendras pas plus jeune." La Belle-jarretière-verte demande à Beau-prince: "Tu ne sais pas ce que maman vient de dire?" — "Non." — "Eh *ben!* tu vas t'en aller seul au château de ton père. Mais prends bien garde de te laisser embrasser par personne. Car, si tu le fais, tu oublieras tout ce qui s'est passé durant ton long voyage. Et si personne ne t'embrasse, dans un an et un jour, nous nous marierons." Là-dessus, ils se séparent, la Belle-jarretière-verte s'en allant à la ville, et lui *sus eux*.¹ Comme il arrive, on vient lui demander des nouvelles du long voyage qu'il a fait. Mais il ne leur en dit rien. Fatigué comme il est, il va se coucher dans son bon lit.

Apprenant l'arrivée de Beau-prince, la voisine, sa marraine, s'en vient 'à la course' le voir. On lui dit: "Il est couché." Mais ça [ne] fait rien; elle passe dans sa chambre, et elle l'embrasse bien des fois, pendant qu'il dort.

Quand Beau-prince se réveille, il ne se souvient plus de rien *en'toute*. Il a oublié son long voyage. On lui demande de raconter ses aventures; mais il n'en peut rien dire. C'est comme si rien ne s'était passé.

Après quelque temps, ne se souvenant plus de la Belle-jarretière-verte, le voilà en frais de se marier à une autre. Le roi, son père, invite tout le monde de la ville à venir aux noces, et aussi, sans la connaître, la Belle-jarretière-verte.

Pendant la noce, les invités se mettent à conter des histoires et à chanter des chansons. La Belle-jarretière-verte, elle, est tranquille, et ne parle point. On lui dit: "Mademoiselle, vous n'avez pas une petite chanson à nous *envoyer?*" Elle répond: "Non! je n'ai qu'une petite *curieusité* à vous montrer." On aimait bien les *curiosités*. Montre. C'est un petit coq et une petite poule qu'elle met sur la table. La petite poule fait le tour de la table *pit pit pit pit!* Et elle dit: "T'en souviens-tu, mon petit coq, quand tu voulais ma Belle-jarretière-verte? Te souviens-tu que je *t'ai passé* la rivière sur mon dos?" — "Non!" répond le petit coq. La petite poule continue: "Tu as le cœur dur, mon petit coq. Te souviens-tu quand je *t'ai fait* coucher de l'autre côté de la rivière, et quand je *t'ai dit* d'aller au château de Bon-évêque, le lendemain matin?" — "Non!" — "Tu as le cœur dur, mon petit coq. T'en souviens-tu, t'en souviens-tu?" Et elle fait le tour de la table *pit pit pit pit!* "T'en

¹ Chez eux.

souviens-tu, mon petit coq, quand je t'ai fait construire, dans ta journée, un bâtiment couvert en plumes, pour y marcher jusqu'à la cheville du pied."—"Non!" La petite poule fait encore le tour de la table *pit pit pit pit!* "T'en souviens-tu, mon petit coq, quand je t'ai aidé à vider le lac de mille lieues de long, et mille pieds *de creux*, dans ta journée?"—"Non!"—"Tu as le cœur dur, mon petit coq; tu as tout oublié. T'en souviens-tu, mon petit coq, quand je t'ai fait bâtir un pont de mille lieues de long, dans ta journée; et que, pour t'aider, je ne me suis pas montrée en *criéture*, mais en souris?"—"Non! répond le petit coq, je ne m'en souviens point."—"T'en souviens-tu, mon petit coq, quand mon père t'a envoyé 'veiller' avec moi, dans ma chambre, et quand j'ai dit à un pois et à une fève de sauter au *plancher d'haut, ho treu dehaha, ho treu dehaha?*"—"Non!"—"Tu as le cœur dur, mon petit coq. T'en souviens-tu quand mon père a 'donné après' nous, avec ses bottes de sept lieues *du pas*? J'ai jeté une grosse brosse derrière moi, et ça lui a paru une grosse montagne?"—"Non!"—"Tu as le cœur dur, mon petit coq. T'en souviens-tu, mon petit coq, quand ma mère a 'donné après' nous, sa *câline drête à pic* sur la tête, et 'les oreilles dans le crin?'"¹—"Non!"—"Tu as le cœur dur, mon petit coq. T'en souviens-tu, mon petit coq, quand ma mère a dit 'Tu [ne] t'en souviendras pas plus jeune'?"—"Oui, je m'en souviens!" dit le petit coq. Tout à coup la mémoire revient à Beau-prince. Il se souvient de tout. La petite poule fait encore le tour de la table *pit pit pit pit!* et elle dit: "J'ai-t-i gagné mon petit coq?" Tout le monde autour de la table se met à se frapper *dans* les mains, en disant: "Oui! la petite poule a gagné le petit coq." Beau-prince s'écrie: "C'est moi, le petit coq!" Et la Belle-jarretière-verte dit: "C'est moi, la petite poule!" Le roi continue: "Puisque c'est comme ça, Beau-prince, tu vas épouser la Belle-jarretière-verte." Rien ne l'empêchait, car dans ce pays-là on faisait les noces quatre jours avant le mariage. Beau-prince s'est donc enfin marié à sa Belle-jarretière-verte, dont le père, Bon-évêque, restait à cent lieues *l'autre bord* du soleil. Le roi dit: "A'ct'heure, mon garçon, je vas te donner mon château et mon royaume." C'est ce qu'il a fait.

Et moi, ils m'ont renvoyé ici vous le raconter.

50. LE CHÂTEAU DE FÉLICITÉ.²

Une fois, c'était un vieux qui vivait au bord³ d'une forêt, avec ses trois filles.

¹ Métaphore, pour "en colère."

² Recueilli à Sainte-Anne, Kamouraska, en août, 1915. Le conteur, Narcisse Thiboutot, dit avoir appris ce conte de son oncle, feu Charles Franceur, il y a plusieurs années.

³ Thiboutot disait: "dans le bord."

Le vieux, un bon matin, part et gagne dans la forêt, pour se casser une brassée de petites branches avec quoi ses filles cuiraient le déjeuner. Une fois sa brassée de branches cassée et ramassée, qu'est-ce qui ressoud à lui? Un petit lièvre. "Grand-père, dit le lièvre, pour avoir cassé cette brassée de petites branches, il faut me donner la plus jeune de tes filles. Autrement, c'est ta mort." Voyant ça, le bonhomme dit: "Je vas t'abandonner ma brassée de branches." — "Non, tu ne peux pas le faire. Moi, je suis le plus beau des princesses, *amorphosé* pour tous les jours de ma vie. Quand même tu me laisserais ta brassée de branches, ta vie est *au bout* si tu ne veux pas me donner la plus jeune de tes filles; je t'*amorphoserais* pour le reste de ta vie." Le vieux répond: "Je vas aller trouver ma fille, et si elle consent, je te l'amènerai. Si elle ne consent pas, je reviendrai mourir."

Rendu à la maison, il dit à sa cadette: "Ma fille, un de nous — toi ou moi — doit sacrifier aujourd'hui sa vie à cause de la malheureuse brassée de petites branches que je viens de casser dans la forêt. Le maître de la forêt est un prince *amorphosé sous la forme* d'un petit lièvre. Si tu consentais à devenir sa femme, dans un an et un jour il serait *démorphosé*."¹ La fille répond: "Ah! s'il n'y a que ça à faire, je vas y aller, *poupa*." Le père s'en va donc mener sa fille à l'endroit où il avait cassé la brassée de petites branches. Qu'est-ce qui arrive à lui? Le petit lièvre, qui dit: "Tu vas me suivre, toi qui es la meilleure des filles. Je t'emmène à mon château, où tu seras la plus belle de toutes les princesses." Partis, ils se rendent ensemble au château, dans la forêt.

Au château, le soir venu, le petit lièvre se change en un beau prince, et dit: "Ma belle, ça durera pendant un an et un jour; car, j'ai trois cent soixante-six peaux de lièvre, que j'aurai à mettre, une chaque jour. Une fois toutes ces peaux *repassées*, je redeviendrai le plus beau prince de la terre." — "S'il n'y a que ça à faire, répond la jeune fille, tâche de tenir bon,² et je t'aiderai."

Après une quinzaine de jours, la jeune fille commence à s'ennuyer. Une idée lui venant, elle se dit: "Si je prenais toutes ces peaux de lièvre et les faisais brûler à petit feu dans la cheminée, ça lui prendrait bien moins de temps à redevenir prince, *d'dmeure*.³ Ça serait bien plus désennuyant de rester au château, *ailleurs que*⁴ de passer les journées dans la forêt." Dans la cheminée elle allume le feu, prend les peaux de lièvre et les fait brûler à petit feu. Quand la dernière peau achève de brûler, le petit lièvre entre. "Ah, il dit, ma femme! qu'est-

¹ *Dé-métamorphosé*.

² Thiboutot disait: "tâche de *toffer*" (de l'adjectif anglais "tough").

³ I.e., à *demeure*, définitivement.

⁴ Au lieu de... .

ce que tu es à faire, là ? C'est pour le coup que tu me perds, jusqu'à la fin de ta vie; car, je suis le fils du roi, dans un pays bien éloigné d'ici. *A cl'heure*, il me faut partir et retourner chez mon père. Si tu n'es pas capable de me retrouver d'ici à un an et un jour, tu ne seras plus ma femme." Partant, il lui donne son mouchoir, où se trouve son portrait et où son nom est écrit aux quatre coins. Le voilà qui part, pendant que sa femme guette, pour voir sur quel bord il s'en va.

Quelques jours après, elle aussi prend le chemin, et elle marche, marche bien longtemps, à la recherche de celui qu'elle a perdu. Un jour, elle arrive à une petite habitation, au milieu d'un bois; cogne à la porte. Une grosse voix répond: "Entrez!" Elle entre: "Bonjour, grand'mère!" — "Bonjour, princesse!" La vieille femme ajoute: "Que cherchez-vous?"¹ — "Grand'mère, je suis à la recherche d'un prince qui était, le jour, sous la forme d'un lièvre. Après l'avoir trahi en faisant brûler ses peaux de lièvre au feu de la cheminée, je l'ai perdu; il m'a quittée en disant: 'Si tu ne m'as pas retrouvé dans un an et un jour, tu ne seras plus ma femme.'" La vieille femme demande: "Savez-vous quel est son pays?"² La princesse répond: "Tout ce qu'il m'a dit, avant de partir, c'est qu'il restait au château de Félicité, suspendu par quatre chaînes d'or, sur la montagne Vitrée." La vieille dit: "Vous n'avez qu'à attendre ici jusqu'à ce soir. Mes garçons sont les quatre Vents, soit:³ le Vent-du-su, le Vent-d'est, le Vent-de-nord et le Vent-de-l'ouest. Chaque jour, ils vont bien loin, dans leur course. S'ils ont vu le château de Félicité sur la montagne Vitrée, ils pourront vous y conduire."

Sur le soir, voilà le Vent-du-su qui arrive à toute vitesse. La mère lui lâche un cri: "Toi, n'arrive pas si vite, à soir; la cabane en craque *effrayant*." En entrant, le Vent-du-su dit: "De la viande fraîche, *m'a*⁴ en avoir à manger, à soir!" — "Comment, mon ver de terre! dit sa mère, manger de la viande fraîche? Qu'est-ce que tu veux dire?" — "Oui, la princesse que vous logez, *m'a* la manger." — "Touches-y, pour voir, à la princesse!" Une fois qu'il est calmé, sa mère lui demande: "Es-tu allé loin, aujourd'hui?" — "Ah! il répond, je suis allé bien loin, bien plus loin qu'hier." — "Si tu es allé si loin, as-tu vu le château de Félicité, suspendu par quatre chaînes d'or, sur la montagne Vitrée?" — "Non, je ne l'ai pas vu. Mais le Vent-d'est, qui est allé bien plus loin que moi, l'a peut-être vu, lui."

Le Vent-d'est *ressoud d'une* telle vitesse qu'il jette quasiment la cabane à terre. Sortant avec sa canne, la vieille crie: "Toi, n'arrive pas si vite, à soir. Je ne veux pas que tu brises la cabane et nous

¹ Thiboutot dit: "*De quoi ce que vous êtes en recherche?*"

² Le texte de Thiboutot est: "Savez-vous de quel pays qu'il est?"

³ Soit, à savoir.

⁴ Pour "je m'en vas..."

obliges à coucher dehors." Il répond: "Ah, ah, grand'mère! vous avez de la visite, à soir? *M'a toujou ben la manger*, pour mon souper." — "Touchés-y, pour voir, toi!" Quand il s'est un peu calmé, elle lui demande: "As-tu été bien loin, aujourd'hui?" — "Oui, j'ai été bien loin." — "Si tu es allé si loin, as-tu vu le château de Félicité, sur la montagne Vitrée?" — "Non, je n'ai pas vu le château de Félicité, sur la montagne Vitrée." Au bout d'une petite *escousse*, voilà le Vent-de-nord qui *ressoud*, ventant d'une force épouvantable et gelant tout. Sortant à la porte, la vieille dit: "Si tu ne peux pas arriver plus doucement que ça, tu vas voir que je vas te tranquilliser, moi!" Quand il s'est apaisé, elle demande: "Es-tu allé loin, aujourd'hui?" — "Oui, *mouman*, j'ai été bien loin." — "As-tu vu le château de Félicité, sur la montagne Vitrée?" — "Ah, par exemple! je ne suis pas encore allé assez loin pour voir ça." — "Le Vent-de-l'ouest, lui, m'a l'air à être allé bien plus loin que vous autres. Il n'est pas encore arrivé. Peut-être a-t-il vu le château de Félicité?"

A peu près une demi-heure plus tard, voilà un petit vent chaud qui *ressoud* — le Vent-de-l'ouest. "Tiens! dit la mère, en sortant, il a vu quelque chose, lui; il arrive tranquillement et tout joyeux. Vent-de-l'ouest, qu'as-tu vu, aujourd'hui?" — "Mouman, j'ai vu une chose que je n'avais jamais encore vue." — "Qu'est-ce que c'est donc?" — "J'ai vu un château suspendu par quatre chaînes d'or, le château de Félicité, sur la montagne Vitrée." Sa mère demande: "La montagne Vitrée, est-elle bien haute?"¹ — "Ah! si c'est haut? Je pense *ben que* c'est haut! C'est une montagne toute en verre et coupée à pic tout autour." — "Demain, dit la vieille femme, tu vas avoir à y conduire cette jeune *criétude*."² Le Vent-de-l'ouest répond: "Mouman, si je suis pour y mener cette *criétude*, demain, il me faut, à soir, manger de la bouillie au sucre." La bonne-femme *grège* le chaudron, prépare une chaudironnée de bouillie, et fait manger le Vent-de-l'ouest *com'i fuit*. Quand il a bien mangé, elle dit: "A'ct'heure, mes garçons, allez vous coucher, et, demain matin, toi, le Vent-de-l'ouest, tu iras mener cette *criétude* à la montagne Vitrée."

Le lendemain matin, avant le départ, la vieille donne à la princesse un petit *rouet*, une paire de ciseaux et une quenouille, disant: "Tiens! ça te servira." Comme il y a déjà un an moins deux jours que le prince métamorphosé en lièvre est parti, il faut se dépêcher. Le Vent-de-l'ouest part donc, et dans un 'rien de temps' il arrive avec la princesse près de la montagne Vitrée. Comme le château de Félicité était bien haut, il *prend de l'erre*³ et arrive sur la montagne, où il laisse la voyageuse.

¹ Le texte ici est: "C'est-i ben haut?"

² "Créature;" ici, il n'est pas employé dans un sens péjoratif.

³ Terme de marine, dont le sens est ici "prendre son élan."

Rendue au château, celle-ci demande la place de cuisinière. Les noces du prince — qui se remarier — ayant lieu dans deux jours, on a bien besoin de cuisinières. Le roi dit: "Es-tu bonne pour faire rôtir la viande?" — "Certainement, monsieur le roi."

Le jour de la noce, la nouvelle cuisinière prend le mouchoir brodé que lui avait donné le prince sous la forme d'un lièvre, et elle s'en sert, à la cuisine. Apercevant le mouchoir, le prince reste tout surpris.

Quand 'ça vient au soir,' le roi dit à sa nouvelle femme, avant de se coucher: "Il faut que j'aille parler à la servante." Comme de raison, il se doute bien que sa première femme est venue le rejoindre avant [la fin de l']an et un jour.¹ Mais il ne peut pas voir ni parler à la servante.

A la cuisine, le lendemain, la servante du roi prend son petit *rouet*² et se met à filer toutes sortes de *cotonnages*; et quand elle les dévide sur la tournette, ça devient la plus belle soie qu'il y ait au monde. Voyant ces choses, la nouvelle femme du roi veut les avoir. Mais la servante répond: "Si vous voulez avoir mon *rouet*, ma quenouille et mes ciseaux, il faut que vous me laissiez prendre votre place, ce soir, auprès du prince." — "Puisqu'il le faut," répond la princesse, j'y consens."

La nuit venue, la première femme du prince vient le trouver et se met à lui raconter l'histoire du prince *amorphosé* en lièvre, dans la forêt, de son départ précipité et de sa promesse 'que si sa princesse le retrouvait avant un an et un jour, elle serait encore sa femme.' Comme tu le vois, il y a eu un an et un jour hier que tu es parti, et tu t'es marié malgré que je sois revenue. As-tu raconté ta promesse à ton père, le vieux roi?" — "Non, j'avais tout oublié." — "Il faut que tu lui en parles, pour que je sache si je suis encore ta femme, oui ou non."

Le jeune prince, le lendemain matin, va tout raconter à son père, qui répond: "Mon garçon, si c'est elle qui t'a délivré quand tu étais dans la forêt, *amorphosé* en lièvre, et si tu lui as promis que jusqu'[au bout d']un an et un jour elle resterait ta femme si elle pouvait te retrouver, c'est décidé, c'est à toi d'y passer. Quant à l'autre, tu es mieux de la ramener à son père au plus vite, avant qu'elle s'accoutume à ta maison." C'est ce qui est arrivé au cours de la journée.

Le prince, depuis ce jour, a² toujours resté au château de Félicité, sur la montagne Vitrée, avec celle qui l'avait délivré de ses peaux de lièvre, dans la forêt. Vieux comme il est, son père le roi est bien content de tout leur donner, son château et sa couronne.

Et aujourd'hui ils sont *ben ben*,³ là.

¹ Thiboutot disait incorrectement: "Avant un an et un jour."

² Le conteur eût mieux dit "est toujours restée" comme, dans son idée, l'action est sensée se continuer jusqu'aujourd'hui.

³ I.e., très heureux.

51. TI-JEAN ET LE PETIT VACHER.¹

Une fois, il est bon de vous dire, c'était un roi.

Après s'être promené dans ses parterres, un jour, il s'en va dans sa forêt. Apercevant une petite cabane de branches, il y entre, et il trouve une pauvre femme, toute seule avec son petit garçon, le plus bel enfant 'du jour.'² "Mais, madame, il dit, par quelle aventure êtes-vous ici,³ dans cette *casane*??"⁴ Elle répond: "Monsieur, j'ai eu les yeux arrachés par une vieille magicienne, qui m'a envoyée dans cette forêt." Le roi demande: "Est-ce dans les bois, seule, que vous avez eu cet enfant?" — "Oui," et elle ajoute: "C'qui lui donne sa nourriture, c'est une biche qui vient tous les jours se faire traire.⁵ Nous vivons tous les deux de ce lait." — "Madame, votre petit garçon a-t-il été baptisé?" — "Non, il n'a pas été baptisé." — "S'il ne l'a pas été, m'a⁶ le baptiser, moi." Il le baptise donc, et l'appelle Ti-Jean. Avant de repartir, il dit à la mère: "Dans sept ans, vous me l'enverrez."

Au bout de sept ans, le petit garçon était joliment grand — c'est qu'on grandit vite dans un conte! Sa mère l'envoie chez le roi. En arrivant près du château, il rencontre le petit vacher du roi, qui lui demande: "Dis-moi donc, mon petit garçon, où⁷ tu vas?" — "Je m'en vas trouver le roi, mon parrain. C'est le roi qui m'a baptisé, dans une *casane*, il y a sept ans; et il a dit à *mouman* de m'envoyer à lui, au bout de sept ans." Le petit vacher dit: "Ben, mon petit garçon, on va changer d'*habillement*, 'tous les deux.' Tu vas prendre ma place ici, et moi, la tienne. Si tu ne veux pas, je te tue, et je te mets en charpie." Ce n'est pas tout! Il lui fait faire serment sur l'alumelle de son couteau de ne jamais 'le déclarer.'⁸ Croyant que c'était là un vrai serment, Ti-Jean garde les vaches pendant que le petit vacher prend sa place, s'en va au château du roi, et cogne à la porte. "C'qu'il y a, là?" — "Sire le roi, c'est l'enfant que vous avez baptisé dans les bois, il y a sept ans." — "Mais, dit le roi, tu promettais de faire un plus bel enfant que ça. *T'es laite*⁹ comme le

¹ Recueilli à Sainte-Anne, Kamouraska, en juillet, 1915, d'Achille Fournier, qui dit l'avoir appris d'un Canadien-français, dans les *chantiers* du New-Hampshire, il y a bon nombre d'années.

² Dans le sens de "qui soit au monde."

³ Fournier disait: "par quelle aventure *que vous êtes* ici?"

⁴ Du mot latin "casa," maison, et peut-être dérivé directement de "caserne." Le sens en est ici "petite maison."

⁵ Fournier, comme tout autre paysan, disait ici "tirer."

⁶ Pour "je m'en vas..."

⁷ Fournier dit: "Où c'que tu vas?"

⁸ I.e., 'déclarer' le vacher, c'est-à-dire, révéler sa perfidie.

⁹ I.e., tu es laid.

diable!" Il l'envoie jouer avec les petites princesses, dans leur chambre. Ça ne prend pas de temps, les petites princesses ne veulent pas le voir *p'en'toute*.¹ Le soir, quand Ti-Jean arrive, elles s'en vont le rencontrer; et toutes autour de lui, elles lui font une petite niche *icite*, une petite niche là. L'autre en est jaloux, et dit au roi: "Votre petit vacher se vante de pouvoir aller chercher votre princesse, qui a été enlevée par le vieux magicien." Le roi demande à Ti-Jean: "C'est-i vrai que tu t'es vanté de pouvoir aller chercher ma princesse, que le vieux magicien a enlevée?" — "Sire le roi, répond-il, je ne m'en suis pas vanté; mais s'il le faut, je vas y aller."

Voilà Ti-Jean parti, avec un petit sac de provisions qu'il se met en bretelle sur le dos. Il arrive au bord de la mer, à un quai où pas un navire n'a accosté depuis cent ans. Tout à coup, c'est un gros bâtiment qu'il voit venir. En haut, se tenant en avant du mât de *la misaine*, un matelot, en l'apercevant *à ras* le quai, lui crie: "Mon petit garçon, *c'que* tu fais, là?" Il répond: "Il me faut aller chercher la princesse que le vieux magicien a enlevée, il y a sept ans." Le matelot dit: "Va demander au roi ce qu'il te faut. Fais-toi donner un bâtiment chargé de bœuf, un bâtiment chargé de riz, et un *stimeur*² comme il n'y en a pas de plus rapide sur mer,³ et une armée à bord, pour faire la guerre au vieux magicien." Ti-Jean retourne donc voir le roi, et lui dit: "Sire le roi, si vous voulez que j'aille chercher votre princesse, il faut que vous me donniez ce que je vas vous demander." — "C'*que* c'est?" demande le roi. "Il me faut un bâtiment chargé de bœuf, un bâtiment chargé de riz, et un *stimeur* comme il n'y en a pas de plus rapide sur mer, et une armée à bord." Le roi répond: "Tu vas avoir *de ce* qu'il te faut, un bâtiment chargé de bœuf, un bâtiment chargé de riz, et un *stimeur* *qu'il y a rien qui aille* plus loin sur mer."

Voilà mon garçon qui *grège* ses bâtiments et son *stimeur*. Il part avec son armée, ses marins, et le matelot du mât de *la misaine*, qu'il emmène avec lui pour le piloter — c'était son pilote.⁴

Une fois sur mer, ils marchent, marchent, marchent pendant trois mois. Tout à coup, *c'qu'ils voient?* Un *tapon*⁵ noir. C'est le roi des aigles qui arrive. Ti-Jean lui dit: "Roi des aigles! si je te donnais ce bâtiment chargé de bœuf, me laisserais-tu passer, 'aller et revenir'?"⁶ — "Oui, je te laisserais passer, 'aller et revenir'." Il ajoute: "Si tu viens à avoir besoin de nous autres, les aigles, tu n'auras qu'à dire 'Roi des aigles!' et je serai⁷ à toi." Et se jetant sur le bâti-

¹ Pas *en tout*, i.e., pas du tout.

² De l'anglais 'steamer.'

³ Fournier dit: "*un stimeur, comme il y a rien qui aille plus vite que ça sur mer... "*

⁴ Prononcé "pilo."

⁵ I.e., une tache noire (dans le firmament).

⁶ En allant et en revenant.

⁷ Viendrai.

ment de bœuf, tous les aigles se battent pour avoir de la viande; mais il y en a la moitié qui n'en eurent point.

Ti-Jean et son bâtiment marchent encore un mois. Il y avait loin à aller pour trouver le vieux magicien! Un bon matin, *c'qu'ils voient?* Encore un *tapon* noir. *C'que c'était?* Le roi des *frémilles*.¹ "Ah, roi des *frémilles*, il dit, arrête donc un peu! Si je te donnais ce bâtiment chargé de riz, me laisserais-tu passer, 'aller et revenir?'" Le roi des *frémilles* dit: "Je te laisserai passer, 'aller et revenir;' et si tu viens à avoir besoin de moi, tu n'auras qu'à dire 'Roi des *frémilles!*' et je serai à toi." Toutes les *frémilles* s'abattent sur le bâtiment de riz, et prennent chacune un *brin* de riz. Mais il y a tant de *frémilles* qu'elles se battent pour savoir qui aura le riz. Et il y en a la moitié qui n'en eurent point.

Toujours *que*, à la fin, ils arrivent au pays du magicien, et ils accostent à un vieux quai. Ti-Jean part et s'en va chez le voisin du vieux magicien qui garde la princesse, et il fait demander à la princesse de venir le trouver. En arrivant, la princesse demande: "Tu es venu me chercher? Le magicien, lui, ne voudra pas me laisser partir. Il va commencer par te faire enlever la montagne de terre devant son château; il te fera ensuite transporter la montagne de pierre qui se trouve en arrière de son château. Après ça, il te demandera de lui remettre la vue comme à l'âge de quinze ans." Ti-Jean dit: "Que faire?" Elle répond: "Invite-le à aller voir ton bâtiment; et nous trouverons un moyen de nous sauver, sans qu'il puisse nous rejoindre."

Ti-Jean, le lendemain matin, s'en va voir le vieux magicien: "Bonjour, vieux magicien!" — "Bonjour! qu'est-ce que tu viens faire ici?" — "Je viens chercher la princesse." — "Tu as bien des choses à faire avant d'emmener la belle princesse. Il faut que tu ôtes la montagne de terre de devant mon château." Ti-Jean se retourne et dit: "Roi des *frémilles*, à moi!" Voilà toutes les *frémilles* qui viennent, et prennent chacune un *brin*² de sable. Il y a tant de *frémilles* qu'elles se battent à qui aurait du sable; et la moitié n'en eurent point. S'approchant du magicien, Ti-Jean dit: "Votre montagne de terre est partie, vieux magicien. Je peux-t-i³ emmener la belle princesse?" Le magicien répond: "Tu as encore bien de quoi à faire avant de l'emmener. Il faut que tu ôtes ma montagne de pierre, en arrière du château." Se retournant, Ti-Jean dit: "Roi des aigles, à moi!" Tous les aigles arrivent, prennent chacun une roche. Il y a tant d'aigles que la moitié [d'entre eux] n'ont point de roche, et se battent à *qui*⁴ en aura. Voilà la montagne qui disparaît. Ti-Jean dit: "Vieux ma-

¹ Pour "fourmis."

² Grain.

³ Pour "peut-il;" la forme interrogative de la troisième personne du singulier passe ici à la première en y ajoutant le pronom "je."

⁴ Fournier dit "se battent à *qui-c'qui* en aurait."

gicien, je peux-*t-i* emmener la belle princesse, *d'ct'heure?* Votre montagne de pierre est partie." Le magicien répond: "Il faut d'abord que tu me remettes la vue comme à l'âge de quinze ans." Ti-Jean trouve un petit pot de graisse¹ dans son armoire, frotte les yeux du magicien, qui voit clair comme à l'âge de quinze ans. "*A'ct'heure*, vieux magicien, je pourrais-*t-i* emmener la princesse?" Il répond: "Non, la princesse est trop belle pour que je te la donne, *d'ct'heure* que je vois clair comme à l'âge de quinze ans." — "Si vous ne voulez pas me la laisser emmener, gardez-la! Mais venez toujours faire un tour à mon bâtiment." Le vieux magicien s'y rend avec sa princesse. La princesse saute à bord, Ti-Jean ensuite. Pendant qu'on retient le magicien sur le quai, Ti-Jean coupe les cordages. Le bâtiment part; et le magicien reste à terre. Voilà le bâtiment rendu à cinq cents lieues *dans le large*. Le magicien s'arrache les cheveux de voir la belle princesse partie. Sur la grève² il y avait une vieille chaloupe qui n'avait pas servi depuis cent ans. Prend³ la chaloupe, la *colture*,⁴ la calfeutre *com'i'faut*, et part. Le voilà rendu à cinq cents lieues *dans le large*. Ça marche! Ti-Jean arrive chez le roi des *frémilles*. "Roi des *frémilles*, à moi! Si vous le laissez passer, *on*⁵ est fini." — "Il ne passera pas ici, le bonhomme!" répond le roi des *frémilles*. Quand le magicien arrive, il dit à ses *frémilles*: "Perçons sa chaloupe!" Les voilà qui se mettent à sa chaloupe, percent sa chaloupe. Il faut bien qu'il prenne terre, sa chaloupe faisant⁶ eau comme un panier. Une fois à terre, il arrange sa chaloupe, la cheville, la calfeutre, et la *colture*. Il *envoie* encore un *élan* *dans le large*, et le voilà rendu à mille lieues. Ti-Jean regarde 'dans' sa longue-vue. Apercevant le magicien qui arrive, il dit: "Roi des aigles, à moi! Si vous le laissez passer, *on* est fini." Les aigles se jettent sur la chaloupe, et dévorent le bonhomme. Les *quartiers revolent sur tous les bords*.⁷ Ti-Jean dit: "Victoire, la princesse!"

Vers la fin du voyage, Ti-Jean met dans le haut des mâts le pavillon et le portrait de la princesse. Le roi, qui passe son temps à regarder la mer avec sa longue-vue, voit arriver le bâtiment. Remarquant le portrait dans le haut du mât, il dit: "Ah! le petit vacher ramène la princesse." Quand le bâtiment accoste, il est au quai qui attend. Sa princesse débarque et embrasse son père. Le petit prince — le traître — va lui tendre la main, mais elle lui donne 'une claqué sur

¹ A maints endroits, dans les contes de Fournier, le 'petit pot de graisse' sert à délivrer d'une métamorphose.

² Fournier dit: "Sur le bord de la grève."

³ Le magicien prend . . .

⁴ De l'anglais "coal-tar," goudron de houille; ce nom devient verbe, ici.

⁵ Pour "nous sommes finis (perdus)."

⁶ Fournier disait: "Sa chaloupe prenait l'eau . . ."

⁷ I.e., les morceaux volent de tous côtés.

la gueule,' en disant: "Tiens, tu mérites ça!" Le roi, lui, ne sait pas ce que ça veut dire. Il lui demande: "Mes petites princesses ont l'air de te haïr 'à plein.' C'que ça veut dire, donc?" Mais lui s'en va chez le boucher, et dit: "Ti-Jean, le petit vacher du roi, va venir ici. Je veux qu'il soit tué, par parole de roi!"

Le boucher a tué Ti-Jean.

La princesse délivrée sort du château en passant par son châssis et venant trouver le boucher, elle dit: "Boucher! vous avez tué Ti-Jean. Je vas le faire revenir.¹ Et si vous pouvez le *retuer*² c'est à moi que vous aurez affaire." Ayant fait un petit sifflet, elle siffle, et voilà Ti-Jean qui se met à grouiller. Elle le lui met dans la bouche. Ti-Jean fait des grimaces, se met à rêver et à gigoter.³ Le *revoilà* vivant.

En partant de chez le boucher, Ti-Jean achète du bœuf et va en porter à ses matelots pour qu'ils en mangent. "Mais, Ti-Jean, disent les matelots, tu as été bien longtemps à ton voyage! Qu'est-ce qui t'est arrivé?" Il répond: "J'ai attendu après le boucher qui n'avait pas de bœuf de tué."

Partant de *de'là*, Ti-Jean s'en va chez le roi. Il entre au château, et dit au roi: "A votre grand *fricot*,⁴ d'⁵ soir, je 'prétends' que⁶ toutes les portes et les châssis soient fermés. J'ai une grande histoire à vous conter. Mais faites d'abord conter celle de votre petit prince, pour voir si elle a l'air à avoir de l'allure."⁷

Le soir, à son *fricot*, le roi fait condamner les portes et les châssis, et il dit à son petit garçon: "Conte-nous donc ton histoire!" — "Sire le roi, c'est moi que vous avez baptisé dans les bois, il y a sept ans,⁸ et vous m'avez appelé Ti-Jean." Se retournant vers le petit vacher, le roi dit: "Et toi, mon petit vacher, conte-nous donc ton histoire." — "Sire le roi, mon histoire va être plus longue à conter. C'est moi que vous avez baptisé dans un bois, près de vos parterres, il y a sept ans; et vous m'avez appelé Ti-Jean. En voyant ma mère aveugle, dans sa *casane*, vous lui avez demandé si j'avais été baptisé. Ma mère répondit: 'Non!' et vous avez dit: 'Je vas le baptiser; et au bout de sept ans vous me l'enverrez.' Quand je venais à votre château, j'ai rencontré votre petit vacher. Il m'a demandé: 'Où vas-tu?' Je lui ai répondu: 'Je m'en vas chez le roi qui m'a baptisé, dans un bois, il y a sept ans.' Mais le petit vacher m'a pris mes habits en me donnant les siens. Il m'a dit: 'Si tu me déclares, je te tue.' Et sur l'alu-

¹ Revenir à la vie.

² I.e., s'il vous arrive de le tuer encore.

³ Le conteur faisait ici des gestes comiques.

⁴ Souper de gala.

⁵ Ce soir.

⁶ Je désire que...

⁷ Du bon sens.

⁸ Ici le conteur emploie inconsciemment le chiffre mystique "sept," sans remarquer qu'il a dû se passer des années depuis que l'enfant s'est présenté au roi.

melle d'un couteau il m'a fait faire serment de ne rien dire." — "Ah, mon *Gicu!*¹ que j'ai mal 'dans le' ventre! dit le petit vacher. Je voudrais sortir."² Le roi dit: "Parole de roi! personne n'ira dehors *icite*, à soir. Tu vas *passer*³ ton mal de ventre ici, dans le château." Et se retournant vers Ti-Jean, il dit: "C'est donc toi que j'ai baptisé dans un bois, il y a sept ans?" — "Oui, sire le roi, c'est moi." Le roi demande: "Qu'est-ce que tu *lui ordonnes*,⁴ au petit vacher?" — "Je *lui ordonne* d'être écartelé⁵ par quatre chevaux" — Il était aussi pire que les Allemands, ce petit gueux! On fait écarteler le petit vacher par quatre chevaux.

Comme Ti-Jean avait bien gagné la princesse en la délivrant, au château du vieux magicien, il l'a épousée. Le roi lui a donné son château et son royaume, en disant: "Voilà ce qui te revient."

C'est tout. Et moi, ils m'ont renvoyé ici vous le raconter.

52. LA SIRÈNE.⁶

Une fois, c'était un homme et une femme, et leur petit garçon, Georges.

Cet homme, un *habitant du long*⁷ d'un fleuve, avait une goëlette dont il se servait *par escousses*⁸ pour charrier les *effets* des marchands de la place.⁹ Sa femme lui disait souvent: "Mais, abandonne donc ces voyages-là!" — "Ma pauvre femme, répondait-il, tu vois toujours *ben* que si j'*abandonne de voyager* avec ma goëlette, nous allons crever de faim. Je voyage, et *on n'a pas encore assez d'argent pour rencontrer*¹⁰ nos affaires. *On serait bien certain de manger notre terre en deux ans, si on n'avait rien autre chose pour vivre.*"

L'habitant, un bon jour, part pour la ville avec sa goëlette remplie des plus beaux poissons qu'on ait jamais vus. Il vend sa charge de poisson, et revient chez lui avec sept cent piastres. Donne l'argent à sa femme. Au bout de quinze jours, tout l'argent est dépensé. Il dit: "Mais, ma pauvre femme, je ne peux pas m'imaginer ce que tu as fait de tout cet argent." — "Ah bien! elle répond, il me faut suivre la mode comme les autres" — la mode était aux grandes plumes sur les chapeaux, et aux robes à cinq ou six étages! Le mari répond: "Tu serais bien mieux de n'avoir qu'une plume à ton chapeau et qu'un

¹ Dieu. ² Le petit vacher cherche, par une feinte, à s'évader.

³ Dans le sens de "guérir."

⁴ Dans le sens de "à quoi condamnes-tu...?"

⁵ Fournier disait *écartiller*.

⁶ Conte récité en juillet, 1915, à Sainte-Anne, Kamouraska, par Narcisse Thiboutot, qui l'apprit de son oncle, feu Charles Francœur, de qui il ne l'entendit réciter peut-être qu'une fois.

⁷ Vivant au bord d'un fleuve.

⁸ A intervalles.

⁹ De l'endroit, du village.

¹⁰ Anglicisme

étage à ta robe.” — “Ah! plutôt que de t’amuser *icite* à l’histoire des modes, tu ferais bien mieux d’aller à la pêche encore une fois.”

Il repart donc avec sa goëlette pour la pêche. Rendu à l’endroit où il avait pris tous ses beaux poissons, voilà une tempête qui s’élève. Il ne sait pas s’il doit périr ou résister à la tempête. Plus la tempête approche, plus la mer est grosse, et plus sa goëlette veut verser. Tout à coup, *c’qui* sort de l’eau? Une *serène*.¹ “Tu as eu peur, elle dit, hein?” — “Oui! j’ai eu peur.” — “Tu es venu pêcher ici, l’autre fois, et tu as pris toutes sortes de beaux poissons. Mais, cette fois-ci ta charge de poisson va te coûter cher; ou bien, tu vas périr.” — “Que faut-il que je te donne pour ma charge de poisson?” — “Il faut que tu me donnes ton fils Georges, à ton prochain voyage. Si tu ne le fais pas, tu es bien certain de périr.” L’homme reste un moment songeur, pensant en lui-même: “Pour avoir ma charge de beaux poissons, je vas le lui promettre, mais je ne reviendrai plus ici, jamais.” Il promet donc à la sirène de lui emmener son fils, à son prochain voyage. La sirène dit: “Jette ton filet à l’eau, et tu vas *hâler* les plus beaux poissons qui se soient jamais pris.” Quand sa goëlette est bien remplie, elle ajoute: “Prends bien garde à toi de m’oublier!” — “Crains pas! la sirène, je ne t’oublierai pas, *certain*.”

Il s’en va à la ville vendre son poisson. En ville, qu’est-ce qui vient le trouver? Le roi de la place. Le roi lui demande: “Comment veux-tu pour ta charge de poisson?” — “Ma charge de poisson n’est pas à vendre si je ne vends pas ma goëlette avec.” Le roi dit: “Je veux *ben* acheter le poisson, mais pas la goëlette.” — “Si tu ne veux pas acheter ma goëlette, donne-moi mille piastres pour ma charge de poisson.” Le roi lui paye mille piastres. Le pêcheur prend sa course vers *chez eux*. Comme il arrive, sa femme lui demande: “As-tu fait un bon voyage?” — “Oui, mais pour en faire un autre, ça me coûtera cher.” — “Comment, pour en faire un autre, ça te coûtera cher?” Il ne veut pas, d’abord, lui raconter l’histoire; mais il finit par dire: “Si je retourne à la pêche, je serai obligé d’emmener avec moi Georges, mon petit garçon, qui a l’âge de sept ans; et tu ne le reverras plus, jamais.”

Au bout d’une couple de mois, tout l’argent est dépensé. La femme se met encore après son mari: “Va donc faire une autre pêche!” A la fin, il se décide de partir. En appareillant sa goëlette, il songe toujours à ce que la sirène lui a dit. Il pense: “Si je n’emmène pas mon petit garçon, c’est certain que je vas périr.” Il retourne à la maison et dit à l’enfant: “Viens donc à la goëlette avec moi.” Se doutant de l’affaire, la femme les suit à bord, fait entrer le petit garçon dans la chambre, et pendant que son mari détache les cordages, le fait débarquer en cachette.

¹ Thiboutot prononçait “serène,” ce qui vient sans doute de “sirène.”

Parti, le pêcheur file en pleine mer, vers l'endroit où il était déjà allé. Pendant qu'il jongle,¹ qu'est-ce qu'il voit? La sirène. "Comment, malheureux, tu viens encore chercher du poisson, et tu ne m'as pas amené ton enfant?" — "Pardon, la sirène! mon enfant est dans la chambre de la goëlette. Je l'ai fait embarquer avant mon départ, et je dois te le livrer comme je l'ai promis." — "Oui, tu dois me le livrer! Mais tu ne l'as pas avec toi; ta femme l'a fait débarquer pendant que tu détachais la goëlette. Tu vas te charger de poisson pareil, cette fois-ci. Mais il faut que tu me l'amènes, à ton prochain voyage. Le poisson que tu vas prendre *de ce coup-icite*, c'est le plus beau poisson qui s'est jamais pris." Le pêcheur emplit sa goëlette du plus beau poisson de la mer, et s'en va à la ville, le vendre.

En ville, le fils du roi vient et lui demande: "Comment demandes-tu pour ton poisson et ta goëlette?" — "Je demande mille piastres, et je ne veux plus toucher aux cordages de la goëlette." Ayant reçu son prix du fils roi, il prend les *chars*² et s'en retourne chez lui.

En voyant sa femme, il dit: "J'ai vendu ma goëlette avec la plus belle charge de poisson au fils du roi." Elle répond: "Pourquoi c'que t'as été vendre ta goëlette? Nous n'avions que ça pour vivre, et tu faisais de si bonnes pêches." — "J'aime mieux vivre sur ma terre avec mon enfant que de le perdre en allant pêcher."

Après avoir travaillé dur pendant une couple d'années sur sa terre, il est obligé de la vendre avec tout ce qui lui reste.

Deux ans plus tard, il travaille à la journée, faisant de l'abatis pour les autres.

A l'âge de quatorze ans, son fils Georges va le trouver, et lui demande son canif pour se faire un sifflet. A son père qui lui donne son canif, il dit: "Merci, *poupa!* je pars en voyage." Le père répond: "*Fais pas ça, mon garçon; reste ici!*" — "Bonjour, *poupa!*" Il ajoute: "*Mouman* vous a fait vendre ma vie, et je ne veux pas qu'il vous arrive malheur à cause de moi. J'aime autant partir de moi-même, aujourd'hui, que de me faire livrer."³

Une fois parti, il prend un petit chemin le long d'un bois, et marche pendant trois jours. Le long du chemin, il passe près de la carcasse d'un vieux cheval, et il entend un train épouvantable. Un lion, un aigle et une chenille se battent ensemble.⁴ Bien en peine, Georges se dit: "Si ces bêtes m'ont vu, c'est bien fini de moi." Tout à coup l'aigle arrive derrière lui et dit: "Venez *icite*, jeune homme. Il y a trois jours que nous, un lion, un aigle et une chenille nous battons

¹ I.e., est songeur.

² "Prendre le train," curieuse anomalie dans un conte de fée.

³ Livrer à la sirène.

⁴ Ici est introduit un épisode semblable à un de ceux du "Corps-sans-âme" du même conteur (voir The Journal of American Folk-Lore, vol. xxix, No. cxii, p. 27).

pour manger le vieux cheval, et nous n'avons pas encore fini de nous battre. Venez donc nous le séparer." — "Mon aigle, je pense bien que vous avez fini de manger le vieux cheval, et que c'est *d'ct'heure* mon tour." L'aigle crie: "Ne craignez pas, monsieur! Je réponds de votre vie." Le jeune homme *revire* et comme il arrive à l'endroit où est la carcasse, le lion et la chenille lui disent: "Sépare-nous ça, et ce que tu feras sera *ben faite*." Il prend le canif qu'il avait reçu de son père,¹ coupe le cou du cheval, et donne la tête à la chenille, disant: "Toi, la chenille, tu n'es pas grosse, voici ta part. Mange toute la viande après ça, suce toute la moëlle dans les os, et le crâne te servira d'abri dans le mauvais temps." — "Merci, monsieur, répond la chenille, c'était justement pour ce morceau que je me battais." De son canif le jeune homme éventre le cheval, donne la *forsure*² à l'aigle, et dit: "Toi, l'aigle, on te voit souvent sur la grève, mangeant toutes sortes de restes. *T'es bon pour* manger ça." — "Merci, monsieur, c'est pour la *forsure* que je me battais." — "Toi, le lion, dit le jeune homme, tu as des bonnes dents pour les gros os; tu vas manger le restant." Le lion dit: "Merci, monsieur, c'est justement pour ça que, moi, je me battais depuis trois jours." Toutes bien contentes, les bêtes disent: "Il faut vous récompenser." — "Dites-nous donc, demande le lion, où vous allez de ce pas-là?" — "Où je vas de ce pas-là? Je ne le sais quasiment pas plus que vous. Quand j'avais l'âge de sept ans, mon père, pour sauver sa propre vie, m'a promis à une sirène pour une charge de poisson qu'elle lui avait donnée. *A'ct'heure*, pour me réchapper, je cherche une place où je pourrai rester jusqu'à la fin de ma vie." Le lion dit: "Mon jeune homme, je vas t'indiquer où se trouve un roi³ dont le pays est *amorphosé*, et dont le château est au fond de la mer, sous cinq cents brasses d'eau. Pour descendre à ce château, où tu pourras *démaphoser* le roi et épouser sa princesse, souviens-toi d'une chose: sur le château, au niveau de l'eau, il y a une croix plantée sur une colonne surmontant la cheminée. Si tu trouves la croix, tu es bon *pour le reste*." — "Merci, le lion! Je vas essayer de gagner là." L'aigle dit: "Monsieur, servez-vous de nous pour faire tout ce chemin. Quant à moi, je vous donne cette plume. Vous n'aurez qu'à dire: 'Adieux, aigle!' et vous deviendrez aigle, le plus beau de tous les aigles, volant les trois quarts plus vite que tous les autres." Le lion ajoute: "Prends le poil blanc qui se trouve sous ma patte gauche d'en arrière. Si tu veux te *mettre en* lion,⁴ tu n'auras qu'à penser à moi, et tu seras le plus fort de tous les lions." La che-

¹ Apparemment un canif magique.

² Corruption de "fressure;" ici, le sens accoutumé de ce mot semble être uniquement "le foie."

³ Thiboutot dit: "M'en va t'enseigner où c'qu'il y a un roi que son pays est amorphosé."

⁴ I.e., te changer en lion.

nille dit: "Moi, je ne suis pas grosse; mais ça ne fait rien. Arrache ma patte gauche d'en arrière, et quand tu voudras devenir chenille, tu n'auras qu'à penser à la vertu 'de ma chenille,' et tu seras la plus petite de toutes les chenilles." Les remerciant bien, Georges continue son chemin.

Arrivé au bord d'un fleuve, il s'assied. Qu'est-ce qu'il voit venir, au loin? Un pigeon si fatigué de voler qu'il est prêt à tomber à l'eau. Comme il pense à son aigle, le jeune homme devient aigle, prend sa volée vers le pigeon, et le rapporte à terre, sous son aile. Le pigeon lui dit: "Pour commencer, si je ne t'avais pas eu, je me serais noyé. Ensuite, j'arrive d'une place dont j'avais longtemps entendu parler: c'est de la ville d'un roi *amorphosé*. J'y ai vu une croix à fleur d'eau, en pleine mer. Toi, l'aigle, qui voles vite, tu pourrais la voir si tu voulais." Toutes informations prises du pigeon, l'aigle prend sa volée vers la croix sous l'eau. En y arrivant, il l'examine *com'i'faut*, et il y voit tout le long une petite *craque*.¹ Il se change en chenille, descend dans la petite *craque* le long de la croix, jusqu'à ce qu'il arrive à la cheminée. Rendu au pied de la cheminée, il aperçoit la princesse qui fait à dîner. Toujours sous forme de chenille il se glisse dans le 'rempli'² de sa robe.

Sitôt la nuit venue, il se change en homme, s'assied à la tête du lit de la princesse et demande: "Comment peut-il se faire que ce beau château soit ainsi à cinq cents brasses sous l'eau?³" — "Je ne le sais pas, moi," répond la princesse; pendant le temps que vous resterez ici, je vas prendre information de mon père." — "Princesse, prenez bien garde de 'me déclarer' à votre père. Mais vous saurez que je peux me changer⁴ en lion, en aigle et en chenille; et s'il y a quelque moyen de délivrer votre ville, j'essaierai à le faire. Autrement, vous ne trouverez jamais à vous marier." La princesse répond: "Ça fait quelques années que *poupa* a fait *mettre* un ban dans tout le pays que celui qui délivrerait la ville m'aurait en mariage." — "Puisque c'est comme ça," répond le jeune homme, informe-toi de ton père pour savoir ce qu'il faut faire."

En 'étendant' la table⁵ pour le déjeuner, le lendemain, la princesse dit à son père: "Mais, *poupa*, je ne pourrai jamais me marier, *icite*, à cinq cents brasses sous l'eau; jamais *qu'on vous connaît* personne!⁶ C'est bien pour le coup que je vas rester vieille fille." — "Toi, ma fille, répond le roi, sais-tu ce qu'il faudrait faire pour te marier? Il faudrait

¹ I.e., fissure, crevasse.

² Ici dans le sens de "pli."

³ Thiboutot disait: "à cinq cents brasses *en-dessous de l'eau*."

⁴ Thiboutot disait toujours "me *mettre* en lion."

⁵ Ce terme est une survivance, ou signifie simplement "déployer la nappe et y mettre ce qu'il faut pour déjeuner."

⁶ Pour "jamais on ne connaît qui que ce soit."

tuer le serpent qui se trouve dans la savane rouge, fendre le serpent, prendre le pigeon dans son corps, fendre le pigeon¹ prendre les trois œufs dans son corps, et venir en casser un sur le bois de la croix. L'eau baisserait jusqu'à la cheminée. Prendre² le deuxième œuf, le casser sur le bord de la cheminée. L'eau baisserait jusqu'au de la porte. Prendre le troisième œuf, le casser sur le seuil de la porte; et les chemins seraient partout aussi secs qu'ils l'étaient auparavant. Tu peux être certaine, ma fille, que tu as le temps de mourir avant que tout ça soit fait." — "Ah, mon père, c'est plus que certain! Je mourrai vieille fille." Le roi en est bien découragé.

Le soir, la princesse raconte tout à petit Georges, qui dit: "Princesse, je vas essayer." Georges, le lendemain matin, se transforme en chenille, grimpe dans la cheminée jusqu'au pilier, où il prend la *craque*; et, à la fin, il arrive à la croix. Sur la croix, il regarde de tous côtés, cherchant où est la savane rouge. Se changeant en aigle, il vole vers le soleil levant, arrive à la grande savane, et aperçoit l'animal de serpent, de soixante pieds de long, dormant au soleil. Se mettant en lion, il saute sur le serpent. Ce sont des cris, des *siffles*³ et des hurlements. Le lion dit: "Siffle, crie, hurle! Tu vas mourir quand même." Contre la force du lion le serpent ne peut résister, et voilà que des morceaux de serpent *revolent icite* et là. Le serpent mort, le lion redevient homme; et homme, Georges prend son canif, éventre le serpent. Après le pigeon qui s'envole vite, Georges, changé en aigle, donne à plein vol. *Pogne* le pigeon, l'éventre, prend les trois œufs dans son corps, les place bien soigneusement dans son mouchoir, et reprend son vol vers la croix sous l'eau. Se *jouquant*⁴ sur la croix, il prend un œuf et le casse sur le bois. L'eau baisse jusqu'à la cheminée. Descendu sur la cheminée, il casse un autre œuf. L'eau descend jusqu'au seuil de la porte. Tout le monde dans la ville est épouvanté. Arrivé sur le seuil de la porte, il y casse le dernier œuf. Voilà toute l'eau partie.

Le roi et sa ville étant *démorphosés*, Georges, quelque temps après, épouse la princesse.

Peu de temps après, Georges dit à sa femme: "Allons faire un tour, pour voir mon père et ma mère." Sachant que ces gens n'étaient pas bien riches, la princesse se *grège* un sac de provisions, et dit: "Apportons-nous des vivres pour une quinzaine de jours."

Comme ils s'en allaient en voiture, le long du fleuve, Georges dit à sa femme: "J'ai bien soif; je *débarque* et je bois ici." — "Ah, elle dit, attends donc! Tu boiras plus loin." Il répond: "Dans ce petit

¹ Ce thème se retrouve aussi dans le conte du 'Corps-sans-âme' (The Journal of American Folk-Lore, vol. xxix, p. 27.)

² Pour "il faudrait prendre."

³ Des sifflements.

⁴ Se juchant sur.

*russeau*¹ tombant au fleuve, l'eau doit être bonne." Il débarque de la voiture et commence à boire, au bord du fleuve. La sirène, qui était là à l'attendre, l'envale.² "La sirène! crie la princesse, que viens-tu de faire, là?" — "Je viens de prendre ce qui m'appartient. Son père me l'a promis quand il avait sept ans; et il est rendu à vingt-et-un ans. J'avais à le prendre où je pouvais l'attraper." — "La sirène, si tu voulais être raisonnable, tu ouvrirais la bouche pour qu'il se passe la tête. Je veux lui dire un dernier mot, puisque c'est la dernière fois que je dois le voir." — "Je ne peux pas," répond la sirène. Bien sûr que s'il pouvait seulement sortir la tête, il ne serait pas long à se dépendre; la princesse tourmente donc la sirène. A la fin, celle-ci consent à s'ouvrir la bouche, pour qu'il se sorte la tête et reçoive le dernier mot. Georges en se sortant la tête pousse un cri: "Adieu, aigle!" Et il sort de là aussi vite qu'il y est entré. Sautant en voiture avec sa femme, il dit: "Jamais de ma sacrée vie je n'irai boire au bord du fleuve."

Georges trouve son père et sa mère vivant encore à la même place. Bien pauvres, le père travaillait à la journée, et la mère ne suivait pas tant la mode. Après quelques jours, Georges et sa femme revinrent chez le roi, qui leur a donné tous ses biens et son royaume. Aujourd'hui, c'est Georges qui a la couronne du roi.

En m'en allant, l'autre jour, à la Rivière-Ouelle,³ je l'ai bien rencontré qui faisait un tour de voiture. J'ai voulu l'emmener pêcher la loche, au fleuve; mais il n'a pas voulu. "Tu ne me feras pas prendre de même, toi! il m'a répondu: la sirène est peut-être là." Quand j'ai vu ça, je me suis en revenu ici à pied. Il était en voiture,⁴ mais il n'a pas seulement eu le cœur de me faire embarquer. Et je suis arrivé ici sans un sou.

53. PRINCE-JOSEPH.⁵

Une fois, il est bon de vous dire que c'est un roi et Prince-Joseph.⁶

Le roi demande, un jour, à ses trois garçons lequel d'entre eux est capable d'aller lui chercher de l'eau de *la rajeunie* à la fontaine des géants.⁷ Ti-Jean dit: "Poupa, m'a y aller." Ti-Jean part donc

¹ Pour "ruisseau."

² I.e., l'avale.

³ Le village voisin de celui du conteur.

⁴ Thiboutot emploie ici le mot anglais "buggy."

⁵ Raconté par Achille Fournier, à Sainte-Anne, Kamouraska, en juillet, 1915. Fournier apprit ce conte, il y a plus de vingt ans, d'un vieillard illettré, nommé Miville, de Saint-Roch-des-Aulnaies.

⁶ "Prince-Joseph" est le nom qu'employait à peu près invariablement Fournier. Dans sa première phrase, toutefois, il dit "le prince Joseph."

⁷ Fournier prononçait "gian."

sur son bâtiment, marche, marche, et arrive à une île, où il débarque. Il marche sur le beau chemin bien *gravé*¹ et arrive là où une vieille femme garde les moutons du roi. Il 'bande'² son fusil pour tirer sur les moutons. "Prenez garde, dit la vieille, de tuer de ces moutons, que je garde pour un roi." Ne l'écoutant pas, Ti-Jean tue un mouton. La vieille dit: "Je vous *amorphose* en masse de sel, dont vous ne pourrez plus sortir."³

Voilà un an écoulé, et le roi attend toujours son garçon, qui ne ressoud point. Ti-Pierre dit: "Papa, je vas y aller, moi." Sur son bâtiment, Ti-Pierre part, marche, et arrive à l'île où avait débarqué son frère. Là où la vieille femme garde les moutons du roi, il 'bande' son fusil pour tirer sur un mouton. La vieille dit: "Prenez garde de tuer un des moutons du roi, que je garde. Si vous le faites, ça ne sera pas bien." Il tue un mouton; et la vieille ajoute: "Vous avez tué un mouton du roi; je vas vous *amorphoser* en masse de sel, avec votre frère."

Après un an, Prince-Joseph dit: "Papa, je vas y aller." Parti sur son bâtiment, il arrive à la même île que ses frères. Marche, marche sur le beau chemin *gravé*, et arrive au troupeau de moutons. Bande son fusil pour tirer sur les moutons, lui aussi. "Prenez garde! dit la vieille; si vous tuez les moutons que je garde pour le roi, ça sera pas *ben*."⁴ — "Bonne vieille, ça sera comme vous dites. Je ne tuerai pas de vos moutons... Je gagerais *ben* que mes frères ont tué un mouton?" — "Oui, et je les ai *amorphosés* en masses de sel." — "Comment ça coûterait-*i* pour les racheter?" — "Pour les racheter ça coûterait quatre cents piastres." Prince-Joseph donne les quatre cents piastres à la vieille, qui dit: "Prenez ce petit pot de graisse et frottez ces deux petites buttes de sel. Ce sont vos deux frères *amorphosés*." Il frotte les buttes de sel, et voilà ses deux frères redevenus hommes.

Ils s'embarquent tous les trois sur le bâtiment de Prince-Joseph, marchent, marchent et arrivent à une petite ville toute en cristal, rien de plus beau! Au haut de la porte d'un hôtel, c'est écrit: "Messieurs, entrez ici! Il y a de quoi⁴ vous divertir." A Ti-Jean et Ti-Pierre qui entrent le maître⁵ dit: "Je ne crois pas que vous ayez assez de biens pour sortir d'ici. Si au bout d'un an et un jour vous n'avez pas payé ce qu'il me faut, vous serez pendus à la porte de mon hôtel." Prince-Joseph, lui, avait continué son chemin, comme il ne voulait pas s'arrêter à la ville de cristal. Le long de sa route, il rencontra une vieille magicienne qui lui dit: "Vous avez un pont tout en

¹ Pour "macadamisé," le mot "gravé" vient peut-être de "gravelé"?

² Archaïsme.

³ Il semble ici que Ti-Jean est emprisonné dans une masse de sel.

⁴ Fournier dit: "de quoi à vous divertir."

⁵ Fournier dit: "le maître d'hôtel," pour "le propriétaire."

rasoirs à traverser. A midi juste, vous *embarquerez* sur le dos du vieil ours blanc, le seul qui traverse *sur ce pont-là*." A midi juste, Prince-Joseph traverse le pont de rasoirs à cheval sur l'ours blanc, entre au château des géants, où il prend de l'eau de *la rajeunie* à la fontaine. Il ouvre une porte et aperçoit une belle princesse endormie. Regardant à sa montre, il voit qu'il n'y a plus que cinq minutes avant que les géants se *réveillent*.¹ Se dépêchant, il prend la princesse, la met à cheval sur son ours blanc, et traverse le pont de rasoirs. Les géants se réveillent et, s'apercevant de ce qui vient d'arriver, ils crient: "Ah, mon petit ver de terre, qui aurait pu te *pogner* t'aurait croqué *la croque au sel*."

En arrivant à bord du bâtiment, la princesse dit à Prince-Joseph: "Prends bien garde d'acheter de la viande fraîche. Si tu en achetais, ça serait ton malheur."

En passant à la petite ville de cristal, Prince-Joseph voit que tout y est en deuil. Il s'approche et voit écrit au-dessus de la porte de l'hôtel: "Les deux fils de [tel] prince seront pendus demain matin s'ils n'ont pas payé ce que ça leur coûterait pour sortir d'ici." Entré dans l'hôtel, Prince-Joseph demande au maître: "Avez-vous ici des princes qui doivent être pendus?" — "Oui, ils le seront demain matin, à sept heures." Prince-Joseph reprend: "Ce sont mes frères. Comment ça coûterait, pour les racheter?" — "Ça coûterait quatre millions, pour les racheter." Payant les quatre millions, Prince-Joseph ramène ses frères, avec lui, sur son bâtiment.

Le voyant fatigué, ses frères lui disent: "Va te coucher! Nous allons mener le bâtiment." Pendant que Prince-Joseph, couché, dort, ses frères lui volent l'eau de *la rajeunie* et lui mettent dans sa poche, à la place, une bouteille de saumure.

Comme ils arrivent ensemble chez leur père le roi, celui-ci est bien pressé de leur demander qui a rapporté de l'eau de *la rajeunie*. Prince-Joseph répond: "Poupa, c'est moi qui ai rapporté de l'eau de *la rajeunie*." Il frotte les yeux de son vieux père avec la saumure. "Malheureux enfant! crie le roi, tu veux m'ôter la vie." Et il ordonne à ses valets d'aller le mener dans la forêt, de lui arracher le cœur, la *forsure*² et la langue, et de les lui rapporter. Les valets se disent entre eux: "C'est de valeur³ de tuer Prince-Joseph, lui qui est si bon pour nous; il a toujours du bon tabac et des allumettes pour nous, quand il nous en faut. Nous avons une petite chienne; tuons-la, et apportons-en le cœur, la *forsure*, et la langue au roi." Quand ses valets lui rapportent ça, il s'écrie: "Ah, le malheureux enfant, qui voulait tuer son père!" Et de rage il mord⁴ le cœur, la *forsure* et la langue de la petite chienne, les prenant pour ceux de Prince-Joseph.

¹ Pour "se réveillent."

³ C'est regrettable.

² Pressure.

⁴ Fournier dit: "mord sur la . . ."

Dans la forêt, Prince-Joseph s'en va chez un petit charbonnier qui faisait du charbon à quatre sous par jour. Il demande à loger à la femme du charbonnier. "On n'est pas *ben* riche, elle répond, mais si vous voulez loger ici, restez." Quand le charbonnier, son mari, arrive, il dit: "Ma femme, tu n'aurais pas dû loger un bel étranger comme lui, en beau drap fin; tu vois *ben qu'on* n'est pas assez riche pour lui." Prince-Joseph répond: "J'aime autant *loger su*¹ les pauvres que *su* les riches." Le lendemain matin, il donne quatre cents piastrès à la vieille pour aller en ville chercher des provisions. En ville, la vieille se promène et fait sa dame avec cet argent. Le monde se met à se demander ce que ça veut dire; elle a tant d'argent, et son mari ne gagne que quatre sous par jour!

Au petit charbonnier Prince-Joseph demande: "Voulez-vous changer *d'habillement*² avec moi?" Prince-Joseph change son bel habit en drap fin pour celui que le charbonnier a sur le dos depuis cinquante ans et qui est noir comme le poêle.

*Un coup*³ changé d'habit, Prince-Joseph s'en va à la fourche des chemins, où il se met dans une cage de planches. Il est si mal habillé qu'il a quasiment honte. *C'qui* passe par là? Un seigneur avec sa femme. "Si tu veux, dit la femme à son mari, nous allons engager ce petit homme. Ça m'a l'air d'une physionomie d'homme achevé."⁴ Le seigneur répond: "Ma femme! si tu ne cherches qu'à engager tous les *courailleur*s de chemins, je m'en irai par derrière la voiture et tu t'en iras avec lui." La dame fait *embarquer* Prince-Joseph, s'en va seule avec lui. En passant chez un tailleur, elle lui fait faire un bel *habillement*. Le voyant bien habillé, elle dit: "A'ct'*heure*, mon jeune homme, tu vas aller à l'école."

A l'école, la première semaine, Prince-Joseph n'apprend rien *en'toute*.⁵ La deuxième semaine, il apprend quelque chose; ça va mieux. La troisième semaine, il 'fait des règles'⁶ au maître d'école, qui, n'y comprenant plus rien, écrit au seigneur: "Si ce n'est que pour rire de moi [que vous me l'avez confié] vous pouvez garder chez vous ce jeune homme: il est cent fois plus instruit que moi."

Le seigneur met Prince-Joseph à ses livres de compte, et trouve bientôt qu'il fait seul la besogne de quarante hommes. Il renvoie donc tous ses commis excepté sept. Un jour, il dit à Prince-Joseph: "Aujourd'hui, je te donne quatre heures pour régler les livres de compte." Dans quatre heures de temps, tous les comptes sont

¹ *Su* pour "chez."

² *Habillement*, parmi les paysans canadiens, a le sens de "habit."

³ Une fois...

⁴ I.e., parfait.

⁵ Du tout.

⁶ On emploie aussi dans le même sens l'expression "faire de la loi à quelqu'un," ou "en remontrer à..."

réglés; et le seigneur voit que Prince-Joseph a du talent épouvan

*Ça fait que*² je reviens à la princesse que Prince-Joseph avait délivrée au château des géants. Elle fait battre un ban³ que si Prince-Joseph n'était pas trouvé dans deux fois vingt-quatre heures, le roi lui-même serait mis à mort. Voilà le roi bien en peine. Il dit à ses valets: "Je vous ai envoyé tuer Prince-Joseph dans la forêt, et il faut que je le trouve dans deux fois vingt-quatre heures!" Le voyant si abattu, les valets lui disent: "Ce n'est pas Prince-Joseph que nous avons tué, mais une petite chienne qui nous suivait dans la forêt. C'est son cœur, sa langue et sa forsue que nous avons apportés."

Le roi fait atteler deux beaux chevaux noirs à sa voiture, part, et arrive tout droit à la porte du seigneur. *C'qu'il voit?* Le nom de Prince-Joseph écrit sur le haut de la porte du seigneur. Le roi entre et demande: "N'avez-vous pas ici Prince-Joseph?" — "Oui, Prince-Joseph est ici. Vous pouvez le voir dans sa chambre." Arrivant à Prince-Joseph, le roi dit: "Je te demande pardon, mon fils, de t'avoir envoyé *garrocher*⁴ dans la forêt." Prince-Joseph répond: "Papa, vous n'avez pas besoin de me demander pardon. J'ai été trahi, et vous aussi avez été trahi."

Voilà Prince-Joseph qui *embarque* dans la voiture de son père, et s'en va avec lui au château. Arrivé, le roi dit à ses valets: "Condamnez les portes et les châssis, pour que personne ne sorte d'ici à⁵ soir."

Le soir, au souper, le roi dit: "Mes garçons, vous allez conter votre histoire, *d'ct'heure*. Toi, Ti-Pierre, et toi, Ti-Jean, contez votre histoire!" Tous deux, ils disent: "Papa, c'est moi qui es allé chercher de l'eau de *la rajeunie* à la fontaine des géants, pour vous ramener la vue comme à l'âge de quinze ans." Le roi dit: "Toi, Prince-Joseph, conte ton histoire, *d'ct'heure*." — "Poupa, mon histoire va être plus longue que la *leusse*.⁶ C'est moi qui es allé chercher de l'eau de *la rajeunie* à la fontaine des géants, pour vous remettre la vue comme à l'âge de quinze ans. Quand je suis arrivé sur l'ile de la vieille gardant les moutons pour un roi, j'ai 'bandé' mon fusil pour tirer sur les moutons. Elle me dit: 'N'en tue pas; je les garde pour un roi; et ça serait ton malheur si tu en tuais.' Je n'en ai pas tué, comme l'avaient fait mes frères, mais j'ai écouté la bonne vieille, à qui j'ai payé quatre cents piastres pour mes frères qui avaient été changés en buttes de sel." — "Mon *Gieu!*⁷ que j'ai mal au ventre! Faudrait que j'aille dehors, *poupa!*" disent Ti-Pierre et Ti-Jean, en se serrant le ventre à deux mains. "Parole de roi, personne n'ira dehors, *icite, à soir!*"

¹ Extraordinairement.

² Pour "voilà que...".

³ Fournier disait: "mettre un ban."

⁴ Pour "lapider."

⁵ Ce soir.

⁶ Pour "la leur."

⁷ Mon Dieu!

Ça fait que le roi dit à Prince-Joseph: "Quoi'c' que tu leur ordonnes¹ à tes frères?" — "J'ordonne qu'on les mette dans les basses-fosses, pour qu'ils ne revoient jamais le jour." C'est ce qui est fait, sans que personne répète.

Le roi dit à Prince-Joseph: "*A'ct'heure*, tu vas hériter de mon château et de mon royaume." Pour son mariage à la belle princesse qu'il a délivrée au château des géants, on a fait des belles noces. On a dansé et on a fêté!

Et moi, ils m'ont renvoyé ici vous le raconter.

54. THOMAS-BON-CHASSEUR.²

Une fois, il est bon de vous dire, c'était un vieux bûcheron, sa femme et leur enfant, qui vivaient au milieu des bois.

Le père, un jour, meurt. Sa vieille reste seule avec son petit garçon, dont le nom est Thomas-bon-chasseur.

Devenu pas mal grand, Thomas-bon-chasseur dit à sa mère: "Il n'y a pas grand'chose à faire ici, et c'est *mal'isé*, seul au milieu des bois, de gagner sa vie. Il me faut partir et chercher du monde." Quittant sa pauvre mère, il prend la forêt, file, arrive à un château, et entre chez le roi: "Bonjour, monsieur roi! je suis venu m'engager. Avez-vous besoin d'un jeune homme?" — "Oui, certainement! je vous engage." Voilà Thomas-bon-chasseur engagé.

Plusieurs jours après, en arrivant de la chasse, le roi dit: "Ça fait déjà quelque temps que tu es ici, et tu ne m'as pas encore dit ton nom. *Cou'don*, comment t'appelles-tu?" — "Mon nom est Thomas-bon-chasseur." — "Sacrément! tu as un bon nom; et je me demande si tu es aussi bon chasseur que ton nom porte." Ce nom-là fait bien plaisir au roi, lui qui passe tout son temps à chasser, dans la forêt. "Je ne le sais pas, répond Thomas-bon-chasseur; je n'ai jamais chassé."

Le roi, un matin, prend sa longue-vue, regarde vers la forêt, et dit: "Thomas-bon-chasseur, aperçois-tu le gibier, là-bas, dans les bois?" Prenant la longue-vue, le jeune homme regarde, regarde, mais ne voit rien, moins que rien. Jette la longue-vue et regarde avec ses yeux vers la forêt. "Mais oui, je vois le gibier." — "Essaie donc de le tuer," dit le roi, en lui donnant son fusil. Thomas-bon-chasseur vise, pan! tue le gibier. Le roi n'en revient pas, lui qui ne peut voir le gibier qu'avec sa longue-vue. Et le roi aime bien son 'engagé.'

Le lendemain, le roi dit à sa femme: "*A'ct'heure*, ma vieille, je vas rendre visite au roi mon voisin, qui m'invite depuis longtemps.

¹ Quel est le châtiment que tu leur infliges?

² Raconté en juillet, 1915, à Sainte-Anne, Kamouraska, par G.-Séraphin Pelletier, qui dit l'avoir appris, il y a plus de trente ans, d'un Canadien-français qui le racontait, dans les chantiers du Wisconsin.

Rien ne m'empêche, vu que Thomas-bon-chasseur pourra avoir bien soin de toi, lui qui est un chasseur *dépareillé*." Fait seller le meilleur cheval de son écurie, prend un sac d'argent et part. Voilà le roi parti, filant à travers la forêt. A peine arrivé chez le roi qui l'a invitée, on le fait prisonnier, et le roi lui dit: "Tu vas aller faire la chasse à mon lion. Autrement, demain matin, tu seras pendu à la porte de mon château." Le prisonnier répond: "Bien! ça me fait de la peine, monsieur le roi. Depuis le temps"¹ que vous m'invitez à venir vous rendre visite! Et c'était seulement pour m'emprisonner et me faire chasser votre lion. Vous savez bien que je ne peux pas le faire. Mais, je vous demande une grâce. Mon 'engagé' Thomas-bon-chasseur est un chasseur *dépareillé*. Il fera la chasse à votre lion pour moi, et pan! il le tuera votre lion." Le roi répond: "C'est bon! je vous accorde cette grâce." Le prisonnier envoie un mot à sa femme: "Dis à Thomas-bon-chasseur de venir au plus vite, et donne-lui un sac d'or et un sac d'argent. Au plus vite!"

Thomas-bon-chasseur se *grège*, prend un sac d'or et un sac d'argent, selle le meilleur cheval de l'écurie, et file au plus vite. Dans la forêt, *c'qu'il* rencontre? Un vieillard sur une petite jument. "Bonjour, bonjour, Thomas-bon-chasseur!" — "Comment se fait-il que vous savez mon nom?" — "Moi, je sais le nom de tout le monde. Tu ne changeras pas de cheval avec moi?" — "Il n'y a pas moyen de changer de cheval avec vous, répond Thomas-bon-chasseur. Vous me dites que j'ai encore pas mal loin à aller; et il faut pour ça un bon cheval. Au château du roi, il y a peut-être de belles princesses et, avec cette petite jument, je ne pourrais pas sortir de la forêt." Le vieux répond: "Tu peux parler du tien! Avec lui tu mourras avant d'arriver chez le roi." Passant tout droit, Thomas-bon-chasseur marche encore, un petit *boute*. "Mais, je suis bien bête! se met-il à penser. Si je suis pour mourir dans les bois avec le mien, pourquoi [ne] pas changer? Le vieux! il eric, bon vieux! je suis prêt à changer." Ils changent de chevaux, 'change pour change.'

Avec sa petite jument Thomas-bon-chasseur part dans la forêt et file. Pique la petite jument, et ça mène, ça mène! Comme il n'a pas bu ni mangé depuis trois ou quatre jours, il a bien faim; c'est pourquoi il pique sa monture encore plus fort. "Ho donc, Thomas-bon-chasseur! dit la petite jument, tu me mènes bien vite!" — "Comment, tu parles, toi?" — "Oui, je suis bien forcée de parler. Tu me mènes plus vite que mes forces [ne le permettent]." — "Oui, mais il me faut bien arriver; je crève de faim." La petite jument dit: "Pique ma patte gauche, et tu auras du pain et du vin à boire et à manger." Thomas-bon-chasseur arrête, pique la patte gauche de la jument, trouve à boire et à manger, rien de mieux! La jument

¹ Dans le sens de "il y a bien longtemps que...."

dit: "Sais-tu, *d'ct'heure* ce que tu vas avoir à faire chez le roi où tu vas?" — "Non?" — "Eh bien! c'est pour le délivrer que ton roi te fait demander. Quand tu arriveras au château, on viendra avec du foin et de l'avoine pour me soigner; mais réponds: 'Remportez-le! Mon cheval ne mange que du pain et du vin, comme moi.' Le roi qui a emprisonné ton maître te mènera ici et là, dans son château, et te fera tout voir. Il te demandera de faire la chasse à son lion. Tu diras: 'Pas aujourd'hui; c'est impossible! Il me faut une couple de jours de repos.'"

Tout ça arrive comme la petite jument l'a dit. Après une couple de jours de repos, Thomas-bon-chasseur va trouver la jument, pour avoir des conseils. Elle lui dit: "Si tu fais toujours ce que je te dirai, tout ira bien. Demain matin, nous irons à la chasse au lion. Avant ton départ, le roi t'offrira un des trois sabres qui sont au bas de l'escalier, en te recommandant de prendre le neuf. Prends bien garde à toi! Prends le plus vieux des trois, qui fera bien ton affaire."

Le lendemain matin, à neuf heures, Thomas-bon-chasseur se prépare pour la chasse au lion. Ne réussissant pas à lui faire choisir le sabre neuf, le roi part pour ouvrir la barrière du pré où se trouve le lion. "Aye, aye!" dit Thomas-bon-chasseur. Monsieur le roi, qu'allez-vous faire là? Si ma jument n'est pas capable de sauter cette petite barrière en partant, c'est inutile d'aller à la chasse au lion." D'un bond la petite jument saute dans le pré au lion. La peur prend le lion, qui se sauve, passe la barrière, gagne la rivière et saute par-dessus la rivière. Le poursuivant, Thomas-bon-chasseur, sur sa petite jument, saute un peu plus fort, dépasse le lion en l'air, et lui tranche le cou au-dessus de l'eau.

L'autre bord de la rivière, la petite jument dit: "Thomas-bon-chasseur, ça me forcerait un peu de sauter la rivière deux fois coup su coup. Il y a ici un bon chemin 'du roi'¹ et, un peu plus bas, un beau pont; si tu veux dire comme moi, nous allons y passer." — "Je consens," dit Thomas-bon-chasseur. "Mais écoute bien! dit la jument, prends garde à toi de *baratter*,² le long du chemin. Ça te causerait malheur." Marche un petit bout sur le chemin du roi. *Ce qu'il* aperçoit? Quelque chose qui reluit, rien de plus beau, le long du chemin. S'en approchant, *c'qu'il* voit? Une belle chevelure d'or. *Débarque*, prend la chevelure d'or, la met dans sa chemise, et repart.

En chemin, il pense: "Si j'avais la princesse à qui appartient cette belle chevelure d'or je serais l'homme le plus heureux au monde." La petite jument, elle, ne dit rien *en'toute*. En arrivant au château, Thomas-bon-chasseur met sa [monture] *dedans* et la soigne comme

¹ Nom qu'on donne encore aux grandes voies publiques, dans la province de Québec.

² Folâtrer, s'amuser.

de coutume, au pain et au vin. Dans le château, ce jour-là, Thomas-bon-chasseur est roi et maître, comme le roi lui-même.

Montant à sa chambre, le soir, il se met à *jongler*.¹ Pendant plusieurs jours il reste renfermé, sans boire ni manger. Les servantes viennent le trouver et, se mettant après lui, lui demandent: "Qu'avez-vous? Vous êtes le roi et maître ici; s'il y a quelque chose qui ne va pas, dites-le-nous." Mais il ne répond pas. La plus jeune des servantes se doute de quelque chose. Montant à sa chambre, elle regarde par la serrure et aperçoit la belle chevelure d'or qui reluit et éclaire toute la chambre plus qu'aucune lampe [ne le ferait]. Elle descend à la course et va parler au roi, disant: "Il y a de quoi, dans sa chambre." Le roi répond: "Va lui dire de venir ici me voir." A Thomas-bon-chasseur qui descend, le roi demande: "Qu'as-tu donc à *jongler* dans ta chambre, en face de ce qui reluit tant?" — "Monsieur le roi, je n'ai rien." — "Tu as quelque chose, je le sais." Thomas-bon-chasseur est donc obligé d'aller chercher la belle chevelure d'or et de la montrer au roi: "Ah, ah! tu avais bien de quoi *jongler!* A'ct'*heure* que tu as fait la chasse au lion, Thomas-bon-chasseur, il faut que tu ailles chercher la princesse à qui appartient cette belle chevelure d'or. Si tu ne le fais pas, demain matin, à neuf heures, tu seras pendu à la porte de mon château."

Thomas-bon-chasseur s'en va trouver sa petite jument en *braillant*. "Ah! répond la jument, qu'est-ce que je t'ai dit? Que si tu *barattais* en chemin, il t'arriverait malheur... Va dire au roi que, demain, tu vas aller chercher la princesse, qui est gardée par sept géants."

Le lendemain matin, Thomas-bon-chasseur part sur sa petite jument et s'en va tout droit chez les sept géants. En arrivant à leur château, il offre de leur vendre sa jument pour qu'elle promène la princesse autour de leur beau *rond*.² Les géants sont bien consentants. Le plus gros d'entre eux s'en va pour monter à cheval en disant: "*M'a faire le tour du rond*, pour voir." — "Ah non, par exemple!" dit Thomas-bon-chasseur; cette petite jument n'est pas faite pour des gros animaux comme vous autres. Ça l'écraserait! Elle n'est que pour les princesses." Les géants commencent à bougonner. Thomas-bon-chasseur leur dit: "Quand la princesse aura fait trois tours, si la petite jument est consentante, vous pourrez aller à cheval." Voyant ça, les géants consentent et font venir la princesse [aux cheveux d'or]. Lui aidant à monter à cheval, Thomas-bon-chasseur sort de sa poche le ruban que la petite jument lui a conseillé d'apporter, et il entoure les jambes de la princesse en les attachant à sa [monture], pour qu'elle ne tombe pas. La jument part comme la poudre, fait le tour du *rond* et revient. Les géants se frappent

¹ I.e., à songer, à rêver.

² Hippodrome.

dans les mains en riant, et la princesse rit aussi. Un géant dit: "Moi aussi, je suis content. Ça me désennuiera de faire le tour du *rond* à cheval." Thomas-bon-chasseur dit: "Au troisième tour, la jument sera à vous." Il monte à cheval derrière la princesse et fait le tour du *rond* au galop. En repassant près des géants, il crie: "C'est le troisième tour. Après ça, la jument est à vous autres." Filant à l'épouvante, la jument, à l'autre bout du *rond*, saute par-dessus le mur de pierre et file à l'épouvante, en galopant dans les airs. Les géants sont là, embêtés, regardant l'un d'un côté, l'autre, de l'autre. A la fin, un géant met ses bottes de sept lieues [au pas¹], et il part à leur poursuite.

La petite jument dit: "Thomas-bon-chasseur, regarde en arrière, et tu me le diras, si un nuage noir approche." Peu après, Thomas-bon-chasseur dit: "Un nuage noir approche vite *effrayant*." La jument dit: "Jette une écaille en arrière." Plus tard, comme le nuage approche encore, elle dit: "Jette une écaille en arrière." Plus tard, comme le nuage approche encore, elle dit: "Jette une étrille en arrière." L'écaille et l'étrille se changent en montagnes d'écailles et d'étrilles, empêchant le géant de passer.²

En arrivant au château, Thomas-bon-chasseur demande au roi d'épouser la princesse qu'il vient de délivrer. Le roi répond: "Il n'y a pas moyen que tu l'épouses *à ct'heure*. Tu n'auras ma princesse que si tu vas chercher son livre que les géants adorent et gardent dans leur château." — "Vous savez bien, monsieur le roi, que c'est impossible!" — "Impossible ou non, tu vas aller chercher ce livre. Sinon tu seras pendu demain matin à sept heures, à la porte de mon château." Thomas-bon-chasseur en *braillant* s'en va voir sa petite jument. "Ah, ah! je t'avais bien dit qu'il t'arriverait malheur si tu t'arrêtais à *baratter* le long du chemin. Va dire au roi que tu iras demain, qu'aujourd'hui, c'est impossible. Demain, voici ce qu'il te faudra faire: habillé en vieux, tu te rendras près du château des géants; avec le panier que tu apporteras, tu sasseras de l'eau au *russeau*³ jusqu'à ce que le panier en ressorte rempli de poisson. Prends ton poisson et va demander aux géants, pendant qu'ils 'font boucherie'⁴ de' bêtes à cornes, de changer du poisson pour du bœuf. Moi, je resterai à la barrière, à t'attendre."

Le surlendemain, Thomas-bon-chasseur, habillé en vieux, s'en va au château des sept géants. Comme le vieux bonhomme a *fret*⁵ et tremble, les géants lui disent: "Va donc te chauffer à *ras*⁶ le feu, dans le château." Ne demandant pas mieux, le vieux entre en regardant

¹ Pelletier dit ici "sept lieues à la ronde."

² Il est évident que les épisodes des 'obstacles magiques' et des 'épreuves de pré-tendants' sont très abrégés ici.

³ Ruisseau.

⁴ Froid.

⁵ Abattent.

⁶ Près du...

partout, à la recherche du livre de la princesse. Aperçoit le livre sur une corniche; prend le livre, le met dans sa poche, et sort vivement. Il dit aux géants: "Mes petits enfants sont tous *seux*,¹ à la maison, et il faut que je m'en aille au plus vite, *pour pas qu'il* leur arrive malheur. Donnez-moi du bœuf pour mon poisson." Un géant prend un morceau de bœuf et le jette dans le panier du vieux, d'où le poisson *revole*. A la barrière, Thomas-bon-chasseur saute sur sa jument, prend la forêt et file.

S'apercevant que le livre de la princesse est parti, un géant dit: "C'était encore Thomas-bon-chasseur." Saute encore dans ses bottes de sept lieues [au pas²], et part; mais, c'est impossible de rejoindre la petite jument, [qui galope dans les airs].

Au château du roi, Thomas-bon-chasseur va présenter le livre à la princesse. "Monsieur le roi, me donnez-vous la princesse *d'ct'heure?*" — "Non! pas encore. J'ai une chose de plus à te demander: il me faut l'eau *d'enmiance*,³ qui est gardée par toutes les bêtes féroces de la terre." La petite jument dit à Thomas-bon-chasseur, qui vient la trouver en *braillant*: "Si tu n'es pas trop gauche, tu rapporteras une bouteille d'eau *d'enmiance* pour la princesse, et une pour toi."

Thomas-bon-chasseur *embarque* sur sa petite jument, prend la forêt et file à l'épouvante. A l'autre bout d'une forêt, *c'qu'il* aperçoit? Un gros pont vitreux. "C'est là, il faut *crère!*"⁴ pense-t-il. "Attends ici jusqu'à midi juste," dit la petite jument, en s'arrêtant net. "A midi juste, les bêtes féroces seront toutes endormies, comme de coutume." Sur sa petite jument, Thomas-bon-chasseur, à midi juste, traverse le pont vitreux. Une fontaine se trouve au bout du pont. "C'est ici!" dit la jument. Thomas-bon-chasseur y remplit deux bouteilles d'eau *d'enmiance*, une pour la princesse et une pour lui. Comme il va pour partir, il remarque la porte entre-bâillée du château; regarde, et aperçoit la plus belle princesse du jour. "Ah, ah! il faut toujours que j'aile embrasser la princesse, avant de partir." Embrasse la princesse, *embarque* sur sa petite jument et prend le pont vitreux. Monté au milieu du pont, il entend un hurlement épouvantable. Réveillées, toutes les bêtes les entourent pour les dévorer. La petite jument dit: "Dans mon poitrail, je perds tout mon sang. Prends une pincée de graisse dans mon oreille gauche et mets-la à mon poitrail, qui guérira." Thomas-bon-chasseur met de la graisse au poitrail de la petite jument qui, guérie, reprend sa course vers la forêt et file chez le roi.

¹ Seuls.

² Pelletier dit encore ici, "...de sept lieues à la ronde."

³ Peut-être une corruption des mots "eau de jouvence."

⁴ Croire.

En présentant l'eau *d'enmiance* à la princesse, Thomas-bon-chasseur dit au roi: "Y a-t-il moyen *d'ct'heure* que j'épouse votre princesse?" — "Non, il n'y a pas encore moyen. Par exemple, je n'ai plus qu'une chose à te demander: c'est de faire bouillir du plomb et de l'étain ensemble. 'Depuis ce temps,'¹ j'en ai tant entendu parler! Mais jamais je ne l'ai vu faire."

Pendant que, rien de plus pressé, le roi fait *grèyer* un feu, mettre un chaudron rempli d'étain et de plomb dessus, la princesse et Thomas-bon-chasseur montent chacun à leur chambre. La princesse se lave² d'un bout à l'autre dans l'eau *d'enmiance*, jusqu'à ce qu'il n'en reste plus la grosseur d'une tête d'épingle. Thomas-bon-chasseur, dans sa chambre, en fait autant. Tous deux ils viennent se promener autour du chaudron en attendant que bouillent le plomb et l'étain. Quand les bouillons commencent à crever, la princesse se laisse tomber dans le chaudron. Le roi s'approche et lui tend la main. Mais elle le *hâle* dans le chaudron; et, dans 'un rien de temps,' le roi est fondu. Comme elle tend la main à Thomas-bon-chasseur, il se laisse tomber dans le chaudron, où tous deux ils plongent comme des canards. Voilà à quoi servait l'eau *d'enmiance*.

En sortant du chaudron, Thomas-bon-chasseur demande à la princesse: "Je peux-t'i vous épouser au lieu du roi?"³ — "Oui, le roi est fondu!" On fait donc des noces, et pendant trois jours Thomas-bon-chasseur s'amuse sans penser à la petite jument qui lui a rendu tant de services. Le troisième jour, il dit: "Il faut que j'aile voir à ma petite jument, qui m'a tant rendu service." Va voir. C'qu'il trouve? Sa petite jument couchée sur le côté, mourante. "Ah, ah! Thomas-bon-chasseur, je ne pensais pas que tu m'oublierais de même, moi qui t'ai tant rendu service." — "Ah, pauvre petite jument, que me faut-il faire?" — "A'*ct'heure*, prends le vieux sabre avec quoi tu as tranché la tête du lion, et coupe-moi le cou; c'est tout ce que tu as à faire." — "Ah non, ma pauvre petite bête! je ne suis pas pour le faire; tu m'as trop rendu service." — "Thomas-bon-chasseur, fais ce que je te dis, si tu veux être heureux dans le monde. Te souviens-tu de la belle chevelure d'or⁴ que tu as trouvée, un jour, sur ton chemin? Eh bien! tranche-moi la tête. Si tu ne le fais pas, ma vie est *au boute*." Thomas-bon-chasseur ramasse le vieux sabre et, en détournant la tête, tranche le cou de la petite jument. Il part sans regarder, mais encore curieux, avant de sortir, il jette un regard. C'qu'il aperçoit? Une princesse encore plus belle que celle qu'il épouse justement. "Quoi faire, *d'ct'heure*?" se demande-t-il. Comme

¹ Depuis si longtemps...

² Pelletier disait: "... se graisse d'un bout à l'autre de l'eau *d'enmiance*."

³ Cette phrase indique que le roi lui-même était le rival de Thomas-bon-chasseur.

⁴ Ce passage semble impliquer que la petite jument elle-même est la princesse aux cheveux d'or; ce qui n'est, toutefois, pas probable, à en juger par le contexte.

il hésite, voilà une autre princesse qui *ressoud* de la montagne vitreuse, avec un petit garçon.¹ "Voyons, Seigneur! j'en ai trois au lieu d'une, *d'ct'heure*. Me voilà bien en peine! Je voudrais bien en passer une couple à un autre." La princesse qui avait été la petite jument dit: "Tu n'en as délivré qu'une, et c'est moi qui ai délivré les deux autres. Vivons tous les quatre ensemble au château, et tâchons de nous accorder. Toi, Thomas-bon-chasseur, tu es devenu roi et maître ici, à la place de celui qui a péri dans le chaudron de plomb et d'étain fondu."²

55. LE MÉDAILLON.³

C'est bon de vous dire qu'une fois il y avait une veuve et son petit garçon.

La veuve travaillait chez le roi pour gagner sa vie, vu qu'elle était pauvre 'à plein.' Le garçon étant devenu joliment grand et capable de travailler, le roi dit: "La mère! amenez donc votre petit garçon ici, avec vous." Elle demande: "Pour quoi faire?" — "Ça lui apprendra à travailler, et ça vous *sauvera* de le faire vivre." La veuve emmène donc son garçon chez le roi avec elle. Donnant une brouette⁴ et une pelle au garçon, le roi lui fait sarcler les allées de son jardin. Chaque jour, à midi, il vient lui donner une beurrée, et, le soir, il lui paie un sou. Mon garçon aime ça, rien de mieux; rien de plus beau!

Le voilà homme fait, et sa mère vieille. Un jour, il dit à sa mère: "Vous êtes assez vieille, et je suis capable de gagner votre vie et la mienne." — "Pauvre enfant! je pourrais bien encore t'aider." — "P'en'toute!⁵ vous avez assez travaillé, dans votre vie." Pendant bien des années, il travaille chez le roi.

Un soir, il dit à sa mère: "Depuis le temps que'⁶ je travaille chez le roi, je devrais avoir gagné quelque chose." La mère dit: "Va donc le voir." La journée faite, il demande au roi de *tirer* les comptes pour savoir ce qui en est. Le roi regarde dans son livre, compte, compte et compte. A son serviteur il revient quatre sous. Le serviteur dit à sa mère: "Ça n'est pas assez; je m'en vas ailleurs." — "Prends garde! répond sa mère; notre ville est si pauvre qu'il n'y a pas de gages." — "Il faut que je voie; j'avais gagné plus que ça, chez le roi."

¹ Il s'agit ici de la princesse qu'il a 'embrassée' au château où se trouvait la fontaine d'enmiance.

² On néglige assez curieusement ici de reparler du roi fait prisonnier et dont Thomas-bon-chasseur n'était que le valet. Ces inconséquences sont d'ailleurs fréquentes dans les contes populaires.

³ Récité par Paul Patry, à Saint-Victor, Beauce, en août 1914.

⁴ Ici prononcée *barouette*.

⁵ Pour *pas en tout*, i.e., "pas du tout."

⁶ Dans le sens de "il y a si longtemps que..."

Il marche toute la journée, le lendemain, cherchant partout; mais il ne trouve pas un pouce d'ouvrage. "Je te le disais bien, répète sa mère; il n'y a ici rien à gagner." Repart le lendemain, et remarche toute la journée, mais pour rien. Comme il n'a pas d'avances¹ et comme il faut toujours manger, il retourne chez le roi, et dit: "Il n'y a pas de quoi!² il faut bien que je gagne quelque chose." Le roi répond: "Ca me fait bien de la peine, mais j'en ai pris un autre à ta place." Il cherche encore de l'ouvrage pendant une journée, et il ne lui reste rien à manger. Retourne encore chez le roi: "Il me faut de quoi gagner, 'sans cérémonie';³ nous n'avons plus rien à manger." Le roi dit: "Je n'ai qu'une chose à t'offrir; si tu refuses, c'est la fin." — "Qu'est-ce que c'est?" — "Un de mes bâtiments part pour un long voyage sur mer; veux-tu t'engager cuisinier?" Il accepte et va dire à sa mère: "Le roi m'a engagé!" — "Tant mieux! ça nous sauvera toujours de la mort." S'en allant trouver le roi: "Qui fera vivre ma mère?" Le roi répond: "Je la ferai vivre *com'i'faut*." En le voyant partir, la mère dit: "Bon voyage, pauvre enfant!"

Le bâtiment part avec le jeune homme, et disparaît sur la mer.

Après plusieurs années de voyages, les marins 's'écartent'⁴ sur la mer. Affamés, ils ne savent plus où aller. Ils tirent à la courte paille pour savoir qui d'entre eux se fera manger. Le sort tombe sur le cuisinier, qui va être tué et mangé. Une idée lui vient — le danger donne des idées! Demande au capitaine de le laisser monter dans le plus haut mât pour voir s'il ne trouverait pas une *terrasse* quelque part. Le capitaine consent. Mon gars monte dans le plus haut mât, et il regarde partout avec la longue-vue. "Je vois de l'atterrage!" Le bâtiment s'en va frapper là, tout *dret*. Ce n'est qu'une île. Comme ils y descendant tous pour chercher de quoi manger, des fruitages, mon petit jeune homme est bien découragé. Sans chercher à manger, il marche sur l'île. Il arrive devant une porte ouverte, dans un rocher; entre, et aperçoit un vieillard aux cheveux blancs comme la neige, assis dans un fauteuil. Sur une table devant lui se trouve un médaillon.⁵ "Bonhomme, tu dors, et tu n'as pas besoin de ce médaillon." Il prend le médaillon, le met dans sa poche, et il sort.

Pendant ce temps, dans un *siffle*,⁶ l'île devient garnie de serpents. Effrayés, les matelots se sauvent à bord de leur bâtiment, qui prend le large. Trouvant le bâtiment parti, le jeune homme pense: "Je suis pour mourir; mais ils ne me tueront toujours pas." Il ouvre son mé-

¹ I.e., d'économies.

² Patry dit: "Il n'y a pas de *galagnel*"

³ Moquerie dont le sens est "à tout prix."

⁴ Se perdent.

⁵ Patry dit "une montre;" mais, d'après son explication, il s'agissait plutôt d'un médaillon.

⁶ I.e., dans un instant.

daillon, et il y aperçoit un portrait. "Jeune homme, que désires-tu?" demande le portrait. "Je désire être sur le pont de mon bâtimenit." Aussitôt, il s'y trouve transporté. Les matelots disent: "On te cherchait, et te voilà!" — "Ah! dit le capitaine, tu te cachais?" De nouveau, ils se préparent à le manger. Mais il dit: "Mon capitaine, il y a longtemps que je ne suis pas allé à l'église pour me confesser. Permettez-moi donc d'entrer dans ma chambre et de faire un acte de contrition." — "Oui," répond le capitaine. "Mes matelots, dit-il en se retournant, frappez-le sans qu'il en ait connaissance et pour qu'il meure de suite." En répondant "Oui," ils se placent à chaque côté de la porte. Le petit jeune homme, lui, se jette à genoux dans sa chambre et fait un acte de contrition. Puis il ouvre sa montre. "Que désires-tu?" demande le portrait. "Je désire qu'il y ait ici une table bien garnie de boire et de manger pour tout l'équipage, *sans rien manquer.*"¹ Tout de suite il y a une table bien garnie pour tout l'équipage, sur le pont du bâtimenit. Après avoir bien mangé avec les autres, il ouvre encore sa montre: "Jeune homme, qu'est-ce que tu désires?" — "Je me désire chez mon roi, au port de mer d'où je suis parti sur le bâtimenit. Et *d'un erac*² le bâtimenit y est transporté.

Quand le roi embarque à bord, le capitaine vient lui donner la main. "Comment *ç'a* été?" — "C'était bien triste, mais nous voilà bons! Vous savez, monsieur le roi, vous pouvez considérer votre cuisinier; comme on avait tiré à la courte paille pour le manger, il s'est mis à genoux pour prier, et il nous a attiré de quoi boire et manger." — "Puisque c'est comme *ça*," dit le roi, qui est bien content, "je vas te donner ma fille à marier."

Après le mariage, le roi dit: "Il n'y a rien à gagner, nulle part; restez au château avec moi." — "Monsieur le roi, je vas essayer de vivre par moi-même, si c'est possible." A sa femme il dit: "Il faudrait *se bâtir*³ et avoir un parterre en rond, d'où on verrait le fleuve tout autour, rien de plus beau!" Quand ils arrivent en voiture, au plus beau de la ville, il dit à sa femme: "Ça te plairait-i, ici?" — "Ça me plairait bien, mais c'est bourré de maisons." Il répond: "Ça [ne] fait rien. *Revire-toi.*" Elle se *revire*, et il ouvre sa montre. "Jeune homme, que désires-tu?" — "Je me désire un château ici, tel que le roi n'en a jamais vu, avec son nom et celui de la reine écrits en lettres d'or au-dessus de la porte; je souhaite tout ce qu'il y faut, et toutes sortes de 'beautés.'⁴" Et le château apparaît devant eux. Pendant qu'ils marchent dans l'allée, ils entendent sept sons de musique, ce qu'il y a de plus beau. Jamais on n'a vu de château si merveilleux. — Je n'en ai pas de pareil, moi! Vous? Il y entre avec sa dame, et souhaite à boire et à manger sur une table, dans son salon. Le repas

¹ Et qu'il n'y manque rien.

³ I.e., se construire une maison.

² En un instant.

⁴ Belles choses.

est servi, rien de mieux. "A'ct'*heure*, il faut retourner chez mon père." Ils s'en vont chez le roi, à qui ils disent: "Quand vous voudrez venir nous voir, vous ferez le tour de la ville, et vous trouverez votre nom et le nôtre écrits sur notre porte." Le roi répond: "Oui!"

Le lendemain, le roi attelle, s'en va faire un tour dans la ville, et trouve un château *n redoublant* plus beau que le sien..., bien bâti! Il entre. On est bien content de le voir. Son gendre l'amène dans son salon, où se trouve la table la mieux garnie pour boire et pour manger qu'on ait jamais vue.

Un prince allait depuis longtemps 'voir'¹ la princesse, avant qu'elle se marie. Après un long voyage, il arrive, et demande au roi: "Où est donc la princesse?" Le roi répond: "Elle est mariée... Et c'est à un cuisinier qui s'est fait bâtir le plus beau château de la ville. C'est bien aisé de trouver ce château: mon nom et le sien sont écrits en grosses lettres d'or au-dessus de la porte." Le prince dit: "M'a toujou ben aller les voir." Et il trouve leur château de suite, comme de raison, pendant que le cuisinier, lui s'*adonnait* à être dans la ville à jaser un peu. Le prince entre, et il trouve que tout est bien beau, au château. Il demande à la princesse: "T'es ben icite?" — "Ah! oui." Elle l'emmène visiter toutes les chambres, partout, en marchant en avant de lui, d'une chambre à l'autre. Quand elle lui montre sa chambre, il aperçoit le médaillon à la tête du lit. Sans qu'elle le voit, il le prend et le met dans sa poche. Ayant tout visité, il lui souhaite le bonsoir et s'en va.

Rendu dehors, il ouvre le médaillon. Le portrait lui dit: "Jeune homme, qu'est-ce que tu désires?" — "Je me désire au fond de la mer la plus creuse avec le château et la princesse." Le voilà au fond de la mer avec le château et la princesse.

Le cuisinier, dans la ville, s'en revient chez lui. Plus de château, ni femme, ni rien! Vous pensez bien que c'est un homme *dévisagé!*² Il part et s'en va en pleurant chez son beau-père le roi. "Qu'est-ce que t'as?" — "Parlez-m'en pas! mon château et ma femme, tout est parti, et je ne sais pas où c'est." Le roi aussi est bien découragé. Il dit: "Tiens! pauvre enfant, tu es un bien bon garçon!" Il lui donne quatre beaux jeunes chevaux chargés d'or et d'argent, et il dit: "Dépense toute! Il faut que tu trouves ta femme et ton château."

Voilà le gendre du roi parti. Il marche tant qu'à la fin il a bien fait deux fois le tour de la terre, et il a dépensé tout son argent. Il est là, sans un sou, et ses chevaux ruinés, quand un [colporteur³] arrive. Il lui dit: "Veux-tu acheter mes chevaux? Je n'ai plus rien." Le colporteur demande: "Comment-c'⁴ tu demandes? J'ai rien que⁵

¹ I.e., courtisait.

² Dans le sens de "profondément étonné et désappointé."

³ Patry disait *pédleur* (de l'anglais "pedler").

⁴ Pour "combien demandes-tu?"

⁵ Pour "je n'ai rien que."

cinquante sous¹ dans ma poche. Les veux-tu?" Il répond: "Oui!" Ayant reçu ses cinquante sous, il part à pied, et marche, marche. Il arrive au bout du chemin, où il n'y a plus qu'un sentier.² Au bout du sentier se trouve une maison. Rentre dans la maison, et y voit des gens pas riches, qui n'ont rien que du 'pain de caribou' (pain d'orge). C'est encore pareil! Paye son pain cinquante sous, le met sous son bras, part et marche. Il prend le petit sentier dans le bois, en pensant: "Il faut toujours bien que je périsse!" Bien loin, dans un bois épouvantable, il arrive dans une petite aire *qu'il y a*. C'*qu'il* trouve, là? Un petit château couvert de paille et de jones de mer. Il entre. Un vieillard aux cheveux blanches comme de la neige y est assis. "Cher jeune homme, d'où venez-vous? Voilà mille ans que je suis ici, et vous êtes le premier homme que je vois." — "Ah, il répond, mon 'vieux vieillard!' J'avais un beau château et ma femme. Tout a disparu, et je ne sais pas où c'est. J'ai dépensé à les chercher la charge d'or et d'argent de quatre chevaux, et je ne les ai pas encore trouvés." Le vieillard dit: "Restez ici pour la nuit. C'est moi qui suis le maître de tous les oiseaux qui vivent sur la terre. S'ils peuvent le voir, je saurai demain matin où est votre château." *De manière que* le jeune homme y couche. Le lendemain matin, le père³ sort à la porte, appelle toutes 'sortes d'espèces' d'oiseaux, et il leur demande s'ils ont vu quelque part un château tel qu'il leur dépeint. Les oiseaux, en arrivant, disent: "Nous ne l'avons pas vu." Pas un ne l'a vu. Il ne manque plus qu'un vieux corbeau — ça faisait plus de mille ans qu'il roulait,⁴ ce corbeau-là. Le vieillard dit: "Si le corbeau ne l'a pas vu, pas un autre ne l'a pas vu, pas un autre ne l'a vu, parce que ça fait sept ou huit fois qu'il fait le tour de la terre." Voilà le vieux corbeau qui arrive. "Mon corbeau! demande le vieillard, as-tu vu tel château, de telle manière?" Le corbeau répond: "Non!" — "Il n'est pas sur la terre, ton château, dit le maître des oiseaux. *A'ct'heure*, je ne vois pas *d'autre chose*⁵... Vous irez trouver une de mes sœurs, qui reste de l'autre bord de la grand'mer bleue." Il dit à son corbeau: "Tu vas aller mener cet homme-là chez ma sœur." Il lui donne à manger *com'i faut*. Au garçon il dit: "Apportez dans vos poches quelques morceaux de ce caribou que j'ai tué; parce qu'il criera, quand la faim le prendra." A peine monté sur le dos du corbeau voilà mon jeune homme parti. Il le claque; et l'oiseau vole, et puis vole. Quand il a fait un bon *boute*, il se retourne, et *ptâ*... *ptâ!*⁶ Le jeune homme

¹ Patry dit *cent*.

² Au lieu de "sentier" Patry disait *chantier*.

³ Pour "le vieillard."

⁴ Patry dit *ronnait* (anglicisme) de "run." "Rouler" est un synonyme souvent usité ici.

⁵ A faire que ceci:...

⁶ Ici le conteur imitait le cri rauque de l'oiseau.

lui jette un morceau de viande dans la *gueule*,¹ et il claque! La mer bleue avait mille lieues de traverse.² L'oiseau vole encore pas mal loin, et *ptâ, ptâ!* Il lui faut encore un autre morceau de viande.

Vers le soir, ils arrivent de l'autre côté de la mer bleue, près d'un petit château, au bord de la mer, pauvre, couvert en jonc, et avec une petite porte. Le [voyageur] entre, et il y trouve une vieille femme habillée rien qu'avec ses grands cheveux³ blancs comme la neige. "Cher ami, dit-elle, comment ça se fait que vous êtes venu jusqu'ici? Il y a deux mille ans que je suis ici, vous êtes le premier homme que je vois. Dites-moi donc ce que vous cherchez?" Il répond: "Ma vieille mère, je cherche mon château et ma femme." — "Vous allez rester jusqu'à demain matin. C'est moi qui suis la maîtresse de tous les poissons de la mer." Le lendemain matin, la vieille s'en va au bord de la mer, et elle fesse dans l'eau. A toutes espèces de poissons qui viennent à elle, elle demande: "Avez-vous vu tel château?" Aux autres poissons qui arrivent elle répète: "Avez-vous vu tel château?" Mais personne ne l'a vu. Tout à coup arrive une vieille rate d'eau, qui dit: "Je l'ai trouvé, moi; j'achève d'y percer une planche, pour arriver à une 'tinette' de confitures." La bonne-femme lui demande: "Pourrais-tu avoir le médaillon que le prince cache si bien?" La rate dit: "Oui, je *cré* que je peux y aller; mais c'est loin, au fond de la mer la plus creuse. Demain matin, je serai peut-être revenue." La vieille rate part, marche, marche, et arrive au château, au fond de la mer la plus creuse, pendant que le prince et la princesse dorment, tous les deux. Cherchant partout dans leur chambre, la rate finit par trouver le médaillon à la tête du lit. Elle le prend, et se sauve avec, en passant par le trou par où elle est entrée.

Le lendemain matin, *comme de fait*, la rate *ressoud* avec le médaillon. La vieille dit au jeune homme: "Tiens! voilà votre médaillon." Content, je vous garantis qu'il l'est! "Bonne vieille! il dit, que désirez-vous pour votre récompense?" — "Pauvre enfant! ça fait si longtemps que je suis ici seule avec les poissons... Souhaite-moi morte et dans le paradis." Le jeune homme ouvre son médaillon, qui lui dit: "Que veux-tu?" Il répond: "Je souhaite la vieille fée morte et dans le paradis." La voilà morte et partie. Quand il l'ouvre encore, le médaillon dit: "Qu'est-ce que tu désires?" — "Je me désire rendu au petit château du 'vieux vieillard' d'où je suis parti." Le voyant arriver, le vieillard dit: "Bonjour, bonjour! as-tu réussi?" — "Ah! il dit, oui! Bon vieux, que désirez-vous pour la chance que vous m'avez donnée?" — "Pauvre enfant! il y a bien longtemps que je suis seul ici, à pâtir. Souhaite-moi quelque chose à boire et à manger,

¹ Pour "bec."

² I.e., de largeur.

³ Patry ici ajouta: "Dans le temps passé, les fées ne s'habillaient qu'avec leurs cheveux."

et une belle bouteille de *brandy*.” A peine ces choses sont-elles souhaitées qu’elles arrivent. Tout y est, tout ce qu’il faut au vieillard pour boire et manger tant qu’il restera là, et une belle bouteille de *brandy*. — Je n’ai pas eu la chance de passer par là, parce que j’y aurais pris un coup!

De là, le jeune homme part et marche, marche. Quand il a fait un bon bout, il ouvre son médaillon. “Jeune homme, qu’est-ce que tu désires?” — “Je me désire rendu au château de mon beau-père, le roi.” Et le voilà rendu au château du roi. On le trouve bien changé! Ça fait longtemps qu’il est parti, bien des années. Le roi lui demande: “Bien, as-tu pu trouver ta femme?” Il répond: “Oui! vous allez venir avec moi, vous et la reine.” Et tous trois ils partent pour la place où était son château avant de disparaître. Là, le jeune homme prend son médaillon et l’ouvre. “Qu’est-ce que tu désires?” Le gendre du roi répond: “Je désire mon château ici, tel qu’il était.” Voilà le château revenu, avec sa femme et le gars (qui lui a joué ce tour). Le roi dit: “*A cl’heure*, quelle justice veux-tu lui faire,¹ à ce gars-là, qui est parti de même avec ta femme?” Le jeune homme répond: “Je lui souhaite une *musique*² pour qu’il courre les chemins tout le reste de sa vie, en tournant la manivelle.”

Quant à lui, il est bien content de retrouver sa femme et de vivre avec elle, jusqu’à la fin de ses jours. Son médaillon, il ne l’a plus laissé traîner, je vous en donne ma parole!

Je ne sais pas ce qui leur est arrivé depuis ce temps. Ils sont peut-être encore là, *badame!*³ Mais je n’y suis pas allé depuis; et ça fait bien des années. Vous savez, c’est un peu plus vieux que moi!

56. LE CHÂTEAU ROND DE LA MER ROUGE.⁴

Une fois, il est bon de vous dire, c’était un roi, sa femme et leur enfant, un petit garçon.

Le roi dit, un jour, à sa femme: “Je vas au ourd’hui visiter mes parties, dans ma forêt. Viens-tu avec moi?” — “Oui, allons-y en voiture!”

Le long du chemin, dans la forêt, c’qu’ils voient à terre? Une petite serviette blanche. Le roi dit à la reine: “Je débarque pour la ramasser.” — “Mon mari! ne touche pas à cette serviette. Il ne faut

¹ I.e., quel châtiment lui infliges-tu.

² I.e., orgue de Barbarie.

³ Exclamation dont le sens vague se rapproche ici de “qui sait!”

⁴ Recueilli en juillet, 1915, à Sainte-Anne, Kamouraska, d’Achille Fournier. Ce conte vient d’un Canadien de la rive nord du fleuve Saint-Laurent, à qui Fournier l’entendit réciter, il y a plus de cinq ans. Ici le conteur ajouta: “Si j’avais cru devoir vous donner ces contes par écrit, j’en aurais bien appris deux mille. Rien ne m’était plus facile, et j’en ai tant entendu conter!”

pas ramasser ce qu'on trouve dans le chemin."—"Bien! si la serviette est encore là quand nous repasserons, je la ramasseraï."

En s'en revenant, le roi voit la serviette à la même place, le long du chemin. Il débarque de sa voiture et la ramasse. Qu'est-ce qui sort de sous la serviette? Une vieille fée galeuse. "Tiens! dit la fée, je viens d'arracher les deux yeux à ta femme, que tu vas chasser pour toujours dans la forêt, pour m'épouser à sa place." En pleurant à tue-tête la reine part avec son petit garçon dans la forêt, pour ne plus jamais remettre les pieds au château du roi, qui est bien forcé d'épouser la sorcière.

Une fois son enfant devenu *grandette*,¹ la femme aveugle l'envoie au château du roi. En rencontrant le roi, le garçon dit: "Bonjour! je viens vous trouver, *poupa*."—"Mon petit garçon! tu vas rester avec nous, *d'ct'heure*. Tu m'as l'air pas mal fin." La belle-mère le regarde de travers, sans rien dire.

Quelques jours après, la femme dit au roi: "Ton petit gars passe son temps à se vanter. Il a dit qu'il était capable d'aller chercher le château au fond de la mer Rouge, à cent mille brasses d'eau." Le roi dit: "Mon garçon! tu t'es vanté [de pouvoir] aller chercher le château de la mer Rouge, à cent mille brasses d'eau? Tu vas y aller!"—"Poupa! je ne m'en suis pas vanté. Mais j'irai *ben*, s'il faut y aller." Et il part avec un petit sac de provisions sur son dos, le pauvre petit gars!

Le voilà qui arrive à une petite cabane de branches, dans les bois. Pan, pan, pan! à la porte. "Entrez!" C'est une grande fée effrayante, à qui le feu sort par la bouche, qui ouvre la porte. "Mon petit gars, tu as l'air à avoir peur de moi?"—"Oui, j'ai pas mal peur."—"Où c'que tu vas donc, mon petit garçon?"—"Je m'en vas chercher le château rond, à cent mille brasses d'eau, dans la mer Rouge. Etes-vous capable de me dire où il est, vous?" Elle répond: "Non, je ne suis pas capable de te le dire. Mais j'ai deux de mes sœurs qui restent plus loin, dans la forêt. Quand tu arriveras chez la première, demande-lui où est l'autre."—"Merci, grand'mère!" Le garçon part, marche encore une journée, et arrive chez la fée, vers le soir. Cette fée est encore plus affreuse que sa sœur, et le feu lui sort long comme le bras de la bouche. Le petit garçon n'ose pas même approcher de sa cabane. "Mon petit gars! elle dit, tu as l'air à avoir peur?"—"Oui, grand'mère, j'ai pas mal peur de vous. Vous êtes assez effrayante, avec ce feu qui vous sort de la bouche."—"N'aie pas peur! Je ne te ferai pas de mal. Mais dis-moi ce que tu cherches."—"Je cherche le château qui est à mille brasses d'eau, dans la mer Rouge." La fée répond: "Bien! j'ai une de mes sœurs qui reste plus loin, dans la forêt. Vas-y! et elle t'enseignera où est le châ-

¹ I.e., passablement grande.

teau rond de la mer Rouge." Il repart dans le chemin qu'elle lui enseigne, marche toute la journée et arrive, vers le soir, à une petite cabane de branches. Là vivait la troisième fée, la plus abominable de toutes. "Mon petit gars! tu n'oses pas approcher de ma cabane ? Tu as peur?" — "Oui, grand'mère, j'ai pas mal peur." — "Que cherches-tu, ici?" — "Etes-vous capable de m'enseigner où est le château rond, à cent mille brasses d'eau, dans la mer Rouge?" — "C'est ce qu'on va voir! répond la sorcière. Le roi des poissons va venir ici, *beto*,¹ et je vas lui demander où est le château." La fée va dehors crier: "Roi des poissons, roi des poissons!" Et au roi des poissons qui arrive, elle demande: "Sais-tu où est le château rond, à cent mille brasses d'eau, dans la mer Rouge ? L'as-tu jamais vu?" — "Oui, je l'ai vu, répond le roi des poissons; c'est là-bas, tout *dret*, au *tapon*² clair qu'on voit au fond de l'eau." La fée dit au petit garçon: "Tiens! tu vas prendre ma petite chaloupe à deux rames et tu vas te rendre là, tout *dret*." — "Merci, grand'mère!"

Le garçon commence à ramer vers le *tapon* clair. Le voilà qui arrive droit au château, *accoste sa petite chaloupe à ras*,³ et aperçoit trois princesses, au deuxième étage du château. "Mon petit jeune homme! disent-elles, où vas-tu?" — "Je vas chercher le château rond, à cent mille brasses d'eau, dans la mer Rouge. C'est-i *icite*?" — "Oui, c'est *icite*." Quand il approche, elles disent: "Bien! mon petit garçon, nous allons t'aider à monter ici." Lui jetant des *cordages*, elles lui disent: "Attache-toi le pied!" Et, tirant toutes les trois à l'autre bout de la corde, elles le montent à elles, les pieds en l'air et la tête en bas. Rendu en haut, elles lui demandent ensemble toutes les trois: "Voyons! laquelle de nous veux-tu épouser?" Il y en avait une de quinze ans, une de vingt ans et une de vingt-cinq ans. C'est à celle⁴ de quinze ans qu'il se marie.

Le soir, quand il se couche, c'qu'il voit dans la chambre d'à côté? Trois lumières. Il demande à sa princesse: "Qu'est-ce que ça veut dire, ces trois lumières?" — "Bien, mon cher petit mari, ça me coûte de te le dire." — "Mais pourquoi donc?" — "Je vas te le dire; mais prends bien garde de 'me déclarer.' Ces deux lumières, ce sont des *ciarges*.⁵ Ils sont la vie de mes sœurs; si tu tuais⁶ ces deux lumières, mes sœurs tomberaient raide mortes." — "Et l'autre lumière?" — "C'cst la vie de la vieille fée galeuse, qui est mariée au roi. Dans un plat, sur la table, sont les deux yeux qu'elle a arrachés à la princesse du roi. Si tu tuais cette chandelle, la vieille fée galeuse tomberait raide morte."

¹ Bientôt.

² I.e., une tache, un point.

³ I.e., tout près.

⁴ Fournier disait: ". . . la celle de . . ."

⁵ Ciérge.

⁶ Éteignais.

Pendant la nuit, le jeune homme se lève et va tuer deux lumières, les sœurs de sa princesse. Puis il s'en revient se coucher tranquillement. C'qu'il aperçoit, au-dessus de son lit, le lendemain matin? Une poignée avec des cordes. "Dis-moi donc, ma femme, ce que ça veut dire?" — "Mon cher mari, tu n'aurais qu'à tirer sur ces poignées pour te trouver transporté à la porte du château du roi et de la vieille fée galeuse."

En se levant, la princesse va voir aux lumières, et trouve ses deux sœurs mortes. "Ah, mon cher mari, tu as tué mes sœurs?" — "Oui, ma femme! Si je ne les avais pas eu tuées, c'eût été mon malheur.¹ A l'heure, j'en suis débarrassé."

Comme le jeune homme va tirer sur les poignées en se souhaitant transporté avec le château rond à la porte du château de son père, la vieille fée galeuse se met à se plaindre en disant: "Ah, que je suis malade, mon mari! Mon *Gieu!*² que j'ai mal au ventre!" — "Mais, dit le roi, qu'as-tu donc, ma femme?" — "Ah, que je suis donc malade, Seigneur!" Le jeune homme entre et dit: "Tiens, ma vieille 'possédée!' C'est toi qui as arraché les deux yeux de ma mère en l'envoyant pour toujours dans la forêt. Aujourd'hui, j'ai ta vie dans ma main. Tu vas mourir." Il tue le cierge, et la fée tombe raide morte. "Mais, mon petit garçon, dit le roi, qu'as-tu fait là?" — "Poupa, aimez-vous mieux cette vieille fée galeuse que votre femme, une princesse? Venez avec moi, dans la forêt, chercher ma mère aveugle, pour la ramener." Tous les deux, ils s'en vont en voiture dans la forêt et arrivent à l'endroit où la princesse aveugle vit seule, dans une cabane. A sa mère le jeune homme remet les deux yeux qu'il a pris chez la fée; et voilà qu'elle recouvre la vue. Le roi la *pogne* par le cou et l'embrasse; vous pouvez bien vous l'imaginer elle était autrement plus belle que la vieille fée galeuse!

Revenus ensemble au château, le petit prince vécut toujours heureux avec la petite princesse du château rond de la mer Rouge, et le roi, avec sa femme. Prenez-en ma parole! Il n'eut jamais l'idée, depuis, de ramasser les serviettes, le long du chemin.

Et moi, ils m'ont renvoyé ici vous le raconter.

57. LE SABRE MAGIQUE.³

Une fois, c'était un nommé Petit-Jean, dont le père était roi.

Pour tout héritage, Petit-Jean reçoit de son père un sabre coupant sept lieues à la ronde. Avec son sabre, il part à pied pour voyage.

¹ Le texte de Fournier, ici, est: "Si je les *avais pas eu* tuées, c'était mon malheur."

² Dieu.

³ Conte, Achille Fournier, qui apprit ce conte d'un Canadien, dans le New-Hampshire, il y a une trentaine d'années. Recueilli à Sainte-Anne, Kamouraska en juillet, 1915.

Le voilà qui entre dans un bois, où il y a bien long 'de traverse.' Toujours, après bien des journées, il arrive à une petite ville.

L'ennui le prenant, il veut revenir chez son père. Quand il s'informe du chemin à suivre, on lui répond: "Il y a deux chemins; le premier est le chemin ordinaire, mais l'autre a cinquante lieues de raccourci. Monsieur, prenez le chemin de raccourci; mais vous trouverez, à certains endroits, qu'il n'y a pas de pont sur les rivières." Petit-Jean répond: "Oui, je pique au raccourci; quand il me faudra un pont sur les rivières, je couperai avec mon sabre un gros arbre, qui me servira de pont."

Il part, marche et arrive à une grande rivière. Comme il n'y a pas de pont, avec son sabre il coupe deux arbres qu'il fait tomber de travers sur la rivière. S'en servant comme d'un pont, il traverse, marche encore, et arrive à une ville. Là, il s'en va à un hôtel et demande à loger. Ayant faim, il demande à manger au maître et dit: "Donnez-moi une *bolée de cortons*."¹ — "Mon pauvre ami, répond l'hôtelier, la viande ici est une chose bien rare; le roi n'est pas capable de garder d'animaux. Ses vaches et ses bœufs ont tous été détruits dans la forêt. Les armées qu'il a envoyées pour garder les animaux ont, elles aussi, toutes péri. C'est une chose bien curieuse et triste." Petit-Jean reprend: "Va dire au roi que s'il m'envoie dans la forêt garder ses animaux, il n'aura pas à craindre de malheur." L'hôtelier part et s'en va dire au roi: "Sire mon roi, il y a chez nous un nommé Petit-Jean qui prétend être capable de garder vos animaux, dans la forêt."

Le lendemain matin, le roi envoie ses valets chercher Petit-Jean. Aussitôt que Petit-Jean arrive, il demande: "Tu prétends être capable de garder mes vaches dans la forêt, toi?" — "Oui, sire le roi, la peur ne me connaît point." Il part avec le troupeau du roi, et s'en va vers la forêt. Les bœufs ont de la misère à marcher et les vaches *tricolent*² dans le chemin. Mais Petit-Jean les mène en criant: "*Hatohol, hatohol!*" Rendu dans la forêt, il s'*assit*³ sur une souche, en gardant ses animaux. Fatigué d'être assis, à la fin, il part, et s'en va vers la montagne. En chemin, il aperçoit un petit bonhomme, près d'un ruisseau, qui se met les pieds dans l'eau, commence à grandir, et grandit à vue d'œil. Il grandit, grandit et devient si grand qu'il dépasse la montagne, en haut. C'était lui, cet être-là, qui détruisait les troupeaux et les armées du roi. Petit-Jean, qui n'a peur de rien, prend son sabre et se tenant sur le haut de la montagne, d'un coup de sabre, lui 'décolle la tête de sur ses épaules.' Redescendant de la montagne, il aperçoit un beau château, où il entre et rencontre trois princesses. "Mais, princesses, par quelle aventure êtes-

¹ Panne apprêtée; rillettes du pays.

² Chancellent.

³ S'assied.

vous ici?"¹ — "Bien! répondent-elles, nous sommes 'gardées' par trois géants." — "Ah je sais *c'que* vous êtes *à ct'heure*. Demain, je viendrai vous chercher, moi qui ai détruit le petit bonhomme qui grandissait en se mettant les pieds dans le *russeau*.² Demain, je ferai périr les géants."

Quand Petit-Jean ramène les vaches du roi au château, ce jour-là, elles ont du lait 'à plein.' "Sire le roi, demande Petit-Jean, vous n'avez pas de princesses?" Le roi répond: "J'avais trois filles, trois belles princesses. Mais je ne sais pas *où*'c'qu'elles sont. Il y a plus de dix ans qu'elles ont été enlevées." — "Je sais *ou*'c'qu'elles sont, moi. Elles ont été enlevées par trois géants, qui vivent dans le château de la montagne. Quelle récompense me donnerez-vous, sire le roi, si je me bats avec les géants et si je délivre vos princesses?" — "J'ai déjà essayé de faire détruire les géants par mes armées, mais sans réussir. Si tu délivres mes princesses, tu pourras épouser celle qui te plaira le plus."

Le lendemain matin, Petit-Jean part encore pour la forêt, avec ses vaches. Il y a là tellement de bonne herbe que les vaches se soûlent dans un 'rien de temps' et n'ont plus besoin de manger. Pendant ce temps-là, Petit-Jean s'en va de l'autre *bord* de la montagne, au château des géants. Les géants étant sortis, Petit-Jean se fourre sous une cuve. En arrivant, le soir, les géants disent: "Ça sent la viande fraîche! Qu'est-ce que ça veut dire, nos princesses?" — "Vous voyez bien que vous êtes fous, puisqu'il n'y a pas de viande fraîche, ici. Reposez-vous et dormez tranquilles."

Une fois les géants couchés et endormis, Petit-Jean sort de sous la cuve avec son sabre, et, dans un clin d'œil, il tue les trois géants. Aux prisonnières il dit: "Princesses, vous allez vous en venir avec moi, au château de votre père le roi." Et ils s'en vont tous les quatre au château du roi. "Laquelle de mes princesses veux-tu épouser?" demande le roi à Petit-Jean. Celui-ci répond: "C'est la plus jeune que j'épouse."

Pendant les noces, le roi donne à Petit-Jean son château et son royaume, en lui disant: "Ça te revient, puisque seul, avec ton sabre, tu as été capable de détruire ce qui avait causé la perte de toutes mes armées."

C'est tout.³

¹ Le texte du conteur ici, est: "Par quelle aventure *que* vous êtes *icite?*"

² Ruisseau.

³ A en juger par la sécheresse de ce récit, il est évident que Fournier en avait oublié nombre de traits.

58. LES TROIS FRÈRES ET LA BÊTE-À-SEPT-TÊTES.¹

Une fois, c'est bon de vous dire, il y avait un roi.

Ses trois garçons, un jour, viennent lui dire: "Poupa, nous avons tous les trois décidé de partir. Donnez-nous chacun un chien, un poney, un lion et une fleur de votre rosier."² A chacun de ses fils le roi donne un chien, un poney, un lion et une rose.

Partis tous les trois en voyage, les frères arrivent à la fourche des quatre chemins.³ L'un d'eux, nommé Petit-Jean, dit: "Vous, mes frères, restez ici à m'attendre. Je vous laisse ma fleur; gardez-la bien. Mais si elle vient à pâlir, accourez à mon secours." Ses frères y ayant consenti, il part et s'en va. Arrive chez un forgeron comme il n'y en a guère, de nos jours. Il se fait faire par le forgeron un sabre coupant à sept lieues à la ronde. Vingt piastres, c'est le prix que lui demande le forgeron.

Le sabre sur son épaule, Petit-Jean part et arrive dans une petite ville voisine. La ville est toute en deuil. Entrant chez un vieillard, il demande: "Mais pourquoi donc la ville est-elle toute en deuil?" Le vieillard répond: "Une des princesses du roi va être dévorée par la Bête-à-sept-têtes, demain matin, sur la plus haute montagne." Petit-Jean couche chez le vieux, cette nuit-là, et, le lendemain matin, il monte sur la haute montagne, où la princesse va être dévorée. "Belle princesse, dit-il, que faites-vous, ici?" Elle répond: "A tous les sept ans, la Bête-à-sept-têtes dévore une des princesses de mon père."— "Bien! moi, je suis venu combattre avec la Bête-à-sept-têtes. Si vous voulez promettre de m'épouser, je vas vous sauver la vie." La princesse répond: "Certainement, je le promets; et vous l'aurez bien gagné si, en tuant la bête, vous me sauvez la vie."

Tout à coup on entend un vacarme épouvantable. Voilà la Bête-à-sept-têtes qui, s'approchant, se fait un chemin à travers le bois et renverse les arbres sur son passage. Comme elle approche, Petit-Jean, du premier coup de sabre, lui abat cinq têtes. "Quartier pour un quart d'heure!" demande la Bête-à-sept-têtes. Le quart d'heure passé, la bête s'élance de nouveau. Petit-Jean, avec son sabre, envoie *revoler* à cent pieds en l'air les deux têtes qui lui restent. Aussitôt qu'il met son sabre sur le dos du [monstre], les têtes se fendent en quatre. "Princesse, dit-il, donnez-moi votre mouchoir de poche, pour que j'y mette les sept langues de la bête." Ayant enveloppé

¹ Recueilli à Sainte-Anne, Kamouraska, en juillet, 1915. Le conteur, Achille Fournier, dit avoir appris ce conte, il y a bien longtemps, de Jérémie Ouellet, aussi de Sainte-Anne.

² Voici le texte du conteur: "On voudrait avoir chacun un chien, chacun un poney... et chacun une fleur"...

³ Fournier disait: "aux quatre fourches des chemins."

les langues dans le mouchoir, il ajoute: "Vous, princesse, retournez au château de votre père. Moi, je retourne chez le vieillard qui me loge." Et il part seul.

En chemin, la princesse rencontre le charbonnier du roi, qui dit: "C'que c'est que ça? Tu devais être dévorée ce matin par la Bête-à-sept-têtes, et te voilà?" Avant qu'elle puisse tout lui expliquer, le charbonnier reprend: "Il faut que tu déclares à ton père que c'est moi qui t'ai délivrée et qui ai tué la bête; autrement, je te fais mourir." Il faut bien qu'elle le lui promette! Toujours qu'elle part avec lui, dans son tombereau, et remonte à la montagne. Là, il prend les sept têtes de la bête, les met dans le tombereau et redescend au château du roi. "Sire le roi, c'est moi qui ai délivré votre princesse et qui ai tué la Bête-à-sept-têtes avec ma pelle et mon pic." N'en revenant pas,¹ le roi dit: "Et moi qui ai envoyé une centaine d'armées pour la détruire, sans y jamais arriver!"

C'est donc le charbonnier, qui prétend avoir délivré la princesse, qui l'a gagnée et qui va l'épouser.

Quand les noces commencent, Petit-Jean dit à son chien: "Va me q'ri le plus beau rôti qui se trouve sur la table de noces, chez le roi." A la porte, le chien gratte et sile. La princesse dit: "Laissez-le donc entrer." Après avoir regardé le chien, la princesse va trouver son père le roi: "Poupa, voulez-vous m'accorder une grâce?" — "Qu'est-ce que c'est donc, ma fille?" — "Donnez-moi le plus beau rôti sur votre table." — "Foi de roi, prends-le." Prend le rôti sur la table, sort et va l'accrocher au cou du chien, qui repart et va trouver son maître.

Une fois le chien revenu, Petit-Jean dit à son petit poney:² "Toi, va chez le roi, me chercher le plus beau pain qui se trouve sur sa table." Quand le petit poney cogne à la porte du château, la princesse le fait entrer. L'ayant regardé, elle part et va trouver son père: "Poupa, une deuxième grâce: je voudrais le plus beau pain qui se trouve sur votre table." — "Foi de roi, prends-le encore." Elle le prend, sort et va l'accrocher au cou du petit poney, qui s'en retourne à son maître.

Petit-Jean dit alors à son lion: "Toi, va me chercher la plus belle bouteille de champagne sur la table du roi." Quand le lion arrive au château, en grondant, on lui ouvre la porte. Le lion entre et s'approche du roi, qui a quasiment peur. "Mon père, dit la princesse, prenez garde de vous faire dévorer. Donnez-moi pour lui la plus belle bouteille de champagne sur votre table." — "Foi de roi, donnez'i." A ses valets le roi dit: "Vous autres, allez voir où c'que³ va tout ce manger-là. Il y a quelque chose qui ne va pas." Les valets partent sur les traces du lion et arrivent chez Petit-Jean. En en-

¹ De surprise.

² Fournier prononçait *pâné*

³ Où est-ce que...

trant, les valets disent: "Qu'est-ce que ça veut dire? Vous faites tout *charrier* le manger du roi." Petit-Jean répond sans se déranger: "Allez dire au roi qu'il vienne me trouver, s'il a affaire à moi. Ce n'est pas à vous autres, mais au roi que je parlerai." Les valets répètent ça au roi, qui s'en va tout droit chez Petit-Jean. "Dis-moi donc ce que ça veut dire? Tu fais tout *charrier* mon manger, ce matin?" — "Sire le roi, pourquoi n'avez-vous pas fait inviter ce vieux-ci à votre fête? Il faut qu'il mange lui *étou* et qu'il se sente des noces,¹ comme tout le monde que vous avez invité." Le roi répond: "Vous viendrez tous les deux, à soir, et vous souperez au château."

Le soir arrivé, Petit-Jean emmène le vieux avec lui, et il entre au château avec le sabre sur son épaule. Entré, il plante le sabre dans le mur, près de la porte. Le château en branle² — c[e n]'était pas qu'un petit sabre!

Pendant le souper, Petit-Jean dit: "*A'ct'heure*, sire le roi, faites conter son histoire à votre charbonnier. Mais auparavant, faites condamner tout,³ pour que personne ne sorte d'ici." Le roi dit: "Mon petit charbonnier, conte-nous ton histoire." Le charbonnier commence: "Sire le roi, c'est moi qui ai détruit la Bête-à-sept-têtes avec ma pelle et mon pic. Et j'en ai rapporté les sept têtes dans mon tombereau." — "Sire le roi, dit Petit-Jean, *c'est-i* la coutume, ça? Avez-vous déjà vu des têtes sans langue? Celui qui aurait les sept langues serait-il plus *crèyabe*⁴ que celui qui a les sept têtes?" Comme les sept têtes de la bête sont sur la table, dans un grand plat d'or rempli d'eau, Petit-Jean les *vire* dans le plat, et il fait voir que, dans leur gueule, il n'y a pas de langue. Il répète: "Sire le roi, celui qui aurait les langues serait-il le plus *crèyabe*?" — "*Ben sûr!*" répond le roi. Petit-Jean prend les sept langues dans son mouchoir, et les remet dans les sept gueules, telles qu'elles étaient. Le roi dit: "Ah oui! celui qui a les sept langues est bien plus croyable que celui qui a les sept têtes." — "Ah, ah! hein, hein, hein!... Sire le roi!" dit le charbonnier, en se tenant le ventre à deux mains et en grimaçant, ... "Sire le roi! j'ai les 'coliques cordées.' Laissez-moi sortir d'ici?" — "Personne n'ira dehors *icite*, à soir; parole de roi! personne n'ira dehors." Se tournant vers Petit-Jean, il lui demande: "*A'ct'heure*, qu'est-ce que tu lui *ordonnes*,⁵ au charbonnier?" — "C'est moi qui va le mettre en fricassée. Je vas le détruire comme j'ai détruit la Bête-à-sept-têtes." Prenant son sabre, dans un clin d'œil, il le met en charpie. A la place du charbonnier, c'est lui qui épouse la princesse.

¹ Fournier disait: "de la noce."

² Fournier dit: "Le château n'en branle."

³ Condamner les portes et les fenêtres.

⁴ Croyable.

⁵ Dans le sens de "à quoi le condamnes-tu?"

Le soir, dans sa chambre, il plante son sabre dans le milieu du lit: "Qu'est-ce que ça veut dire? demande la princesse; tu as planté ton sabre dans le milieu du lit." Il répond: "Mais pourquoi cette petite lumière que je vois, là?" — "Tous les *ceuses*¹ qui s'en sont approchés, répond la princesse, n'en sont point revenus." Une fois la princesse endormie, Petit-Jean se lève et s'en va voir la petite lumière. C'qu'il y a, là? Une vieille magicienne qui, d'une voix claire, lui dit: "Tiens, Petit-Jean, prends donc cette *tite*² corde et touche donc à ces *tis* animaux." Petit-Jean prend la petite corde et met la main sur les petits animaux. Le voilà *amorphosé*³ en masse de sel, incapable d'en sortir.

Là-bas, à la fourche des chemins, ses frères voient pâlir la rose de Petit-Jean. Un de ses frères dit: "Je vas à son secours." Allant chez le même forgeron, lui aussi se fait forger un sabre coupant à sept lieues à la ronde.

Après avoir passé chez le vieux qui avait logé son frère, il se rend au château du roi. Il ressemblait tellement à Petit-Jean — les trois frères se ressemblaient comme trois gouttes d'eau — que, le voyant entrer, la princesse dit: "Voyons, mon cher mari, d'où c'que tu viens donc?" Faisant semblant de rien et lui laissant croire qu'il est Petit-Jean, il répond: "Je reviens de faire un tour dans la ville, pour m'amuser, comme il n'y a rien à faire ici."

Le soir venu, lui aussi plante son sabre dans le milieu du lit. La princesse dit: "Mon cher mari, pourquoi plantes-tu ton sabre dans le milieu du lit?" — "Pourquoi cette petite lumière-là?" demande-t-il. Elle répond: "Mais je te l'ai dit, hier soir: tous ceux qui y vont voir n'en reviennent point." Quand la princesse est endormie, lui aussi s'en va voir la lumière. Il arrive chez la vieille magicienne, qui dit [de sa voix criarde et grêle]:⁴ "Prends donc cette *tite* corde et touche donc à ces *tis* animaux." Prend la petite corde et touche aux petits animaux. Le voilà *amorphosé* en masse de sel.

Comme il avait, lui aussi, laissé sa rose à son frère, à la fourche des chemins, la rose pâlit.

Voyant ça, le troisième et dernier frère part, se rend chez le même forgeron et se fait faire un sabre coupant à sept lieues à la ronde. Le forgeron dit: "Il vous en faut donc bien, de ces sabres-là, vous autres!" — "N'importe! il nous en faut encore un."

Quand, comme son frère, il arrive chez le roi, la princesse dit: "Mon cher mari! mais, t'es toujours parti; tu ne restes pas avec ta femme. Je ne t'aurais jamais cru *si trotteux* que ça." — "Tais-toi donc, ma femme! J'ai bien des affaires à régler, et je n'ai pas encore assez de temps, dans le jour."

¹ Ceux.

² Petite.

³ Métamorphosé.

⁴ Le conteur ici imitait d'une manière comique la voix de la sorcière.

Le soir, comme ses frères, il plante son sabre dans le milieu du lit. "Mais, mon mari! pourquoi plantes-tu toujours ton sabre dans le milieu du lit?" — "Ma femme, quelle est cette petite lumière que je vois là?" — "Ça fait déjà deux fois que je te le dis, et tu me le redemandes toujours. Tous ceux qui vont voir cette petite lumière n'en reviennent jamais. La vieille sorcière les métamorphose en masses de sel."

Quand la princesse est endormie, le jeune homme va voir la petite lumière. La vieille lui dit de sa voix grêle: "Prends donc cette *tite* corde et touche à ces *tis* animaux." Il répond: "Arrête un peu, toi! Je ne suis pas pour toucher à tes petits animaux." Siffle après son lion et son chien; et, quand ils *ressoudent*, il leur dit: "Mon chien, mon lion, dévorez-la.... Mais attendez un petit brin. Toi, vieille sorcière, il faut que tu fasses revenir mes frères." Elle répond: "Prends le petit pot de graisse dans l'armoire et frottes-en les petites buttes que tu vois là." Prend le petit pot de graisse et frotte les buttes. Voilà ses frères délivrés et bien contents. Le lion et le chien ne font de la sorcière qu'une gueulée.

"Tiens! se disent les trois frères, nous nous ressemblons tant que la princesse ne pourra peut-être pas dire qui est son mari. Allons la voir, et ne lui disons pas qui est Petit-Jean." Comme ils arrivent au château, chez la princesse: "Qui est votre mari, belle princesse? Pouvez-vous le dire?" Elle hésite et ne sait qui prendre, puisqu'ils se ressemblent comme trois gouttes d'eau. Petit-Jean lui fait un clin-d'œil. Elle dit: "C'*ti-là*¹ est mon mari." — "Ah, mon bougre, tu lui as fait un clin-d'œil!" — "Oui, gredins² que vous êtes! Je ne voulais pas la mettre si en peine."

Et moi, ils m'ont renvoyé ici vous le raconter.

59. LE CONTE DE FESSE-BEN.³

Une fois, c'était un vieux et une vieille. Leur seul enfant était un petit garçon; Fesse-ben, c'était son nom.

A l'âge de sept ans, Fesse-ben n'avait pas encore sorti de la maison. Son père, un jour, dit: "Fesse-ben, viens avec moi dans les bois chercher une petite brassée de branches, pour faire du feu." Parti avec son père, le petit garçon le suit à la forêt. Dans la forêt, son père lui casse une brassée de branches. "Tiens, mon petit garçon! apporte ça à ta mère, qu'elle fasse cuire de la bouillie, aujourd'hui." — "Ben, poupa, allez donc la porter, votre brassée de branches. Moi, je vas m'en casser une, et je vous rejoindrai *betô*." Le père parti pour la

¹ Pour "ce petit-là."

² Fournier prononçait "gucurdin."

³ Récité par Narcisse Thiboutot, à Sainte-Anne, Kamouraska, en août, 1915. Thiboutot dit avoir appris ce conte à Sainte-Anne; mais il ne se souvient pas de qui.

maison, Fesse-ben entre dans la ‘sucrerie,’¹ arrache six érables, les attache en une botte qu’il met sur son dos, et il descend chez son père. En arrivant à *ras* la maison, il jette sa botte d’érables à terre; la terre en branle — six érables, imaginez-vous, ça fait un tas de bois! “Dis-moi donc! crie le bonhomme son père, mon petit garçon, pourquoi en as-tu tant descendu?”² — “*Ben, poupa*, on va *pt'êt'ben* en avoir assez pour sept ans.” Ils se mettent tous deux à débiter et à fendre ce bois. Me croirez-vous? Débité et fendu, ils en eurent pour sept ans, à brûler ce bois.

Au bout de sept ans, Fesse-ben a donc quatorze ans. Son père lui dit: “Mon petit Fesse-ben, allons chercher une brassée de bois, ce matin.” Ils partent ensemble pour la forêt. Dans la ‘sucrerie,’ le père casse une petite brassée de branches, et dit: “Tiens, Fesse-ben, apporte ça!” L’enfant répond: “Allez-vous-en avec votre brassée. Moi, je vas m’en casser une.” Le bonhomme parti, Fesse-ben arrache douze érables d’un tour de main, attache les érables en une botte, met la botte d’érables sur son dos, et descend chez son père. Arrivé à la maison, il lâche la botte d’érables à *ras* la maison, ce qui fait un vacarme effrayant. Des branches tombent sur la couverture, écrasent la couverture. La maison *tumbe à terre!* Le bonhomme et sa vieille, dans la maison, se font écraser, *badame!* Courant vivement chez le voisin, Fesse-ben dit: “Quand on pense!³ En arrivant avec ma petite brassée d’érables, j’ai bien brisé la maison. Mon père et ma mère, je le *cré ben*, sont écrasés.” — “Vas-y voir, toujours; dépêche-toi!” répond le voisin. S’approchant de la maison écroulée, Fesse-ben regarde, relève les débris et les fait *revoler* dans le champ d’à côté. Son père et sa mère, il les trouve écrasés. Le voisin à qui il va le dire répond: “Un beau gars! tu fais bien mieux de partir et de ne jamais te remontrer ici, parce qu’on va te prendre et t’emprisonner.” — “Ah! il n’y a pas de danger qu’ils me prennent. Je me sauve!” Il part, marche, marche.

En chemin, il apprend que le roi du canton a besoin d’hommes. Arrive chez le roi, à qui il demande: “Monsieur le roi, vous avez besoin d’un homme ‘engagé’? Comment-c’que vous payez?” — “Je paye cinquante sous par jour.” — “C’est bon! *m'a*⁴ travailler ici.”

Le roi, le lendemain matin, lui demande: “Ton nom?” — Il répond: “Je m’appelle Fesse-ben.” — “Tu t’appelles Fesse-ben, toi? Je n’ai jamais encore entendu ce nom-là.” — “Ça se peut *ben*.” — “Comme ça, mon Fesse-ben, tu vas aller faire des fosses, aujourd’hui, avec

¹ Au Canada, ce mot a pris le sens de forêt ou bois d’érables où l’on fait le ‘sucre du pays.’

² Ici et dans d’autres contes, on peut remarquer que les paysans canadiens parlent du haut et du bas de leurs fermes. Cela vient probablement du fait que la plupart d’entre eux vivaient d’abord le long des vallées.

³ Sens: “Qui l’aurait cru!”

⁴ I.e., Je m’en vas...

mon homme." Fesse-ben part et s'en va travailler. Comme la terre est pas mal dure à 'mancœuvrer,' la pelle ne résiste pas longtemps au bras de Fesse-ben; casse la pelle. "S'il n'a pas de meilleures pelles que celle-là, dit Fesse-ben, moi, je ne suis pas pour m'amuser long-temps ici." S'en allant trouver le roi, il dit: "*Cou'don*, vos pelles sont bonnes à rien, pour travailler aux fosses." — "Comment, mes pelles sont bonnes à rien? Mon homme a toujours travaillé avec ces pelles-là." — "Si elles sont bonnes pour lui, moi, je trouve qu'elles ne valent rien." — "Eh bien! va t'en faire faire une à ton goût, chez le *forgeon*."¹ Fesse-ben s'en va chez le forgeron, se fait faire une pelle pesant cinq cent livres. S'en allant les montrer à son maître, il dit: "Tiens, monsieur le roi, *d'ct'heure* je suis grèyé à mon goût pour travailler aux fosses." — "Puisque tu es si bien grèyé, tu vas aller creuser une fontaine dans le rocher." — "Oui, mais avant de creuser cette fontaine, monsieur le roi, il va falloir faire un marché." — "Quel marché veux-tu faire?" — "Le marché que je veux faire avec vous? Quand j'aurai travaillé ici pour vous pendant un an, je vous donnerai une claque au derrière, au bout de l'année." Le roi répond: "C'est un marché bien aisé; j'accepte." Fesse-ben ajoute: "Puisque le marché est passé entre nous, il faut en faire un papier." Une fois le papier fait, le roi dit: "*A'ct'heure*, tu vas aller creuser ta fontaine dans le rocher."

Fesse-ben, la première journée, fait une fontaine de vingt pieds de *creux* et de quinze pieds de *rond*, dans le roc. Mais il n'y a pas une goutte d'eau. Quand le soir, il rapporte ça au roi, le roi répond: "C'est rien! travaille toujours là tant que tu n'auras pas trouvé l'eau, quand même ça serait à deux cents pieds de *creux*." L'intention du roi, c'est de faire périr Fesse-ben en remplissant la fontaine sur lui — il avait peur de lui, et voulait s'en débarrasser. Quand Fesse-ben est à travailler dans la fontaine la deuxième journée, le roi envoie quinze hommes pour *débouler*² la terre sur sa tête, quand il est au fond. Voyant la terre qui *déboule*, Fesse-ben saute dehors et va dire au roi: "Monsieur le roi, vous n'avez pas enfermé vos poules, à matin. Elles sont là à gratter au bord de la fontaine, me *déboulant* du sable dans les yeux." — "C'est rien!" répond le roi; s'ils ne les ont pas renfermés, je vas aller y aller voir." Voyant qu'il ne peut pas faire périr Fesse-ben, dans la fontaine, le roi se dit: "Il faut trouver un autre moyen."

La nouvelle courait que, dans une 'paroisse' voisine, sept diables s'étaient emparés d'un moulin à farine. Le roi se dit: "Fesse-ben, mets du grain dans des poches, attelle le bœuf, et va au moulin faire moudre le grain." Ayant mis du grain dans les poches, Fesse-ben attelle le bœuf et s'en va au moulin. Au moulin, la porte est fermée.

¹ Pour "forgeron."

² I.e., descend, tombe en roulant; vient de "dé" et de "boule" (n. f.).

Cogne à la porte. "Le meunier, lève-toi!" Ça ne se lève pas; personne n'ouvre la porte. "Ah, ah! il dit, arrête un peu! Si tu ne te lèves pas, je défonce la porte." Défonce la porte, entre son grain et se met à le moudre lui-même. Comme il achève de moudre son grain, il entend un train épouvantable dans la chambre voisine. "Quand j'aurai chargé mes poches de farine, se dit Fesse-ben, j'irai voir ce qui se passe là." En arrivant à sa charette, c'qu'il trouve? Le bœuf *pleumé*¹ et la viande toute mangée. La peau et les os, c'est tout ce qui reste. "Ah! dit Fesse-ben, ce sont les meuniers qui s'amusent; ils ont *pleumé* mon bœuf; mais ils n'auront pas tant de plaisir² *betô*, quand j'irai les voir." Cogne à la porte: "Rouvez-moi la porte!" Personne ne veut ouvrir. Donne un coup de genou dans la porte, qui défonce. Les diables tous ensemble se jettent sur lui. En *pognant* un par la queue, il l'entraîne dehors en disant: "C'est toi qui a *pleumé* mon bœuf ? Je vas t'atteler à sa place, à la charrette." Comme les six autres diables courent après lui, il les attrape tous, et les attachant par la queue, il les attelle à la charrette. Les frappant avec une canne, il crie: "Mes maudits! si vous avez *pleumé* mon bœuf, vous allez ramener ma charge de farine."

Le roi, au château, voit arriver les sept diables attelés à la charrette. Il crie: "Fesse-ben, lâche ça, lâche ça!" — "Comment, lâcher ça? Pensez-vous qu'au moulin on *pleumera* mon bœuf et que je reviendrai sans farine?" Le roi demande: "Mais pourquoi as-tu emmené ces diables-là ici?" — "Monsieur le roi, ils ont tué et mangé mon bœuf; il n'en restait plus que la peau et les os. Comme je ne voulais pas rapporter la farine à mon cou, je les ai attelés. A'ct'heure, il faut qu'ils me promettent, avant de repartir, de ne plus mettre les pieds dans ce moulin." Aussitôt qu'il commence à leur donner la volée, les diables promettent de ne plus retourner au moulin.

Dans ce temps-là, le roi entendit conter qu'il y avait la Bête-à-renifler, dans un moulin à carder. Il se dit: "C'est là qu'il faut envoyer Fesse-Ben, pour le faire détruire. Il faut que je m'en défasse avant la fin de l'année; autrement, je serais un homme mort." Donnant de la laine à Fesse-ben, il dit: "Va la porter au moulin à carder; et tu attendras qu'elle soit prête, pour la rapporter." Prenant le *tapon*³ de laine sous son bras, il part pour le moulin à carder. Mais ce n'est pas un moulin à carder: c'est la Bête-à-renifler. Elle n'avait que des petites narines, cette bête-là! Elle lui renifle sa laine. Elle aurait pu renifler une grange toute ronde. "Vous êtes trop pressés, les gens du moulin, dit Fesse-ben. J'ai peur que vous ne le soyiez pas autant à me remettre ma laine." Après avoir un peu attendu, il dit: "Donnez-moi ma laine; elle doit être écardée. Vous aviez l'air si pressés d'avoir

¹ Écorché.

² Ici Thiboutot se sert du mot anglais "fun."

³ Pour "paquet."

ma laine que l'ouvrage n'a pas dû retarder." Pas de réponse. Ne voyant personne, Fesse-ben dit: "Eh *ben!* je vas le rapporter sur mon dos, le moulin à carder. Ça sera plus commode pour l'année prochaine." Prend la Bête-à-renifler et se la met sur le dos — Il était fort, cet animal! bien plus fort que moi! Fesse-ben n'est pas encore arrivé à sept lieues de chez son maître que le château du roi veut se défaire. Ça *n'en* fait, un vent! Le château veut partir. Le roi envoie du monde dire à Fesse-ben: "Lâchez donc cette bête-là, au nom de monsieur le roi!" Fesse-ben répond: "Ça ne presse pas; c'est le moulin à carder que je rapporte pour qu'il ne soit pas aussi loin, l'année prochaine. C'est pour ça que je le rapproche." — "Lâche ça, lâche ça!" disent les gens; ne viens pas plus près: le château du roi veut se briser!" Lâchant la bête à terre, Fesse-ben s'en va trouver le roi. "Cou'don, dit le roi, en voilà des jeux pour faire briser mon château!" — "Quels jeux?" — "Oui, tu rapportais la Bête-à-renifler, et mon château voulait se défaire, tellement elle reniflait." Fesse-ben répond: "Savez-vous ce qu'elle a fait? Elle a reniflé mon *tapon* de laine. Il me fallait donc rapporter la bête pour avoir la laine." — "C'est bon, c'est bon!" dit le roi, va de suite la reporter où tu l'as prise, cette 'affaire-là.'¹ Ça renifle tellement que mon château en craque su tous les sens."

Ce n'est pas tout. Comme le roi partait en guerre contre un pays voisin, il dit, le lendemain: "Fesse-ben, tu vas aller à ma place porter le pavillon, à la tête de mon armée." — "Monsieur le roi, si vous m'envoyez à votre place, tâchez de me donner un vieux cheval; je ne veux pas être trop bien grisé de chevaux." En partant pour la bataille, le roi veut lui donner une carabine. "Le roi, je n'ai pas besoin de ça," répond Fesse-ben. Et le *vlon*² parti pour aller à la rencontre de l'ennemi. Quand il en approche, il prend son cheval par la queue, et, se lançant dans les rangs de l'armée ennemie, pan, pan! son cheval à la main, il frappe de tous côtés, et il tue tous les ennemis 'à noir.'³ Quand il n'en reste plus qu'une couple, des fuyards, il se regarde dans les mains: "Ah! il dit, il ne me reste plus que la queue de mon vieux cheval: le reste est tout usé! Quant à ces deux-là? Je les laisse aller." La guerre finit *d'en par là*. Fesse-ben rapporte le pavillon d'honneur.⁴ Le voyant revenir, le roi n'est pas rougeaud,⁵ et il se dit: "S'il faut qu'il reste ici jusqu'à la fin et me donne une claque au derrière, *m'a prendre le bord.*"⁶

Il lui vient à l'idée d'envoyer Fesse-ben à un endroit dangereux, dont il a entendu parler; c'est à une bâtieuse remplie d'or et d'argent, et

¹ I.e., chose-là, c'est-à-dire la bête.

² Voilà.

³ I.e., sans exception.

⁴ La victoire.

⁵ 'Rassuré,' i.e., il est saisi de frayeur.

⁶ Dans le sens de "c'en est fini de moi," expression souvent usitée parmi les paysans.

gardée tout le tour par des renforts, et *ben grèyée* de canons. Donnant deux poches à Fesse-ben, le roi dit: "Va me chercher une *pochetée* d'or et une *pochetée* d'argent à la bâtisse aux renforts. En y entrant tu donneras cette lettre au premier."¹ Fesse-ben prend la lettre et part à pied pour chercher une *pochetée* d'or et une *pochetée* d'argent. Avant de le laisser entrer on lui demande quelle affaire il a. Il remet la lettre, où le roi a écrit: "Tuez-le au plus vite!" On lui ferme la porte au nez. Voilà le canon et les fusils qui tirent sur lui. Les balles et les boulets lui glissent sur le ventre en s'aplatissant — il avait la peau du ventre dure comme [celle d'une] puce.² Il crie: "Tenez-vous tranquilles, mes polissons! Je n'aime pas qu'on me lance des pois, moi," Le chef dit à ses hommes: "Ayé! Tirez, et tuez-le! le roi le demande." Les balles sifflent et lui pètent dans le visage et partout; mais ce monsieur a la peau dure, *certain!* Il brise la porte avec son genou, entre, prend une *pochetée* d'or et une *pochetée* d'argent, et il revient les donner au roi. Le voyant arriver, le roi se dit: "Mais, comment ça se fait, ils ne l'ont toujours pas tué?"

Il n'y a plus que deux jours avant que l'année soit finie. C'est pourquoi le roi n'a pas grand'façon, et il évente, se demandant quoi faire.

Le bout de l'année arrivé, Fesse-ben dit au roi: "Monsieur le roi, il y a un an à matin qu'on a passé un marché." Le roi répond: "Si tu aimes mieux, Fesse-ben, m'a te donner la *pochetée* d'or et la *pochetée* d'argent plutôt que de me laisser donner une claque au derrière." — "Ah, monsieur le roi! pour une 'parole de roi!' je ne trouve pas que vous teniez beaucoup à votre honneur." — "J'aime mieux..." Tout en parlant, il se retourne vers la porte, où un *quêteux* s'adonne à rentrer. "Bon *quêteux*, comment c'que tu demandes pour te laisser donner une claque au derrière par cet homme?" — "Donnez-moi trente sous; ça sera assez." Le roi dit: "Ah, je vas vous donner cinq piastres." — "Monsieur le roi, vous êtes *ben charitable!*" Au *quêteux* Fesse-ben dit: "Venez, monsieur le *quêteux*, si vous êtes prêt. Mon temps ici est fini, et je vas vous donner ça de suite, avant de partir." Pendant qu'il emmène le *quêteux* sur la *galerie*, le roi et la reine s'en vont regarder à la fenêtre. "Etes-vous prêt?" demande Fesse-ben. Le *quêteux* répond: "Oui." Fesse-ben ajoute: "Pliez-vous un peu en vous mettant les mains sur les genoux, pour me donner une chance." Fesse-ben lui 'pousse une claque au' derrière, et voilà le *quêteux* parti à monter dans les airs, si loin qu'on l'a perdu de vue. Est-il revenu? Je ne le sais pas. L'avez-vous revu, vous autres? Moi qui suis resté ici, je ne l'ai jamais rencontré depuis.

¹ Chef, maître.

² Thiboutot disait "dur comme une puce."

60. LE COQ, LA POULE ET LA VACHE.¹

Une fois, il est bon de vous dire, c'était² un vieux et une vieille, des bûcherons qui avaient trois petites filles.

Avant de partir pour la forêt, le bûcheron dit: "Ma femme, tu enverras une des petites filles me porter à dîner, à midi." La mère envoie donc la plus grande des petites filles porter à dîner à son père.

En s'en allant, le long du chemin, l'enfant se met à jouer avec des fleurs et s'éloigne du sentier. Elle s'écarte et, en cherchant son chemin, elle arrive à une petite maison où vit un vieillard dont la grande barbe blanche traîne quasiment à terre. Comme la nuit est proche, la petite fille demande: "Grand-père, je pourrais-t'i avoir à loger ici, à soir?" — "Oui, ma petite fille. Mais aujourd'hui, j'ai oublié de donner à dîner au petit coq, à la petite poule et à la vache. Va les soigner pour moi, et demande-leur si tu peux coucher ici." Partie pour leur donner à manger, la petite fille oublie de le faire; et quand elle leur demande: "Je peux-t'i avoir à loger ici, à soir?" ils répondent: "Non!" et tous trois ils disent: "Puisque tu as oublié de nous donner à manger, nous allons te mettre dans les basses-fosses, à la cave." C'est ce qu'ils font.

Quand le vieux bûcheron revient chez lui, le soir, il dit: "Ma femme, tu ne m'as pas envoyé à dîner, aujourd'hui, et j'ai eu à m'en passer." — "Mais oui! j'ai envoyé notre petite fille. Elle ne s'est donc pas rendue à toi?" — "Non, je ne l'ai pas vue." — "C'est une chose bien curieuse!"

Avant de repartir pour bûcher, le lendemain, le bûcheron dit: "Envie-moi une petite fille avec mon dîner, à midi."

La deuxième des petites filles s'en va porter à manger à son père. Mais, elle aussi s'écarte en jouant avec des fleurs, le long du chemin. En marchant, elle arrive à la petite maison du vieillard à la longue barbe, elle entre, et elle voit le vieillard assis sur une chaise. "Monsieur, je pourrais-t'i avoir à loger, ici?" — "Oui, ma petite fille. Mais n'oublie pas d'aller donner à dîner à la petite poule, au petit coq et à la vache." Malgré sa promesse, la petite fille l'oublie comme sa sœur, et quand, le soir, elle va leur demander: "Est-ce que je pourrais coucher ici?" le petit coq et la petite poule répondent: "Puisque tu as oublié de nous donner à dîner, tu ne pourras pas coucher ici. Mais tu vas aller rejoindre ta sœur, dans les basses-fosses, à la cave."

En revenant à la maison, le soir, le bûcheron dit: "Ma femme, tu ne m'as pas envoyé porter à dîner, aujourd'hui?" — "Mais oui; j'ai

¹ Recueilli à Sainte-Anne, Kamouraska, en août, 1915. Conte, Achille Fournier, qui a récemment appris ce conte d'un Canadien de la rive nord du Saint-Laurent.

² Le texte de Fournier, dans cette formule est habituellement: "Une fois, c'était bon de vous dire, c'était un vieux et une vieille..."

envoyé la seconde de nos petites filles." Le père dit: "Cette pauvre enfant, elle a dû s'écartier, je cré ben."

Le lendemain, le bûcheron part encore pour la forêt en disant: "Aujourd'hui, ne manque pas de m'envoyer porter à dîner par la dernière de nos petites filles."

La mère envoie donc sa dernière petite fille. Tout se passe de la même manière; l'enfant s'écarte en jouant avec des fleurs, et elle arrive chez le même vieillard. "Je pourrais-t'i avoir à loger ici, à soir?" demande-t-elle. Le vieillard dit: "Oui, mais n'oublie pas de soigner mon coq, ma poule et ma vache." A midi, l'enfant demande: "Où avez-vous mis le grain pour soigner les animaux?" Quand le vieillard lui a donné le grain, elle s'en va soigner le petit coq, la petite poule et la vache.

Le soir, elle demande à coucher au petit coq et à la petite poule, qui répondent: "Va coucher dans cette chambre, là." Elle va donc y coucher.

Durant la nuit, elle entend un train épouvantable. En se réveillant, elle pense: "Dis-moi donc ce qui se passe ici?¹ J'ai peur!" Le train cesse, et elle s'endort.

Quand elle se réveille, le lendemain matin, elle se trouve dans un beau château, le plus beau des châteaux. Le vieillard à grand'barbe? C'était un beau prince métamorphosé, qui, revenu à lui, dit: "Tiens, ma petite fille, c'est toi qui m'a délivré. J'étais *amorphosé*, mais je suis revenue parce que tu n'as pas oublié comme les autres de donner à manger à mon petit coq, à ma petite poule et à ma vache. A'ct'heure, va à la cave chercher tes deux petites sœurs." A la cave, la petite fille retrouve ses deux sœurs, qu'elle ramène avec elle. Le beau prince lui dit: "C'est toi qui m'a délivré, moi et mon château. Il faut donc s'épouser." Il l'amène visiter son château, le plus beau des châteaux, tout grèyé en or et en argent; et il lui dit: "Ma belle petite fille, tout ça t'appartient."

Ils se sont donc mariés et ils ont toujours vécu heureux. Et moi ils m'ont envoyé vous le raconter.²

61. LE PETIT TEIGNEUX.³

Une fois, il est bon de vous dire, c'était un vieux et une vieille qui restaient dans un bois. Quand ils firent l'achat⁴ d'un petit garçon, ils l'appelèrent Petit-Jean.

¹ Fournier dit "dans ce château," bien que, plus haut, il ait dit "petite maison."

² Il est évident que cette version est très abrégée. La raison en est sans doute que Fournier, suivant son propre aveu, ne peut plus aujourd'hui retenir un conte aussi facilement que dans son enfance.

³ Recueilli à Sainte-Anne, Kamouraska, en juillet, 1915. Conteuse, Georges-S. Pelletier.

Petit-Jean commence à grandir. Comme il grandit pas mal vite, il se trouve joliment grand quand, un jour, son père meurt.

Restant seule dans la forêt, la vieille et son petit garçon sont tellement pauvres qu'ils ne vivent que de racines et d'herbagès.

Petit-Jean, un bon matin, dit à sa mère: "Il faut que je parte." Ayant mis le petit *habillement* que sa mère lui *grège*, il part et file dans la forêt.

Après avoir marché une couple de jours, qu'est-ce qu'il rencontre? Une bonne vieille fée. "Dis-moi donc où *c'que* tu vas, mon petit ver de terre?" — "Parlez *m'en pas!* je suis parti de chez nous pour m'engager, afin de gagner ma vie et celle de ma mère." — "Puisque c'est de même, je vas te laisser passer. Mais, jamais je ne laisse passer personne dans cette forêt." Quand Petit-Jean s'éloigne, la fée le rappelle et lui donne une petite canne de *souhaite-vertu*¹ en disant: "Tout ce que tu souhaiteras avec cette petite canne sera accordé." Avec sa canne, Petit-Jean prend la forêt et file.

Pas loin de là, *ce qu'il* aperçoit? Un grand trou sans fond. S'en approchant, il se penche au-dessus et se met à regarder. "Eh *misère!* il se dit, ça m'a l'air *ben creux*! Si j'allais voir au fond, je me demande ce que j'y trouverais." Avec sa petite canne à *souhaite-vertu* il se souhaite dans le fond du trou. Dans un 'rien de temps,' le voilà rendu. Rendu, il se trouve en plein milieu d'un beau 'chemin du roi,' conduisant à un château sur une montagne. Prenant le *montage*,² il monte, monte, et arrive au château le plus beau du monde, en or qui reluit au soleil. Mais, on n'y voit personne. Aussitôt entré, Petit-Jean commence à tout visiter, une salle après l'autre. Dans une salle, il voit sept chaises rangées alentour. Il s'assied sur une chaise. Après une *escousse*,³ il entend un train 'de sorcier.'⁴ Qu'est-ce qui arrive? Sept géants qui descendent aussi vite que ça 'peut porter.'⁵ Voilà Petit-Jean qui se fourre sous une chaise, pendant que les géants entrent, se *saprent*⁶ le derrière sur leurs chaises et se mettent à jaser de leur journée et de tout ce qu'ils ont fait. Sous la chaise, où il entend tout, Petit-Jean a si peur qu'il tremble comme une feuille [au vent], et il *jongle*,⁷ pour savoir comment sortir de là. Tout à coup un géant lâche un gros pet. Ti-Jean sort à la course de sous la chaise, et dit: "Bonjour, *poupa!*" en lui donnant la main. Le géant répond: "Dis-moi donc, mon petit ver de terre, comment tu es venu sous ma chaise?" — "Mais, *poupa!* c'est vous qui m'avez envoyé dans ce monde *icite*. *Misère!*⁸ comment voulez-vous que j'y arrive autrement?"

¹ Un talisman ou charme.

² I.e., la côte, ou le chemin qui monte.

³ I.e., épouvantable, comme en font les sorciers.

⁴ Se jettent.

⁵ Songer, penser fixément.

⁶ Après quelques moments.

⁷ Qu'ils peuvent aller.

⁸ Exclamation.

Voilà Petit-Jean roi et maître au château, où les géants le ‘portent sur la main.’¹ C’est Petit-Jean par-ci, Petit-Jean par-là, tellement on l’aime!

Avant de partir, le lendemain matin, les géants disent: “Petit-Jean, voici les clefs du château. Tu peux visiter toutes les chambres. Mais prends bien garde à toi d’ouvrir la porte que voilà.” — “*Craignez pas!*” répond Petit-Jean.

Après avoir passé la journée à la chasse, les géants reviennent le soir. “*Bonsoir, Petit-Jean!*” — “*Bonsoir, les géants!*” Tout au château est net, propre, reluisant. Les géants sont bien contents de voir l’ouvrage si bien fait.

La deuxième journée, encore *pareil*. Petit-Jean fait l’ouvrage à perfection, travaille depuis le matin jusqu’au soir, sans ouvrir les portes. Mais il est bien curieux, et ça le tente de tout visiter. En arrivant le soir, les géants demandent: “Comment ç’a été, aujourd’hui, Petit-Jean?” — “*Ben été*, comme de coutume.” Les géants se couchent et dorment, sans s’occuper de rien, comme ils s’en rapportent à leur petit garçon.

Une fois les géants repartis, le lendemain matin, Petit-Jean se dit: “Ils m’ont tant défendu d’ouvrir cette porte qu’il me faut y aller voir, aujourd’hui.” *Pogne* la clef et ouvre la porte. Qu’est-ce qu’il aperçoit? Un *dalot*² dans lequel, jour et nuit, coule *de la belle or*. Comme il se penche pour se regarder dedans, sa chevelure tombe dans l’or. Quand il la retire, c’est la plus belle chevelure d’or qui se soit jamais vue sur la terre. Voilà Petit-Jean pas mal en peine. “*Sacré!* ils vont *ben* s’apercevoir que je suis entré ici. Comment faire?” Il cherche partout et regarde sur les tablettes. A la fin, il trouve du brai, avec quoi il se fait une calotte, pour cacher sa belle chevelure d’or. “Ils vont pourtant s’en apercevoir!” il se dit, bien en peine.

Quand, le soir, les géants arrivent au château: “Ah! ils disent, ah, petit ver de terre! Tu es allé à la chambre [défendue]; *c'est pas mal'isé*³ à voir.” — “Ah oui! je me suis trompé; je n’ai pas su me régler.” — “Petit-Jean, il n’y a pas d’autre moyen que de t’ôter la vie. C’est ce que nous nous sommes promis.” Le plus gros des géants dit: “Laissons-lui la vie, à soir. Mais, nous lui ôterons demain matin. Il n’y a toujours pas moyen qu’il sorte d’ici.” Aussitôt les géants couchés, sans se faire prier Petit-Jean prend le ‘chemin du roi’ et file un *boute*. Arrivé au trou par où il était descendu, il regarde en l’air et, apercevant une étoile, il se dit: “Gageons que c’est par là que les géants passent!” Prend sa canne *de souhaite-vertu*, et il se souhaite rendu en haut. Le voilà en haut, sur la terre. Là, il prend la forêt, et il marche, marche.

¹ I.e., ont pour lui tous les égards possibles.

² Terme de marine.

³ Malaisé.

Après avoir marché trois ou quatre jours, il arrive au château d'un roi; entre chez le roi. "Bonjour, monsieur le roi!" — "Bonjour, petit teigneux!" — "Monsieur le roi, avez-vous besoin d'un jeune homme?" — "Oui, petit teigneux, j'en aurais besoin d'un pour soigner mes volailles et mes dindons." Voilà Petit-Jean engagé chez le roi.

La plus jeune des filles du roi, les trois plus belles princesses du jour, a bien connaissance de quelque chose: tous les soirs, le petit teigneux ôte sa perruque et va se promener dans la forêt, son épée sur l'épaule. La jeune princesse garde ça *ben secrète*, en se demandant ce qui est pour arriver.

Un matin, toujours, un des jardiniers du roi tombe malade. Comme il n'y a personne pour le remplacer, le roi fait demander le petit teigneux. "Veux-tu être jardinier?" Voilà Petit-Jean devenu jardinier.

Le lendemain matin, le petit teigneux part avec les jardiniers pour le jardin. Mais plutôt que de travailler, il se promène, jase. Comme il n'arrose rien, tout sèche au soleil. Les autres disent: "Il va en avoir, un beau bouquet, à présenter à la princesse, à soir!"

Après avoir bien travaillé, chacun des jardiniers a, le soir, un beau bouquet à présenter à chacune des princesses. Voyant ça, Petit-Jean aussi se casse un bouquet. "Misère! il dit, ça ne fera pas! Il est tout sec." Avec sa petite canne, il se souhaite le plus beau bouquet du jardin. "Comment ça se fait?" se demandent les jardiniers. Un d'eux dit: "C'est moi qui avais le plus beau bouquet, et le sien était tout sec." Voilà la chicane qui prend entre eux. "J'avais laissé mes plus belles fleurs dans mon jardin, dit un autre. Gageons qu'il les a cassées pour s'en faire un bouquet?" Ils retournent voir au jardin, mais tout est bien là, et rien n'est dérangé. Les jardiniers n'en reviennent pas de voir le petit teigneux donner le plus beau bouquet qu'ils aient jamais vu à la plus jeune princesse.

C'est encore la même histoire, le lendemain. Petit-Jean s'apporte une chaise au jardin. Bien assis, il se berce, bâille et 'cogne des clous,'¹ au soleil. Les jardiniers se mettent à dire: "Il va en avoir un beau, aujourd'hui! Sur ses plates-bandes tout est sec, tout est mort!"

Le soir venu, Petit-Jean se casse un petit *bouquière*, et, avec sa canne, il se souhaite le plus beau bouquet qui se soit jamais vu sur la terre. Son beau bouquet, il le donne encore à la plus jeune des princesses. Celle-ci voit bien que quelque chose ne fait pas,² là-dedans; mais elle n'en dit pas un mot. Le petit teigneux, lui, s'en va coucher à son poulailler, tandis que les autres s'en vont à leur belle maison.

Au poulailler, Petit-Jean ôte sa calotte de brai et s'en va se prome-

¹ I.e., dort en inclinant la tête et la relevant en sursaut, tour à tour.

² Quelque chose de curieux.

ner dans la cour. L'apercevant, la jeune princesse se dit encore: "Il y a quelque chose qui ne va pas!"

Toujours *que*, le lendemain, le roi fait battre un ban qu'il donnerait ses filles en mariage à ceux que toucheraient les boules d'or. Et il invite tous les jeunes gens de la 'paroisse' à venir à la fête.

Une fois les 'cavaliers'¹ réunis, on les fait passer par rangs devant les princesses, qui ont chacune une boule d'or à jeter à celui qu'elles désirent comme époux. La plus âgée des princesses jette sa boule d'or; la deuxième jette sa boule; la troisième ne jette pas sa boule. Le roi dit: "Il me semble que j'avais fait battre un ban pour *vous publier*² toutes. Comment se fait-il que, quand les 'cavaliers' passaient en rang, toi, ma [cadette], tu n'as pas jeté ta boule d'or?" La jeune princesse répond: "Tout le monde n'est pas encore passé. Je n'ai encore vu ni les bossus, ni les teigneux." — "Quoi, ma fille, voulez-vous me faire insulte?" — "Non, mon père."

Le lendemain, on fait passer par rangs tous les jeunes gens de la paroisse, les petits teigneux comme les autres. La jeune princesse jette sa boule d'or au petit teigneux, le jardinier du roi, pour l'épouser.

Le mariage se fait; mais le roi est bien insulté de voir sa princesse épouser le petit teigneux, son jardinier. La noce à peine finie, le roi les met tous les deux à la porte, en leur disant de ne plus revenir.

Voyant ça, le petit teigneux s'en va dans la forêt avec sa belle princesse, et ils marchent. Le roi se dit: "Tant mieux, Seigneur, s'ils sont partis! M'avoir fait une insulte *de même!*" Mais la vieille reine, elle, est bien triste de voir sa fille partie.

Rendu assez loin dans la forêt, le petit teigneux s'aperçoit que sa femme est fatiguée de marcher. Ils s'arrêtent dans une petite éclaircie. La princesse se couche par terre, la tête sur les genoux de son mari, et elle s'endort. Quand elle est bien endormie, le petit teigneux prend sa canne à *souhaite-vertu*, et il se souhaite le plus beau château au monde, mais auquel il doit manquer un châssis.

Toujours triste, la vieille reine, le lendemain matin, sort de son château. Regardant vers la forêt, elle aperçoit quelque chose qui reluit, rien de plus beau. "Mon vieux! viens donc voir ça," elle crie au roi. "Dis-moi donc ce qu'il peut bien y avoir là? 'Depuis le temps qu'on' reste ici,³ on n'y a jamais rien vu de pareil."

Le roi fait atteler une voiture et envoie ses valets voir ce qui reluit comme ça, dans la forêt. C'est le petit teigneux que les valets trouvent dans son château. C'*qu'il* leur ordonne? "Allez dire au roi de venir me voir." Apprenant ça, le roi se dit: "Puisque je l'ai chassé d'ici, c'est bien à moi à aller le voir, le premier." Il est pas mal en

¹ Au Canada, ce mot est pris dans le sens de "prétendant."

² Pour annoncer votre mariage.

³ Cette locution "depuis le temps que" ici implique qu'une longue période s'est écoulée.

peine de voir que le petit teigneux, pour qui il a été si dur, est riche et possède un château plus beau que le sien. En s'y rendant, il dit: "Je ne peux pas oublier qu'il est mon gendre." Une fois son beau-père arrivé à son château, le petit teigneux lui fait tout visiter. Il n'y a rien de plus beau. Passant devant la fenêtre qui manque, le jeune homme dit: "Il n'y a pas de châssis dans cette fenêtre. C'est à vous d'en mettre une." Le roi fait venir tous ses ouvriers qui se mettent à l'ouvrage et travaillent jour et *nuite*. Mais il n'y a pas moyen d'arriver! "Vous êtes aussi bien d'abandonner, dit le petit teigneux. Je vois que vous n'y arriverez jamais. Je vas le faire poser, moi."

Quand, le lendemain matin, le roi vient voir, le châssis est bien posé, je vous le garantis!¹ C'en était un poids de moins sur le cœur du roi! Son gendre n'était plus un petit teigneux, mais Petit-Jean, qui avait la plus belle chevelure d'or du monde. Ils sont restés à son château le restant de leurs jours.

Et moi, ils m'ont renvoyé ici vous le raconter.

62. SALADE ET POMMES D'OR.²

Une fois, c'était un vieux et une vieille, qui avaient une fille et deux petits garçons, Ti-Jean et Ti-Pierre. Le vieux était bûcheron, et il 'bûchait' du bois à la corde.

Quand il commence à dîner au bois, un bon jour, *c'qui* vient à lui? Un petit oiseau. "Ah! si je peux *pogner* ce petit oiseau pour mon Ti-Jean, je serai donc fier. *Pogne* le petit oiseau et se dit: "Après-midi, je ne 'bûche' point. Je vas porter l'oiseau à mon petit gars." Ti-Jean est content, *c'est pas rien!*³ L'oiseau que son père a pris est si beau qu'on n'en a encore jamais vu de plus beau. Il chante, il *turlute*, rien ne *bat*⁴ ce ramage-là. Le bûcheron se dit: "Demain, il faut que j'essaie encore d'en prendre un."

Le lendemain matin, il retourne 'bûcher,' 'bûche' jusqu'à midi. Quand il commence à dîner, *c'qui ressoud?* Encore un beau petit oiseau. "Ah! si je peux prendre celui-là, je serai bien fier. Mes petits garçons auront de quoi⁵ s'amuser, quand ils en auront chacun un." Prend le petit oiseau, s'en retourne chez lui, et donne l'oiseau

¹ L'épisode bien connu de la fenêtre aux pierres précieuses, où le roi épouse tous ses trésors, est ici bien incomplet.

² Recueilli à Sainte-Anne, Kamouraska, en juillet, 1915. Le conteur, Achille Fournier, dit avoir appris ce conte d'un mendiant qui l'avait raconté, il y a près de cinquante ans, chez un nommé Godefroy Ouellet, aux Sables (près de Sainte-Anne). C'était la coutume de ces passants, dit Fournier, de 'conter des contes' aux gens qui leur donnaient l'hospitalité pour la nuit.

³ C'est extraordinaire.

⁴ Anglicisme.

⁵ Fournier dit: "...de quoi à s'amuser."

à Ti-Pierre. Les enfants mettent dans de petites cages leurs oiseaux, qui *turlutent* le ramage le plus beau.

C'qui arrive, là ? Le fils d'un roi, qui examine les petits oiseaux. "Ah, qu'ils *turlutent* bien!" pense-t-il. En les examinant, il voit écrit sur l'aile d'un des oiseaux: "Celui qui mangera mon cœur aura, tous les matins, sous sa tête, cent écus." Regarde à l'autre oiseau. C'qu'il voit écrit sur son aile? "Celui qui mangera ma tête sera 'reçu' roi." Le fils du roi dit au bûcheron: "Si vous voulez tuer et me faire cuire les deux petits oiseaux tout ronds,¹ j'épouserai votre fille." Le vieux répond: "Je vas en parler à mes petits gars. S'ils veulent, tant mieux! S'ils ne veulent point, je n'en ferai rien." Et il s'en va trouver ses petits garçons et leur dit: "Le fils du roi est prêt à épouser votre sœur si vous voulez laisser cuire vos petits oiseaux tout ronds." Ils répondent: "Il ne faut pas faire perdre un bon parti comme ça à notre sœur. Tuez-les!" Le bûcheron tue les oiseaux et sa bonne-femme les met bouillir dans le chaudron. Pendant qu'ils cuisent, Ti-Jean dit: "Moi, je vas *toujou ben* manger le cœur de mon petit oiseau." Et Ti-Pierre dit: "Moi, je vas manger la tête du mien." Le fils du roi revient, examine ses oiseaux dans le chaudron, et demande: "Madame, ces petits oiseaux sont-ils tels que je vous les ai demandés? La tête de l'un et le cœur de l'autre sont partis. Si vous voulez que j'épouse votre fille, chassez vos petits garçons pour que jamais je ne les revoie de ma vie." Le père rapporte ces paroles à ses petits garçons. "Oui, papa, nous allons partir pour toujours. Nous marcherons tant que la terre nous portera, et jamais nous ne remettrons les pieds ici."

Ils partent, marchent toute la journée. Le lendemain, ils arrivent à une maison dans la forêt. Entrent dans la maison, et ils y voient un vieux et une vieille. "Bonjour, bon vieux! bonjour, bonne vieille!" — "Bonjour, bonjour! Où allez-vous² donc, mes petits gars?" — "Nous sommes partis de chez notre père pour n'y plus remettre les pieds de notre vie." — "Mes petits garçons, si vous voulez rester ici avec nous, nous sommes prêts à vous garder. A notre mort, ce que nous avons vous restera."³ Les petits garçons disent: "Nous aurons soin de vous, grand'mère et grand-père."

Le soir arrivé, ils s'en vont se coucher dans leur lit. Quand, le lendemain matin, la vieille fait leur lit, *gling, gling, gling*, un tas d'argent tombe à terre. La vieille ne sait pas ce que ça veut dire. "Mes petits gars! vous avez mis ce tas d'argent sous votre tête⁴ pour voir si *on* est voleur?" — "Grand'mère, nous n'avons pas mis d'argent sous notre tête." Les petits garçons se disent: "Demain matin, il

¹ Tout entiers.

² Fournier dit: "Où c'que vous allez?"

³ Fournier dit: "Vous aurez de quoi c'qu'on l'a (l: fausse liaison), mais (i.e. quand) c'qu'on meure."

⁴ Oreiller.

faudra bien voir ce que ça veut dire.” Ti-Jean dit: “C'est peut-être le cœur de mon petit oiseau qui me l'a donné.” *Ça fait que*, le lendemain matin, il regarde encore sous sa tête: cent écus! Il dit: “Je suis bon, *d'ct'heure*; j'ai trouvé cent écus sous ma tête. C'est assez pour vivre.”

Les deux frères s'en vont donc à la ville, où ils entrent dans un hôtel et demandent à loger au propriétaire.¹ “C'est bon, mes petits gars! répond-il, vous resterez tant que vous voudrez, si vous avez de quoi payer.”

Quand, le lendemain matin, les servantes font le lit des enfants, *gling, gling, gling*, voilà un tas d'argent qui tombe à terre. Elles courent trouver leur maître et disent: “Ces petits garçons-là sont riches à plein, et ils mettent de l'argent sous leur tête.” Mais les garçons lui disent: “C'est pour vous payer qu'on l'a mis là.”

En se promenant dans la ville, ils apprennent que la princesse doit être donnée en mariage à celui qui, en passant sur le pont, le lèverait cent pieds en l'air, sur quatre chaînes d'or. Bien des fils de roi viennent et passent sur le pont, mais sans pouvoir le lever. Ti-Jean dit: “Je pourrais bien avoir ce don-là, moi; j'y passe.” Passe sur le pont; le pont ne lève point. Ti-Pierre dit: “Je vas y passer, moi.” Passe sur le pont; le pont lève cent pieds en l'air, sur quatre chaînes d'or. Le roi dit: “C'est Ti-Pierre qui a gagné ma princesse.” Et le mariage ne prend pas de temps à se faire.

Voilà Ti-Jean tout *fin* seul. Il s'en retourne à l'hôtel et dit au maître: “Il me faut deux chevaux pour aller faire le tour de la grosse montagne.” — “Ne vas pas là, dit l'autre; si tu y vas, ce sera ton malheur. Tous ceux qui y sont allés n'en sont jamais revenus.” Ti-Jean attelle les deux chevaux et s'en va faire le tour de la grosse montagne. Il rencontre une vieille² qui dit: “Viens donc, mon Ti-Jean, voir ta grand'mère. Ça fait longtemps que tu m'as vue.” — “Comment, vous êtes ma grand'mère, vous?” — “Oui, je suis ta grand'mère.” Elle fait prendre une tasse de thé à Ti-Jean, qui vomit de suite le cœur d'oiseau³ et perd [ainsi] son don.

Continuant sa route avec ses deux chevaux, il rencontre un homme avec un fusil. L'homme demande: “Voux-tu changer tes deux chevaux pour mon fusil?” Ti-Jean répond: “Es-tu fou? Donner mes deux chevaux pour un vieux fusil tout rouillé!” L'autre répond: “C'est là un bon fusil. Tout ce que je veux tuer⁴ avec, je le tue.” Ti-Jean dit: “Voilà mes deux chevaux. Je te les donne pour ton fusil.”

S'en revenant chez le vieux et la vieille, au bord⁴ du bois, Ti-Jean dit: “Vous viendrez ce soir avec vingt paires de chevaux chercher le

¹ Fournier dit “maître d'hôtel.”

² La sorcière lui fait avaler un vomitif pour s'emparer du charme qu'il a avalé.

³ Fournier dit: “Tout ce que je pense de tuer avec...”

⁴ Le texte est ici: “*dans le bord du bois.*”

gibier que j'aurai tué." Et dans le bois, il tire du fusil toute la journée. Le soir, il y a la charge de quarante paires de chevaux de gibier.

Ti-Jean retourne faire un tour le long de la grosse montagne. La même vieille dit: "Viens donc voir ta pauvre grand'mère, que tu n'as pas vue depuis si longtemps." — "Tu m'as volé mon don. Ah! tu voudrais bien encore me jouer un tour?" — "Non, tu es fatigué. Viens passer la nuit ici." Un coup couché sur un sofa et endormi, la vieille l'envoie bien loin dans les airs, sur un 'palan.'¹

En se réveillent, Ti-Jean pense: "Dis-moi donc où je suis! Où c'qu'elle m'a envoyé, la vieille sorcière?" C'qu'il voit venir? Un grot aigle! "Aie, associé! Comment me demandes-tu pour me descendre à terre?" L'aigle répond: "Je ne suis pas capable de te descendre." — "Essaie, toujours!" Voilà Ti-Jean sur le dos de l'aigle qui descend. Mais à trente pieds de terre, l'aigle l'échappe. Ti-Jean tombe à quatre pattes dans un jardin, sur un carré de salade. "Bien! je vas toujours manger une feuille de salade." Il en mange une feuille, et le voilà en poulain. "C'que c'est qu'ça? Me voilà en poulain, d'ct'heure!" Et il se met à trotter autour du jardin. Arrivé à un beau pommier, il mange une pomme. Il devient un beau prince. En pensant: "Voilà bien mon affaire!" il met une couple de pommes dans sa poche, et apporte une brassée de salade. Il s'en va au château de la vieille magicienne, et laisse la salade au bord du ruisseau, devant la porte.

Le voyant entrer, la magicienne dit: "Ah, c'est toi!" — "Oui, tu m'as joué un beau tour!" — "Qu'apportais-tu dans tes bras, avant d'entrer?" demande-t-elle. "J'apportais la meilleure salade qui se trouve dans le royaume, et je l'ai laissée près du ruisseau."² A une servante la magicienne dit: "Va chercher la salade; mais prends bien garde d'en manger!" Au bord du ruisseau, la servante lave la salade, en mange une feuille, et la voilà changée en pouliche. Au lieu de s'en retourner au château, elle prend le chemin de l'étable, et se met dans une *barrure* du fond. "Mais, vieille magicienne, dit Ti-Jean, la servante va bien manger toute la salade. Elle ne revient plus." La vieille envoie la princesse, sa prisonnière, laver la salade au bord du ruisseau. En lavant la salade, la princesse pense: "Quand même j'en mangerais une feuille, ça ne ferait rien." Mange une feuille, et la voilà en belle pouliche brune, qui prend le chemin de l'étable. "Mais, bonne vieille! dit Ti-Jean, votre princesse va bien manger toute la salade, elle ne revient plus." La magicienne répond: "Il me faut donc y aller." Au bord du ruisseau, en lavant la salade, elle pense: "Elle m'a l'air *ben* bonne." Elle en mange une feuille, et la voilà en vieille jument, la peau collée aux côtes, et *tricollant*³ dans le

¹ Terme de marine, dont le sens est ici devenu plus étendu.

² Fournier disait "russeau."

³ Chancelant.

chemin. Voyant ça, Ti-Jean se dit: "A'ct'*heure*, ma vieille sorcière, il faut que tu vomisses mon cœur d'oiseau." Une gaule à la main, il s'en va à l'étable, et il se met à *bûcher sur*¹ la vieille jument, qui rue et qui rue. "Ah, ma vieille sorcière! Je vas *varger*² à *tour de bras* tant que tu n'auras pas vomi mon cœur d'oiseau." En tombant raide morte, la vieille jument remet le cœur d'oiseau, que Ti-Jean s'empresse d'avaler. Le *revoilà* avec son don.

Il se dit: "Il faut que j'aille inviter mon frère Pierre à mes noces." En arrivant au château, il dit: "Bonjour, mon frère Pierre!" — "Bonjour, Ti-Jean!" — "Pierre, viens-tu à mes noces, demain matin?" — "Tu te maries?" — "Ben sûr que je me marie!" — "Ti-Jean, prends garde de me faire marcher pour rien. Autrement, parole de roi, tu seras pendu à la porte de mon château." — "Mon Ti-Pierre, tu n'as pas besoin d'aller si vite. Ma princesse va être cent fois plus belle que la tienne."

Le lendemain matin, Ti-Jean se presse et mène son frère au château de la vieille sorcière. "Qu'est-ce que tu as, Ti-Jean? tu ne te maries point? Tu ne vas pas chercher ta prétendue?" — "Ma prétendue n'est pas loin: elle est à l'étable." Les deux frères s'en vont ensemble à l'étable. Lui montrant la belle pouliche brune, Ti-Jean dit: "La voilà!" — "Mais, Ti-Jean, tu veux te marier à une pouliche *d'ct'*heure*?" — "Va-t'en au château, Ti-Pierre, et j'irai *bêto* te rejoindre avec ma princesse." Son frère sorti, il prend sa pomme et la fait manger à la pouliche, qui devient une princesse, cent fois plus belle que celle de Ti-Pierre. Voyant arriver au château cette belle princesse, Ti-Pierre dit: "Tu me le disais bien, Ti-Jean, que ta princesse est cent fois plus belle que la mienne. Et tu n'as pas menti!" *Ca fait qu'ils ont fait les belles noces; ils ont dansé et fêté* — c'était le 'temps passé.'³ ils s'amusaient! Pendant le mariage, ils sont allés faire manger l'autre pomme à la pouliche dans la *barrure* du fond, qui est redevenue servante, et qui les a toujours bien servis, le reste de ses jours.*

Moi, ils m'ont renvoyé ici, à Sainte-Anne de la Pocatière, vous le conter.

63. LE CONTE DES RATS.⁴

Une fois, c'était une veuve et son seul enfant, un garçon. Comme ils vivent dans une place *pauv' pauv' pauv'*,⁵ un bon jour ils ne trouvent plus rien à manger.

¹ Frapper à bras raccourci.

² Pour "verger," i.e., frapper fort avec une verge.

³ Quand on dit 'temps passé,' on parle d'une époque assez éloignée.

⁴ Raconté par Paul Patry, en août, 1914, à Saint-Victor, Beauce.

⁵ Forme itérative, exprimant le superlatif.

Le petit garçon avait élevé un beau gros coq, gros ‘de même.’¹ Il dit donc à sa mère: “Je m’en vas vendre le coq, pour avoir de quoi manger.” Il part avec son coq sous son bras, s’en va à la ville, marche, marche.

Le long du chemin, dans un bois, il rencontre une fée qui dit: “Ah, mon jeune homme, où vas-tu?” — “Je m’en vas à la ville vendre mon coq. *On* n’a plus rien à manger.” — “Quand tu vendras ton coq, réserve-t’en donc la tête, que tu m’apporteras à ton retour.” — “Ah, bonne mère, je le ferai.”

Rendu au marché, on vient marchander son coq. C'est une piastre pour le coq. Un monsieur dit: “*On* va l’acheter.” — “Je demande une piastre, et je me réserve la tête du coq.” Le monsieur dit: “Ça fait bien mon affaire. Moi, je serais bien en peine pour le tuer.” Le garçon coupe la tête du coq, la met dans sa poche, donne le coq et prend sa piastre, avec laquelle il va s’acheter deux pains.

Comme il passe dans le bois, en s’en revenant, la vieille fée demande: “As-tu réservé la tête de ton coq?” — “Ah! il dit, oui; la voilà!” Bien contente, elle la prend, et laisse aller le garçon un petit bout. “Hé! elle crie, attends donc!” Il demande: “Quoi?” Elle dit: “Je ne t’ai pas donné de récompense.” En lui donnant un petit morceau d’argent, elle dit: “Tu iras chez l’orfèvre et tu te feras faire une bague. Tout ce que tu souhaiteras, la bague te l’accordera.”

Quand il arrive à la maison, sa pauvre mère est bien contente de le voir avec ses deux pains. Il y a si longtemps qu’elle n’a pas fait un bon repas. Ils mangent donc tous les deux.

Le lendemain, il s’en va chez l’orfèvre à qui il demande: “Comment voulez-vous pour me faire une bague?” L’orfèvre répond: “Tu me donneras les retailles, pour mon paiement.” Le petit jeune homme s’en revient chez eux,² et il dit à sa mère: “A’ct’heure, vous ne pâtierez plus. Descendez dans la cave, et allez q’ri³ du lard.” — “Mais, mon pauvre enfant, ça fait quinze ans qu’il n’y en a plus.” Il répète: “Vite, allez-y voir!” C'est bien plein de beau lard, à la cave. C'est ce qu'il vient de désirer avec sa bague. Il souhaite deux huches pleines de pain; et voilà deux huches bien pleines de beau pain. Tous les jours, il souhaite ce dont il a besoin;⁴ et tous deux, sa mère et lui, sont bien nourris, rien de mieux!

Un bon jour, le voilà sur l’âge; il veut se marier. Le roi restait dans un petit château, au coin d’une rue, pas loin. Le garçon dit à sa mère: “Allez-donc demander au roi sa fille en mariage pour moi.” Elle répond: “Laisse⁵ donc! ‘c’est à croire que’⁶ je vas aller demand-

¹ Gros “comme ceci;” le conteur y ajoutait un geste.

² Chez lui, chez sa mère.

³ Quérir, chercher.

⁴ Patry dit: “tout ce qu'il a besoin.”

⁵ Dans le sens de “Allez donc!”

⁶ Signifie : “Tu te trompes si tu penses que . . .”

der la fille du roi pour toi.”—“Allez, allez! s'il ne veut pas, il la gardera.” La bonne-femme s'en va donc parler de *de'ça*¹ au roi. “Ah! dit le roi; le petit gredin! Il faut qu'il soit puni. Va lui dire que si, demain, il ne m'a pas rangé trente cordes de bois à ma porte, il sera pendu. Ça lui montrera à me demander ma fille.” Sa mère s'en va en *braillant* le lui dire. “Ne pleure donc pas, il répond, ne pleure donc pas! Je m'en vas ‘bûcher.’”²

S'en allant dans la ville, il engage trente hommes pour ‘bûcher’ le lendemain. Quand les trente hommes arrivent, il part avec eux, et il les mène dans la ‘sucrerie’³ du roi, à *ras* sa cabane, et il leur dit: “Bûchez!” La ‘sucrerie’ du roi était belle, *ça ne se battait pas.*⁴ Les hommes ‘bûchent’ les belles érables, qui tombent drues. Le roi se dit: “Il faut toujours que je voie où ils ‘bûchent.’” Et le valet qu'il envoie revient en disant: “Monsieur le roi, *c'est pas des bêbelles!*⁵ Ils ‘bûchent’ dans le cœur de votre belle ‘sucrerie,’ et ils en ont un étalage de coupé, *c'est pas rien!*”⁶ Le roi envoie ses troupes pour prendre les bûcherons. Trouvant le jeune homme assis sur une souche, qui regarde ‘bûcher’ ses hommes, les soldats disent: “Vous voilà tous prisonniers.” Mais lui, il dit: “En vertu de ma bague, qu'ils soient tous morts, excepté un qui ira porter la nouvelle au roi!” Ils meurent tous; et celui qui reste en vie court dire au roi: “Ils sont tous morts, vos soldats.” Le roi envoie donc une troupe bien plus forte pour prendre les bûcherons. Les voyant arriver, le jeune homme, assis sur une souche, dit: “En vertu de ma bague, je souhaite qu'ils meurent tous, excepté celui qui en ira porter la nouvelle au roi!” Et les voilà tous morts.

Le soir, le jeune homme va dire au roi: “Vous pouvez compter vos trente cordes de belle érable, devant votre porte.”

Le lendemain, il se dit: “Il m'en faut, du bois, *moé-tou.*⁷ Le roi, lui, a *de la belle* érable; mais moi, je suis un monsieur, il me faut du pommier.” Et il emmène ses bûcherons dans le verger du roi. Les voyant arriver, le roi part et vient trouver le jeune homme, disant: “Ne ‘bûche’ pas dans mon verger. Viens-t'en!” L'emmenant avec lui, il ajoute: “A'ct'*heure*, je vas te donner ma fille en mariage.” Et il le marie à sa fille.

Une fois marié, le gendre du roi se souhaite un château bien plus beau que celui du roi, et toutes sortes de belles choses dedans. Au

¹ Parler de cela.

² Ici v. n., dans le sens de “abattre des arbres pour en faire du bois de chauffage.”

³ I.e., forêt d'érables où l'on fabrique le sucre d'étable.

⁴ Anglicisme pour “il n'y en avait point de plus belle.”

⁵ Ce n'est pas des jeux d'enfants; *bêbelles* signifie “jouet.”

⁶ Dans le sens de “c'est sérieux!”

⁷ I.e., à moi et tout, à moi aussi.

château, ce *tricheux*,¹ il couche avec sa bonne-femme. Elle lui demande: "Par quel moyen as-tu tant de vertu?"² — "Tiens, ma femme, il répond, tu ne le répéteras pas! Mais, voici une bague *dans* mon doigt; tout ce que je souhaite d'elle, je l'ai."

Pendant que le jeune homme est content de vivre si bien, la femme, elle, n'aime pas son mari 'à plein.'³

A la fin, une nuit, pendant qu'il dort, elle lui mouille le doigt et lui ôte sa bague. Sans bague il n'a pas plus de 'vertu' qu'un autre. Le roi lui dit: "Ah! tu vas voir *d'ct'heure*, mon gars!" Envoyant la police, il le fait prendre et attacher, pour qu'on le porte au pays des rats, où il se fera dévorer pour sa pénitence. On l'attache à une voiture dans une poche; et deux hommes partent avec lui pour le pays des rats, marchent, marchent.

C'était pas mal loin, le pays des rats. En passant à la porte d'une auberge, les hommes disent: "On va toujours entrer prendre un coup; il y a encore un bon bout à faire." Pendant qu'ils boivent, un gros matou jaune, gros 'de même,'⁴ passe tout près de la voiture. "Mon *bidou*, mon *bidou*, viens ici!" dit le jeune homme. Comme le chat va le trouver, il le prend et le cache dans son capot.

Sortant de l'auberge, les soldats repartent avec la voiture, et ils silent. Ils arrivent au pays des rats pendant un jour de parade. Tous les rats sont habillés en soldats, et leur roi, avant qu'ils partent pour la guerre, en fait la revue. Il y a une grosse bâtie remplit de troupes, partout, partout, et le roi des rats, sur un théâtre, fait un sermon, prêche, et les instruit. Voyant arriver un homme dans un sac, il dit: "En voilà toujours un beau gros. Ce n'est pas le premier que ce roi m'envoie. Il faut faire une fête avec." Le roi crie: "Mes rats!" Les rats se tassent autour de l'homme. Les uns disent: "*M'a*⁵ lui manger le nez," les autres: "*M'a* lui manger les joues." Mais lui, il tire la tête de son matou en dehors du sac, et *rrnào, rrnào...*; il *largue*⁶ le chat, qui se met à courir *rrang-tit-tit, rrang-tit-tit!* Il vous étrangle une bande de rats! Leur roi dit: "*Cou'don*,⁷ mon ami! votre bête va tout manger mon peuple." L'homme répond: "Oui, je vous fais tous dévorer à *net*⁸ par ma grosse bête." — "Comment-c'que vous me demandez pour garder ta bête? Il y a assez de monde de mort." — "Je te demande d'aller chercher ma bague où elle se trouve, chez le roi; autrement, je vous fais tous manger à *net*."

Le roi des rats fait battre un ban parmi son peuple, pour apprendre où est le château du roi. Quand ils sont tous assemblés, une

¹ Dans le sens de "veinard."

² Pouvoirs.

³ I.e., ne l'aime pas beaucoup.

⁴ I.e., comme ceci — un geste accompagnait ces mots.

⁵ I.e., je m'en vas..., je vas...

⁶ Terme marin; signifie "lâcher."

⁷ Écoute donc!

⁸ Sans exception.

vieille rate dit: "Moi, je connais *ben* ce château-là. J'y ai mangé *ben* des tinettes de viande, de beurre et de confitures; je connais ça! Mais il y a loin à aller, et je suis vieille. J'y ai déjà rencontré une grosse bête noire¹ étou. Il faudrait *ben* que je sois accompagnée." Une petite rate, sa cousine, la plus *ratoureuse*² de toutes, dit: "Je vas aller avec vous." Pendant qu'elles sont parties, l'homme garde son matou dans le sac.

Rendue au château du roi, la vieille rate dit à sa petite nièce: "Prends garde!" Elles entrent par un trou dans la chambre du roi, pendant qu'il dort, la nuit. La petite rate dit: "La bague n'est pas aisée à trouver. Il l'a dans sa bouche, parce qu'elle est nulle part ailleurs. Mais, tu vas voir, il la crachera bien!" La petite rate s'en va dans la cuisine, et se tortille la queue dans de la moutarde qui se trouve sur une planche. Comme le roi dort sur le dos, la petite rate lui passe la queue sur la 'gueule.' Le roi fait: "Pouah!" et il se met à cracher, et crache la baguée dans la place. La vieille rate prend la bague et file vers le trou.

En s'en allant, la petite rate dit à la vieille: "Cou'don, ma tante, donne-moi donc la bague. Ça me fera honneur de l'avoir gagnée, comme ça empêchera le chat de dévorer tous les rats." La vieille répond: "J'aime autant la garder. Une vieille comme moi passera pour bien habile."³

Pendant que, sur un pont, elles traversent une rivière, la difficulté prend entre les deux rates. En se chamaillant, elles échappent la bague, qui tombe au fond de la rivière. La vieille dit: "Si tu m'avais seulement laissée tranquille, la bague ne serait pas là."

En arrivant chez leur roi, elles disent: "La bague nous a échappé sur le pont, et elle est tombée dans le fond de la rivière." — "Ah! en voilà encore une affaire!" dit le roi. Il refait battre un ban pour savoir si quelqu'un connaît cette rivière. Un vieux rat avait été 'de cérémonie'⁴ avec une grenouille de cette rivière-là. "Ah! il dit, je connais bien ça!" Le roi dit: "Pars vitemment, et va voir si tu peux avoir la bague." Voilà le vieux parti. Arrivé au bord de la rivière, il se met à son langage⁵ avec la grenouille: "Brik-brak-brak." La grenouille ressoud. "Bonjour, bonjour! depuis 'ce temps que'⁶ je ne t'ai pas vue! C'est bien depuis qu'on⁷ a été 'de cérémonie' ensemble." Et ils commencent à s'embrasser. "Dis-moi donc ce que tu cherches?" demande la grenouille. "Ah, pauvre enfant! Je cherche une bague

¹ Un autre chat.

² Rusée; radical, "tour."

³ Patry employa ici le mot anglais "smart."

⁴ Patry ajouta en explication: "...avait été compère;" i.e., avait été parrain en compagnie de...

⁵ Se met à parler son langage.

⁶ Dans le sens de "combien longtemps il y a que..."

⁷ Que nous...

qui a été perdue au fond de la rivière.” La grenouille commande à toutes ses petites grenouilles et à ses crapauds de se mettre tous côté à côté et de marcher tout le long, dans le fond de la rivière. On trouve la bague. La ‘commère’ du vieux rat la lui rapporte. Bien content, il la remercie, l’embrasse, lui souhaite le bonjour, et il part.

Arrivé au château de son roi, il lui remet la bague. Bien content, le roi, à son tour, la donne au jeune homme, qui dit: “*A'ct'heure qu'est-ce que tu souhaites? J'ai fait du mal à tes troupes.*” Le roi répond: “Ramène ta bête, et remets mon monde en vie.” — “En vertu de ma bague, dit l’homme, je souhaite tous les rats en vie.” Et tous les rats, en revenant à la vie, se sauvent à toute épouvante.

Le jeune homme se souhaite rendu dans son château. Le voyant arriver le roi dit: “C'est *ben le boute!* Le voilà revenu avec sa bague, que j'ai perdue. Il va tous nous mettre à mort.” Se jetant aux genoux de son gendre, il lui demande pardon en lui remettant sa fille. Mais le jeune homme répond: “Gardez-la, votre fille; elle est trop tricheuse! Je vivrai à mes dépens, et restez tranquille.” Ça fait que le roi et son gendre ont chacun vécu à leurs dépens.

Quant au gendre, je ne sais pas s'il s'est remarié. Je n'en ai plus entendu parler.

64. LE COQ ET LES RATS.¹

Une fois, c'est une veuve qui a trois garçons, dont le plus jeune s'appelle Jean.

A l'âge de vingt-et-un ans, Jean apprend que la guerre vient d'éclater. Avant de partir pour la guerre, il dit à sa mère: “Quant à la poule que j'ai mis couver, et à mon coq, je vous dis de ne pas les vendre ni les changer, durant mon absence.”

Quelque temps après, quand Jean² est à la guerre, trois fées viennent chez sa mère pour acheter le coq. La veuve répond: “Ce coq est à Jean, mon garçon; et il m'a bien défendu de le vendre entre ci et qu'il revienne.” — “Ah! répondent les fées, s'il vous l'a défendu, on va vous le changer pour un pareil.” — “Le changer? Non, je ne le change pas; il m'a défendu de le changer ni de le vendre.” Désappointées, les fées s'en vont.

Le lendemain matin, la plus âgée des fées dit: “Retournons-y. Mais apportons une lampe d'argent pour l'offrir à la veuve, en échange pour le coq.” Arrivées chez la mère de Jean, les fées disent: “Cette lampe d'argent vous serait bien plus utile qu'un coq. La mère,

¹ Raconté à Sainte-Anne, Kamouraska, en juillet, 1915, par Narcisse Thiboutot, qui dit avoir appris ce conte de son oncle, feu Charles Franceur, il y a sept ou huit ans.

² A certains endroits, le conteur dit “petit Jean,” au lieu de “Jean.”

vous n'avez rien ici pour vous éclairer." — "C'est vrai, *on* n'a rien pour s'éclairer; mais mon garçon Jean m'a dit de ne pas vendre son coq. Je ne veux donc plus que vous reveniez me bâdrer¹ pour ça." Voyant qu'elles ne peuvent réussir, les fées retournent chez elles, la tête basse.

Un jour, comme ça fait longtemps que Jean est à la guerre, une des fées dit: "*Cou'don*, je vas acheter le coq, moi." Elle retourne chez la veuve, achète le coq, l'apporte chez elle et dit à sa servante: "Tu vas tuer le coq et le faire cuire tout rond, avec la tête." La servante tue le coq, et le fait cuire avec la tête. Quand le coq est cuit, un petit jeune *quêteux* passe, entre et demande à manger. Prenant la tête du coq, la servante la lui donne. "Merci!" dit le jeune *quêteux*, en prenant la porte et en s'en allant chez la mère de Jean. "Tiens, grand'mère, dit-il, on m'a donné la tête d'un coq pour mon dîner. Jetez-la à votre chatte, qu'²elle la mange." La veuve prend la tête de coq et la serre dans sa commode.

Dans l'entrefaite, voilà Jean qui revient de la guerre. "Et mon coq, demande-t-il en entrant, l'avez-vous encore?" — "Non; hier, je l'ai vendu aux fées." — "Mais, *mouman*, je vous avais bien défendu de le vendre." — "Oui, mon petit Jean; mais ça faisait bien longtemps qu'elles me bâdraient." — "C'est-i pas rien!³ Au moins, si vous aviez gardé la tête." — "Mon petit garçon, je l'ai icite, la tête; elle est bien serrée." La veuve remet à son garçon la tête de coq. *Rouvrant* la tête, Jean y prend la bague qui s'y trouve, et il se la met *dans* le doigt. Avec sa bague, il souhaite d'avoir le plus beau château de la terre, brillant comme des étincelles et suspendu *sur* quatre chaînes d'or. Aussi vite qu'il l'a désiré il se trouve assis dans un château brillant, suspendu *sur* quatre chaînes d'or.

S'adonnant à⁴ passer par là, le roi s'écrie: "Qu'est-ce que c'est, ça? qu'est-ce que c'est, ça? D'où est venue cette bâtie, en si peu de temps? Je n'ai jamais vu rien de si beau." Le roi appelle un valet pour *yī*⁵ demander le nom du roi à qui appartient ce château. A celui qui entre s'informer, on répond: "Je suis petit Jean; c'est mon nom."

Le roi, le lendemain, envoie un valet inviter petit Jean à souper avec lui. "C'est bien vrai, répond petit Jean, que je suis obligé d'obéir à la parole du roi. Mais retournez l'inviter à venir me rendre visite et à prendre le dîner chez moi, demain midi." Le valet va dire à son maître: "Monsieur le roi, le jeune roi Jean me prie de vous dire que si vous pouviez aller dîner avec lui, demain midi, il préférerait

¹ De l'anglais "to bother."

² Abréviation de "pour qu'elle..."

³ I.e., est-ce assez malheureux!

⁴ I.e., passant là par pur hasard.

⁵ *Yī* pour "lui."

ça.”¹ Le roi fait donc gréyer sa vieille reine et sa princesse, et dit: “On va prendre le dîner chez le jeune roi Jean.”

Vers midi, Jean souhaite avec sa bague d'avoir la plus belle des tables, garnie des meilleurs mets qui se puissent trouver. En entrant, le roi dit: “Jeune roi Jean, jamais je ne pourrai comprendre comment vous avez fait bâtir ce château en si peu de temps, à ma porte, et sans que j'en aie connaissance.” — “Ah, monsieur le roi, ce n'est rien.² Il y a bien des choses plus difficiles que je pourrais faire.” Tout en parlant, le vieux roi demande à Jean voir³ s'il est garçon. “Ah oui, monsieur le roi, répond Jean; je n'ai que ma vieille mère avec moi.” Le trouvant de son goût ‘à plein,’ le roi tourne et tourne, et lui offre quasiment sa fille, la princesse. Comme Jean ne demande pas mieux, la noce se fait au plus vite — les rois ne prenaient pas grand temps à faire une noce, dans le ‘temps passé’!

Quelque temps après le mariage, le roi dit: “Mon Jean, allons faire un tour de chasse.” — “Oui, allons-y!” répond Jean. Ils grètent tout leur manège, prennent ce qu'il leur faut pour huit jours de chasse, et ils partent. Jean oublie bien sa bague, qu'il laisse accrochée à la tête de son lit.

Pendant leur absence, les trois fées viennent trouver la jeune princesse, lui demandant si elle n'a pas de vieilles bagues à changer pour des neuves. “Oui, répond la princesse, mon mari en a une qui commence à ternir. Je suis prête à la changer.” Les fées lui donnent trois bagues en échange de la sienne, et elles s'en vont.

Aussitôt qu'elles ont la bague, les fées souhaitent que le château fonde⁴ comme le ferait en été un château de glace. D'un crac⁵ le château est fondu, et la princesse est prise dans ce bourbier.

Revenant de la chasse, le roi et Jean regardent partout. Point de château! Jean dit: “Ma femme m'a trahi! Elle a dû changer ma bague que j'avais oubliée.” — “La bague que tu avais oubliée? dit le roi; je pense, mon Jean, que ce n'était qu'un château de glace.” — “Ah non, monsieur le roi! Ma femme a dû changer la bague que j'avais laissée à la tête de mon lit. Elle m'a trahi.” En colère, le roi dit: “Tu mérites d'être puni sévèrement. Je reprends ma fille; et pour te punir, on va rassembler tous les gens de la place pour décider quel sera ton châtiment.”

Quand les gens furent rassemblés, un dit: “Faisons-le brûler à petit feu.” Un autre dit: “On va le noyer.” Un troisième dit: “Envoyons-le sur l'île aux rats.” Les ayant tous entendus, le roi décide: “Je consens qu'on l'envoie sur l'île aux rats pour le faire

¹ Thiboutot disait: “Il préfèrerait plutôt ça que de venir.”

² Fournier disait “c'est rien!”

³ Pour voir si...

⁴ Le texte de Fournier ici est: “Souhaitent que le château fût fondu comme c'est été un château de glace...”

⁵ Dans un instant.

dévorer par les rats." Faisant gréer sa chaloupe, le roi dit à Jean: "Allons, embarque!" Jean demande: "Avant d'embarquer, sire mon roi, m'accordez-vous la grâce de prendre mon gros chat, qui s'appelle *Thom'*?" — "Apporte-le, ton *Thom'*; tu n'en as toujours pas pour si longtemps à vivre."

Le voilà donc parti pour l'île aux rats, où on va le reconduire. Rendus à l'île, les valets du roi ne peuvent pas accoster; les rats, comme des démons, veulent se lancer sur la chaloupe. A la fin, Jean prend son chat sous son bras et dit: "Mon *Thom'*, il faut que tu sauves la vie à ton maître. Sinon, il va mourir en brave." Le chat répond: "Ne crains pas, mon maître!" Jean lâche son chat en disant: "*Thom'*, divertis-toi sur l'île, et étrangle autant de rats qu'il y en a." *Thom'* se lance à coups de dents et de griffes, et tue les rats par piles. La peur finit par prendre les rats. Voilà leur roi qui arrive: "Arrêtez, monsieur, arrêtez votre bête! On va vous laisser tranquille." Lâchant un cri, Jean dit: "*Thom'*, avant d'arrêter, divertis-toi! Il y a encore trop de rats sur l'île." Le roi des rats répète: "Monsieur, arrêtez-le! je vous promets qu'on vous fera aucun mal." Jean dit à son chat: "*Thom'*, viens-t'en icite." Et le chat revient près de son maître en se léchant les babines.

Le roi des rats demande: "Monsieur, pour quelle raison êtes-vous venu ici?" — "Pour la raison que j'avais un château brillant, suspendu sur quatre chaînes d'or, en avant de celui du roi. Après avoir épousé la princesse du roi, je partis pour la chasse. Pendant mon absence, ma femme m'a trahi en changeant ma bague, que des fées sont venues lui demander. Cette bague était une bague 'de vertu,'¹ avec laquelle il me suffisait de souhaiter quelque chose pour l'avoir. Roi des rats! si tu n'es pas capable de trouver où est ma bague, tu peux être certain que toi et tes rats, vous allez tous mourir. *Thom'* va se divertir à son goût, si tu ne peux pas m'aider." — "Ah, monsieur, arrêtez! Elle n'est pas ici, sur mon terrain, votre bague; mais elle est peut-être sur celui de la reine des souris." Le roi des rats attelle deux mulots sur son carrosse, prend une souris pour cocher, et il s'en va trouver la reine des souris. Voyant arriver le roi des rats, la reine des souris dit: "Que venez-vous faire ici, aujourd'hui, le roi des rats?" — "Ah! si tu savais, la reine des souris! Toute ma place est bouleversée par une bête dont le maître m'a dit que si je ne retrouvais pas sa bague perdue, tous mes rats seraient mis à mort." La reine des souris répond: "Moi, je n'ai pas eu connaissance de cette bague, sur mon terrain. Mais, la reine des grenouilles² le saurait peut-être bien." — "Eh bien! je vas aller le dire à la bête qui veut tous nous détruire."

¹ Bague enchantée. Ailleurs, G.-S. Pelletier appelle ces objets "des souhaitez-vertu."

² Prononcé gornouilles.

Le roi des rats revient dire à Jean: "Monsieur, la bague n'est pas sur le terrain des souris; mais la reine des grenouilles en saurait peut-être quelque chose." Jean répond: "Oui, si la reine des grenouilles le veut, elle peut me retrouver ma bague. Mais il faudra qu'elle envoie à sa recherche quatre grenouilles, quatre rats et quatre souris. Si elle ne me rapporte pas ma bague entre *ci trois jours*,¹ vous serez tous mis à mort." Quand elle apprend ça, la reine des grenouilles dit: "On va essayer." Appelant une vieille grenouille: "Serais-tu capable d'aller chercher la bague que les fées ont changée chez le roi Jean? Si tu me la rapportes, je te donnerai de la crème au sucre." La grenouille répond: "Oui, j'en serai peut-être capable; mais il faut que tu envoies quatre jeunes grenouilles avec moi." On grège la goëlette pour traverser, et à bord montent les quatre grenouilles avec quatre rats et quatre souris.

Quand la goëlette arrive *dret* en face de chez les fées, débarquent les rats, les souris et les grenouilles. Ensemble ils se glissent vers la maison des fées, regardent par la porte entre-bâillée, et aperçoivent la plus vieille des fées, la bague au doigt, et couchée sur un canapé. Voyant la chatte sous le poêle, les rats n'osent pas entrer. La plus petite des souris se glisse derrière le balai, dans le coin, et elle attend que le chat soit sorti. Après une *escousse*, la petite souris saute au doigt de la fée, fait tomber la bague, qu'elle prend et apporte à la goëlette.

On met à la voile pour s'en retourner au pays des grenouilles. En route, un rat dit: "C'est moi qui ai trouvé la bague." — "Ce n'est pas toi, dit la souris; tu as eu peur d'entrer quand tu as vu la chatte sous le poêle. Moi, je suis entrée comme une brave, en me glissant derrière le balai. J'ai ensuite sauté au doigt de la fée, et me suis sauvée avec sa bague." Dans sa colère, le rat attrape la souris en disant: "Tu vas me la donner." — "J'aimerais mieux la perdre que te la donner." Saute sur le bout de la goëlette, saute sur le *flangé*;² la petite souris échappe la bague à l'eau.

Bien piteuse, la petite souris vient dire à la vieille grenouille: "J'ai perdu la bague." Comme c'est en pleine nuit, la vieille grenouille 'prend un aperçu sur' une étoile.

Avant d'arriver chez la reine des grenouilles, on hisse le pavillon de deuil. Les voyant venir, le roi des rats dit à la reine des grenouilles: "Il leur est arrivé malheur; ils sont en deuil." En débarquant, la vieille grenouille va dire à sa reine: "On a perdu la bague dans le fond de la mer. Courue par le rat, la petite souris, qui avait gagné la bague, s'est sauvée sur le *flangé* et a échappé la bague à l'eau, en pleine mer. Le rat, vous savez, se souvenait de vos paroles: 'Celui

¹ Entre ci et le troisième jour...

² Peut-être de l'anglais "flange," rebord, saillie.

qui rapportera la bague sera soigné à la bouillie au sucre.' " La reine des grenouilles dit: "Ma vieille grenouille, es-tu capable, avec cinq jeunes grenouilles, d'aller chercher la bague là où elle a été perdue?" — "Oui, ma reine, nous allons essayer."

Suivie de cinq grenouilles, la vieille se rend, la nuit suivante, à l'endroit où la bague est tombée à l'eau. Regardant à l'étoile, elle dit: "C'est *icite*; j'en juge par l'étoile." Attendant le lendemain, au jour, le capitaine de la goëlette prend une planche, met une petite grenouille dessus, et la lâche doucement à l'eau. La grenouille cherche la bague, cherche, mais ne trouve rien et se *nèye*.¹ Voyant ça, la vieille grenouille dit: "Moi, j'y vas." Plonge et reste deux heures sous l'eau. On en est 'occupé,'² dans la goëlette; et on se dit: "Elle va se noyer." Mais non, elle revient avec la bague dans sa gueule, grimpe sur la goëlette, se glisse à sa chambre et fait hisser le pavillon de joie, pendant qu'on revient chez la reine des grenouilles.

Les voyant arriver, la reine des grenouilles dit au roi des rats: "Ils l'ont retrouvée: voyez le pavillon de joie." En débarquant, la vieille grenouille va porter la bague à la reine des grenouilles. "Tiens, la reine, dit-elle, allez porter la bague à qui elle appartient." La reine répond: "Vas-y toi-même avec le roi des rats, comme c'est toi qui as travaillé à délivrer notre pays et le sien." La vieille grenouille s'en va donc trouver Jean, et dit: "Monsieur Jean, voilà la bague dont vous avez parlé au roi des rats. Une fée l'avait obtenue de votre femme en échange [de trois bagues neuves]. *A'ct'heure*, on vous la donne en vous demandant de laisser la paix à notre pays." — "Ah! dit Jean, la bonne reine des grenouilles! Je t'en remercie bien des fois, et je te souhaite d'être plus heureuse que jamais. Moi, je m'en retourne à mon château." Prenant la bague, il se la met au doigt. "Je désire que mon château se trouve encore à la même place, suspendu *sur* quatre chaînes d'or, devant celui du roi." Aussitôt souhaité, aussitôt *faite*.

Se réveillant, le lendemain matin, le roi aperçoit un beau château brillant devant le sien, et il voit le roi Jean se promenant sur la galerie. "Comment ça se fait? dit le roi. Encore un qui se bâtit un château devant le mien!"

Jean arrive et dit: "Monsieur le roi, rendez-moi ma femme. Je veux lui faire pleurer son tort. Ma femme, voilà son histoire: Pendant que nous étions à la chasse, elle avait changé ma bague 'de vertu' avec une fée. La fée souhaita mon château *morfondu*³ en marécage, et la princesse resta prise dans le bourbier. La fée connaissait la vertu de ma bague, mais ma femme n'en connaissait rien;

¹ Noie.

² Inquiétude.

³ Probablement une corruption de "fondu."

et vous, monsieur le roi, vous disiez: ‘Ton château, c’était un château de glace?’” Le roi dit: “Mon Jean, je t’en demande bien pardon. Mais, aujourd’hui, ta femme a appris la vertu de ta bague, qu’elle ne changera plus, pendant que nous serons à la chasse. Quant aux gens qui te condamnaient, on va les punir *com’i’faut.*” Ceux qui voulaient faire brûler Jean, on les fait brûler. Ceux qui avaient dit “Noyons-le!” on les *nèye.* Et ceux qui avaient conseillé de l’envoyer à l’île aux rats, on les mène à l’île aux rats.

Tout en finit par là. Le roi, lui, a continué jusqu’à aujourd’hui à vivre avec Jean, son gendre. Et moi, ils m’ont renvoyé ici. Depuis ce temps-là, j’ai eu de la misère ‘en démon,’¹ *icite.*

65. LA FABLE DE L’OURS ET DU RENARD.²

Une fois, il est bon de vous dire, c’était un renard et un ours.

Un bon matin, durant l’hiver, le petit renard se met dans un banc de neige, devant la maison de l’ours, et il se met à hurler, hurle. Sortant de sa maison, l’ours demande: “Qu’as-tu donc à hurler, mon petit renard?” Il répond: “On m’appelle pour être compère; mais je ne veux pas y aller.” — “Mon petit renard, vas-y donc: ils vont te donner à manger *com’i’faut.* S’ils m’appelaient comme ça, j’irais bien, moi qui ne fais que me *licher* la patte.” Le petit renard s’en va, fait un tour, entre [sans qu’on le voit] dans la dépense de l’ours, et commence à ‘manger la tinette’³ de beurre. Quand l’ours le voit repasser, il demande: “Comment l’appelles-tu, ton filleul?” — “Ah! il dit, je l’ai appelé Commencé.”

Le lendemain matin, le petit renard revient encore sur le banc de neige, devant l’ours, et il hurle, hurle. “Qu’est-ce que tu as donc, mon petit renard, à tant hurler?” — “Parlez-m’en pas! on m’appelle encore pour [être] compère; mais moi, je ne veux pas y aller.” — “Vas-y donc! on te soigne si bien, quand tu es compère!” Voilà mon petit renard qui part, fait un tour, entre [sans qu’on le voit] dans la dépense de l’ours, et mange la moitié du beurre, dans la tinette.⁴ Le voyant repasser, l’ours lui demande: “Comment-c’que tu l’as appelé, ton filleul?” — “Je l’ai appelé A-moiquié.” — “C’est un beau nom, mon petit renard. Ce n’est pas bien de te faire prier comme ça pour être compère.”

Encore la même chose; le lendemain matin, le petit renard se plante dans le banc de neige, et se met à hurler. Hurle, hurle, mon petit

¹ J’ai eu beaucoup de misère.

² Récitée par Achille Fournier, en août, 1915, à Sainte-Anne, Kamouraska. Fournier apprit cette fable, il y a longtemps, d’Edouard Lizotte, aussi de Sainte-Anne.

³ C'est-à-dire le contenu de la tinette.

⁴ Fournier dit: “mange la tinette de beurre à *moiquié.*”

renard. L'ours demande: "Mais, pourquoi tant hurler, mon petit renard?" — "On m'appelle encore pour être compère, et moi, je ne veux pas y aller." — "Mon petit renard, vas-y donc! Tu reviens toujours saoûl, quand tu es compère. Si on m'y invitait moi, je ne demanderais pas mieux." Fait un tour, le petit renard, et entre dans la dépense de l'ours, où il mange le reste de la tinette de beurre. Le voyant repasser, l'ours demande: "Comment l'as-tu appelé, ton filleul?" — "Je l'ai appelé Cul-liché." L'ours répond: "C'est un beau nom, ça, mon petit renard. Je voudrais bien qu'ils m'appellent pour [être] compère, moi qui ne vis qu'à me *licher* la patte."

Quand il va chercher du beurre dans sa tinette, l'ours trouve tout le beurre parti. S'en allant voir le renard, il dit: "Mon petit renard, je *cré ben* que tu m'as joué un tour. Tu disais qu'on t'appelait pour [être] compère; mais c'est *ben* des menteries. Tu t'en allais 'manger ma tinette' de beurre. Leurs noms, tu disais, étaient Commencé, *A-moiquié* et *Cul-liché*; mais, mon petit renard, *m'a* te dévorer à *c't'heure*." — "[Ne] me dévore donc point pendant que tu es si fâché. Tiens! *on* va se coucher, et celui qui, demain matin, aura du beurre au derrière, ça sera lui qui aura mangé le beurre." L'ours finit par être consentant. Ils se couchent et dorment.

Durant la nuit, le renard se lève et met du beurre au derrière de l'ours. S'apercevant qu'il est graissé, en se réveillant, l'ours se dit: "C'était donc *moé* qui l'avais mangé!"

En prenant le chemin, un peu plus loin, le petit renard crie: "Je t'ai joué un tour, l'ours. Tu n'es pas *ben* fin, je te le garantis! *A'ct'heure, liche-toi la patte!*"

Et moi, ils m'ont renvoyé ici vous dire que le petit renard est bien plus fin que l'ours.¹

66. JEAN-CUIT.²

C'était un roi qui s'appelait Jean-Cuit.³ Et son seul fils s'appelait aussi, comme lui, Jean-Cuit.

Le garçon était sur l'âge de se marier, et son père et sa mère devenaient vieux. Un jour, le père dit: "*Cou'don*, mon jeune homme, nous *velâ*⁴ vieux. Ça nous ferait bien plaisir de te voir marié; et tu ne m'as pas l'air à faire grand'chose." — "Mon père, dans cette place-ci, je ne trouve pas 'de mon goût.'"⁵ — "C'est bon! je vas te *grèyer* un bâtiment." De fait, il lui *grèye* une belle frégate, et il y met de l'or et de l'argent.

¹ Prononcé *l'our*.

² Raconté par Paul Patry, à Saint-Victor, Beauce, en août, 1914. Patry, dans sa jeunesse, apprit ce conte de son frère, Frédéric Patry, alors résidant à Halifax, N.-E.

³ Le nom "John Cook" donné par le conteur, est ici traduit.

⁴ Voilà.

⁵ I.e., je ne trouve personne à mon goût.

Voilà le jeune homme parti en voyage, s'en allant de ville en ville, et d'une province à l'autre. Il n'en¹ trouve pas de son goût, nulle part.

Arrivé à une ville bien éloignée, après avoir longtemps voyagé, il débarque, et il se met à se promener dans la ville. Il rencontre *ben* une petite fillette d'une douzaine d'années, belle! *ce qu'une*² créature³ peut être belle. Elle s'en va, portant un petit pot rempli de lait, pour son petit frère. Sa mère est veuve et pauvre, pauvre.⁴ "Ma petite fille, où vas-tu?" demande Jean-Cuit. "Monsieur, je suis allée chercher du lait 'par charité' pour mon petit frère. *On est si pauvre!*" — "Oui?" Il met la main dans sa poche, *hâle* un cinq louis d'or, et le lui donne en disant: "Ma petite fille, je peux te faire l'aumône comme n'importe qui. *A'ct'heure, où restez-vous?*"⁵ Elle répond: "Nous restons dans une petite maison, là, au coin de la rue."

Partant en courant, la petite fille s'en va trouver sa mère, et elle lui dit: "*Mouman*, j'ai rencontré le plus bel homme! Il a mis la main dans sa poche, et il m'a donné cet argent." Suffit que sa fille est si belle, la mère croit que c'est de l'argent pour lui jouer un tour. Elle prend l'argent et, fâchée, le jette sur son lit. Sa fille ajoute: "*Mouman*, il m'a dit qu'il allait venir, *betô*." — "Oui?" répond la mère.

Jean-Cuit fait un petit tour dans la ville, mais ne trouve rien de mieux que la petite fille. Il s'en va donc à la maison de la veuve. Le voyant entrer, l'enfant dit: "Tiens, maman, maman, c'est ce monsieur-là." La mère prend la parole, et dit: "C'est-i vrai, monsieur, que c'est vous qui avez donné cet argent-là à ma petite fille?" — "Oui, madame! Elle m'a appris que vous êtes pauvre. Je peux donc vous faire l'aumône comme n'importe qui. *A'ct'heure*, la mère,⁶ j'aurais une chose à vous demander." — "Qu'est-ce que c'est?" — "C'est demander votre fille en mariage." La mère répond qu'elle est bien trop jeune. Jean-Cuit reprend: "Oui, madame, elle est trop jeune; mais je ne suis pas un bâtard; et avant que je sois allé demander à mon père sa permission pour me marier, aller et revenir, ça me prendra trois ans. C'est *ben* loin, voyez-vous!" Il ajoute: "Mais que je revienne,⁷ elle sera d'âge." Dans la ville, il y avait une école. Jean-Cuit décide la mère à y mettre sa fille; et comme elle est consentante, ils partent et s'en vont mettre la fille à l'école. Avant de sortir, Jean-Cuit dit: "Si c'est de son goût, quand je reviendrai, nous nous marierons. Si ça n'est pas de son goût, eh *ben!* j'en chercherai

¹ I.e., de jeune fille.

² I.e., autant qu'une...

³ Ce mot est, parmi les paysans canadiens, très souvent substitué au mot "femme," et son sens est exactement le même.

⁴ La répétition ici comporte un superlatif.

⁵ [Toi et tes parents].

⁶ Vocab.

⁷ I.e., quand je reviendrai.

une autre. D'ici à ce que je revienne, laissez-la à l'école où la meilleure maîtresse va l'instruire, la nourrir, l'habiller 'sur le plus beau.'"¹ Ayant demandé son prix à la maîtresse d'école,² il lui donne la moitié de ses gages pour trois ans 'de temps,' et lui promet le restant à son retour. Il donne aussi de l'argent à la veuve pour qu'elle vive sans misère. Lui, il est riche et fils de roi!

Revenu chez son père, il lui demande la permission de se marier. Et il ajoute: "Il me faudrait de l'or et de l'argent; ma 'belle-mère'³ est veuve et pauvre." Le roi, son père, lui *regrège* son bâtiment, en y mettant de l'or et de l'argent.

Pendant ce temps-là, la veuve a bien hâte de voir revenir Jean-Cuit, et elle va souvent au bord de la mer voir s'il arrive.

Un jour, une frégate se montre et hisse le pavillon de Jean-Cuit. C'est lui! La bonne-femme est fière. En débarquant, Jean-Cuit dit: "A'*c't'heure*, allons voir la belle!" Et avec la veuve, il s'en va chez la maîtresse d'école. Il dit: "C'est moi qui ai mis la petite fille ici pour la faire instruire."

Cogne à la porte de sa chambre: "Mademoiselle, monsieur Jean-Cuit est arrivé." Elle répond: "Oui!" Elle a bien profité, grandi, et grossi, rien de plus beau! Jean-Cuit lui donne la main en disant: "Mademoiselle, votre idée a-t-elle changé?" Elle répond: "Oui! mon idée a pas mal changé. Dans ce temps-là *j'aimais guère*;⁴ mais d'*c't'heure* j'aime 'à plein.'" — "Comme ça, c'est-il de votre goût que nous nous mariions?" Elle répond: "Oui! c'est un bonheur que je ne pensais jamais avoir."

Ils se sont mariés.

Jean-Cuit demande à sa belle-mère: "Voulez-vous venir avec nous, sur ma frégate? Nous allons partir." Mais elle répond: "J'ai encore des enfants ici; et je m'ennuierais, si loin, si loin!" On lui donne alors de l'or et de l'argent à la banque,⁵ pour qu'elle vive sans travailler tout le reste de sa vie, elle et ses enfants. Jean-Cuit et sa femme s'embarquent, partent et filent.

Jean-Cuit a été si longtemps à son voyage que quand il arrive à son pays, son père et sa mère sont morts. Etant leur seul enfant, il est devenu roi et maître, avec la couronne.

Il y avait bien quelques années qu'il vivait avec sa femme quand il entendit parler d'un pays éloigné, où on pouvait acquérir une grande quantité de richesses. Il en parle à sa femme, qui n'aime pas beaucoup à le laisser partir pour ce pays. A force de la prier, il finit par la gagner. Il se fait *greyer* deux bâtiments.

¹ I.e., la vêtir des plus beaux habits.

² Il y a incertitude ici quant à savoir si Patry voulait dire "maître" ou "maîtresse" d'école.

³ Par anticipation.

⁵ Il est curieux de voir ici un trait aussi moderne.

⁴ Prononcé "gyér."

Son voisin était un bourgeois presque aussi riche que lui. Comme ils étaient bons amis, le voisin s'en va reconduire Jean-Cuit à ses bâtiments. Jean-Cuit pleurait en partant. "Qu'as-tu à pleurer?" lui demande son ami. Il répond: "Ecoute! je laisse ma femme, et je lui cause bien de l'ennui, à elle étou." L'autre dit: "Cou'don, des femmes, il y en aura partout pour toi, le long du chemin." — "Ah oui, mon voisin; mais pas comme la mienne. J'ai une brave et honnête femme!" Le voisin répond: "Bah! tu as trop confiance en ta femme. Veux-tu gager que, pendant ton absence, j'aurai les mêmes avantages que tu as eus?" Jean-Cuit répond: "Non! et je gage bien pour bien que non."¹ En gageant, ils se donnent la main. Jean-Cuit embarque et file.

Le voisin, le soir, vient 'veiller' chez la femme de Jean-Cuit. "Bonsoir!" — "Bonsoir!" Elle lui donne une chaise, et ils commencent à jaser; jasent, jasent jusqu'à neuf heures. Après avoir jasé encore une petite *escousse*,² il part et s'en va. En s'en allant, il se dit: "Je pense que mon affaire est bonne."

Le lendemain au soir, il revient encore au château de Jean-Cuit, pour 'veiller' avec sa femme. Elle lui demande: "Venez-vous chercher quelque chose?" — "Non! je viens 'veiller' pour jaser et vous désennuyer. Suffit que vous êtes toute seule." — "Eh bien! elle dit, c'est le cas, je suis seule. Une 'veillée,' c'est superbe! mais pas la deuxième." Elle dit: "Sortez, ou bien je vous flambe la tête." Mon gars part piteux. Il est loin d'avoir eu des avantages !

Ça fait qu'il attelle ses chevaux à son carrosse, et il se promène devant le château de madame Jean-Cuit, bien piteux, la tête entre les jambes. Une servante dit à la dame: "C'est curieux, le voisin se promène devant le château, la tête entre les jambes et *ben* piteux. Ça m'a l'air qu'il s'ennuie depuis que monsieur Jean-Cuit est parti."

Sortant au coin du château, la servante s'adonne à le voir passer. "Mais, dites-moi donc, monsieur, est-ce à cause du départ de monsieur Jean-Cuit que vous avez l'air si piteux?" — "Ah! il dit, mademoiselle, quand même je vous raconterais ma peine, vous ne seriez pas capable de m'arracher de *de'là*. Je suis bien malheureux!" — "Qu'est-ce que c'est?" — "Quand même je vous le dirais, vous n'êtes pas capable de m'arracher de *de'là*. Mais, des fois, on trouve plus dans deux têtes que dans une." Il lui raconte tout, sa gageure de bien contre bien, et les avantages de madame Jean-Cuit. La servante dit: "Je vas vous enseigner un plan, moi. A chaque fois qu'il arrive ici un vaisseau, une valise venant de Jean-Cuit est apportée au château, dans la chambre de la dame. Et il vient d'en arriver un;... comprenez-vous?" Il répond: "Oui, je comprends!" S'en allant

¹ Il parie sa fortune entière contre celle de son voisin.

² Quelques moments.

dans la ville, il se met dans une valise *barrant* dedans et dehors. Et il se fait porter, dans la valise, à bord du bâtiment. De là, deux matelots apportent la valise dans la chambre de madame Jean-Cuit. La servante lui avait dit: "Si vous y voyez quelque chose à faire, c'est le seul moyen, le plus proche."

Rendu là, pendant la nuit, il sort de sa valise. Il la voit au clair de lune, dormant sur le dos; rien n'est plus beau! "Ah! il pense, c'est de valeur¹ de trahir une si belle et si brave femme." Voyant qu'elle avait un signe sur l'estomac, il dit: "Si j'avais ça, je réussirais peut-être à quelque chose." Il prend donc son canif, et il coupe ce petit signe *à ras*.² Enveloppé dans un petit papier, il le met dans sa poche, et s'en retourne dans sa valise, qu'on enlève, le lendemain.

Au bout d'un an, Jean-Cuit *ressoud* sur son bâtiment chargé de pierres fines, et de toutes sortes d'agrès³ monstreuex.⁴ Il revient bien riche! Rien de plus pressé, le voisin s'en va le voir à bord. Jean-Cuit, lui, avait toujours eu sa gageure sur le cœur. Quand le bourgeois lui donne la main, le voyageur dit: "Bien, notre gageure... Comment-c'qu'on en est?" — "Eh bien! Jean-Cuit, tu as perdu." — "Ah, par exemple! tu m'en *baras*⁵ toujours des preuves." — "Oui!" Et prenant ce qu'il a gardé, il dit: "As-tu vu ce signe sur l'estomac de ta femme? Je l'ai apporté comme preuve des avantages que j'en ai obtenus." Malin et prompt comme il n'y en a pas, Jean-Cuit devient sans connaissance [de fureur]. Il part et s'en va au château. Le voyant arriver, mon Dieu! rien de plus vite fait, sa femme se jette dans ses bras. Mais il la repousse: "Va-t'en, méchante que tu es!" — "Mon *Dou*, qu'est-ce que je puis bien avoir fait?" Et elle se jette à ses genoux en demandant pardon. "Pas de pardon! Va-t'en, méchante que tu es!"

Se retournant, il dit à deux serviteurs de la saisir, de l'emmener dans la forêt, de la tuer, et de lui en rapporter la langue et le cœur. Elle lui demande: "Veux-tu que j'apporte mes vêtements de noces?" — "Va-t'en, méchante! Apporte ce que tu voudras. Mais, vous, rapportez-moi la langue et le cœur."

Les voilà partis. La petite chienne de la dame, qui est toujours avec elle, les suit dans la forêt. Rendue au fond des bois, la dame se jette à genoux en disant aux serviteurs: "Tuez-moi!" — "Non, nous ne vous tuerons pas. Vous avez été une trop bonne maîtresse pour nous. *On aime autant endurer la mort que de vous tuer.*" Ils trouvent un plan: "Il ne nous a pas vus. Apportons-lui la langue et le cœur de la petite chienne; dans la colère où il est, ça va le contenter."

¹ I.e., regrettable.

² I.e., près de la peau.

³ D'objets.

⁴ Pour "monstreux," mais dans le sens de "extraordinaire."

⁵ I.e., donneras. Au Lexique de l'ancien français, de F. Godefroy, on trouve: "Barer, v. a... proposer des raisons contre quelqu'un ou contre quelque chose."

Tuent la petite chienne, prennent la langue et le cœur, et disent à la femme: "Vous, allez à votre chance; *on* ne vous tuera pas." Revenant au château, ils disent à Jean-Cuit: "Voilà la langue et le cœur de votre femme." Jean-Cuit les jette à ses pieds, *pilote*¹ dessus, en disant: "Méchante que tu es, tu ne me déshonoreras plus!" Prenant son petit portemanteau, il y met son *butin*,² part et s'en va.

De son côté, dans la forêt, la femme part, marche, marche jusqu'à ce qu'elle arrive dans un pays tout en guerre. Une fois rendue là, elle s'habille en *seldar*³ et s'engage dans l'armée. Elle est bien découragée. Soldat, elle se met à se battre. Elle commence *betô* à gagner partout. D'une bataille à l'autre, et de victoire en victoire, la voilà devenue *généraux*⁴ du roi. Ne se nommant pas, elle restait toujours habillée en *seldar*. Elle gagnait aussi beaucoup d'argent.

La guerre finie, elle se dit: "Je vas chercher jusqu'à ce que je trouve mon Jean-Cuit. On a dû nous jouer un tour." S'achetant un beau cheval, elle *embarque* en selle, et elle marche, marche, allant d'une ville à l'autre. Elle finit par 's'échouer' dans une ville où il y a un gros magasin, avec sept commis. Là, elle va loger, tout près. Comme elle est le *généraux* du roi, on la traîte bien. Le maître de l'hôtel monte à sa chambre et se met à jaser. Il lui demande: "D'où venez-vous donc?" — "Je viens d'un tel pays, où il y a eu une guerre épouvantable, et où il ne reste plus guère de monde."

C'est aussi dans cette ville que Jean-Cuit s'était engagé comme commis, au gros magasin.

Le lendemain de son arrivée, le général du roi s'en va voir le bourgeois du magasin et lui dit: "Dans le pays voisin, tant de monde ont péri à la guerre qu'il n'y a plus de commis. Pourrait-on en trouver ici?" Le bourgeois répond: "Moi, j'en ai sept ici, et j'ai un nommé Jean-Cuit. C'est un homme de *plaît*,⁵ qui vend autant à lui seul que mes six autres commis. Il a une intelligence terrible."⁶ Le général lui demande: "Comment lui donnez-vous de gages par année?" — "Je lui donne trois cents piastres par année." L'autre dit: "Ce n'est pas le prix d'un bon commis. S'il est comme vous dites, moi, je lui donnerais cinq cents piastres par année." Le bourgeois dit: "C'est un si bon garçon que je ne lui ferais pas perdre de gages. Si votre offre lui plaît, je suis prêt à le laisser aller avec vous." On fait donc monter Jean-Cuit, et on se met à parler. Le général dit: "Vous n'avez que trois cents piastres par année, ici; moi, je vous en promets cinq cents." Le maître lui dit: "Mon Jean-Cuit, tu es un si bon homme

¹ I.e., les foulles aux pieds.

² Linge et effets personnels.

³ Telle est la prononciation de Patry du mot "soldat."

⁴ I.e., général; elle était déguisée en homme.

⁵ I.e., qui plaît.

⁶ Extraordinaire.

que je ne veux pas te faire perdre cette chance." Le général emmène donc Jean-Cuit avec lui.

Le long du chemin, ils s'en vont à cheval tous les deux, sans se parler. Le général du roi chante et *turlute*.¹ Jean-Cuit, lui, a 'la tête entre les jambes';² il ne parle pas. Le général du roi prend la parole: "Dis-moi donc, Jean-Cuit, ce que tu as? Tu ne parles pas du tout." — "Ah! il dit, je n'ai rien." Le général reprend: "C'est pas ça! Moi, j'aime qu'un homme soit gaillard, et qu'il 'fasse des histoires'.³ Je n'aime pas un homme *sonjâr*⁴ de même." Ils font encore un bout sans parler. "Tiens! tu entends, Jean-Cuit, il faut que tu sois *joyal*.⁵ Il faut 'faire des contes'."⁶ L'autre répond: "Général du roi, quand même je vous conterais mes peines, jamais ça ne reviendra." Le général répond: "Encore, ça peut revenir; les peines, on les laisse là!" — "Non, ça ne se peut pas." Et il commence: "Un jour, j'étais fils unique chez mon père le roi. Mon père me dit: 'Mon jeune homme, te voilà sur l'âge et tu ne cherches pas à te marier.' Je lui donne pour raison que je n'en trouvais pas de mon goût, dans la place. Il dit: 'M'a te grèyer une belle frégate d'or et d'argent.' Je partis et me rendis d'une ville à l'autre. Dans une ville où je débarquai, en me promenant je rencontrais la plus belle enfant qu'on puisse voir, et qui, dans sa main, avait un petit pot. Je lui demandai où elle allait. Elle me dit qu'elle allait chercher du lait pour son petit frère, que sa mère était veuve et pauvre. Je pris cinq louis d'or, les lui donnai en lui demandant où elle restait. Elle me répondit que c'était dans une petite maison au coin de la rue. Après avoir fait un petit tour dans la ville, je me rendis à cette maison, et je demandai à la veuve sa fille en mariage. La mère me répondit qu'elle était trop jeune. 'Mais je ne suis pas un bâtard, je lui dis; il me faut aller demander la permission à mon père; et comme ça prend trois ans et trois jours à faire le voyage, elle sera déjà en âge quand je reviendrai.' Pendant mon voyage, elle était dans une école, à s'instruire. Quand je revins, elle était grande, grosse et grasse, elle comme il ne s'en était jamais vu sur la terre, et bonne *criéturé*!⁷ Nous nous sommes mariés. Revenus à mon pays nous avons trouvé mon père et ma mère morts, tous les deux. Je restai roi et maître, et avec la couronne. 'Ce que c'est'⁸ quand on est pour avoir une malchance! J'entendis parler d'une place où on acquérait une quantité de richesses. Je

¹ I.e., fredonne.

² Marche d'un air abattu.

³ I.e., qu'il badine.

⁴ I.e., songeur.

⁵ I.e., jovial. Voir Godefroy, Lexique de l'ancien français, p. 294: "1. JOIEL, adj., joyeux."

⁶ Badiner.

⁷ Patry disait ces mots, "bonne *criéture*" avec un accent si sincère qu'il est difficile d'en oublier la modulation.

⁸ Dans un sens vague mais approchant "curieux destin!"

voulus y aller. Ma femme n'en raffolait pas. A force de la tourmenter, je finis par la gagner à me laisser partir à bord d'une belle frégate que je m'étais *grèyée*. Comme je partais, mon voisin, un bourgeois presque aussi riche que moi, vint me reconduire. Comme de raison *que ça* me faisait de la peine de partir. J'en pleurais. Le bourgeois dit: 'Jean-Cuit, tu pleures! C'*que t'as*, donc?' Je lui répondis: 'Tu sauras que je me cause de l'ennui et à ma femme *é'tou*; et ça me fait de la peine de partir.' Le bourgeois reprit la parole et dit: 'Tais-toi donc, Jean-Cuit! Il y aura des femmes partout, le long du chemin, pour toi.' Je lui ai rendu réponse qu'il n'y en avait pas comme ma femme. Mon bourgeois, en me donnant la main, me dit: 'Veux-tu gager que d'ici à trois jours, j'aurai d'elle les mêmes avantages que tu as eus?' Rien de plus pressé, je lui donnai la main, et je gageai bien pour bien. Je partis. Je voyageai. D'une manière, j'avais fait un bon voyage; j'avais redoublé ma richesse. A mon retour, le bourgeois s'en vint me recevoir à bord de mon bâtiment, en me donnant la main. Mais moi, cette gageure-là m'était restée sur le cœur. Je lui demandai: 'Mon voisin, comment est notre gageure?' Il répondit: 'Mon Jean-Cuit, tu as perdu!' Je lui en demandai des preuves. En *hâlant* un petit papier, il dit: 'Oui... Tiens! il dit; as-tu vu ce petit signe sous l'estomac de ta femme? Je n'ai pas pu tout apporter; j'ai eu d'autres choses aussi.' Moi qui suis malin,¹ je devins sans connaissance, en m'en allant à mon château. Ma femme vint se jeter dans mes bras. Mais je ne connaissais plus rien. Je la repoussai: 'Va-t'en, méchante femme que tu es!' L'envoyant mener dans une forêt, je lui fis arracher la langue et le cœur, que je frottai sous mes pieds. Pensez-vous, général du roi, que je puis avoir le cœur content? Tant que je vivrai, je serai malheureux."—"Pouah! dit le général; laissez donc ça!" Ils continuent leur route, marche, marche.

Un jour, ils passent devant l'ancien château de Jean-Cuit. "Tiens! général du roi, dit-il, c'était là ma 'prétention.'"²—"Oui?"—"Oui." Ils s'en vont loger chez l'aubergiste voisin.

Le général du roi dit aux serviteurs: "Ayez soin de mon commis comme de moi, puisqu'il a été créé à l'image de Dieu comme moi, et donnez-lui une aussi belle chambre qu'à moi."

Le général du roi fait la connaissance du bourgeois qui avait fait perdre sa gageure à Jean-Cuit. Il lui dit: "Je suis un homme venant de bien loin. J'aimerais à connaître et à parler avec les gens de la ville." Le bourgeois dit: "C'est une bonne idée!" D'un *crac*,³ il fait *grèyer* à souper et inviter les messieurs de la ville.

¹ I.e., emporté.

² I.e., mon héritage.

³ Dans un instant.

Après souper, à table, les invités se mettent chacun à conter des histoires pour faire rire. Le bourgeois dit: "Moi, je puis vous conter une histoire de finesse,¹ qui est 'arrivée bien réelle.'" — "Qu'est-ce que c'est, qu'est-ce que c'est?" — "Un jour, mon voisin, le fils d'un roi, s'appelait Jean-Cuit. Ne trouvant *par* ici personne de son goût à qui se marier, il se *grèya* une belle frégate, et s'en alla d'une ville à l'autre. A une ville 'placée' à trois ans et trois jours de voyage d'ici, il acquit la plus belle et la meilleure *criéture* qu'on puisse voir. Plus tard, il apprit que dans un certain endroit, sur une île, on trouvait des quantités de richesses. A force de 'tourmenter'² sa femme, il finit par la décider de le laisser aller. Mais en partant, il pleurait. Comme je l'accompagnais à bord de son bâtiment, je lui demandai: 'Jean-Cuit, tu pleures; qu'est-ce que tu as?' — 'Comme de raison, il répond, je cause de lennui à ma femme et à moi *tou*.'³ Je pris la parole et dis: 'Ah, Jean-Cuit, des femmes, il y en a partout, le long du chemin, pour toi.' — 'Ah! il dit, oui, mais pas comme la mienne.' Je lui répondis: 'Je gage bien pour bien que j'aurai de ta femme les mêmes avantages que toi.' La gageure faite, il partit. Quand il revint, rien de plus pressé, je m'en allai le rejoindre à bord de son bâtiment, et, me donnant la main, il dit: 'Mon bourgeois, comment-c'qu'est notre gageure?' Je répondis: 'Jean-Cuit, tu as perdu.' Il dit: 'Tu m'en *baras* toujours bien des preuves.' — 'Oui!' je lui dis, en lui montrant un petit signe que j'avais pris sous l'estomac de sa femme. Il est bon de vous dire que je m'étais fourré dans une valise *barrant* dehors et dedans, et qu'on avait mis la valise dans la chambre de madame Jean-Cuit. Durant la nuit, je sortis. Sur son lit, elle dormait d'un profond sommeil. 'Ah! je dis, c'est *de valeur* de trahir une si brave et si honnête femme.' Mais je ne savais pas comment faire pour ne pas perdre mon bien. Elle avait un signe sous l'estomac. Je pensai: 'Si je l'avais, je gagnerais peut-être?' Je l'enlevai avec mon canif qui coupait comme un vrai *râsoué*,⁴ et je le mis dans ma poche. 'Malin' comme était Jean-Cuit, en voyant ça, le voilà sans connaissance. Arrivé chez lui, il envoie des serviteurs mener sa femme dans la forêt et lui arracher la langue et le cœur. Et depuis ce temps-là, personne n'a jamais revu Jean-Cuit."

Tous les gens se mettent à rire, en disant: "Ça, c'est un vrai tour." Et le bourgeois, en se carrant, répond: "Oui!" Le général du roi dit: "C'est bien! je veux qu'on ferme ici toutes les portes. On va jouer du sabre, et je ne veux pas qu'on sorte." Jean-Cuit se lève et dit au bourgeois: "Malheureux! c'est-*i* vrai que, pour cette affaire, tu as ôté la vie à ma femme?" Le général du roi dit: "Attendez un peu, je vas passer seul dans la petite chambre, là." Dans son porte-man-

¹ I.e., de ruse.

² Prier, solliciter.

³ I.e., *et tout*, aussi.

⁴ Rasoir.

teau, le croirez-vous? elle avait encore sa robe de noces. Et dans une minute, elle revient en belle robe blanche, comme au jour de ses noces. "Tiens, mon Jean-Cuit, me reconnais-tu?" Et lui, il perd quasiment connaissance de voir sa femme revenue.

"Ah! disent les gens, que voulez-vous qu'on lui fasse *d'cl'heure, générale du roi?*" On envoie chercher la fille qui a trahi sa maîtresse, et devant tout le monde, on la met sur un 'ber de grille,' et on la fait brûler. La graisse, on l'a prise pour graisser les roues des voitures.¹ Et le bourgeois? Ils le mettent entre quatre murailles, où il vécut jusqu'à la fin de ses jours rien qu'au pain et à l'eau.

Jean-Cuit et la générale du roi retournèrent à leur château, où ils vécurent heureux avec tous leurs biens et ceux du bourgeois. Depuis ce jour, Jean-Cuit n'a plus voyagé.

Et moi, on m'a envoyé ici vous le raconter.

67. LES TROIS POILS D'OR.²

Une fois, il est bon de vous dire que c'était un prince. Il se maria un jour à une princesse, la fille d'un autre roi — les princes se marient toujours entre eux-autres.

Un bon matin, il parle d'aller faire un voyage dans un pays étranger, pour acheter des marchandises et des soieries. Ce qui vient le trouver? Le seigneur de la place. "Mais, il dit, où vas-tu donc, le prince? Tu viens de te marier, et tu pars déjà en voyage pour les pays étrangers." — "Eh oui! j'ai à faire ce voyage." — "Veux-tu gager avec moi que *m'a* avoir des faveurs de ta princesse avant le retour de ton voyage?" — "Oui, *batège!* on va gager bien contre bien. Si tu as des faveurs de ma princesse avant mon retour, tu auras mes biens; et si tu n'en as pas, j'aurai les tiens."

Le prince parti, le seigneur va, le soir, trouver la princesse. Une fois, en passant, il vole une jarretière sur sa chaise. Comme il y retourne le lendemain matin, "Mais, monsieur le seigneur, dit la princesse, vous venez ici donc bien souvent. Vous pouvez rester chez vous; je n'ai pas besoin de vous, *icite.*" Le seigneur sort à sa courte honte, et il vole une chemise de la princesse qui pend à une corde à linge dans la cour.

Le lendemain, il fait habiller sa servante en quêteuse, et il l'envoie, portant un panier, demander son pain chez la princesse. La quêteuse demande à loger pour la nuit. On la loge.

A la fin de la soirée, la princesse se retire dans sa chambre, se déshabille, et ôte ses anneaux, qu'elle met dans un tiroir de sa commode.

¹ Patry disait: "Les roues des ouaguines" (de l'anglais "wagons").

² Raconté par Achille Fournier, à Sainte-Anne, Kamouraska, en juillet, 1915. Fournier retint ce conte après l'avoir entendu une seule fois, il y a à peu près quarante ans, d'un Canadien-français, dans le Massachusetts.

Dans un coin, à la noirceur, la quêteuse la guette, et voit tout ce qu'elle fait. La belle princesse avait bien trois poils d'or sur l'épaule gauche. Aussitôt qu'elle est endormie, la servante s'approche sur le bout des pieds, vole les anneaux dans le tiroir de la commode, arrache les trois poils d'or de la princesse et revient chez son maître, le seigneur. "Tiens! seigneur, elle dit, voilà les trois poils d'or qu'elle avait sur l'épaule gauche, et voilà les anneaux qu'elle avait mis dans le tiroir de sa commode, avant de se coucher." — "Je te remercie bien, ma servante; c'est ça qu'il me fallait."

Le prince revient de son voyage. Comme il débarque de son bâtimennt, le seigneur vient le rencontrer. "Voyons, il dit, comment ç'a été, à ton voyage?" — "Ç'a bien été, à mon voyage." Le seigneur reprend: "Mais ç'a n'a pas si bien été *icite*. J'ai eu des faveurs de ta princesse, avant ton retour." — "Qu'est-ce que tu as eu?" — "J'ai eu sa jarretière!" — "T'as eu sa jarretière? Ah, ah! t'as bien pu la voler sur sa chaise, dans le château." — "Mais, c'est pas toute! Voilà sa chemise, qu'elle m'a donnée." — "Ah! sa chemise? T'as bien pu la voler quand elle a étendu son *butin* sur la corde." — "Mais c'est pas toute: j'ai ses anneaux." — "Ah! t'as pas encore gagné mes biens. Il faut d'autres choses que ça." — "Mais, j'en ai encore. Connais-tu ces trois poils d'or, qu'elle avait sur son épaule gauche?" Le prince *revire de bord* et s'en va trouver sa femme. Il dit: "Ma femme, grèye-toi! J'ai tout perdu mes biens." Il embarque avec sa femme dans une *piraque*,¹ et il s'en va à la mer.

Au milieu de la mer, il jette sa femme à l'eau, et il s'en va ailleurs.

La princesse ne s'était pas noyée. Son *butin* la faisait flotter sur l'eau. La voilà qui prend terre. A terre, elle s'en va dans une ville; et là, elle s'habille en avocat.

Le prince, lui, marche et il marche 'tant que la terre le portera.'

Après bien longtemps, il arrive dans la ville où se trouve sa femme. Mais il ne la reconnaît pas, quand il la rencontre. Elle lui demande: "Monsieur, où c'que vous allez donc?" — "Où c'que je vas? Je marche 'tant que la terre me portera.'" — "Mais, vous avez dû avoir quelque chose de bien épouvantable, pour marcher tant que la terre vous portera?" — "Ah oui! j'ai gagé bien contre bien avec un seigneur qu'il n'aurait pas de faveurs de ma princesse avant mon retour de voyage. Quand je suis revenu, il m'a montré sa jarretière, il m'a montré sa chemise. J'ai dit: 'T'as bien pu les prendre toi-même sur la chaise, et *pi*,² sur la corde.' Il m'a aussi montré ses anneaux. Et il m'a montré les trois poils d'or qu'elle avait sur son épaule gauche." — "Bien, monsieur, elle dit, vous avez gagé bien contre bien avec lui? Qu'est-ce que vous me donnez, à moi, si je vous plaide votre cause et si je la gagne?" Avocat comme elle est, elle s'en va parler

¹ I.e., pirogue.

² I.e., puis.

au juge, fait prendre le seigneur; et les voilà en procès. Quand le seigneur est en cour, sous *sarment*,¹ l'avocat lui demande: "Monsieur le seigneur, n'auriez-vous pas pu voler cette jarretière sur une chaise?" — "Oui, j'ai volé la jarretière sur une chaise." — "Vous auriez bien pu voler la chemise sur la corde où elle était étendue, dehors?" — "Oui." — "Vous auriez bien pu envoyer votre servante en quêteuse demander à loger chez la princesse?" — "Oui." — "Elle n'a pas volé les anneaux dans le tiroir de la commode de la princesse?" — "Oui." — "Pendant qu'elle dormait, elle ne lui a pas arraché les trois poils d'or qu'elle avait sur son épaule gauche?" — "Oui." — "Monsieur le juge, vous en avez pris note? *Ça fait que...* le seigneur a-t-il perdu ses biens, monsieur le juge?" — c'est la femme avocat qui plaide sa [propre] cause! Elle se retourne vers le prince, son mari, et elle lui demande: "Pourriez-vous reconnaître votre femme si vous la voyiez?" Il répond: "Oui, je la reconnaîtrai." L'avocat dit ni un ni deux,² mais il passe dans une chambre voisine. De la chambre il sort une princesse, sa femme, qui dit: "Me reconnais-tu, mon mari?" — "Ah oui! je te reconnais, ma femme." Elle le prend par le cou et lui donne un beau *bec* en pincette, là, devant tout le monde. Le juge dit: "Monsieur le prince, vous avez gagné tous les biens du seigneur, que je condamne."

Le prince s'est en allé avec la princesse, sa femme, à son château, où ils ont toujours vécu heureux, depuis. Quant au seigneur, lui, il s'est mis, à son tour, à marcher 'tant que la terre le portera;' et il marche encore.

68. LE GRAND VOLEUR DE PARIS.³

Une fois, il y avait, à Paris, un homme qui était voleur de son métier.

Ayant entendu parler qu'en France se trouvait le plus fin voleur de la terre,⁴ il se dit: "Si j'allais le rencontrer? Qui sait! il ne serait peut-être pas plus fin que moi."

Le grand voleur de Paris part et s'en va en France. Il y arrive un dimanche matin, avant la messe. Entend la messe en France.

¹ Serment.

² I.e., sans perdre un instant.

³ Raconté par Narcisse Thiboutot, en août, 1915, à Sainte-Anne, Kamouraska. Le conteur apprit ce conte, il y a une dizaine d'années, d'un nommé Tabel (?) Dionne, du même endroit, et alors âgé d'à peu près 65 ans.

Une autre version de ce conte, sous le nom de "Le grand voleur provincial," fut aussi recueillie à Sainte-Anne, d'Achille Fournier. Cette version sera plus tard publiée.

⁴ Le conteur, dans sa naïveté, place ici Paris hors de France; et pour lui "France" semble être un nom de ville. Il ne se maintient toutefois pas dans cette erreur, dans la suite, comme il dit ailleurs: "... royaume de France."

En sortant de l'église, il regarde partout en remarquant, pour voir s'il ne rencontrerait pas le voleur de France. Tiens! tout *d'un* coup, il aperçoit un homme qui s'approche tranquillement d'un monsieur et, faisant semblant de rien, *hâle* la montre du monsieur et la met dans sa poche, sans que l'autre s'en aperçoive. Le voleur de Paris s'en va le trouver: "Monsieur, ce ne serait pas vous, par hasard, le grand voleur de France, dont on parle tant?" L'autre répond: "Oui, c'est *ben moé!* Et je suis à la recherche du grand voleur de Paris, que je voudrais bien rencontrer." — "Ben! *on* est tous les deux *de compagnié.*"¹

Le grand voleur de France dit: "Il y a ici, en France, un roi qui est bien riche. Il faudrait *le*² voler. Mais, pour pouvoir *le* voler, il faudrait se mettre tous deux en société. Vouloir le voler seul, c'est se faire prendre, *certain.*" Le voleur de Paris demande: "Sais-tu où est son argent?" — "Son argent est dans une bâtisse de pierre, dont la porte est en fer. C'est moi qui l'ai bâtie pour lui. Pour pouvoir y entrer, j'y ai laissé une pierre [mobile],³ qu'on peut arracher au besoin."

La nuit suivante, le grand voleur de France dit au grand voleur de Paris: "Allons tous les deux avec chacun une poche à la bâtisse où le roi garde son argent." Arrivé là, il dit à son associé: "C'est moi qui y entre, le premier soir. Mais demain, ça sera ton tour, le grand voleur de Paris." Une fois rentré, le voleur de France emplit les deux poches 'bien pleines' d'or et d'argent. Sorti, il remet la pierre *com'i-faut*, à sa place, prend le chemin et s'en vient à sa maison avec l'autre voleur.

Le lendemain, pendant que le roi examine ses richesses, il s'aperçoit que l'argent a été brassé. Bien tracassé, il s'en va chez une sorcière des environs, et lui demande: "De quelle manière faut-il m'y prendre pour attraper le voleur qui prend mon argent?" Elle répond: "Je ne vois pas d'autre chose que ça: quelqu'un a une clef qui fait *sur* votre porte." — "Ça ne se peut pas, répond le roi; il n'y a qu'une serrure et une clef comme celles-là dans tout le royaume de France." — "Eh bien! laissez faire encore. Qui sait? C'est peut-être une idée que vous vous faites, sans que personne n'y soit allé." — "C'est *tou-jou ben curieux!*" dit le roi, en s'en allant.

La nuit d'après, les deux voleurs retournent encore à la bâtisse où le roi garde ses richesses, chacun avec une poche. C'est au tour du grand voleur de Paris à entrer. Il entre, emplit les deux poches d'or et d'argent, sort de là, remet la pierre à sa place *com'i-faut*; et tous les deux, ils s'en retournent tranquillement.

¹ Pour "de compagnie, ensemble."

² I.e., voler ses biens.

³ Thiboutôt se servait ici d'un terme anglais: une pierre de *lousse* (de "loose").

Le roi s'aperçoit, le lendemain, que ses richesses ont encore diminué. Il retourne chez la sorcière, et lui dit: "L'or et l'argent fondent! Je ne peux pas comprendre comment ça se fait." La sorcière répond: "Le voleur, c'est peut-être celui qui a fait votre bâtisse? Qui sait s'il n'a pas laissé une pierre [branlante],¹ pour entrer par là dans la bâtisse, se charger d'or et d'argent, et remettre la pierre, en partant?" — "Comment faire pour le savoir?" demande le roi. "Pour le savoir, dit la sorcière, il faut enlever l'or et l'argent de la bâtisse, la remplir² de paille, mettre le feu à la paille, et faire le tour en dehors, pour voir si la *boucane*³ sort à quelque place."

Le roi, le lendemain, fait charroyer tout son or et son argent ailleurs, emplit la bâtisse de paille, y fait mettre le feu, et ferme la porte. En guettant, dehors, il voit la *boucane* sortir tout le tour d'une pierre. Il essaie de *hâler* la pierre. La pierre branle et s'ôte facilement. Le roi s'en va tout droit trouver la sorcière. "Il y a une pierre [branlante], par où il peut entrer facilement." La sorcière répond: "A'*c't'heure*, reportez-y votre or; et puisqu'il entre en ôtant la pierre, étendez-y⁴ un sabre à la marchette.⁵ Peut-être ne sera-t-il⁶ pas assez fin pour regarder avant d'entrer; et, en entrant, il se fera couper le cou." Le roi ne prend pas de temps à faire tout ce que la sorcière a dit.

Le lendemain soir, les deux voleurs se disent encore: "Il faut aller chercher une poche d'or et une poche d'argent." Rendus, le grand voleur de Paris dit au grand voleur de France: "C'est à ton tour de rentrer, à soir." Le grand voleur de France *hâle* la pierre, et se dépêche à rentrer sans regarder. Le sabre part et crac! la tête tombe là, à terre. Il s'est fait trancher la tête!

Ne le voyant pas revenir, le grand voleur de Paris entre, prend la tête coupée de son associé et l'apporte, laissant là le corps; et il s'en va la jeter à la rivière.

Quand le roi revient, le lendemain, il trouve le corps du grand voleur de France; mais, point de tête! S'en allant voir la sorcière il dit: "On a trouvé le corps, mais sans tête. Et il n'y a pas moyen de trouver de traces à suivre." La sorcière dit: "Pour savoir qui a pris la tête du voleur et pour retrouver votre or et votre argent, il n'y a qu'une chose à faire: prenez un chariot, mettez-y le corps sans tête du voleur, et envoyez vos valets dans toutes les rues de la ville, à la suite du chariot. Si le voleur était marié, quand ils verront passer son corps sans tête, sa femme ou ses enfants pleureront. Ça sera signe que c'est là la maison du voleur, où votre or et votre argent se trouvent."

¹ Thiboutot répète encore ici: "Une pierre de *lousse*."

² Le texte: "la remplir '*ben* pleine' de..."

³ Fumée. "*Boucane*" est d'origine américaine (aborigène).

⁴ Tendez-y. ⁵ "Marchette," terme d'oiseleur.

⁶ Thiboutot disait: "Peut-être bien qu'il..."

Le roi fait gréyer un chariot, où il fait mettre le corps du voleur. Le lendemain matin, il envoie ses valets avec le chariot dans toutes les rues de la ville, rue par rue. Mais personne ne pleure, nulle part. Il ne reste plus qu'une petite rue, en arrière. "Il faut toujours y passer, pour finir," se disent les valets. Entrent dans la petite rue. En arrivant à la maison du grand voleur de France, qui était marié et avait six enfants, voilà qu'ils entendent pleurer et se lamenter dans la maison. Le grand voleur de Paris, qui restait là, chez le voleur de France, était en frais de se faire la barbe, et il avait pris la précaution de bien affiler son rasoir. Quand les valets du roi entrent, ils demandent aux enfants: "Qu'avez-vous à pleurer?" Ils répondent: "C'est poupa, c'est poupa!" Le grand voleur de Paris avec son rasoir venait de se couper le doigt, et le sang coulait partout. Il dit: "Eh oui, ces pauvres enfants! ils pleurent parce que je viens de me couper un doigt... Pleurez donc pas, mes enfants! Il n'y a toujours pas de danger que j'en meure." Voyant ça, les valets s'en vont sans rien dire, et racontent leur journée au roi.

Retournant chez la sorcière, le roi dit: "Les enfants n'ont pleuré qu'à une place; et quand on y est entré, les enfants disaient: 'C'est poupa, c'est poupa!' En se faisant la barbe l'homme de la maison s'était estropié à un doigt. C'est bien pour ça que les enfants pleuraient." La sorcière répond: "Ecoutez, monsieur le roi, c'était là la maison que vous cherchiez, *par rapport*¹ si l'homme qui s'est coupé le doigt est le grand voleur de Paris, il est bien fin, et, après avoir emporté la tête de son associé, il était bien capable de se couper le doigt. Pour le prendre je ne vois qu'un moyen, le seul moyen: c'est de faire une fête et d'y inviter tous les messieurs de la ville, les notaires, les docteurs,² les marchands et les autres. Faites la 'veillée' longue, et gardez-les à coucher. Mais recommandez-leur de ne pas faire d'affront à votre princesse. Si le grand voleur de Paris y est, lui, il sera bien assez *fantasse*³ pour ne pas vous écouter. C'est là le seul moyen de le trouver."

Le roi, le lendemain, fait inviter tous les notaires, les docteurs et les marchands à venir prendre le souper avec lui et à faire une 'veillée' de contes. Tous ces gens sont bien contents de venir; le grand voleur de Paris est un des premiers à arriver. Après souper, ce sont les contes. On s'amuse 'à plein.' A onze heures du soir, le roi dit: "Mes amis, il est trop tard pour retourner chez vous, à soir. Vous allez rester ici à coucher, pour ne pas déranger le monde, dans la ville; et demain matin, vous retourerez chacun chez vous." Les invités ne demandent pas mieux que de rester au château, chez le roi. Ils acceptent donc d'y coucher.

¹ I.e., parce que.

² I.e., médecins.

³ Fantasque, impudent.

Quand il commence à être tard, le roi leur montre où ils doivent coucher. En passant devant la chambre de sa fille, il dit: "Il y a ma fille, la princesse. Sa chambre est ici; et je ne pense pas qu'il y en ait parmi vous d'assez effronté pour oser lui faire insulte." Tous répondent: "Il n'y a pas de danger, monsieur le roi!"

Quand ça vient vers les deux heures, dans la nuit, le grand voleur de Paris pense en lui-même: "Je serais bien mieux couché [dans la chambre défendue]." Il part et s'en va s'y coucher. La princesse se réveille, mais le grand voleur de Paris dort comme un bon. Tenant son petit pot de peinture [indélébile], elle lui fait une marque au front. Puis elle met le petit pot sur le coin de sa commode.

Se réveillant de bonne heure, le matin, le grand voleur de Paris se lève, se regarde dans le miroir, et aperçoit la marque, sur son front. "Ah, ah! il dit, c'est parce que j'ai couché ici que je suis marqué? Je vas marquer les autres *pareil*." Prend le petit pot de peinture de la princesse, et s'en va marquer tous les autres. Il n'en oublie pas un. En finissant, il se dit: "Les voilà tous pris, comme moi." Quand il a remis le petit pot là où il l'a trouvé, il revient se coucher parmi les autres.

Le matin, le roi vient leur dire: "Levez-vous!" Ils se lèvent: "Mais! crie le roi, vous avez tous fait insulte à la princesse? Vous êtes tous marqués." — "Non, sire mon roi! Non, sire mon roi! On n'a pas fait insulte à votre princesse, *certain!*" — "Ah! il dit [vous avez été bien effrontés]." Vers huit ou neuf heures du matin, tous les invités repartent et s'en vont chacun chez eux.

Bien embêté, le roi s'en va tout raconter à la sorcière. "Bien, elle dit, monsieur le roi, il faut que le grand voleur de Paris *fût* de la bande. Il s'est fait marquer, bien sûr; et, comme il est bien fin, il est allé marquer tous les autres. Pour le prendre, je ne vois qu'un seul moyen. Dans la porte qui ouvre sur la chambre de la princesse, je ferais *greyer* une trappe qui balance; j'inviterais tous les messieurs à votre fête, comme l'autre jour, et je les garderais à coucher. Si le grand voleur de Paris y est, il sera bien assez *fantasse* pour [aller à la chambre de la princesse]. Il tombera dans la cave en mettant le pied sur la trappe qui balance. Faites faire la cave si creuse qu'il ne *peuve* pas sortir. Là vous le prendrez."

Après avoir fait faire une trappe qui balance, le roi invite les mêmes gens que la première fois. Durant la 'veillée,' on conte des histoires, on chante et on se divertit bien. La veillée pas mal avancée, le roi dit: "Mes amis! je *cré ben* que vous faites mieux de rester à coucher, pour ne pas déranger les gens de la ville, qui dorment depuis longtemps." — "C'est *ben*, monsieur le roi, *on va* rester à coucher." — "Par exemple! dit le roi, je ne voudrais pas que vous alliez tous à la chambre de la princesse lui faire insulte." — "Ah, *craignez pas*, monsieur le roi!"

Quand ça vient sur *les* minuit, le grand voleur de Paris se dit: "Celui de la princesse est bien meilleur que le mien. Il faut que j'y aille encore, cette nuit — il n'était pas qu'un petit gars! Comme il arrive à la porte de la princesse, la trappe balance, *petam', pam'*! Voilà le voleur dans le trou. "Au voleur! au voleur!" il commence à crier. Tous les messieurs se lèvent 'à la course' et vont à tâtons vers la place d'où viennent les cris. Arrivés à la porte, sur la trappe qui balance, *pouf! pouf! pouf!* — il me semble encore de les entendre tomber dans la cave. Grimant sur eux, le grand voleur de Paris vient à bout de sortir de *de'là*. Aussi vite qu'il entend le train, le roi se lève et vient près de la trappe. "Vous êtes tous dans la chambre de la princesse?" — "Non, sire le roi! *On* entendait crier 'au voleur!' et *on* est venu voir." Le roi s'en va sans rien dire, laissant les messieurs dans la cave, le restant de la nuit.

Le lendemain matin, le roi dit: "Si le grand voleur de Paris est *icite* et s'il est garçon, je lui donne ma fille en mariage, moyennant qu'il se déclare à moi et me promette de ne plus *me voler*, ni de faire des choses comme il en a déjà faites." Le grand voleur de Paris, qui est juste en face de lui, se lève la main en l'air, et dit: "C'est moi, sire le roi!" Le roi lui donne la main et dit: "*On* va faire des noces, *entendu* que¹ tout notre monde est ici." Après les noces, il donne 'toute' sa couronne à son gendre, le grand voleur de Paris qui, depuis, s'est trouvé à toujours bien vivre.

Moi, ils m'ont envoyé ici; mais, ils ne me donnent jamais un sou.

69. FRÉDÉRICO VA AU CIEL.²

Une fois, il est bon de vous dire, c'était Notre-Seigneur, qui marchait sur la terre.

Il s'adonne bien à passer chez un nommé Frédérico, qui était après fendre du bois à ras sa maison. Frédérico avait une misère 'épouvantable' à fendre son bois — rien que des *rebuts*.³ "Bonjour, monsieur Frédérico!" dit Notre-Seigneur. "Bonjour, mon Seigneur!" — "Veux-tu me donner à loger, Frédérico?" — "Oui, je vous donne à loger. *On* n'est pas *ben* grandement; mais *ça fait rien*;⁴ on se tassera plus." Notre-Seigneur pense: "C'est lui qui est le plus tendre; j'ai demandé partout à loger, et tous m'ont refusé."

Frédérico se remet à fendre son bois, et tout marche [comme] sur des roulettes, les *quarquiers*⁵ revolent sur tous les bords, rien de plus beau!

¹ Pour "attendu que."

² Recueilli à Sainte-Anne, Kamouraska, en juillet, 1915. Le conteur, Achille Fournier, dit avoir appris ce conte, il y a une quinzaine d'années, d'un nommé Jérémie Ouellet, aussi de Sainte-Anne.

³ Des bûches nouées.

⁴ Ça fait ne rien, dans le sens de "n'importe!"

⁵ Quartiers.

Quand vient le temps de repartir, le lendemain matin, Notre-Seigneur dit: "Frédérico, j'ai trois souhaits à t'accorder; lequel prends-tu: le paradis, le *picatoire*¹ ou l'enfer?" Après avoir pensé, Frédérico répond: "Je prends Reste collé! Et quand je dirai: Reste collé! ça ne pourra plus décoller. Je prends le violon qui fait danser bon gré mal gré, et aussi le sac où rentre tout ce qu'on y souhaite. Lui ayant accordé Reste collé! le violon et le sac, Notre-Seigneur continue son chemin.

Dans sa vie, Frédérico fit bien du mal.

Voilà le Méchant² qui, à la fin, s'en vient le chercher, en disant: "*Cou'don*, Frédérico, je suis venu te chercher." — "Ben! laisse-moi toujours souper, avant de partir. Assis-toi là, sur le sofa, en m'attendant." Aussitôt le diable assis, Frédérico dit: "Reste collé!" Voilà le diable collé; [ne] peut plus se décoller. — "Mais, Frédérico, tâche donc de me décoller! Décolle-moi donc!" — "Ah! si tu veux rester encore un an sans revenir, m'a te décoller." — "C'est bon, Frédérico!"

Une fois le diable parti, Frédérico mène toujours le même jeu, faisant encore du mal.

Au bout d'un an, le diable revient le chercher, pendant qu'il est après souper. "Voyons, mon Frédérico, es-tu prêt à t'en revenir, d'ct'heure?" — "Laisse-moi toujours souper. Tiens! il dit, monte dans cette talle de cenelles, et manges-en, en m'attendant." Aussitôt le diable monté dans la talle d'épines,³ Frédérico dit: "Reste collé!" Prenant son violon, Frédérico se met à jouer, et le diable danse 'comme un possédé' dans les épines, qui le piquent. "Lâche-moi, Frédérico, lâche-moi! Si tu m'aides à sortir d'ici, je te donnerai encore un an." Frédérico dit: "C'est bon!" et le diable file.

Une fois tranquille, Frédérico recommence à rouler son train ordinaire, et à faire autant de mal qu'il le peut.

Au bout d'un an, le diable arrive encore chez Frédérico, mais, cette fois, il est venu⁴ en souris.⁵ Frédérico, qui est à souper, lui dit: "Ma petite souris, fourre-toi donc dans mon sac, et grignote en m'attendant." Une fois la souris dans le sac, [magique, dont elle ne peut sortir], Frédérico s'en va le porter chez un forgeron. Là, il fait 'forger' son sac par deux forgerons, qui fessent avec deux gros marteaux: "Aye, Frédérico, lâche-moi, lâche-moi!" — "Ah! je [ne] te lâcherai que si tu veux me promettre de ne jamais avoir droit sur moi et si tu me donnes douze damnés de ton enfer." — "Oui, oui, mon Frédérico! Les douze damnés, je te les donne; tu viendras les chercher." Le

¹ Purgatoire.

² Le diable.

³ Apparemment le conteur considère comme synonymes les termes "talles de cenelles" et "talles d'épines."

⁴ Les paysans canadiens emploient le présent indéfini au lieu du présent défini, qui semble inusité.

⁵ I.e., sous forme de souris.

marché en est fait; le diable a renoncé à ses droits sur Frédérico, qui est *clair*.¹

Un bon jour, Frédérico prend son sac à sel et part pour voyage.

Arrivé à la porte de l'enfer, il se fait remettre ses douze damnés, qu'il fourre dans son sac. Le voilà qui arrive à la porte du paradis, son sac sur le dos. Pan, pan, pan! à la porte. "C'qui y'a là?" — "C'est Frédérico qui est *icite*." — "Comment, Frédérico? Mais quelle affaire as-tu, *icite*?" — "Je viens vous demander à loger." Notre-Seigneur répond: "C'est 'mal commode,² de te donner à loger, mon Frédérico! Tu as fait bien du mal, dans ta vie." — "Mais, qu'est-ce que ça veut donc dire ça? Quand vous êtes venu loger chez moi, sur la terre, je vous ai reçu avec vos apôtres. Et moi, vous me refuseriez à loger?" — "Bien! rentre, mon Frédérico. Saint Pierre, ouvre-lui la porte." Voilà mon Frédérico entré dans le paradis. Notre-Seigneur lui dit: "Ah! mon Frédérico, tu as l'air *ben* content d'être rendu au paradis?" — "Oui, j'en *su*³ *ben* content. Mais je [ne] suis pas tout seul. J'ai dans mon sac douze damnés que j'ai fait sortir de l'enfer." Ouvrant son sac, il commence à fronder les damnés dans le fond du paradis. En *tèrissant*,⁴ les damnés éventtent partout, et trouvent le paradis *ben* curieux et *ben* beau, après être sorti de l'enfer.

Ça fait que Frédérico a toujours resté au paradis depuis, avec ses *apôtes*,⁵ les douze damnés qu'il avait retirés de l'enfer. Et moi, *i m'ont renvoyé vous conter ça, icite*.

70. LE CONTE DU VINAIGRIER.⁶

Une fois, c'était un vinaigrier qui avait passé sa vie à faire du vinaigre. Il avait un garçon qu'il tenait toujours renfermé chez lui.

A l'âge de vingt-et-un ans, le garçon n'avait jamais encore mis les pieds dehors. Son père lui dit: "Mon gars, tu as aujourd'hui vingt-et-un ans. Tu vas aller faire un tour à la ville." Et il l'habille du plus beau *butin* qu'il peut y avoir.

Rendu à la ville, vis-à-vis du château, le garçon du vinaigrier s'arrête et regarde la princesse du roi, qui se promène sur la *galerie*. Se mettant à côté du chemin, il regarde la princesse toute la journée, sans boire ni manger.

¹ De l'anglais "clear," libéré, à qui on a donné congé. Fournier a probablement emprunté ce terme anglais quand il était à l'emploi des compagnies de chemin de fer et de coupe de bois.

² Ce n'est pas facile.

³ J'en suis...

⁴ En atterrissant, de Atterrir, prendre terre.

⁵ Apôtres.

⁶ Récité par Narcisse Thiboutot, à Sainte-Anne, Kamouraska, en août, 1915. Appris, il y a près de cinq ans, de son grand-père Louis Lévesque, maintenant âgé de 70 ans, du même endroit.

Le soir venu, il retourne chez son père et lui dit: "J'ai vu un château et la plus belle des filles! Je ne sais pas à qui la fille appartient, si c'est une princesse ou une seigneuresse." Le père répond: "Tu viendras demain me conduire à ce château."

Le fils du vinaigrier, le lendemain, conduit son père au château où se promenait la princesse. Quand ils arrivent, elle est encore là, sur la *galerie*, à se promener. Se retournant vers son père, le garçon dit: "Tiens! la voilà, la fille que je veux." Son père *riyi*¹ et s'en retourne chez *eux* sans attendre son fils, qui ne revient que le soir. "Aurais-tu dessein de l'épouser?"² demande le père. Le garçon répond: "Oui, mon père!" — "Bien! demain, j'irai avec toi; et je parlerai pour toi."

Le lendemain soir, le vinaigrier met ses *overalls*³ noires, ses souliers de bois, prend sa canne de fer et se rend chez le roi.

Avant d'entrer, il dit à son garçon: "Je vas frapper à la porte. S'ils nous disent de rentrer, nous⁴ rentrerons tous les deux. Mais s'ils⁵ me disent de rentrer, tu resteras à la porte." Le vinaigrier frappe à la porte du château. "Ouvre et entre!" répond la servante. Entré, le vinaigrier demande à voir le roi. Aussitôt le roi arrivé, le vinaigrier dit: "Votre fille est à marier dans quelque temps, j'entends dire? Mon garçon a l'âge de vingt-et-un ans, et il n'est jamais sorti de la maison jusqu'à il y a deux jours. Quand je l'ai envoyé à la ville, avant-hier, il a vu votre princesse qui l'a tant charmé qu'il m'emmène vous en parler et vous demander si elle l'accepterait en mariage." Le roi répond: "Oui, mais si vous l'aviez emmené, on aurait pu voir quelles manières qu'il a et sa mine aussi." Le vinaigrier répond: "Eh *ben!* il est à la porte. On m'a dit de rentrer; ça fait que je suis rentré seul. Lui, il m'attend là." Le roi est surpris, lui qui a pas mal de monde 'en veillée.' Toujours, il fait entrer le garçon du vinaigrier, parmi le monde. S'approchant de sa fille, le roi lui demande: "Le trouves-tu de ton goût?" — "Certainement, répond la princesse: c'est un homme bien mis, bien planté, qui paraît comme on n'en voit pas." Les gens de la veillée se mettent à en rire un peu. Le roi dit: "Mes amis, n'en riez pas. C'est un garçon que je 'considère pour' en faire mon gendre et lui donner ma couronne." Le 'cavalier'⁶ de la princesse, qui est là, n'aime pas beaucoup cette conversation-là.

¹ Prétérit du verbe rire.

² Thiboutot dit: "de *la* marier;" ici "marier" est pris dans le sens de "se marier."

³ Terme anglais pour "salopettes," mot ici inconnu.

⁴ Il ne faut pas oublier que le pronom sujet 'nous' est le plus souvent remplacé par 'on,' chez les paysans canadiens-français. Au lieu de futur, le verbe "aller" avec l'infinitif se rencontre ordinairement; ainsi au lieu de "nous entrerons," on dit "on va rentrer."

⁵ Au lieu de "s'il..." Thiboutot dit "si *i...*"

⁶ Prétendant à la main de...

Voilà le roi en frais de parler d'arrangements avec le vinaigrier. Demande au vinaigrier: "Que pouvez-vous donner à votre garçon pour avantager ma fille?" — "Monsieur le roi, à son mariage, je vas lui donner trois quarts¹ de trois minots [chacun] bien pleins d'argent; et, après ma mort, il en aura trois autres quarts de trois minots." Le roi est étonné. "Comment avez-vous pu faire, pour tout ramasser cet argent?" — "Pour tout ramasser cet argent, monsieur le roi, je n'ai pas fait comme vous faites, à soir. Quand je gagnais de l'argent, je le mettais dans mes quarts, *ailleurs que*² de faire des petites 'veillées,' d'inviter Pierre et Jacques à manger tout mon bien." Le roi n'en revient pas! Il finit par dire: "C'est pourtant bien vrai... Vinaigrier, nous ferons les noces quand vous voudrez."

Au bout de trois jours, le vinaigrier a marié son garçon à la princesse du roi, qu'il a avantagée de trois quarts de trois minots d'argent *ben sonnant*. Ils ont fait des grosses noces. Moi, ils m'ont invité, et j'y suis allé. Je leur ai conté quelques petites histoires 'comme ci comme ça';³ et ensuite, ils m'ont renvoyé ici pour vous les conter, à vous autres.

71. L'ÉVÈQUE.⁴

Une fois, il est bon de vous dire, c'était trois jeunesse qui voulaient vivre sans travailler.

Ils partent tous les trois ensemble, prennent le chemin, s'en vont chez l'évêque, et lui volent ses *habillements*, pendant qu'il dort.

C'qu'ils rencontrent le long du chemin? Un bonhomme qui quête. "Monsieur, lui demandent-ils, qu'est-ce que vous faites avec cette poche sur le dos?" — "Ce que je fais, mes petits amis? Je demande mon pain." — "Le père, voulez-vous vous engager?" — "Oui, je suis bien prêt à m'engager." — "Comment c'que vous vous appelez?" — "Je m'appelle monsieur Lévéque." — "Ben! on vous engage." Il demande: "Pour quoi faire?" Leur réponse est: "C'est pour toujours dire 'Oui.'" Il s'engage donc pour toujours dire "Oui."

Ayant habillé le quêteux en évêque, ils lui mettent un bonnet carré et lui donnent une crosse. Puis ils l'embarquent dans une voiture, et lui disent: "Tiens-toi drète." En répondant "Oui," le quêteux se tient *drète* comme un *piquiette*,⁵ pendant qu'on s'en va avec lui à l'hôtel. Là ils demandent au maître de l'hôtel: "On pourrait-i loger monsieur l'évêque ici?" — "Oui." — "Il faudrait une belle chambre

¹ Barils.

² Au lieu que de...

³ Tel que tel.

⁴ Recueilli en juillet, 1915, d'Achille Fournier, à Sainte-Anne, Kamouraska. Fournier obtint ce conte de Joseph Ouellet, du même endroit, il y a une vingtaine d'années.

⁵ Piquet.

bien dressée pour monsieur l'évêque." On lui donne la plus belle chambre de l'hôtel; et il faut voir comme on se dépêche pour monsieur l'évêque. On lui dit: "Assoyez-vous dans ce sofa." Il répond: "Oui," et se laisse tomber si *dret* dans le sofa à ressorts qu'il y cale par-dessus la tête.

De là, les trois jeunesse s'en vont au plus gros magasin de la place, et ils achètent des soieries et toutes sortes de marchandises. Ayant acheté pour cinq mille piastres de marchandises, ils disent: "Envoyez le compte à l'hôtel; monsieur l'évêque *paiyera*."¹ Le marchant s'en va trouver l'évêque: "Monsieur l'évêque, allez-vous payer le compte des jeunesse à mon magasin?" — "Oui," il répond — il était engagé pour dire "Oui!"

Avec les cinq mille piastres de marchandises les jeunesse *sacrent*² leur camp.

Le marchand vient avec son compte, le lendemain, en disant: "Monsieur l'évêque, je vous apporte le compte pour les marchandises que j'ai vendues à vos serviteurs, hier. Vous allez payer?" Il répond: "Oui," mais sans payer. Le marchand lui donne le compte en écrit. L'évêque répond: "Oui,... mais je ne sais pas lire." — "Comment? un évêque qui ne sait pas lire!" — "Oui, je suis un Lévêque, mais [non] pas un évêque — grand monseigneur!" — "Qu'est-ce que ça veut dire?" — "Je suis *quêteux* 'de mon métier,' qui ai laissé ma poche à côté du chemin quand les trois jeunesse m'ont engagé pour toujours dire 'Oui.' Quant à vos soieries et vos marchandises, je ne peux pas les payer, n'étant qu'un *quêteux*."

Otant ses habits d'évêque, le bonhomme Lévêque s'en va chercher sa poche, le long du chemin, et reprend son 'métier.'

Les jeunesse? Ce qu'ils ont fait? Je ne le sais pas; ils ont dû aller *commercer*³ leurs marchandises et leurs soieries dans un autre pays.

C'est toute! Moi, ils m'ont renvoyé ici vous conter ça.

72. LE DIABLE ET LA MARIÉE.⁴

Une fille avait deux 'cavaliers.'⁵ Elle en aimait un, mais l'autre, elle ne pouvait pas le souffrir. Celui qu'elle aimait était un garçon pauvre. Les parents préféraient l'autre, qui était plus à l'aise.

La fille se dit, un jour: "Si je me marie⁶ à ce garçon-là, je veux

¹ Paiera.

² Prennent le camp, déguerpissent.

³ Vendre.

⁴ Recueilli à Lorette, Québec, en août, 1914, de Mme Prudent Sioui (née Marie Picard), qui l'avait appris de sa mère. Sa mère, à son tour, le tenait de son père.

⁵ Prétendants.

⁶ La conteuse dit: "Si je *le* marie..." Chez les paysans canadiens, "marier quelqu'un" signifie "se marier à..."

ben que le diable m'emporte en corps et en âme, et en vie!" Elle disait ça d'un bon cœur.¹

Le temps passe. A la fin, les choses arrivent comme le veulent les parents. La fille se marie au garçon qu'elle n'aime point.

En sortant de l'église, après la messe du mariage, elle aperçoit deux cochers dans un carrosse auquel sont attelés deux beaux chevaux. Un cocher descend et la fait *embarquer* dans son carrosse. Une fois la mariée dans le carrosse, et avant que le mari ait le temps de monter, carrosse, chevaux, cochers et mariée, tout a disparu. Bien surpris, les gens de la noce se regardent sans rien comprendre. Le marié et les autres sont bien tristes, et ils ne peuvent pas s'expliquer ça. Ils s'en vont en disant: "Qu'est-ce que ça veut dire?"

Le frère de la mariée a encore plus de peine que les autres. Étant bûcheron, tous les jours, il va '*bûcher*' dans les bois. Un soir, il s'assoit sur un arbre qu'il vient d'abattre, et commence à penser à sa sœur. Tout à coup, un homme arrive devant lui. Le bûcheron ne sait pas comment cet homme a pu arriver si vite devant lui — c'était le diable!

Le nouveau-venu dit: "Tu as l'air bien triste! Qu'est-ce que tu as? Tu paraît avoir bien de la peine?" — "Ah oui! j'en ai." — "Mais, pourquoi donc?" — "Voilà longtemps que ma sœur s'est mariée. La journée de ses noces, elle a disparu, et on n'en a jamais eu ni vent ni nouvelle depuis. On ne sait pas quel *bord* elle a pris." Le diable lui demande: "Veux-tu voir ta sœur?" — "Bien sûr! je serais fier de la voir." — "Si tu veux la voir, promets-moi de lui ôter son jone de mariage, qu'elle a *dans* son doigt. Si tu me le promets, je t'emmène la voir." — "Oui, je te promets de lui ôter son jone." Sans se douter qu'il a affaire au diable, il *embarque* sur son dos aussitôt qu'il lui dit: "*Embarque!* Ça ne prendra pas de temps à se rendre."

Rendu dans un appartement, il se trouve seul en face de sa sœur, qui, le voyant, lui dit: "Ah, pauvre frère! Je sais ce que tu veux faire: tu viens chercher mon jone de mariée. Je restais ici, sans rien endurer; *d'ct'heure*, je souffrirai [le] martyre. C'était bien ennuyant, mais, au moins, c'était tout." — "Je ne l'apporterai pas," répond son frère. "Il faudra bien que tu l'apportes; tu ne sais pas à qui tu as affaire." Se mettant la tête dans la porte, le diable dit: "Jase tant que tu voudras avec ta sœur; mais quand tu partiras il faudra que tu apportes son jone." L'homme répond: "Je vous dis que je ne l'apporterai pas!" La femme dit: "Mon frère, tu fais mieux de l'apporter. Tu n'es point ton maître ici... Te souviens-tu de la journée où² papa voulait me marier au garçon³ à l'aise que j'ai fini par accepter pour

¹ I.e., de tout son cœur, avec sincérité.

² Mme Sioui disait: "de la journée quand."

³ La conteuse disait: "voulait me faire marier avec le garçon."

mari? Je lui ai répondu: 'Je veux bien que le diable m'emporte en corps et en âme, et en vie, si je l'épouse.' Eh bien! aujourd'hui, je suis en enfer. Avec mon jonc béni, je ne pouvais pas souffrir; mais quand tu l'auras apporté, je souffrirai [le] martyre.'" Le garçon veut 'tenir son bout'¹ et ne pas emporter le jonc béni de sa sœur, mais contre la volonté du diable, il ne peut rien faire.

Le diable l'a ramené sur la terre et l'a remis dans le bois, là où il l'a pris.

73. RANDONNÉE BERCEUSE.²

1. Faut aller chercher le loup (*2 fois*)

Pour venir manger bébé³

Le loup n[e]⁴ veut pas manger bébé
[Bébé] ne veut pas fair[e] dodo.

Bébé, fais dodo,
*Katlinngo!*⁵

2. Faut aller chercher le chien (*2 fois*),

Pour venir mordre le loup (*2 fois*).

Le chien n[e] veut pas mordre le loup;
Le loup n[e] veut pas manger bébé;

Bébé ne veut pas fair[e] dodo.
Bébé, fais dodo,
Katlinngo!

3. Faut aller chercher l[e] bâton (*2 fois*),

Pour venir battre le chien (*2 fois*).

L[e] bâton n[e] veut pas battre le chien;
Le chien n[e] veut pas mordre le loup;

¹ Résister, suivre son idée.

² Rengaine chantée pour endormir un enfant; recueillie sous la dictée de M. Louvigny de Montigny, d'Ottawa, qui l'a apprise de son père, à Saint-Jérôme, P. Q., il y a à peu près vingt-cinq ans.

³ On substitue ici le nom de l'enfant qu'on endort.

⁴ Les muettes entre crochets s'élientent.

⁵ Les lignes qui s'ajoutent à chaque couplet se chantent comme celle-ci.

Le loup n[e] veut pas manger bébé;
 Bébé ne veut pas fair[e] dodo.
 Bébé, fais dodo,
Katlinngo!

4. Faut aller chercher le feu (*2 fois*),
 Pour venir brûler l[e] bâton (*2 fois*).
 Le feu n[e] veut pas brûler le bâton;
 L[e] bâton n[e] veut pas battre le chien.
 Le chien n[e] veut pas mordre le loup;
 Le loup n[e] veut pas manger bébé;
 Bébé ne veut pas fair[e] dodo.
 Bébé, fais dodo,
Katlinngo!
5. Faut aller chercher de l'eau (*2 fois*),
 Pour venir éteindr[e] le feu (*2 fois*).
 L'eau ne veut pas éteindr[e] le feu;
 Le feu n[e] veut pas brûler l[e] bâton;
 L[e] bâton n[e] veut pas battre le chien;
 L[e] chien n[e] veut pas mordre le loup;
 Le loup n[e] veut pas manger bébé;
 Bébé ne veut pas fair[e] dodo.
 Bébé, fais dodo,
Katlinngo!
6. Faut aller chercher le bœuf (*2 fois*),
 Pour venire boire l'eau (*2 fois*).
 Le bœuf ne veut pas boire l'eau;
 L'eau ne veut pas éteindr[e] le feu;
 Le feu n[e] veut pas brûler l[e] bâton;
 L[e] bâton n[e] veut pas battre le chien;
 Le chien n[e] veut pas mordre le loup;
 Le loup n[e] veut pas manger bébé;
 Bébé ne veut pas fair[e] dodo.
 Bébé, fais dodo,
Katlinngo!
7. Faut aller chercher l[e] boucher (*2 fois*),
 Pour venir tuer le bœuf (*2 fois*).
 L[e] boucher veut bien tuer le bœuf;
 Et le bœuf veut bien boire l'eau;
 L'eau veut bien éteindre le feu;
 Le feu veut bien brûler l[e] bâton;
 L[e] bâton veut bien battre le chien;
 Le chien veut bien mordre le loup;
 Le loup veut bien manger bébé;
 Bébé veut bien faire dodo...
 Bébé fait dodo,
Katlinngo!

74. RANDONNÉE DU PETIT BOUQUIN.¹

Allegro

Fi-chons le p[et]it bouquin; Fichons le gardera (*bis*).
Allegro
 On va cher-cher bou-quin pour faire] man-ger le chou (*bis*)
 Bou - quin[ne]veut pas man - ger le chou.

Fichons le p[et]it bouquin;²
Fichons le gardera (*bis*).³

1. On va chercher bouquin pour faire] manger le chou⁴ (*bis*).
 Bouquin [ne] veut pas manger le chou.⁵

Fichons le petit bouquin;⁶
Fichons le gardera (*bis*).

2. On va chercher le chien pour faire manger bouquin (*bis*).
 Le chien [ne] veut pas manger bouquin;
 Bouquin [ne] l'veut pas manger le chou;
 Fichons le petit bouquin,
Fichons le gardera (*bis*).

3. On va chercher l[e] baton pour faire battre le chien (*bis*).
 Bâton [ne] veut pas battre le chien;
 Le chien [ne] veut pas manger bouquin;
 Bouquin [ne] veut pas manger le chou.
 Fichons le petit bouquin;
Fichons le gardera (*bis*).

4. On va chercher le feu pour faire brûler bâton (*bis*).
 Le feu [ne] veut pas brûler bâton;
 Bâton [ne] veut pas battre le chien;
 Le chien [ne] veut pas manger bouquin;
 Bouquin [ne] veut pas manger le chou.
 Fichons le petit bouquin;
Fichons le gardera (*bis*).

¹ Ritournelle chantée, recueillie de Mme Alphonse Perrault, de Woodroffe, Ottawa, le 1er janvier, 1916. Mme Perrault l'a apprise de son père, feu Alphonse Larocque, qui savait beaucoup de vieilles chansons.

² Bouquin ou petit bouc, est un mot inusité en Canada. En Louisiane il apparaît sous la forme de "Bouki," dans un conte recueilli par A. Fortier (Memoirs of the American Folk-Lore Society, vol. ii, 1895, p. 31).

³ Refrain dont les mots sont, dans leur ensemble, dénués de sens.

⁴ La première ligne de chaque couplet se chante comme celle-ci.

⁵ Toutes les lignes qui s'accumulent se chantent ainsi.

⁶ Solo ensuite répété par le chœur.

5. On va chercher de l'eau pour éteindre le feu (*bis*).
 L'eau [ne] veut pas éteindre le feu;
 Le feu [ne] veut pas brûler bâton;
 Bâton [ne] veut pas battre le chien;
 Le chien [ne] veut pas manger bouquin;
 Bouquin [ne] veut pas manger le chou.
 Fichons le petit bouquin;
Fichons le gardera (bis).
6. On va chercher le bœuf pour faire boire l'eau (*bis*).
 Le bœuf [ne] veut pas boire l'eau;
 L'eau [ne] veut pas éteindr[e] le feu;
 Le feu [ne] veut pas brûler l[e] bâton;
 L[e] bâton [ne] veut pas battre le chien;
 Le chien [ne] veut pas manger bouquin;
 Bouquin [ne] veut pas manger le chou.
 Fichons le petit bouquin;
Fichons le gardera (bis).
7. On va chercher l[e] boucher pour faire tuer le bœuf (*bis*).
 L[e] boucher veut bien tuer le bœuf;
 Le bœuf veut bien boire l'eau;
 L'eau veut bien éteindr[e] le feu;
 Le feu veut bien brûler bâton;
 Bâton veut bien battre le chien;
 Le chien veut bien manger bouquin;
 Bouquin veut bien manger le chou.
 Fichons le petit bouquin;
Fichons le gardera (bis).

SECTION D'ANTHROPOLOGIE,
 OTTAWA, CAN.

FACÉTIES ET CONTES CANADIENS.

PAR VICTOR MORIN.

75. LES AVENTURES DE MICHEL MORIN.

LES facéties qu'on a groupées autour du nom de Michel Morin sont nombreuses et variées, comme on peut s'en rendre compte en lisant celles que le "Journal of American Folk-Lore" a publiées dans sa livraison de janvier-mars, 1916 (p. 125). Elles paraissent toutes avoir une commune origine, qu'il est cependant difficile de découvrir.¹ Les versions que j'en connais proviennent de quelques anciennes familles des comtés de Saint-Hyacinthe et de Bagot, qui étaient originaires de la région de Montmagny-Bellechasse; c'est de là sans doute que leur était venu le récit des aventures de notre héros, car on disait que "les paroisses d'en bas de Québec" étaient remplies du bruit de ses exploits.

Il est peut-être à regretter que la légende ne nous ait laissé que de maigres renseignements sur la carrière de ce prototype populaire de Tartarin, dont elle n'a guère conservé que les derniers exploits. Mais, comme pour bien des héros, la mort de Michel Morin est le moment le plus intéressant de sa vie!

"Monsieur Michel Morin" était "homme d'église." Le latin qui émaille le récit de ses prouesses indique d'ailleurs qu'il ne faisait que côtoyer la liturgie. Etais-il sacristain, maître-chantre ou marguillier? Il a tout aussi bien pu être l'un que l'autre. Dans la "cantate" citée plus loin, le curé se désole à la pensée que "la voûte de l'église ne résonnera plus au son de sa voix," et il se demande "qui charmera désormais nos oreilles au son des cloches?" Il aurait donc été à la fois chantre et bedeau. Personne, toutefois, ne peut douter de l'important personnage qu'était Michel Morin — à ses propres yeux.

Les saillies dont il accompagne, dans son testament, la distribution de ses biens imaginaires, les onomatopées, telles que "britchte, bretchte," se retrouvent dans toutes les versions; mais les variations des fragments rimés indiquent assez que le texte original a subi de fortes atteintes, dans la tradition orale. Il semble même qu'au cours de leurs migrations, les conteurs ont dû modifier l'ordre et la forme des épisodes. Ainsi, celui de la perte du "bel âne, dans la grenouillère," débute de la façon suivante, dans le récit que j'en ai toujours entendu:

Un jour, Michel Morin
Etais dans son jardin
Après planter des rabioles,
Tout en jonglant des fariboles.

¹ Dans Les derniers Bretons (nouv. ed., p. 226) d'Emile Souvestre — un écrivain breton — nous lisons: "Le Michel Morin de le Laë . . . poème — œuvre qui n'a rien de breton" . . . —C.-M. B.

Quand tout à coup *r'soudit*¹
 Un de ses voisins, qui lui dit:
 —“Bonjour, monsieur Michel Morin!”
 —“Bonjour, p'tit Jean, voisin!”
 —“Voulez-vous me prêter
 Votre bel âne, pour aller porter
 Le linge de ma commère
 A la grenouillère?”

.

J'ai fait allusion, il y a instant, à la préférence des conteurs pour les bouts à rimes ou à assonances — les “*rimettes à Marichette*,” comme ils les désignaient pittoresquement —. En voici un exemple que je puis reconstituer à peu près exactement, comme il m'a été raconté très souvent:

Un jour, Michel Morin,
 Levé de grand matin,
 S'en allait au moulin
 Porter du sarrasin,
 Quand lui dit son voisin
 Sur un ton baladin:
 —“Il est trop grand matin,
 Monsieur Michel Morin,
 Pour aller au moulin
 Y faire moudre du grain.”
 —“S'il est trop grand matin,
 Répond d'un air malin
 Monsieur Michel Morin,
 Pour aller au moulin,
 Il est bien trop matin,
 Monsieur Michel Flandrin,
 Pour fair' le galopin,
 A courir les chemins!”

Enfin le trépas héroïque de Michel Morin a été chanté de bien des manières, voire même en latin — de cuisine! La “cantate” suivante fut exécutée avec grande pompe dans une soirée récréative à laquelle j'assistais comme élève, au collège de Saint-Hyacinthe (Qué.), il y a environ trente-cinq ans:

MICHELI MORINI
 FUNESTUS TRESPASSUS!²

Rami in supremo nidum
 Pia garrula percharat.
 Numerosa cohua

¹ *Ressoudre*, expression signifiant “rejaillir, survenir à l'improviste, arriver,” etc., et qu'on croit venir du verbe latin *resurgere* (cf. S. Clapin, *Dictionnaire canadien-français*).

² Gaston de Montigny, il y a à peu près vingt-cinq ans, apprit une version analogue, au Collège de Joliette (Qué.).

Dimancho assemblata
Tâchat perchis si tapantes
Envoyare piam possunt
Ad Gyabolum (*au diable !*)
— Arduum opus! —
Michelus Morinus
Audit hurlamenta rientium;
Tanquam cervus essoufflatus
Currit totis jambis,
Sonat tellus sabotato pede.
Tum vaillantissimus heros,
Sub chapotum troussans crines,
Sabotosque dechaussans,
Sese deshabillat.
Grandi signat cruce frontem;
In manibus crachat;
Elasto pede grimpat in ormum.
— “Quò tua, exclamat parochus,
Vaillantia portat?
Ergo voce tuâ
Nec plus resonabit
Eglisæ vouta;
Nec plus chantabis;
‘Iste Confessor Dómini, sacratus
‘Festa plebs cuius
‘Celebrat per orbem,
‘Hodie latus méruit secreta
‘Scandere cæli.’
Siste Michele!
Quis post haec
Charmabit oreillas
Clocharum sonitu?
Siste ergo!
Atque te redde,
Michele,
Meis prieris!”
Michelus Morinus
Branchâ forte sedebat;
Tunc Michelus sedebat
Brancha rongeata a vermis
Tunc illa:
“Cri, era, cri, cra, crac !!!”
De branchâ in brancham
Degringolat,
Atque fecit
Pouf!...
Hurlat:
“Ai, oil ai, oil ai, oil!”
Sed frustrâ;
Mortuus est.

• • • • • • • • • • •

Sic moruit Michelus Morinus.

[NOTE.—Aux versions de M. Victor Morin nous en ajoutons une autre très incomplète, recueillie aux Eboulements, comté de Charlevoix, en 1916, d'Edmond Boudreau, un mousse de 22 ans, qui l'a imparfaitement apprise de M. Vézina-Tremblay, un homme âgé, du même endroit.

LE PAUVRE MICHEL MORIN.

Bel *gentus est*,
Gent tête de foin,
 . . . (dans) la commune;
 Sept jours passés à la bru[m]e.

· · · · ·

Lorsque j'aperçus le docteur *Brâm* (Abraham),
 Qui prêchait fortement fort
 Sur les dîmes de la mort

· · · · ·

Pâpé gaté, pâpé gaté!
 "Je vous salue Marie! . . .

Lève-toi donc, *pauv' Lanore* (Léonore), pour faire des crêpes à ce pauvre Michel Morin, qui travaille jour et nuit!

· · · A l'heure de notre mort, ainsi soit-il!"

Voilà qu'elle se lève, qu'elle met sa camisole blanche et son bonnet de nuit. Elle commence à faire des crêpes, (en fait) pendant trois jours.

· · · · ·

Voilà ce pauvre Michel Morin [qui] prend son fusil sur son épaule, montant la côte Pierre, pour [y] dénicher les pipes et les bouteilles d'eau-de-vie. De pistes de renard, [il] n'en avait jamais tant vu; mais de pistes de lièvre, [il y en avait encore] plus. Il rencontre un lièvre. Touchant: Pouf! Il le descendia. Mangea son gibier.

· · · · ·

En passant sur un pont, il rencontre trois de ses amis, qui lui demandent de quoi pour se régaler en maître. Il se débarassa de ses vêtements; il prit une *plonge*. On le crut noyé, mais pas du tout! Il ressouda avec trois brochées de poisson, longs . . . , longs comme d'icite à aller à demain. [Il en fit] une matelote de cent soixante et *douel* (?) pouces.

· · · · ·

C'était un jeudi, lorsqu'il rencontra la blanchisseuse qui portait le linge. Elle lui demanda le bel âne. "Prenez-le, je vous le permets." C'est en passant le *russeau* (ruisseau) de *Qualbec* [qu']il s'embourba de la queue jusqu'au bec, [à cause] des coups [qu'on lui donna] pour le faire

relever. [Michel Morin] pleura pendant longtemps, autant *comme la sainte Madeleine a pleuré dans toute sa vie.*

Or, ce pauv' Michel Morin monta dans un arbre pour dénicher des m[e]rles. Il monte... Quand il fut rendus à la tête, il s'écria: "Victoire! dans un instant, je vas l'avoir." Mais la branche cassa; il descendit de branche en branche. Il tomba *haut-en-bas*; il se cassa les reins. "Vite, vite! allez chercher le notaire, que je fasse mon testament."

Arrive le notaire.
"Ecrivez, notaire!
. . . Trois pièces de terre
Sur la côte Pierre . . ."
Sa femme s'avance à lui,
Elle a bien dit:
"Nous n'avons pas trois pots
De *li* moineaux."
— "Oui, ma femme!"

"Ecrivez, notaire!" Son fils s'avance à lui. "Est-ce que je n'aurai pas quelque don de vous, mon père?" — "Avance, mon fils! je te donne mon *creux*, mon estomac et mon tabac." — "Merci bien, *poupa!*" Son *filleu* s'avance à lui. "Est-ce que je n'aurai pas quelque don de vous, mon parrain?" — "Avance, mon *filleu!* Je te donne fagots de *beauté*, fagots d'*épines*, fagots de *renfort collure*, un bon rondin pour te dégourdir les reins. Tu passeras pour le meilleur *forcateur* (fagoteur) de France." — "Merci bien, mon parrain!" Il y avait une vieille cuisinière qui faisait la cuisine depuis trente ans; [elle] avance à lui et elle dit: "Est-ce que je n'aurai pas quelque don de vous, mon maître?" — "Oui, avance, Claudine, avec tes grosses babines! Prends trois œufs de la grosse poule noire; tu t'en feras une omelette, dans la grande chaudière de fer. Tu en auras même pour te *décarêmer*; [mais ça] ne te figera pas sur le cœur." — "Merci bien, mon maître!" Le notaire prend parole: "Ecrire tout ce que vous me dires, ça prendrait un livre entier." — "Ecrivez, notaire! c'est moi qui vous le dit. Vous ne trouverez [pas tous les jours] de ces hommes d'avantages!"

(Voilà Michel Morin mort.) [Ah!] que nous avons perdu *gros* en perdant ce pauvre Michel Morin, [lui] qui nous contait souvent l'histoire des *esprignes* (*spring*: ressorts), chez sa tante et sa cousine. [Il faut dire] qu'il avait toujours bon compte; il gagnait bonnes gages..., mais il tenait toujours le large!...

76. JEAN BARIBEAU.

Parfois nos conteurs, tourmentés par des auditeurs insatiables, se plaisent à les mystifier en leur récitant une rengaine, ou trait qui forme une chafne sans fin, en se répétant. Une des rengaines les plus remarquables et qui remporte le plus de succès est celle de "Jean Baribeau":

Jean Baribeau naquit de parents pauvres, mais voleurs. Ceux-ci, qui l'aimaient de l'amour le plus tendre, le chassèrent de leur maison, à l'âge de trois ans. C'est alors qu'il se dirigea vers la capitale, pour y compléter ses études.

Mais les luttes politiques et les chagrins d'amour le conduisirent bientôt aux portes du tombeau. On appela les médecins les plus renommés, et, grâce à leurs soins éclairés, il expira. Sa fiancée lui fit ériger un monument magnifique, sur lequel ces mots furent gravés:

"Ci-gît Jean Baribeau, né de parents pauvres, mais voleurs. Ceux-ci qui l'aimaient de l'amour le plus tendre . . ." (Recommencé et répété *ad libitum*).¹

Après quelques récriminations de la part des auditeurs que cette répétition ennui, le conteur feint de sortir du cercle vicieux dans lequel il tourne, en changeant ainsi le récit:

Sa fiancée lui fit faire des funérailles magnifiques. Tout le monde pleurait; le chef des pompiers pleurait dans son casque. De ce casque déjà plein, une larme glissa, tomba, germa, poussa. Le fils du roi, passant par là, trébucha, tomba, se tua. Son père, qui l'aimait à la folie, lui fit des funérailles magnifiques. Tout le monde pleurait; le chef des pompiers . . . (Recommencé).

Après s'être ainsi payé deux fois la tête de ses auditeurs, le conteur peut ordinairement jouir d'un repos bien gagné.

77. VENTRE DE SON!

Voici une formule en usage chez les nourrices, dans la région de Saint-Hyacinthe. On attire l'attention de l'enfant, en le tenant debout devant soi et en frappant du bout du doigt chaque partie de son corps, quand on la nomme:

Ventre de son!
Estomac de plomb!
Gorge de pigeon!
Cou tordu!²
Menton fourchu!

¹ M. Louvigny de Montigny a entendu maintes fois la première partie de cette rengaine, dans les comtés environnant Montréal.

² Cette ligne a été ajoutée ici par M. Louvigny de Montigny, qui, il y a plus de vingt-cinq ans, entendit réciter cette formule, dans le comté de Berthier.

Bouche d'argent!
Nez cancan!
Joue bouillie
Joue rôtie!
Petit œil!
Gros œil!
Oreillon!
Oreillette!
Sourcillon!
Sourcillette!
Cogne, cogne,
Cogne la caboche!

78. LA SERVIETTE MAGIQUE.¹

C'est donc pour vous dire qu'il y avait, une fois, un roi et une reine qui avaient trois princes. Le roi aimait bien les deux plus vieux, mais il déjetait le plus jeune, Petit-Jean.

Un jour, les deux princes lui demandent de leur gréer chacun un bâtiment, pour aller voir du pays. Le roi leur donne à chacun un beau bâtiment, avec des serviteurs. Le plus jeune prince, lui demande aussi un bâtiment; mais son père ne veut pas lui en donner. La reine dit au roi: "Sire le roi, il faut que vous fassiez autant pour Petit-Jean que pour ses frères, parce qu'il est votre enfant, lui aussi." Le roi n'est pas content, mais il donne tout de même un bâtiment à Petit-Jean, et il dit à ses serviteurs, s'ils ont la chance de l'abandonner quelque part, de le laisser là et de s'en revenir sans lui, avec le bâtiment.

Les trois frères partent donc sur la mer et arrivent à une place où il y a trois bras de mer. Le plus vieux dit: "Je prends ce bras de mer-ci;" le second dit: "Je prends celui-là;" Petit-Jean n'a pas à choisir; il continue dans le bras de mer qui est tout droit en face de lui.

Petit-Jean arrive à une île où il n'y a personne; il voit un petit chemin qui part du bord de la mer et monte du côté d'un grand bois. Il se fait descendre à terre et dit à ses hommes de l'attendre jusqu'au coucher du soleil, pendant qu'il ira voir où ce chemin conduit. Mais à peine a-t-il disparu dans le bois que les serviteurs retournent au bâtiment, et le capitaine part, laissant Petit-Jean sur l'île.

Lorsque Petit-Jean revient au bord de la mer, il aperçoit son bâtiment qui s'en va; ce qui le met bien en peine. Il fait des signes; mais ça ne sert à rien, et il voit bien qu'on l'a trompé. Il retourne dans le chemin sans savoir ce qu'il fera, parce qu'il n'a rien à manger; il n'a rien pour se défendre contre les bêtes féroces.

¹ Raconté par Joseph Véronneau, journalier, de Saint-Basile-le-Grand (Chamby), qui l'avait appris, dans son enfance, à Sainte-Julie (Verchères). M. Morin s'étant fait raconter ce conte, a pu, deux jours après, le dieter assez fidèlement et sans notes. Le récit du conteur occupe plus d'une heure.

Une vieille vient à lui, qui lui dit: "Bonjour, mon Petit-Jean!" — "Bonjour, bonne *memère!*" — "Qu'est-ce que tu viens faire ici, mon Petit-Jean?" — "Je ne sais pas ce que je viens faire, bonne *memère!* J'ai été abandonné par mon bâtiment; je n'ai rien à manger, et j'ai bien peur d'être dévoré par les bêtes féroces." La bonne vieille, étant une fée, lui donne une petite serviette en lui disant: "Tiens, mon Petit-Jean, prends cela; quand tu voudras manger, tu étendras ta serviette par terre et tu diras:

"Par la vertu de ma serviette,
Je veux que le couvert se mette;"

Et tu en auras pour ta faim et pour la faim de tous ceux que tu voudras." — "Merci, bonne *memère!*" qu'il lui dit; et il continue dans le chemin.

Arrivé au bord du bois, Petit-Jean commence à avoir faim, et il se dit: "Il faut que j'essaie la vertu de ma serviette." Il l'étend à terre sur l'herbe, en disant:

"Par la vertu de ma serviette,
Je veux que le couvert se mette
Pour la faim de Petit-Jean."

Aussitôt se trouve toute espèce de gibier rôti et toute sorte de friandises; Petit-Jean mange à sa faim; et, bien content, il prend la serviette et la remet dans sa poche.

Arrivé dans le bois, il aperçoit venir un géant qui fait *revoler* la poussière cent pieds de haut. Dès que le géant le voit, il lui crie: "Que viens-tu faire ici, ver de terre?" Petit-Jean lui répond: "Je cherche mon chemin." Le géant lui dit: "Je vas te montrer ton chemin tout de suite, en t'avalant en deux bouchées, car je n'en ai pas pour le creux de ma grosse dent." Petit-Jean lui répond: "Combien vous en faudrait-il comme moi, pour manger à votre faim?" — "Il m'en faudrait quatorze comme toi." — "Dans ce cas-là, répond Petit-Jean, il y a moyen de s'entendre; si je vous donne à manger à votre faim, vous n'avez pas besoin de m'avaler?" Le géant lui dit: "Ce n'est pas le temps de rire, parce que j'ai faim." Petit-Jean lui répond: "C'est-il un marché fait?" Et il étend sa serviette, en disant:

"Par la vertu de ma serviette,
Je veux que le couvert se mette
Pour la faim du géant."

Aussitôt la terre est couverte de pâtés, de rôtis et de toutes sortes de friandises. Il y en a tant que le géant en a pour rassasier sa faim, et

il lui en reste encore. Il dit à Petit-Jean: "Tu devrais bien me donner ta serviette." Petit-Jean répond: "Non, j'en aurai encore besoin." Le géant reprend: "Mange à ta faim avec ce qui reste, et donne-moi ta serviette." Petit-Jean ne veut pas. Le géant dit: "Si tu ne veux pas me la donner, veux-tu la changer?" — "Qu'est-ce que vous allez me donner?" — "Je vas te donner mon sabre de sept lieues, qui coupe à n'importe quelle distance jusqu'à sept lieues." Petit-Jean a une idée; il dit: "C'est un marché fait." Il donne sa serviette et prend le sabre.

Le géant part. Quand il a fait une lieue, Petit-Jean prend son sabre et lui coupe la tête. Il va alors chercher sa serviette, qu'il met dans sa poche, et il continue son chemin, pensant: "Je n'aurai pas peur à présent de me faire dévorer par les bêtes féroces."

Un peu plus loin, il voit venir un autre géant qui fait *revoler* la poussière à deux cents pieds de haut. Le géant lui dit, en le voyant: "Que viens-tu faire ici, ver de terre?" Petit-Jean répond: "Je cherche mon chemin." — "Je vas te le montrer tout de suite, ton chemin! Je n'en ai pas pour ma grosse dent de toi." — "Combien vous en faut-il comme moi pour vous rassasier?" — "Il m'en faudrait au moins vingt." — "S'il ne vous faut que cela, répond Petit-Jean, il y a moyen de s'arranger." Il déplie sa serviette et dit:

"Par la vertu de ma serviette,
Je veux que le couvert se mette
Pour la faim du géant."

Aussitôt la terre est couverte de toute espèce de viandes et de friandises, et le géant mange à sa faim. Il dit à Petit-Jean: "Tu devrais bien me donner ta serviette." Petit-Jean répond: "J'en ai encore besoin." Le géant lui dit: "Mange à ta faim, et tu n'en auras plus besoin." Petit-Jean reprend: "J'en aurai besoin demain, parce que la faim me reviendra." — "Si tu ne veux pas me la donner, veux-tu la changer?" — "Qu'est-ce que vous allez me donner?" répond Petit-Jean. "Je vas te donner mon cor merveilleux; tu n'as qu'à souffler dedans, et il en sortira tous les hommes dont tu auras besoin et qui travailleront pour toi." — "Mais si je n'ai pas ma serviette pour les nourrir, répond Petit-Jean, qu'est-ce que j'en ferai?" — "Tu n'auras qu'à 'retirer ton vent' et les hommes rentreront dans le cor merveilleux." Petit-Jean a une idée; il donne sa serviette, prend le cor merveilleux et continue son chemin. Lorsqu'il a fait environ une lieue, il se retourne, prend son sabre de sept lieues et coupe la tête du géant. Il va chercher sa serviette et continue son chemin.

Il arrive en face d'un beau château tout muré, sans porte ni *chassis*.¹ Il voudrait bien entrer dans le château pour voir ce qu'il y a dedans,

¹ Dans le sens de "fenêtre."

mais comment faire? Prenant son cor merveilleux, il en fait sortir mille ouvriers, à qui il commande de faire une porte dans le château. Quand ils ont fini, il 'retire son vent,' et les ouvriers rentrent dans le cor. Entré dans le château, il passe de chambre en chambre. Dans une belle grande chambre, il aperçoit une belle princesse, qui lui dit: "Sauve-toi vite, mon Petit-Jean! Je suis gardée ici par trois géants, et s'ils te voient, ils vont te tuer." — "Où sont-ils, vos géants?" — "Il y en a deux qui sont sortis, et l'autre me gardait pendant leur absence; mais comme ils ne sont pas encore revenus, mon gardien est allé se coucher et il dort dans la chambre du fond." Petit-Jean pense: "Je vas aller voir ce qu'il a l'air." Il entre dans la chambre du géant, prend son sabre et lui coupe la tête. Revenant trouver la princesse, il lui dit: "Belle princesse, venez voir votre géant," et il lui montre la tête qu'il vient de couper; puis il l'invite à venir se promener dans le jardin. La princesse répond: "Il n'y a pas de porte ni de *chassis*." — "J'ai fait faire une porte par mes serviteurs." En marchant dans le chemin, Petit-Jean lui montre les deux autres géants qu'il a tués. La princesse commence à trouver Petit-Jean bien de son goût; mais elle lui dit: "Il y a encore une vieille fée mauvaise qui va t'*amorphoser*, si elle t'aperçoit." — "Où est-elle, cette vieille fée-là?" demande Petit-Jean. "Elle se cache dans un rocher, sous la terre," répond la princesse. Au bout du jardin, Petit-Jean aperçoit une mer de glace. A travers la glace passent des mâts de bâtiments. La princesse dit: "Tu vois là les bâtiments des princes qui sont venus pour me délivrer; la vieille fée les a *amorphosés*; elle a changé la mer en glace, et les bâtiments sont au fond, avec les princes et leurs serviteurs dedans."

Tout à coup, la vieille fée sort du bois; la princesse se sauve dans le château. La fée aperçoit Petit-Jean et lève le bras pour lui jeter un sort; Petit-Jean prend son sabre et lui coupe le bras. La vieille fée ramasse son bras et part à la course en criant. Petit-Jean la suit. Elle arrive devant un gros rocher, qu'elle lève avec son autre main, et elle entre dans la terre. Petit-Jean essaie de lever le rocher, mais il n'en est pas capable. Il souffle dans son cor merveilleux, d'où il sort mille hommes. Aussitôt qu'il leur commande de soulever le rocher, ils le soulèvent; et Petit-Jean entre dans la grotte de la fée. Il l'aperçoit au fond de la grotte; elle avait ses deux bras, mais son bras coupé était posé à l'envers. Petit-Jean la voit qui arrache son bras posé à l'envers, qui le repose à l'endroit, et qui le frotte avec un onguent merveilleux, pris dans un petit pot à côté d'elle. Le bras coupé devient pareil à l'autre. Petit-Jean prend alors son sabre et coupe la tête de la fée. Comme elle cherche son petit pot d'onguent pour se recoller la tête, Petit-Jean saute dessus, prend le pot et se sauve avec.

Passant par le jardin de la fée, qui est couvert de fleurs d'or, il se fait un casseau de bouleau et le remplit de grappes de raisin toutes en

or pur. Comme il traverse la mer de glace pour entrer au château, Petit-Jean glisse, tombe à terre et *échappe* son pot d'onguent, qui se casse sur la glace. L'onguent se répand sur la glace et la fait fondre. Tous les bâtiments emprisonnés sous la glace remontent sur l'eau. Dans le plus beau des bâtiments, il y a un prince qui s'appelle le Prince-fendant, envoyé par un roi pour délivrer sa fille, la Belle-princesse. Petit-Jean voit aussi les bâtiments de ses deux frères, mais il ne se fait pas reconnaître.

Le Prince-fendant entre au château pour délivrer la princesse et l'emmener avec lui sur son bâtiment. La princesse lui dit qu'elle est délivrée et qu'elle veut bien s'en aller avec lui, mais qu'elle ne veut pas partir sans que Petit-Jean la suive. "Comment, dit le Prince-fendant, vous n'êtes pas pour emmener avec vous ce traîneur de grèves?" Elle répond: "Je ne m'en irai pas sans Petit-Jean." Petit-Jean monte donc sur le bâtiment avec elle, et le bâtiment part. Mais un qui n'est pas content, c'est le Prince-fendant; faut voir la princesse avec Petit-Jean, tout le temps, dans la cabine du bâtiment, tandis que le prince se promène dehors, au mauvais temps, pour donner ses ordres!

Au bout de quelque temps, le Prince-fendant, voulant se débarrasser de Petit-Jean, se met à crier: "Venez voir une belle sirène." La princesse et Petit-Jean sortent de la cabine. Petit-Jean, qui était parti pour voir du pays, demande où est la sirène. Le Prince-fendant répond: "Elle est accrochée après le gouvernail." Petit-Jean se penche pour la voir; le Prince-fendant lui donne une poussée et le jette à l'eau. La princesse a bien de la peine, mais le Prince-fendant ne veut pas arrêter son bâtiment pour un "traîneur de grèves." La princesse lui dit: "Je veux que vous mettiez tout le bâtiment en noir." — "Ça ne faisait pas l'affaire du Prince-fendant, parce que le roi lui avait dit: 'Si tu ramènes ma princesse vivante, je veux que tu arrives, si c'est le jour, avec tes pavillons tout autour du bâtiment, et avec des lumières tout autour, si c'est la nuit. Si tu la ramènes morte, je veux que le bâtiment soit tout en noir, et si tu ne la ramènes pas, je ne veux pas te voir.'" Il pense donc qu'avec le bâtiment en noir, le roi croira que sa princesse est morte et qu'il le fera pendre.

Aussi, lorsque le bâtiment arrive devant le château, le roi vient à sa rencontre et lui dit d'un air fâché: "Ma princesse est morte donc?" Le Prince-fendant répond: "Elle n'est pas morte, mais elle n'en vaut pas beaucoup mieux, parce qu'elle s'est amourachée d'un traîneur de grèves, tombé à l'eau pendant le voyage, et qu'elle ne veut pas me regarder." Le roi est bien content quand même de retrouver sa fille. L'emmenant au château avec le Prince-fendant, il veut la marier tout de suite; mais elle pense à Petit-Jean et demande un an et un jour, pour se préparer.

Allons voir ce que faisait Petit-Jean, pendant ce temps-là. Tombé du bâtiment, il s'était mis à nager, et il s'était accroché à des morceaux de mâts d'un bâtiment qui avait fait naufrage. En flottant sur ces morceaux de bois, il s'était rendu jusqu'à une île, où il n'y avait personne. Heureusement qu'il avait sa serviette magique, son cor merveilleux et son sabre de sept lieues. Avec ça, il n'était pas en peine; mais il se lamentait d'avoir perdu sa princesse. Il déplia sa serviette et, après avoir bien mangé, il fit sortir deux mille hommes de son cor merveilleux et leur ordonna de lui construire un bâtiment, pour courir après sa princesse. Le temps passait et le bâtiment montait; mais Petit-Jean n'avait pas de toile pour faire des voiles; il n'était pas plus avancé, parce que ça n'est pas commode de mener avec des rames un gros bâtiment, sur la mer.

Un bon jour, il aperçoit sur la mer une planche qui vient tout droit vers son île; sur cette planche, que voit-il? La vieille fée, la bonne *mémère*, qui lui dit: "Mon Petit-Jean, tu m'as l'air à avoir bien de la peine." Il répond: "Oui, bonne *mémère*, parce que j'ai perdu ma princesse; et je ne peux pas partir d'ici." Elle dit: "Monte sur ton bâtiment, mon Petit-Jean, et tu vas voir comme ça va marcher." Petit-Jean monte sur son bâtiment; la fée attache une corde en avant, et elle part sur sa planche, en traînant le bâtiment.

En un rien de temps, le bâtiment est rendu en face du château du roi. Mais Petit-Jean n'est pas bien présentable, pour aller faire visite à la princesse; depuis bientôt un an, il a les mêmes habits; il est pas mal en guénilles. La fée lui dit: "Prends ce papier et va trouver l'aubergiste qui tient le grand hôtel, sur la côte; il te dira quoi faire." Petit-Jean prend le papier, remercie la bonne *mémère* et va trouver l'aubergiste. En lisant le papier, l'aubergiste dit: "Je ferai pour toi tout ce qui est nécessaire, parce que c'est la bonne fée qui m'a établi ici." Il part avec Petit-Jean et va lui acheter un habillement de coton bleu, en disant: "Le roi engage des jardiniers pour son jardin, qui est grand comme une terre; il en a déjà plusieurs, mais peut-être pourra-t-il t'engager, et tu verras la princesse."

Petit-Jean va trouver le roi et demande à s'engager comme jardinier. "J'en ai déjà cinquante, répond le roi, et je n'en ai plus besoin." — "Si vous le voulez, sire le roi, je travaillerai pendant la nuit, tandis que les autres se reposeront, et je vous garantis que vous serez content de moi. Si vous n'êtes pas content, vous me paierez, et je m'en irai." Le roi le prend à l'essai pour une nuit. Petit-Jean souffle dans son cor merveilleux, d'où il sort mille hommes, qu'il fait travailler toute la nuit dans le jardin. Au lever du jour, le jardin, qui est grand comme une terre, est tout sarelé. Petit-Jean fait plus d'ouvrage pendant une nuit que les cinquante jardiniers pendant une semaine. Le roi appelle les cinquante jardiniers, les paie et leur dit de s'en aller, vu qu'il garde seulement Petit-Jean, pour avoir soin de son jardin.

Pendant tout ce temps-là, le roi voulait marier sa princesse au Prince-fendant, mais elle, pendant un an et un jour, s'attendait de voir revenir Petit-Jean.

Le roi avait deux autres filles plus âgées que la princesse, et il voulait les marier toutes les trois en même temps. L'aînée devait se marier dans un an moins un jour, la deuxième dans un an juste, et la Belle-princesse dans un an et un jour, après le temps demandé.

Le temps étant arrivé pour son mariage, l'aînée fait demander à son père toutes les roses de son jardin. Pierrot, le domestique, va les chercher; il y en avait mille. Le roi dit: "La plus vieille de mes filles appartiendra à celui qui m'apportera autant de roses qu'il y en a dans mon jardin." L'aîné de ses frères vient trouver Petit-Jean, et, ne le connaissant pas, lui dit: "Beau jardinier, voulez-vous me faire un bouquet de mille roses, pour la princesse? Aussitôt que je serai marié, je vous donnerai ce que vous voudrez." Petit-Jean lui dit que ça n'est pas possible, parce que le roi a demandé toutes les roses de son jardin. Le prince est bien chagrin. Petit-Jean se fait connaître à lui et lui dit: "Demain matin, à sept heures, tu auras tes mille roses." Aussitôt le soleil couché, Petit-Jean prend son cor merveilleux, en fait sortir mille hommes, à qui il ordonne d'aller chacun de leur côté et de lui rapporter chacun une rose. Le lendemain matin, à sept heures, il donne à son frère un bouquet de mille roses. Lorsque la princesse vient pour faire son choix, entre tous les princes elle préfère le frère de Petit-Jean, qui avait les mille roses.

Le lendemain, c'est le tour de la deuxième princesse, qui, elle, fait demander toutes les fleurs du jardin. Pierrot va les chercher; il y en avait deux mille. Le second frère de Petit-Jean vient le trouver et lui demande deux mille fleurs, afin d'être choisi par la princesse. Petit-Jean lui dit: "Tu les auras demain matin, à sept heures sonnant." Le soir, après soleil couché, il prend son cor merveilleux, en fait sortir deux mille hommes, et les envoie chercher chacun une fleur, qu'ils lui apportent. Il les donne à son frère, à sept heures du matin. La princesse vient faire son choix, et elle prend pour mari le second frère de Petit-Jean.

La Belle-princesse, le jour de son mariage arrivé, se doute bien qu'il y a quelque chose de peu naturel chez le jardinier de son père. Elle envoie Pierrot lui dire de lui apporter toutes les fleurs du jardin, et de les apporter lui-même, à sa chambre. Petit-Jean arrive avec trois mille roses; il y avait mis des grappes d'or du jardin de la fée; ça faisait un 'beau bouquet, je vous le dis!' La princesse le reconnaît tout de suite. Elle dit: "Mon Petit-Jean, le Prince-fendant pense bien m'avoir en mariage aujourd'hui, mais c'est toi que je choisirai."

Elle demande à son père de faire venir tous les jeunes gens du royaume, pour faire son choix. Le roi assemble les princes, les comtes, les

marquis; il y en a bien cinq cents. La princesse s'avance, mais elle n'aperçoit pas son Petit-Jean. Elle dit: "Sire le roi, mon père, ce n'est pas franc. Je vous avais demandé de faire venir tous les jeunes gens, et il n'y a que des princes, des marquis et des comtes. Faites venir tout le monde, les grands et les petits, les beaux et les laids; qu'ils soient tortus ou bossus, ça ne fait pas de différence; et je ferai mon choix." Ne pouvant rien refuser à sa fille, le roi fait venir tout le monde. Petit-Jean se trouve à côté du Prince-fendant. La princesse arrive et s'en va de ce côté-là. Le Prince-fendant pense bien que c'est lui qui va être choisi. Mais la princesse salue Petit-Jean, et l'emmène avec elle. Le Prince-fendant ne se possède pas. Il dit: "Sire le roi, c'est une insulte à vous et à moi: votre princesse prend votre jardinier! A votre place, je ne lui donnerais pas autre chose qu'une paillasse pour héritage, et je l'enverrais avec son amoureux, pour ne jamais les revoir."

Le roi donne à sa princesse une paillasse, un tombereau et un vieux cheval boiteux, dont les os percent la peau; et il les envoie au château des Quatorze-lieues — ainsi appelé parce que le château se trouvait à quatorze lieues de là. Il leur dit qu'il ne voulait plus les revoir.

Petit-Jean et sa princesse partent avec leur vieux cheval, leur tombereau et leur paillasse et s'en vont au château des Quatorze-lieues. Petit-Jean n'est pas en peine, car il a sa serviette magique, son cor merveilleux et son sabre de sept lieues.

Le lendemain matin, il voit arriver au château le serviteur Pierrot. Ayant craint qu'ils meurent de faim, la reine avait décidé le roi à envoyer leur prâie (proie), de quoi manger.

Petit-Jean s'était déjà acheté deux beaux chiens, qu'il nommait Boulé et Pataud. Il les appelle et dit à Pierrot: "Le roi envoie du manger pour mes chiens; jette-le leur à terre, qu'ils le mangent." Pierrot tourne le plat à l'envers, et les chiens mangent tout; il s'en retourne bien confus et raconte au roi ce qui lui est arrivé. Le roi dit: "Ce n'est pas possible!" Le lendemain, il renvoie Pierrot avec du manger pour la journée. Petit-Jean appelle encore ses chiens, pour qu'ils mangent tout. Il dit à Pierrot: "Tu apprendras au roi que je n'ai pas besoin des restants de sa table pour manger; j'en ai assez pour donner à manger à mes chiens; si tu as faim, Pierrot, passe par la cuisine, avant de repartir."

Le Prince-fendant, qui était resté chez le roi, dit: "Pierrot ne dit peut-être pas vrai; je vais aller voir ce qui en est." Il part, le lendemain matin, avec Pierrot. Il aperçoit Petit-Jean qui fait manger à ses chiens les vivres que le roi lui envoie. Il raconte ça au roi et lui dit: "A votre place, je les chasserais de ce château; car c'est une insulte qu'ils vous font de refuser le manger que vous leur envoyez par bonté." Le roi se rend au château des Quatorze-lieues, qu'il fait fermer par ses

serviteurs. Il dit à Petit-Jean et à sa princesse de s'en aller "à la grâce du bon Dieu," où ils voudraient, parce qu'il ne veut plus les revoir.

Petit-Jean et sa princesse partent, traversent le bois et arrivent à un bel endroit, encore sur les terres du roi. Petit-Jean dit: "Nous allons nous bâtir ici." Il fait sortir deux mille hommes de son cor merveilleux et se fait bâtir un beau château, bien plus beau que celui du roi. Il met de l'or fondu sur les boules de ses poteaux de clôture, des grappes d'or du jardin de la fée. Tout cela reluit au soleil, à dix lieues à la ronde.

Un bon soir, arrive à son château un vieux quêteux qui demande la charité. Petit-Jean lui dit: "Entrez, *pepère!* vous allez manger avec nous autres." Il déplie sa serviette magique et fait servir à souper pour trois personnes. Le vieux ne veut pas manger à table avec Petit-Jean et la princesse; mais Petit-Jean lui dit: "On n'est pas fier, et vous allez manger avec nous autres." Le vieux finit par accepter. Après avoir soupé, il plie son surtout en quatre et le met sur le plancher, se préparant à se coucher pour la nuit. Petit-Jean lui dit: "Je ne veux pas de 'traîne-place' ici; vous allez monter dans la chambre des étrangers, et c'est là que vous coucherez." Le vieux ne veut pas; il commençait à avoir peur, parce qu'il se trouvait trop bien traité. Mais il finit par monter.¹ Le lendemain, au *point* du jour, il se dépêche de s'en aller. Petit-Jean l'aperçoit et lui crie: "Ce n'est pas comme ça qu'on s'en va! Vous allez déjeuner, avant de partir." Le vieux tremble en pensant que sa dernière heure est arrivée. Mais Petit-Jean le fait déjeuner, et il lui donne cinq belles pièces d'or pour lui faire la charité. Le vieux le remercient, Petit-Jean lui dit: "Pour tous remerciements, si vous allez vers le château du roi, vous lui direz ce que vous avez vu ici."

Comme de fait, le vieux arrive au château du roi et demande à coucher; mais le Prince-fendant, qui est là, répond: "Pas de 'traîne-place' ici!" Heureusement que la reine arrive; elle lui donne à souper; et, après souper, le vieux lui parle du château où il avait couché, la veille. Le roi ne savait pas qu'il y avait un si beau château si près de chez lui; il dit: "Je vas aller voir demain qui est-ce qui s'est permis de se bâtir un château sur mon terrain." Parti avec le Prince-fendant, dans un beau carrosse, il arrive chez Petit-Jean, sans savoir qui vivait là. Par le chassis Petit-Jean les voit venir, mais il ne se dérange pas. Le roi frappe à la porte. Petit-Jean sans se lever dit: "Entrez!" Ils ôtent leurs chapeaux. Petit-Jean leur pousse à chacun une chaise avec le bout de son pied, et sans se lever. Ils sont pas mal gênés; ils ne reconnaissent pas Petit-Jean, dans un si beau château; le roi ne veut pas

¹ Ici nous omettons un détail évidemment moderne, ajouté par le conteur: "Dans la chambre des étrangers, le vieux va pour se coucher; mais il ressoud sur le lit à ressorts, et il en est tout époutré, croyant que c'est là un piège."

lui faire de reproches de s'être établi sur son terrain, pensant: "S'il se met en guerre avec moi, il doit être bien puissant, et il pourrait m'emmener en esclavage!" Aussi il lui fait bonne façon et il l'invite à venir le voir, à son château. Aussitôt qu'il est parti, Petit-Jean pense: "Il faut y aller tout de suite." Faisant atteler son carrosse d'or et d'argent à quatre chevaux, il part avec sa princesse. Ça ne leur prend pas de temps à rejoindre le roi, qui se retourne et aperçoit comme un soleil venant derrière lui; mais le carrosse de Petit-Jean passe si vite qu'il voit comme un autre soleil en avant de lui. Petit-Jean arrive au château du roi longtemps avant lui. Il va trouver la reine et se fait reconnaître, puis il lui dit: "Vous allez inviter tous les princes, les marquis et les comtes du royaume à venir souper." La reine dit qu'elle n'a pas ce qu'il faut pour cela. Petit-Jean répond: "Ne vous en inquiétez pas." Il déplie sa serviette magique et commande:

"Par la vertu de ma serviette,
Je veux que le couvert se mette
Pour cinq cents personnes."

Aussitôt, les tables sont chargées de toute espèce de mets. Le roi arrive avec le Prince-fendant. Petit-Jean tire son cor merveilleux et fait sortir cinq cents hommes, leur disant: "Allez inviter tous les princes, les comtes et les marquis du royaume à venir souper chez le roi." On les voit tous arriver; et il y a un grand festin.

Après le souper, comme c'est la coutume chez les rois, chacun se met à raconter des histoires. Quand le roi a raconté la sienne, il demande une histoire à Petit-Jean. Petit-Jean répond qu'il n'en sait pas. Et comme le roi en veut absolument une, Petit-Jean répond: "Eh bien! c'est une histoire vraie que je vas vous raconter; mais pour cela, faites *barrer* toutes les portes et les fenêtres du château, pour que personne ne puisse sortir avant que j'aie fini de raconter mon histoire, et sans votre permission." Le roi fait *barrer* toutes les portes et les fenêtres et ordonne à des soldats de les garder. Petit-Jean commence à raconter l'histoire de ses voyages, que je viens de vous dire. Lorsqu'il arrive à parler de la sirène au milieu de la mer, le Prince-fendant commence à se sentir malade, il va trouver le roi et lui dit: "Sire le roi, permettez-moi de sortir, parce que je ne suis pas bien; je n'ai pas digéré mon dîner." Petit-Jean répond: "Personne ne sortira avant que j'aie fini." Et le Prince-fendant devient blanc, vert et de toutes les couleurs, à mesure que Petit-Jean continue son histoire. Quand il finit, le roi comprend bien ce qu'a voulu faire le Prince-fendant; il embrasse donc Petit-Jean et sa princesse, en leur disant qu'ils allaient toujours rester avec lui. "Et à présent, dit le roi, que voulez-vous que je fasse du Prince-fendant?" — "Je ne veux pas que vous lui fassiez grand'chose,

répond Petit-Jean; mais si vous tenez absolument à lui faire quelque chose, j'ai ici mes quatre chevaux, qui n'ont rien à faire; faites-les tirer à ses quatre membres." Le roi fait atteler les quatre chevaux aux jambes et aux bras du Prince-fendant et les fait tirer. Le Prince-fendant devient un prince fendu. Petit-Jean et sa princesse retournent à leur château, et ils ont continué à visiter le roi et la reine.

Mais depuis ce temps-là, comme ils paraissaient mieux aimer rester en famille, j'ai cessé de *les voisiner*.

MONTRÉAL, CAN.

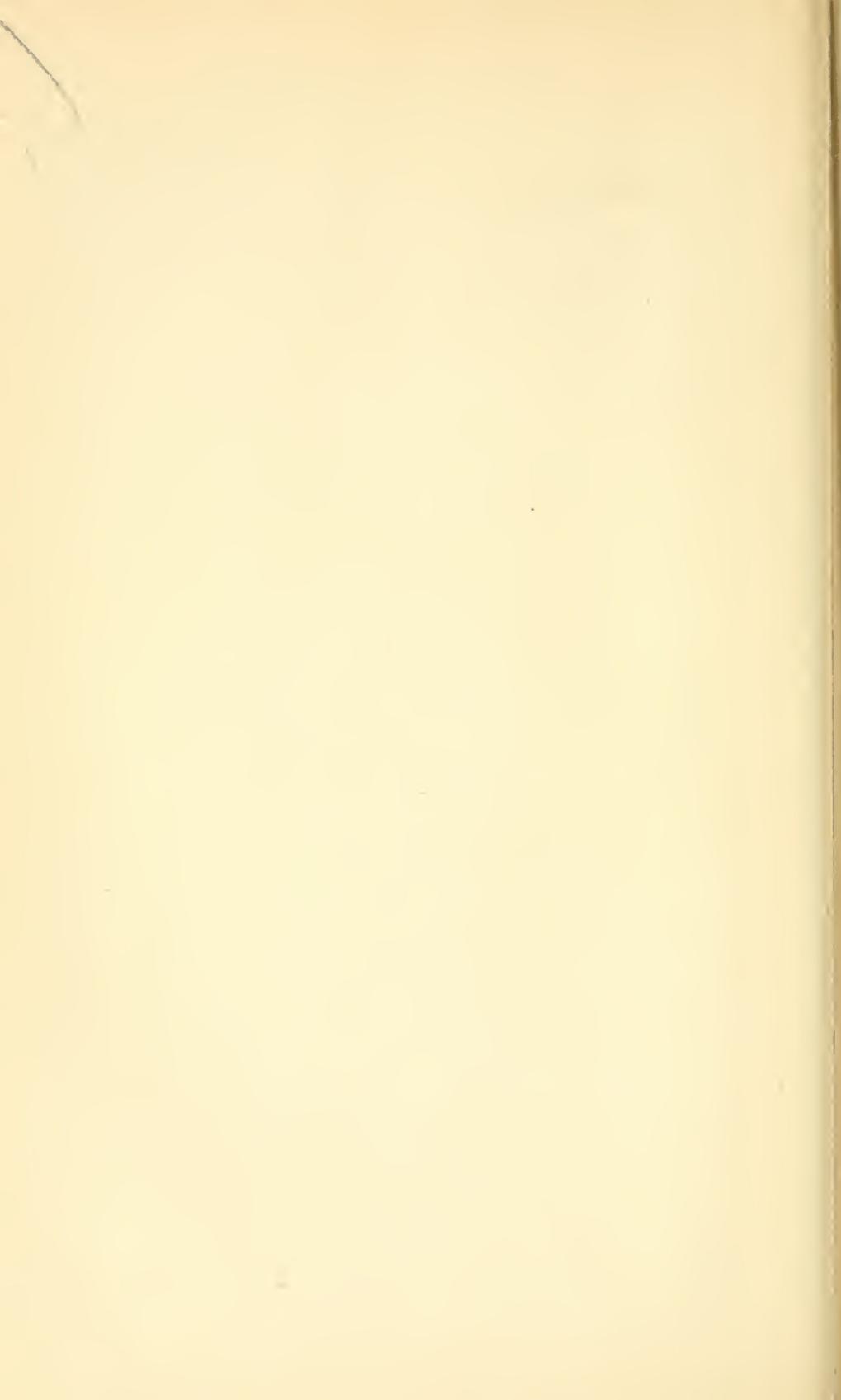


TABLE DES MATIÈRES.

CONTES POPULAIRES CANADIENS.

Seconde Série.

Par C.-MARIUS BARBEAU.

	PAGE
PRÉFACE	1
LE STYLE ET LES THÈMES MYTHOLOGIQUES	3
LES CONTES	27
48. Prince <i>en</i> nuit et bête féroce <i>en</i> jour	27
49. La Belle-jarretière-verte	36
50. Le château de Félicité	42
51. Ti-Jean et le petit vacher	47
52. La sirène	52
53. Prince-Joseph	58
54. Thomas-bon-chasseur	63
55. Le médaillon	70
56. Le château rond de la mer Rouge	76
57. Le sabre magique	79
58. Les trois frères et la Bête-à-sept-têtes	82
59. Le conte de Fesse-ben	86
60. Le coq, la poule et la vache	92
61. Le petit teigneux	93
62. Salade et pommes d'or	98
63. Le conte des rats	102
64. Le coq et les rats	107
65. La fable de l'ours et du renard	113
66. Jean-Cuit	114
67. Les trois poils d'or	123
68. Le grand voleur de Paris	125
69. Frédérico va au ciel	130
70. Le conte du vinaigrier	132
71. L'évêque	134
72. Le diable et la mariée	135
73. Randonnée berceuse	137
74. Randonnée du petit bouquin	139

FACÉTIES ET CONTES CANADIENS.

Par VICTOR MORIN.

	PAGE
75. Les aventures de Michel Morin	141
76. Jean Baribeau	146
77. Ventre de son !	146
78. La serviette magique	147

THE JOURNAL OF AMERICAN FOLK-LORE.

VOL. XXX.—APRIL—JUNE, 1917.—No. CXVI.

ORAL TRADITION AND HISTORY.¹

BY ROBERT H. LOWIE.

A LITTLE over a year ago I protested against the acceptance of oral traditions as historical records.² I held then, as I do now, that those who attach an historical value to oral traditions are in the position of the circle-squarers and inventors of perpetual-motion machines, who are still found besieging the portals of learned institutions. The discussion precipitated by my remarks in the journal mentioned,³ and still more a great many private debates with fellow-students, have not shaken my confidence in the soundness of the views previously voiced; but they have shown conclusively that I had misconceived the psychology of the situation. Instead of being a high-priest hurling anathemas against the unregenerate heathen, I found myself a prophet preaching in the wilderness, a dangerous heretic, only secretly aided and abetted by such fellow-iconoclasts as Drs. P. E. Goddard and B. Laufer. I cannot regard it as a healthy condition of affairs in science when the adherents of antagonistic views see no virtue whatsoever in each other's position. Perchance there is some hidden source of misunderstanding that only need be revealed to make co-existence, if not amity, in the same logical universe, possible. I therefore avail myself of the present opportunity to present without primarily polemical intent the logical issues as they present themselves from my angle of vision.

In the first place, it may not be unnecessary to state that in denying to oral traditions of primitive tribes their face value, we are not denying to them *all* value whatsoever. On the contrary, it is clear that even the wildest and manifestly impossible tales may be of the utmost importance as revelations of the cultural status of the people who cherish them, whether as annals of incidents that once occurred

¹ Address of the retiring President, delivered at the Annual Meeting of the American Folk-Lore Society in New York, Dec. 27, 1916.

² American Anthropologist, N.S., 17: 596–599.

³ *Ibid.*, 599–600, 763–764.

or as purely literary products of the imagination. In addition to this willingly granted psychological significance of such narratives, we may also admit a genuinely historical value, though not of the kind associated with this term in the present discussion. Traditions share with archaeological specimens, social usages, religious phenomena, and what not, the characteristic that likeness in distinct tribes calls for interpretation. Such interpretation may in many instances reveal beyond cavil, or at least indicate in a tentative way, an historical nexus otherwise unsuspected; and in such cases we are justified in speaking of an historical value of traditions, not in the sense that the traditions themselves embody truths which the ethnologist or folklorist must accept, but in the sense in which the same type of divination ritual, the same type of age-society, the same type of stone-axe, in different regions, may have an historical bearing. I will not abate one jot from this minimum historical estimation of tradition, nor will I concede an additional iota. Let us examine on what grounds such additional claims can be advanced.

Against the sceptical attitude advocated by myself a very interesting argument has been advanced, which takes us directly into the heart of the problem. "Because some traditions are manifestly unhistorical," I have been reproached, "you rashly infer that no tradition has historical validity." With some claim to credence, I may plead that the rather elementary logical considerations here advanced are not entirely beyond my ken. They have nothing to do with the case, however, for this rests not on a necessarily imperfect induction, but on more general logical, psychological, and methodological principles.

That sum-total of lore which corresponds in primitive communities to what in our own culture we embrace under the headings of science and philosophy also comprises elements, in varying degrees of systematization, which are in native consciousness equivalent to what we call history. My general attitude towards these elements is simply this: If we do not accept aboriginal pathology as contributions to *our* pathology, if we do not accept aboriginal astronomy, biology, or physics, why should we place primitive history alone on a quite exceptional pedestal, and exalt it to a rank co-ordinate with that of our own historical science? This is the, to my mind, absolutely conclusive argument, which is independent of, though strengthened by, the number of cases, really tremendous, in which the glaring disparity between primitive history and our conception of the physical universe renders acceptance of tradition impossible.

The really interesting problem to me is, not what degree of importance shall be attached to so-called historical traditions, but what psychological bias could conceivably make scholars attach greater weight to aboriginal tales of migration than to aboriginal beliefs as

to levitation or the origin of species. While in the nature of the case demonstration is impossible, I have a very strong suspicion that lurking behind the readiness to accept primitive for real history is the naïve unconscious assumption that somehow it is no more than fair to suppose that people know best about themselves. This assumption, of course, need only be brought up into consciousness to stand revealed in its monstrous nakedness. The psychologist does not *ask* his victim for his reaction-time, but subjects him to experimental conditions that render the required determination possible. The palaeontologist does not interrogate calculating circus-horses to ascertain their phylogeny. How can the historian beguile himself into the belief that he need only question the natives of a tribe to get at its history?

It may be objected that primitive astronomy and natural history *do* coincide in some measure with our equivalent branches of learning, and that consequently there is a presumption in favor of the view that primitive and civilized history also overlap. To urge this is to ignore a vital aspect of the situation. We accept primitive observations of the stars or on the fauna or flora of a country as correct in so far as they conform to what we independently ascertain by our own methods. However, we neither derive the least increment of knowledge from this primitive science nor are we in the slightest measure strengthened in our convictions by such coincidence. Exactly the same principle applies to the domain of history. When a Crow tells me that his tribe and the Hidatsa have sprung from a common stock, this is correct but purely superfluous information, for I arrive at this result with absolute certainty from a linguistic comparison. In history, as everywhere else, our duty is to determine the facts objectively; if primitive notions tally with ours, so much the better for them, not for ours.

As a matter of fact, the case for primitive history is very much weaker than for primitive natural science. Natural phenomena are not only under the savage's constant observation, but a knowledge of them is of distinct importance to his material welfare. It is not strange, that, say, the Plains Indians knew the habits of the buffalo, or should be conversant with the topography of their habitat. On the other hand, the facts of history are definitely removed from the sphere of observation when they have once taken place. More than that, the facts of what *we* call history are, as a rule, not facts which fall under primitive observation at all, but transcend it by their complexity and the great spans of time involved. It is as though we expected primitive man not merely to note the particular effects of rain on a hillside, but to form a conception of erosive processes on the modelling of the earth. This leads us to a point of fundamental importance.

There is all the difference in the world between correct statements of fact and historical truths. That my neighbor's cat had kittens last night may be an undeniable fact, but as a contribution to our knowledge of present-day political and social progress it is a failure. That Tom Brown moved south has one meaning when it suggests that he transferred his baggage from the Borough of the Bronx to a Harlem flat, and a very different one when the implication is that he, with thousands of his followers, migrated from Greenland to Patagonia. Now, my contention is briefly this: that the facts which we want to ascertain as historians are mainly of the latter order, while the facts recollected (so far as they *are* recollected) by primitive men are of the neighbor's-cat's-kittens order. In other words, I deny utterly that primitive man is endowed with historical sense or perspective: the picture he is able to give of events is like the picture of the European war as it is mirrored in the mind of an illiterate peasant reduced solely to his direct observations.

I will illustrate my contention by actual illustrations. If we examine an account by natives of events so recent that their authenticity need not be questioned, we discover what is already known to us from other fields of inquiry; viz., that the aboriginal sense of values differs fundamentally from ours. Nothing is more erroneous than to accept uncritically, say, a native statement that the ceremony of a neighboring tribe is either akin to or different from one of his own people. A trifling difference in dress may lead to an assertion of complete diversity, while a superficial resemblance may lead to a far-reaching identification. If we glance through calendar counts and Indian traditions as to actual events, nothing is more striking than the extraordinary importance assigned to trivial incidents. Such things may be absolutely true, but from none of them is the fabric of history made. On the other hand, if we turn to occurrences of tremendous cultural and historical significance, the natives ignore them or present us with a wholly misleading picture of them. Since I cannot at the present moment go through the entire literature of the subject, I will select a few instances that may fairly be taken not only as representative, but as constituting an argument *a fortiori*.

There are few events that can be regarded as equalling in importance the introduction of the horse into America; moreover, this took place within so recent a period, that trustworthy accounts of what happened might reasonably be expected. Nevertheless we find that the Nez Percé give a perfectly matter-of-fact but wholly erroneous account of the case,¹ while the Assiniboine connect the creation of the horse with a cosmogonic hero-myth.² If we turn from the origin of the

¹ Spinden, JAFL 21 (1908) : 158.

² Lowie, The Assiniboine (PaAM 4 : 101).

horse to the correlated phenomenon of the first appearance of the whites, corresponding facts stare us in the face. An Assiniboine gives a tale not in the least improbable of the first meeting with whites; only the leader of the Indians at the time is said to be the culture-hero.¹ Among the Lemhi Shoshone I failed to find any recollection of Lewis and Clark's visit, but secured a purely mythical story about a contest between Wolf (or Coyote) as the father of the Indians, and Iron-Man, the father of the Whites.² Do we fare any better when we turn from these representatives of a cruder culture to peoples who have attained the highest status north of Mexico? Zuñi oral tradition has it that the village at which Niza's negro guide Estevan lost his life, and which Niza himself observed from a distance, was K'akima. In a masterly paper Mr. F. W. Hodge has torn into shreds the arguments advanced on behalf of the aboriginal view. He establishes the fact that the village in question was Hawikuh, and that "Zuñi traditional accounts of events which occurred over three centuries ago are not worthy of consideration as historical or scientific evidence."³

The general conclusion is obvious: Indian tradition is historically worthless, because the occurrences, possibly real, which it retains, are of no historical significance; and because it fails to record, or to record accurately, the most momentous happenings.

This conclusion is, I am perfectly well aware, an as yet imperfect induction. To examine its ultimate validity, a special inquiry is necessary, for which I should like to outline the guiding principles.

The historical sense of primitive peoples can be tested only by a scrutiny of unselected samples of their historical lore. It will not do, as some of our colleagues are wont, to reject manifestly absurd tales and to retain those which do not contravene our notions of physical possibility; for by this process we get, in the first place, a selected series of cases, and, secondly, already prejudge the whole matter by assuming that what is not ridiculously false is historically true. We must rather embrace in our survey every single statement which, whether miraculous or not from *our* point of view, is to the native psychology a matter of history. To this mass of material we must then apply our canons of trustworthiness; and from a comparison of the cases in which objective evidence supports the native statements with those in which such evidence is contradictory we may arrive at a statistically tenable attitude as to the general probability of their accuracy. Had such a test been made on unselected material, one of my critics would not have dared assert a probability of nine-tenths for native statements as to the direction from which a tribe

¹ Lowie, *The Assiniboine* (PaAM 2 : 231).

² Lowie, *The Northern Shoshone* (PaAM 2 : 251 f.).

³ F. W. Hodge, "The First Discovered City of Cibola" (AA 8 [1895] : 142-152).

came. In such a test as I propose, aboriginal statements that a certain tribe originated in the very spot in which it now lives must be considered exactly on the same plane as any other tradition. Similarly, all statements of a heavenly or underground origin are of equal importance, for our purpose, with any other migration legends. The fact that they are regarded as historical by the natives, is decisive as to their inclusion on equal terms in any such survey as I here suggest. Now, we know that very few of our Indians could have descended from the skies or climbed from an underground world within the period of tribal differentiation of the American race; and we also know that very few of them could have arisen in the territory they now occupy, or could have occupied it for very long periods. The Yuchi, for example, have no migration legend, and consider themselves the original inhabitants of eastern Georgia and South Carolina;¹ but we have recently been reminded that while the English colonists of 1670 refer to them as a very powerful nation, the earlier Spanish explorers between 1539 and 1567 mention no such tribe.² The assumption, consequently, is that they moved into their later habitat about the latter part of the sixteenth century. This case may be taken as typical. If events dating back three hundred years are no longer recollected, we must discount the evidence of such traditional lore, and cannot accept absence of migration stories as proof of long-continued occupancy.

What, however, of the cases in which native traditions agree with objective results? The fact is simply this. The number of cardinal directions is four, or, if we include heaven and earth, six. The probability that a tribe will, in a purely mythical way, ascribe its origin to any particular one of these directions, is therefore one-fourth or one-sixth. Pending the statistical inquiries I have suggested, I wish to record emphatically the impression gained from years of experience with Indian mythology, that the proportion of historically correct statements will not be found to exceed that to be expected on the doctrine of chances.

My position, then, towards oral tradition, may be summarized as follows: It is not based, in the first instance, on a universal negative unjustifiably derived from a necessarily limited number of instances, but on the conviction that aboriginal history is only a part of that hodgepodge of aboriginal lore which embraces primitive theories of the universe generally, and that its *a priori* claims to greater respect on our part are *nihil*. Such claims must be established empirically, if at all; but, so far as my experience extends, the empirical facts are diametrically opposed to such claims. The primitive tribes I know

¹ Speck, Ethnology of the Yuchi Indians (U Penn 1 [No. 1]: 8).

² Swanton and Dixon, "Primitive American History" (*American Anthropologist*, N.S. 16: 383).

have no historical sense; and from this point of view the question whether they retain the memory of actual events, while interesting in itself, is of no moment for our present problem. The point is, not whether they recollect happenings, but whether they recollect the happenings that are historically significant. Otherwise a perfectly true statement may be as dangerous as a wholly false one. If the correct description of an excursion to a northern hunting-ground by part of a tribe is interpreted as the account of a permanent northern migration by the entire population, the result is wholly destructive of history.

This leads us from the field of academic discussion to that of practical work. The question that confronts the ethnological practitioner is not whether primitive history in general is trustworthy, but whether a particular aboriginal statement is correct or not. Now, what are the criteria by which its accuracy can be established? The only criterion that has ever been applied, to my knowledge, is that of physical possibility. But, as our Nez Percé illustration shows, this test is worthless: we simply shift, to use Tylor's expressive phrase, from untrue impossibilities to untrue possibilities. We know now that even trifling stories of war and quarrels are often not records of actual occurrences, but part and parcel of folk-lore, as their geographical distribution clearly shows.¹ We know the force of the human tendency to mingle fancy with fact, to introduce rationalistic after-thoughts, to ignore the essential and apotheosize the trivial, not only from ethnological literature, but from a study of our civilization. Our own historical perspective is only a slowly and painfully acquired product of recent years. That like other sciences it developed ultimately from a prescientific interest in past events, that in this purely genetic sense our history is an outgrowth of primitive tradition, is beyond doubt; but, as we cannot substitute folk-etymology for philology, so we cannot substitute primitive tradition for scientific history. Our historical problems can be solved only by the objective methods of comparative ethnology, archaeology, linguistics, and physical anthropology.

AMERICAN MUSEUM OF NATURAL HISTORY,
NEW YORK.

¹ Boas, *The Eskimo of Baffin Land and Hudson Bay* (BAM 15: 362).

TALES FROM GUILFORD COUNTY, NORTH CAROLINA.

BY ELSIE CLEWS PARSONS.

CONTENTS.

PAGE	PAGE
1. (a) Tar Baby	171
(b) In the Briar-Patch . .	171
2. Big Fraid and Little Fraid.	172
3. Playing Dead Twice in the Road	172
4. Rabbit makes Fox his Rid- ing-Horse	173
5. The Race: Relay Trick . .	174
6. The Race: Slow but Steady	174
7. Above the Ground and under the Ground	175
8. No Tracks Out	175
9. In the Chest.	175
10. Pay Me Now	176
11. Talks Too Much	176
12. Dividing the Souls	177
13. The Insult Midstream . .	177
14. Watcher Tricked	178
15. The Insult Midstream; Watcher Tricked; Mock Funeral	178
16. Brush-Heap A-fire	179
17. The Spitting Hant	179
18. Fiddling for the Devil . .	180
19. "Fixed"	180
20. Alligator's Tail; In the Briar-Patch	180
21. The Devil Marriage	181
22. Blue-Beard	183
23. Tickling 'Possum.	183
24. The Frog	183
25. Woman up a Tree	184
26. Old Man on a Hunt	184
27. Fishing on Sunday	185
28. The Little Girl and Her Snake.	185
29. The Woman-Horse	186
30. Racing the Train.	186
31. "Man Above"	186
32. The Three Little Pigs. . .	186
33. The Witch Spouse	187
34. Out of Her Skin	187
35. Mustard-Seed	188
36. Feasting on Dog	188
37. Keeping Pace	189
38. Buger.	189
39. The Witches and the Dogs.	189
40. Fatal Imitation	190
41. The Pumpkin	190
42. The Turnip	191
43. The Single Ball	191
44. As Big a Fool	191
45. Pleasing Everybody	192
46. (a) Playing Godfather . .	192
(b) Jumping over the Fire.	193
47. The Step-Mother.	193
48. The Best Place.	194
49. Woman on House-Top . . .	194
50. The Talking Bones	194
51. The Haunted House	195
52. The Black Cat.	195
53. Self-Confidence	196
54. The Woman-Cat	196
55. The Murderous Mother . .	196
56. The Cat who wanted Shoes	197
57. Straw into Gold	198
58. Three-Eyes	198
59. The Frog who would fly. .	198
60. Brave Folks	199
61. The Adulteress.	199
62. Anyhow.	200

IN the following collection we see the art of the folk-tale in its last stage of disintegration. The tale is cut down or badly told or half

forgotten. And the narrator explains, "Lor', my gran'daddy tol' me that tale, but I hasn't thought of it for thirty years. I'se been working too hard." The intrusion of the popular anecdote (see Nos. 30, 48) and of the story drawn directly or indirectly from a literary source (see Nos. 22, 32, 45, 53, 55, 57) is another evidence of the passing of the "ol'-timey story."

Some of the tales appear to be holding their own better than others. Nos. 1, 9, 10, 25-28, 39, 49, 51, 52, 54, are very generally known. No. 21, a very interesting variant of the widespread tale of the Devil marriage, is obviously an exotic. The mere fact that the verses were sung (or, rather, chanted) proves that it was borrowed from a region where the "sing" is an important part of the tale. The elimination of the "sings" from the other tales, "sings" found in variants elsewhere, is another evidence of tale disintegration. For example: in the Bahama variants of Nos. 27, 33, 39, which I have collected, the "sings" are retained.

Between the Bahama Islands and the Carolinas there is an historical connection which may account in part for the number of tales they have, I find, in common. During the period of the Revolutionary War a number of Tories known as United Empire Loyalists migrated from the Carolinas to the Bahamas; and they took with them, of course, their household slaves. In connection with this migration, it was of interest to find that what is still current belief in the Bahamas serves as a tale in North Carolina. I refer to the magical beliefs embodied in Nos. 28, 34, 35.

Below is a list of the narrators of the tales.

1. Henry Smith. About 70. Born and bred in Ida County, North Carolina.
2. Lulu Young. About 25.
3. Carter Young. About 70. Father of Lulu, Nancy, and Katherine Young. Born in Guilford County; but he has lived in Alabama, Georgia, Mississippi.
4. George Marshall. About 73. Born in Rockingham County.
5. Bill Cruse. About 68. Born and bred in Forsyth County.
6. Sam Cruse. About 30. Son of Bill Cruse. He has lived in Ohio.
7. Maude Stockton. About 30. Born and bred in Rockingham County.
8. Author, a school-girl of sixteen. Her mother dictated these tales to her. Her mother is the daughter of Margaret Burke (see No. 9, below).
9. Margaret Burke. According to her "free papers," she is 87; but she states that the papers, in order to guarantee her freedom, made her out 21 when she was only 10. Free-born of free parents. Used to live in Rockingham County. Her mother had lived in Robertson County.
10. Katherine Young. About 16. Sister of Lulu Young.
11. Lamy Tatum. About 80. Sister of Margaret Burke (No. 9).

12. Mary Dalton. About 50.
13. Mary Bunch. About 45.
14. A boy of 12 in Greensborough.
15. Nancy Young. About 15. Sister of Lulu Young (No. 2).
16. Rufus Warren. About 50.
17. John Marshall. About 40. Son of George Marshall (No. 4).
18. Jennie Tatum. About 25.

BIBLIOGRAPHY.

Since I am giving a full bibliography of both European and African parallels of many of the tales in the Bahama tales to be published as a memoir of the American Folk-Lore Society, I have limited the following bibliography, for the most part, to North American Negro parallels.

- BELL, H. J. *Obeah*. London, 1889. Cited Bell.
- BACKUS, E. M. *Animal Tales from North Carolina* (JAFL 9 : 290). 1898. Cited JAFL 9 : 290.
- CHAMBERS, R. *Popular Rhymes of Scotland*. London & Edinburgh, 1870.
- DORSEY, J. O. *Two Biloxi Tales [Alabama Indians]* (JAFL 6 : 48). 1893. Cited JAFL 6 : 48.
- EDWARDS, C. L. *Bahama Songs and Stories* (MAFLS 3). 1895. Cited MAFLS 3.
- FOLKLORE. London, 1904, 1915. Cited FL 15, FL 26, respectively.
- FOLK-SONG SOCIETY JOURNAL. London, 1905-06. Cited FSSJ 2 : 297-299.
- FORTIER, A. *Louisiana Folk-Tales* (MAFLS 2). 1895. Cited MAFLS 2.
- HARRIS, J. C. *Uncle Remus, His Songs and His Sayings*. New York & London, 1915. Cited Harris 1.
— *Nights with Uncle Remus*. Boston & New York, 1911. Cited Harris 2.
— *Uncle Remus and his Friends*. Boston & New York, 1892. Cited Harris 3.
- HOKE, N. C. *Folk-Custom and Folk-Belief in North Carolina* (JAFL 5 : 119). 1892. Cited JAFL 5 : 119.
- JACOBS. *English Fairy Tales*. Cited Jacobs.
- JACOTTET, E. *The Treasury of Ba-Suto Lore*. Moriija, Basutoland & London, 1908. Cited Jacottet.
- JEKYLL, W. *Jamaica Song and Story* (Pub. Folk-Lore Soc., 55). London, 1907. Cited Pub. Folk-Lore Soc. 55.
- JONES, C. C. *Negro Myths from the Georgia Coast*. Boston & New York, 1888. Cited Jones.
- JOURNAL OF AMERICAN FOLK-LORE. Cited JAFL.
- MEMOIRS OF THE AMERICAN FOLK-LORE SOCIETY. Cited MAFLS.
- PARSONS, E. C. *Folk-Tales of Andros Island, Bahamas*. MS. Cited Parsons.
- SMITH, P. C. *Annancy Stories*. New York, 1899. Cited Smith.
- UDAL, J. S. (FL 26 : 281). 1915.
- WERNER, A. *African Folk-Lore* (The Contemporary Review, 70 : 383). 1896. Cited CR 70 : 383.

I. (a) TAR BABY.¹

De fox, in order to git de rabbit, he fixes a tar bucket to his milk-house door to ketch de rabbit when he comes in to eat his butter.² An' den de rabbit seen de bucket sittin' dere, an' he spoke to it. "Who's this?" An' it didn't say nothin'. An' den he said, "If you don' speak, I'll hit you." An' he hit with one foot, an' it stuck in de tar bucket. Den he hit with de oder one. An' it stuck. De rabbit said, "If you don' speak, I'll hit you with de oder foot; an' it is rank pison an' it will kill yer." De fox come an' said he was goin' to kill de rabbit. An' de rabbit says to de fox, "If you don' kill me, I'll pray some for yer." An' de fox tol' de rabbit he wanted to hear him pray then. An' de rabbit prayed, —

"Duck do stay in de water,
Duck do stay in de water,
Duck do stay in de water."

An' de fox said to de rabbit, "Ol' Rabbit, hush! Let me go to town to get me wife an' chil'ren, let them come hear you pray."

(b) IN THE BRIAR-PATCH.³

Once de farmer had a spring of very good water. Ev'ry mornin' he'd go to de spring, he would fin' it muddy. He had studied all day long some plan to ketch Mr. Rabbit. He would come ev'ry mornin' an' wash his face in de spring befo' de farmer could get there. So he made up his mind to play a trick on him. He made a tar baby⁴ an' sot it near de spring. De nex' mornin' bright an' early Mr. Rabbit came down about de spring. He seen de tar baby, an' he did not like de looks of him. But he thought he would speak. So he said, "Good-mornin'!" An' de tar baby did not say a word. An' agin he said, "Good-mornin'!" An' de tar baby did not speak. An' he walked up close to it, an' he said, "If you don't speak to me, I will smack you in de spring." De tar baby yet hadn't spoken. An' he said, "I will tach you some manners if you have not got any." An' he drawed back his front paw an' smacked de tar baby. An' it stuck there. An' he drawed back his oder one an' smacked him. An' he said, "If you don't turn me aloose, I will kick you into de spring."

¹ Informant 1. I give titles in all cases as a matter of convenience. The narrator sometimes says a phrase or two which appears to serve him as a kind of title, but usually he starts in without this preliminary. Compare JAFL 9 : 290; Jones, IV; Harris 1 : II; MAFLS 2 : 98; MAFLS 3 : 73; this number, p. 222; Parsons, X. See Bibliography, p. 170.

² Variant: Man fixes a tar-bucket for one who is muddying his spring.

³ Informant 2. It is not unlikely that this variant is literary. Several of my younger informants stated that they had read "Tar-Baby" in a book. For the concluding pattern see Harris 1 : IV, XII; this number, pp. 181, 225; Parsons, X (*variant*).

⁴ Variant: Wax doll.

An' he drawed back an' kicked de tar baby with all his might. Both feet stuck there. "If you don't turn me aloose, I will bite you." An' he bit de tar baby. It was not very long befo' de farmer come down to see how his plan had worked out. He seen Mr. Rabbit stuck there fast. "Oh, yes! you're de one wha' ha' ben a-muddlin' my spring. I'm gwine to eat you fur my dinner." Mr. Rabbit begin ter baig the farmer to let him aloose, but he would not do it. Now home he got, more harder de rabbit baigged de farmer. He passed by a briar-thicket; an' de rabbit said to de farmer, "You can roast me, you ken skin me alive, but please don't throw me in de briar-thicket!"¹ De farmer thought that would be de best way to get shed of him, Mr. Rabbit, was to throw him in de briar-patch, so he throwed him as fare as he could. Just betime he taut [touched] de ground, he kicked up his heel² an' commenced sayin', "I was bred an' born in dis briar-patch."³

2. BIG FRAID AND LITTLE FRAID.⁴

Boy was afraid. When he went after de cows. Man put on a sheet to scare the boy. Monkey heard the man. He put on a sheet to scare the man. When he started to scare the boy, Monkey said, "Run, Big Fraid! Little Fraid will ketch you!"⁵

3. PLAYING DEAD TWICE IN THE ROAD.⁶

Ol' Rabbit an' Fox went a-fishin'. Ol' Rabbit he was lazy, an' he wouldn't fish none; an' ol' Fox kep' a-tellin' him he'd better fish. An' he started home, an' ol' Rabbit tol' him to give him some fish. An' de ol' fox said he wouldn't give 'em none to save his life. De ol' rabbit asked ol' Fox if he see a heap of rabbits layin' in de road, would he pick 'em up. An' he said, not 'less he see a heap of 'em. He run round den an' got in de path ahead of him, an' lay down like as he was dead. Ol' Fox he come on an' kicked him outside of de road. An' ol' Rabbit ran 'round again, an' got in de road an' lay down like he was dead. An' ol' Fox said, "Hum! I pick you up."

¹ Variant: Man whose milk and butter Rabbit has been eating says, "I am going to boil you an' roas' you." . . . — "Don't throw me in the briar-patch. Will scratch my eyes out."

² Variant: Say, "Kiss my foot."

³ Variant: Fox said he would throw him in the briars. B'o' Rabbit said, "Dat's where I was bred an' born."

⁴ Informant 3.

⁵ Variant: Boy, seeing man and monkey on roof, said, "Dere sits big buger, little buger sittin' behin' him." Man runs. "Run, Big Buger! Little Buger ketch you!" (See p. 227.)

⁶ Informant 4. Compare Harris 1 : XV; Harris 3 : XXII; MAFLS 2 : 109; Parsons, VIII.

He turned in den an' lay him on a log aside of his fish, an' goes back an' gets de oder one. When he got back again, ol' Rabbit took his fish an' was gone.

4. RABBIT MAKES FOX HIS RIDING-HORSE.¹

De fox an' de rabbit was goin' to see de girl. An' de rabbit he got sick an' he tol' de fox he couldn't go. An' de rabbit says to de fox, "If you tote me, I ken go." — "I can't tote you." — "If you don't, I can't go, I'm so sick." An' de rabbit says, "If you take me on your back, I can go." An' de fox took him on his back; an' de rabbit says, "Fox, I'm so sick I can't stay up yer back unless I put a saddle on." An' he says to de fox, "I'll have to put a spur on my heel. I'm used to ridin' with a spur on my heel." An' de fox says to de rabbit, "When you git up into de yard, I'll stop den, an' you ken get down." An' de rabbit he stuck his spur into de fox, an' made de fox run in front of de door where de girls could see. An' de rabbit hollered out to de girls, "Girls, I told you Mr. Fox was my ridin'-horse!"

(Second Version.²)

Mr. Bar an' Mr. Rabbit dey was goin' a-cortin' to see Miss Lizzy Coon. Mr. Rabbit he wanted to git in ahead of Mr. Bar; an' he went out one day, an' de garls was all dere, an' he tole de garls Mr. Bar was his ridin'-horse, an' if dey didn't believe it, nex' time he come roun' he'd show 'em.³ So he slipped around an' went by Mr. Bar's house to see him, to set a day when dey was to go 'bout together. He went on to Mr. Bar's house dat day, an' de time he got dere he was powerful sick. He couldn't walk, he couldn't sit up, he couldn't do no way. He got after Mr. Bar, an' let him put a saddle on him to let him ride him over dere, he was so sick. He had a cowhide to ride with, an' he put a spur on too. He got on nearer to de house, an' he wanted him to git down. He said, "Jus' go a leetle farder, a leetle farder!"⁴ He put de spur on him, an' rode him up to de yard an' jumped off, an' said, "Good even', ladies! I tol' you Mr. Bar was my ridin'-horse."

¹ Informant 1. Compare JAFL 25:285-286; Jones, VII, XIII; Harris 1:VI; MAFLS 2:112-113; Parsons, XVII; Smith, 17-18.

² Informant 4.

³ Variant: Fox an' Rabbit was courtin' one place. Talkin' 'bout Mr. Fox. "Lor' me! dat's my ridin'-horse." — "Oh, no!" says the girl. "Yes, you come down the street, an' I'll show you how it is."

⁴ Variant: Fox and Rabbit agree to ride each other by turns. "Jes' before they get to de bars, Mr. Fox said, "Mr. Rabbit, get down! let me ride you." — "Please, Mr. Fox, let me stay on till we get through de bars." He shoved his spur in the ol' fox's side. He run de ol' fox up to de house." . . . — Another variant: Fox and Rabbit come to a river. "Hop on my back," says Fox to Rabbit. "Your legs short, my legs long."

5. THE RACE: RELAY TRICK.¹

De deer an' de tarpin was goin' to run de race. An' de tarpin he gits three others besides himself, which-made four, an' he placed them along his race-path. When they started to race, de tarpin an' de deer together they had such a certain distance to run. Then when they run that distance, de deer hailed to de tarpin, "Where you at now, brother Tarpin?" De tarpin says, "Here me, on ahead here!" Then when they started to run again, when they went a certain distance, de deer said again, "Where you at now, brother Tarpin?" An' de tarpin says, "Here me, on ahead here!" An' de nex' time they started agin, an' run a certain distance agin, an' de deer hailed to de tarpin agin, "Where you at now, brother Tarpin?" Tarpin said, "Here me, on ahead here!" An' dis time, de las' race, de deer says, "I must outrun dat tarpin." An' he says, "Where you at now, brother Tarpin?" An' de tarpin says, "Here me, on ahead here!" An' de deer, bein' so outrun by de tarpin, he runs to de tarpin, an' he jus' stomps de tarpin all to pieces. From that day to this a deer has no use for a tarpin.

(Second Version.²)

One time dere was a rabbit an' a tarpin. Dey was goin' to run a race. De tarpin would run under de groun', while de rabbit would run on top of de groun'. Ol' Tarpin went an' put a tarpin at ev'ry pos'. Five-mile race. Ev'ry time ol' Rabbit let out, he run to his pos'. He says to Tarpin, "Wha' you?" — "Here me!" He run on to ev'ry pos'. "Wha' you?" — "Here me!" When he got his five-mile pos', he called out, "Wha' you?" — "Here me!"

6. THE RACE: SLOW BUT STEADY.³

Terpin made a bet. Terpin could beat the snail. Bet so many dollars. Started out. Mr. Terpin he crawled along. Night come, he had to rest. Mr. Snail crawlin' all the time, night an' day. "Mr. Snail, how you gettin' 'long?" — "You sleep, an' I keep a-pullin'. I'll beat you." Gain half a day on Terpin. "You here, Mr. Snail?" — "Yes, I here." Mr. Terpin says, "You beat me, isn't you? I expect that you so round you jus' roll downhill. I have to crawl." Mr. Terpin jumped on Snail an' tried to kill it. "I got a house on me too. You can't ketch me." Mr. Terpin killed Mr. Snail.

¹ Informant 1. Compare JAFL 9 : 290, (I); Jones, VII; Harris 1 : XVIII; MAFLS 3 : 69; Parsons, L; Pub. Folk-Lore Soc. 55 : XII.

² Informant 5.

³ Informant 3. See this number, pp. 214, 226.

7. ABOVE THE GROUND AND UNDER THE GROUND.¹

Devil an' a prospec' went to farmin'. Devil said he would take everything grown in the groun'; an' Prospec', out of de groun'. Plant a crop o' corn. Prospec' got all de crop, Devil didn't get nothin'. Devil said, "We'll try it again. I'll take what grows out de groun', you take what grows in de groun'." — "All right." Planted a crop of potatoes. Prospec' he got dat crop.² Devil said, "You can't whip me." Prospec' said, "All right, try dat. What you want me to fight with?" Devil say, "I'm going to take de foot ad [adze?], you take de peg-an'-awl." — "All right, we'll have to fight dis battle in a hogshead."³

8. NO TRACKS OUT.⁴

Once there was a rabbit, an' he was travellin'. Come to Mr. Fox's house. Fox call out, "Mr. Rabbit, come spend de night wi' me! Lots o' rabbits spend the night with me." — "Mr. Fox, I see lots of tracks going in, but none comin' out. So I guess I'll have to journey on."

9. IN THE CHEST.⁵

De ol' rabbit an' fox. He said to de rabbit, "I hear Dan Jones' hounds acomin'." Ol' Rabbit says, "What mus' I do?" — "You get in de chest, an' I will lock you up. Den I can run." De rabbit got in de chest, an' de fox locked him up. Put him on a kettle of water. An' set down in a corner an' commenced pettin' [patting; i.e., beating time] an' singin', —

"Rabbit good fry,
Rabbit good boiled,
Rabbit good stew,
Rabbit good any way.
I eat Mr. Rabbit."

An' he pour de water over de chest. "Gettin' hot in here," said ol' Rabbit. "Turn over an' get cool!"

(Second Version.⁶)

De fox an' de rabbit knowed where dere was a whole lot of oranges an' apples. An' so dey made a plot to call each other an' go befo' de

¹ Informant 6. Compare JAFL 6 : 48.

² Variant: Rabbit agreed with Fox that he, Fox, would "take all what grows on top of de groun' an' I take all what grows under de groun'." That's a bargain. "I take all de 'taters an' gi' you all de vines."

³ It was explained that the "foot ad" was a tool that had to be drawn inward, whereas the peg-an'-awl could be struck outwards.

⁴ Informant 6. See this number, p. 222.

⁵ Informant 2. Compare Harris 1 : XIV.

⁶ Informant 7.

light come. An' de ol' fox he went off an' left de ol' rabbit, an' got his an' come back home. Den went over to de ol' rabbit's house. Says, "I know where a whole lot of apples an' oranges is. Come on, Mr. Rabbit, an' go with me!" Went on with him home. Said, they begin to fuss an' quarrel. Said, after a while de fox says, "Mr. Rabbit, jump in my chist! a whole lot of hound-dogs is comin' after you." He got in de chist, an' de ol' fox begin' to shut de do', fastened de chist-lid down, put him a kittle of water on de fire, begin to bore holes in de chist. De rabbit would say, "What are you doin', Mr. Fox?" — "I'm goin' to give you air." Then he got his kittle of water an' begin to pour into the little cracks. The rabbit would say, —

"Chick a flea
Bitin' me."

De ol' fox say, "Turn over on de oder side."

IO. PAY ME NOW.

Bout de fox an' de goose. Once de ol' fox went to de ol' goose's nest, an' said, "Mrs. Goose, I want them little baby." She said, "Please don't take my little babies! To-morrow mornin' come over soon, an' I will go with you where ol' hawg got a whole lot o' little baby-pigs."¹ An' the nex' mornin' they went. An' she got up on top of the log an' he at de do'.² An' de ol' dawg got after de fox, an' he run, an' call out, "I'll pay yer for it, Mis' Goose! I'll pay yer!" Ol' Goose was flyin'. An' she say, "Pay me now, pay me now!"

(Second Version.³)

De rabbit tol' de fox he knowed where dere was some geese hid. An' de fox he went to git de geese. An' de dawg was in dere, an' de dawg after de fox an' chased de fox; an' he run, an' he says, "Brother Rabbit, I'll pay you for this." An' de rabbit says to de fox, "Pay me now!" De fox says, "I ain't got time to tarry here now, for de greyhounds is on behind." An' de fox he run so hard an' he run all night long, an' just at sun-up he crossed over de mountins; an' de sun lookin' so red behind de fox, he says, "I run so hard, I set dis old world on fire, an' now I'm runnin' by de light of it."

II. TALKS TOO MUCH.⁴

Man goin' along found skeleton of a man's head. "Ol' Head, how come you here?" — "Mouth brought me here. Mouth's goin'

¹ Informant 2. Compare Jacottet I : 40.

² Variant: "Mr. Fox, you stan' right here. De ol' hawg goin' come out." Ol' Fox went out his hole. De ol' goose commence peckin' on de log to scare out de hawg. De ol' dawg come.

³ Informant 1.

⁴ Informant 6. Heard in Greensborough.

to bring you here." He goes up to de town an' tellin' about de ol' head. A great crowd of people went with him down there. They called on this head to talk to them. The head never said nothin'. They fell on this feller an' beat him. The ol' Head turned an' said, "Didn't I tell you Mouth was goin' to bring you here?"

(Second Version.¹)

In slave'y time colored man travellin' 'long' came to where dere was a terrapin. Terrapin spoke to him. Said, "One day you shall be free." He done him so much good, he jus' couldn' keep it. Goes up to his master's house, an' says, "A terrapin spoke to me this mornin'." An' his master say, "What did he say?" — "One day you shall be free." — "I'm goin' down here, an' if this terrapin don't talk to me, I'm goin' to whip you to death." So he called upon de terrapin, an' he went back in his house. He commence whippin' dis colored feller. He near by whipped him to death. So de ol' terrapin raised up on his legs an' says, "It's bad to talk too much."

12. DIVIDING THE SOULS.²

One time a colored man an' a white man out hick'ry-nut huntin'. Found big hick'ry nut an' small walnut. Lay 'em up on de gate-post. Go into de graveyard. Say, "We'll divide what we got. You take this one, an' I'll take the other." They divided all dey had in de graveyard. Then said, "We'll go up to de gate-pos' an' divide. You take the black, an' I'll take the white." Man on outside goin' along, an' he heard 'em talkin'. An' he become frighten. An' he went back to his neighbor's house where there was an ol' man had the rheumatism. An' he said, "You go with me. I'll tote you." Goes on with him, an' he says, "Jesus Christ an' the Devil is up there dividin' up the dead." An' when they got along near the gate-post says, "You take the black one, an' I'll take the white one." So he throws this white man down, an' he run off. An' the ol' man beat him back home.³

13. THE INSULT MIDSTREAM.⁴

De rabbit went to de river, an' he couldn't git across, an' wanted de elephant to carry him across on his back. An' de elephant said he couldn't carry him. An' de rabbit said, "If you carry me across, I'll pay you." An' de rabbit says to de elephant, "Oh, you so slow, you not get across to-night." An' de elephant says to de rabbit,

¹ Informant 6.

² Informant 6. See this number, p. 215.

³ Compare this number, p. 184.

⁴ Informant 1. Compare Parsons, II.

"What did you say?" Rabbit says, "Nuffin. I says good piece to de bank yet." Then, when de elephant got close enough fur de rabbit to jump off him, de rabbit jumped off, an' he says to de elephant, "You old scoundrel, you! you wouldn't get across to-night nohow."

14. WATCHER TRICKED.

Once dere was an ol' frawg an' rabbit fell out over a 'possum. An' said, de ol' rabbit an' frawg did hung (fit) [fight]. An' de ol' 'possum it clamb de tree. An' de ol' frawg said to de 'possum, "Ain't you goin' to help me out?" De ol' 'possum still staid up de tree. An' de rabbit tol' de frawg if de 'possum wouldn't come down, to watch it till he run to de house an' git de axe. De 'possum says, "Mr. Frawg, look up de tree." An' de 'possum had filled his mouth full o' tobacker. An' when de frawg looked up de tree, de 'possum spit his eyes full of 'backer-juice. So when de rabbit come, "Mr. Frawg, where is Mr. 'Possum?" So de rabbit said, "I'm goin' to kill you." So he sang back, an' oder old frawg, "I'm goin' to have your head an' guts."¹

(Second Version.²)

Said once dere was a terpin an' a frawg. De terpin lived two or three miles from de frawg's house. De ol' frawg had a knack ev'ry night of blockin' de path. De terpin was goin' to kill de frawg. So de terpin went home after his axe, an' he tol' ol' Rabbit to watch Frawg while he was gone. So de ol' frawg he jumped into de brush-pile. After a while de terpin come back. Says, "Mr. Rabbit, where is Mr. Frawg?" Says, "He's in dat brush-pile." So he hid down on de brush-pile. An' de ol' frawg jumped into a hole of water an' begin to sing, —

"You can't git me now,
You can't git me now!"

15. THE INSULT MIDSTREAM;³ WATCHER TRICKED; MOCK FUNERAL.

Once on a time as a rabbit went on his journey. He came to river that he couldn't cross. Mr. Fox being near, and seeing his condition, said, "Get into my ear, and I will carry you across for ten dollars." Mr. Rabbit got into Mr. Fox's ear, and was carried safely across. After reaching the other side, Mr. Fox ask for his pay. Mr. Rabbit jumped out and ran into a hole near by.

After this, Mr. Fox ask Mr. Red-Bird to get a shovel to dig him out.

¹ Informant 7. See No. 15. Compare Jones, XXXVIII, XLIII; Harris 1 : X; Harris 2 : XLVII; MAFLS 2 : 115.

² Informant 7.

³ Informant 8. See No. 13; also p. 233.

Mr. Red-Bird went after the shovel. While he was gone, Mr. Rabbit threw dirt in Mr. Fox's eyes. So when Mr. Red-Bird came back, Mr. Rabbit could not be found, as Mr. Fox's eyes was filled with dirt and he didn't know which way he was gone.¹ So he was deprived again of his dime.

After a period of wandering, Mr. Rabbit was asked to a party, but he would not go in. So he [Mr. Fox] was deprived of his dime once more.

Mr. Fox planned again. This time he died, and his request was that Mr. Rabbit should prepare him for his burial. But Mr. Rabbit said he never believe Mr. Fox was dead unless he turned over. So he turned over. And Mr. Rabbit ran off laughing, and saying, "I never saw a dead man turn over before."²

16. BRUSH-HEAP A-FIRE.³

Come 'long de rabbit. Seed de terpin in de brush-heap. "What are you doin' dere?" — "Waitin' fur company." Tol' him go 'long with him, he'd be company. Started along wid him. Couldn't keep up wid him. De rabbit said, "You better go back where you was." — "If I knew you was going to do this, I'd not come along." Old Turtle crawled back. "Where are you now?" — "In de brush-heap." Ol' Rabbit set de brush-heap on fire. (Done him up.) "I reckon you'll run now!" — "No, I'll crawl, I reckon." — "You'll do it mighty fas'."

17. THE SPITTING HANT.⁴

Said that a man went to camp. An' they fix the supper down before the fire. An' said there was a man come down the steps an' hawked an' spitted over his fry meat. He tol' him he better not do that any mo'. Said he hawked an' spitted again. Said the man cursed him, an' he tore him to pieces. Said the sperit tore his entrails out. An' hung him up in the joisters.

(Second Version.⁵)

Travellin' in the country, sellin' tobacker. 'Plied at ol' school-house to stay all night. 'Long came ol' big hant—eyes equal to moons, head equal to a barrel, a tail six or seven feet long. He settin' up to de fire. An' he spit over his master's tea. Dis colored man says, "Don't you do dat no more." Chum! Spit. Nex' 'ply was, "Don't

¹ See p. 178.

² Compare Jones, XLVI; Harris 2 : LXII; MAFLS 3 : 76 (XV); Parsons, XLI; Pub. Folk-Lore Soc. 55 : V; Smith, 9-10.

³ Informant 9. Compare Jones, I.

⁴ Informant 2. Compare Harris 2 : LV; JAFL 13 : 26 (VII); Parsons, LXXXIX.

⁵ Informant 5.

you do dat no more. I hit you sure." Chum! Colored man struck him. An' dis big hant an' the colored man ran 'round de house. His master run to de door 'cause he extra man. He called to his master to he'p him. Master replied, "He's reachin' up an' tearin' off de pieces. I can't go in." Den he went on to de neighbor's house. He called to de neighbor, "Would you go back an' he'p me?" This has been often de case — people tore up dere.

18. FIDDLING FOR THE DEVIL.¹

Man's wife a-been a-tellin' him not to go playin' the fiddle so much. Man had been gone six months. He saw a man comin' on a nice black horse. He said he wouldn't trouble him but for two tunes. The Devil's black joke was the last tune. He come off his horse, an' he got down an' he danced it. When he danced, he give him fifty cents in money. An' that was horse-manure. When he went home, he put his hand in his pocket, an' it was nothin' but horse-manure. Devil had a club foot. "Now," said she, "you been playin' the fiddle for the Devil." An' he never went no more.

19. "FIXED."¹

Man went to a man's house to stay all night. Man of house said, "I tell you my case." Woman was keeping his wife from having a child — fixed her. (Heap cu'ious things in de worl'.) Told him next morning what to do. Send servant to neighbor's house after fire. Somebody settin' at chimney ask, "How is the mistress?" — "Well as she could be expected of. She had a fine son." She reached up the chimney-corner an' pulled down a sack. Out popped something. She said, "God's above the Devil." When he [the servant?] got back, she did have a fine son, sure enough.

20. ALLIGATOR'S TAIL; IN THE BRIAR-PATCH.²

Ol' 'Possum tol' ol' Rabbit one day, if he get him a piece of ol' Alligator's tail, he'd give him forty dollars. He studied an' studied about it, an' he didn't know what to do about it. One day he came along ol' Alligator, an' dey walked an' talked an' walked an' talked an' went a long ways together. Rabbit he had a little hatchet in his overcoat-pocket, an' he chopped off alligator's tail, an' picked it up an' run with it. Alligator said, "Never mind, never mind! Match yer for it, match yer for it, if it take yer seven year!" Ol' Rabbit turned 'round. "Meet in such a field, ol' straw field, fight about it, see about it." They meet tha'. Ol' Alligator got there first. Ol' Rabbit

¹ Informant 9.

² Informant 4. See this number, pp. 171, 225.

sot it all a-fire all 'round. They met tha'. "Match yer for it, match yer for it, if it take seven year!" Ol' Rabbit tol' him meet him in such an' such a place agin. "Fight about it, see about it." Ol' Rabbit he goes an' sets him a steel trap. Ol' Rabbit he got out tha', an' ol' Alligator says, "Please, brother Rabbit, let me out! Please, brother Rabbit, let me out!" He let him out den, an' ol' Alligator made out if he was goin' to throw ol' Rabbit in de ribber. De rabbit made out like as he wanted him to throw him in de ribber. An' he said he wouldn't throw him in the ribber, he'd throw him in de briar-patch, he wanted to punch his eyes out. He throwed him in de briar-patch. Ol' Rabbit jumped up an' said, "Dat's de very place I wanted to git a long time ago."

21. THE DEVIL MARRIAGE.¹

One time a lady said she was never goin' to marry a man unless he was dressed in gol'. Her father had a party,² en a man came dressed in gol'. Somebody at the gate. Man's son ran out, car'ed him to where the ol' people were. "Look as if you was havin' some to do here." — "Yes," said the man of the house, "you better go an' take part with them." Man's daughter took man dressed in gol' for her partner. Little boy about twelve noticed him, en said, "Sister, don't you notice his feet?" — "What's wrong? Why, no!" — "Why, sister, they ain't nothin' but nubbed.³ Notice them when he get playin'. You ask moder what's the matter wi' his feet." — "Frien', what's de matter wi' your feet?" — "I fell in the fire when I was a little feller like you, en my feet got burned off." Now his hand burned too. He said he fell in the soap-pot when he was a small boy.⁴ He fixed to be married. Dat night said he mus' go home. He kyar'ed dat man's daughter back with him. She says, "You let brother go with me. I'm goin' to a strange place. I like to have some of my people goin' with me." Little boy says, "Sister, don't you notice how he done? When he got up in his buggy, he throw out an aigg. He say, 'Hop en skip. Betty, go 'long.'" Betty des flew. He went until he came to where was a great big smoke. Girl said, "Mister, what sort of a big smoke? I can't go through dat smoke." — "Oh, dat my han's burnin' off new groun'. I go en lay that smoke." — "Sister, don't you take notice what he said. 'Hop, skip, Betty,' 'till we come to this smoke. He stop Betty, he lay this smoke. Is

¹ Informant 3. Heard by my informant at Macon, Ga. Compare Jones, XXXIV; MAFLS 2 : 69; Parsons, XXIII; Pub. Folk-Lore Soc. 55 : XXXIV, L.

² Variant: Her father, the king, gave a big dance. This variant and the following were told me by Young's daughter Katherine, who had heard the tale only from her father.

³ Variant: Clubbed.

⁴ Variant: His father was making a plant-bed, and he ran through. His mother was making a pot o' lye, and he grabbed in it.

you willin' to go back home with me, sister? That ain't nothin' in de worl' but the Devil." Brother threw out an aigg, en said, "Wheel, Betty!" En Betty wheel. "Betty, go 'long! Hop en skip!" En Betty flew back home to her father. En behol'! next mornin' what should we see but the Devil comin'.¹ He went up to de gate. He says,² —

"Enbody here?
Enbody here?
Name Ma'y Brown
Genral Cling town."³

Ol' witch⁴ says, —

"Somebody here,
Somebody here.
Name Ma'y Brown
Genral Cling town.

"What is whiter,
What is whiter,
Than any sheep's down
In Genral Cling town?

"Snow is whiter,
Snow is whiter,
Than any sheep's down
In Genral Cling town.

"What is greener,
What is greener,
Than any wheat growed
In Genral Cling town?

"Grass is greener,
Grass is greener,
Than any wheat growed
In Genral Cling town.

"What is bluer,
What is bluer,
Than anything down
In Genral Cling town?

"The sky is bluer,
The sky is bluer,

¹ Ol' Betty turned an' went back to his master. That man know that Betty turn up to dat lady's house an' car'ed her home. He gettin' in his cheriot an' come back as hard as he could.

² Young chanted the following. Obviously he had originally heard it sung.

³ "That was hell."

⁴ Variant: The lady brother went an' got an ol' woman who could answer that ol' man's questions. If that ol' woman couldn't have answered one of them questions, she'd [he'd] have got that girl.

Than anything down
In Genral Cling town.

"What is louder,
What is louder,
Than any horns down
In Genral Cling town?

"Thunder is louder,
Thunder is louder,
Than any horns down
In Genral Cling town."¹

Ol' Bad Man (ol' Scratch) said he won her soul. Ol' witch taken sole off shoe en throw at him. He jumped at it en took it down.²

22. BLUE-BEARD.³

He had a big basket he car'ed on his back. He'd go to people's house an' beg fur something to eat; an' when de pretty girls would come out an' gi' him something to eat, he grabbed 'em in the basket an' run away wi' them. He had a fine large place he car'ed 'em to — to his kingdom. He gi' 'em de keys. He tol' 'em everything there belonged to them but one room. "Don't go in there." He tol' 'em the day they went in that room, they would be put to death. Married seven times, an' all was sisters. The seven wife one day, when he was gone away, she taken the keys an' looks in dat room. Finds all her sisters dead in there in a pile. She is so excited, she dropped the keys an' got them bloody. So he come back an' call for his keys. She kep' them hid from him for several days, didn' want him to see 'em. At las' she brought them out an' give them to him. He tol' her to say a prayer. She prayed seven times. An' her seven brothers came jus' as he went to kill her. An' he ran away into the woods, an' never been seen since.

23. TICKLING 'POSSUM.⁴

Coon tol' 'Possum, "Why you didn't fight?" Ol' 'Possum said Dog tickle him so he couldn't fight fur laughin'.

24. THE FROG.⁵

One time there was a lady, kind of a witch like. She took the frawg, she skinned the frawg, she stuffed the hide with wheat bran. She

¹ Compare JAFL 12 : 129, 130.

² Variant: He said, "Skip er light, Betty, an' go 'long."

³ Informant 2. The source of this tale is not, I incline to think, literary; at least, not immediately literary. But the Young girls have many visitors, both negro and white; and the sources of their tales are various, and not to be learned with certainty.

⁴ Informant 3. Compare Jones, I; Harris 1 : III.

⁵ Informant 3.

sot the frawg on the hear[th] befo' the fire. An' she tol' that frawg to go where she want to stop at. An' whenever she got thar, Frawg come ameetin' of her. "I want my daughter to come whar I is." Next day say, "You come back here an' sit down whar you star' from, so I know what to do." De frawg come back, an' sot down an' said, "Meet me." Car'ed de woman, an' de frawg come jumpin' in from under de house where was goin' in.¹ Sure enough, she blessed de frawg befo' de master, an' de master shot her down in de yard.

25. WOMAN UP A TREE.²

Once it was a woman up a tree, an' her man (Mr. Fox) come an' waited for her. So he diggin' her grave. An' she yet hadn't come. He said, "Soon time for her to come. I wonder what's the reason she don't." Put down his shovel an' spade. He said, "I can't dig her grave to-night." An' he went away. The nex' mornin' he went to see her. An' she said,—

"I riddle um awry, I riddle tum a right,
Where did I see you las' Friday night?
When de wind did blow, my heart did ache,
To see what a hole that fox did make."³

26. OLD MAN ON A HUNT.⁴

A crowd of boys went out a-huntin' one night. One said to their grandfather, "Don't you want to go too?" — "No, I can't walk." Ol' man never walked. "I'll tote you." De dogs treed something. Whatever it was they treed said, "Sunday night, Monday night, Tuesday night, Wednesday night, Thursday night, Friday night, Saturday night, Sunday night, ol' Raccoon sees no rest."⁵ The boys broke an' ran, an' dropped de ol' man. When they got back to de house, de ol' man was sittin' dere. "Grandpa, how did you come here?" He said, "I come in wid de dogs."⁶

¹ The only explanation I could get from those present was that the frog told the woman what to do.

² Informant 2. "One Moonlight Night" (FSSJ 2 : 297-299); "Mr. Fox" (Jacobs).

³ Second version: Riddle em, riddle em, riddle em right,
Where was I las' Friday night?
De wind did blow, de leaves did quake,
To see what a hole dat fox did make.

Third version: Me riddle, me riddle, me riddle de ri',
Whar' were you las' Friday night?

Fourth version: I sot high an' look low.
Behol', behol'! de fox dig, dig.

⁴ Informant 2.

⁵ Variant: "Poor ol' 'possum don' see no rest." This line is sometimes sung or chanted.

⁶ Variant: "Had no more use for de rheumatism." Compare No. 12.

27. FISHING ON SUNDAY.¹

There was a boy always made a business of going fishin' on Sunday. Mother said it was not right to go fishin' on the Sabbath day.² Boy said he could ketch more fish that day. Caught a fish. The fish said,—

“Clean me, Simon.³
Eat me, Simon.
Now lay down, Simon.”

He busted open.⁴

(Second Version.⁵)

Ol' uncle Daniel said he was an awful good fisher. An' people would tell him it was wrong. An' they went on a Sunday, an' he throwed his hook in. An' something bit his hook that could talk. An' said, “Pull me up, Daniel!” God makes a lenger hup, Daniel, huh.⁶ “Carry me to de house, Daniel!” Told him, “Clean me, Daniel! Get your pot, Daniel! Go to spring, Daniel! Put me on, Daniel! I'm done, Daniel. Take me up, Daniel! Eat me up, Daniel! The last mouthful you eat, your soul shall be sudden apick⁷ (go to torment).

28. THE LITTLE GIRL AND HER SNAKE.⁸

De chil' would go out an' sit in de chimney-corner to eat. Her moder axed her, “Why you go out o' de house to eat?” She said she had to go. De moder followed her. She put a spoonful of milk in her mouth an' den a spoonful in de snake mouth. De moder said dat would never do fur her chil' to eat with a snake. De chil' said, “I've been eatin' for some time with dat snake.” Her moder said, “I'm goin' to kill dat snake.” — “Won't be worth while to kill dat snake, I'll die.” — “No, you won't.” Moder killed dat snake, an' de girl die.⁹

¹ Informant 9. Generally known. Compare MAFLS 2:120; Parsons, XXV.

² “It's sure wrong to go fishin' on Sunday,” commented the narrator's daughter, a woman about fifty-five. And she told a story of how she once went and was almost “drownded.”

³ In telling this tale, a girl in another family called the boy Jacky. Her mother corrected her, saying, “Simon, my mammy said to me.” In the Bahaman tale the boy is called Simon.

⁴ Variant: “An' the fish went back to de sea.”

⁵ Informant 7.

⁶ I was unable to get any explanation of this sentence.

⁷ An expression not known to other informants.

⁸ Informant 9.

⁹ Variant: “She got de snake breat’.” The belief is current in the Bahamas that if you kill the snake or the cat working witch for a person, the person will die, too.

29. THE WOMAN-HORSE.¹

Two farmers lived close together. They didn't like each other. One farmer had a fine piece of tobacker, an' at night a great big ol' white horse would come in his field an' tear his tobacker to pieces. So he made up his mind to stop it that night. He went to de fence an' gethered him up a rail, an' sot down. An' when de horse come, an' at full speed, he knocked it backuds with the rail. It was that other man's wife he foun' layin' over the other side of the fence a-shiverin'.

30. RACING THE TRAIN.²

Once there was two Archman who had never seen a train. They decided they wanted to see one. They went out in the road an' lay down till the train came along. Train came along an' frightened them. An' they run along the railroad, follerin' the train. One of them left the railroad-track an' ran into the woods. The other remained on the railroad-track, an' called to him runnin' in the woods if he couldn't outrun the train on that pretty road, how could he runnin' in the woods?

31. "MAN ABOVE."³

Man was jealous of his wife, an' he come in one day an' ask her who had been there. An' she said, "No one." But he said, "Yes, there have, an' I'm goin' to beat you." She said, "Well, you can, but there's a man above knows all things." An' the man above said, "Yes, an' there's a man under the bed knows as much as I do."

32. THE THREE LITTLE PIGS.⁴

Ol' Fox got little Whitey an' car'ed him off one day. Nex' day he come an' got Brownie. Nex' day he come to get little Blacky. He went into his house an' shut his door. An' he could not get in. Blacky had to go to de market nex' day to buy a big dinner-pot an' some cabbage. As he was comin' home, he heard de fox in de wood comin' behin' him. He jumped in de pot an' commence rollin' down de hill so fas' he lef' de fox behin'. He run in de house an' shut de do', an' put his pot o' water on de fire. An' de fox jumped up on top of de house an' jumped down de chimney. Little Pig commence dancin' an' singin', —

¹ Informant 2.

² Informant 5. This story can hardly be accounted a folk-tale — as yet. I include it, however, as an illustration of the type of narrative which appears to be taking the place of the more familiar tale in North Carolina. Anecdotes about Irishmen have a distinct vogue. Indeed, the Archman has become as much of a stock character as Rabbit or Hant.

³ Informant 5.

⁴ Informant 2. Compare JAFL 9 : 290; Pub. Folk-Lore Soc. 55 : XXVI.

"Oh, my! by de hair of my chin, chin, chin,
Dat is de way to take foxes in."

33. THE WITCH SPOUSE.¹

There was a woman who wouldn' eat like people. She would cook that man's, her husband's, dinner. He would ask her to come in an' eat. She would crumble her bread up jus' the same as a little sparrer. She had a quill she would crumble it up with, an' eat it like a sparrer. At night, when he would go to sleep, she would slip out an' dress herself an' go out to de graveyards. An' one day, when they had a buryin', he decided to watch her. That night, when she got up an' got dressed an' went out, he dressed an' went out behin'. He hid behin' a bush. She would dig up that body an' cut off slashes of 'em jus' like meat, an' eat 'em. When he seed her do that, he jus' tipped on back to de house an' get back to de bed befo' she get there. An' she came back in the night, an' got undress an' got back into the bed. He made no noise, like he never been up. An' nex' day he went to de king, her father, an' tol' him about it. An' when she got there, he got after her about it. An' she was ketchin' her husban', an' beatened him half to death about it. An' she was gone, an' never was foun' any mo'.

34. OUT OF HER SKIN.²

Two ladies livin' togeder. Plenty to eat, dress fine. "I'm goin' off to-night." Pull off deir top garment an' pulled off deir skin. Went out by de chimney. Came back by de chimney. Said, "Hit tit, here we go!" Man in store losin' his goods. Said, "May be witch." — "No witches in this part of country." — "How you ketch 'um?" Get two pods of red pepper. Come down chimney. "Hit, tit, down we go!" One went to his [her] skin, couldn't get in. It was hot to him [her]. Started to put 'em on. "Dis is hot, sister." Said, "Skinny, don' you know me?" Skin never did speak.³ "Lor',

¹ Informant 10. Heard by my informant from Fannie Wason of Blew's Creek. Compare Harris 3 : XI; MAFLS 2 : 7, 27, 117 (X); Parsons, XX; Pub. Folk-Lore Soc. 55 : XXIV, XLIII; JAFL 9 : 127.

² Informant 3. On Andros Island, Bahamas, the gist of this tale was given me as an actual occurrence. Salt and pepper were put in the disembodied skin, and the same words were said by the owner on her return: "Kinny, 'Kinny, don' you know me?" For the belief in the Leeward Islands, see Udal, J. S. (FL 26 : 281); for it elsewhere in the Southern States see JAFL 12 : 110-111; 22 : 253; this number, p. 209; for it in Guiana see p. 242 of this number.

³ In connection with this tale the following jingles were recited by others present:—

If I jump in your skin,
I'll be your popper.

When you jump out, I jump in,
An' there'll be you agin.

You jump out, I jump in.
I'll be in my skin agin.

sister, what shall we do? Only two hours to live. Suppose some one come in." — "I'm goin' to wrap up in a sheet, keep de daylight from shinin' on us. Soon de daylight strike us, drop dead." As soon as de day light 'em, clin! one drop dead.¹ Clin! oder one drop dead.

(*Second Version.*²)

Stealing molasses from cellar. Man watched, an' three witches came. Each said, "In an' out I go." Dropped her garments an' went into the cellar. Man kept the suits of the witches. They found out who was taking the molasses.

35. MUSTARD-SEED.³

Ol' witch goin' from house to house. Too much work to do in one place. People throwed mustard-seed in her way. Had to pick up one by one befo' she lef'.⁴ "Here I am, where shall I hide myself?" Says, "I'll never get in a place like that again. Bes' way to carry gol' an' silver with me. I've done foun' out they can't do anything with the mustard-seed while I carry the gol' an' silver." After she got her gol' an' silver, she did go all right. Didn' have to pick up the seed. Made good time then.

36. FEASTING ON DOG.⁵

De ol' man was gone with a sack, like as he was going 'possum-huntin'. He came home, an' he said to his wife he'd get de dinner. So after they had dinner, she brushed up de scraps an' de bones, an' she called her dog Hector. "What you call Hector fur?" he said. "You done suck up his bones."⁶

(*Second Version.*⁷)

Ol' woman an' man didn't have nothing to eat. She tol' him to go out an' get something. If he didn't bring home something, he couldn't lay in de bed with her dat night. He went out. He brought back something, an' he cooked it. "Dis is mighty curious meat," she said. "I eat it, but it didn't set right with me." — "You said I

¹ Compare CR 70 : 383.

² Informant 11.

³ Informant 12.

⁴ In the Bahamas, corn or "benny" will be poured out before the house-door or inside the haunted room to distract the "speerit" or "hant." It must be picked up grain by grain. For like belief or practice in Jamaica and in Grenada see FL 15 : 214; Bell 167. For the belief in Guiana see p. 242 of this number.

⁵ Informant 13.

⁶ Variant: "You the bigges' fool I know. Ain't you done eat Gunner, an' now you want ter feed him."

⁷ Informant 9.

couldn't lay in de bed with you if I didn't bring something to eat.
It is mighty curious meat. It's a dawg."

37. KEEPING PACE.¹

The man was comin' from de mill, an' he seen a pretty white bed made up on one side de road. An' he got down offen his horse an' th'owed a rock on to de bed. An' he went on to de oder side. An' he th'owed it again. An' it rose up an' got on de horse's back behin' him. An' de horse was jus' a-runnin'. An' she says, "Lor' me! isn't we ridin' fine? I can ride as fas' as de horse can go."

38. BUGER.²

Was a man went to visit. Saw a little white baby on the roadside. Picked it up, an' it growed an' growed an' growed. He had to put it on his back. An' when he got home, it was a great big white woman. She said, "Take me back where you car'ed me from." It was a buger.

39. THE WITCHES AND THE DOGS.³

One time a woman had two little boys. They were mighty mean little boys, and she couldn't do anything with 'em, 'an she had tol' 'em she was goin' to give them to the ol' witch. One evening the witch came up, an' she tol' the witch what time she was going to send these boys to the spring. An' the witch cut [caught] the little boys an' carried them home. Put 'em in the bed. They begin to whet an' tap their knives an' say, —

"I'll whet my knife,
I'll tap my knife,
I'll go through ham an' fat to-night."⁴

"Are you asleep?"⁵ Little boys said, "No, not quite." — "What's de matter?" They says, "My head is not high enough." An' they fixed their heads. Again, —

"I'll whet my knife,
I'll tap my knife,
I'll go through ham an' fat to-night."

"Are you asleep?" — "No, not quite." — "What's the matter?" — "I haven't got kiver [cover] enough." They began, —

¹ Informant 2. Compare this number, p. 209.

² Informant 10. A common synonyme for *ha'nt*, meaning "ghost" or "apparition."

³ Informant 7. Compare Harris 3 : XI, XII; MAFLS 2 : 25 (VII), 83 (XXII); MAFLS 3 : 92; Parsons, XXX; Smith, 55-56.

⁴ Variant: I go through fat an' lean to-night.

⁵ The second syllable is emphasized and drawled out.

"I'll whet my knife,
I'll tap my knife,
I'll go through ham an' fat to-night."

"Ain't the boys sleepin' good?" one said to another. The boys had fall over a stick of wood what was under the bed. They put the stick of wood in the bed, an' they crawled under the house an' went back to the spring, an' clam' the tree. The witches passed 'em. One gets de lantern, an' de oder the axe. They found 'em up a tree. They begin to cut the tree. The little boy axed to pray.

"King Kilus,¹
King Lovus,¹
I'm only twenty-five² miles from home."

An' dey begin to cut. An' the dogs would howl. Little boy axed to pray again.

"King Kilus,
King Lovus,
I'm only a little way from home now."

An' the dogs come an' killed the witches, an' carried the little boys home.

40. FATAL IMITATION.³

One time an ol' rooster an' a rabbit farmin'. One day tol' de rooster ter come to de fiel' ter hoe corn. Ol' Rabbit down in de fiel'. Ol' Rooster up to de house. Ol' Rooster come back, put his head up on his wing. Ol' Rooster tol' Rabbit his wife cut off his head. Ol' Rabbit went tol' his wife, "Wife cut off my head." She said, "Oh, it will kill you." — "Cut off my head." When she got to cuttin' it off, he said, "Stop, stop!"

41. THE PUMPKIN.⁴

Tol' Jack to get de fastes' horse in de lot. He got up on de horse to go out on de plantation to drop de pum'kin-seed. He made a hole wi' de stick, dropped de seed. Horse ran as fas' as he could.

¹ Names of dogs. In one variant the dog's name is Carlo.

² Variant: Forty.

³ Informant 14. This pattern is common among Portuguese-Negro tales I have collected from Cape Verde Islanders. See this number, pp. 226, 237.

⁴ Informant 3. This tale and the following present a type whose pattern or ornament is maximum exaggeration. These two tales are instances of the same type I have found well marked in Bahama and in Cape Verde Islands tales. This type of expression appears to make a peculiar appeal to certain narrators, who indulge in it whenever the tale affords opportunity. These narrators are comparatively few.

Vine ran faster. You clim' up on top of that leaf an' holler.¹ Dat pum'kin-vine had pum'kins on it. My marster had two hawgs. Dey went away. De hawg-feeder name Jack. "Jack, we got to look for dem hawgs. Won't do to let 'em run away. Go to house, ask mistress for half a shoulder of meat, an' cook me some bread." De hawgs had eat a hole in dat pum'kin, an' staid in dere until nex' plantin'-time. From dat pum'kin-vine they build a hotel in Richmon'. Made pretties' doors an' winders you ever saw.

42. THE TURNIP.²

One day there was a man in this country. An' he called to de man to stay all night. His name was John. He 'plied to him, "What's your occupation?" Says, "Turnip-grower." Says he cultivated an acre of land. He put it knee-deep manure. He sowed de seed. Didn't but one come up. It growed so big that they put a fence aroun' it. It raised de fence.³ Says, "What's your occupation?" He said, "Pottery." He was three weeks amouldin' a big pot. It wore out three-power hammer before it struck the ground. He 'plied to him, "What you better do in that big pot?" He said, "Jus' to cook that turnip in."⁴

43. THE SINGLE BALL.⁵

[I failed to record this tale. It was told me substantially as it is given in "Negro Myths from the Georgia Coast," No. XLIX, and as it was subsequently told me by a native of New Providence, Bahamas,—a white man, who had heard it in boyhood from Bahaman Negroes.]

44. AS BIG A FOOL.⁶

Man was goin' cortin', an' he tol' de girl, an' de ol' woman an' de ol' man both, he wasn't agwine to marry her.⁷ He tol' 'em he'd ride

¹ Lulu Young told me about a stalk of corn that "kep' on growing. There was a squirrel up on the ear of corn. The man climb on up. It kep' growing. He had to take an' made a ladder to come back on to de groun' on."

² Informant 5.

³ Variant: A band of soldiers come along. Come up a storm, an' they shelter under one leaf of the turnup.

⁴ Variant: They made a barrel to cook the turnup in,—a mile long an' half a mile wide.

⁵ Informant 1.

⁶ Informant 4.

⁷ The first incident of this familiar tale of "The Three Sillies" is omitted. It was given me by another narrator as follows: "De ol' man went out first to milk de cows. He staid so long, de ol' lady went. She staid so long, de girl went. Staid so long, de feller went. He asked them what was de matter. They said they was studyin' 'bout what ter name de firs' chill'."

three miles, an' ef he could fin' three as big a fool as they was, he'd come back an' marry her. An' he went on 'bout a mile, an' the first man he see was tryin' to pull a cow up on de house to eat the moss off the house. He axed the man what was he doin'. He said he was haulin' the cow up to eat the moss. He axed him why didn't he get up an' throw it down. "Thank you kindly, Sir Stranger, many a cow's neck I've broke tryin' to pull it up to eat the moss off my house." He went on, an' the nex' man he come across was tryin' to put on his pants. He had 'em hangin' on a tree, an' he was runnin' an' tryin' to jump in 'em. Man axed him what he was doin', an' why didn't he take 'em down an' put 'em on right. "Thank you kindly, Sir Stranger, many a time I've cracked my shins tryin' to put on my pants." He went on about a mile furder, an' seed a little boy runnin' through the house with a wheel-bar' as hard as he could go. He axed him what he war doin'. He said he was haulin' sunshine to dry the house. He went back then, an' married the girl.

(Second Version.¹)

In a city they was goin' to take an' cut off all de people's ears if they didn't believe in the law. If a foolish one they fin', they wouldn't cut off their ears. One man got a chain, tie his cow, got 'round on yonder side of his house, an' pulled up his cow. The king come along. What was he doin'? He said, "There a vine on top of my house, I'm pulling the cow up to eat the vine off." An' they didn't cut off their ears.

45. PLEASING EVERYBODY.²

Ol' man an' little boy was gwine to town one day. He was walkin', an' the little boy was ridin' a mule. An' they met a man, an' he asked why didn't they both ride. They both got on de mule, an' went on a piece. He met another man. An' he asked, "What are you doin'? Why don't you both tote that mule?" They both gathered him up then, an' tote him. They got to a bridge, an' de mule got scared an' got loose on 'em, an' jumped off an' killed hisself. Ol' man said, "Thah, now, that's what I git by tryin' to please everybody."

46. (a) PLAYING GODFATHER.³

There was a fox, a rabbit, an' a bear. They lived in a house together. They was all married. They had a large pot of lard.⁴

¹ Informant 2. Compare JAFL 12 : 109.

² Informant 4.

³ Informant 15. Heard by my informant from Mary Dalton. Compare Jones, XXIV; Harris 1 : XVII; MAFLS 2: 19, 33 (XIII); Parsons, I.

⁴ Variant: Bucket of butter in de branch. This and the following variants were given by Mary Dalton herself. See this number, p. 215.

They was all workin' in the back, an' all was goin' to dinner at twelve o'clock. An' Brother Rabbit he holler, an' say now, "Miou!" — "What's the matter, Brother Rabbit?" He say, "My wife call me." — "Well, go see what she wants." He'd go to the pot of lard an' he'd eat half of it. He says, "What did she want?" He say, "She wants name de baby." — "Whatch yer name it?" — "Sure-It's-Good."¹ He waited a while longer. He holler, "Miou!" — "Whatch yer want?" He said, "Name de baby." — "Whatch yer name it?" Said, "Half-Gone."² He worked a while longer. He holler, "Miou!" again. "What's de matter, Brother Rabbit?" — "Me wife callin' me." — "Go see what she want." — "What she want?" — "Name the baby." — "What did you name it?" — "Lick-de-Bottom."³ He hadn't been gone to de house. He had eat up all the lard. They all was goin' to feast. After dey got through their work, when they went up to eat the lard, they saw it was gone. Dey axed him what had become of it. Said, "Tain't me, tain't me!"

(b) JUMPING OVER THE FIRE.

Terpin, Rabbit, Squirrel, Fox, all had a choppin'. Fox put the butter in the spring-house to keep it fresh. Rabbit claimed to have some of his folks sick. In the intervals of the choppin' he'd go an' get him a supply of butter. Asked how they was. He say, "No better." In a short while he went again. So he went a third time. "How are they now?" — "All gone now." At twelve o'clock ol' Fox went to de spring fer more meal. Foun' his butter licked up clean. Claimed some of them had eaten it. Ol' Rabbit fell on a plan for them to fin' who had eaten the butter. "We'll build a big fire, an' all mus' go 'round an' jump over this fire." So ol' Rabbit jumped further than any. All jumped over safe but ol' Terpin. He falls in, an' the rest says, "Pile chunks on him. He's the one who eats the butter."⁴

47. THE STEP-MOTHER.⁵

A woman had three children. She died. De man married again. Dey was mighty nice-lookin' children when der moder was alive. Den one of them looked so bad. She was taken. Anoder one looked so bad, de man went to see an ol' woman to find out from her what was the matter wid de children. They was mighty near gone. "I ain't a-going to break peace. [Said the old woman,] "You cut you five

¹ Variant: Beginder.² Variant: Half-Way.³ Scrape-Bottom.⁴ Informant 16. Compare Harris 1 : XVII; Harris 2 : XLII.⁵ Informant 9.

switches. An' you go to de house 'fore de horn blows for dinner, an' set in the chimney-corner."¹ She greased one of them on mouth and hands, like dey had eat.² She wasn't puttin' a thing in them. "If you tell your daddy dat you don't eat your dinner, I'll kill you." She took another one of de children, an' when she was greasin' it, he came in. De children told de people deir moder throw dirt in de pan in de play-house for' em to eat. He took his switches an' whipped his live wife. His children lived an' was the same after dat.

48. THE BEST PLACE.³

There was an ol' man, an' he had a wife, an' she was always fussin'. One day she said to him, "I wish I was in heaven!" — "I wish I was in de still-house!" he said. "You always did wish to be in de best place."

49. WOMAN ON HOUSE-TOP.⁴

Man asked her would she have anything that she found in her sack. She must go up on top of de house an' stay there. "I'll have a young man in de mornin'." She done froze. De man was in de sack. He was goin' to have her, but she was done dead.

(Second Version.⁵)

Ol' lady wanted to marry. Devilish young boys put a wet sheet aroun' her. She went out on top of de house, takin' her seat up dere. Said, awful cold. De owl cried, "Huh, huh! Huh are you?" She answered, "Anybody, Lord, jus' so it's a man."

50. THE TALKING BONES.⁶

Said once a man was going off to take off tobacker. It was sleetin' an' snowin'. He come to an old house an' took out de mules for a camp. Said dere was bones in de house. An' de owner of the house told him if he would go an' take one of dem bones, he would give him a whole lot of money. He begin to pick up de bones. Some one said, "Don't take dat one, that bone is mine."⁷ Another said, "Don't take dat bone, that bone's mine." An' he picked up another one an' started to run, an' something tore him all to pieces.

¹ This was outside.

² It seems to have been a notorious trick for a niggardly mistress to get a meat-skin from the smoke-house and grease the mouths of her child slaves whenever she expected company.

³ Informant 17.

⁴ Informant 9.

⁵ Informant 18.

⁶ Informant 7.

⁷ Said in high-pitched, shrill, squeaking voice.

51. THE HAUNTED HOUSE.¹

Come along a woman with three children. She met a man. "Could I stay all night at your house?" Three miles from here he had a house. "You're welcome to go. If you stay all night and tell me in the morning, I give you the house. You'll see things. You can't stay there." Gave her a light, a flat lamp with a rag put in it. She found dat house just like people had left it. She fed de children. After a while something made a fuss. She kept a-readin' de Bible. Do' came open, a man came in.² Looked as if he was wrapped in a sheet. "In the name of the Father, the Son, an' the Holy Ghost, what do you want here?" She said dat three times. Then he spoke. "You light your light sufficient an' go with me in the cellar. You take a knife an' a fork. Do what I tell you, an' I'll 'pear no more." He showed her what to stick de knife at, an' what to stick de fork. "Next morning you 'quire for de three brothers an' sister, an' go in an' find dis fork an' knife sticking up in de cellar. You'll find a pot of money, an' divide it up wit dese people. I'll 'pear no more." De man who owned de house give her de place. My mammy said her mammy knowed it was so, an' told her about it.

52. THE BLACK CAT.³

A man had a house an' lot. He'd give it to any man who'd go an' stay all night. An' one ol' black man said he could stay dere. An' he took his Bible an' his light, an' sot down dah an' went to readin'. An' he looked 'round, an' da sat an ol' black cat aside of him. De ol' black cat said, "Dere's nobody here but I an' you to-night." He said, "Dere'd be nobody here but you directly, neither."⁴ He broke out an' run, an' got powerful tired, an' sat down on a log to rest; an' he looked around, an' dah sat de ol' black cat again. An' he said, "Dat was a right good race we had up here." An' he [the man] said, "We're goin' to have another one too."⁵

¹ Informant 9.

² Variant: Down came a foot. Down came a leg. Down another leg. Down a body. Down his head. All jined up.

³ Informant 4. See p. 224 (No. 7).

⁴ Variant: Something came an' put out his candle. Thing said, "Seem to be two o' us here to-night." Man said, "Won't be long won't be but one." — Another variant: Man taken off his shoes. Something come an' says, "Tain't nobody taken off his shoes but you an' me to-night." Man putten on his shoes. Man says, "Yes, an' in a few minutes I'll have mine on."

⁵ Variant: An' he came to a fence an' stop to rest. An' the hant [in the shape of a person] says to him, "We had a powerful race, didn't we?" An' he says to him, "Yes, an' if you wait a minute, we'll have another one." — Another variant: He put out as hard as he could rip runnin'. Says, "Ain't nobody runnin' but me an' you ternight." He lit out again an' runnin'. Then he sot down an' res'. Said, "We sure have taken a good rest." The man say, "Yes, an' I'm goin' to take another one."

53. SELF-CONFIDENCE.¹

Ol' Tarpin started to cross the road. One of his neighbors saw him a week a-crossin'. Tree fell jus' as he got across. He said, "Ain't it well to be pyrt!"²

54. THE WOMAN-CAT.³

Der was a man owned a mill, an' he couldn't stay at it late. Something would run him away.⁴ One day an ol' traveller⁵ come along, an' asked him what would he give him to stay dere dat night. He said he would give him mos' anything if he would stay. So he went in, an' takin' his book, his Bible, an' surd, an' sat down an' kimmiced a-readin'. It was eight or nine cats⁶ came in 'rectly after dark, an' staid there until gettin' late. An' one of them made a drive at de man, an' he up with his surd an' cut his right front foot off. An' dey all left then. Nex' mornin' he went up to de house fur breakfast. An' de miller he was gettin' breakfas'. His wife was not able.⁷ He wanted to know what was de trouble. He said she was cuttin' a ham-bone in two an' hurt her han'. He showed the man a ring, an' asked him would he own it. He said he would. He said that was his wife ring he bought him [her] befo' dey was married. So they went in de room an' asked her was dat her ring. She said it was not. Then they looked, an' her right han' was cut off at de wrist.

55. THE MURDEROUS MOTHER.⁸

An ol' man caught a 'possum, an' carried it home for his wife. An' she put it on an' baked it. An' she kept a tastin' until she eat it all up.⁹ An' she had a little boy name Finlay. An' she said, "If I give yo a piece of butter an' bread, can I kill you?" — "No'm." — "Say 'yes,' Finlay." She cut his head off an' his fingers, an' put his head in de bed, an' his fingers on de stone. An' de ol' man come. An' de bird flew in his do'. Says, "Wonder where is po' little Finlay!"

¹ Informant 12.

² Pert, meaning lively.

³ Informant 2.

⁴ Variant: She turn to a horse an' run the men away from the mill.

⁵ Variant: Preacher.

⁶ Variant: First came in was a white cat. Taken seat up there beside the man. Nex' was a yaller cat. The white cat said, "Come in, pussy, like I had to do." The yaller cat was taken a seat. Nex' was a black cat. "Come in, pussy, like I had to do." . . . — Another variant: Something like a rabbit.

⁷ Variant: "My wife in bed." — "Get her up." Got her up. She was out of her skin. It was jus' like a beef. — Another variant: She had shoes on her hands, like a horse. He took and killed her.

⁸ Informant 7. Compare MAFLS 2 : 61, 75.

For this opening cf. "The Milk-White Doo" (Chambers, p. 49).

"Just look on de bed, you'll find his head.
Look on de stone, you'll find his fingers."

Then the ol' man prayed, "Drap a little marble stone." There dropped a stone an' killed the ol' lady.¹

(Second Version.²)

De mother cooked a 'possum, an' she kept a tastin' it till she ate it all up. Then she takin' her little girl an' cut her head off an' cooked her. An' ol' par't [parrot] he would say, "Where's little Nellie? Where's little Nellie?" She would shoo him off. An' when her husban' come at dinner, he wanted to know where was the baby. She says she eat her dinner an' gone to sleep. An' ol' par't would come an' say, "Where's little Nellie?" He said, —

"Little Nellie is dead.
Look in de bed,
An' you'll see her head."

An' he looked an' found her head. He take it an' put her in a barrel, poured lamp-oil over her, an' drove spikes, sot it a-fire, an' rolled her off down the hill.

(Third Version.²)

"If I give you a lump of sugar as big as my fist, can I kill you?" De chil' said, "Yes." She took it out to de chop-block, an' she laid it on de block an' she chopped off its head. De fader came home. De moder cooked her, an' gave her to de fader to eat. De speerit came an' said,

"My mother killed me.
My father ate me.
My brothers buried my bone
Under a marble stone."

56. THE CAT WHO WANTED SHOES.²

Once dere was a man named Tom Conder. It was a great large cat come in his house, an' staid for twelve months. He got ready to go to town with some 'backer. An' de cat said to him, "I want you to bring me back a pair of shoes. If you don't, I will destroy your wife an' childrun while you gone." So he promised her he would. He tol' some fellows about de cat talkin'. Dey said it was a witch, an' fur him to bring it off de nex' day, an' they would meet him an' kill it. An' so he gethered it up to carry it to town to get a shoe. When he met 'em, they wanted to know what he had in his sack.

¹ Another stone dropped, but what it did the informant forgets.

² Informant 2.

One said, "Have you got liquor?" An' he said, "No." Then the oder jerked de sack off his back, an' out jumped de cat, an' de dogs ran in behind it.

57. STRAW INTO GOLD.¹

Once dere was a queen married a c'uel man. He would put a lot of straws down an' tell her to turn 'em into gold by de time he get back. One day she was a grievin' because she could not turn 'em into gold. An' a ol' man come along an' axed her why does she weep, kind miss. "Because I cannot turn those straws into gold." An' he said, "I will turn 'em into gold fur you if you will give me your first chil'." An' he did. An' he come again fur de chil'. She did not recep [?] to him to take de chil' jus' den. An' he said, "If you will tell me my name, I will not take it." Another man come an' tol' her to write down all de dead an' all de livin' people names. An' she did. One day ol' man was a-huntin'. He seen a little cabin in de forest. He heard a noise. He went close an' listened, an' he heard an ol' man singin', —

"To-day I was buried,
To-morrow I was brew.
And then for de queen chil'
I shall take.
I'm so glad then she do not know
That my name is Tambutoe."

He went back to take de chil'. She said, "You go away, ol' Tambutoe!"

58. THREE-EYES.²

Once a woman had three children. She was sendin' to mind de cow in de bottom. She would stick a pin in her sister's ear an' put her to sleep. An' then she would take a little red switch an whup on de ground, an' fix a nice table fur dinner. Then she would wake up her sister, an' they would eat. Her mother sent de three-eyed girl one day to watch um. She taken an' stickin' a pin in the three-eyed girl's head; an' two eyes went to sleep, an' one eye watched her an' seed how she fixed her lunch.

59. THE FROG WHO WOULD FLY.³

Once there was a frog that wished to fly. So some ducks decided to carry the frog. The ducks got a stick, and told the frog to take

¹ Informant 2. Compare Smith, 20-24.

² Informant 2.

³ Informant 7. This tale is a variant, I surmise, of a tale I found common among the Cape Verde Islanders, in which the birds lend their feathers and take them back again. The tale is also known to the Pueblo Indians. The only other American variant of the tale I have found is from Jamaica (Pub. Folk-Lore Soc. 55 : XL).

hold of it in the middle with his mouth. The ducks took hold of the stick at each end. They went flying up in the air with the frog. They got up in the air, and met a gang of birds; and they said, "What a beautiful frog!" And the frog began to swell. "What a beautiful frog!" The frog swelled. And went to open his mouth to speak a word to the birds, and opened his mouth and turned the stick aloose, and fell to the ground and bursted himself open.

60. BRAVE FOLKS.¹

Man an' his wife livin' in a small log-cabin. One day settin' by the fire. A big bear walked in. So dis man he become frighten. He jumped upstairs. He was settin' up there, lookin' at his wife kill this bear. After she killed him, then he says, "What brave folks are we!"

61. THE ADULTERESS.²

While de man was gone from home, anoder man come and get in de bed. This man come home, an' said, —

"Ol' lady, ol' lady, what's dat tied out dar?" —
"You fool, you fool! you blin' as you can be.
It is nothing but a milch-cow my mother sent to me." —
"I been here, I been here, forty years or more,
I never seen a milch-cow with saddle on before.

"Ol' lady, ol' lady, what's dat on de floor?" —
"You fool, you fool! you blin' as you can be.
It is nothing but a churn my mother sent to me." —
"I been here, I been here, forty years or more,
I never saw a churn with heel-tops on before.

"Ol' lady, ol' lady, what's dat hangin' up?" —
"You fool, you fool! you blin' as you can be.
It is nothing but a strainer my mother sent to me." —
"I been here, I been here, forty years or more,
I never saw a strainer with a brim on it before.

"Ol' lady, ol' lady, what's dat in de bed?" —
"You fool, you fool! you blin' as you can be.
It is nothing but a baby my mother sent to me." —
"I been here, I been here, forty years or more,
I never saw a baby with a mustache on before."

¹ Informant 6.

² Informant 7. Neither my informant nor a much older woman who knew this fragment of the ballad of "Our Gude Man Came Hame at E'en" had any knowledge of its being sung. On Andros Island, Bahamas, it is still sung.

62. ANYHOW.¹

Once dere was three little children. Their mother had died. An' de people around had told de moder before she died dey'd treat her children kind. An' said, one day after de moder was buried, de children would go to some of de people round's house, an' said 'last de people drove 'em from de do' an' said de little children made a song:—

Moderato.

1. An-y - how, an - y - how, I'm on my way to heav-en, an-y - how.

At the Cross I'll die. . . On . . my way to heav-en, an-y - how.

2. Tell moth-er . . that she must die, That you treat us children kind, you know,

Since moth-er . . . she was dead-ee, An'. she was bu - ried . . too.

3. Moth-er's gone, fa-ther's gone, An' broth - er's gone . . too.

At the Cross I'll die. . . On my way to heav-en, an - y - how.

4. You can'buse, you can'buse me, You can scan-d'ize.. my name from do'to do',

But at the Cross I'll die. . . I'm on my way to heav-en an - y - how.

Thank God! an - y - how.

NEW YORK.

¹ Informant 7. The framing of this "spiritual" with narrative has a comparative interest for the student of the cante-fable in the Bahamas and elsewhere.

NOTES ON FOLK-LORE OF GUILFORD COUNTY,¹ NORTH CAROLINA.

BY ELSIE CLEWS PARSONS.

RIDDLES.

Riddles 1 to 23 appeared to me to be more generally known than riddles 24 to 56; but, without further collecting, the impression must be taken as in a measure haphazard. But that riddles 1 to 23 have a general circulation I can assert.

1. Round as a biscuit,²
Deep as a cup,
All king's³ horses
Can't pull it up.
Ans. — Well.
2. Round as a biscuit,
Busy as a bee,
The prettiest little thing
I ever did see.
Ans. — Watch.
3. A house full, a yard full,
An' can't ketch a spoonful.
Ans. — Smoke.
4. Long legs an' short thighs,
Bald head an' no eyes.
Ans. — Tongs.
5. Long legs an' short thighs,
Rusty back an' bullet eyes.
Ans. — Frog.
6. Dead in de middle,
Live at each end.
Ans. — A man and a horse ploughing.
7. Four standin',
Four hang downward,
One twis' about,
An' two look about.⁴
Ans. — Cow.
8. Black an' white an' red all over.
Ans. — Newspaper.

¹ Several informants came from Rockingham County, and one family from Forsyth County.

² Variant: Hoop.

³ Variant: Sixteen.

⁴ Variant (White man): Four standers,
Two hookers,
Two lookers.

9. Runs all around the house
 An' makes one track.¹
Ans. — Wheelbarrow.
10. I went up a heap o' steeple,
 There I met a heap o' people,
 Some pernicky, some pernacky,²
 An' some de color brown terbacky.
Ans. — Bees, yellow-jackets, and waspés.
11. Green as grass, an' grass it's not.
 White as snow, an' snow it's not.³
 Red as blood, an' blood it's not.
 Black as ink, an' ink it's not.
Ans. — Blackberry.
12. Goin' to everybody's house,
 An' didn' go in.
Ans. — Path.
13. Eleven pears was hangin' high,
 Eleven men went ridin' by.
 Each man was takin' a pear,
 An' lef' eleven hangin' dere.
Ans. — "Each Man" was the man's name.
15. A man shook it an' shook it,
 An' ol' lady took up her apern and took it.⁴
Ans. — Apple-tree.
16. Large at the bottom,
 Small at the top,
 Thing in the middle
 Goes flippity flop.
Ans. — Churn.
17. I rode over London Bridge,
 Yet I walked.
Ans. — "Yet I" was the name of a dog.
18. Long slick black feller,
 Pull his tail an' make him beller.
Ans. — Shotgun.
19. Little red ridin' coat,
 The longer she lives,
 The shorter she grows.
Ans. — Candlestick.

¹ Variant: What runs all the time an' makes but one track?

² Variants: Some was nick, some was nack. Some was nickel.

³ Variant: White as milk, an' milk it taint.

⁴ Variant: Up went the ol' lady apern,
 An' she took it.

20. Over water, under water,
Got a tongue,
Never drunk a drop.¹

Ans. — Wagon.

21. Run an' never walk,
Tongue an' never talk.

Ans. — Wagon.

22. Runs all day, an' comes home with
its tongue out at night.

Ans. — Wagon.

23. (a) Love I hold in my right hand,
Love I see in yonder tree.
If you tell me that riddle,
You may kill me.

Ans. — Her parents didn't want her to get married. If she fix up a riddle they couldn't unriddle, they would agree. If not, they would kill her. She had a dog name Love. Put a piece in her glove, another piece in a tree.

(b) Love, Love,
Love I stand,
Love I see,
Love I hol' in my right hand.
Unriddle that,
You can hang me.

Ans. — They was goin' to hang a woman. They tol' her if she tell a big riddle they wouldn't hang. She taken an' killed a dog. She had a dog name Love. Had a piece of em stuck up in a tree, had a piece in her han', a piece in her shoe.

In the two preceding riddles (23, *a* and *b*) the answer was given before the riddle; so that the riddle was set into a tale, so to speak. The like method was followed in what appears a variant of the same riddle.²

(c) Said once there was a man who had done a hanging crime. He was going to be hung. An' de men tol' him if he tol' a riddle dey couldn't unriddle, dat they wouldn't hang him. So he said, —

Hone [horn] ate a hone in a high oak-tree.
Unriddle dat, you may hang me.³

¹ *Variant:* It goes to the brook,
An' got a tongue,
But won't drink.

² See, too, "Tales from Guilford County, North Carolina" (p. 184). "Woman up a Tree" was given to me indifferently, either as a tale or as a riddle.

³ The criminal, it was explained, had a dog named "Horn," and he it was who ate a horn.

24. Legs an' don't walk,
Face an' don't talk.

Ans. — Clock.

25. Goes all day,
Sits in a corner all night.

Ans. — Shoe.

26. You've got it. You know it.
Somebody else use it more than you do.

Ans. — Name.

27. De hog under the hill,
The more corn you give her,
The more she squeal.

Ans. — Gris' mill.

28. All through the woods,
An' hasn' got but one eye.

Ans. — Axe.

29. Blackie upstairs,
Whitie downstairs.

Ans. — Hen lays downstairs and goes up.

30. Bum bum in the house,
Bum bum outdoors,
Bum bum everywhere it goes.

Ans. — Bumblebee.

31. I wash my han's in water
Neither rain nor run.
I dry my han's on a napkin
Neither wove nor spun.

Ans. — Wash in watermelon, dry on the rind.

32. Crooked as a rainbow,
Teeth like a cat.
Guess all your lifetime,
You never guess that.

Ans. — Saw.

33. Open like a barn door,
Shuts up like a bet (bat).
Guess all your lifetime,
You never guess that.

Ans. — Umbrella.

34. I ain't got it,
I don't want it,
If I had it,
I wouldn't take the world for it.

Ans. — Bald head.

35. What is leaves its tongue out, cold or hot?

Ans. — Dog.

36. Three legs up,
Cold as a stone.
Six legs down,
Blood an' bone.

Ans. — A man riding a horse
with a pot on his head.

37. I had a dog.
He had a name.
I lay you can't tell me¹
What his name.

Ans. — "You Know," his name.

38. When it goes in,
It's stiff an' stout.
When it goes out,
It's floppin' about.

Ans. — Cabbage.

39. The ol' lady pitted it,
An' she patted it.
The ol' man undressed,
An' jumped at it.

Ans. — Bed.

40. Between heaven an' earth
An' not on a tree.
I've tol' you,
Now you tell me.

Ans. — Nut on a tree.

41. Hold my cock,
Until I back my ass,
An' I will show you my nuts.

Ans. — A man selling nuts,
with a cock in his hand.

42. Way over yonder, in yonder flat
I saw ten thousan' workin' at that.
Some wore green coats, some wore black.
Come, good scholar, an' unriddle that!

Ans. — Bugs of some kind.

43. Roun' as a ball,
Sharp as an awl.
Those can't guess
Are no account at all.

Ans. — Chestnut-burr.

44. Lil had it before.
Paul had it behin'.
Miss Miller had it twice in the same place.
Girls all have it,
An' the boys can't have it.

Ans. — Letter *l*.

45. Red inside,
Black outside.
He raise his leg up an' shoves it in.

Ans. — Boot.

¹ This should be "You Know," I infer.

46. Excuse my revelation.
 Weak but willin',
 Poor but proud,
 See me keep a-comin'.
 Tongue-tied,
 Three-posted,
 Short hair I wear,
 Pay fer sittin' down.

The answer was forgotten.

47. King meet king in king's lane.
 King said, "King, what is thy name?"
 Silk is my saddle, gold is my bowl.
 I've tol' you my name three times in a row.

Ans. — "Three Times."

48. As I went over London Bridge,
 I heard some cough an' call.
 His leg was bone, his teeth was hone [horn].
 Unriddle that riddle, I give you all my cone [corn].

Ans. — A rooster.

49. In the water, under the water,
 An' never gits wet.

Ans. — Duck-egg.

50. Titty titty upstairs,
 Titty titty downstairs.
 Don' min' titty titty bite yer.

Ans. — Rat.

51. Humpy Dumpy on de wall,
 Humpy Dumpy had a fall.
 Fourscore men can't put Humpy Dumpy togeder again.

Ans. — Egg.

52. Black within,
 Red without.
 Four corners round about.

Ans. — Fireplace.

53. Ol' lady peewee
 Wade in de water knee dee[p].
 She looked at me wi' a funny eye.

Ans. — Sun.

54. Go all around the house
 An' throw white gloves in the winder.

Ans. — Snow.

55. I was four weeks old
 When Cain was born.
 Not five weeks old yet.

Ans. — Moon.¹

¹ This riddle and the following were told me by a white woman. She had heard them in youth from an old Negro.

56. God never did see,
George Washington scarcely ever did,
And we see every day.

Ans. — Our equals.

COUNTING-OUT GAME.

Hentry, mentry, country corn,
Apple seeds an' briar thorn.
William Trimbletoe
He's a good fisherman.
Ketches hens,
Put 'em in a pen.
Some lays eggs,
Some lays none.
Wil' briar, limber lock,
Ten geese in de flock.
The clock fell down,
The mouse ran aroun',
O U T spells *Begone*.¹

(*Variant.*)

William, William Trimbletoe
He's good fisher.
Catch him hen.
Put um in de pen.
Some lays eggs,
Some don't.
Wil' briar, limber lock,
Ten geeses in de flock.
Flock fell down,
Mouse cut aroun'.
O U T tawny spell go tee out.

The counting is done on the two forefingers of each player, the fingers together in a circle. The player counted out must withdraw, and bark like a dog, or crow like a rooster.

CLUB-FIST.

Wha' you got dere?
Bread an' cheese.
Wha's my share?
In the wood.
Wha' the wood?
Fire burned it down.
Wha' the fire?
Water put it out.
Wha' the water?
Ox drunk it.
Wha' the ox?

¹ Compare N. C. Hoke, "Folk-Custom and Folk-Belief in North Carolina" (JAFL 5: 119).

Butcher killed it.
 Wha' the butcher?
 Rope hang him.
 Wha' the rope?
 Rat gnawed it.
 Wha' the rat?
 Cat catched it.
 Wha' the cat?
 Dead an' buried
 Behin' de church door.
 Fee fo, first um speaks,
 Shows his teeth,
 Gets a box an' a pinch.¹

OLD CHRISTMAS IN GUILFORD COUNTY, NORTH CAROLINA.

"Nex' Friday will be Ol' Christmas," said Henry Stockton, a Negro of about forty, before whose fireplace I was at the time sitting. "My gran'mammy used to take a piece of coal an' mark up here each day after Christmas for twelve days," and he pointed to the whitewashed lintel of the fireplace.

By him and by many others, old and young, white and colored, I was told that on Old Christmas "day broke twice," that the Poke (*Phytolacca americana* L.) stalks and the hop-vines put up early in the morning to go back again when the sun is well up; and that before "sun-up," or more commonly at midnight, the beasts, the cows, and the horses fell on their knees to pray. "We had an' ol' horse called Nellie," said one girl, "an' one year Popper took us out to see her at midnight. She was sure lyin' down." — "I'd like to go out to the barn to see," said an older white woman.

On Old Christmas even to-day the older people will not work. One old colored woman had a story of how one year in her youth her mother had forgotten about the day, and was spinning. Her mother's sister came in, and exclaimed about it. "But it's not Ol' Christmas," said her mother. "Yes, 'tis. I know it is Ol' Christmas, because I saw the hop-vines up." Apart from not working on the day, there seems to be no other way of celebrating.

I may add that formerly in celebrating Christmas, old people told me, the stocking of a naughty child would be filled with switches, and switches only. Aunt Lamy Tatum told me that her mother's threat of these switches made her good before Christmas. Aunt Lamy's great-nephew believed in the filler of stockings, in Santa Claus, until he was eighteen.

NEW YORK.

- ¹ *Variants:* (a) Whoever grin
 Gets a pinch an' a box an' a smack.
 (b) Gets nine slaps an' ten pinches.
 (Given by a white woman.)

TALES FROM MARYLAND AND PENNSYLVANIA.

BY ELSIE CLEWS PARSONS.

THE first tale was related to me by Georgie Welden of Wayne, Pa. Nos. 2 and 3 were told by Helen Seeny of Maryland, No. 2 having been related to her by her grandmother, a native of Maryland. Nos. 4-7 were told by Mary Smith of Lincoln, Pa.; and Nos. 8-11, by Ruth Holmes, who heard No. 8 from her grandmother from Charlottesville, Va.

I. KEEPING PACE.¹

Once upon a time there was a fox and a lion. They were going to have a race. The lion said that he could beat all the fox racin'. The fox said that he couldn't beat him racin'. So they got under the mark. They both started out the same time. The lion was runnin' so fast that the fox couldn't keep up with him. So he jumped on the lion back. And when they got to the place, the fox was there too. So that the way it ended out.

2. OUT OF HER SKIN.²

There was a man, an' he had a wife, an' everybody said she was a witch. They would complain 'bout the nighttime they would hear a hollerin' an' say it was a witch. So this ol' man he wanted to find out whether his wife really was a witch. So he staid awake one night to watch her. So she got up 'bout twelve o'clock o'night, an' she shook herself, an' her skin all came off. So he was watchin' all the time. An' after she went out, he found the skin all fixed up like a person sittin' in the corner. So he got up an' takin' her skin an' filled it full o' salt. So when the ol' woman came round about four o'clock in the mornin', an' she went to put her skin on, an' she pulled an' pulled, an' so she got it half way on an' couldn't get it any further. So de ol' man he jumped up, an' he frightened her so, she fell down dead with her skin half way on.

(Second Version.³)

Once was a man and a woman, and they was both witches. And once they was out one night and didn't have no place to go. And so

¹ Informant Georgie Welden. See this number, p. 189.

² Informant Helen Seeny. See this number, p. 187.

³ Informant Helen Seeny.

they went to some man and woman's house. And they give 'em a place to stay for de night. So round about twelve o'clock the old woman got up an' she rubbed her skin, and her skin all fell off. And the man did the same. So when she got ready to go out, she puts a white cap on her head, an' she said, "I cast away." And he said, "I after you." And so they went out, an' they went to some man's store. And they went in there to take things, and they made a bargain they would divide even up. So after they got 'em, the ol' woman seemed to think the ol' man was takin' more than what belonged to him. So when she got ready to go, she wanted to punish him. And she didn't know no other way, so she snatched this white cap off his head. And she said, "I cast away." An' he said, "I after you." But he forgot he didn't have his cap on his head, so he couldn't get out. So de nex' mornin', when de man came down to the store, he found the ol' man couldn't get out thro' the keyhole. When they found him, he didn't have no skin on him. The man said a man like that didn't have no business to be livin' in the world, so they was going to have him hung. So they had this man all in the wagon to take him to be hung. So they looked up in the sky, an' they seen something flyin'. Looked like a big bird, yet too large to be a bird. So what they thought to be a bird lit down on this wagon what the man was in, and it was the ol' woman. So she put this white cap on this ol' man's head, an' she said, "I cast away," an' he said, "I after you." And they both got away free. That's all.

3. TABLECLOTH, DONKEY, AND CLUB.¹

Once upon a time there lived a woman an' a boy in a house together, Jack an' his mother. An' Jack's father was dead. So Jack's mother planted some barley. An' she told Jack to get the barley. Jack was lazy, an' he didn't want to gather it. So one day she whipped him with a broomstick, an' made him go to gather it. An' Jack made up his mind then that he would go an' gather the barley. So when he went to gather the barley, the wind had blown it away. There was an oak-tree standin' in the field where the barley had been, so Jack picked up a club an' commenced to beat on the tree. So there came along a little old man while Jack was beatin' on the tree. An' he said to Jack, "Jack, my son, what are you doin'?" An' I said, "I'm beatin' the wind for blowing my barley away." So the little man reached in his pocket, an' he took out something that looked to be a handkerchief to Jack. An' instead of being a handkerchief, it was a tablecloth. An' so the old man said, "Spread, tablecloth, spread!" An' so it spread, and there was a lot of all different kinds of food on it. So the ol' man said to Jack, "Take this home, an' it

¹ Informant Helen Seeny.

will pay your mother for the barley." But instead of going home, Jack went to a half-way house to play, an' he staid there all night. An' he said to the people when he went to bed, "Do not tell this tablecloth to spread." But as soon as he was in bed, they told the tablecloth to spread. So in place of Jack's tablecloth they put their own, an' kept Jack's. So the next mornin' Jack got up overjoyed, an' took the tablecloth an' ran home. So he says to his mother, "Mommer, I have something to pay for all your good barley, even though the wind has blown it away." He says, "Just tell this tablecloth to spread." An' they told the tablecloth to spread, an', instead of spreading, it lay still. So his mother whipped him an' sent him out again. And he went down the field an' beat the same oak-tree. And the little old man came along again, an' he said, "Jack, my son, what are you doing to-day?" So he says, "Didn't the tablecloth repay your mother for the barley?" An' Jack said, "No, when I told it to spread, it lay still on the table." So by this time there came a donkey up. So the little old man he said, "Tell this donkey to shake." An' Jack told the donkey to shake. An' he shook a pack of gold out of one foot, and a pack of silver out of the other. But, instead of going home this night, he went back to the half-way house again; but he cautioned them to be sure not to tell the donkey to shake. But it wasn't long before he had gone to bed but they went to the stable and told the donkey to shake. And when they found out that he shook a pack of gold out of one foot, an' a pack of silver out of the other, they put their donkey in place of his. So the next mornin' he got up an' rode the donkey home to his mother; an' he said to her, "Now, this time, mother, I really have got something that will pay you for your barley." He says, "Let's tell this donkey to shake." But the donkey stood still. So the old lady beat him an' sent him away again. So this time, while he was beatin' on the tree, the little old man came along again. So he says, "Jack, my son, what *are* you doin' this mornin'?" Jack says, "I'm still beatin' the wind for blowing my barley away." So this time the little old man gave Jack a club. An' he told Jack whatever he wanted the club to beat, to tell it, "Beat, Club, beat!" So Jack went to the half-way house again with the club. So he said to de people before he went to bed, "Be sure and don't tell this club to beat." So Jack went upstairs, but he didn't go to bed this time; an' wasn't long till he heard the old man say, "Beat, Club, beat!" an' the club commenced to beat on the man. And the old man stood it as long as he could, an' the woman told it to beat her. So they couldn't stand it no longer, so they called for Jack. When Jack came down, he asked them what was the matter. And the man said he had told the club to beat, an' it beat on him. So Jack says, "Give me my donkey an' tablecloth,

and I'll stop the club from beatin'." So, to keep from gettin' beat any more, they give Jack his donkey and tablecloth. So Jack took the donkey an' the tablecloth an' the club, all three, home to his mother. So Jack says, "Mother, I am quite sure this time I have more than enough to pay you for all the barley you have planted." So he says, "Tell this tablecloth to spread." So he says, "Tell this donkey to shake." An' then he says, "Tell this club to beat." An' it beat *her*. And he says, "That's the way it felt when you beat me." So, after it beat her a while, he told it to stop. An' after the club had stopped beatin', they lived happy together always after, by the use of the tablecloth, club, an' donkey.¹

4. JACK AND THE BEAN-POLE.²

Jack an' his mother lived together, an' they had planted some beans. And it seemed that one bean had strayed off from the rest, an' it grew up right alongside of the house. Their house was right below a hill, and Jack had always wondered what was on top of the hill. So one day Jack climbed a bean-pole to get up to the top of the hill. So, when he had got to the top, he saw a palace, an' he went to this place to see who lived there. So, when he had got there, he found it was a giant's castle, but the giant wasn't at home. But his wife was. Jack was tired and hungry. So he asked the lady to take him in and give him something to eat. So she did so. But she told him not to let her husband catch him there. So, while Jack was eating, the giant came to the door. She told Jack to hide, an' Jack hid in the chest behind the door. So the giant came in. He said, —

"Fe, fi, fo, fum,
I smell the blood of an Englishmune."

He said, —

"Be he alive or be he dead,
Fe, fi, fo, fum!"

But his wife told him that he didn't, that it was only some mutton that she was cooking. So the giant sat down to eat his supper; and after he had finished eating, he called to his wife, and told her to bring him the wonder-box, which he was supposed to have taken from Jack's father before Jack's father died. So, while the giant was sitting there looking in the box, he fell asleep. An' Jack slipped out of the chest behind the door, an' took the wonder-box home to his mother. So it wasn't very long till Jack made up his mind to make another trip back to the castle of the giant. So, when Jack went back this time, he tried to put on like another poor little boy

¹ Compare Parsons, LXXXVIII; Smith, 29-30.

² Informant Mary Smith.

that was half starved. So he begged entrance at the door of the castle from the wife. And she didn't want to have him in, and she told him about the boy that had took the wonder-box from her husband. So he begged so hard that she left him in, an' she gave him some bread and milk to eat. And again, while Jack was eating, the giant came. And as he came in the door, he said, —

“Fe, fi, fo, fum,
I smell the blood of an Englishmune.”

He said, —

“Be he alive or be he dead,
Fe, fi, fo, fum!”

And Jack jumped in the salt-cellar. His wife said, “No, there hasn't been any one here to-day.” She says, “I'm only roastin' some pork for your supper.” So, after he ate his supper, the giant sent for his golden hen that lay the golden egg. So his wife went and brought it for him. And while the giant was playing with the egg that the hen had laid, he fell fast asleep. An' Jack carried off the hen and the egg down the bean-stalk to where his mother lived. But Jack still thought that he wanted to visit the castle again. So this time, when he went up the bean-stalk to the giant's castle, he was in the appearance of a newsboy selling papers. So, while the wife went to get the money to buy a paper, the giant appeared, and Jack hid in the closet. And the giant repeated again, —

“Fe, fi, fo, fum,
I smell the blood of an Englishmune.”

He said, —

“Be he alive or be he dead,
Fe, fi, fo, fum!”

So the wife said, “No, there hasn't been any one here to-day.” And after the giant had ate his supper, he called for his harp, the only thing that he had left, an' this was a magic harp. So it commenced to play, an' it played so sweetly that the giant fell fast asleep and commenced to snore. And as the harp stopped playing, Jack came out of the closet, took the harp, and started to the door. But the harp began to play, and it woke the giant up. An' the giant followed Jack out of the door, an' Jack run as fast as he could down the bean-stalk, an' the giant started to follow. But as the giant reached the top, Jack cut down the bean-stalk with an axe; an' as the giant stepped on, he fell down an' broke his neck. An' Jack and his mother always lived happy afterward with the property of the father which the giant had stolen an' Jack had restored again.

5. IN THE WELL.¹

There was a deep well, an' there was a little bit of water in the bottom of it. An' so one day a fox chanced to goin' by, an' he fell in. So a billy-goat came by. And the fox called to him, an' he asks him to help him out. An' the billy-goat said he couldn't. But the fox said, "There is fine fresh water down here, brother Goat." So the goat was thirsty. So he went to get a drink; and when he went to get a drink, he fell in; an' the fox said, "Help me out, then I'll help you." So the goat agreed to do so. So the fox said, "Let me jump upon your back an' climb out, then I'll reach down an' help you up." So the goat was silly enough to do so. But when the fox had got out, he said, "I'm sorry, brother Goat, but my paws are too short to reach you." So he ran away an' left the poor goat in the water, after he had helped him out.

6. THE RACE.²

Once upon a time there was a tortoise and a rabbit lived in a forest together. So the rabbit says to the tortoise, "How slow you walk!" So there was a river not far away, where water-lilies grew. So the tortoise said to the rabbit, "I'll run a race with you." So the rabbit laughed at the tortoise. So the rabbit asked where he wanted to run a race to. The tortoise said, "Down to the river, where the water-lilies grew." And the rabbit said, "You'll grow old and die before you get there." But the turtle said to the rabbit, "Who shall we have for a judge to this race?" An' the rabbit said, "We'll get Mr. Wolf for a judge." So they said, one, two, three, an' away they went. So the rabbit ran right fast till he got in sight of the river where the water-lilies grew. And he lay down in the shade to rest. While he was resting, he fell fast asleep. And when he awoke again, it was the next day at dinner-time. So he was very hungry; and he ran into a near field an' eat some clover, an' he didn't know that the tortoise had passed him while he was asleep. So after he had ate his dinner, he ran right fast to the goal. But who should he find when he got there, waiting for him, but the tortoise who he had laughed at the day before.

7. THE FROZEN TAIL.³

Once there was a fox an' a rabbit. They was in partnership. The rabbit used to go fishing a lot. The rabbit told the fox he could show him where there was a nice lot of fish. The rabbit said, "Don't pull up until you feel your tail getting stiff an' heavy." After a

¹ Informant Mary Smith.

² Informant Mary Smith. Compare Parsons, L (1). See this number, pp. 174, 226.

³ Informant Mary Smith. Compare JAFL 12 : 112.

while the fox said, "My tail getting heavy, can I pull up?" Rabbit said, "No, don't pull up yet. Wait till you get a few more on. Pull up now! You got a nice bunch on." His tail stuck, was froze. "That's just what I wanted, Mr. Fox, you treated me so dirty."

8. DIVIDING THE SOULS.¹

Once there were two men, an' they were out one afternoon fishin'. They caught a large basket of fish. It was growin' towards evening. One of the men says, "Where shall we go to count the fish?" The other man says, "Oh, we'll find a place." So they went on till they come to a graveyard. So they stopped. They went in an' started a-countin', "One for me, an' one for you." They had dropped two fish on the road. They kept on saying, "One for me an' one for you, two for me an' two for you." One of the preacher's friends come along. He stopped an' listened, an' they were in their fifties. He thought the Devil and the Lord was in the graveyard dividin' up people. So he goes to the preacher's house. And he said, "Reverend John, your preachin's true, but the Devil an' the Lord's in the graveyard dividin' up people." Says, "How do you know? I don't believe you." Says, "Well, get your hat and come an' see." When they had got to the graveyard, they heard the two fishermen say, "Let us go after the other two!" So they both ran home as fast as they could go.

9. PLAYING GODFATHER.²

Once there was a family of bears. They lived in a little hut in the woods. One day father Bear went to town and bought a large tub of butter. On his way home he met b'o' Wolf. The wolf says to brother Bear, "What have you got there?" He says, "Some butter for my family." The wolf says to brother Bear, "How long do you think that butter's going to last you?" He said, "It will last over winter." So they all went out to work in the field. B'o' Wolf say, "Listen! I hear my wife callin' me." So he left the field an' snuk around back of brother Bear's house. He went in an' ate the top off brother Bear's butter. Then he went back to the field an' said to brother Bear, "I had a little niece born to-day;" and brother Bear said, "What did you name it?" He said, "I named it Top-Off." So the next day they was out in the field again, and he said to brother Bear, "Listen! don't you hear my wife callin' me again?" B'o' Bear said, "No, I don't hear no one callin' you." He said, "Well, I do. I mus' go." So he goes back to b'o' Bear's house, an' eats half of the butter. So he comes back again, an' says, "I had another niece born."

¹ Informant Ruth Holmes. See this number, p. 177.

² Informant Ruth Holmes. See this number, p. 192.

An' b'o' Bear says, "What did you name her this time?" He said, "Oh, I named her Half-Gone." He said, "Half-Gone, that's a peculiar name!" So the third day he went back an' finished it. So b'o' Wolf said to b'o' Bear, "This was the last one she's goin' to have. Because it was the last one, I named it All-Gone." So the corn and potatoes was ripe in b'o' Bear's field, an' he was goin' to have a big supper. So they had a big time, Mis' Bear an' b'o' Bear fixin' for the supper. So they went to look for the butter, an' it was gone. So b'o' Bear he didn't know what to make of that. So he said to b'o' Fox, "Somebody takin' my butter, an' I'm goin' to give a party, an' after the party I'm goin' to have everybody sit in a row in the sun, an' the one that had taken the butter it will show on their mouth. An' brer Fox said, "I don't blame yer, brother Bear." So brer Bear gave a big party, an' he invited all his friends. He told them how he missed his butter. They all agreed with his plans. So, after the party was over, they all sat in a circle in the sun, an' the grease was all runnin' down brer Fox's mouth, an' all their eyes were turned to brother Fox. So brer Bear said to brer Fox, "I'll let you off this time, but next time I'll hang yer." So the party ended, an' they all went on their way.

10. VOICE ABOVE.¹

Brer Fox was goin' round makin' a lot of trouble. So he drove brother Bear's wife from home by goin' round makin' mischief on her. Said he seen her go down to the pond and flirt with brother Turtle. So after she had gone, it was too late for brother Bear, an' he was sorry. So they made up their minds to hang him. So brother Bear an' a lot of his friends got a rope an' hid behind some thickets. When brother Fox went by, they caught him an' take him to the church. So brer Fox said, "Please let me go say good-by to my wife an' children first." Brer Bear was the judge. He gave brer Fox five minutes. He went down to a large pond, an' he met his friend the stork. He sat down an' began to cry. The stork said, "What's the matter, friend of mine? Can I help you out any way?" Brother Fox said, "Oh, yes! they're goin' to hang me." He said, "You go on ahead of me, an' when they start to hang me, you git up in the ceilin', an' jus' say these words, 'Don't kill him, don't kill him!'" So the stork said "All right!" So he went to the church, and the bear was very glad to have him. The stork got in a corner by himself. They put brer Fox in the electric chair, an' was jus' gettin' ready to push the button, an' the stork flew up in the ceilin' an' begin to sing, "Don't kill him, don't kill him!" An' they all stopped an' listened; and brother Fox said, "Listen! do you hear that?" An' brother Bear say, "Yes, what is it?" He said, "the Lord sendin' his angels down to tell yer not

¹ Informant Ruth Holmes.

to kill me." So they all got scared an' left the church, an' left brother Fox in the 'lectric chair. An' when they had gone, brer Fox got way up in top of a big tree, an' he laughed an' laughed till he cried. He said, "O brer Bear! I got the best of you, after all." That's all.

II. THE DISMEMBERED GHOST.¹

Once there was a man, an' he wanted a place to lodge jus' fur the night, him an' his friends. So the man saw a little light 'tween the trees, an' he followed the light. It led him to a little house way back in the woods. It was an old man standin' in the door. The man says, "Say, Mister, have you got a place where I can lodge all night?" He says, "There's a little house back there, but it's haunted. If you can stay in it, all right." He says, "I can stay any place the Devil can stay." So he says, "Come on, fellers, we've got a good place!" So the man says, "We can have a nice game of cards here too." They all got around the table, an' had jus' finished a game of cards, when one man looked up, an' a pair of legs came down. He said, "Come on, let's go!" The other men said, "Let's stay here an' see what the end of it is." So they played a second game, an' a body came down. An' they kep' on playin', an' two arms came down. The other man says, "How much longer you goin' to stay here?" He said, "Don't be so scared! nothin' ain't goin' to bother you." He says, "I'm right here; if anything bothers you, it will bother me too." Then the head come down. The man that was standin' in the middle of the floor said, "Well, what are yer doin' playin' cards in my house?" So they all got up from the table, lef' everything they had, an' ran to the man's house. The man says, "What's the matter, fellers?" The men say, "We can't stay in that place." The man says, "Well, you said you could live anywhere the Devil was." They say, "I know, but I can't live there." That's all.

¹ Informant Ruth Holmes. See this number, p. 195.

RING-GAMES FROM GEORGIA.

BY LORAINA DARBY.

I SAW in southern Georgia a number of ring-games which I believe are peculiar to the colored children of that region. One of the prettiest is "The May-Pole Song." One girl skips about inside the ring, and at the singing of the fourth line bows to the one she chooses. Then both "jump for joy," a peculiar step rather like a clog, which outsiders find very difficult to learn. Then the song is repeated, the second girl choosing; and so on.



All around the May-pole,
 The May-pole, the May-pole,
 All around the May-pole,
 Now, Miss Sallie, won't you bow?
 Now, Miss Sallie, won't you jump for joy,
 Jump for joy, jump for joy?
 Now, Miss Sallie, won't you jump for joy?
 Now, Miss Sallie, won't you bow?

A game which is most amusing to watch is "Good Old Egg-Bread." The leader shouts one line, and the others answer with the next. The rhythm is very strong, and they stamp their feet most energetically as they circle.

Did you go to the hen-house?
 Yes, ma'am!
 Did you get any eggs?
 Yes, ma'am!
 Did you put 'em in the bread?
 Yes, ma'am!
 Did you stir it 'roun'?
 Yes, ma'am!
 Did you bake it brown?
 Yes, ma'am!
 Did you hand it 'roun'?
 Yes, ma'am!

Good old egg-bread,
Shake 'em, shake 'em!
Good old egg-bread,
Shake 'em, shake 'em!

Did you go to the lynchin'?
Yes, ma'am!
Did they lynch that man?
Yes, ma'am!
Did the man cry?
Yes, ma'am!
How did he cry?
Baa, baa!
How did he cry?
Baa, baa!

Did you go to the wedding?
Yes, ma'am!
Did you get any wine?
Yes, ma'am!
Did you get any cake?
Yes, ma'am!
How did it taste?
So good!
How did it taste?
So good!
Good old egg-bread,
Shake 'em, shake 'em!
Good old egg-bread,
Shake 'em, shake 'em!
Bow, Mr. Blackbird, bow, Mr. Crow.
Bow, Mr. Blackbird, bow no mo'!

Similar to this is "Way Down Yonder."

Way down yonder
Soup to soup!
Where dem white folks
Soup to soup!
Just singin' an' prayin'
Soup to soup!
Tryin' to make man
Soup to soup!
Biscuits hot
Soup to soup!
Corn-bread cold
Soup to soup!
Thank God Almighty
Soup to soup!
Just give me a little mo'
Soup to soup!

In "Old Green Field," too, the leader and the ring sing alternately. One inside chooses, and the action follows the words.

Old green field,
Rock to your love!
Old green field,
Rock to your love!
Tell me who you love!
Rock to your love!
Tell me who you love!
Rock to your love!

O Miss ———! your name is called.
Come, take a seat right beside your love!
Kiss her once and let her go.
Don't let her sit in this chair no mo'.
Old green field,
Rock to your love!
Old green field,
Rock to your love!

"Take Your Lover in the Ring" plainly dates from slavery times.

My old mistress promised me
Before she died she would set me free.
Take your lover in the ring.
I don't care!
Take your lover in the ring.
I don't care!
Now she's dead and gone to hell.
I hope that devil will burn her well!
Take your lover in the ring.
I don't care!
Take your lover in the ring.
I don't care!
It's a golden ring.
I don't care!
It's a silver ring.
I don't care!

In "High O" the action is very swift. A girl skips quickly once around inside the ring, chooses another, and takes her place.

In come another one,
High O!
A mighty pretty little one,
High O!
Then get about, go!
High O!
Then get about, go!
High O!

Perhaps the most charming of all is "This Lady wears a Dark-Green Shawl." The action is carried out by two in the centre, choosing as in the other games, in turn.



This lady she wears a dark-green shawl,
A dark-green shawl, a dark-green shawl.
This lady she wears a dark-green shawl—
I love her to my heart!

Now choose for your lover, honey, my love!
Honey, my love! honey, my love!
Now choose for your lover, honey, my love!—
I love her to my heart!

Now dance with your lover, honey, my love! etc.
Throw your arms 'round your lover, etc.
Farewell to your lover—etc.

KALAMAZOO, MICH.

FOLK-TALES COLLECTED AT MIAMI, FLA.

BY ELSIE CLEWS PARSONS.

Nos. 1-13 *a* were told me by George Washington. Born in 1850, he grew up in Manatee County, Florida. His mother was a Virginian; his father, a native of Charleston, S.C. They were married in Charleston. Then the wife was sold down to Manatee County. Her husband ran away from his master and followed her. His master recovered him, but subsequently sold him for eighteen hundred dollars to the owner of the wife. Nos. 13 *b*-16 were told by Scott Payne. He was born in 1863 at Tallahassee, Fla., and came to Miami in 1896. He was, he said, "'bout de oldes' citizen."

I. NO TRACKS OUT.

De dogs held a convention. Up came de fox. Says de dog to Mr. Fox, "We had a convention las' night. An' we decided not to bother with the fox any mo'." De dog says to Mr. Fox, "You may go on." De fox den says to Mr. Dog, "Kent I git a hen?" — "Yes, you may." But Mr. Fox said to de dog, "I hear a barkin' behin' me." — "Oh," says Mr. Dog to de fox, "We have agree to disagree. You better run along an' let de hen go." De dog said to Mr. Fox, "The reason why I said let him go, because you all tracks goin' an' none comin' back."¹

2. TAR BABY.

De rabbit said, "I see a boy sittin' up yonder. What is that?" — "Oh!" said, "it's simply a boy. Are there any harm in him?" — "No." — "May I go an' hit him?" — "Oh, yes!" De rabbit walks up to de tar boy an' slaps him. Dat han' got fastened. "Oh!" he says, "I have another one." He taps him with that, an' that got fastened. "Oh!" he says, "I have another one." He tap him with that, an' that got fastened. "Oh!" he says, "the fou't more powerful than all." He slap him with that one. That got fastened. He says, "O boy! if you will let me go, I'll never come to see you any mo'." He says, "I see now that you are not a tar baby, but a devil-ketcher."²

3. AHSHMENS AT DE WELL.³

One said to the oder, "Let me go an' ketch hold de winders. So on we will go an' ketch each oder until we reach de water." When de

¹ See this number, p. 175. ² See this number, p. 171. ³ Title given by narrator.

twelf' one got down to de level feet, de one who had hol' de winder said, "O Pat! let me take my han' aloose an' ketch a fresh hol'." An' de one at de bottom said, "Pat, I'm drinkin' de mos' water, because I'm at de bottom."¹

4. DE DEER AN' DE HUNTING' MAN.²

He says, "You go to de stand whiles I go an' drive; an' when he come out, you shoot him." De deer came by. De huntsman come up and ask him, "Did you see him come by?" — "Yes, I did." — "Why didn't you shoot him?" — "Because he came by with a chair on his head. An' de reason I didn't shoot him, de rate he's at, he will soon kill himself." — "About how many knots you think he was makin' an hour?" — "Oh, about forty knots an hour." — "Where do you think he's at now?" — "At Philadelphia." — "What did he hit dere?" — "Big Clarence pos'." — "How long you think he will be in dyin'?" — "Oh, he's dead now."

5. ON THE DEER'S BACK.

Two Ahshmen went huntin'. They came across a deer asleep. Pat with the axe an' he jumped on de deer's back. De deer awoke from his sleep, an' he run off. Pat on de deer's back hollered back to his pardner, an' says, "Pat, the Devil has got me at las'! Now, tell me, Pat, what side mus' I hit him on?"

6. SAMSON AND SATAN.

Satan said to Samson, "They tell me that you are the strongest man in the world." Samson says, "Yes, I s'pose I am. Let us to-day try our strength." Satan said to Samson, "I will fus' try de hammer dat knock upon anvil." Samson says to Satan, "T'row dat hammer up, see how high you can t'row it." He t'rowed it seventy-five miles. Samson says, "Why, Satan, have you another hammer?" He says, "Why, yes!" He says, "What's the name of that hammer?" — "De one dat we wel's ahn (weld iron) with." He says, "How high can you t'row dat one?" — "Oh," he says, "'bout a hundred miles." — "Oh," he says, "you can't t'row at all. I t'ought you was a man." He says, "Now, Satan, you stan' back! you ahn't a man at all." Samson steps an' takes up de anvil an' looks up ter de skies, an' said, "Michael an' Rafeel an' all de holy angils," he says, "stan' back, because here comes de anvil!" An' when he swing de anvil twice, Satan said to Samson, he said, "Don' do that! Save heaven an' de hos'." He said, "If you knock 'em outer existence, what shall we do fe livin'?"

¹ Compare W. A. Clouston, *The Book of Noodles* (New York, 1888), pp. 46, 47.

² Title given by narrator.

7. ME TOO.

De man got frightened at de ghos'! He leetle Fido dawg wid him. De man he ran, de leetle dawg behin' him. De man got tired an' stopped, an' said, "I'm tired." De leetle dawg said, "Me too." Said, "Fido, I didn't know you could talk. Let's us go furder."¹

8. THE DAMAGED LOCOMOTIVE.

'Bout a man who got drunk an' lay on de side de railroad. He lays his han' across de steel. He was asleep an' forgot about de train comin' dat way. De train come along, cut off his arm. His pardner said to him, "What do you want me to do? Mus' I go an' get a doctor?" He said, "No, go an' get my lawyer." — "What fer?" He said, "I have run over de locomotive an' knock off one of de drivers. De reason why I want a lawyer, I want to enter suit between myself an' de locomotive. I think I have damaged de locomotive. I want to pay de damage." Got de lawyer. "De locomotive sued me for damage." — "What was de charge de locomotive heve against you?" asked de lawyer. "I broke de driver." — "De State attorney wants to know from me what is de driver." He said, "Dat t'ing dat you tu'n over." — "Did you ketch de driver in you han'?" — "I did, si'." — "What did you do to de driver?" — "I car'ed it home with me, si'." — "What did you do when you got home?" — "I put it in my trunk, si'." — "What did you do with the arm you said de driver cut off?" — "I put it in de trunk wi' de driver." — "How much did it cost you to injur' dat locomotive?" — "It jus' cos' me my arm, si', dat's all."

9. AFTER SEVEN YEARS.

This man was named Logan. His wife was wery sick. Sent Mr. Logan in haste fur de doctor. He went in haste, an' staid seven years. An' when he came back, he came in such a hurry till he fell down an' broke his jug. When he got at de house of his sick wife, he ask, "Is my wife yet alive?" Says, "Lor', she has a strong constitution to live dat long." He goes in to speak to his wife. "Husban', why you tarr' so long?" — "I was in hopes, wife, by dis time, I was in hopes dat you were dead, because my second wife was out dere in de garden now." — "Tell her to come in." — "Good-mornin', Mis Rollin!" Second wife says, "Good-mornin', Mis Rollin!" back. Says Mis Rollin de fus', "How you gettin' long?" — "Oh," she said, "Gettin' 'long fine." She says, "Is dat so! Ken you an' me both be married ter de same man an' agree?" — "We ken on conditions, provided dat you sleep in a separate room to yerself, an' Mr. Rollin an' I be

¹ See this number, p. 195 (No. 52).

in a room ter ourselves." Said, "Another t'ing, you get out of my house! because dis is my house." — "All right, Mis Rollin, I go, but I see Mr. Rollin later."

IO. IN THE BRIAR-PATCH.

Fox says, "I t'row you in de briar-patch." — "Oh," he says, "brother Fox, please don' t'row me in de briar-patch!" — "Oh, I'se going to t'row you in 'gardless of what might be de result of my t'rowin' you in it, 'cause I don' like yer." De fox takes up de rabbit. "Please," he says, "don' t'row me in de briar-patch, please, si'!" Fox t'row de rabbit in de briar-patch. Rabbit stud at de edge of de briar-patch an' looked at de fox. He says, "Brother Fox, do you know dat dis is my house? Good-mornin', sir!"¹

II. THE BOY AND THE COLT.

De colt was at de river drinkin' water. De boy hid hisself way in de bushes. De boy said to hisself, "What a good time I'm goin' to have terday shovin' dat colt inter de river!" De boy didn't know at dat time dat while de colt was drinkin' water, he had one eye upon de boy. De boy makes a lunge at de colt. De colt see de boy comin' to him. De colt step aside an' t'row hisself into de river. After much scramblin' an' scufflin', de boy got out de river. De boy said to hisself, "It is a good thing dat I laugh befo' I lunge at de colt, because dere was no time to laugh in de river."

12. DE TERPIN AN' DE BOY.²

Now, de terpin was on a log. An' de eye dat de boy could see was shut. De terpin eye that he had on de boy was open. De boy stepped into de pond, an' he walks up ter ketch de terpin. When he sees de terpin, de terpin sees him. He hollers ter people on de sho', "Come an' he'p me ketch de terpin, because de terpin got me, an' he'p us ter tu'n de terpin loose!"

13. THE RACE.

De terpin had a race with de rabbit. De terpin go long at each mile-pos'. De rabbit he ran to de secon' mile-pos'. He see de terpin. He says, "Broder Terpin, I will go an' take a leetle nap an' git me dinner. I beat yer at de en'." While de rabbit takin' a nap, Terpin studyin' him over. Placed anoder terpin at de third mile-pos'. Rabbit still asleep. Rabbit awoke from his sleep. He see a terpin at de fou't' mile-pos'. Jumps out ter go. "Oh, I lef' it behin' me!"

¹ See this number, pp. 171, 181.

² Title given by narrator.

not knowin' dat a terpin was at de fif' mile-pos'. When he got to de fif' mile-pos', de terpin was dere. "Oh," de terpin said to brother Rabbit, "while you was nappin' an' eatin' dinner I was studyin' on him." But de rabbit failed to know the secret of de terpin convention. Dey met de night befo' de race, an' plotted to place a terpin at each mile-pos'. De agreement was in de terpin convention also, when dey see Rabbit comin', dat dey was to go in de groun', so dat Rabbit wouldn't see de terpin. But when he reach at de fif' mile-pos', he seen de terpin, because it was agreed among de terpin at de fif' mile-pos' he would not go in de groun' so dat de rabbit could see him. So de rabbit would consider to himself, "While I was asleep an' eatin' dinner, de terpin¹ kep' goin'."

(*Second Version.*)

Dey had a race, an' dey had miles posts, an' dey had ten miles to run. De gopher placed a gopher at every mile-pos'. Dey start, an' he say, "Here dere, gopher, are you ready?" An' he say, "Yere, I'm ready." So dey started. Nex' pos' he said, "Gopher, wha' are you?" An' Gopher said, "I'm right here." De nex' mile-pos', "Here dere, Gopher, are you dere yet?" — "Yere, I been here long time. I'm waitin' on yer." So dat's de reason he don't like a gopher to-day. He stump him when he meet him. De gopher out-tricked him.

(*Third Version.*)

De rabbit an' de wolf was to have a race. So de rabbit he takes his other rabbits an' placed them on de mile-poses. When he got ready, he say, "O Brur Wolf! le's go from here!" He say, "You dere?" He say, "Yere, I been here long time." He say, "Brur Rabbit, what make your eyes so big?"² — "By Gawd! dey always been big."

I4. FATAL IMITATION.

De rooster was outside one day wi' his head tucked under his wing. De rabbit met de rooster, an' he says, "Look here, brur Rooster! I met you de oder day, an' yer head was off." He say, "How was dat?" — "Oh," he say, I had de ol' lady chop my head. I jus' lay it aside so I could sun it." An' de rabbit he thought he could play de same trick, so he went home an' tol' his ol' lady to chop his head off. So dat was de las' of his head. The rooster was smarter than the rabbit was.³

¹ See this number, pp. 174, 214.

² Compare MAFLS 2 : 25 (VII).

³ See this number, pp. 190, 237.

15. BIG FRAID AND LITTLE FRAID.

Once de man had a monkey. He had a boy who was never scary. He always says to his boy, "Why don't you go an' drive dem cows up befo' it git late?" He says, "O Popper! I'm not scary, be late, be dark any time. I'm not scary." So de ol' man he allow he'd go to de bed an' take a sheet off de bed to go to scare de boy. So de monkey he t'ought he'd do the same trick. So he went to de table an' he got de white tablecloth. So while de ol' man was sittin' on de big en' of de log, de monkey was sittin' on de en' behin' de ol' man. So he says, "Yond's a ghost, hum! Oh, dere's two of 'em!" So instead of the ol' man scarin' de boy, de boy scare de ol' man. "Run, big fraid, little fraid will ketch you. Can't you run?" Den de ol' man fell in de do', an' de monkey on top of him scared to death.¹

16. GOD AND MOSES.

Said a fellow named Moses, an' he was prayin' to God to take him out de world. An' while he was prayin' to God to take him out de worl', "Who dere?" — "Moses." — "Who dere?" — "God." — "What God want?" — "Want po' Moses." — "Who?" he said. "God." — "Moses hain't here, his wife here, his wife do as well." — "Come here, Moses, an' go to God." Say, "Where my shoes?" — "You know where you shoes are. Dey under de bed dere." — "Where's my hat?" — "You know where you hat is. You go git it." — "O God! stan' one side! you so high, I can't go over you. You so wide, I can't go around you. You so low, I can't go under you. Stan' one side!" Den he stood one side. Him an' God, what a race den dey had! An' he jumped over a high railin' fence, an' de fence fell on him, an' he said, "Get off me, God, get off me!" An' God never did get off.²

NEW YORK.

¹ See this number, p. 172.

² Compare Harris 3 : IV.

FOUR FOLK-TALES FROM FORTUNE ISLAND, BAHAMAS.¹

BY W. T. CLEARE.

I, 2. BARTERING MOTHERS; THE BURIED TAIL.²

ONCE upon a time there were two good old friends, b'o Boukee and b'o' Rabby. The times were so hard, that they couldn't get anything to eat. B'o' Rabby say to b'o' Boukee, "Let us sell our moders." B'o' Boukee say, "All right." B'o' Rabby say, "You tie your moder with chain, and I tie my moder with string." After doing this, they started off. When dey arrived in de bush, b'o' Rabby say, "B'o' Boukee, beat your moder, make her walk faster, and I will beat my moder." B'o' Rabby got one stick and beat his moder, and de string broke and his moder run away. B'o' Rabby commenced to cry, and say, "My moder gone." And he told b'o' Boukee go sell his moder. B'o' Boukee say, "All right. You stay here until I comes back."

B'o' Boukee sold his moder for a horse and cart loaded with provisions, and he start back to b'o' Rabby. B'o' Rabby say, "B'o' Boukee, you hear de news?" B'o' Boukee say, "I ain't hear no news." B'o' Rabby say, "One big ship come in the harbor dere. You go run, and leave de horse and cart with me. I will mind it fur you go see. You can run furder than me." So B'o' Boukee started to run, and b'o' Rabby jump in cart and make horse run for his house. He chop up the cart for fire-wood, he put provisions under the bed, and cut off the tail of the horse and make him run away. He took the tail and a pick-axe and shovel, and went back where b'o' Boukee started to run. When b'o' Boukee come back, he find b'o' Rabby digging. "What you doing?" he say. "Digging you horse," b'o' Rabby say. "See his tail I holding on to?" B'o' Rabby and b'o' Boukee dug and dug, but the tail broke whenever they pulled. B'o' Rabby say, "I tired. I going home. You come with me, b'o' Boukee, and I will give you some flour I have." B'o' Boukee went, and b'o' Rabby gave him some flour from under the bed. B'o' Boukee look. He say, "Dis looks like my flour." B'o' Rabby say, "You got mark on your flour. I gib you a little flour to eat, and you

¹ These tales were told by Da Costa, a Negro about thirty years of age. He and his people are natives of Long Cay, Fortune Island.

² Compare Harris 1 : XX; Harris 2 : XXXIX; G. W. Dasent, Tales from the Norse, App. "Anansi and Quanqua" (New York and Edinburgh, 1904); for Italian and Norse variants, Jahrbuch f. Romanische v. Englische Literatur, VIII (1867): 249-251; see also this number, pp. 230-231. — E. C. P. For fuller titles see Bibliography on. p. 170.

say this is your flour. I'se no t'ief. Get away from my door!" He then kicked b'o' Boukee, and b'o' Boukee run, and see me, and told me that b'o' Rabby stole his grub.

3, 4. DEAD OR ASLEEP;¹ GETTING THE OTHER FELLOW TO TAKE YOUR PLACE.²

B'o' Rabbit and b'o' Bear fell out, so b'o' Bear say when he met b'o' Rabbit there would be trouble. When b'o' Rabbit saw b'o' Bear coming, he move along. One day b'o' Rabbit was going down de road. He met one hoss sleeping. He look, and see b'o' Bear way off. He holler, and say, "B'o' Bear, make haste, come so!" B'o' Bear walk fast. B'o' Rabby say, "B'o' Bear, come! I show you one dead hoss." B'o' Bear say, "The hoss be sleeping, sure." B'o' Rabbit say, "You stronger than me. You hold his tail, and I will beat him with stick." B'o' Bear got hold of de tail; but b'o' Rabbit say, "De tail might slip. Let me tie your hands." B'o' Bear say, "All right." B'o' Rabbit then went and cut stick and commenced to beat the hoss, and de hoss flew up and run with b'o' Bear to his tail. B'o' Rabbit he sing out, "Hold the hoss, b'o' Bear! Don't let him go!" But b'o' Bear could not hold the hoss. By-by the string broke and b'o' Bear let go of the hoss, and b'o' Rabbit run for the bush and hid close to a field belonging to one b'o' Nanza.

Now b'o' Nanza had one trap set in de field, and b'o' Rabbit got cot. B'o' Bear say, "Ah, I cot him now. Why he stand in the field? I go see."—"B'o' Rabbit," he say, "why you stand in de field?" B'o' Rabby say, "I watch dis field for ten pence an hour, but," he say, "B'o' Bear, I want go to dance. You want dis job?" B'o' Bear say, "Done." B'o' Rabbit say, "You pull dis t'ing open so I can get my leg out and then you can get in." B'o' Bear did so and the trap cot him, and b'o' Rabbit run away and go tell b'o' Nanza that t'ief stole his corn. B'o' Nanza run. He find b'o' Bear in de trap. "What you do here?" he say. "Watching dis field for ten pence an hour," he said. "All right," b'o' Nanza say, "you watch until I get back." B'o' Nanza went home, got a pot of hot water, and when he get back he threw de hot water over b'o' Bear, and b'o' Bear jumped and left his trousers and run home and say b'o' Rabbit stole 'em while he was in the sea.

FORTUNE ISLAND,
BAHAMAS.

¹ Compare Harris 2: II, XXXVI. — E. C. P.

² MAFLS 2 : 89; Jones, LII; Harris 1 : XXIII, XXIX; Harris 2 : XXXI, XXXII; "Folk-Tales from Georgia" (JAFL 13 : 22, IV); Folk-Lore Record, 3 [pt. 1] : 54 (Jamaica); "Stories from Tuxtepec, Oaxaca" (JAFL 25 : 200-202); "Notes on Mexican Folk-Lore" (JAFL 25 : 205, 236); E. Cosquin, *Contes Populaires de Lorraine*, X, XX, LXXI; Bolte und Polívka, *Anmerkungen zu den Kinder- u. Hausmärchen der Brüder Grimm* (Leipzig, 1913), LXI; this number, p. 237. — E. C. P.

TEN FOLK-TALES FROM THE CAPE VERDE ISLANDS.

BY ELSIE CLEWS PARSONS.

THE following tales were collected from Portuguese-Negro immigrants resident in Rhode Island and Massachusetts. They represent a fragment of what may be called the Lob and Subrinh cycle of tales, the Cape Verde Islands variant of the familiar cycle of the ill-matched companions,— the one, big, greedy, and dull; the other, little, temperate, and quick. Boukee and Rabbit of the Bahamas are exact counterparts, for example, of Lob and Subrinh.

The Portuguese dialect is that of Fogo Island, my very helpful interpreter and teacher being a Fogo-Islander, Gregorio Teixeira Silva.

I-2. BARTERING MOTHERS; THE BURIED TAIL.

Un bes ten̄ba grand' fom' na terr'. Lob' purgunta Pedr', "Pedr', milho' nu ba bend' nos ma' pa' milh'?" — "Nhor', si'," e Pedr' cuntina, fral, "ma' de nho é mas fort' de qi de me. Nho marral na cord' de coc', me un ta marr' de me cu cord' de fale." Pedr' fra se ma', "Oh ma', un 'ranj' pa' nu ba cidad' bend' nos ma' pa' milh'. Oqi nu ba na sert' cab', nha ta puxa, nha ta scapa, nha ta ben cas'." Depo's ma' de Pedr' ja scapa, ell' corr'. Pedr' fra Lob', "Milh' qi nu bend' ma' de nho, nu ta usal prumer', depo's un ta ba pega' nha ma', nu ta ben bendel." 'Es ba na lugar unde qi staba pob'. Alli 'es bend' Lob' ma' pa' quat' sac' de milh'. Lob' pega burr'. Ell' caraga de milh' na cost'. Ell' fra Pedr' pa' ba pa' diant' cu burr'. Pedr' ba cu burr' pa' dent' de lam' na bera de riu. Ell' cort' burr' rab', ell' unterra na lam'. Ell' dixa pont' for'. Depo's ell' ben pa' traz, ell' chuma Lob' cuma burr' ja unterra dent' de riu. Lob' tra se casac'. "Unta puxal for'," ell' fra. Ell' peg' na rab'. Pedr' peg' tambe'. Ell' fase cuma ell' sta judal, ma' Lob' ta puxa pa' riba Tubinh'¹ ta puxa p'ra baxo. Assi' un poco Pedr' larg' rab' e Lob' tomba dent' de riu. Ell' fog'a.

[Translation.²]

Once there was a great famine in the land.³ Lob asks Pedr, "Pedr, shall we sell our mothers for corn?" — "Yes, Señor;" and Pedr goes on to say, "Your mother is stronger than mine. Tie her with a rope.⁴ I'll tie mine with ravellings." Pedr says to his mother, "O mother! we have

¹ See p. 233, note 2.² Informant, José Campinha of San Anton. See this number, pp. 228-229.³ Variant: There was no rain. Lob and Tubinh gathered no crop, and they had been hungry for three days. (Fogo.)⁴ Made of cocoanut-fibre.

made a plan to go to town to sell our mothers for corn. When we go a certain distance towards town, do you pull away, escape, go home." After Pedr's mother has run away and escaped, Pedr says to Lob, "The corn we get for your mother let us first use, then we will get my mother, we will sell her."¹ They went on to a place where there were people. There they sold Lob's mother for four sacks of corn. Lob gets *burros*, he loads the corn on their backs. He tells Pedr to go ahead with the *burros*. Pedr goes with the *burros* to the mud on the side of the river. He cuts off the tails of the *burros*. He buries them in the mud, he leaves their tips out. Then he turns back. He calls to Lob that the *burros* are stuck in the river. Lob takes off his coat. "We'll pull them out," he says. He takes hold of a tail! Pedr takes hold too, he makes out he is helping. But as Lob pulled up, his nephew pulled down. After a little Pedr let go the tail, and Lob fell into the river. He was drowned.

3-5. THE BIRDS TAKE BACK THEIR FEATHERS; THE INSULT MIDSTREAM; PLAYING DEAD.

Er' un lob' e un tubinh'. Tenba un' balh' na lheu. Tubinh' ungana Lob'. Ell' fral cuma er' fest' e ca balh'. Lob' pedi pas' pa' pistal penn' pa' ell' pode ba es' fest' na lheu. Pas' dal penn'. Ell' ba lheu. Nobe hor', balh' cunça. Lob' staba cu raib' pamode é balh' e ca fest'. Lob' purgunta Tubinh' se ca ten nad' qi cume? Tubinh' raspondel, "Nao, es' é ca fest', é balh'." Prumer' qi balh' é Corb'. Lob' cu raib' cunça cant', —

"Corb' pret'
Bu cuda ma bo é gent'.
Bo é bunit'
Se bu ca ta staba
So ta grabata milh' de gent' na cob'."

Corb' tumal se penn'. Sugund' sahi ta balh' é Manelob'. Lob' cant', —

"Manelob'
Bu cuda ma bo é gent'.
Bo é bunit'
Se bu ca ta staba
So ta bisia burr' cu cabr' mort' pa' bu cume."

Manelob' tumal se penn'. Out'o ta balha é passadinh'. Lob' cant', —

"Passadinh'
Bu cuda ma bo é gent'.
Bu ca olh' pa' qel bu boc' brumelh'
Se ca hera pa' bu boc'
Bo hera bunit'."

¹ Variant: Lob, who had his mother tied on a four-inch rope (or the biggest rope in the world), warns Tubinh his mother will jerk away. When she does, Lob says he is not going to give Tubinh any of the corn and beans he will get for his mother. He gets six sacks of corn. (Fogo.)

Pasadinh' tumal se penn'. O't'o ta balha é Chinchirot', —

“E bu Chinchirot'
Bu cuda ma bo é gent'.
Bu ca rapara pa' bu bariga grand' e pe dalgad'
Se ca hera pa' quel
Bo hera bunit’.”

Chinchirot' tumal se penn'. Out'o ta balha é Sotador. Lob' cant', —

“E bu Sotador!
Bu cuda ma bo é gent'.
Si bu ca ta staba traz de galinh' de gent' tud' hor'
Bo hera bunit’.”

Sotador tumal se penn' que ell' daba ell'. Out'o ta balha é Galinh' de Gine. Lob' cant', —

“Bu Galinh' de Gine!
Bu cuda ma bu é gent',
Ma' bu ca rapara pa' quel bu cabeç' sec'.
Se ca pa bu cabeç'
Bo hera bunit’.”

Galinh' tumal se penn'. Seis hor' de palmanhan, balh' caba', tud' 'es ba pa' ses cas'. 'Es dixa Lob' ell' so' na lheu. Lob' cunça ta chora. Nes hor' ben ta passa Tia Peix' Caball'. Ell' purgunta Lob,' “Cusa qi bu ten?” — “Pas' pistan ses penn', un ben balh', ora qi manxe, 'es tuma ses penn', 'es ba, 'es dixan 'li me so'.” Peix' Caball' fral, “Se bu ca hera malbad' un ta lebabu pa' terr'. “Lob' prometel, “Se nha leban pa' nha terr', un ta paga nha ben.” — “Bon, salta na nha cost'.” E peix' cunça ta nada' pa' terr'. Na metad' de caminh', Lob' fra, “O qi grand' mama! O qi un chiga terr', un ta rincal un del for'.” Peix' Caball' purguntal, “Cusa qi bu fra?” — “Nada, un fra ma bu é nadader'.” 'Sim qi 'es chiga terr', Lob' bua na terr', ell' rincal un mama squerd' de Peix' Caball'.

Peix' Caball' fica detad' na prai', ta chora. Tubinh' ben ta passa, ell' purguntal cusa qi ell' sta chora'. Peix' Caball' fra Tubinh', “Un tras Lob' de quel lheu, 'sim qi ell' chiga terr' ell' rincan nha mama.” Tubinh' fral, “Se bu ta pagan algun cusa, un ta po nha Ti' Lob' dent' de bu mon.” — “Tia Peixe Caball' fral, “Se bu po Lob' na nha mon, un ta pagabo cusa qi bu pedin.” Tubinh' ba pa' cas'. Ell' chiga pert' de cas', ell' chuma, se mulhe' rixo. Ell' fral, “Panh' fac', machad', tagara, nu ba pa' bera mar' mata' un bac' qi sta la detad'.” Lob' staba pert', ell' obi, ell' fra, “Tubinh', quel bac' é de me e ca de bo, un dixal 'li. Se bu po mon nel, un ta dabo un tir'.” Antan Lob' fra se mulhe', “Panh' nha fac', machad', tagara, nu ba pa' prai'.” Ell' chiga prai', ell' subi riba de Peix' Caball' pel mata'. Peix' Caball' pegal na un pern', lebal pa' mar'. Mulhe' de Lob' bira ta chora,

Lob' chumal, "Mulher, ca bu chora, ell' sta brinca cu me, ell' ca ta fasen nada." Peix' Caball' murgulha cu ell' pa' fund'. 'Es ben riba, Lob' olha mulher ta chora. Ell' fral, "Ca bu chora, ell' sta brinca cu me. Se ell' ba fund', ell' ca ben mas, antan chora." Peix' Caball' murgulha mas fund'. Lob' quas' fogad'. Ell' chuma se mulher, ell' fral, "Chora, ago é hor' de chora', es' é ca brincadera." Peix' cre ranjal. Ell' murgulha cu ell' pa' fund'. E 'li é fim de 'Nho' Lob'.

[Translation.¹]

There was a wolf and a *tubinh*.² There was going to be a dance on an island. Tubinh fooled Lob; he told him how it was a feast, not a dance. Lob asked the birds to give him feathers so he could go to the feast on the island. The birds give him the feathers, he goes to the island, at nine o'clock the dance starts up. Lob is in a temper because it is a dance, not a feast. Lob asks Tubinh, "Is there nothing to eat?" Tubinh answers, "No, this isn't a feast, it's a dance."³ The first to dance was Crow. Lob, in a passion, begins to sing,⁴—

"Black Crow!
You think you are somebody,
You are fine
If you were not digging up people's corn in the ground."

Crow takes from him his feather. Next to dance is Manelob.⁵ Lob sings,—

"Manelob!
You think you are somebody,
You are fine
If you were not on the lookout for dead donkeys and goats to eat."

Manelob takes from him his feather. Next to dance is Bluejay. Lob sings,—

"Pasadinha!
You think you are somebody.
You do not see your own red mouth.
If you did not have your mouth,
You would be fine."

¹ Informant, Pedro Teixeira of Fogo. See this number, pp. 177, 178, 198, and especially Pub. Folk-Lore Soc. 1904: No. XL. For No. 3 see Braga, *Contos tradicionaes do povo portuguez*, p. 67. For No. 5 see also G. McC. Theal, *Kaffir Folk-Lore* (London, 1886), 115-116; Jacottet 1: 14-16. For full titles see Bibliography, p. 170.

² *Tubinh* (*Xubinh*) is dialect for *subrinho* ("nephew"). The creature referred to is known to be the nephew of Wolf (Lob); but the kinship term is used, as in this instance, as a generic term, or more commonly as a proper name. In some of the islands Tubinh is called Pedr.

³ It is customary, however, to serve *canja* (a stew of hominy and rice and chicken) before midnight at a *balh*, and black coffee at 4 A.M. A dance may begin at any hour, even in the morning, and it may last two or three days.

⁴ Although my informants did not sing, Lob's insults to the birds, they said, are usually sung.

⁵ Manelob da Silva. "Mané" is dialectical for "Manuel." "Manuel, wolf of the wood," appears to be the island sobriquet for "vulture."

Bluejay takes from him his feather. Next to dance is Chinchirot'.

"And you, Chinchirot'
You think you are somebody,
You don't see your big belly, your (?) leg.
Were you not thus,
You would be fine."

Chinchirot' takes from him his feather. Next to dance is Hawk. Lob sings,—

"And you, Satador!
You think you are somebody.
If you were not always after people's chickens,
You would be fine."

Hawk takes from him the feather he had given him. Next to dance is Guinea-Hen. Lob sings out,—

"You, Galinh' de Gine!
You think you are somebody;
But you don't see your own measly head.
If you didn't have your head,
You would be fine."

Hen takes from him her feather. At six in the morning the dance was over, everybody went home and left Lob on the island. Lob began to cry. Just then there came by aunt Peix' Caball'.¹ "What's the matter with you?" she asks Lob. "The birds loaned me their feathers. I went to the dance, then . . . they took their feathers, they went, they left me alone." Peix' Caball' said, "If you were not so bad, I'd carry you to your country." — "If you take me to my country, I'll pay you well," promises Lob. "Well, jump on my back!" and the fish began to swim to land. Half way across, Lob says, "Oh, what big breasts! When I get ashore, I'm going to bite one of them off."—"What's that you say?" asks Peix' Caball'. "Nothing, I said you were a swimmer." As soon as they make the shore, Lob jumps on the ground, tears off the left breast of Peix' Caball'.

Peix' Caball' lies crying on the beach. Tubinh passes by, he asks her why she is crying. Peix' Caball' says to Tubinh, "I brought Lob across from that island, as soon as we landed he tore off my breast."—"If you pay me something, I'll put uncle Lob into your hands," says Tubinh. Aunt Peix' Caball' says, "If you put Lob into my hands, I'll give you whatever you ask."

Tubinh starts for home. He nears the house; he calls out to his wife, "Get knife, *machad, tagara*,² we go down to the sea to kill a cow lying there!" Lob was close by; he hears; he says, "Tubinh, that cow is mine, it is not yours. I left her there. If you put a hand on her, I put a shot into you." Then Lob says to his wife, "Get my knife, *machad, tagara*, we are going to the beach!" He reaches the beach, he goes up on Peix' Caball' to kill her. Peix' Caball' grabs him by the leg, she drags him into the sea. Lob's wife screams. Lob calls back to her, "Wife, don't cry! she is just playing with me, she is not going to do anything." Peix' Caball' dives down with him.

¹ Horse-fish, a creature with the head of a horse, the tail of a fish.

² A *machad* is a large knife. A *tagara* is a large wooden dish.

They come up. Lob sees his wife still crying. He says, "Don't cry! she is just playing with me. If she goes to the bottom and doesn't come up, cry *then*." Peix' Caball' dives again deeper. Lob is almost choked. He calls to his wife. He says, "Cry, this is the time to cry, this is not play." Peix' wanted to settle him. She dove with him to the bottom. And that is the end of Nho Lob.

6-10. HOLDING UP THE CAVE; FATAL IMITATION; THE TOOTHPICK;
THE PASSWORD; GETTING THE OTHER FELLOW TO TAKE YOUR
PLACE.

(6) Ti' Lob' e Subrinh' Pedr' ba pa' camp' furt' porc'. 'Es lebal dent' d'un lap', 'es fase lum', 'es po caleron riba. Ti' Lob' sint' nun jarga de lum', Pedr' no't'o banda. Qant' caleron sta quasi cusid', Pedr' panha un pedrinh', ell' tra pa' riba na cum'er' de lap'. Qant' ell' cahi, ell' fra, "Ti' Lob', lap' sta bafano, nho labanta, nho aguental." Pedr' tra caleron pa' for', ell' cume tud' comid', ell' ba, ell' dixa Ti' Lob' aguentad' na lap'. Ell' aguental tres dia, dipos ell' bua nun jarga, ell' cahi, ell' racha cabeç'. Qanto ell' ben cas', ell' purgunta se mulhe', Zabel Gonçalbe, se ell' olha Pedr'. "Nao, un ca olha Pedr'," ell' raspondel, "milho' bu largal de mon, bu sinta na cas', ell' ta matabo." —"Me qi ta matal. Me é filh' de nha pa', filh' de nha ma. Un ta matal ell'. É nha subrinh'."

(7) O't'o dia Pedr' ben pa' dent'. Ell' fra, "'Nha' Zabel, unde Ti' Lob'?" Lob' sta ungachad' bax' de cama. Ell' fra se mulhe' pa' ca fra undi ell' sta. Ell' cre pega' Pedr'. Pedr' tenba un garafon de mel qi ell' basa na se cabeç'. Qanto ell' tra se chape' Zabel Gonçalbe cuda mel era sange. Ell' pupa. Lob' sahi debax' de cama, "O nha filh', O nha filh', qen qi fasbo es' cusa?" Ell' crama pa' Pedr'. "Es' ca nad', Ti' Lob'," raspond' Pedr'. "Un fra un ome pa' dan cu machad' na cabeç' qi fasel." Ti' Lob' po mon na cabeç' de Pedr', depo's ded' na boc'. Ell' fica sustad'. Ell' chuma se mulhe' pa' panha' machad' dan cu ell' na cabeç' pa' fase' mel ben. "Dan cu ell'! Dan cu ell'!" De prumer' pancad', ell' tral sange. "Dan cu ell' o't'o bes!" ell' pupa. "Dan cu ell' o't'o bes!" Ell' dal cu ell' o't'o bes. Ell' abril cabeç' in dos. Dipos ell' ba colhe' palh' texera, balço, fedegos' pel fase' pacha pa' se cabeç'.

(8) Qanto se cabeç' ja sara, ell' sahi, ell' ba bera prai' jobe' Pedr'. Pedr' era piscado' na prai'. Lob' cunça ta coje lap' cu carangex'. Pe de carangex' entra Lob' na dent'. Pedr' qi staba na o't'o banda de prai' unde ell' olha Ti' Lob', e Ti' Lob' ca olhal. Pedr' ben pa' riba, ell' fra, "Un ben pan ben tra qel pe de carangex' pa' nho." Ell' panha picaret' pa' ell' tral ell'. "Nao cu qel, nao," Lob' nega. Depo's ell' panha barra de fer' pa' ell' tral ell'. "Nao cu qel, nao," Lob' nega. Ell' panha po. "Nao cu qel, nao," Lob' nega. "Tra nho

ell' cu nha ded'." — "Bon," 'Nho' Lob' fra. Ell' pegal dent', ell' tral un padas de ded'. "Ti' Lob', un ben pan fra nho unde que nho ta acha cudas bon pa' nho cume', "Subrinh' fral. "Ago nho morden nha ded', un ca ta fra nho." — "O, Tubinh', un ta po padas pa' tras inda qi ell' custan tra pada' de nha ded'."

(9) Pedr' leba Lob' na pont' de prai'. Staba peix' qi ta ben tudo dia oqi mar' ta ben riba ta ba p'r'a baxo qi Pedr' ta mamaba. "Fra 'mama baix' oqi nho cre, 'mama riba' oqi nho ten bastant'," Pedr' fra Lob'. Lob' fra, "Mama riba," ma' ell' ca larg', mar' ba p'r'a bax', ell' ba cu ell'. "Ma' Peix' Caball', bu sta Leban na bon caminh', ta balança na ondia," Lob' fra. Ell' lebal pa' for' pa' mar'. "Dixan ba 'go," Lob' fral, "un lenbra de Zabel Gonçalbe." — "Me un ca tenebo, bu qi tenen," raspond' Peix' Caball', "qenha é bu?" — "Me é Ti' Lob'." "Un dabo nha mama, un cuda é Pedr'. Un gosta de Pedr' pamode ell' ta sta cu mi oqi mar' sec' pa' pas' ca cumen. Des bes un ta pobo na terr'. Ma' ca bu ben mas."

(10) A ssim qi Ti' Lob' chiga terr', ell' corre pa' cas' ta jobe' Pedr'. "Unde Pedr'?" ell' purgunta Zabel Gonçalbe. "Ca bu purguntan," ell' raspondel cu raiba. "Se bu ca dixa Pedr' qeto, ell' ta matabo." Ma' Lob' sahi for' o't'o bes ta jobe' Pedr'. Pedr' staba marrad' pamode 'es pegal na furta dent' de mandiocera. "Xubrinh', cusa qi bu sta fase 'li?" Ti' Lob' purguntal. "Ten un fest' 'li," Pedr' rasponde. "'Es cre pan cume', ma' un ca cre cume', 'es marran.'" "Marran," Ti' Lob' fral, "un ta dismarrabu, bu ta marran." Lob' olha 'es ta ben cu gamela. Ell' cuda cuma 'es staba ta trasel algun cusa de cume, ell' bira ta bua' de content'. "Pedr' é dod' ell' ca cre ql cusa bon!" Dent' de gamela staba ferr' qente, é 'es chuçil cu ell'. "É ca mi, é Pedr'," ell' grit'. "E ca mi, é Pedr'!" La nun cutel' Pedr' staba saqedo ta toc' se tamborinh'. Ell' ta cant, —

"Deng deng, nha tamborinh.
Curup curup, nha parente.
Un marr' Pedr',
Un ca marr' Lob',
Lob' de cu quemad'."

'Es chuçil ql ferr' qente tres bes. "É ca mi, é Pedr'," ell' cuntina ta grita'. Depo's 'es largal, ell' ba cas'. Ell' deta pa' un sumana. Ell' fra se mulhe' cuma ell' staba na fest' ell' tuma gata. Ell' fasel caldo pa' ell'.

Sapatinh' corr' pa' mar' abax'.
Qen qe mas grand', ta ba serc'.
Qen qe mas piqinin', ta ba panhal.
Qen qe ca fic', cont' di se.

[Translation.]

(6) Uncle Lob and nephew Pedr went out into the country and stole a pig. They took it into a cave, made a fire, put on the pot. Uncle Lob sat on one side of the fire, and Pedr on the other. When the pot was almost cooked, Pedr took a little stone, he threw it up to the roof of the cave. As it fell down, he said, "Uncle Lob, the cave is coming down on us, get up and hold it up!" Pedr took out the pot; ate up all the food, he went off, he left uncle Lob holding up the cave. He held it up for three days, then he jumped aside, he fell down, he split open his head.² When he came home, he asked his wife, Zabel Gonçalbe, if she had seen Pedr. "No, I haven't seen Pedr," she answered, "You better let him go and stay home. He'll kill you." — "I'm going to kill him. I am the son of my father and the son of my mother. I'm going to kill him. He is my nephew."

(7) Next day in comes Pedr. He says, "Nha Zabel, where's uncle Lob?" Lob had hidden himself under the bed. He told his wife not to tell where he was. He wanted to catch Pedr. Pedr had a large bottle of molasses which he had dumped on his head. When he took off his hat, Zabel Gonçalbe thought the molasses was blood. She screamed. Lob came out from under the bed. "O my son, my son! who has done this thing?" he exclaimed to Pedr. "This is nothing, uncle Lob," answered Pedr. "I told a man to give it to me on the head with a *machad*, which he did." Uncle Lob put his hand on Pedr's head, then his fingers into his mouth. He was astounded. He called to his wife to get the *machad* to give it to him on the head to make the molasses come. "Give it to me, give it to me!" At her first blow she drew blood. "Give it to me again!" he cries. "Give it to me again!" She gave it to him again. She split his head in two. Then she went and collected *pailh teixeira*, *balsam*, and *fedigosa* to make a plaster for his head.

(8) After his head had mended, he started out to the beach to find Pedr. Pedr was a fisherman on the beach. Lob began to pick up and eat snails and crabs. A claw stuck in Lob's teeth. Pedr, who was at the other end of the beach, where he saw uncle Lob, and uncle Lob didn't see him. Pedr came up, and said, "I've come to pull out that claw for you." He took a pick-axe to take it out. "No, not with that," objected Lob. Then he took an iron bar to take it out. "No, not with that," objected Lob. He took a stick. "No, not with that," objected Lob. He said, "I will take it out with my fingers." — "Good," said *Nho* Lob. He closes his teeth, he takes a piece out of the finger. "Uncle Lob, I came here to tell you where you could get something good to eat," said Subrinh. "Now you've bitten my finger, I won't tell you." — "O Xubrinh! I'll put the piece back, even if I have to take a piece out of my own finger."

(9) Pedr takes Lob to the end of the beach. There was a fish which came in and out every day with the tide, and which Pedr used to nurse. "Say, 'Mama bax' when you want her, 'mama riba' when you've had enough," Pedr said to Lob. Lob said "Mama riba," but he wouldn't let go; and as

¹ Informant, Matheus Dias of San Anton. For No. 6 see Harris 3: LIV; Jacottet 1: 44, n. 1; Theal, p. 113; Boas, "Notes on Mexican Folk-Lore" (JAFL 25 [1912]: 206, 237); K. T. Preuss, Die Nayarit Expedition (Leipzig, 1912), 1: 290. No. 7 as well as No. 10 are patterns from the cycle of Big Klaus and Little Klaus, or, to use the Cape Verde names, of Jonson and Jonsinh. For No. 7, see this number, pp. 190, 226; for No. 10, p. 229.

² Variant: "I came by there yesterday, and saw him still holding it up" (Fogo).

the tide went out, she went out with it.¹ "Mother Peixe Caball", you are carrying me on a good road, rocking among the waves," said Lob. She took him far out to sea. "Let me go now!" said Lob, "I remember Zabel Gonçalbe." — "I haven't got you, you've got me," rejoined Peixe Caball". "Who are you?" — "I'm uncle Lob." — "I gave you my breast, thinking you Pedr. I like Pedr because he stays by me when the tide is low against the birds who would eat me. This time I'll put you ashore. But don't come again."

(10) As soon as uncle Lob reached land, he ran home to find Pedr. "Where is Pedr?" he asked Zabel Gonçalbe. "Don't ask me," she answered in a temper. "Unless you leave Pedr alone, he will kill you." But Lob started out again to find Pedr. Pedr was tied up because they had caught him stealing in a *mandiocera*.² "Xubrinh, what are you doing here?" asked uncle Lob. "There's a *festa* on here," answered Pedr. "They want me to eat, but I don't feel like eating, so they have tied me up." — "Tie me," says uncle Lob. "I'll loose you, and you tie me." Lob sees them coming with a *gamella*.³ Thinking they are bringing him something to eat, he jumps with joy. "Pedr is crazy not to want those good things!" In the *gamella* was a red-hot iron, and they shoved it at him. "It's not me, it's Pedr!" he yells. "It's not me, it's Pedr!" Away on a little hill stood Pedr, playing his *tamborinh* and singing, —

"Drum, drum, my taborinh!
Run,⁴ run, my kinsman!
I tied Pedr
I did not tie Lob,
Lob was who burned."

They shoved the red-hot iron three times into him. "It's not me, it's Pedr!" he kept yelling. Then they untied him. He went home. He kept his bed for one week. He told his wife he had been to a feast and got drunk. She made a broth for him.

Little shoes run down the beach.
Whoever is the biggest will go (?)
Whoever is the smallest will get them.
Whoever does not like it, let him tell his own.⁵

NEWPORT, R.I.

¹ *Mama*, "mother," "breast;" *bax* (*baixo*), "down;" *riba*, "up." We have here a somewhat confused use of the "open sesame, close sesame" pattern. That pattern is well used in another Cape Verde tale in connection with a fruit-tree. "Down" or "up" is said to the tree. (A variant is found in the Bahamas.) In this tale the pattern is transferred from the tree to the fish.

² Patch of manioc.

³ Large wooden platter.

⁴ *Curup* is an onomatopoetic word for the sound of feet.

⁵ This is one of the formula endings common to all the Cape Verde Islands. Properly told, every tale should have such an ending, although it may be omitted, as in the preceding tales, either from carelessness or from sophistication.

SURINAM FOLK-TALES.

BY A. P. AND T. E. PENARD.

DUTCH GUIANA, or Surinam, with its diverse population, offers an exceptionally fertile field to the student of folk-lore.

Scattered through the jungles bordering the numerous waterways, especially on the banks of the more or less inaccessible creeks, and in the open savannas, there are several tribes of Indians. There also are the so-called *Boschnegers* (Bush Negroes), descendants of Negroes who escaped from slavery in the early days, and, in defiance of the authorities of the time, set up independent communities in the wilderness, retaining many of their African customs and beliefs. But for the investigator who does not care to experience the hardships and dangers of a trip through the wild river-lands, in the sun-baked savannas, or to the practically unknown hinterland, there still remain excellent opportunities in city, town, and plantation, among the extremely mixed and interesting population in which the Negro element heavily preponderates.

So far as the writers are aware, no Negro folk-tales from Surinam have ever been published in English, and even in other languages the number published is comparatively small. The following bibliography, comprising only those items in which the tales are actually recorded, while not very extensive, is probably not far from complete.

1. M. D. TEENSTRA. *De Landbouw in de Kolonie Suriname*. Groningen 1835, Tweede Deel, p. 213.
Two fragments.
2. J. CREVAUX. *Voyages dans l'Amerique du Sud*. Paris, 1883. 190 p.
One story.
3. H. VAN CAPPELLE. *Surinaamsche Negervertellingen* (in Elsevier's Maandschrift, November, 1904, 14 [No. 11]: 314-327).
Two stories and reference by title to six others. The author states also that twenty-five stories were collected for him by Mr. M. H. Nahar. The writers are not aware that they have been published.¹
4. — *Suriname in Woord en Beeld* (in Nederlandsche Zeewesen, July 15, 1905, 4: 212-214).
One story.
5. (H. F. RIKKEN). *Ma Kankantrie* (in *De Surinamer*, Paramaribo, 1907, Chapter VI).
Five stories. This work is one of the most interesting dealing with the negro folk-lore of Surinam.

¹ Since the above was written the stories referred to (39 instead of 25) have been published by Dr. van Cappelle in *Bijdragen tot de Taal-, Land- en Volkenkunde van Ned. Indië*; The Hague, 1916, Deel 72, Afl. 1 en 2, 233-379.

6. H. SIEBECK. Buschnegermärchen aus Surinam (in *Hessische Blätter für Volkskunde* [Leipzig, 1908], 7 [pt. 1] : 10-16).
Three stories, collected by F. Stähelin.
7. F. STÄHELIN. Tiermärchen der Buschneger in Surinam (in *Hessische Blätter für Volkskunde* [Leipzig, 1909], 8 [pt. 3] : 173-184).
Six stories.
8. (ANONYMOUS). De Spin en de Teerpop (in *Voor Onze Jeugd; Bijlage van het Maandschrift Op de Hoogte*, March, 1911, 8 : 40-41).
One story, by "Tante Jo."
9. J. G. SPALBURG. Bruine Mina, De Koto-Missi. Paramaribo, 1913, pp. 10-12.
One story.
10. H. SCHUCHARDT. Die Sprache der Saramakkanege in Surinam (Verhandelingen der Koninklijke Akademie van Wetenschappen te Amsterdam; Amsterdam 1914, Afd. Letterkunde, Nieuwe Reeks, Deel 14, No. 6, p. 41).
One story.

The sounds of the words in the Negro language appearing in this article are as follows:—

<i>a</i>	like <i>a</i>	in <i>what</i>
<i>e</i>	"	<i>e</i>	" <i>red</i>
<i>i</i>	"	<i>ee</i>	" <i>feet</i>
<i>o</i>	"	<i>o</i>	" <i>more</i>
<i>au</i>	"	<i>ow</i>	" <i>cow</i>
<i>oe</i>	"	<i>oo</i>	" <i>boot</i>

The consonants have the same sound as in English, with the exception of *j*, which is pronounced like *y* in *year*.

In general, the spelling will be found to agree with that given either in Wullschlägel's *Deutsch-Negerenglisches Wörterbuch* (Löbau, 1856) or in Focke's *Neger-Engelsch Woordenboek* (Leiden, 1855); but the writers have deviated from both authorities wherever they deemed it advisable for the sake of uniformity, without introducing forms which would confuse the Dutch reader. The Dutch diphthong *oe*, having the sound of *oo* in the English word *boot*, has been retained for the same reason.

The Surinam Negro is an excellent story-teller, and many of the tales collected show no mean attainment in the art. As may be expected, many of the stories may be traced to African sources, naturally influenced by the New-World surroundings. A number are of undoubted European origin, retold with characteristic alterations and additions. There are also some which seem to have no exact counterpart elsewhere.

The stories lose much by translation, and there can be no doubt that one must be thoroughly familiar with the expressive Negro language in order to appreciate them to the fullest extent. There is

always that intangible something in the manner of the narrator, the quaint and often forceful expressions, the hushed whisper or sudden outburst, the gesture, the imitative speech, the chanting phrase or little song, the occasion upon which they are told, the very environment, that impart to these stories an interest which it is impossible to maintain in translation or to appreciate in the comfort of a well-lighted library in a distant land.

As in other places in the West Indies, the stories go by the name *Anansi-(s)tori* (e.g., Spider-Stories), because in the majority of them *Anansi*, the Spider, is the chief actor. But there are many so-called *Anansi-tori* in which Spider does not play any part; and even the orthodox European nursery-tales, such as "Cinderella" and "Little Red Riding Hood," sometimes go by the same name.

Anansi is a wise, wily, treacherous rascal; a liar, a thief, and a murderer. His chief claim to attention lies in the display of his matchless cunning, which upon all occasions stands him in good stead and often is the means of saving his life. He is a supernatural being, now appearing in human form, then again as the *bona-fide* spider of our natural-histories. He possesses the power to increase his size or diminish it at will, and his resources are without limit. Indeed, he is a wonderful creature, this *Anansi*.

The name "*Anansi*" applies to all members of the order *Araneina*. Sometimes the narrator refers specifically to the large bush-spider (*Mygale* sp.), but he has particularly in mind the husky, long-legged crab-spider (*Heteropoda venatoria*) commonly found in dwelling-houses in Surinam. These harmless house-spiders conceal themselves in the triangular spaces formed by the overlapping boards, where the latter are secured to the upright studding and columns of the buildings. These little holes are called *postoros* or *postoe holo* ("post-holes").

This curious life-habit of the spider gives rise to the closing statement of a large number of the stories, to the effect that to this day *Anansi* lives in the *postoros*. And so also there is a series of stories accounting for the markings on the spider's back, — usually the result of a beating he receives at the hands of some one he has deceived. But the explanatory element is not essential to the majority of the stories. In many of the tales exhibiting this tendency the object is not to account for some natural fact; but rather, in the development of the plot, circumstances arise which lend themselves readily to an amusing explanation of the origin of some trait or fact, and furnish the narrator with a suitable formula for the end of his story. In some, however, the motive is deliberately explanatory. The story of "How Man made Woman respect him," here related, is of this type; and so are a number of others collected, among which we may mention tales accounting for the origin of Monday and the origin of labor-pains.

Among the animal-actors we find Dog, Horse, Ass, Cow, Goat, Cat, Rat, Elephant, Whale, Deer, Howling Monkey, Agouti, *Aboma* (*Boa constrictor* and *Eunectes murinus*), Snake, Caiman, Tortoise, Snail, Toad, Vulture, Cock, Hen, Wren, *Sen-sen* (cricket), Cockroach, Fly, and many others. But chief of these is Tiger (the jaguar), the mortal enemy of *Anansi*. Kings and princesses, and ordinary men and women, also play their part; and trees, vegetables, celestial bodies, inanimate objects, diseases, and even Death itself, are characters endowed with the power of speech. Then, too, there are hosts of mythical beings, among which may be mentioned the *watramama* (a water-spirit), the *boesi-mama* (a wood-spirit), the *jorka* (ghost), the *bakroe*,¹ the *leba*,² the mysterious *azema*,³ and a legion of other *takroe sani* ("bad things").

Anansi-tori are not told exclusively to children. They form an important diversion for the older people. They are told in the mining-camps, around the camp-fire in the woods, at small gatherings, and at wakes (*dede-hoso*). But they are gradually going out of fashion, and the day is not far when they will be completely supplanted by the European tales. It is considered unlucky to tell *Anansi-tori* in the daytime; but, if this is to be done, the narrator may avert the

¹ The *bakroe* is commonly conceived as a dwarf, one side of whose body is wood, and the other flesh. When any one approaches him, the *bakroe* presents his side of wood to receive the blows which he expects; but he may also take the form of an old woman, an animal, a headless cock, or an inanimate object. He haunts bridges, ditches, and wells. *Bakroes* are not very malicious unless molested, but they allow themselves to be used by the *obiaman* ("sorcerer") in his evil practices.

² The *Leba* is the spirit of Misery. She is described as having the appearance of an old woman whose body is completely covered with rags. She is bowed down by a heavy burden of debts and sins, a portion of which she is constantly attempting to pass to the unwary wanderer who approaches her. Especially children fall an easy prey to her cunning. The presence of *leba* in a person manifests itself by loss of appetite, listlessness, — a feeling as if the body were carrying an unnatural weight. At first amulets are applied; and all kinds of light objects, such as dry leaves or pieces of cork, are worn by the sufferer with the idea of *reducing* the heavy weight. But if these means fail, then the patient must submit to the *wiwiri-watra* ("herb-water") treatment, which is administered by the *obiaman*.

The reader will find more detailed descriptions of *leba* and *bakroe* in an article by F. P. and A. P. Penard entitled "Surinaamsch Bijgeloof," in the *Bijdragen tot de Taal-, Land-, en Volkenkunde*, Deel 67, Afl. 2 (The Hague, 1912), 157–183.

³ The *azema*, or *azeman*, is represented as an old woman who can cast off her skin and pass through very small openings, such as keyholes. She sucks the blood of her victim, who gradually loses his health. The *azema* may be caught in various ways. One way is to find the skin she has cast off, and rub the inside of it with Cayenne pepper: the *azema* will not be able to put on the skin, and may be captured. Another way is to throw some rice in front of the door: the *azema* feels compelled to pick up the grains, which takes her so long that she is still busy at daybreak, when she may be captured. The notion of *azema* is evidently closely allied to that of the Werwolf and the Vampire.

evil consequences of his indiscretion by first plucking a hair from his eyelids.

The *Anansi-tori* is formally opened with the words "*Er tin tin*," the meaning of which is substantially "Once upon a time." The expression is universal; and even riddles are introduced by this formula: thus,—

Er tin tin, mi mama habi wan pikin, a habi dri hai;
Ma alwasai san doe hem, nanga wan hai nomo a de krei.

Wan kokronoto.

Once upon a time, my mother has a child, it has three eyes;
But no matter what ails it, with one eye only it cries.

A cocoanut.

If the story is not popular, the listeners will at once interrupt with the words, "*Segre din din*," the meaning of which is not known to the writers; but it is not improbable that it is merely a convenient rhyme to "*Er tin tin*." If the story is monotonous or poorly told, the narrator is interrupted by an amusing conversation between two or more of the audience, followed by a so-called *koti-singi* ("cutting-song"), in which all present join. This usually has the desired effect of discouraging the story-teller. Below is an example of the dialogue and *koti-singi*:

First Speaker. A *kroejara* ("canoe") is coming from Para.

Second Speaker. What is in the *kroejara*?

First Speaker. A big *pagara*.¹ And in it there is a smaller *pagara*. And in this one there is a still smaller *pagara*, etc.

Second Speaker. And what is in the very smallest *pagara*?

First Speaker. A letter. And in this letter there is a reply containing the *koti-singi*, "*Fin, fin, fin, tori; ja ha lei agen, ha lei agen*."²

The four stories here recorded have been selected from a number of Negro tales collected by one of the writers³ in Surinam. It is the intention to publish in the near future the entire collection, comprising more than eighty tales, some of which were taken down in the original Negro dialect, the so-called *Sranam-* or *Ningre-tongo* (Surinam or Negro language), known briefly as *Ningre* (Negro). The first three stories were chosen because they have not previously been recorded from Surinam. The fourth is included to show the Surinam narrator's treatment of familiar themes.

¹ A sort of basket.

² "Fine, fine, fine story; yes, he lies again, he lies again."

³ A. P. Penard.

I. HOW MAN MADE WOMAN RESPECT HIM.

Er tin tin, women had no respect for men. They were always scolding their husbands, and calling them all kinds of bad names, such as "Stupid," "Lazy," "Beast." Anansi, too, was treated in this manner, and it humiliated him very much indeed. "I must put an end to this," he muttered. "I'll teach my wife better manners; I'll make her respect me. *Mi sa sori hem fa watra de go na kokronoto bere.*"¹

Anansi set to work and dug a deep well; and when it was deep enough, he called his wife, and asked her to bring him a ladder so that he could climb out. Scolding and jawing, as usual, she brought the ladder and set it in place. With spade in hand, Anansi climbed out of the pit; but, just as he reached the top of the ladder, he slyly dropped the spade into the pit, pretending that it was an accident.

"Ke!"² he exclaimed, turning to his wife, "I have just dropped the spade into the well, and I am so tired. *Tangi tangi*, (please) will you go down and get it for me?" His wife scolded him dreadfully, but she went down the ladder to fetch the spade. As she stooped to pick it up, Anansi quickly pulled up the ladder, and his wife was caught in the trap.

She began to rave and tear, called Anansi everything that was bad, and commanded him to lower the ladder; but Anansi paid no attention. He just smiled, and noted with satisfaction that the water was beginning to flow into the new well. And as the water rose, his wife scolded less and less, until it was on a level with her stomach. Then she asked her dear Anansi for the ladder, but Anansi paid no attention. When the water was up to her breast, she beseeched her good Boss (*Basi*) for the ladder; but Anansi paid no attention. When the water was up to her neck, she tearfully begged her beloved master to lower the ladder; then Anansi gave in. He lowered the ladder; and his wife, wet and shivering, meekly climbed out of the well.

But after that day she became very obedient and respectful; she never scolded her husband any more, and always addressed him as "*mi masra*" ("my master"). Other women followed her example and also became very obedient; and so to this day every woman respects her husband, and calls him "*Basi*," or "*mi masra*."

2. ANANSI EATS MUTTON.

Er tin tin, Anansi's wife had a fine fat sheep that she herself had raised. Anansi often begged her to slaughter the sheep; but she steadily refused, and scolded him angrily for his greediness. "I will

¹ I will show her how the water goes into the cocoanut's belly.

² A common exclamation, usually denoting pity or sympathy.

teach my wife not to be so stingy," muttered Anansi one night as he went to bed.

Next morning he did not get up, but pretended to be very sick. He trembled and shook so, that his wife became alarmed, and asked him what ailed him and what she could do to relieve him. "Ke!" replied Anansi weakly, "I don't know what the matter is, but I feel awfully sick." So he told his wife to consult with the *loekoeman*,¹ whom she would find under the big *kankantri*² in the forest. His wife did not know the *loekoeman*, but she started out to find him. As she was going out, Anansi requested her to take the children with her. "They make such a terrible noise, that I shall go crazy," he explained.

Well, as soon as his wife had departed, Anansi jumped out of bed and disguised himself as an old *loekoeman*. He pulled an old hat well over his eyes, and, hurrying over a short cut which he knew, reached the *kankantri* before his wife. After a while his wife and children arrived, and greeted him politely with a *kosi*,³ without seeing through the disguise. "Ke, mi *papa*,"⁴ spoke his wife, "masra Anansi is very sick. He has convulsions and terrible pains in his stomach, so he has sent me to you for some medicine to cure him."

The *loekoeman* consulted with the spirits, shook his head thoughtfully, and said, "My good woman, your husband is a very good friend of mine; and so I will tell you a good medicine to cure him, and it will not cost you anything for the advice. My friend Anansi is very sick indeed; his spirit longs for mutton, and the poor man is slowly dying from this craving. You must serve him a nice fat sheep, nicely cooked, and he alone must eat it. You and the children must not even taste it, otherwise the *takroe sani* ('evil thing') that possesses him will surely kill him. Nothing else can save him."

Anansi's wife thanked the *loekoeman* and left. As soon as she was out of sight, Anansi hurried home over the short cut, removed his disguise, and jumped into bed, where he awaited the return of his wife and children.

In a short while they arrived, and told Anansi what the *loekoeman* had said. Anansi praised the *loekoeman's* wisdom. He said that the advice was good, and he felt that the medicine would cure him.

With unwilling hands his wife and children prepared the sheep for Anansi in a most appetizing manner. Anansi ate so much mutton that he nearly burst, while his wife and children looked on with longing eyes. When he had swallowed the last mouthful, he smacked his

¹ The "doctor," a higher authority than the *kartaman* ("fortune-teller," "sooth-sayer"), but not so powerful as the *obiaman* ("sorcerer").

² *Ceiba pentandra* Gärtn.

³ A slight bending of the knees as a mark of respect; a "courtesy."

⁴ *Ke*, "my father."

lips, thanked his wife, and advised his children to follow their good mother's example and never to be stingy or greedy.

3. JAUW'S DREAM.

Er tin tin, there were two friends, Jauw and Kwakoe, who thought very much of each other. Where any one saw Jauw, he would be sure to find Kwakoe; and where any one saw Kwakoe, he would be sure to find Jauw; they were inseparable. Even at night they went to bed together; and if one of them should fall asleep first, the other would lie quietly beside him until he, too, fell asleep.

Well, one night the two friends went to bed as usual, and it happened that Jauw fell asleep first. Kwakoe, who was lying with his face toward Jauw, was greatly surprised to see a mouse come out of Jauw's nose and noiselessly leave the hut. Kwakoe wanted to find out more about this wonderful animal, for he knew that it could not be an ordinary mouse; so he got up quickly and followed the little beast.

The mouse moved stealthily in the dark shadows, took the road, and entered the forest, through which it led the way to a giant *kankantri* whose trunk was completely hidden in a tangle of *boesi-tetei*¹ that hung about it. Cautiously the mouse looked around, and, swiftly climbing up one of the bush-ropes, disappeared between the clumps of *boesi-nanasi*² that grew thickly upon the branches of the big tree. But Kwakoe, from behind a near-by bush, had seen everything, and patiently he awaited the mouse's return.

Well, after a long time the mouse again made its appearance from among the mass of *boesi-nanasi*, came down the same bush-rope, and returned to the village by the same road. The strange little animal went straight to the hut of the two friends, entered cautiously, and ran quickly into Jauw's nose before Kwakoe, who had followed it, had a chance to grab it.

As soon as the mouse had vanished, Jauw awoke with a yawn, stretched himself lazily, and rubbed the sleep from his eyes, saying to his friend, "Kwakoe, man, I dreamed a wonderful dream, which I shall not soon forget. *Ka*,³ but a man's head can take him to strange places!" Kwakoe, curious to know if Jauw's dream could have any connection with what he had just seen, asked him to tell him about it; so Jauw proceeded to relate his dream:—

"Well, then, friend Kwakoe, I dreamed that I quietly left the hut, followed the road a ways, and entered the forest. And I walked until I came to a big *kankantri* all covered with *boesi-tetei* and *boesi-nanasi*.

¹ Bush-ropes, lianes.

² An epiphyte, *Tillandsia usneoides* Linn.

³ A long-drawn-out exclamation in very common use. It generally conveys the idea of surprise or wonder.

I looked around to make sure that nobody was watching, and then I climbed up one of the bush-ropes. Hidden between the branches I discovered a great, big box, — so big that I could easily enter it through the keyhole. And what do you think I found in the box, Kwakoe? It was full of gold money, — just gold money, nothing else but gold money. *Baja*,¹ I was surprised. Happy to think that you and I would not have to work any more, I spent a long time counting the money. Then I crawled out of the box through the keyhole. I wanted to take the box back with me, but it was too heavy; so I decided to go home and get you to help me cut down the *kankantri*. I slid down the same bush-rope, and came home to tell you all about it. But you know how it is with dreams, Kwakoe. As soon as I entered the hut, I awoke. *Ka*, but a man's head can take him to strange places!"

Kwakoe, who had listened with great interest while Jauw related his dream, asked, "Do you think, friend Jauw, that you would recognize the *kankantri* if you should see it again?" — "Certainly I would," replied Jauw, "never before in my life have I seen such a big *kankantri*, or one so completely covered with *boesi-tetei* and *boesi-nanasi*. But why do you ask me that, Kwakoe?"

Thereupon Kwakoe told Jauw that it was his plan to search for the *kankantri*, and that Jauw would do better to get up and help grind the axes, so that they would have no difficulty in cutting down the tree which he thought they would have no trouble in finding. But Jauw, who knew nothing of the mouse in his own head, laughed at Kwakoe, saying that he had no desire to get up so early in the morning for the purpose of sharpening axes to cut down a *kankantri* he had never really seen, and that he could not see how an intelligent man like Kwakoe could put so much faith in dreams.

Then Kwakoe told Jauw that he did not believe in dreams, either, but that this was no ordinary dream; and he related to Jauw his experience with the wonderful mouse. Jauw was amazed at what Kwakoe told him, but he was sure that Kwakoe would not tell him a lie; so he consented to go out and help sharpen the axes.

At daybreak the two friends entered the forest, and soon they came to the giant *kankantri* into which the mouse had climbed during the night. As soon as Jauw saw the big tree all covered with *boesi-tetei* and *boesi-nanasi*, he exclaimed, "Kwakoe, this is the *kankantri* I saw in my dream. It can be no other."

Kwakoe and Jauw now went to work with their axes. It was not an easy matter to cut down such an enormous tree; but the thought of finding the treasure in its branches spurred them on, and at last the forest giant tottered and crashed down with a noise like thunder.

¹ *Baja*, or simply *Ba*, means "friend" or "brother."

And, sure enough, from its branches fell a large box. As it struck the ground, it broke open from the force of its own weight, and the bright gold pieces which Jauw had seen in his dream scattered and rolled over the ground. The two friends, in their joy, embraced each other, and declared that the mouse which had come out of Jauw's nose must have been his good spirit. "Ka!" exclaimed Kwakoe, "it was a good thing for you that I did not catch the mouse when I tried, or you would be a dead man now."

Kwakoe and Jauw gathered up their treasure and carried it safely home. They celebrated by giving a great feast, to which everybody in the village was invited. At the feast they made it known how they came into possession of the golden treasure. They spent their money so freely, that the gold coins soon spread over the whole world and became known to every one; for I must tell you that before Kwakoe and Jauw found their treasure, gold coins were not known to any one on earth.

4. SNAKE AND HUNTER.

Er tin tin, there was a big fire in the wood. All the trees were in flames, and nearly all the animals were burned to death. To escape the terrible heat, Snake lowered himself into a deep hole. The fire raged fiercely for a long time, but was at last extinguished by a heavy rain. When all the danger was past, Snake attempted to climb out of the hole, but, try as he would, he could not scale the steep sides. He begged every one who passed to help him; but nobody dared to give him assistance, for fear of his deadly bite.

Well, at last Hunter came along. He took pity on Snake and pulled him out. But as soon as Snake was free, he turned upon Hunter with the intention of biting him. "You must not bite me after my kind act," said Hunter, warding him off. "And why shouldn't I bite you?" asked Snake. "Because," explained Hunter, "you should not do harm to him who has shown you an act of kindness." — "But I am sure that everybody does," hissed Snake. "You know the saying, '*Boen no habi tangi.*'"¹ — "Very well," proposed Hunter, "let us put the case before a competent judge!" Snake agreed, so together they started for the city.

On the way they met first Horse, next Ass, then Cow. To each of these Hunter and Snake told their story, and to each they put the question, "Ought any one to return Evil for Good?" Horse neighed, saying that he was usually whipped for his good services to man. Ass hee-hawed, saying that he was beaten with a stick for his good services to man. Cow bellowed that she expected to be slaughtered for her good services to man. Snake then claimed that he had won

¹ A common proverb; literally, "Good has no thanks."

the case, and lifted his head to strike Hunter; but Hunter said, "I don't agree yet; let us put the case before Anansi, who is very wise!" Snake agreed, and so they continued on their way.

Well, they came to the city where Anansi dwelled, and it so happened that they found him at home. They told Anansi how Snake had let himself down into a deep hole to escape the terrible fire that was raging in the wood; how he had begged everybody who passed for assistance; how Hunter had helped him out of the hole; and how Snake had then tried to bite Hunter. They also told Anansi how they had met Horse, Ass, and Cow, and how each of them had told them that "*Tangi foe boen na kodja.*"¹ And so they had come to Anansi, who was very wise, that he might settle the dispute fairly.

Anansi looked thoughtful, and, shaking his head, said, "My friends, I cannot say who is right until I have seen with my own eyes how everything happened. Let us go back to the exact spot."

Well, then all three walked back to the hole in the wood out of which Hunter had helped Snake, and Anansi asked them to act out everything just exactly as it had happened. So Snake slid down into the hole and began calling for assistance. Hunter pretended to be passing, and, turning to the hole, was about to help Snake out again, when Anansi stopped him, saying, "Wait, I will settle the dispute now. Hunter must not help Snake this time. Snake must try to get out without any assistance, so that he may learn to appreciate a kind act." Snake was obliged to remain in the hole, and he suffered much from hunger. At last, after many unsuccessful attempts, he managed to get out. But experience had been a good master, and Snake had learned his lesson well.

Well, it came to pass that some time later Hunter was caught poaching in the king's woods and was thrown into prison. Snake heard of it and made up his mind to help Hunter, so he hastened to the king's palace. Unobserved he approached the king. When he saw a good chance, he suddenly bit the king, and succeeded in making his escape before any one could catch him.

Then he made his way to the prison in which Hunter was confined, and found a way to enter it. He calmed Hunter's fears, and said, "A while ago you did me a favor, and now by experience I have learned to appreciate it. I come to aid you. Listen! I have just bitten the king, and he is very sick from the effects of the poison; in fact, he is on the point of dying. I bring you the only remedy for my deadly bite. It is known to me alone. Send word to the king that you can cure him, but that you will not do so unless he promises to give you his only daughter in marriage." So saying, Snake gave Hunter the remedy, consisting of three different kinds of leaves, and then he departed.

¹ A common proverb; literally, "Thanks for good is the cudgel."

Hunter did as Snake advised him. He sent word saying that he could cure the king, and asked as reward his release from prison and the king's daughter in marriage. Fearing death, the king consented, and allowed Hunter to try the remedy. The king was quickly restored to health. Hunter married the princess, and the teller of this tale was present at the wedding.

ARLINGTON, MASS.,

March 14, 1916.

POPULAR NOTIONS PERTAINING TO PRIMITIVE STONE ARTIFACTS IN SURINAM.

BY A. P. AND T. E. PENARD.

PRIMITIVE stone implements have been found in various parts of Surinam from the Boven Marowyne (Upper Maroni) to Nickerie, but they are not very common; and, so far as the writers know, probably not more than two hundred axes and adzes from this region have found their way into the museums and private collections of the world. The writers have made a large collection of these implements from this locality, and in so doing have had many opportunities of noting the superstitions and notions the natives have regarding them.

The stone "axes" herein referred to are generally of three distinct types: viz., —

(1) Simple celts, large or small unnotched specimens. In most cases the butts are more or less battered. They were probably used as adzes, wedges, chisels, scrapers, etc. Formerly the heavy club (*aputu*) was provided with one of these celts on the under side near one of the ends. A few specimens are double-edged.

(2) Unnotched specimens of the so-called "winged" type, in which the butts are comparatively large, having generally prominent, though sometimes very slight, protuberances. The edge is at the small end. They may have been hafted; but it is also possible that they were intended for use as hand-tools, for which purpose they seem well adapted. Some specimens of this type are very symmetrical, and the workmanship is excellent.

(3) Specimens with notches at the sides, evidently for the purpose of hafting. Sometimes these lateral notches extend as grooves over the faces for a short distance, rarely completely encircling the axe. In some cases the notches are ill-defined, forming large, shallow depressions. The specimens vary in size from very small to enormous affairs weighing more than fifteen hundred grams. Occasionally they possess features which are apparently ornamental, such as gracefully curved sides or a coating of pigment. This type comprises the finest specimens found in Guiana.

We have also heard of other types of stone objects: viz., —

(4) A stone having the form of a multi-pointed star, herein referred to as the "thunder-stone mother."

(5) A stone of pyramidal shape with sharp edges.

(6) A stone with serrated edge, supposed to be a saw.

The well-known cassava graters, and the large flat stones upon which the cassava bread was baked, have not as yet been clothed with curious popular notions.

Previous to the advent of the Europeans, stone axes were undoubtedly in common use by the Indians; but the white man's appearance sealed their fate. The Indians were quick to recognize the superior qualities of the steel blades of European make, and did everything in their power to obtain them. In the year 1604 Capt. Charles Leig¹ made a voyage to Guiana, and in the narrative of this voyage we find the following passage, showing how highly the Indians prized the steel axe, and the great amount of labor they were willing to perform for the sake of obtaining a single specimen:—

"Upon our return to Wiapoco, we gave the Indians for their trouble, and for providing us with food, an axe, for which all of them would have cruised with us for two or three months had the opportunity offered; and for another axe they brought us provisions for two months, consisting of bread, drink, crabs, fish, and such meat as they procured for themselves."

But the manufacture of stone axes did not cease entirely, and it is not unlikely that many were made after the arrival of the Europeans. In fact, a few specimens have been found which so closely resemble the European type with its wide bit, that we wonder if they were not made in imitation of the European shape. Barrère² pictures an *hache de pierre* of this shape. Im Thurn³ describes a specimen of this type, and mentions this fact; and the writers are in possession of a similar specimen bearing evidence of the same nature, though less pronounced.

As the Indians gained possession of the coveted steel axes, their own stone blades gradually fell into disfavor. In time they became relics of a forgotten past, around which clung vague memories of their former use. But at last even these memories faded, and to-day there are few Guiana Indians who know the origin and functions of the stone objects which played so important a rôle in the life-history of their forefathers.

In the years from 1772 to 1777 Capt. John G. Stedman⁴ conducted an expedition against the revolted Negroes in Surinam. His elaborate work describing this expedition, and containing general information

¹ *Zeetogt van Kapiteyn Charles Leig gedaan na Gujana . . . in het jaar 1604* (Leyden, 1706).

² Pierre Barrère, *Nouvelle Relation de la France Equinoxiale* (Paris, 1734). See illustration opposite p. 168.

³ E. F. Im Thurn, *Among the Indians of Guiana* (London, 1883).

⁴ J. G. Stedman, *Narrative of a five years' expedition against the revolted Negroes of Surinam, on the Wild Coast of South America* (London, 1796).

regarding the natural history and the natives of Surinam, appeared in the year 1796. In one of the plates we find an illustration of a war-club, at one end of which is inserted what seems to be a stone. Teenstra,¹ in his work on the agriculture of Surinam, which appeared in 1835, also mentions the war-club with the stone insert; and to-day we occasionally hear tales in which reference is made to the stone axe in its true capacity. The following Carib legend may serve as an example:—

The "bad spirits" (*Joleka*), in trying to surpass God (*Tamusi*), who was busy creating the animals, created Monkey (*Meku*); but when they blew into it the breath of life, they blew it upside down. Then God made Man. The "bad spirits" ridiculed Man because of the smoothness of his skin and absence of any tail. But Man saw Monkey in a tree, and shot him with an arrow and killed him. Monkey, whose tail was curled around a branch, did not fall to the ground, but remained hanging in the tree. Then Man sharpened a stone into an axe, with which he cut down the tree. He rubbed two sticks together to produce fire, roasted Monkey, and ate him.

We mention these things as indicating that the true nature of the stone axes must have been more generally known to the natives in comparatively recent times; and that the curious notions respecting these relics, whether introduced from elsewhere or whether arising independently in this locality, may be considered as reasonably modern, at least in Surinam.

Many are preserved by the Indians, Negroes, and Mulattoes as curiosities, or as amulets and charms. They ascribe to these stones mysterious properties, and for this reason can seldom be induced to part with them. The writers experienced not a little difficulty in procuring the specimens of their collection. The same difficulty has been experienced by other collectors in purchasing objects of this nature from the natives, not only in Surinam, but also in other parts of South America and the West Indies.

The Indians use the smoother specimens for polishing the clay in the manufacture of pottery. Workers in the bush sometimes use them as whetstones, for which purpose they are considered exceptionally good. The notched specimens are sometimes attached to a cord, and, used in this manner, are regarded as formidable weapons.

The widespread belief that these objects drop from the clouds during thunder-storms is also prevalent here, but opinions vary as to the number supposed to fall with each clap of thunder. Some say one large and exactly twelve smaller ones. Others say one large or else from seven to twelve smaller ones. Still others say one large in addition to from seven to twelve smaller ones. Then again it is

¹ M. D. Teenstra, *De Landbouw in de Kolonie Suriname* (Groningen, 1835).

said that the number depends entirely upon the size: if very large, there is only one; if small, the number is seven; for intermediate sizes the number varies accordingly. As a reason for believing that more than one fall, it is argued that a number of these thunder-stones are sometimes found within a comparatively small radius.

The color of the thunder-stone is said to correspond to that of the cloud from which it falls. If the storm is violent and the sky very dark, the thunder-stone will be dark; if the storm is less violent and the sky grayer, the thunder-stone will be of paler hue. And so the darkest are considered the most powerful, and strike deepest into the earth. It is held that the very darkest thunder-stones strike so hard and penetrate so deeply, that it requires seven years for them to work up gradually to the surface; while the paler specimens enter the earth to a depth of a few feet only, or may be found upon the surface still glowing hot from the lightning. In this connection, it may be said that the specimens vary greatly in color and shades, from gray, buff, bluish, and reddish, to nearly black, depending not only upon the character of the stone and exposure to weather, but to a great extent upon the nature of the soil in which they have been buried for a long period of time.

A Negro told us that he was standing in his field at Lelydrop, in the Para district, when a thunder-storm came up. Suddenly there came a heavy stroke of lightning, which struck an enormous locust-tree¹ near him. The tree was split in two and uprooted, and came down with a terrible crash, leaving a big hole in the ground where the roots had been. In describing it, the man said that the hole was so big that it saved him the trouble of digging a water-hole or well (*watra-oro*). Exposed upon the bottom of this hole, he said, was a tremendous thunder-stone, which was still white-hot, and which, upon cooling, had the color of gray marble.

One day, after a thunder-storm, a little boy brought to one of the writers an ordinary big field-stone which he could hardly lift. He said that his mother had sent him with it, saying that it had fallen from the sky during the storm, and that when she picked it up it was still warm. He also said that his mother expected much money for it, because it was such a big stone.

It is said that lightning cannot strike where they are kept, and for this reason many are preserved in the houses of the credulous. C. J. Hering² relates the following anecdote:—

"A young man from the civilized class informed me that his mother possessed a thunder-stone, which she kept over the lintel of her front door;

¹ *Hymenaea courbaril* Linn.

² C. J. Hering, "De Oudheden van Suriname," in Catalogus der Nederlandsche West-Indische Tentoonstelling te Haarlem, 1899 (Amsterdam, 1899).

his mother attached great value to the object, and would not part with it for anything, because she believed that the stone gave protection to her house against lightning. He did not dare to turn the stone over to me, because he feared his mother's displeasure. I advised him to wait until there was a violent thunder-storm, and then to take away the stone. He did this; and when the storm had passed, his mother told him that she owed the preservation of her house, and everything that was in it, to the thunder-stone which she had placed over the door, and which had now disappeared. The young man was thus free from the suspicion of having taken the stone."

A friend of the writers once saw a big stone axe on the ground, under the spout of a water-conductor. When he stooped to pick it up, an old woman who occupied the house stopped him; she objected to his taking the stone, because, she explained, it protected her house against lightning. But she could not have valued this protection very highly, for after some bartering she parted with it for one gulden.¹

Some people say that the masons who built the foundation-walls of the Lutheran Church at Paramaribo placed under each of the four walls seven stone axes, presumably as a precaution against lightning.

These notions are not confined to the genuine primitive implements, but may be applied to any unusual stone object. Thus one day a Negro brought us a common European paper-weight, which was made of stone, and which had the form of a book. He said seriously that it was not an ordinary thunder-stone, but one that had been thrown down by God; he said it was a "God's book" (*Gado-boekoe*).

We have been told that during a thunder-storm a thunder-stone will become restless, and will tremble and shake in an uncanny manner. The perspiration will stand out upon it, and the whole surface will become moist, although the stone may be kept in a perfectly dry place. These actions on the part of the thunder-stone should clearly demonstrate its supernatural origin.²

But the real test to determine the genuineness is to wind a string firmly around the middle of the object, and then apply a flame to it. If the string does not burn, the object is a true thunder-stone of the best quality; if the string burns partially, the object is a thunder-stone of poorer quality; if the string burns rapidly and completely, the object is of earthly origin.

Occasionally a stone axe is found embedded in a full-grown tree, where it had probably been placed by an Indian long ago, when the tree was a sapling. This was done in the process of natural hafting. One specimen in the writers' collection was found thus embedded in

¹ Forty cents in United States money.

² It is not difficult to conceive the source of this notion. A sharp thunder-clap, causing the windows to rattle and the walls to shake, would very likely affect the equilibrium of one of these objects lying on its convex surface upon a vibrating shelf, and the moisture in the atmosphere would probably condense upon the cold surface of the stone.

the trunk of a locust-tree near Lelydorp. Two others, both of the "winged" type, were found in hollow trees in the Boven Saramacca (Upper Saramacca) district. Incidents like these serve only to fan the flames of superstition in regard to a supernatural origin.

A study of the names of stone axes in the Negro and Indian languages of Surinam will serve to show how far the words reflect a belief in the celestial origin of these objects, or to what extent they indicate a knowledge of their proper function.

The Negroes call them *onweri-ston* ("thunder-stone"), from the Dutch *onweer* ("thunder") and English "stone." They have no other names for these objects, and the majority believe in them implicitly as true thunderbolts.

The Arawaks call them (*a*)*kurakali-siba* ("thunder-stone"). The Arawak word for axe is *balu* or *baro*. We have never heard this word used in combination with the word for "thunder" to describe these objects. Since these Indians must at some time have had a more appropriate word for the stone axe, it is obvious that they have apparently ceased to regard these objects as tools or weapons.

The Kalinias (Caribs) call them *jepipa* (from *epia*, "to part;" *epiaka*, "to chop, to cleave;" *epiakoto*, "to cut apart"), hence this name reflects a knowledge of their true nature; but they also refer to them more fancifully as *konomeru-jerembo*¹ or *konomeru-jeri* ("thunder-axes" or "thunder-teeth"), revealing the same notion in regard to a celestial origin.

C. H. de Goeje says that the Trios (Caribs) inhabiting the southeastern part of Surinam call the axe *yepipa*² or *pohpu*, and that the Ojanas refer to them as *potpu*.³ The names *pohpu* and *potpu* are probably derived from *putu*, the heavy club of rectangular cross-section with sharp edges; the ends are larger than the middle, and near one end was formerly embedded a stone celt. The word for "stone" is *topu*: hence *putu-topu*, or simply *potpu* ("club-stone"). If this derivation is correct, then both names, *yepipa* and *potpu*, seem to indicate a knowledge of the true nature of the stone axe.

The Kalinias say that Thunder (Konomeru)⁴ holds the thunder-

¹ *Konomeru-jerembo*, *konomeru-jerumbo*, or simply *jerembo*, *jerumbo*, *erembo*, *erumbo*. The word for "tooth" is *jeri*. The ending *mbo* signifies the "being" or "essence," thus literally the "essence" of the tooth. As long as the tooth is in the mouth, it is *jeri*; when removed from the mouth, it is *jerembo*. It is then the essence of the tooth, and, according to the Kalinias, shall again become *jeri* when the eternal time-cycle completes itself. But the word for the primitive "axe" is also *jerembo*, on account of its obvious analogy to a tooth; and we wonder if the first implement of this nature was not made in imitation of the human tooth. The steel axe is called *wui-wui*.

² C. H. de Goeje, *Études Linguistiques Caraïbes* (Amsterdam, 1909).

³ C. H. de Goeje, *Bijdragen tot de Ethnographie der Surinaamsche Indianen* (Intern. Archiv für Ethnographie, Suppl. to vol. xvii, 1906).

⁴ From *kono* (= "rain") and *meru* (= "mark"): hence *kono-meru* (= "mark or indication of rain").

axes (*konomeru-jerembo*) between his teeth. But they do not always have in mind the common stone axe; for some say that the thunder-axes are transparent, and that when they strike the ground, they form tubes "resembling blowpipes."¹

The writers have in their possession a small pencil drawing made by a Carib Indian, representing the thunder-axe. It is a small rectangle, measuring 17 mm. by 7 mm., the entire area of which is pencilled in. The rectangle rests upon one of its long sides. The two lower corners are slightly curved to a radius of approximately 3 mm., while the two upper corners are perfectly square. If the figure were not so wide, it could easily be conceived to represent a square-butted blade of the notched type, but the notches are missing. It is possible that the Indian who drew it had in mind the common stone celt; but, if so, why did he round those particular corners and leave the others square?

Another pencil drawing, made by a Carib Indian, represents Thunder himself. The outline bears unmistakable resemblance to a stone implement of the "winged" type, and there is no doubt that it was intended as such. The figure is entirely pencilled in, and measures 17 mm. from butt to edge, and 14 mm. over the wings. The proportions are good.

A more elaborate drawing of the thunder-axe was made by the Carib magician (*pujai*) Saka² of the Para district. He explained that it was the symbolic representation of the "feathered" thunder-stone. The main part of this drawing is readily recognized as an axe-blade of the notched type. The drawing of the blade measures 24 mm. from butt to edge, and 22 mm. across the face. The cutting edge of the blade is surmounted by a "feather-crown" represented by a curved line drawn parallel to and lying about 3 mm. outside the blade proper, from about the middle of one side passing around the edge to the middle of the other side. Over this portion a number of radial lines are shown extending from the outline of the blade to and slightly beyond the outer line. Extending outward from the middle of the edge are three parallel lines about 5 mm. apart. The middle one of the three is 20 mm. long, while the two outside are only 13 mm. each. Saka explained that the thunder-axe consists of three parts

¹ Our informant may have had reference to the fulgurites or "lightning-tubes" produced when lightning strikes in the loose sand. These remarkable sand-tubes are sometimes as much as 5 cm. in diameter, and may attain considerable depth. The vitrified sand along the sides of the tubes may have been responsible for the notion of the transparent *konomeru-jerembo*. The Negroes are familiar with these lightning-tubes, and believe that they are made by ordinary thunder-stones. One man, on being asked what his reason was for thinking so, said that he had found thunder-stones very near such tubes.

² Saka is the secret name of this Kalinia medicine-man. His *pujai* name is Alitia-Iowa; his travelling name is Alinsi; his ordinary name is Joseph.

as shown by him, — the feather-crown (*umalidi*); the interior (*itiano*), containing the “spirit of the electric eel” (*pulake-jumu*; and the three pointed arrows¹ (*tukusi-wala*).

Legends tell us that Thunder does not throw the stone-axe himself. His son Lightning (*Kape-kape*)² is the official hurler, but Thunder directs him. In the legend of the Rain-Spirits (*Konopojumu*), Thunder, full of wrath at the would-be ravisher of his daughters the Rain-Maidens, shouts to Lightning to hurl the axe. Lightning does so, splitting the tree under which the Indian had sought shelter, and driving him into the open, where his sisters the Rain-Maidens pursue their victim and pelt him unmercifully. No matter where he goes, they follow him. The land is threatened with a deluge. So the other Indians hide him under a large pot, where Thunder and his daughters cannot find him. And to this day Thunder, Lightning, and the Rain-Maidens wander about, appearing now here, now there, looking for the culprit; and they mistake other Indians for him, and then Lightning hurls the axe, and Thunder calls to his daughters, “Pelt him, pelt him! Spare him not, for he deserves it.”³

The following Carib legend, explaining the origin of the axe, may be of interest here:—

Very long ago men did not know anything about the axe. It was in the time when the heart spoke, and the only word was *Se*. The heart had but to say “*Se*” (“desire”), and man had all he could wish. In those days the Indians wished only what God (*Tamusi*) willed; but gradually, as time went on, they wished what God did not want them to have, and then there came an end to the language of *Se*. And God punished them severely; and the punishment was that they had to invent the axe, and since that time they have been obliged to work very hard with it to supply the wants of daily life.

Following is a Carib *Aula*⁴ (or “Word”):—

KONOMERU-AULA.

1. Au Konomeru, nono tekekanie au weianiera.
2. Nono telengane no, au Konomeru.
3. Tonomu malole tekane, Konomeru au weianiera.

¹ It is worthy of note that the feather-crown, as drawn by Saka, has very much the appearance of the upper portions of some of the more elaborate rock inscriptions to be found in Guiana. Compare especially with the petroglyph found near the Marlissa rapids in the Berbice River, reproduced on the cover of Timehri, Journal of the Royal Agricultural and Commercial Society of British Guiana (see the lower figure at the extreme left).

² Also Kabe-kabe, or Tiabe-tiabe.

³ F. P. and A. P. Penard, *Indiaansche Legenden en verhalen*. De Surinamer, 20 December, 1908.

⁴ The *Aula* (or “Word”) of anything is its life description, its being. The above *Aula* is one of a large number communicated by the Kalinia priests or medicine-men (*Pujais*) to F. P. and A. P. Penard. They will all be published in a work of encyclopædic character on the Kalnias of Surinam. This work is now in manuscript form.

4. W-utolime ero maniali s-akoto janie.
5. Koi omia toko taulo to mame.
6. Kape-kape je maponombo.
7. Erembo au wokasan, au Konomeru.

WORD OF THE THUNDER.

1. I am the Thunder, the terror of the earth reflects my one-ness.
2. The earth I do vibrate, I the Thunder.
3. All flesh fears, that reflects the one-ness of the Thunder.
4. I pass along my field.
5. With swiftness all must move out of the way.
6. The lightning precedes me.
7. The thunder-axe I have made, I the Thunder.

In another *Aula*, the *Okojumu-aula* ("Word of the Snake-Spirit"), there is also a reference to the thunder-axe, and we quote here the portion bearing on the subject.

1. Au Pulake-jumu apotu moloman, Au ere-mbo, Au topu tano.
2. Au Puju potelu, konomeru maro kape-kape Au wokasan.

1. I am the force of the spirit of the *Pulake*,¹ the thunder-axe, the stone.
2. I am the force of the firefly, thunder and lightning I have created.

A Carib medicine-man informed us that he was able to read in a stone axe the entire past of an Indian, as if it were a book.

Especially the Negroes regard the thunder-stones with superstitious awe, and attribute to them various wonderful properties. It is believed that the mere possession of these objects prevents sickness and disease, and even the slightest touch may restore an affected part to perfect health. Properly applied, they may be used to cure all kinds of diseases, especially those caused by evil spirits. Small pieces of the stone are broken off, ground into a fine powder, and mixed with legitimate medicines. Sometimes they are placed in drinking-water; and the water is then considered excellent for persons suffering from convulsions, lameness, and other ailments, but especially is it considered an excellent tonic for building up the system and for developing strength.

A woman told us that she had completely cured herself of rheumatism by bathing every morning at five o'clock in a tub of thunder-stone water. Another woman said that she had cured three of her children of convulsions by means of powder made from a thunder-stone. A man said that he had cured himself of a severe lameness in his back, and congestion of the lungs, by the use of thunder-stone water mixed with some water in which an ass had snorted, and a little sand taken from the spot on which an ass had rolled, and that his back had not

¹ *Gymnotus electricus* Linn.

only regained its original strength, but had become as strong as that of the ass.

Furthermore, the strength of thunder-stone water depends largely upon the color of the thunder-stone, and it is most powerful while it thunders. The darkest stones are of course the most potent; and the more violent the storm, the more efficacious the thunder-stone water. Thus a person who bathes in water containing a black thunder-stone may become so strong that he can kill another man with one blow of his fist; and the most remarkable thing about it is that the body of the person who meets his death in this manner is so heavy, that it requires three times as many men to lift it as would be necessary for an ordinary corpse.

They are potent factors in driving away evil spirits, and give satisfactory protection against "bad things" (*takroe sani*) of all descriptions. For this purpose they are also worn around the neck, suspended by means of a suitable string or necklace. One of the specimens in the writers' collection has apparently been used in this manner. The specimen is of the notched type; it is not a large one, measuring 72 mm. in length, 69 mm. in width, and 16 mm. in thickness; it weighs 147.5 grams. Near the edge there is a small hole 9 mm. in diameter, intended for the string. The stone is covered with a dark patina, the entire surface being very smooth and highly polished from constant rubbing.

We have heard of a mason who, while working in a cemetery, found a basket containing seven stone axes, where they had probably been placed to prevent some spirit or other from leaving the cemetery to haunt elsewhere.

The so-called "thunder-stone mother" (*onweri-ston mama*) is conceded to be the most potent of all thunder-stones. A man who occasionally bought specimens for the writers, once told them that a very old woman who lived just outside the city possessed one of these wonderful stones, and kept it in a white bowl filled with water. She would not sell it at any price, because she said her good health and old age were due to drinking this thunder-stone water. He described the stone as a six-pointed star about two inches in diameter. The edges of the triangular (?) rays were, on both sides of the star, as sharp as a knife; it was of very dark color and beautifully polished.

We did not put much faith in this account, assuming that it was probably an object of European make. Indians with whom we consulted in regard to stones of this nature had never seen any like it; but some time afterwards we met an old medicine-man who said that he had seen such a stone, but in describing it he said there were only five points instead of six. We immediately took steps to secure the one in the old woman's possession; but unfortunately she had

died in the mean time, and the bowl with its contents had been buried with her "so that her spirit might not return to look for it."

Not only do thunder-stones drive away the bad things, but they attract the good. An acquaintance once saw a man fishing, who used, instead of the usual lead weight or common stone, a thunder-stone, which he believed attracted the fish to his line. He would not sell the stone, although he was offered a good price for it.

The scarcity of these objects is accounted for by some who say that a person, having found one of these *onweri-ston*, cannot find another for a period of seven years. Of course, a number are destroyed in preparing powders for medicines, as we have just mentioned; but another factor in the destruction of these relics is the belief that they contain precious metals or gems, and many are destroyed in the vain attempt to secure the treasure. De Booy¹ found this same notion in the West Indies, and ascribed it to the suspicion the natives have that the white man collects these relics in order to extract from them the precious metals they contain.

This is true in Surinam also. The natives cannot understand why the white man, who is not superstitious, will pay out perfectly good money for these stones unless they contain something of value. Indeed, we have been definitely informed that the treasures for which the white man seeks must have their origin in the celestial nature of these objects.

The collector must be constantly on his guard to distinguish between true popular notions, and the ridiculous, valueless statements made by the vendor with the deliberate intention of deceiving the buyer. For example, one morning a man brought us a very big field-stone which he pretended was a real thunder-stone. The deception was obvious. Putting one hand upon it, we said sarcastically, "This stone is warm, and thunder-stones are always cold, are they not?" Without a moment's hesitation the man answered, "That is true, sir, but this is not an ordinary thunder-stone; in fact, it is a so-called 'sun-stone.' You see, I understood that you bought all kinds of stones that fall from the sky, and, although this particular stone was not thrown down by the lightning, nevertheless it fell out of the sun in the sky. On my way over I carelessly carried the stone in the sun, and it just naturally attracted the sun's rays to itself and became warm, as you now perceive."

ARLINGTON, MASS.,
Oct. 16, 1916.

¹ Theodoor de Booy, "Certain West Indian Superstitions pertaining to Celts" (JAFL 28 : 81).

BANTU TALES.

BY R. H. NASSAU.

THE following tales correspond to the English tales published in Volume 28, pp. 32-36, of this Journal. They are given here in the Bantu dialects as told to the author.

ALPHABET.

The consonants are pronounced as in English, except that *g* is always hard.

The vowels are pronounced as in the languages of southern Europe:—

<i>a</i>	like <i>a</i> in <i>father</i>	(e.g., <i>kalaka</i> , "to speak").
<i>â</i>	" <i>a</i> "	<i>law</i> (" <i>âvě</i> , "thou").
<i>e</i>	" <i>e</i> "	<i>they</i> (" <i>elabe</i> , "a branch").
<i>ě</i>	" <i>e</i> "	<i>met</i> (" <i>uhékě</i> , "beach").
<i>i</i>	" <i>i</i> "	<i>machine</i> (" <i>ikadu</i> , "a hand").
<i>u</i>	" <i>u</i> "	<i>rule</i> (" <i>umbákâ</i> , "one").

Diphthongs: *ai* (e.g., *paia*, "my father").

au (e.g., *au*, "not-he").

Every syllable is closed with a vowel. The accent is on the penult.

When a final vowel is followed by an initial vowel, either the vowels coalesce, or one of them is elided.

In the case of two or more initial consonants, a slight vowel-sound is permitted to precede: e.g., *Mpongwe* = *uMpongwe* (*ng* is nasal).

HO TIMBAKENI O MAKODO ("LET US GO BACK TO THE PLACE THAT WAS LEFT").¹

(*Benga Dialect.*)

Ba diyakindi bambo babale, mbweyi na balongi. Wa umbákâ,
There were men two, friends and neighbors. The one,
Ogula, a vâki, na, "Mwěla! mbi ngi te mbi kékě o 'hiki ya
Ogula, he spoke, saying, "Chum! I am I going to a country
yaviděngō o ujopo; na, o ivala jamě, mbi dikanakandi na nâvě
of far-off to travel; and, in going my, I leave with you,
ekamu ulega mwamě mwa sitânye. Tataka mwâ bwam', o pěl'
this barrel my of sitânye. Take care it good, for sake
'amě." (Sitânye ekaně e diyakindi beja ba jakindi o ehe tř.)
mine." (Sitânye this it was food they ate in land that.)

¹ See JAFL 28 : 32.

Mbweyi 'aju, Boloba, a yavwanaki, "E; ndi, yânë e 'bë elombo Friend his, Boloba, he replied, "Yes; but, that it is not thing e hakwë!" Wa mbweyi umbâkâ, Ogula, a këkindi, ka mâ-a it to be done." The friend one, Ogula, he went, and him-he

vala o 'he të ya yavidëngö. O ulingo mwa a diyakind' omë, e travelled to land that of far-away. In while that he was there, it hamakindi, na, mwada wa mbweyi 'aju Boloba, a 'mbakind' o happened that wife of friend his Boloba, she was about to jana mwana; ka jemi të i pangî mâ iyombuwa ja beja ka beja, bear a child; and womb that it not cause her longing of any food, kabô yâ sitânye mêtë të. Buhwa bwe, ka mâ-a hâhâlâkidi momi except it sitânye very that. Day open, then her-she begged husband 'aju o pëlë ya beja të; nandi, a lingwaki na mâ, tina ya na a uwaki her for sake of food that; and, he was angry with her, cause of that she asked mâ, na, a weyaka mohano mwaju. Ndi, e diyaki yâ nyanga të, him that he destroy promise his. But, it was it same that, buhwa ka buhwa. O madikanido, ka mâ-a vâ, na: "'Mba, na, day by day. At last, then him-he said, thus: "Me, thus, oningë yâ te nonanë, mbi ka nyangandi hika; ndi mbi ka nângândi if it is so, I will lose money; but I will take pâni sitânye ya mbweyi 'amë. O mâ-a ka 'mbak' o timba, at once sitânye of friend my. When him-he will be about to return, bëngë mbi ka hamband' epâkwë o pël' 'aju." A nângindi ulega të ; then I will buy another for sake his." He took barrel that; o mâ-a diyaki a dubuwa mwâ, hika i kwakind' o ndék'. A when him-he was he opening it, money it fell on floor. He vâki, na: "Nonanë! Ekamu u ndi ulega mwa mbweyi 'amë a said, thus: "So then! This it is barrel which friend my he vâki, na, u diyaki mua sitânye; ekamu mua hika? Bwam'! nandi, said, that, it was of sitânye; this of money? Well! then, mbi to nângâ hika, na mbi timbake mâ sitânye; ikabojana, mâ I let take money, and I return him sitânye; for, him, ndi a tubaki 'sitânye.'" O ulingo mwa jomu ja mepuma u tombidi, is he named 'sitanye.'" When space of ten of years it passed, ka mbweyi 'aju Ogula a pâkindi. Ka momo têkanë Ogula a vâ then friend his Ogula he arrived. And man this Ogula he said na wa mbweyi Boloba, "Bweyakidë 'mba ulega muamë uamë u to the friend Boloba, "Hand me barrel my which-I it dikanidi na nâvë." Mbweyi 'aju Boloba a bweyakidi o mâ ajadi left with you." Friend his Boloba he handed to him unto pâni, ulega mwa sitânye. O Ogula a dubwaki muâ, a duwaki promptly, barrel of sitânye. When Ogula he opened it, he found ulega ti na sitânye ya kya, na e ha bë bângö. Ka mâ-a mama, barrel full with sitânye of new, and it not is rotten. Then him-he wondered, na: "Mbi dikanindi na mbweyi 'amë Boloba ulega mwa hika, na thus: "I left with friend my Boloba barrel of money, and mâ-a ka-timbaka 'mba, ulega mwa sitânye?" Ogula a ndakiyi him-he gives back me barrel of sitânye?" Ogula he called

mbweyi 'aju, na: "Mbweyi 'amč! O haka lč 'mba nde? Umba friend his, thus: "Friend my! You do ? me what. Me ndi moto a dikanidi na nāvě ulega mwa hika; na, o ka timbaka am person he left with you barrel of money; and you do return 'mba ulega mwa sitānye?" Mbweyi 'aju Boloba a yawwanaki, me barrel of sitānye?" Friend his Boloba he replied, "Yāně e 'bč nonaně; o dikanaki 'mba sitānye; k' umba 'mba timba "That it is not so; you left with me sitānye; and me- me return āvč tepč sitānye. E! Mwěra! āvč-o yějéknd' o iba hika oviya you also sitānye. O Chuml you-thou trying to steal money from umba-mbi jadi!" Upâkwě mâně Ogula mâ, na: "Āvč ndi wa jadi me-I unto!" Other one Ogula him, thus: "You are who is a yějékč o iba oviya umba hika 'amč. Ndi, nyanga 'vč-o vâki he trying to steal from me money my. But, since you-thou say nonaně, o 'ka, na nāvč-wa sâja o boho bwa batodu." Upâkwě so, you come, and you-thou enter complaint to face of elders." Other Boloba a vâki, na: "Njambo eyamu! ho to vala ka sâja." Boloba he said, thus: "Affair good! we let go to make complaint." Ba valindi, kwanga na o bâ-ba pâkindi o batodu ba jadi. They went, until that when them-they came to elders they unto. Mbweyi wa boho; Ogula, de, na upako mwaju, na: "Ho Friend the first, Ogula, standing, with statement his, thus: "We hamindi, o mbi lenakidi o-pělč ya ekendâ o 'he tě ya yaviděngō, happened, when I decided about of journey to land that of far, běngč mbi dikaki na mbweyi 'amč ulega mwamč mwa hika, na-na then I left with friend my barrel my of money, that a ka bandamakidě mwâ o-pěl' 'amč. Tepč, mbi haki ehâliya o he should take care it for sake my. And, I pretended to mâ-a jadi, na, u diyaki sitānye, obanga mâ yowěngō na u diyaki him-he unto, that, it was sitānye, lest, him, knowing that it was hika, vendetwa a ka dubuwa mwâ." Mbweyi 'aju Boloba a vâki, money, perhaps he would open it." Friend his Boloba he said, na: "Mbweyi 'amč a dikaki n' umba ulega mwa sitānye; o mâ-a thus: "Friend my he left with me barrel of sitānye; when him-he pâkidi, k' umba-mbi timbidi mâ tepč ulega mwa sitānye. Ka okava arrived, then me-I returned him also barrel of sitānye. And here a pândi na iyabana, na, nana u diyaki mwa hika. Ndi, mbi vâkâ, he comes with deception, thus, that it was of money. But, I say, na, mbu yěnčké hika." Ba batodu ba vâki, na: "Nonaně! upako thus, I-not see money." The elders they said, thus: "Sol matter nd' ekamu! Āvč, Ogula, wa moto wa pělč ya bohoboho, o lemakandi; is this! You, Ogula, the person of side of first, you err; o dikanindi na Boloba, wa pělč epâkwě, sitānye, ka mâ-a timbaki you left with Boloba the side other, sitānye, and him-he returns āvč tepč sitānye. Nandi, o vahaka lč o ibakiya mâ hika nde?" you also sitānye. Now, you wish ? to steal from him money why?" O Ogula a yokaki, na jeku, a senjaki upako tě, na: "E diyake! When Ogula he heard, in wrath, he abandoned affair that, thus: "Let it be!

Hika tè e diyakind'e amě mětě; tombekete ya pela, mbi 'bě n' Money that it was mine very; even if it lost, I am-not isâlā!" Bana babu babale, na majoka o uhěngě, wa mwana wa with care!" Children their two, with plays in street, the child of a duwakidi hika tě, Ogula, a vâki na upakwě na: "Mwěra! mbambayé! he owned money that, Ogula, he said to other, thus: "Chum! really!

Hângwě a haka lě nde na hika ya paia? Paia a dikaki your father he does ? what with money of my father? My father he left na hângwe ulega mwa hika, ka hângwe a vahakand' o 'ba yâ with your-father barrel of money, and your-father he is wishing to steal it na iba bo-ibaka." Wa upâkwe wa mwana wa Boloba, a vâ, na: with stealing only stealing." The other, the child of Boloba, he said, thus: "E 'bě nonane; hângwe ndi a di a yějékě o 'ba hika ya paia; "It is-not so; your-father is he who he attempt to steal money of my-father; ikabojana hângwe a dikaki na paia sitânye; nandi okava a because your-father he left with my-father sitânye; and here he vahakand' o nângâ hika oviya o mâ-a jadi?" Upâkwě, wa mwana wants to take money from at him-he unto?" Other, the child wa Ogula, a vâ, na: "Mwěra! na nâvě wa jawe, o ndi yěněngō of Ogula, he said, thus: "Chum! since you-thou born, you are seeing sitânye ya bemba ulingo mwa jomu ja mepuma na yâ-ya jongoliye?" sitânye it exist while of ten of years and it it-not rot?" Upâkwe a yawanaki, "Nyawe." Wa upâkwe, mwana wa Ogula, a Other he answered, "No." The other, child of Ogula, he badindi, "Sitânye, a jaka paia a dikaki yâ jomu tě ja mepuma added, "Sitânye, he had my-father he left it ten that of years ekadi, ya jongoliye, na yâ-ya bundakana?" Buhwa ka buhwa, ba that, it-not rot, and it it-not decay?" Day by day, they lilimakindi na usâju tě. O ba batodu ba yokaki o pělě těně, continued in discussion that. When they elders they heard of side that, běngě ba vâki, na: "Ho timbakeni o jali." O bâ-ba then they said, thus: "Let us go back to beginning." When them-they timbidi upoko tě, ya na u sâjakwě pě, ba vâki, na: "E ndi nonane. returned case that, for that it be tried again, they said, thus: "It is so. Āvě, wa ekaně, Ogula, wu dikaka sitânye. O dikindi hika; ikabojana You, of this, Ogula, you-not left sitânye. You left money; because, sitânye e 'be na ngudi o diya ulingo mwa jomu ja mepuma, na yâ-ya sitânye it is not with power to lay while of ten of years, and it it-not jongoliye. O dikaki hika. Nângâkâ hik' 'âvě." Ka mâ-a nângâ spoil. You left money. Take money your." And him-he took hik' 'aju. money his.

OVER-SLEEPING AND OVER-EATING — WHICH IS WORSE?¹

(*Batanga Dialect.*)

Viyâ-vibe na Ejedi-ebe ba pangaki mbweyi. Ejedi-ebe a kěki Sleep-Bad and Eating-Bad they contracted friend. Eating-Bad he went

¹ See JAFL 28 : 34 (No. 8).

ka lumbiya o mboka ya Viyâ-vibe. Wa ekanč a kenjaki māngâ to visit at town of Sleep-Bad. Of this he prepared kinds ma beja mch̄epi, londango ndabo ya ntuntu ti. Ejedi-ebe a of food all, filling house of whole full. Eating-Bad he yinginaki pâni o ndabo, na mā-a na savulaka a miyaki belombo entered at once in house, and him-he with gluttony he swallowed things byčh̄epi be diyakidi o ndabo. Běngč, a pumaki. O mā-a mbakind' all they were in house. Then, he went out. When him-he was about o vala, a vâki na mbweyi 'aju Viyâ-vibe, na: "Nandi, mb' 'alandi o to go, he said to friend his Sleep-Bad, thus: "Now, I'm going to wahu; o ka pândi ka lumbiya 'mba na hwi ibale. O jâ hwi my-home; you must come and visit me in days two. When those days ibale ja timidi, moto tčkanč, Viya-vibe, a umuwa, na, bo-tamwaka o two they fulfilled, person this, Sleep-Bad, he arose, and, walking-walking on njea 'aju, a pâkindi o mboka ya mbweyi 'aju Ejedi-ebe. Pâni, wa way his, he came to town of friend his Eating-Bad. At once, this ekanč a valind' ulěngč o 'hiki, ka kenja beja o pělě ya mwěngi mwaju, one he went hunting in forest, to provide food for sake of guest his, mā-a diyaki diya o mboka; ka ovone a kwakind' o viyâ. Molo who he was staying in town; and there he fell in sleep. Head mwaju u diyaki o-he okava, na nyol' 'aju ovoně, na bevandi bya his it was below here, and body his there, and limbs of nyolo be hambakudwě ngetaněngō o he. O Ejedi-ebe a timbaki body they stretched out full length on ground. When Eating-Bad he returned, oviya o 'hiki, a duwaki mbweyi 'aju wimbili o he, pani te ka mā-a from at forest, he found friend his spread out on ground, like that as him-he wango, mā tepě na viyâ viněně na ovaně-ndo au yokaka elombo. dead, him also with sleep great that therefore he-not hear thing. Na ipikiliya ja na mbweyi 'aju a weyakwě, Ejedi-ebe a lingwaki, With thought of that friend his he was killed, Eating-Bad he was angry, na: "Ba lě ba nja ba weyaki mwěngi o mbok' amě?" Vâkâna, a thus: "They? they who they killed visitor in town my?" So, he umuwa, ka mā-a vala ka weya bato ba ikaka ipâkwě, o pělě ya arose, and him-he went to kill people of family another, for sake of ikundwě ja mbweyi 'aju. avenging of friend his.

O mā-a timbidi, a kâbâkindi mbweyi 'aju, Viyâ-vibe, umuwango When him-he returned, he found friend his, Sleep-Bad aroused oviya viyâ viaju, mā tepě diya. Běngč, bato ba vaka, ka bâ-ba from sleep his, him also sitting. Then, people they came, and them-they vâ na Ejedi-ebe, na: "E lě nja tina eyâvě e weyaki bato?" said to Eating-Bad, thus: "It? what reason of-yours it kill people?" Vâkâna, ba ndakiyi ehoka, ka bâ-ba kalaki upoko tě, ba vanaka So, they summoned council, and them-they talked matter that, they bring itubě o Ejedi-ebe a jadi. Ndi, mā a vâki, na: "A 'bě'mba a ka accusation to Eating-Bad he unto. But, him, he said, thus: "He is-not me he shall bakakudwě; Viyâ-vibe a lukakand' o tubwě." Ndi, batodu o ehoka be charged; Sleep-Bad should be accused." But, elders in council ba lenaki, na, Ejedi-ebe a diyaki kobango. hey decided, Eating-Bad he was guilty.

TWO PEOPLE WITH ONLY ONE EYE.¹

(Batanga Dialect.)

Ba diyakindi bato babale, wa momo na wa mwajo. Wa ekaně a They were people two, a man and a woman. The this he diyaki pâgu; nonaně tepě a diyaki upakwě. Ba diyaki na dihâ was blind; so also he was other. They were with eye jâkâ. Oningě wa umbâkâ, a diye na dihâ, a vahakind' o yěně one. If the one, he-not was with eye, he wished to see elombo, a ka yâlâkâ kabo a ta uwa upâkwě, na: "Věkě 'mba dihâ thing, he will be able except he first ask other, thus: "Give me eye tě." Buhwa bâkâ wa momo a valindi o 'hiki, bapěngō dihâ tě that." Day one the man he went to forest, carrying eye that na mâ; ka mâ-a yěně ele ya boi. Běngě a timbaki; na, o with him; and him-he saw tree of honey. Then he returned; and, when mâ-a pâkidi o ndab' 'aju, a langwaki wa mwajo, "Mbi ndi him-he arrived at house his, he told the woman, "I am duwango boi o ele; ho to vala vake ka puduwa omě, na ka finding honey in tree; we let go to-morrow to dig there, and to hoduwa bwâ oviya utema mwa ele." Vâkâna, buhwa bwe, wa pull out it from inside of tree." So, day open, the momo bâtângo dihâ, a bapakindi wa mwajo o ukângâ mwaju; man wearing eye, he carried the woman on back his; ka bâ-ba vala, ka bâ-ba pâ o tina ya ele tě. Ovoně, wa and them-they went, and them-they arrived at base of tree that. There, the momo a hubakindi wa mwajo, ka mâ-a nângâ ubâki mwaju na man he put down the woman, and him-he took axe his and ukwala. A betakind' ele tě, ka mâ-a kwělě ka mâ-a lena, ka machete. He climbed tree that, and him-he chopped and him-he cut, and mâ-a puduwa o uhâmbâ ka mâ-a hoduwa ekoda ya boi. Běngě him-he dug in hollow, and him-he pulled comb of honey. Then a kala, ka mâ-a yama o mwajo a jadi, na: "Ta longa elinga, he spoke, and him-he called to woman she unto, thus: "Must weave basket, o yâ ka vamwě ukânâ tě." Mwad' 'aju a yavwanaki o mâ-a in it will be put honeycomb that." Wife his she replied to him-he jadi, "Mbi ka yěněle, o mbi ha bě na dihâ? Mbi diye na unto, "I shall see how, when I not am with eye? I not being with dihâ, mbi ka yěně lě o longa? Yangwakiya 'mba dihâ!" Vâkâna, eye, I shall see how to weave? Fling for me eyel" So, wa momo a hodwaki dihâ tě oviya utema mwaju, ka mâ-a yanguwa the man he pulled eye that from inside its, and him-he flung jâ o ebyâbyâ 'aju o he. Wa mwajo a bweyaki dihâ tě pâni, it to lap her at ground. The woman she caught eye that at once, ka mâ-a vama jâ hohonganěngō bandabanda o utema mwaju mětě. and her-she fastened it properly tight in inside her very. A yalakind' o lenamekilibanjo na melabi; běngě a longaki ehini ya She began to cut sticks and twigs; then she wove frame of

¹ See JAFL 28 : 35.

elinga. O mā-a makidi ilonga jaju, wa momo a kalaki na mā, basket. When her-she finished weaving its, the man he spoke to her, na: "Yangwakiya 'mba dihā tě!" Vâkâna, a yangwaki dihā tě, thus: "Fling for me eye that!" So, she flung eye that na ikēngč, na a uhwaki jā o mā-a jadi, kwanga o benā byaju bwe; with skill, and she threw it to him-he unto, far as to hands his open; ka mā-a bweya jā, ka mā-a vamē jā o iboko viaju o molo mwaju. and him-he caught it, and him-he put it in place its in head his. Ulingo tombango, ka wa mwajo a kala, na: "Lomakiya 'mba boyi; While passed, and the woman she spoke, thus: "Send for me honey; mbi vahakand' o ja." Ndi, wa momo a yavwanaki, "Ta venga! O I wish to eat." But, the man he replied, "Just wait! You ka jate o buhwa, o mbi ka pâte." Ndi, wa mwajo a vâ, na: "Mbi will eat to-day, when I shall arrive." But, the woman she said, thus: "I vahakandi jā pele." Vâkâna, wa momo a uhwaki o mā-a jadi, wish it at once." So, the man he threw to her-she unto, mbeyi ya ukânâ. Ndi, au yokaka o yâ-e kwakidi, na au piece of honeycomb. But, she-not hear when it-it fell, and she-not yowaka iboko viyaju vi diyakidi; ka mā-a vâ, na: "Lomakiya know place its it was; and her-she said, thus: "Send for 'mba dihā, na ovaně ndo mbi ka tâlâ ukânâ." O yâ, wa momo me eye, that therefor I shall pick comb." On that, the man a yangwaki pě dihā tě o mā-a jadi o ebyâbyâ 'aju. Wa mwajo he flung again eye that to her-she unto in lap her. The woman a nângâki jā, ka mā-a vamē jā o iboko vyaju vya molo. A duwaki she took it, and her-she put it in place its of head. She found iboko vya ukânâ u diyaki u kwa, na mā-a yalaki o ja boyi. Bëngč, place of comb it was it fell, and her-she began to eat honey. Then, wa momo a vâ na mā, "Yangwakiya 'mba dihā tě oba okava." Wa the man he said to her, "Fling for me eye that over here." The mwajo a yangwaki dihā tě o mā-a jadi; ndi jâ-i kwakindi o elabe, woman she flung eye that to him-he unto; but it-it fell on branch ka jâ-ja kakamakiya o hanganě ya ulabe. O njo tě, inâni i pândi. and it-it stuck in middle of branch. At then that, bird it came. Wa momo, a diyaki a vengaka, na au yowaka na dihā tě i diyaki The man, he was he waiting, and he-not know that eye that it was 'hwango, a sombiyaki pě, na: "Yangwakiya 'mba dihā tě." A thrown, he ordered again, thus: "Fling for me eye that." She yavwanaki, "Dihâ tě i ndi oba ovone." Ndi wa momo a yavwanaki, replied, "Eye that it is up there." But the man he answered, "Nyawe, mbi 'bē na jâ!" Ka wa mwajo a timbaki "O yabakiye "No, I not-am with it." And the woman she responded, "You deceive 'mba." Njo tě, inâni tě i miyaki dihâ, ka jâ-ja věvěki. Wa me." Time that, bird that it swallowed eye, and it-it flew. The momo a ulwakudwě ka mā-a diyaki mboka ya hako; ka wa mwajo man he was changed and him-he was town of house-ants; and the woman tepě a ulwakudwě, ka mā-a diyaki ukongolo mwa nyélélě. also she was changed, and her-she was hill of white-ants.

TWENTY-EIGHTH ANNUAL MEETING OF THE
AMERICAN FOLK-LORE SOCIETY.

THE Council meeting of the Society was held on Dec. 27, 1916, at the American Museum of Natural History, New York, President Lowie in the chair. Present: Messrs. Boas, Dixon, Peabody, Tozzer, and Mrs. Elsie Clews Parsons. At this meeting the Secretary and Editor reported as follows:—

SECRETARY'S REPORT.

The membership of the Society, including the libraries subscribing to the Journal, is as follows:—

	1915.	1916.
Honorary members.....	12	10
Life members.....	10	11
Annual members.....	<u>389</u>	<u>380</u>
	411	401
Subscribing libraries.....	162	170

The Secretary announces with great regret the death of George Laurence Gomme and Giuseppe Pitrè, honorary members of the Society.

CHARLES PEABODY, *Secretary.*

EDITOR'S REPORT.

During the past year four numbers of the Journal have been printed,—the December number for 1915, being the Hispanic Number of that year; the first number of 1916, being the French Number for that year; and the second and third numbers for 1916. The printing of a Memoir by Miss Eleanor Hague on "Spanish-American Folk-Song" has also been begun. At the present time the fourth number of 1916 and the first number of 1917 are in the hands of the printer.

During the past few years, material for the Folk-Lore Journal has been increasing in bulk, so much so that the four numbers no longer accommodate the material that is offered for publication. A number of papers presented are so long that they might well be published as Memoirs, and the question arises what to do in regard to the increasing material. The membership fee of three dollars is so low, that the Society is not justified in furnishing to its members more than a journal of approximately four hundred pages. For this reason it is suggested that longer papers be published in the form of Memoirs,

to be furnished to contributors to the Publication Fund and to subscribers to the Memoirs.

Work on the Index is progressing rapidly now. The contents of the first twenty-five volumes have been listed, and the manuscript is ready including the letter *l*. It is hoped that the preparation of the manuscript will be completed by the spring of the coming year. The material for the first Negro Number has been collected by Mrs. Parsons, who is in charge of this subject, and it is hoped that the first Negro Number may appear early in the coming year.

FRANZ BOAS, *Editor.*

The Secretary's and Editor's Reports were accepted as read.

TREASURER'S REPORT FOR 1916.

RECEIPTS.

Balance from 1915	\$1,486.26
Hispanic Society contribution	350.00
Carnegie Peace Foundation contribution	200.00
Charles Peabody contribution	350.00
Interest	33.80
G. E. Stechert, sales of Journal and Memoirs	360.00
C. M. Barbeau, sales of Journal in Canada	43.50
Publication Fund	80.00
Life Member	50.00
Yearly members	904.14
Total receipts	<u>\$3,857.70</u>

DISBURSEMENTS.

Manufacture of Journals:

July—September, October—December, 1915, January—March, April—June, 1916.	\$1,504.65
Work on Index	213.00
Clerical work for Editor	150.00
Rebates to Branches	90.16
Postage	5.30
Collections	1.24
Total expenses	<u>\$1,964.35</u>
Balance on hand Jan. 1, 1917	<u>\$1,893.35</u>
	<u>\$3,857.70</u>

ALFRED M. TOZZER, *Treasurer.*

Audited.

R. B. DIXON,
C. PEABODY, } *Auditors.*

Professor Dixon and Dr. Peabody were appointed auditors.

The Editor was granted authority to arrange rates and a possible change of publisher for the Society.

On motion of Professor Boas, a vote of thanks was passed to the Secretary for his assistance to the Editor.

The following officers for 1917 were nominated by the Council:—
PRESIDENT, Robert H. Lowie.

FIRST VICE-PRESIDENT, G. L. Kittredge.

SECOND VICE-PRESIDENT, J. Walter Fewkes.

EDITOR, Franz Boas.

ASSISTANT EDITORS, G. L. Kittredge, A. M. Espinosa, C.-M. Barbeau, Elsie Clews Parsons.

PERMANENT SECRETARY, Charles Peabody, Harvard University, Cambridge, Mass.

ASSISTANT SECRETARY, A. V. Kidder.

TREASURER, A. M. Tozzer, 7 Bryant Street, Cambridge, Mass.

COUNCILLORS, for three years, R. B. Dixon, E. Sapir, A. L. Kroeber; for two years, Phillips Barry, C.-M. Barbeau, A. M. Espinosa; for one year, B. Laufer, E. K. Putnam, Stith Thompson.

The annual meeting of the American Folk-Lore Society was held at the same place immediately following the Council meeting, President Lowie in the chair. It was held in affiliation with the American Anthropological Association and Section H of the American Association for the Advancement of Science.

A communication from the American Association for the Advancement of Science was read, offering special terms for new members who should be members of the affiliated societies.

The officers nominated by the Council were unanimously elected.

The following communications were then presented:—

“Oral Tradition and History” (presidential address), Robert H. Lowie.

“A Prehistoric Wind-Instrument from Pecos, N. Mex.,” Charles Peabody (discussed by Spinden).

“La Gui-Année, a Missouri New-Year’s Custom,” Anne Johnson (read by Peabody, discussed by Belden).

“Bible Stories among the American Indians,” Stith Thompson (discussed by Sapir, Lowie, Michelson, Spinden).

“The Origin of Wampum; an Algonkin Tale,” Harley Stamp.

“Three Matrix-Tales,—‘Big Klaus and Little Klaus,’ ‘Erdmännchen,’ and ‘Ali Baba,’ among Bahamans and Cape Verde Islanders,” — Elsie Clews Parsons (discussed by Boas and Goddard).

The following were read by title:

“The Resources of Canadian Folk-Lore,” C.-M. Barbeau.

“Fire-Origin Myths of the American Indians,” Walter Hough.

CHARLES PEABODY, *Secretary.*

LOCAL MEETINGS.

MISSOURI BRANCH.—The tenth annual meeting of the Missouri Branch of the American Folk-Lore Society was held in St. Louis, in conjunction with the State Teachers' Association, on the 16th and 17th of November, 1916. The programme of the first session comprised the presidential address, "The Folk-Lore of Flowers that grow in Missouri," Miss Mary A. Owen; "Italian Folk-Lore in Missouri," Miss Rala Glaser and Miss Ellen Lawton; "Old Ste. Genevieve," Mrs. Edward Schaaf; "The Location of the Indian Heaven," Dr. W. L. Campbell; Round Table on children's games, Miss Leah R. C. Yoffie, leader. At the second session Dr. C. H. Williams of Columbia described "Ballad Conditions in Bollinger County," and Mr. E. E. Chiles of St. Louis presented a Missouri version of the ballad of "The Hangman's Tree." The officers for 1917 are: *President*, Miss Mary A. Owen; *Vice-Presidents*, Miss Lucy R. Laws, Mrs. Eva W. Case, Miss Jennie M. A. Jones, Mrs. Edward Schaaf; *Secretary*, Professor H. M. Belden, Columbia; *Treasurer*, Professor C. H. Williams, Columbia; *Directors*, Dr. A. E. Bostwick, Miss Jennie F. Chase, Miss Leah R. C. Yoffie.

KENTUCKY FOLK-LORE SOCIETY.—The Kentucky Folk-Lore Society held an open meeting in Louisville on April 25, during the sessions of the Kentucky Educational Association. About a hundred people were present. The following programme was given: presidential address, "Folk-lore Work to be done," Dr. E. C. Perrow; "Rhymes from the Kentucky Highlands," Prof. H. H. Fuson; "Feuds of Eastern Kentucky," Miss Myra Sanders; "Remarks on the Philology of Current English in Kentucky," Dr. W. J. Grinstead; "Elizabethan Atmosphere in the Kentucky Mountains," Professor J. W. Raine. Interest in folk-lore is widening somewhat in Kentucky. More collectors of material are in the field than there were formerly, and a larger number of people show a general interest in the subject. Lack is felt, however, of an organ of publication in Kentucky that might print material of too distinctly local interest and of too small scope to seek admittance into the "Journal of American Folk-Lore." Since last October the Secretary of the Kentucky Branch Society has edited a column of folk-lore once a month in the feature section of the "Louisville Courier-Journal." This column serves as a small outlet of folk-lore expression, and advertises the work of the Society; but the space allotted for this purpose is not adequate. The officers for 1917 are: *President*, E. C. Perrow; *Vice-Presidents*, Miss A. A. Cassity, Mrs. Ewing Marshall; *Secretary*, D. L. Thomas, Danville; *Treasurer*, John F. Smith, Berea.

D. L. THOMAS, *Secretary.*

THE VIRGINIA FOLK-LORE SOCIETY.—The fourth annual meeting of the Folk-Lore Society of Virginia met Dec. 1, 1916, at Richmond, Va. About fifty enthusiasts on the ballad were present; and new interest was aroused by the report of Dr. C. Alphonso Smith, the Archivist, who reported

a most encouraging year of ballad finds, numbering, in all, twenty-eight, most of them variants of those previously obtained. The most interesting event of the year from a ballad viewpoint was the visit to Virginia of Mr. Cecil J. Sharp, who has collected the words and music to more ballads surviving in England than any one else, living or dead. He spent several months in the mountains of North Carolina, where he collected about two hundred and sixty songs and ballads with their tunes. These are now being published in book form. The following officers were elected for 1917; *President*, Mr. John M. Stone; *Vice-President*, Miss Martha M. Davis; *Secretary-Treasurer*, Dr. W. A. Montgomery, Richmond; *Archivist*, Dr. C. Alphonso Smith.

NOTES AND QUERIES.

PROVERBS FROM ABACO, BAHAMAS.—The following proverbs were collected on Abaco, in the Bahama Islands.¹

1. Hard head bud (bird) don' make good soup.
(Disobedient children don't turn out well.)
2. Beeg eye choke puppy.
(Equivalent to, "Don't bite off more than you can chew.")
3. Married got teet (teeth).
(Marriage isn't all bliss, and sometimes you get bitten.)
4. Better fer belly fer bus' en fer good wittles fer was'e. (Jamaica.)
5. Foller fashion kill monkey.
(Some people strain themselves to death trying to ape their neighbors.)
6. Too much sit-down break trousers.
(If you are lazy, you won't have any clothes to wear, as they wear out just the same.)
7. When cockroach have dance, he no ax fowl. (Jamaica.)
(Don't invite your enemies, they will only pick you to pieces.)
8. Loose goat do' know how tie' goat feel, but tie' goat know how loose goat feel.
(When a man is free and able to go about at will, he doesn't realize how blessed he is; but he soon realizes how fortunate he used to be, if he gets into trouble and is no longer free.)
9. God do' like ugly.
10. Do' t'row way dirty water till yer know where clean water dere.
(Be content with what you have until you see your way clear to something better.)
11. Easy, easy, kech (catch) monkey.
(Go cautiously and you will succeed.)
12. E'ry John Crow t'ink 'im pickaninny white. (Jamaica.)
(The blackest man thinks his own children the finest, and that they can do no wrong.)
13. Some mans does dead befo' dem time.
(They make trouble for themselves.)
14. When man drunk, him stagger; when woman drunk, him lay down.
(Women go to extremes more than men.)
15. Do' go da road, 'tis one bad road; de longes' road carry yer home safes'.
(Short cuts don't pay.)

HILDA ARMBRISTER.

¹ For Nos. 2, 3, 5, 6, 7, 12, cf. "Creole Folk-Lore from Jamaica" (JAFL 9 : 38. Nos. 72, 44, 65, 13, 50, 28).—E. C. P.

RIDDLES FROM ANDROS ISLAND, BAHAMAS.—The following riddles slipped in as I was engaged in collecting the "ol' storee" of Andros. Had I collected the riddles more systematically, undoubtedly I should have gotten a very large number, as riddles are a favorite pastime of all Andros-Islanders.

1. Me riddle me riddle burandy oh,
Perhaps I can clear dis riddle,
An' perhaps you can.

My fader had a cheer [chair], his own.
Couldn't come in an' set in it,
But some one else, a stranger,
Could come in and set in it.

Ans. — His daughter. He couldn't marry his
own daughter. A stranger had to
come an' marry her.

2. Me riddle me riddle me randy oh.
Perhaps you could clear dis riddle,
An' perhaps you can't.

Some t'ing
Go up an' come down
An' eat grass.¹

Ans. (?)

3. Me riddle me riddle me randy oh.
Here's a t'ing.

White outside
An' yaller inside.

Ans. — Egg.

4. T'ree sisters standin' together,
None can't touch each oder.

Ans. — Pot foot.

5. Little Nan Nan in a short petticoat,
De larger she get de shorter she be.

Ans. — Candle.

6. My fader had seven sons,
An' all seven couldn't talk to each oders.

Ans. — Seven stars.

7. Here's a t'ing.
Knockin' up to de sea night an' day,
An' none could talk to each oder.

Ans. — Sea and rock.

8. My fader had a son twenty years
An' never eat a meal of victuals.

Ans. — Clock.

¹ The propounder of this riddle and of a few of the others referred to them as "sweet riddles."

9. Here's a t'ing.
Green outside
An' yaller inside.

Ans. — Papaw.

10. Here's a t'ing.
White to de en',
Black to de middle.

Ans. — Walking-stick.

11. My fader had a sheet,
An' he kyouldn' fol' it.

Ans. — Sky.

12. De black man settin' on de red man head.

Ans. — Pot settin' on fire.

13. Me riddle me riddle me randy oh.
Perhaps you could tell me,
Perhaps you can't.

It was something
White outside,
Red inside.

Ans. — Foul egg.

14. Something roun'.
It rolls all day,
An' it stop at night.

Ans. — Tongue.

15. It's astonish to see de dead carr' de livin'.

Ans. — Boat.

16. Here's a t'ing.
Black outside
An' black inside.

Ans. — Umbrella.

17. My fader had thirty white horses an' one red one.

Ans. — Teeth and tongue.

18. What kyan an ol' woman
An' young one kyan't?

Ans. — Green pease and dry pease.

19. Me riddle me riddle me randy oh.
Perhaps you can,
Perhaps you can not.

Me fader had a t'ing.
It white inside,
It green outside.

Ans. — Cocoanut.¹

¹ Told in Nassau, New Providence.

20. Me fader had a t'ing.
 You drink de blood
 An' t'row away de back.

Ans. — Cocoanut.¹

21. M struck R, an' W run.

Ans. — Moses struck the Rock, and Water ran.

The following were given me as "toas" [toasts]: —

In spring I looks gay
Dress in handsome array.
De cooler it grew,
I t'row off my clothing,
In winter quite naked appear.

De hardes' work my mudder give me
To pass de ladies wine.
De hardes' work my fader give me
To cut down pine.

ELSIE CLEWS PARSONS.

NEW YORK.

¹ Told in Nassau, New Providence.

BOOK REVIEWS.

H. E. KREHBIEL, Afro-American Folk-Songs. New York, G. Schirmer & Co., 1915.

FOLK-LORISTS and ethnologists, particularly those with musical bent, should welcome this recent result of many years of interested study on the part of Mr. Krehbiel, and thank him for once more bringing to the attention of the musical public the wealth of folk-song material lying hitherto almost completely ignored in our Southern States.

It seems as if constant reiteration of this fact is still necessary, considering the strange lack of interest in a music so unique and beautiful. Carl Engel,¹ as early as 1866, urged its careful study, and yet in 1917 the work is only begun.

The book, which Mr. Krehbiel avowedly did not intend to be scientific, because of the layman's generally careful avoidance of such literature, is sufficiently popular for the merest dabbler, yet highly instructive and interesting. The chapters on "Music Among the Africans" (No. V), "Structural Features of the Poems" and "Funeral Music" (No. VIII), and "Songs of the Black Creoles" (No. X), are especially interesting to the ethnologist, particularly No. X, which goes into the linguistic structure of the songs.

Musicians and folk-lorists will enjoy the numerous fine examples of songs of different types scattered throughout the book. The only wish of the reviewer is that there had been more of these, even if it made necessary less of the entertaining chat which often accompanies them.

The study of modes used brings out the fact that there was a quite common use of the minor scale with the raised sixth and frequently missing seventh. The example given on p. 52, which Mr. Krehbiel has analyzed as based on the whole-tone scale, seems to the writer to belong to the group of songs illustrating this particular kind of minor. The presence of the perfect fourth involving two and one half steps, occurring as an important part of the melody in the three different sections, would seem to preclude the possibility of a whole-tone basis. The analysis seems much more satisfactory if the three sections which are identical melodically, are considered as being in B, E, and A minor respectively, the change of key being easily accounted for by the alternation of solo and chorus, the solo resuming the melody where the chorus stopped after a very long note.

In the light of the author's scathing criticisms of Dr. Wallaschek's attitude toward American Negro music, his own remarks on that of the American Indian are rather surprising. It may be because up to the present time published collections in any large number have not been available. The writer cannot pass by the remarks on p. 91, referring to the alleged lack of interest of scientists and museums in the collection of songs. In spite of the fact that for many years no one could be found who would transcribe the records in any number, scientists have continued to collect

¹ Studies in National Music (London, 1866).

them. There are, to be sure, no African collections in this country, though there are large ones in Europe.

But American museums do not lack collections from other places. The American Museum of Natural History has over fifteen hundred records, some Siberian and Eskimo, many Chinese, and hundreds of Indian songs. There are many more in Washington, and at the Victoria Museum in Ottawa, Can. The failure has not been on the part of the ethnologists, but entirely on the side of the musicians. However, they are now being studied, and eventually there will be plenty of material for comparison.

That the music of the North American Indians "conforms to a stereotyped formula, having a high beginning and repetitions of a melodic motif on lower degrees of the scale," is true only of certain types of songs, and quite corresponds to conceptions of form suitable for certain kinds of European music, with this exception: that it cannot as yet be stated in how far this recognition of form is conscious with the Indian. But Indian songs, as a whole, are full of variety and beauty. They are by no means entirely "ritualistic or performed by obligation," as any number of love and purely descriptive songs will prove; while these, as well as war-songs, are often fine specimens of melodic and rhythmic composition.

Another point to be noticed is the study made of the kind of scales used by the Afro-Americans and those used by Europeans. The Afro-American songs are preponderantly major and pentatonic, and, so far as present data go, so are the majority of the songs of the world. That edicts prohibiting sad or minor songs could have been so widely effective among the Negroes as to be felt, seems doubtful. It is more likely due to a psychological rebound in the make-up of the Negro. That these songs are mostly religious or labor-songs may have something to do with it.

Perhaps environmentalists will find something interesting in Mr. Krehbiel's statement, taken from Engel, that apparently countries of high latitudes make greater use of minor modes, Russia, Sweden, Norway, and Denmark being examples.

To my mind, it would seem rather a matter of temperament and diffusion. Surely the "sorrow and suffering" of the Russians cannot be held entirely responsible for their frequent use of minor, any more than climate, of which, as Mr. Krehbiel observes, there are all kinds in Russia. There are other peoples who have also suffered oppression and slavery, whose songs are chiefly major.

Such generalizations as the above have left out of consideration many places of high latitude not yet heard from; and it would seem necessary to obtain data from these, as well as from peoples of experiences similar to those of the Russians, before drawing definite conclusions.

There are too many interesting points in the book to note properly in a review. Saving a few instances like the above, it is a valuable contribution to the subject of American folk-lore. The author styles it a "pioneer." It is certainly a worthy one. With his collection and long acquaintance with the subject, really serious students of American folk-lore and music (and there are a number) will have only one wish, — that there could have been more of it.

HELEN H. ROBERTS.

NEW YORK CITY.

MABEL COOK COLE, Philippine Folk Tales. Chicago, A. C. McClurg & Co., 1916. xv + 213 p. \$1.25 net.

THIS interesting little volume is avowedly an attempt to offer to the general public "a comprehensive popular collection" of Philippine folktales. Perhaps emphasis should be placed on the word "popular," for a comparison of Mrs. Cole's versions of the tales with the earlier printed accounts at hand reveals the fact that the present stories are literary retellings with the aim of making acceptable narratives. In this respect the author has succeeded beyond a doubt: she has a freshness and directness of style that are at once engaging. If entertainment were the primary object of the collection, we should need to say no more. In the Preface (p. v), however, the author expresses "the hope that this collection will give to those who are interested opportunity to learn something of the magic, superstitions, and weird customs of the Filipinos, and to feel the charm of their wonder-world as it is pictured by these dark-skinned inhabitants of our Island possessions." It is perhaps not impertinent to inquire how far this hope is reasonable, in consideration of the nature and arrangement of the tales and the paucity of explanatory notes.

The material is grouped by tribes, not by literary types. The Tinguian, a non-Christian unit inhabiting northern Luzon, are represented by twenty-three stories, more than one-third of the total number in the collection. Inasmuch as every one of the Tinguian folk-tales (which are made up of myths, legends, and fables) has already appeared in print (see "Traditions of the Tinguian," by Fay-Cooper Cole, Chicago, 1915), it is to be regretted that our author, in some sort of parallel table, does not refer to the printed sources of these stories, so that those who are "intelligently interested" might compare the literary, remodelled version with the bald, literal translation from the original text. The Igorot are represented by seven stories of various sorts, six of which have appeared earlier in Seidenadel's "Language of the Bontoc Igorot" or Jenks's "Bontoc Igorot." The former is not mentioned; Dr. Jenks, however, is given credit for his four folk-tales. The five Bukidnon stories, the two Bagobo, the two Bilaan, and the two Mandaya may be in print here for the first time, though one can hardly be certain. The Subanun story of "The Widow's Son" is accredited to Mr. Christie, and the Moro account of the "Mythology of Mindanao" to Dr. Saleeby. The other Moro story, "Bantugan," however, is left parentless, though, if we remember correctly, it was printed by Mr. Porter in the "Journal of American Folk-Lore" some dozen years ago. The Christianized tribes represented in Mrs. Cole's collection are the Ilocano (five stories), the Tagalog (four), and the Visayan (eight). Of the Ilocano tales, we are able to point out the source of one, "The Story of a Monkey" (p. 183), which is not a Filipino story at all, but an Indian tale. It is almost word for word Mrs. Kingscote's "Monkey and the Tom-Tom" ("Tales of the Sun," London, 1890, p. 187), and one wonders by what bit of inadvertence it became incorporated in the Ilocano group. Of the Tagalog stories, two appeared in 1907 in the "Journal of American Folk-Lore," and were originally collected by Fletcher Gardner. The last four stories in the book (Visayan animal-tales) also first appeared in the same volume of the same journal. If our author had followed the method of Joseph Jacobs in his "Indian Fairy Tales" with regard to sources, or of W. H. D. Rouse in his

"Talking Thrush" with regard to modifications of the original versions, or had combined the two methods, her collection would have been far more valuable from the "interested reader's" point of view, and would have lost none of its charm.

Some objection might be raised to the lack of *genre* classification of the stories, if their aim is to convey information as to the "magic, superstitions, and weird customs of the Filipinos." Obviously there is a great difference in value between a myth and a world-wide hero-tale, or a legend and a fable, as cultural records. Magic, superstitions, and weird customs are usually found in narrative form embedded in fairy or demon stories; but this class of tales is almost altogether neglected in the collection. Creation stories, "just-so" stories, droll stories, legends, and myths so ancient that they survive only as entertaining tradition, are mixed up indiscriminately, with the result that the general reader cannot help but have a distorted and confused impression of the "wonder-world" these eleven distinct tribes have imaged for themselves.

The main value of the book is that it will serve to stimulate interest in the folk-lore of a section of the Orient which has been studied during the last two decades mainly from the point of view of its economic, political, and historical significance, but which is deserving of the most intelligent investigation by all who appreciate the worth of the labors of the brothers Grimm and their host of followers.

D. S. F.

THE JOURNAL OF AMERICAN FOLK-LORE.

VOL. XXX.—JULY—SEPTEMBER, 1917.—No. CXVII.

BALLADS AND SONGS.

EDITED BY G. L. KITTREDGE.

THE thanks of the Society are due to the many contributors who have furnished material for this report and have allowed the editor to make such use of their collections as space permitted. Their names are duly mentioned in each instance.¹ Professor Belden has not only given free access to his store of texts, but has fortunately been at hand for consultation. Miss Loraine Wyman has been very generous with the songs and ballads recently collected by her in Kentucky, a part of which — but by no means all — may be found in the first volume of "Lonesome Tunes."²

THE ELFIN KNIGHT (Child, No. 2).

Child was the first scholar to print an American version from oral tradition (1883; 1 : 19 [J, from Massachusetts, 1828]). Other American versions or variants have since appeared from time to time. See JAFL 7 : 228–229 (from Massachusetts; reprinted in Child, 5 : 284); 13 : 120–122 (Georgia); 18 : 212–214 (Barry, Massachusetts and Rhode Island); 19 : 130–131 (California); 23 : 430–431 (Vermont);

¹ The following lists and reports are cited by the name of the author in each case: Belden, A Partial List of Ballads and other Popular Poetry known in Missouri, 2d ed., 1910 (Missouri Folk-Lore Society); Barry, privately printed list of ballads, etc.; Shearin and Coombs, A Syllabus of Kentucky Folk-Songs, Lexington, Ky., 1911 (Transylvania Studies in English, No. ii); Frank C. Brown, Ballad Literature in North Carolina (reprinted from Proceedings and Addresses of the Fifteenth Annual Session of the Literary and Historical Association of North Carolina, Dec. 1–2, 1914); Bertrand L. Jones, Folk-Lore in Michigan (reprint from Kalamazoo Normal Record, May, 1814, Western State Normal School, Kalamazoo, Mich.); John H. Cox, reports of the West Virginia Folk-Lore Society, in West Virginia School Journal and Educator (Morgantown, W.Va., vols. 44–46); Pound, Folk-Song of Nebraska and the Central West, 1915 (Nebraska Academy of Sciences, 9 : No. 3).

² Lonesome Tunes, Folk Songs from the Kentucky Mountains, the words collected and edited by Loraine Wyman, the Pianoforte Accompaniment by Howard Brockway, Volume One (New York, The H. W. Gray Co. [1916]).

26 : 174-175 (Texas, from Ireland). B. L. Jones (p. 5) records two copies from Michigan, one beginning,—

“Where are you going?” “I’m going to Lynn.”¹
Let every rose grow merry in time.

See also Pound, pp. 10-11. Barry (in JAFL 18 : 214) called attention to the fact that the ballad was published in this country about 1844 in “Songs for the Million,” and reprinted the text (“Love’s Impossibility”). Later he found a remarkably full and interesting text in a broadside in the Harris collection (Brown University), — “Love Letter and Answer,” “Hunts and Shaw, N. E. corner of Faneuil Hall Market, Boston.”² This has twelve stanzas, and includes both Lynn and Cape Ann.³

A good version may be found in Walter Rye, “Songs, Stories, and Sayings of Norfolk” (1897), pp. 7-8. The ballad is well known in England as “Scarborough (Whittingham) Fair” (Child, 2 : 495-496; 4 : 440; 5 : 206; Baring-Gould, “A Book of English Nursery Songs and Rhymes,” No. 1, pp. 3-4; Sharp, “One Hundred English Folksongs,” No. 74, pp. xxxvi-xxxvii, 167-169, with references). Compare Greig, “Folk-Song of the North-East,” C; Joyce, “Old Irish Folk Music and Songs,” No. 117, pp. 59-60.

[*Strawberry Lane.*]

Communicated in 1914 by Mr. E. Russell Davis, as remembered by his mother and himself from the singing of his grandfather, Mr. William Henry Banks (born 1834), a vessel-owner of Maine.

As I was a-walk-ing up Strawber - ry Lane,.. Ev - er - y
 rose grows mer - ry and fine, I chanced for to meet a
 pret - ty, fair maid, Who said she would be a true-lov - er of mine.

¹ Compare Child’s F (Kinloch’s MSS.): “Did you ever travel twixt Berwick and Lyne?” (1 : 17).

² Hunts and Shaw were at this address during a part of 1836 and of 1837 only.

³ The man asks, “O where are you bound, are you bound to Lynn?” The girl’s question is, “O where are you bound, are you bound to Cape Ann?”

1. As I was a-walking up Strawberry Lane, —
 Every rose grows merry and fine, —
 I chanced for to meet a pretty, fair maid,
 Who wanted to be¹ a true-lover of mine.
2. "You'll have for to make me a cambric shirt, —
 Every rose grows merry and fine, —
 And every stitch must be finicle work,
 Before you can be a true-lover of mine.
3. "You'll have for to wash it in a deep well, —
 Every rose grows merry and fine, —
 Where water never was nor rain ever fell,
 Before you can be a true-lover of mine."

The man goes on to make several more conditions. Finally the girl turns on him thus:—

4. "Now, since you have been so hard with me, —
 Every rose grows merry and fine, —
 Perhaps I can be as hard with thee,
 Before you can be a true-lover of mine.
5. "You'll have for to buy me an acre of ground, —
 Every rose grows merry and fine, —

 Before you can be a true-lover of mine.
6. "You'll have for to plough it with a deer's horn, —
 Every rose grows merry and fine, —
 And plant it all over with one grain of corn,
 Before you can be a true-lover of mine.
7. "You'll have for to thrash it in an eggshell, —
 Every rose grows merry and fine, —
 And bring it to market in a thimble,²
 Before you can be a true-lover of mine."

THE FAUSE KNIGHT UPON THE ROAD (Child, No. 3).

The following delightful version was secured by Belden in 1916. It was sent to him by Miss J. D. Johns of St. Charles, Mo., who learned it from her uncle, Mr. Douglas Voss Martin. He learned it when a boy in Virginia from his grandmother, Mrs. Eleanor Voss, who was a Scotchwoman. Mr. Cecil J. Sharp has recently found the ballad in the South, but his version is very different from that of Miss Johns. Barry gives a fragment of one stanza from Maine (Irish in source) in JAFL 24 : 344.

¹ Or "said she would be."

² Or, "And take it to market where man never dwelled."

The False Knight.

1. "Where are you going?" said the false knight, false knight,
 "Where are you going?" said the false knight Munro.
 "Well," said the little boy, "I'm going to school,
 But I'll stand to my book al-so."
2. "What you got in your basket?" said the false knight, false knight,
 "What you got in your basket?" said the false knight Munro.
 "Well," said the little boy, "my breakfast and my dinner,
 But I'll stand to my book al-so."
3. "Give my dog some," said the false knight, false knight,
 "Give my dog some," said the false knight Munro.
 "Well," said the little boy, "I won't give him none,
 But I'll stand to my book al-so."
4. "Then I'll pitch you in the well," said the false knight, false knight,
 "Then I'll pitch you in the well," said the false knight Munro.
 "Well," said the little boy, "I'll pitch you in first,
 But I'll stand to my book al-so."

And he pitched him in the well and went on to school.

LADY ISABEL AND THE ELF-KNIGHT (Child, No. 4).

For a list of American variants, see Tolman and Kittredge in JAFL 29 : 156-157. Cox prints a West Virginia version in the "West Virginia School Journal and Educator" (44 : 269), and reports others (45 : 159; JAFL 29 : 400). B. L. Jones reports three variants from Michigan and prints one stanza ("Folk-Lore in Michigan," p. 5). C. Alphonso Smith reports the ballad from Tennessee ("Summer School News," 1 : 1, No. 12, July 31, 1914, Summer School of the South). See also Child MSS., xxi, 4, articles 4 and 6 (Harvard College Library); Reed Smith (JAFL 28 : 200-202); F. C. Brown, p. 9; Virginia Folk-Lore Society, Bulletin, No. 2, p. 3; No. 3, p. 2; No. 4, p. 4. Miss Loraine Wyman and Mr. Brockway have printed a version from Kentucky ("Six King's Daughters," with music) in "Lonesome Tunes," 1: 82-87. Professor Belden has collected nine variants.¹

THE TWA SISTERS (Child, No. 10).

The first scholar to publish an American text of this ballad was Child, who printed, in 1883, as version U (1 : 137), a fragment of four stanzas (with burden), communicated by Mr. W. W. Newell from the recitation of an old woman who had learned the song in Long Island, N.Y. This fragment was a near relative of Child's R,

¹ On recent English tradition, see Sharp, One Hundred English Folksongs, No. 11, pp. xxi-xxii, 29-31 ("The Outlandish Knight").

a version current in England, and of his S, a Scottish fragment from Kinloch's MS. In 1884 Child printed (as Y) a Kentish version (from Percy's papers), which was sent to Percy in 1770 and 1775 (1 : 495-496); and this is also near akin to the American text, which thus appears to be of respectable antiquity. Since Child's death, better copies of the American version have been collected. See JAFL 18 : 130-132; 19 : 233-235; 28 : 200-202; Belden, No. 2; Shearin and Coombs, p. 7; F. C. Brown, p. 9; Pound, p. 11; Virginia Folk-Lore Society, Bulletin, No. 2, p. 3; No. 3, p. 2; No. 4, p. 5; No. 5, p. 5; Cox, 44 : 428, 441-442; 45 : 159 (cf. JAFL 29 : 400). Belden has collected five variants, in all of which the miller is hanged for "drowning Sister Kate." There is an American text in Child's MSS., xxi, 10, article 5, which ends as follows:—

The miller he was burnt in flame,
The eldest sister fared the same.

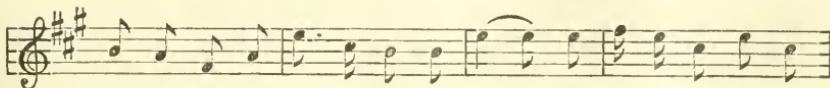
I.

The West Countree.

Communicated by Professor Belden, 1916, as written down from memory by Mrs. Eva Warner Case, with the assistance of her mother and grandmother; Harrison County, Missouri.



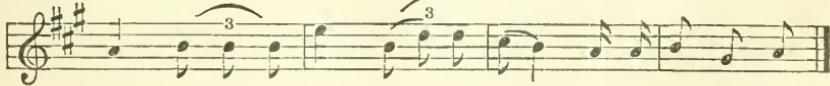
There was an old man lived in the West (Bow down), There was an old man lived



in the West (The bow's a-bend o'er me), There was an old man lived



in the West, He had two daughters of the best (I'll be



true, true to my love if... my love will be true to me).

1. There was an old man lived in the West,
Bow down,

There was an old man lived in the West,

The bow's a-bend o'er me,

There was an old man lived in the West,

He had two daughters of the best.

I'll be true to my love, if my love will be true to me.

2. The squire he courted the older first,
But still he loved the younger best.
3. The first that he bought her was a beaver hat.
The older thought right smart of that.
4. The next that he bought her was a gay gold ring.
He never bought the older a thing.
5. "Sister, O Sister! let's walk out,
And see the ships all sailing about."
6. They walked all along the salt-sea brim,
The older pushed the younger in.
7. "Sister, O Sister! lend me your hand,
And then I'll gain the promised land."
8. "It's neither will I lend you my hand nor my glove,
And then I'll gain your own true love."
9. Sometimes she'd sink, sometimes she'd swim,
Sometimes she'd grasp a broken limb.
10. Down she sank and off she swam,
She swam into the miller's dam.
11. The miller went fishing in his own milldam,
And he fished this lady out of the stream.
12. Off her finger he pulled three rings,
And dashed her in the brook again.
13. The miller was hanged on his own mill-gate
For the drowning of my sister Kate.

II.

There was an Old Woman Lived on the Seashore.

Communicated by Professor Louise Pound, 1916. "In a manuscript collection of songs in the possession of Mrs. Mary F. Lindsey, of Hebron, Neb. Dated 1870." It has obviously been used as a dance-song.

1. There was an old woman lived on the seashore,
Bow down,
There was an old woman lived on the seashore,
Balance true to me,
And she had daughters three or fore.
Saying, I'll be true to my love,
If my love is true to me.

2. The oldest one she had a beau
• • • • •
3. Her beau he bought her a beaver hat,
And sister Kate got mad at that.
4. The oldest and yongest were walking the seashore;
The oldest pushed the yongest ore.
5. She bowed her head and away she swam
• • • • •
6. The miller threw out his big long huck
And safely brought her from the brook.
7. He took from her fingers gold rings ten
And plunged her back into the brook again.
8. The miller was hung on his own mill-gate
For robbing poor sister Kate.

LORD RANDAL (Child, No. 12).

Innumerable copies have been collected in America: see the references given by Tolman and Kittredge (JAFL 29 : 157). Add JAFL 22 : 75, 77 (tune); 23 : 443-444 (tunes); 26 : 353; 27 : 59, 62, 63; 28 : 200-202; Virginia Folk-Lore Society, Bulletin, No. 2, p. 4; No. 3, p. 3; No. 4, p. 5; No. 5, pp. 5-6; F. C. Brown, p. 9; Cox, 45 : 160 (JAFL 29 : 400). Miss Josephine McGill has recently printed a full text, with music, in her "Folk-Songs of the Kentucky Mountains" (New York, 1917), pp. 18-22.¹

A copy from Ohio communicated by Professor John S. Kenyon of Butler College, Indianapolis, in 1914, as written down by Mr. Robert Buck, agrees with one of Professor Tolman's (JAFL 29 : 157) not only in the hero's name (Johnny Ramble), but in the vigor of the bequest to his "true-love," — "hell fire and brimstone."² Another, from southern Indiana, communicated by Mr. Wallace C. Wadsworth, ends curiously: —

"What will you will to your sweetheart, Jimmy Ransing, my son?
What will you will to your sweetheart, my dear little one?"
"A bunch of balm to make her bones grow brown,
For she is the cause of my long lying down."

This, too, is similar to Tolman's copy, just mentioned: —

"All hell and damnation, for to parch her soul brown,
For she is the one that has caused me lie down."

¹ For recent English tradition add Journal of Folk-Song Society, 5 : 117-120, 122-123, 244-248; Broadwood, English Traditional Songs and Carols, pp. 96-99; Sharp, One Hundred English Folksongs, No. 18, pp. xxv-xxvi, 44-45.

² Compare Child's A, 10: "I leave her hell and fire."

In two copies communicated by Miss Louise Whitefield Bray in 1914, as sung by New York children ("Henry, or Hendry, my Son"), a sister is the poisoner, and in one of these there is an additional stanza after the bequest of the "ropes to hang her:" —

"Who will you have to the funeral, Henry, my son?
Who will you have to the funeral, my loving one?"
"All but sister, all but sister!
Make my bed; I've a pain in my side,
And I want to lie down and die."

In this same copy we have a bequest "to baby;" namely, "gods and angels" (in the other, "a kiss from heaven").

Another copy (apparently from the same source as Miss Bray's) has "guardian angels" as the bequest "for baby," and "a rope to hang her" as that "for sister." It concludes: —

"Who do you want at the funeral, Henry, my son?
Who do you want at the funeral, my loving one?"
"All but sister, all but sister!
Make my bed; I've a pain in my head,
And I want to lie down and die."

"How do you want your bed made?" etc.
"Long and narrow, long and narrow.
Make my bed," etc.

This was communicated by Mr. John R. Reinhard, of Mount Holyoke College, in 1917, as taken down by one of his students who did "settlement work" in New York in the summer preceding, and heard it sung by the children.

An excellent version, genuinely traditional, and running stanza for stanza with Child's A, has been communicated by Professor Belden (1916), who received it from Mrs. Case (see p. 322, below). The tune follows: —

Oh, where have you been, Lord Randal, my son? Oh, where have you been, my
handsome young man? Oh, I've been to the wildwood; Moth-er, make my bed
soon... I'm wea - ry of hunt-ing and I fain would lie down.

SIR LIONEL (Child, No. 18).

The peculiar version of this ballad known as "Old Bangum and the Boar" was discovered in Missouri by Professor Belden, who published a fragment of three stanzas in this Journal in 1906 (19 : 235).¹ In 1912 he published a fragment of seven stanzas (JAFL 25 : 175-176). A Virginian version was printed (with the tune) by Professor Grainger in the "Focus" for February, 1914, 4 : 48-49 (still incomplete).² Other Virginian copies are reported in the Bulletin of the Virginia Folk-Lore Society (No. 4, p. 5; No. 5, p. 6). A five-stanza variant (with tune) is published by Miss McGill in her "Folk-Songs of the Kentucky Mountains" (1917), pp. 78-81. Professor Belden now communicates an excellent text, received by him in 1916 from Mrs. Eva Warner Case (see p. 322, below). This is most nearly related to Child's D and E.³

Meanwhile "Old Bangum" has been published in England under the title of "Brangywell" and "Dilly Dove" in two texts (with tunes) taken down in Herefordshire in 1905 and 1909. The former is now reprinted for comparison. The tunes, both English and American, show considerable variety.

Bangum and the Boar.

The following text (with the tune) is communicated by Professor Belden, who received it (with the tune) in 1916 from Mrs. Eva Warner Case. Mrs. Case writes: "This song was furnished me by Miss Josephine Casey, head of the domestic art department in the Manual Training High School of Kansas City, Missouri. Miss Casey is a grandniece of General Zachary Taylor, . . . president of the United States from 1849 to 1850. General Taylor and President Madison were both great-great-grandsons of James Taylor, who came from Carlisle, England, to Orange County, Virginia, in 1638, and both were hushed to sleep by their negro 'mammies' with the strains of 'Bangum and the Boar.'"

1. Old Bangum would a-wooing ride,
 Dillum down; illum down;
 Old Bangum would a-wooing ride
 With sword and buckler by his side.
 Cum-e-caw cud-e-down
 Kill-e-quo-qum.
2. Old Bangum rode to Greenwood-side,
 And there a pretty maid he spied.

¹ Compare Belden's Partial List, No. 3.

² Compare Focus, 3 : 394; Virginia Folk-Lore Society, Bulletin, No. 3, p. 3.

³ Compare st. 2 with C 2, D 1; 4 with C 4, D 3; 5 with C 5, D 4; 6 with C 7, D 6; 7 with C 9, D 7.

3. "There is a wild boar in this wood
That'll cut your throat and suck your blood."
4. "Oh how can I this wild boar see?"
"Blow a blast, and he'll come to thee."
5. Old Bangum clapped his horn to his mouth
And blew a blast both loud and stout.
6. The wild boar came in such a rage
He made his way through oak and ash.
7. They fit three hours in the day;
At last the wild boar stole away.
8. Old Bangum rode to the wild boar's den
And spied the bones of a thousand men.

Brangywell.¹

From² Ella Mary Leather, "The Folk-Lore of Herefordshire" (Hereford and London, 1912), pp. 202-203. From the singing of Mrs. Mellor at Dilwyn, 1905.

1. As Brangywell went forth to plough,
Dillum, down illum;
As Brangywell went forth to plough,
Killy-co-quam;
As Brangywell went forth to plough,
He spied a lady on a bough,²
Killy-co, cuddle-dame,
Killy-co-quam.
2. "What makes thee sit so high, lady,
That no one can come nigh to thee?"
3. "There is a wild boar in the wood,
If I come down, he'll suck my blood."
4. "If I should kill the boar," said he,
"Wilt thou come down and marry me?"
5. "If thou shouldst kill the boar," said she,
"I will come down and marry thee."
6. Then Brangywell pulled out his dart
And shot the wild boar through the heart.

¹ "'Brangywell' has the *g* hard: the word may be a phonetic degradation of Egrabel (see Child)" (Leather, p. 204).

² Compare the fragment of two lines in Notes and Queries, 10th Series, 2 : 128:—

Franky Well went out to plough,
He spied a lady on a bough.

7. The wild boar fetched out such a sound
That all the oaks and ash fell down.
8. Then hand in hand they went to the den
And found the bones of twenty men.

THE CRUEL MOTHER (Child, No. 20).

A copy from Nova Scotia was published in this Journal by Professor W. R. Mackenzie in 1912 (25 : 183-184). See also Bertrand L. Jones, "Folk-Lore in Michigan," 1914, p. 5 (from South Carolina by way of Kentucky; a fragment of three stanzas); Cox, 46 : 64-65 (9 stanzas with refrain; cf. Cox, 45 : 159; JAFL 29 : 400). See also Shearin and Coombs, p. 7; Virginia Folk-Lore Society, Bulletin, No. 3, p. 3; No. 4, p. 5; No. 5, p. 6; Reed Smith, JAFL 27 : 62; 28: 200-202. Words and music are given by Miss McGill, "Folk-Songs from the Kentucky Mountains," 1917, pp. 82-86 ("The Greenwood Side"). One stanza from Kentucky (with the melody) is printed in the "Journal of the Folk-Song Society," 2 : 109-110. For recent English tradition see the same, 3 : 70-72; Sharp, "One Hundred English Folksongs," No. 13, pp. xxiii, 35.

THE TWA BROTHERS (Child, No. 49).

For American texts see Child, 1 : 443-444 (New York and Massachusetts); JAFL 26 : 353, 361-362 (Pound, Nebraska from Missouri¹); 27 : 59; 28 : 200-201; 29 : 158 (Tolman, Indiana). Compare Shearin and Coombs, p. 7 (Shearin, "Modern Language Review," 6 : 514; "Sewanee Review," January, 1911); Virginia Folk-Lore Society, Bulletin, No. 3, p. 3; No. 4, p. 6; No. 5, p. 6; Cox, 45 : 160 (cf. JAFL 29: 400).

A brief but impressive version ("John and William") has just been published (with the music) by Miss Josephine McGill in her "Folk-Songs of the Kentucky Mountains" (1917, pp. 54-58). It contains the following stanza (6), which agrees with Child B 10, C 18:—

She mourned the fish all out of the sea,
The birds all out of the nest;
She mourned her true love out of his grave
Because that she could not rest.

Compare B 10:—

She put the small pipes to her mouth,
And she harped both far and near,
Till she harped the small birds off the briers,
And her true love out of the grave.

¹ Compare Pound, p. 10.

And C 18:—

She ran distraught, she wept, she sicht,
She wept the sma birds frae the tree,
She wept the starns adoun frae the lift,
She wept the fish out o the sea.

As a whole, Miss McGill's version stands nearest to Child's B.

[*The Two Brothers.*]

Communicated by Professor Belden. Sent to him without title in the summer of 1913 by Mrs. George H. Barnet of Columbia, Mo., who learned it from her mother.

1. “Go away, go away, and let me alone,
For I am too young and small.”
2. His brother took out his little penknife,
Both sharp and keen at the point,
And he pierced it in his younger brother's heart
Between the short ribs and the long.
3. “O brother, O brother, when you go home
My mother will ask for me;
Tell her I'm down in Dublin town,
Sleeping beneath the churchyard tree.”
4. His brother took off his shirt
And he ripped it from seam to seam,
And he bound it around his younger
Brother's precious bleeding heart.

YOUNG BEICHAN (Child, No. 53).

“Young Bakeman” was reprinted by Barry in 1905 from a Coverly broadside (Boston, early nineteenth century; JAFL 18 : 209–211). This same version occurs in two American broadsides of the first part of the nineteenth century in the Harvard College Library,—(1) “Sold, wholesale and retail, by L. Deming, No. 62, Hanover Street,” Boston;¹ (2) “Printed and sold at No. 26, High Street, Providence,” R.I.² It is found also in “The Forget Me Not Songster” (New York, Nafis & Cornish [about 1840]), pp. 171–174, from which Belden reprinted it in “Modern Philology,” 2 : 301–305.³

A version in a much more popular tone (resembling Child's L) has been found in oral circulation in this country, and has been several

¹ In lot No. 130. Deming was at 62 Hanover Street from 1832 to 1836.

² 25242.5.13 F (281).

³ Belden's copy of the book lacked the title-page. The running heading of The Forget Me Not Songster is “Popular Songs.”

times published: see JAFL 20: 251-252 (Miss Pettit); 22: 64-65 (Beatty); 26: 353 (Pound: cf. 27: 59); 28: 149-151 (Perrow); Cox, 46: 20, 22; Wyman and Brockway, "Lonesome Tunes," 1: 58-61 (with music). This version is like the regular English broadside (Child's L)¹ in some points in which both differ from A and B, but cannot (at least in the forms collected by Pound, Perrow, and Cox) be derived from any broadside that I have seen. The test is the *boring of the hero's shoulder* (as in Child's A, B, D, E, H, I, N), which has disappeared from the broadside version, but is retained in Pound, Perrow, and Cox. Miss Pound's text reads, —

They bored a hole through his left shoulder
And bound him fast unto a tree
And gave him nothing but bread and water.
Bread and water once a day.²

Perrow has, —

They bored a hole in his left shoulder
And nailed him down unto a tree
And gave him nothing but bread and water
And bread and water but once a day.³

Cox, —

They bored a hole through his left shoulder,
And through the same a rope did tie,
They made him load cold calks of iron,
Till he took sick and like to a died.⁴

The regular broadside text reads (with variations), —

All in the prison there grew a tree,
Oh! there it grew so stout and strong,
Where he was chained by the middle,
Until his life was almost gone.⁵

And this turn reappears in the version now in oral circulation in England: see Kidson, "Traditional Tunes," pp. 32-36; Broadwood and Fuller Maitland, "English County Songs," pp. 62-63; Sharp and Marson, "Folk Songs from Somerset," No. 65, 3: 28-31; "Journal

¹ See Child, 1: 455, 476-477; 2: 508-509; 3: 507; 5: 220.

² "Indiana MS. book of ballads. Property of Edna Fulton, Lincoln," Neb. "Most of the pieces in the book were entered before the Civil War."

³ Stanza 3, JAFL 28: 150 ("From North Carolina; mountain whites; MS. lent E. N. Caldwell; 1913").

⁴ Stanza 3, West Virginia School Journal and Educator, 46: 20. This stanza is missing in the variants collected by Miss Pettit (JAFL 20: 251-252), Beatty (22: 64-65), and Miss Wyman (Lonesome Tunes, 1: 58-61). So also in the text in Burne and Jackson, Shropshire Folk Lore, pp. 547-548.

⁵ Bebbington, Manchester, No. 31.

of Folk-Song Society," 1 : 240-241; 3 : 192-200; Sharp, "One Hundred English Folksongs," No. 6, pp. 17-19. Broadwood and Reynardson's No. 22 ("Sussex Songs," p. 43) is a fragment. For Scotland, see Gavin Greig, "Folk-Songs of the North-East," lxxviii (not the broadside).

The Harvard College Library has the following broadsides of "Lord Bateman," all substantially identical in text:—

25242.2, fol. 144 (Pitts); 25242.4, i, 196 (J. Catnach, = 25242.10.5, fol. 3); same, i, 208 (no imprint); 25242.17, iii, 49 (J. Kendrew, York); same, iii, 143 (Forth, Pocklington); iv, 19 (no imprint); vi, 137 (Bebbington, Manchester, No. 31, = ix, 31); Child Broadsides (H. Such, No. 472); 25242.18, No. 15 (R. Evans, Chester); Child MSS., xxiii, 53 (E. Hodges; ¹ Catnach); also an eighteenth-century chapbook, "A Favourite Garland" (25276.43.58, No. 17: Preston, E. Sergent), which contains "Young Beckman" in a text resembling that of the broadsides. Founded on the broadside version is "The grand serio-comic opera of Lord Bateman, and his Sophia. By J. H. S.² late J. H. P. (Jas. Rogers, Middle Hill Press, 1863).

Further American references are Shearin and Coombs, p. 7; Pound, p. 9; F. C. Brown, p. 9; Virginia Folk-Lore Society, Bulletin, No. 2, p. 4; No. 3, p. 3; No. 5, p. 6; JAFL 22 : 78; 27 : 61-62; 28 : 200-202; Cox, 45 : 160 (JAFL 29 : 400); "Berea Quarterly," October, 1915 (18 : 12). Professor G. L. Hamilton has called my attention to the fragments in Edward Eggleston's "Transit of Civilization" (New York, 1901), pp. 137-138 (cf. p. 119). The ballad was printed as a child's book some forty years ago by McLoughlin Brothers, New York, the famous publishers of picture-books in colors.

"The Turkish Lady" sometimes appears as the title or sub-title of "Young Beichan." There is, however, another ballad (or song) called "The Turkish Lady," — in a cheap literary style, — which has often been printed, and has obtained some oral currency. It tells substantially the same tale, but briefly, and names no names.

Barry has reprinted this "Turkish Lady" (JAFL 23 : 449-451) from "The Forget Me Not Songster" (New York, Nafis & Cornish), pp. 169-170 (where it immediately precedes "Lord Bakeman"). It occurs also in "The Forget Me Not Songster" (Philadelphia and New York, Turner & Fisher), pp. 248-249, and in the "Washington Songster" (same publishers), pp. 131-132 (Brown University, Harris Collection).

"The Turkish Lady" may be found in an eighteenth-century chapbook, "Jockie to the Fair" (etc.), in the Boswell collection, 28, No. 43, and 29, No. 41 (Harvard College Library). It begins, "You virgins all I pray draw near;" and ends, "By this you see

¹ Also in Child Broadsides (25242.5.6, No. 7).

² J. H. Scourfield.

what love can do." See also the following broadsides in the same library: Child Broadsides, 25242.5.6, No. 3 (Pitts, early nineteenth century); 25242.5.7, p. 82 (early nineteenth century; no imprint); 25242.10.5, fol. 119 ("The Turkish Rover," a slip; "Swindells, Printer"); 25242.5.13 F (282) (Devonport, Elias Keys, two editions). There is a copy in Kinloch's MSS., 1 : 263-266; 5 : 53-56 ("The Turkish Lady and English Slave"), which Child transcribed in full, but afterwards rejected (Child MSS., xxiii, 53, article 4). Child notes (*ibid.*) that Kinloch's version is nearly the same as that in Logan, "A Pedlar's Pack," pp. 11-18 (from a garland of 1782), and that there is a text from singing in Christie's "Traditional Ballad Airs," 1 : 246-247.¹ For a small fragment (with tune) see "Journal of the Folk-Song Society," 1 : 113. Compare Campbell's poem, "The Turkish Lady" ("Poetical Works," 1828, 2 : 133-135).

THE CHERRY-TREE CAROL (No. 54).

Miss Josephine McGill contributed an excellent version of "The Cherry-Tree Carol" to this Journal in 1916 (29 : 293-294; tune, 29: 417). Words and music are now included in her "Folk-Songs from the Kentucky Mountains," 1917, pp. 59-64 ("The Cherry Tree"). Professor C. Alphonso Smith printed a fragment of one stanza (from Virginia) in Bulletin, 1915, No. 4, p. 6 (see JAFL 29 : 294). In No. 5, 1916, p. 6, he reports "an excellent version from Campbell County," Virginia, and the tune from Culpeper County. For recent English copies and tunes, see "Journal of Folk-Song Society," 3 : 260-261; 5 : 11-14, 321-323; Sharp, "English Folk-Carols," Nos. 3, 4, pp. 7-10; Shaw and Dearmer, "The English Carol Book," 1913, No. 6, p. 14;² Gillington, "Old Christmas Carols," Nos. 9, 16, pp. 14, 24.

There is a fine Gaelic song very like this carol in Carmichael, "Carmina Gadelica," 2 : 162-163, No. 195, called *Ciad Mierail Chriosd* ("First Miracle of Christ").

YOUNG HUNTING (Child, No. 68).

A copy of the version current in America under the name of "Love Henry," "Loving Henry," or "Lord Henry," was contributed to this Journal by Miss Pettit in 1907 (20 : 252-253), as taken down in Knott County, Kentucky. It is nearest to Child's F (Motherwell's MS.). A similar text ("Love Henry") was printed some years ago in Delaney's "Scotch Song Book No. 1," p. 6 (New York, William W.

¹ See also Child's Ballads, 1 : 463.

² The carol occurs in the broadside *Divine Mirth*, issued by Pitts and by J. & C. Evans (Child MSS., xxiii, 54, articles 1 and 2: Harvard College). One stanza of the piece is printed in *Notes and Queries*, 4th series, 3 : 75 (from tradition).

Delaney).¹ Variants of this version are reported by Mrs. Olive Dame Campbell, "The Survey" (New York, Jan. 2, 1915), 23 : 373; Cox, 45 : 160 (cf. JAFL 29 : 400); Smith, Bulletin, No. 5, p. 6; Shearin and Coombs, p. 8; Belden, No. 3; JAFL 18 : 295.

Interesting variants of "Loving Henry" have been communicated recently by Miss Loraine Wyman, Professor Belden, and Mr. Wallace C. Wadsworth.

I.

Loving Henry.

Communicated, 1916, by Miss Loraine Wyman, as taken down by her from the singing of Lauda Whitt, McGoffin County, Kentucky, in that year.



"Get down, get down, lov-ing Hen-ry," she cried, "and stay all night with
me,... This cost-ly cord a-round my waist, I'll make sublime to thee."

1. "Get down, get down, loving Henry," she cried,
"And stay all night with me;
This costly cord around my waist
I'll make sublime to thee."

2. "O I can't get down, O I can't get down,
And stay all night with you;
For there's another girl in the Eden land
That I love far better than you."

3. As he reared in his saddle stirrups,
To kiss her lily white cheeks,
All in her hand she held a sharp knife,
And in him she stabbed it deep.

4. "Live hours, live hours, loving Henry," she cried,
"Live hours some two or three;
For there's no girl in the Eden land
That will wait the coming of thee."

5. "I can't live hours, I can't live hours,
I can't live hours two or three;
For don't you see my own heart's blood
Come flowing out of me?"

¹ Barry prints a melody for "Young Hunting" in JAFL 18 : 295 (cf. Barry's list, No. 18).

6. "Must I go east, must I go west,
 Or any way under the sun,
To get a doctor so good and kind
 As to heal the wounded one?"
7. "You need not go east, you need not go west,
 Nor no way under the sun;
For there's no doctor but God alone
 Can heal this wounded one."
8. She took him by the yellow hair,
 She took him by the feet,
She threw him over the downward wall,
 Where the water was cold and deep.
9. "Lie there, lie there, loving Henry," she cried,
 "With water up to your chin;
For there's no girl in the Eden land
 To await your long coming in."
10. "O don't you see that sweet little bird
 A-flying from vine to vine?
It's searching for its own true love,
 Just like I search for mine."
11. "Fly down, fly down, you sweet little bird,
 And sit upon my knee;
For I have a golden cage at home
 Hanging in the green willow tree."
12. "I won't fly down, I won't fly down,
 And sit upon your knee;
A girl who would murder her own true love
 I'm sure would murder me."
13. "O if I had my cedar bow,
 And arrow tied with string,
I'd plunge a diamond through your heart;
 No longer you'd sit and sing."
14. "But if you had your little elder bow,
 An arrow tied with string,
Away to some tall tree I'd fly,
 And there I'd sit and sing."

II.

[*Young Henry.*]

Written down by Miss Vivian Bresnahan of Brookfield, Mo., from the singing of her father, who learned it from a hired man on the farm when he was a boy, in Linn County, about 1875. Communicated by Professor Belden, 1917.

1. "Light down, light down, Young Henry," she said,
 "And spend a night with me:
 Your bed shall be made of the softest down;
 'Tis the best I can give thee."
2. "I won't light down, I can't light down,
 And spend a night with thee:
 There's another girl in Archer's land
 I love much better than thee."
3. As he bent over his saddle-bow,
 To give her kisses three,
 With the little penknife in her right hand
 She pierced his heart full deep.
4. "Fie, fie, fair Eleanor," he said,
 "Why did you do that to me?
 There's not another girl in all the land
 I love as well as thee."
5. "Live half an hour, Young Henry," she said,
 "Live half an hour for me,
 And all the men in our town
 Shall give relief to thee."
6. "I can't live half an hour," he said,
 "I can't live half an hour for thee,
 For don't you see my own heart's blood
 Welling out of me?"
7. Some took him by his yellow hair,
 And others by his feet,
 And threw him into a pool of water
 That was both cold and deep.
8. "Lie there, lie there, Young Henry," she said,
 "Till the flesh rots off your bones;
 And that pretty girl in Archer's land
 Shall long for your return home."
9. A pretty parrot swinging in a willow tree,
 Hearing all they had to say,
 Said, "Yes, that pretty girl in Archer's land
 Shall long for his return home."
10. "Fly down, fly down, pretty parrot," said she,
 "And alight on my right knee,
 And your cage shall be made of the yellow beaten gold
 And swing in the willow tree."
11. "I can't fly down, I won't fly down,
 I won't fly down," said he,
 "For you have murdered your own true love
 And soon would you murder me."

12. "If I had a bow in my right hand,
 And an arrow to the string,
 I would shoot you a dart right through the heart,
 That you never should sing again."
13. "If you had a bow to your right hand,
 And an arrow to the string,
 I would raise my wings and fly away;
 You never should see me again."

III.

Love Henry.

Communicated in 1916 by Mr. Wallace C. Wadsworth, as taken down from the singing of his mother and grandmother shortly before. Mr. Wadsworth notes that his grandmother had learned the song when young. "The district in which she was born, and has lived until the last few years, is a rather isolated farming community in southern Indiana, where all the people . . . are descendants of early settlers. Tracing farther back, they are nearly all from early English New England or Virginia stock."

1. "Sit down, sit down, Love Henry," she said,
 "And stay all day with me,
 And you shall have red cherries, as red,
 As red as they can be."
2. "No I won't sit down, for I can't sit down,
 And stay all day with thee;
 For there's a pretty little girl in the Orkis land
 That I love much better than thee."
3. And as he stooped o'er her pillow soft,
 To give her a kiss so sweet,
 With a little penknife in her right hand
 She pierced his heart full deep.
4. "Oh fie, fie, fie, Fair Ellen," he said,
 "How can you serve me so?
 There's not a girl in all this world
 That I love as well as thou."
5. "Oh live, live, live, Love Henry," she said,
 "One-half an hour for me,
 And all the doctors of Fairfield Town
 Shall be here with thee."
6. "No I will not live, for I cannot live
 One-half an hour for thee;
 For I'm sure I feel my own heart's blood
 Come a-trinkling down my knee."

7. She called unto her waiting-maid,
“Can you keep a secret for me?”

8. One took him by his long yellow hair,
Another by his feet;
They threw him into the cold well-water,
Which was both cold and deep.
9. “Lie there, lie there, Love Henry,” she said,
“Till the flesh rots off your bones,
And the pretty little girl in the Orkis land
Will look long for your return home.”
10. A parrot sat in the willow tree,
And heard what she had to say,
As she said, “The pretty little girl in the Orkis land
Will look long for your return home.”
11. “Fly down, fly down, pretty parrot,” she said,
“And sit on my right knee,
And your cage shall be lined with yellow beaten gold
And hung on the willow tree.”
12. “No I won’t fly down, nor I sha’n’t fly down,
And sit on your right knee,
For you have murdered your own true love;
Full soon you would murder me.”
13. “If I had my own true bow,
With an arrow to the string,
I’d shoot a dart right through your heart;
You never would sing again.”
13. “And if you had your own true bow,
With an arrow to the string,
I would raise my wings and fly away;
You never would see me again.”

FAIR MARGARET AND SWEET WILLIAM (Child, No. 74).

To the references given by Tolman in this Journal, 29 : 160, add: 27 : 58–62; 28 : 200–203; “Focus,” 4 : 426–427; Cox, 45 : 159, 378, 388 (JAFL 29 : 400); Virginia Folk-Lore Society, Bulletin, No. 2, p. 4; No. 3, p. 3; No. 4, p. 6; No. 5, p. 7; F. C. Brown, p. 9. A text from Harlan County, Kentucky (“Sweet William and Lady Margery,” fourteen stanzas), with the music, is in Wyman and Brockway, “Lonesome Tunes,” 1 : 94–99. It resembles Child’s B and the Massachusetts variant printed by Child, 5 : 293–294. Miss McGill’s “Sweet William” (twenty stanzas, and tune) is also to be classed with Child’s B (“Folk-Songs of the Kentucky Mountains,” 1917, pp. 69–77). Professor Belden has four variants.

[*Lydia Margaret.*]

Communicated, 1914, by Mr. S. B. Neff, as written down in that year from memory by his father, Mr. Francis Marion Neff of Ridge-way, Mo., aged about seventy-six, who was born in Indiana, and removed to Missouri at about the age of twenty. Mr. F. M. Neff had never seen the ballad in print.

1. Sweet William arose on Monday morning,
And he dressed himself in blue:
"Come and tell unto me that long, long love
That's between Lydia Margaret and you."¹
2. "I know no harm of Lydia Margaret,
And she knows no harm of me;
But to-morrow morning at the eight o'clock hour
Lydia Margaret my bride shall see."
3. Lydia Margaret was sitting in her upper bar door,
A-combing her long yellow hair,
As she spied Sweet William and his own dear bride,
As they to the church drew near.
4. She threw down her fine ivory combs,
Her long yellow hair also;
And she threw herself from the upper bar door,
And the blood it began to flow.
5. "I had a dream the other night —
I feared there was no good —
I dreamed that my hall was full of wild swine
And my true love was floating in blood."
6. He called down his merry maids all,
He called them by one, two, and three,
And he asked the leave of his own dear bride:
"Sweet one, may I go and see?"
7. He rode and he rode till he came to Lydia Margaret's door,
And he tingled on the ring;
And there was none so ready as her own dear brother
To rise and let him in.
8. "Oh where is Lydia Margaret to-day?
Oh where is she, I say?
For once I courted her for love,
And she stole my heart away.
9. "Is she in her bedchamber,
Or is she in her hall,
Or is she in her own kitchen
Among her merry maids all?"

¹ The last two lines are to be repeated.

10. "She is neither in her bedchamber,
She is neither in her hall,
But yonder she lies in her own coffin,
As it sits against the wall."
11. "Fold down those lily-white sheets;
Oh fold them down!" he said,
And as he kissed her clay-cold lips,
His heart was made to grieve.
12. Lydia Margaret [died] as if it was to-day,
Sweet William he died on the morrow;
Lydia Margaret she died for pure, pure love,
And Sweet William he died for sorrow.
13. Lydia Margaret was laid in the high churchyard,
Sweet William was laid in the mire;
And out of Lydia Margaret's bosom sprang a rose,
And out of Sweet William's was a brier.
14. They grew and they grew to the church steeple top,
They grew till they couldn't grow any higher;
And there they tied in a true lover's knot,
The red rose and the brier.

THE LASS OF ROCH ROYAL (No. 76).

Professor J. H. Cox prints a complete copy from West Virginia which closely resembles that in Jamieson's "Popular Ballads" (1806, I : 37-44),¹ and undoubtedly goes back to print, though learned by Cox's informant from an oral source ("West Virginia School Journal and Educator," 45 : 347-349, cf. 159). Stray stanzas from the ballad (cf. Child's J, 2: 225) turn up now and then in this country, sometimes alone, and sometimes in unexpected contexts: see Child, 3 : 512 (two stanzas from "the Carolina mountains"); "Focus," 4 : 49 (the same two, from Virginia); Babcock, "Folk-Lore Journal," 7 : 31, reprinted by Child (3 : 511-512; the same two stanzas in song of parting lovers, from Virginia); "Focus," 3 : 275 (in a song of parting lovers, from Virginia);² Belden, No. 91 (in a parting song, from Missouri); Bascom, JAFL 22: 240 (in "Kitty Kline," from North Carolina); Shearin, "Modern Language Review," 6 : 514-515 (in "Cold Winter's Night," Kentucky);³ Lomax, "North Carolina Book-

¹ Jamieson's text was reprinted by Child in 1857 in his earlier collection, English and Scottish Ballads, 2 : 99-105. Cox's text is nearer to Jamieson than to Scott (*Minstrelsy, 1802*, 3 : 51-59). Both Jamieson and Scott go back to Mrs. Brown (see Child, 2 : 213).

² This little song consists of the same stanzas, with a chorus and one concluding stanza. This last appears, oddly but effectively, as stanza 4 in an interesting version of "The Hangman's Song" ("The Maid Freed from the Gallows," Child, No. 95) recently obtained by Miss Loraine Wyman in Kentucky and published in *Lonesome Tunes*, 1 : 48.

³ Compare Coombs and Shearin, *Syllabus*, p. 8; Shearin, *Sewanee Review*, July, 1911.

let," 11 : 29-30 (in a comic song); Perrow, JAFL 28 : 147-148 (in "Careless Love," from Mississippi); Cox, JAFL 26 : 181, and "West Virginia School Journal," 44 : 216-217 (in "John Hardy").¹ Compare F. C. Brown, p. 9; C. Alphonso Smith, Bulletin, No. 2, p. 5; No. 3, p. 4; No. 4, p. 6; No. 5, p. 7; Reed Smith, JAFL 28 : 201, 202.

For "The Lass of Ocrum" (or "Aughrim"), of which Child prints an Irish version from Michigan (2 : 213) and also (3 : 510-511) a Roxburghe copy (Roxburghe, 3 : 488; Ebsworth, 6 : 609-615), see the Pitts broadside (Harvard College, 25242.28), and a garland printed by E. Sergent, Preston (25276.43.58, No. 53).

THE WIFE OF USHER'S WELL (Child, No. 79).

Since Miss Backus's North Carolina version of the ballad ("There was a lady fair and gay") was printed in Child, 5 : 294,² many variants have been collected in this country, belonging to that same general version. Belden publishes a text (from Missouri) in JAFL 23 : 429; Emma Bell Miles, one in "Harper's Magazine" for June, 1904 (109 : 121-122); Cox (44 : 388 and 45 : 11-12) publishes a fragment and a complete copy, both from West Virginia, and reports other variants (cf. 45 : 160; JAFL 29 : 400);³ Miss McGill gives words and tune in her "Folk-Songs from the Kentucky Mountains," pp. 4-8. See also Shearin and Coombs, p. 9 ("Lady Gay," closely resembles Miss Backus's text); F. C. Brown, p. 9; Virginia Folk-Lore Society, Bulletin, No. 4, p. 7; No. 5, p. 7; JAFL 27 : 59-62; 28 : 199-202,

A peculiar version in Mrs. Leather's "Folk-Lore of Herefordshire" (1912, pp. 198-199) contains a stanza adapted from "The Carnal and the Crane" (Child, No. 55):⁴—

Then Christ did call for the roasted cock,
That was feathered with his only hands;
He crowed three times all in the dish
In the place where he did stand.

I.

Children's Song.

From Professor Walter Morris Hart of the University of California; communicated by Mrs. Agnes McDougall Henry, M.L., formerly of that university. Professor Hart writes, concerning this and other

¹ As to "John Hardy," see JAFL 22 : 247; 29 : 400; Shearin and Coombs, p. 19; Berea Quarterly, 14 : 26; F. C. Brown, p. 12; Cox, 45 : 12, 160.

² Reprinted in JAFL 13 : 119-120.

³ Cox (44 : 388) also prints two stanzas of a version corresponding to Child's A, which appears to have been brought to West Virginia from Ireland.

⁴ Compare Broadwood, English Traditional Songs and Carols, pp. 74-75, 122; Sharp, English Folk-Carols, No. 1, pp. 2-4; Journal of Folk-Song Society, 1 : 183; 4 : 22-25; a broadside of about 1780, Worcester [England], J. Grundy (Harvard College Library, 25242.5.5 [149, No. 13]); Notes and Queries, 3d series, 3 : 94.

ballads (Dec. 10, 1915): "They were sung to her by the mother of a family in the mountains of western North Carolina, whose name, Ellen Crowder, will recall to ballad-lovers, perhaps not impertinently, the 'blind crouder' of Sidney's immortal comment on Chevy Chace. 'One day,' writes Mrs. Henry, 'while Ellen was absorbed in splitting a broom, I mentioned "Barbara Allen." In that unguarded moment she began to sing the first verse. I found that she and her husband and sisters sang a good many ballads years ago, but they had forgotten all except the four versions I am sending you. When I inquired why they had ceased singing them, the reply was, "No one seemed to take delight in them any more, so we laid them by." It appears that the ancestors of these people were in the mountains of North Carolina before the Revolution, and that they have been illiterate up to the present generation. Even now it is a matter of pride that one or two members of the family are good "scribes."'"

1. The starry light and the lady bright,
 Her children she had three.
 She sent them away to the North country
 To learn those gramerie.
2. They hadn't been gone but a very short time,
 Scarce three months and a day,
 Till death came rushing along o'er the land
 And swept those babes away.
3. Their mother came as far to know,
 She wrung her hands full sore.
 "The less, the less, the less!" she cried,
 "Shall I see my babes no more?"
4. "There were a king in heaven," she said,
 "That used to wear a crown;
 Send all my three little babes to-night
 Or in the morning soon."
5. Or Christmas times were drawing nigh,
 The nights were long and cold;
 Her three little babes came rushing along
 Down to their mother's hall.
6. She fixed them a table in the dining room,
 Spread over with bread and wine,
 Saying, "Eat, O, eat my sweet little babes;
 Come eat and drink of mine."
7. "Mama, we cannot eat your bread,
 Nor we can't drink your wine;
 For yonder stands our Saviour dear,
 And to him we'll return."
8. She fixed them a bed in the backmost room,
 Spread over with a clean sheet,

And a golden wine upon the top of them,
To make them sweeter sleep.

9. "Take it off, take it off," says the oldest one,
 "The cocks they will soon crow;
For yonder stands our Saviour dear,
 And to him we must go."
10. "Cold clods lays on our feet, mama;
 Green grass grows over our heads;
The tears that run all down our cheeks
 Did wet the winding sheets."

II.

Three Little Babes.

From Professor Louise Pound. Reported from Burt County, Nebraska, by L. A. Quivey of Salt Lake City, Utah. See Miss Pound's Syllabus, p. 10.

1. Christmas time was drawing near,
 And the nights were growing cold,
When three little babes came running down
 Into their mother's fold.
2. She spread a table long and wide,
 And on it put bread and wine:
"Come eat, come drink, my sweet little babes;
 Come eat and drink of mine."
3. "We want none of your bread, mother;
 We want none of your wine;
For yonder stands our blessed Lord,
 And to him we will join."
4. She made a bed in the very best room,
 And on it placed clean sheets,
And over the top a golden spread,
 The sweeter they might sleep.
5. "Take it off, take it off," cried the eldest one,
 "Take it off," cried he;
"For I would not stay in this wicked world,
 Since Christ has died for me."
6. "A sad farewell, kind mother dear;
 We give the parting hand,
To meet again on that fair shore
 In Canaan's happy land.
7. "A tombstone at our head, mother;
 The cold clay at our feet;
The tears we have shed for you, mother,
 Have wet these winding sheets."

III.

The Lady Gay.

Communicated by Miss Loraine Wyman, as sung by Jasper Day at Pine Mountain, Ky., May 4, 1916.

1. There was a lady, there was a lady gay,
Had handsome children three,
And sent them away to some northern countree
To learn those grammaree.
2. They hadn't been gone so mighty long,
Scarcely three months to a day,
Death came hastling along
And stole those babes away.
3. It was near Old Christmas time
When she prayed for her little babes;
It was near Old Christmas time
When her three little babes were sent home.
4. The table was ready set,
And on it she placed bread and wine:
Says, "You three little babes,
Come and eat, come and drink of mine."
5. "I don't want your bread,
I don't want your wine.
Yonder stands our Saviour dear;
To him we must resign."

IV.

The Three Little Babes.

Communicated by Professor Belden. He received it in 1905 from Professor A. R. Hohlfeld, who had it from Miss Mary Pierce, Nashville, Tenn. Miss Pierce heard the song in the Cumberland Mountains (Stonington Springs, Tenn.) in 1901.

1. A lady and a lady gay,
Children she had three,
She sent them away to a northern college
For to learn some grammaree.
2. They hadn't been gone but a very short time,
About three months and a day,
Till death came over the broad, broad land,
And swept those babes away.
3. And what will the dear mother say
When she does hear of this?
She'll wring her hands, she'll scream, and say,
"O, when shall I see my three babies?"

4. O, Christmas time is a-drawing near,
The nights grew long and cold:
The three little babes came a-lumbering down
All into the mother's room.
5. The table was set and a cloth spread on;
It was set with bread and wine;
"Sit down, sit down, my three little babes,
And eat and drink of mine."
6. "O, mother dear, we cannot eat your bread,
Neither can we drink your wine,
For yonder stands our Saviour dear,
To whom we are design."
7. The bed was fixed in the far back room,
A golden sheet spread on.
"Lie down, lie down, my three little babes,
And sleep till the morning soon."

LITTLE MUSGRAVE AND LADY BARNARD (Child, No. 81).

This famous ballad, one of the finest that exist, is well preserved in America. This Journal has printed a version from Nova Scotia, collected by Professor W. R. Mackenzie of Washington University, St. Louis (23 : 371-374; 25 : 182-183: "Little Matha Grove"). Texts are reported from Kentucky by Shearin and Coombs (p. 8, "Lord Vanner's [or Lord Daniel's] Wife"),¹ from Virginia by Professor C. Alphonso Smith (Bulletin, No. 3, p. 4), from North Carolina by Professor F. C. Brown (p. 9, cf. JAFL 28 : 201), from South Carolina by Professor Reed Smith (JAFL 28 : 201), and a fragment from West Virginia by Professor J. H. Cox (46 : 22, 64).

I.

Lord Orland's Wife.

Collected by Miss Loraine Wyman, 1916, as sung by Hillard Smith, Carr Creek, Knott County, Kentucky.

The first came in was a gay la - dye; The next came in was a
 girl;.... The third came in was [Lord Or - land's wife, The
 fair - est of.. them all,..... The fair - est of.. them all.....

¹ Compare Shearin, Modern Language Review, 6 : 514; Sewanee Review, July, 1911.

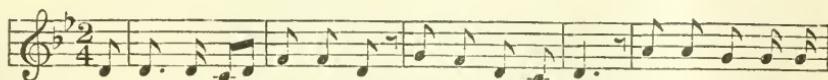
1. The first came in was a gay ladye;
The next came in was a girl;
The third came in was Lord Orland's wife,
The fairest of them all.
 2. Little Mathew Grew was standing by;
She placed her eyes on him:
"Go up with me, Little Mathew Grew,
This livelong night we'll spend."
 3. "I can tell by the ring that's on your finger
You are Lord Orland's wife."
"But if I am Lord Orland's wife,
Lord Orland is not at home."
 4. The little footpage was standing by,
Heard all that she did say:
"Your husband sure will hear these words
Before the break of day."
 5. He had sixteen miles to go,
And ten of them he run;
He run till he came to the broken bridge,
He smote his breast and swum.
 6. He ran till he came to Lord Orland's hall,
He ran till he came to the gate,
He rattled those bells and he rung:
"Awake, Lord Orland, awake!"
 7. "What's the matter, what's the matter, little footpage?
What's the news you bring to me?"
"Little Mathew Grew's in the bed with your wife;
It's as true as anything can be."
 8. "If this be a lie," Lord Orland he said,
"That you have brought to me,
I'll build a scaffold on the king's highway,
And hanged you shall be."
 9. "If this be a lie I bring to you,
Which you're taking it to be,
You need not build a scaffold on the king's highway,
But hang me to a tree."
-
10. At first they fell to hugging and kissing,
At last they fell to sleep;
All on the next morn when they awoke,
Lord Orland stood at their bed feet.
 11. "O how do you like my curtains fine?
O how do you like my sheets?
O how do you like my gay ladye,
That lies in your arms asleep?"

12. "Very well I like your curtains fine,
Very well I like your sheets;
Much better I like your gay ladye,
That lies in my arms and sleeps."
13. "Get up, get up, little Mathew Grew,
And prove your words to be true.
I'll never have it for to say
A naked man I slew."
14. The first lick struck little Mathew Grew struck,
Which caused an awful wound;
The next lick struck Lord Orland struck,
And laid him on the ground.
15. "O how do you like my curtains fine?
O how do you like my sheets?
O how do you like little Mathew Grew,
That lies on the ground and sleeps?"
16. "Very well I like your curtains fine,
Very well I like your sheets;
Much better I like little Mathew Grew,
That lies on the ground and sleeps."

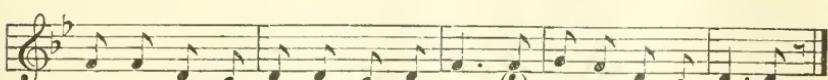
II.

Little Mathew Grove.

Collected by Miss Loraine Wyman, 1916, as sung by Sallie Adams, Letcher County, Kentucky.



Oh, first came down drest in red; Next came down in green; Next came down as Lord



Dan-iel's wife, As fine as an - y queen, As fine as an - y queen.

1. First came down dressed in red;
Next came down in green;
Next came down as Lord Daniel's wife,
As fine as any queen.
2. She stepped up to little Mathew Grove;
She says, "Go home with me to-night."
"I can tell by the little ring you have on your hand,
You are Lord Daniel's wife."
3. "It makes no difference whose wife I am,
To you nor no other man:
My husband's not at home to-night;
He's in some distant land."

4. The little footpage was standing by,
 Heard every word was said:
 "Your husband surely will hear these words
 Before the break of day."
5. He had sixteen miles to go,
 And ten of them he run;
 He run, he run to the broken broken bridge,
 He smote on his breast and swum.
6. He run till he came to Lord Daniel's hall,
 He run till he came to the gate,
 He rattled those bells and he rung.

7. "What's the matter, what's the matter, little white footpage?
 What's the news you bring to me?"
 "There's another man in the bed with your wife,
 As sure as you are born."
8. "If this be a lie," Lord Daniel said,
 "That you have brought to me,
 I'll build me a scaffold on the king's highway road,
 And hanged you shall be!" (*bis*)
9. "If this be a lie I bring to you,
 Which you're taking it to be,
 You need not build a scaffold on the king's highroad,
 But hang me to a tree."
10. He gathered up an army of his men,
 And he started with a free good will;
 He put his bugle to his mouth,
 And he blowed both loud and shrill.
11. "Get up, get up, little Mathew Grove;
 Get up, then put on your clothes!"
 "Lord Daniel surely comes home this night,
 For I hear his bugle blow."
12. "Lie still, lie still
 And keep me from the cold!
 It's nothing but my father's shepherd,
 Blowing of his sheep to the fold."
13. From that they fell to hugging and kissing,
 From that they fell asleep,
 And when they waked up, Lord Daniel
 Was standing at their feet."
14. "How do you like your pillow, sir?
 How do you like your sheet?
 How do you like the gay ladye
 That lies in your arms and sleeps?"

III.

Lord Daniel's Wife.

Collected by Miss Loraine Wyman, 1916, in Kentucky.

- i. The first came down all dressed in red;
The next came down in green;
The next came down was Lord Daniel's wife,
She's as fine as any queen.

¹ This fragment was also collected by Miss Wyman:—

"Give me a show for my life," he said,
 "Give me a show for my life;
For you have two bright swords by your side,
 And I have not so much as a knife."

2. "Come and go home with me, little Gaby," she said,
 "Come and go home with me to-night."
 "For I know by the rings on your fingers
 You are Lord Daniel's wife."
-
3. He had sixteen miles to go,
 And ten of them he run;
 He rode till he came to the broken-down bridge,
 He held his breath and swum.
4. He swum till he come where the grass grows green,
 He turned to his heels and he run;
 He run till he come to Lord Daniel's gate,
 He rattled those bells and rung.
5. He travelled over hills and valleys,
 Till he come to his staff stand still;
 He placed his bugle to his mouth
 And blew most loud and shrill.
-
6. He took little Gaby by the hand,
 And led her through the hall;
 He took his sword, cut off her head,
 And kicked it agin the wall.

IV.

Little Matthy Groves.

The following excellent copy, with the melody, was sent to Professor Belden in 1916 by Mrs. Eva Warner Case, as written down from memory, with the assistance of her mother and grandmother. It comes from Harrison County, Missouri.¹

On a high hol - i - day, on a high hol - i - day, The

ve - ry first day of the year, Lit - tle Mat - thy Groves to

church did go, God's ho - ly word to hear, hear, God's ho - ly word to hear.

¹ See p. 322, below.

1. On a high holiday, on a high holiday,
 The very first day of the year,
Little Matthy Groves to church did go
 God's holy word to hear, hear,
 God's holy word to hear.
2. The first that came in was a gay ladie,
 And the next that came in was a girl,
And the next that came in was Lord Arnold's wife,
 The fairest of them all.
3. He stepped right up unto this one,
 And she made him this reply,
Saying, "You must go home with me to-night,
 All-night with me for to lie."
4. "I cannot go with you to-night,
 I cannot go for my life;
For I know by the rings that are on your fingers
 You are Lord Arnold's wife."
5. "And if I am Lord Arnold's wife,
 I know that Lord Arnold's gone away;
He's gone away to old England
 To see King Henery."
6. A little footpage was standing by,
 And he took to his feet and run;
He run till he came to the water-side,
 And he bent his breast and swum.
7. "What news, what news, my little footpage?
 What news have you for me?
Are my castle walls all toren down,
 Or are my castles threee?"
8. "Your castle walls are not toren down,
 Nor are your towers three;
But little Matthy Groves is in your house,
 In bed with your gay ladie."
9. He took his merry men by the hand
 And placed them all in a row,
And he bade them not one word for to speak
 And not one horn for to blow.
10. There was one man among them all
 Who owed little Matthy some good will,

- And he put his bugle horn to his mouth
 And he blew both loud and shrill.
11. "Hark, hark! hark, hark!" said little Matthy Groves,
 "I hear the bugle blow,
 And every note it seems to say,
 'Arise, arise, and go!'"
12. "Lie down, lie down, little Matthy Groves,
 And keep my back from the cold!
 It is my father's shepherd boys
 A-blowing up the sheep from the fold."
13. From that they fell to hugging and kissing,
 And from that they fell to sleep;
 And next morn when they woke at the break of the day,
 Lord Arnold stood at their feet.
14. "And it's how do you like my fine feather-bed,
 And it's how do you like my sheets?
 And it's how do you like my gay ladie,
 That lies in your arms and sleeps?"
15. "Very well do I like your fine feather-beds,
 Very well do I like your sheets;
 But much better do I like your gay ladie,
 That lies in my arms and sleeps."
16. "Now get you up, little Matthy Groves,
 And all your clothes put on;
 For it never shall be said in old England
 That I slew a naked man."
17. "I will get up," said little Matthy Groves,
 "And fight you for my life,
 Though you've two bright swords hanging by your side,
 And me not a pocket-knife!"
18. "If I've two bright swords by my side,
 They cost me deep in purse;
 And you shall have the better of the two,
 And I will keep the worse."
19. The very first lick that little Matthy struck,
 He wounded Lord Arnold sore;
 But the very first lick that Lord Arnold struck,
 Little Matthy struck no more.
20. He took his ladie by the hand
 And he downed her on his knee,
 Saying, "Which do you like the best, my dear,
 Little Matthy Groves or me?"

21. "Very well do I like your rosy cheeks,
 Very well do I like your dimpled chin;
But better I like little Matty Groves
 Than you and all your kin."
22. He took his ladie by the hand
 And led her o'er the plain;
He took the broad sword from his side
 And he-split her head in twain.
23. "Hark, hark, hark, doth the nightingale sing,
 And the sparrows they do cry!
To-day I've killed two true lovers,
 And to-morrow I must die."

BONNY BARBARA ALLAN (Child, No. 84).

Many American copies are registered in this Journal, 29: 160-161, where Tolman prints a Virginian text. See also 20: 256-257; 22: 74 (tune only); 25: 282 (tune only); 26: 352; 27: 59, 62-63; 28: 200-202. Compare Belden, No. 7;¹ F. C. Brown, p. 9; Virginia Folk-Lore Society, Bulletin, No. 2, p. 3; No. 3, p. 4; No. 4, p. 7; No. 5, p. 8; B. L. Jones, "Folk-Lore in Michigan," p. 5; Cox, 45: 159 (JAFL 29: 400); South Carolina Folk-Lore Society, Bulletin, No. 1 (1913), p. 4; "Berea Quarterly," October, 1915 (18: 12, 15). C. Alphonso Smith reports the ballad from Tennessee ("Summer School News," July 31, 1914, 1: 1, No. 12, Summer School of the South). Words and tune (from Knott County, Kentucky) are given in Wyman and Brockway, "Lonesome Tunes," 1: 1-5; and in McGill, "Folk-Songs from the Kentucky Mountains," pp. 39-44. Professor W. M. Hart has communicated a variant from North Carolina.

To the references to American song-books in JAFL 29: 160, note 2, may be added: "The American Songster," Baltimore, 1836 (John Kenedy, editor and publisher), pp. 7-10 (so also in later editions: New York, Nafis and Cornish, about 1840; Cornish, Lampert & Co., 1850); "Barbara Allen," etc., a garland printed in Philadelphia about 1820 (Harvard College, 25276.43.81).

LADY ALICE (Child, No. 85).

Child included in his collection (2: 279-280) an American version contributed to "Notes and Queries," in 1856 (2d series, 1: 354), by a Philadelphia lady, as sung forty years before. Professor E. C. Perrow gives a text from North Carolina in JAFL 28: 151-152. Virginian texts are printed in "The Focus," 3: 154-155; 4: 50-51. Mrs. Campbell prints two stanzas from northern Georgia in "The Survey" (New York, Jan. 2, 1915, 33: 373). See also JAFL 27: 62;

¹ Belden now has about a dozen variants.

28 : 200-202; F. C. Brown, p. 9; Virginia Folk-Lore Society, Bulletin, No. 2, p. 5; No. 3, p. 4; No. 4, p. 7; No. 5, p. 8; Cox, 45 : 159 (JAFL 29 : 400). Cox prints a West Virginia variant (46 : 124). For recent English contributions see "Journal of the Folk-Song Society," 3 : 299-302; 4 : 106-109.

LAMKIN (Child, No. 93).

To the references in this Journal, 29 : 162, add F. C. Brown, p. 9; Virginia Folk-Lore Society, Bulletin, No. 3, p. 4. For England see "Journal of the Folk-Song Society," 5 : 81-84; Sharp, "One Hundred English Folksongs," pp. xxviii, 62-64 (No. 27); "Notes and Queries," 11th series, 8 : 108.

THE MAID FREED FROM THE GALLOWS (Child, No. 95).

The first American copy to be printed was published by Child (5 : 296), — "The Hangman's Tree," from Virginia by way of North Carolina. Others have appeared in JAFL 21 : 56 (West Virginia, Reed Smith); 26 : 175 (from an Irish servant in Massachusetts);¹ 27 : 64 (South Carolina, Reed Smith); and Miss Wyman and Mr. Brockway have included still another (with the music) in their "Lonesome Tunes," 1 : 44-48 ("The Hangman's Tree," from Harlan County, Kentucky). See also Reed Smith (JAFL 27 : 59-63; 28 : 200-202); F. C. Brown, p. 9; Cox, 46 : 359 (JAFL 29 : 400). For England see Broadwood and Fuller Maitland, "English County Songs," pp. 112-113 ("The Prickly Bush"); Sharp, "Folk Songs from Somerset," 5 : 54-55 ("The Briery Bush"); Sharp, "One Hundred English Folksongs," No. 17, pp. xxiv-xxv, 42-43; "Journal of the Folk-Song Society," 2 : 233-234; 5 : 228-239.

Professor C. Alphonso Smith reports several Virginia variants, with specimens, and gives an extremely interesting account of the performance of the piece among the negroes of Albemarle County as "an out-of-door drama" some twenty-five years ago.² An account of a similar performance in England may be found in the "Journal of the Folk-Song Society," 5 : 233-334.³ Compare the first version printed below. Professor Smith also reports a variant from Tennessee ("Summer School News," July 31, 1914 (1 : 1, No. 12, Summer School of the South).

¹ Barry prints a tune from Ireland in JAFL 24 : 337 (Hudson MS., Boston Public Library, No. 121).

² Ballads Surviving in the United States, reprinted from the January, 1916, Musical Quarterly, pp. 10-12. See also the Bulletin of the Virginia Folk-Lore Society, No. 2, p. 5; No. 3, p. 8; No. 4, p. 7; No. 5, p. 8.

³ Here reference is made to Mary A. Owen's Voodoo Tales (published in England under the title of Old Rabbit the Voodoo), New York, 1893, pp. 185-189, especially pp. 188-189 (also in Philadelphia ed., 1898, Old Rabbit's Plantation Stories, same pages).

I.

[*The Golden Ball.*]

Child's version F is a fragment which "had become a children's game, the last stage of many old ballads" (2 : 346). This appears to be the case also with the text now printed, in which the lost object is a golden ball, as in the tale that embodies Child's version H. What precedes the first and second stanzas appears to be a prose dialogue introductory to the ballad, and accompanied by action. The text was communicated by Mr. John R. Reinhard, who procured it from one of his pupils in Mount Holyoke College, Miss Mary F. Anderson. Miss Anderson heard it in New York in the summer of 1916, from children among whom she was doing "settlement work."

"Father, father, may I have my golden ball?"

"No, you may not have your golden ball."

"But all the other girls and boys have their golden balls."

"Then you may have your golden ball; but if you lose your golden ball,
you will hang on yonder rusty gallery."

"Father, father, I have lost my golden ball!"

"Well, then you will hang on yonder rusty gallery."

1. "Captain, captain, hold the rope;
I hear my mother's voice.
Mother, have you come to set me free,
Or have you come to see me hang
On yonder rusty gallery?"
"No, I have come to see you hang
On yonder rusty gallery."
2. "Captain, captain, hold the rope;
I hear my sister's voice.
Sister, have you come to set me free,
Or have you come to see me hang
On yonder rusty gallery?"
"No, I have come to see you hang
On yonder rusty gallery."
3. "Captain, captain, hold the rope;
I hear my baby's voice.
Baby, have you come to set me free,
Or have you come to see me hang
On yonder rusty gallery?"
"Da, da." [Gives him the ball.]

The last stanza varies with the following:—

"Captain, captain, hold the rope;
I hear my sweetheart's voice.

Sweetheart, have you come to set me free,
Or have you come to see me hang

On yonder rusty gallery?"
 "Yes, I have brought your golden ball,
 And come to set you free;
 I have not come to see you hanged
 On yonder rusty gallery."

II.

The Hangman's Tree.

Communicated by Professor Belden. Sent in by Mr. E. E. Chiles of the Soldan High School, St. Louis, as remembered by his wife from the singing of a housemaid, Elsie Ditch, on a farm near Platin, Mo., in 1900. This agrees with Miss Wyman's text (and some others) in making the victim a man, and the rescuer his sweetheart.



1. "Hangman, dear hangman, do up your rope
 For just a little while;
 For yonder comes my father dear,
 Who's travelled many a mile.
2. "Father, dear father, have you brought me the gold?
 Have you come to buy me free?
 Or have you come to see me hung
 Upon the gallows tree?"
3. "Son, dear son, I've brought no gold,
 Nor come to buy you free,
 But I have come to see you hung
 Upon the gallows tree."

And so on through mother, sister, brother, until his sweetheart comes:

4. "Hangman, dear hangman, do up your rope
 For just a little while;
 For yonder comes my sweetheart dear,
 Who's travelled many a mile.
5. "Sweetheart, dear sweetheart, have you brought the gold?
 Have you come to buy me free?
 Or have you come to see me hung
 Upon the gallows tree?"
6. "Sweetheart, dear sweetheart, I've brought the gold,
 I've come to buy you free;
 I have not come to see you hung
 Upon the gallows tree."

III.

Hangman Song.

Communicated by Professor W. M. Hart, 1915. From Mrs. Ellen Crowder, mountains of western North Carolina (see p. 306,¹ above).

1. "O hangman, O hangman, just wait awhile,
Just wait a little while!
I believe I see my dear father;
He's travelled for many a mile.
2. "O father, O father, have ye brought me your gold?
Or have ye bought me free?
Or have ye come to see me hung
All on that lonesome tree?"
3. "O daughter, O daughter, I've not brought you my gold,
And I've not bought you free,
For I have come to see you hung
All on that lonesome tree."

(Similar verses for mother, brother, and sister.)

10. "O hangman, O hangman, just wait a while,
Just wait a little while!
I believe I see my true lover;
He's travelled for many a mile.
11. "O sweetheart, O sweetheart, have ye brought me your gold?
Or have ye bought me free?
Or have ye come to see me hung
All on that lonesome tree?"
12. "O sweetheart, O sweetheart, I've brought you my gold
And I have bought you free,
For I've not come to see you hung
All on that lonesome tree."

THE BAILIFF'S DAUGHTER OF ISLINGTON (Child, No. 105).

Child had a copy from Indiana ("received from an Irish lady," 2 : 426) which he did not print, as being from a broadside partly made over by secondary tradition.² Copies are reported from Virginia (*Bulletin of the Virginia Folk-Lore Society*, No. 4, pp. 7-8), Kentucky (Shearin and Coombs, p. 8; ³ letter from Professor E. C. Perrow, Feb.

¹ The woman who sang this had been taught that the maiden was to be hanged for the theft of a golden cup.

² It is preserved among the Child MSS. (xviii, 31, article 10) in the Harvard College Library.

³ Compare Shearin, *Modern Language Review*, 6 : 514; *Sewanee Review* for July, 1911.

12, 1914), Georgia (Reed Smith, JAFL 28 : 200), Michigan (B. L. Jones).

A text from Missouri (with the tune) is communicated by Professor Belden as sent to him by Mrs. Eva Warner Case. Mrs. Case gives the song from memory, "with the assistance of her mother and grandmother." "It was commonly sung," she writes, "in Harrison County, Missouri, as late as 1890. The settlers here were of Virginia and Kentucky stock, with a sprinkling of Tennesseans, and many of the songs had been in the family at the time of their coming from England." Mrs. Case's text corresponds pretty closely to the old broadside reproduced (inexactly) by Percy and (accurately) by Child (2 : 427-428). It omits stanza 2 only. Stanza 11 shows an amusing variation.

"Then will I sell my goodly steed,
My saddle and my bow;
I will into some far countrey,
Where no man doth me know" (Child, st. 11).

"If she be dead and I am a-living,
She's lying there so low,
Oh take from me my coal-black steed,
My fiddle and my bow!" (Case, st. 10).

The following fragment was communicated in February, 1916, by Mr. Wallace C. Wadsworth from recitation, apparently in Indiana.

1. One eve the maids of Hazelton
Went out to sport and play,
But the bailiff's daughter of Hazelton
She slyly stole away.
2. There was a youth, a well-beloved youth,
The squire's only son,
And he fell in love with the bailiff's daughter,
And she lived in Hazelton.

SIR HUGH, OR THE JEW'S DAUGHTER (Child, No. 155).

To the material and references collected in this Journal, 29 : 164-166, it may be added that Cox reports nine variants from West Virginia (45 : 160; JAFL 29 : 400); B. L. Jones (p. 5), one from Michigan; and Perrow, one from Kentucky (letter of Feb. 12, 1914). Compare also Virginia Folk-Lore Society, Bulletin, No. 2, pp. 3, 6; No. 3, p. 5; No. 4, pp. 4, 8; No. 5, p. 8; "Berea Quarterly," October, 1915 (18: 12). Belden has three variants. See also Sharp, "One Hundred English Folksongs," No. 8, pp. xx-xxi, 22-23.

THE HUNTING OF THE CHEVIOT (Child, No. 162).

In this Journal, 18 : 294, Barry notes a broadside of "Chevy Chace" printed by N. Coverly, Jr., Boston (early nineteenth century), and gives the tune from a Newburyport (Mass.) manuscript of 1790. "The Death of Old Tenor," a Massachusetts song of 1750, is to the tune of "Chevy Chace" (Massachusetts Historical Society Proceedings, 20 : 30). The Harvard College Library has a broadside (apparently American) of "Chevy Chace" (25242.53 [312]) dating from the eighteenth century.

THE GYPSY LADDIE (Child, No. 200).

For American copies see Child, 4 : 71-73; JAFL 18 : 191-195; 19 : 294-295; 24 : 346-348; 25 : 173-175; 26 : 353; G. B. Woods, "Modern Language Notes," December, 1912 (reprinted in "The Miami Student," Jan. 9, 1913); McGill, "Folk-Songs from the Kentucky Mountains," 1917, pp. 14-17. One stanza from West Virginia (Child's J, st. 1) is printed by Cox, 44 : 428 (with a burden), two texts are reported by him (45 : 160; JAFL 29 : 400). Compare Belden, No. 10; Pound, p. 10; F. C. Brown, p. 9; Virginia Folk-Lore Society, Bulletin, No. 3, p. 5; No. 5, p. 8; JAFL 22 : 80; 27 : 59, 62-63; 28 : 200-202; Dr. Bertrand L. Jones has found the ballad in Michigan. The lady repents in a text printed in "Arlington's Banjo Songster" (Philadelphia, cop. 1860), pp. 47-48.

The ordinary English broadside version (Child's Gb) is different. See the following Harvard broadsides,¹ all of which agree closely in text: 25242.17, ii, 21 (G. Walker, Jr., Durham); ii, 171 (Carbutt, Tadeaster); ii, 191 (Forth, Bridlington; same in iii, 19); iv, 131 (J. Gilbert, Newcastle-upon-Tyne); iv, 208 *bis* (Forth, Pocklington); 25242.5.6 (161), No. 9 (= 25242.27, p. 211); 25242.25, p. 37 (Pitts); so in "A Garland" (E. Sergent), 25276.43.58, No. 21. Similar is the text in Gillington and Sellars, "Songs of the Open Road," No. 7, pp. 16-17; their No. 5 (pp. 12-13) differs.

"The Wraggle Taggle Gypsies," a version now in oral circulation in England,² with a pleasing tune, is likely to become current *per ora virum* in this country from the singing of the Fuller Sisters and others. Collectors in search of American texts should take notice and examine pedigrees when this turns up anywhere.

For copies of "The Gypsy Laddie" ("The Gypsy Davy"), revised or altered with comic intent, see Belden, JAFL 25 : 171 (fragment); broadside, H. de Marsan, New York, List 3, Song 28 (Brown Univer-

¹ Such's broadside No. 46 (25242.17, xi, 46) varies from these.

² See Sharp and Marson, Folk-Songs from Somerset, No. 9, 1 : 18-19 (cf. p. 61). Sharp, One Hundred English Folksongs, No. 5, pp. xviii, 13-16; Baring-Gould MS; (Harvard College Library), p. 5; cf. Notes and Queries, 11th series, 18 : 176 (1913).

sity); De Witt's "Forget-Me-Not Songster," p. 223; Hooley's "Opera House Songster," p. 46.

The Gypsy Davy.

From Mrs. William L. R. Gifford, 1914, as remembered from the singing of Mrs. Catharine Bonney Dexter in Rochester, Mass., about 1872. Mrs. Dexter was born in 1832, and died in 1898. She learned the ballad from her mother, Mrs. James Ruggles (born Toppan), who came from Newburyport, Mass. This is a variant of Child's version J (Maine and Massachusetts).

My lord came home quite late one night, In - quir - ing for his
la - - dy. The ser - vant made him this re - ply: "She's
REFRAIN.
gone with a Gyp - sy Da - vy. Rad - dle dad - dle din - go
din - go day, Rad - dle dad - dle din - go da - - vy, The
ser - vant made him this re - ply: "She's gone with a Gyp - sy Da - vy."

1. My lord came home quite late one night,
Inquiring for his lady.

The servant made him this reply:
"She's gone with a Gypsy Davy."

Raddle daddle dingo day,
Raddle daddle dingo dav.

The servant made him this reply:
"She's gone with a Gypsy Davy."

2. "Go saddle for me the white," said he,
"The brown is not so speedy.

I'll ride all night and I'll ride all day
Till I find my charming lady."
Raddle daddle, etc.

3. My lord rode down by the water's side,
The waters there flowed freely;
The tears were trickling down his cheeks,
For there he spied his lady.
Raddle daddle, etc.
4. "Will you forsake your house and lands?
Will you forsake your baby?
Will you forsake your own true love
And go with a Gypsy Davy?"
Raddle daddle, etc.
5. "I care not for my house and lands?
I care not for my baby,
I care not for my own true love,
And I'll go with a Gypsy Davy."
Raddle daddle dingo day,
Raddle daddle dingo davy.
"I care not for my own true love,
And I'll go with a Gypsy Davy."

BESSY BELL AND MARY GRAY (Child, No. 201).

A fragment of two stanzas from West Virginia is printed by Cox (44 : 428; cf. 45 : 160, JAFL 29 : 400). The ballad is reported from Virginia by Professor C. Alphonso Smith, Virginia Folk-Lore Society, Bulletin, No. 5, p. 8 ("Musical Quarterly," January, 1916).

JAMES HARRIS (THE DÆMON LOVER) (Child, No. 243).

In 1858 Child, in his first collection of ballads, noted that this ballad "is printed in Philadelphia as a penny broadside, called *The House Carpenter*," and quoted two stanzas of this broadside from "Graham's Magazine."¹ The passage in the magazine is interesting on account of its statement that "many old English songs . . . are reprinted in this country in a mutilated form."² The broadside in question Child was never able to procure; but in 1904 the same version was found by Barry in one of H. de Marsan's broadsides;³ and since its publication in this Journal (18 : 207-209), it has turned up rather often in oral circulation, sometimes of long standing. The de Marsan broadside, by the way, is a re-issue of one published by J. Andrews of New York (whom de Marsan succeeded in business) in 1857 or there-about.⁴

¹ English and Scottish Ballads, 5 (1858) : vi-vii (Additions and Corrections). See also Child's final collection, The English and Scottish Popular Ballads, 4 : 360.

² Graham's Illustrated Magazine, Philadelphia, September, 1858 (53 : 277).

³ Modern Language Notes, 19 : 238.

⁴ The Andrews broadside (List 5, Song 90) is in the Harris Collection (Brown University).

For American oral copies see JAFL 19 : 295-297 (Belden, Missouri);¹ 20 : 257-258 (Miss Pettit, Kentucky); 25: 274-275 (Barry, Pennsylvania); 26 : 352, 360-361 (Miss Pound, from Illinois by way of Nebraska).² A fragment of thirteen lines from Virginia is printed in "The Focus," 4 : 162, and other Virginia variants are reported by C. Alphonso Smith (*Bulletin*, No. 3, p. 5; No. 4, pp. 4, 8; No. 5, p. 9), as well as texts from North and South Carolina (*Bulletin*, No. 2, p. 6). Professor Smith gives two tunes in the "Musical Quarterly" for January, 1916. F. C. Brown (p. 9) reports the ballad from North Carolina, and Mr. W. R. Taylor has communicated a copy from that State. Mrs. John C. Campbell has a copy from Georgia, as well as copies from Kentucky. Shearin and Coombs reported Kentucky variants in 1911 (p. 8).³ Professor Reed Smith reports the ballad from South Carolina (JAFL 27 : 63; cf. 28 : 200-202). Cox prints a good text from West Virginia (44 : 388-389), and reports several variants (44 : 388; 45 : 159; JAFL 29 : 400). Texts from Kentucky have been communicated by Miss Loraine Wyman and Mr. Wallace C. Wadsworth, and one from Missouri by Professor Belden (from Mrs. Eva Warner Case).⁴

Baring-Gould took down a long text of this ballad (from singing) at Holcombe Burnell, Devon, in 1890 (Baring-Gould MS., Harvard College Library, pp. 95-96, 98). Three stanzas of another variant are printed in the "Journal of the Folk-Song Society," 3 : 84, where Mr. Sharp observes that the theme "is allied to Jemmie and Nancy of Yarmouth." As to the latter piece (also known as "The Yarmouth Tragedy; or, The Constant Lovers," and common in broadsides and garlands), see JAFL 26 : 178.⁵

¹ Belden's Partial List, No. 11; cf. *Modern Philology*, 2 : 575. He now has seven variants.

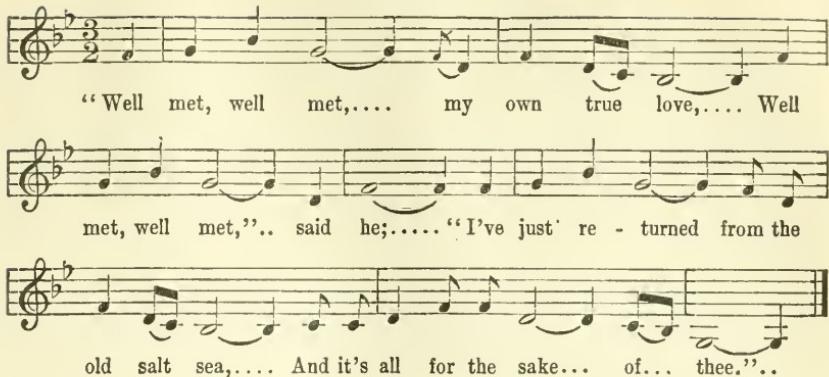
² Compare JAFL 27 : 59; Pound, p. 10.

³ Compare Shearin, *Modern Language Quarterly*, 6 : 514; *Sewanee Review*, July, 1911. See also *Berea Quarterly*, October, 1915 (18 : 12, 17).

⁴ The tunes sent in by Miss Wyman and Mrs. Case are given on p. 327.

⁵ Additional references for the printing of "The Yarmouth Tragedy" in this country are: an American broadside of about 1830-40 without imprint, "Jemmy and Nancy" (Harvard College, "1916, lot 12"); *The American Songster*, [edited and published] by John Kenedy, Baltimore, 1836, pp. 193-200 ("Jemmy and Nancy"); the same, Cornish, Lampert & Co., 1851, pp. 193-200 (also New York, Nafis & Cornish); *The Pearl Songster*, New York, C. P. Huestis, 1846, pp. 109 *et seq.* (Brown University); *The New American Songster*, Philadelphia, D. Dickinson, 1817, pp. 59-66 (Brown University). For Great Britain add the following Harvard broadsides — 25242.19, ii, 21, "The Yarmouth Tragedy; or, The Constant Lovers" (John Evans); 25242.31 PF (Stonewall Street, Fleet Market); 25242.58, fol. 37, "Jemmy and Nancy of Yarmouth" (no imprint) — and the following garlands: 25276.43.5 (Newry, 1790); 25276.43.23, No. 3 (Glasgow); 25276.43.58, No. 76 (Preston, E. Sergent). Compare Ashton, *Real Sailor Songs*, No. 64; Crawford Catalogue, No. 783; Ebsworth, *Roxburgh Ballads*, 8 : 181.

(From Miss Wyman.)



(From Mrs. Case.)



HENRY MARTYN (Child, No. 250).

For American texts see Child, 4 : 395; 5 : 302-303; JAFL 18: 135-136 (Barry), 302-303; 25 : 171-173 ("Andy Bardan," Belden, Kentucky). The ballad is reported from South Carolina by Professor Reed Smith (JAFL 27 : 63) and from West Virginia by Professor Cox (45 : 160; JAFL 29 : 400).

For recent English tradition see Broadwood, "English Traditional Songs and Carols," pp. 30-31; Kidson, "Traditional Tunes," pp. 29-32; Baring-Gould and Sheppard, "Songs of the West," No. 53, 3 : 2-3; "Journal of the Folk-Song Society," 1 : 44, 162-163; 4 : 301-303; Sharp, "One Hundred English Folksongs," No. 1, pp. xvii, 1-3.

Harvard College has the piece in a number of broadsides: 25242. 10.5, fol. 6 (Bebbington, Manchester); 25242.17, iii, 100 (J. Forth, Pocklington, No. 146); v, 194 (Rial & Co.); x, 136 (Bebbington).

OUR GOODMAN (Child, No. 274).

To the references given by Tolman and Kittredge in this Journal, 29 : 166-167, add: Cox, 45 : 58, 92 (two copies printed from West Virginia), 160 (cf. JAFL 29 : 400); Reed Smith (JAFL 27 : 62, 63; 28 : 200-202); Virginia Folk-Lore Society, Bulletin, No. 2, p. 6; No. 3, p. 5; No. 4, p. 8; No. 5, p. 9; F. C. Brown, p. 9; B. L. Jones, "Folk-Lore in Michigan," p. 5.¹ A version with indecorous extensions has obtained wide currency in America.

THE WIFE WRAP'T IN WETHER'S SKIN (Child, No. 277).

A good version from Massachusetts, traceable to the early years of the nineteenth century, was printed in 1894 in this Journal (7 : 253-255), and reprinted by Child (5 : 304). Other texts are given by Belden (from Missouri) in JAFL 19 : 298 (cf. his List, No. 12) and Cox (45 : 92-93; cf. 45 : 159, JAFL 29 : 400). Compare Shearin and Coombs, p. 8 (Shearin, "Modern Language Review," 6 : 514); F. C. Brown, p. 9; Virginia Folk-Lore Society, Bulletin, No. 4, p. 8; No. 5, p. 9; Reed Smith (JAFL 27 : 62).

For recent British tradition see Ford, "Vagabond Songs," 2 : 185-187; Gavin Greig, "Folk-Song of the North-East," cxxii; Broadwood and Fuller Maitland, "English County Songs," pp. 92-93; "Journal of the Folk-Song Society," 1 : 223-225 (with references); Sharp, "Folk-Songs from Somerset," No. 97, 4 : 52-53 ("One Hundred Folksongs," No. 70, pp. xxxv-xxxvi, 158-159).

A good text from Harrison County, Missouri, with the tune, has been communicated by Professor Belden, to whom it was sent by Mrs. Eva Warner Case in 1916. Mrs. Case wrote the ballad down from memory, with the assistance of her mother and grandmother.² This version is similar to that printed in JAFL 7 : 253-255 (Child, 5 : 304), but shows many slight variations. The stanzas run even with that version, and the burden is substantially identical. The first four stanzas are as follows:—

1. Sweet William he married him a wife,
(Jennifer, June, and the rosymaree)
To be the sweet comfort of his life
(As the dew flies over the green vallee).
2. It's she couldn't into the kitchen go,
For fear of soiling her white-heeled shoes.
3. It's she couldn't wash, and it's she wouldn't bake,
For fear of soiling her white apron-tape.

¹ An English broadside text (in the Scottish dialect) without imprint (but before 1831) is in the Harvard College Library (25242.18, No. 4).

² See p. 322.

4. It's she couldn't card and it's she wouldn't spin,
For fear of spoiling her delicate skin.

THE FARMER'S CURST WIFE (Child, No. 278).

Belden printed a text from Missouri in JAFL 19 : 298-299; and Barry has since published three copies,—two from Massachusetts and one from Maine (JAFL 24 : 348-349; 27 : 68),—but none of these are complete. A curious version (without the devil) may be found in Lomax, "Cowboy Songs," pp. 110-111 ("The Old Man under the Hill"). Texts are reported from Virginia by C. Alphonso Smith, Bulletin, No. 4, p. 8; No. 5, p. 9. Reed Smith reports the ballad from South Carolina (JAFL 28 : 201). Miss Josephine McGill, in a brief paper on the "Survival of the English Folk Ballad" (in the Louisville "Courier-Journal" for Jan. 14, 1917),¹ quotes the concluding couplet-stanze of a Kentucky version:—

She was seven years going, and seven coming back,
But she asked for the baccy she'd left in the crack.

This recalls the end of the Scottish text in Child (version B),—

She was seven year gaun, and seven year comin,
And she cried for the sowens² she left in the pot.

For recent English tradition see "Journal of the Folk-Song Society," 2 : 184-185; 3 : 131-132 (and references). The Harvard College Library has the piece in a slip issued by Pitts, "The Sussex Farmer" (25242.25, p. 97).

The Old Woman and the Devil.

Communicated by Professor Belden. From Mrs. Edward Schaaf, St. Mary's, Ste. Genevieve County, Missouri, 1914.

1. The good old man went out to plow
 Sing tory a loo, walked out to plow,
Up stepped the old devil, "How are you now?
 Sing tory a loo, how are you now?"
2. "It's one of your family I have come for,
 Sing tory a loo, that I have come for.

3. "It is neither you nor your eldest son;
 It is your old scolding wife, she is the one."

¹ In a series of articles on Kentucky folk-lore published in the Courier-Journal on the second Sunday of every month, under the auspices of the Kentucky Folk-Lore Society.

² Oatmeal soured and then boiled thick.

4. "Take her and welcome, with all your heart!
I hope to my soul you will never part."
5. He picked her up upon his back,
Like an old bald eagle went off in a rack.
6. He had not gotten more than half his road,
Before he said, "Old woman, you are a hell of a load."
7. He set her down all for to rest;
She up with a stick and hit him her best.
8. He picked her up upon her back,
Like an old bald eagle, went off in a rack.
9. He travelled on until he came to his gate;
He gave her a kick, said "There is your place."
10. Ten little devils strung on a wire;
She up with her foot and kicked nine in the fire.
11. One little devil peeping over the wall
Sang "Daddy take her back, she'll murder us all."
12. The good old man was peeping out of a crack;
Here came the devil wagging her back.
13. "Now, old man, see what a woman can do;
She can rout her husband and kill devils too.
14. "Now, old woman, on earth you must dwell;
You are not fit for heaven, and they won't have you in hell."

THE SWEET TRINITY (THE GOLDEN VANITY) (Child, No. 286).

To Child's version B belongs the Vermont text ("The Little Cabin Boy") printed in JAFL 18:125-127 (cf. 18:127). To Child's version C belong Belden, No. 78 (JAFL 23:429-430); "Focus," 4:158-159; Wyman and Brockway, "Lonesome Tunes," 1:72-75; McGill, "Folk-Songs from the Kentucky Mountains," pp. 96-102. See also Virginia Folk-Lore Society, Bulletin, No. 3, p. 5; No. 4, p. 8; F. C. Brown, p. 9; Cox, 45:160 (JAFL 29:400); Shearin and Coombs, p. 9 (Shearin, "Modern Language Review," 6:514); "Berea Quarterly," October, 1915 (18:18); Reed Smith (JAFL 28:200-202). Dr. B. L. Jones has found the ballad in Michigan.

The ballad is common in modern English broadsides, usually under the title of "The Golden Vanity; or, The Lowlands Low." See Harvard collection: 25242.11.5, fol. 107 (Such; same in 25242.17, xi, 31, and among the Child Broadsides); 25242.17, iii, 46 (J. Easton, York); same, iii, 150 (Forth, Pocklington); iv, 124 (J. Gilbert, Newcastle-upon-Tyne); v, 68 (J. Cadman, Manchester); x, 207

(J. Bebbington, Manchester). These broadsides are all alike, corresponding to Child's version Ca (Pitts). Closely similar are copies from recent singing in England, a number of which are noted by Child, (5 : 137-138); see also Broadwood and Fuller Maitland, "English County Songs," pp. 182-183; Baring-Gould and Sheppard, "Songs of the West," No. 64, 3 : 24-25;¹ "Journal of Folk-Song Society," 1 : 104-105; 2 : 244; Sharp, "One Hundred English Folksongs," No. 14, pp. xxiii, 36-37.² Greig's variant, however, in "Folk-Song of the North-East," cxvi, belongs under Child's B. Ashton's copy, in "Real Sailor Songs," No. 75, is Child's A.

The Merry Golden Tree.

Communicated by Professor Belden, 1916. From Mrs. Eva Warner Case, from memory, with the assistance of her mother and grandmother, as sung in Harrison County, Missouri.³ This copy is noteworthy because of the poetical justice offered in the concluding stanza, which distinguishes it from all versions heretofore recorded.⁴ The text belongs in general to version C, but it has a special touch of its own:—

Down went the vessel and down went the crew,
And down to join the cabin-boy went the captain too!

Finis coronat opus!

1. "O captain, dear captain, what will you give to me,
If I'll sink for you that ship called the Merry Golden Tree,
As she sails in the Lowlands lonesome low,
As she sails in the Lowlands low?"
2. "It's I will give you money and I will give you fee;
I have a lovely daughter I will marry unto thee,
If you'll sink her in the Lowlands lonesome low,
If you'll sink her in the Lowlands low."
3. He bent upon his breast and out swam he;
He swam until he came to the Merry Golden Tree,
As she sailed in the Lowlands lonesome low,
As she sailed in the Lowlands low.
4. He took with him an auger well fitted for the use,
And he bored nine holes in the bottom of the sloop,
As she sailed in the Lowlands lonesome low,
As she sailed in the Lowlands low.

¹ Reprinted sumptuously, New York, 1899 ("The Golden Vanity and The Green Bed"), with colored illustrations.

² Compare Masefield, *A Sailor's Garland*, pp. 149-152.

³ See p. 322.

⁴ Compare Child's remarks on his versions B and C as distinguished from version A (5 : 136).

5. He bent upon his breast and back swam he;
He swam until he came to the Turkish Revelry,
As she sailed in the Lowlands lonesome low,
As she sailed in the Lowlands low.
6. "Captain, O captain, take me up on board;
For if you don't, you've surely broke your word,
For I've sunk her in the Lowlands lonesome low,
For I've sunk her in the Lowlands low."
7. "It's I'll neither give you money, now will I give you fee,
Nor yet my lovely daughter will I marry unto thee,
You may sink in the Lowlands lonesome low,
You may sink in the Lowlands low."
8. He bent upon his breast and down sank he
Right alongside of the Turkish Revelry,
And he sunk her in the Lowlands lonesome low,
And he sunk her in the Lowlands low.
9. Down went the vessel, and down went the crew,
And down to join the cabin-boy went the captain too,
And sunk in the Lowlands lonesome low,
And sunk in the Lowlands low.

CAPTAIN WARD AND THE RAINBOW (Child, No. 287).

Barry reprinted "Captain Ward" in this Journal (18:137-138) from a Boston Broadside ("Captain Ward, the Pirate") of the early nineteenth century (N. Coverly, Jr.). A fragment from Michigan contributed by Dr. Alma Blount (JAFL 25:177-178) sticks in some points more closely than Coverly to the black-letter text. The ballad was also issued as a broadside in Boston about 1825 ("Cor. of Cross and Tilton sts.": Harvard College, 25242.5.5 [125], p. 9) and in a chapbook ("Captain Ward and the Rainbow," etc.) in Philadelphia by R. Swift, about 1820-30 (25276.43.81). It is included in "The Forget Me Not Songster" (New York, Nafis & Cornish), pp. 41-44; the same (Philadelphia and New York, Turner & Fisher), pp. 200-203; and "The Pearl Songster," 1846 (New York, C. P. Huestis), pp. 136-139 (Brown University).

The Harvard College Library has two eighteenth-century broadsides of this ballad,—25242.5.5 (176) (Pitts); 25242.23, p. 11,—also H. P. Such's broadside, No. 501, "Ward the Pirate" (25242.26, p. 54). See also Greig, "Folk-Song of the North-East," cxiv, cxvii, cxxviii; Ashton, "Real Sailor Songs," No. 3; Kidson, "Traditional Tunes," p. 99; Barrett, "English Folk-Songs," No. 36, pp. 62-63; "Journal of the Folk-Song Society," 2:163-164.

THE MERMAID (No. 289).

A fragmentary American text (with tune) was published by Barry in JAFL 18 : 136 (from Vermont), as taken down in 1905 (cf. 22 : 78); a good copy (from Missouri), collected by Belden, is in 25 : 176-177; another (from Tennessee), in "The Focus," 3 : 447-448 and (with tune) 4 : 97-99.¹ Miss McGill gives words and music in her "Folk-Songs of the Kentucky Mountains" (1917, pp. 45-49). The ballad is also reported from Virginia (Bulletin, No. 2, p. 6; No. 3, p. 5; No. 4, p. 9; No. 5, p. 9);² from Mississippi by Perrow (JAFL 27 : 61, note 2); from Nebraska by Miss Pound (p. 10).

"The Mermaid" doubtless owes much of its currency in America to its inclusion in various "songsters." It is found, for example, in "The Forget Me Not Songster" (New York, Nafis & Cornish; also St. Louis and Philadelphia), p. 79; "Pearl Songster" (New York, 1846), p. 155; "Uncle Sam's Naval and Patriotic Songster" (New York, Philip J. Cozans), pp. 40-43.³ It was issued as a broadside by Leonard A. Deming about 1838-40 ("at the Sign of the Barber's Pole, No. 61 Hanover St. Boston and at Middlebury, Vt.": Harvard College, 1916, lot 12), and by H. de Marsan, New York (List 14, No. 56), about 1861. Its perpetuation is more or less insured by its inclusion in "Heart Songs" (Boston, 1909).⁴

A fragmentary text, taken down by Kittredge in 1878 from an old Massachusetts lady who had learned it about 1808, has the first stanza of Child's version A (5 : 149), which is lacking in all other versions, British or American, so far as has been ascertained.⁵ At all events, it does not occur in any of those here registered, or in any of the following English broadside copies: Ebsworth, in his Roxburghe Ballads, 8 : 446-447; Harvard College, 25242.4, i, 207 (J. Arthur, Carlisle); 25242.17, iii, 36 and 102 (John Harkness, Preston, No. 146); same, iv, 16 (John Gilbert, Newcastle-upon-Tyne), 147 (John Ross, Newcastle-upon-Tyne); v, 141 (J. Catnach); xi, 53 (H. Such, No. 53); 25242.28 (Pitts). Perhaps this stanza was adapted from the beginning of Martin Parker's famous "Neptune's Raging Fury" (Roxburghe Ballads, ed. Ebsworth, 6 : 432; Ashton, "Real Sailor Songs," No. 76; Masefield, "A Sailor's Garland," pp. 160-163).

¹ Compare Virginia Folk-Lore Society, Bulletin, No. 2, p. 6.

² The ballad is printed in A. F. Wilson's Songs of the University of Virginia, 1906.

³ There is a comic version in The "We Won't Go Home till Morning" Songster (New York, R. M. DeWitt), pp. 8-9.

⁴ Whence it is extracted in the Boston Transcript, Feb. 14, 1914.

⁵ Except the variety of A in "The Sailor's Caution" cited by Child (5 : 148). Ashton's second version (Real Sailor Songs, No. 42) is Child's A; his first (No. 41) accords with the regular broadside.

CHARMING BEAUTY BRIGHT.

"Once I did court a fair beauty bright" is published in this Journal (26 : 176-177) from Massachusetts tradition of long standing. Perrow gives a copy from Mississippi (JAFL 28 : 147); Tolman, one from Indiana (29 : 184-185, "The Lover's Lament"). What seems to be a fragment of this song is printed in "Journal of the Folk-Song Society," 2 : 81. Miss Loraine Wyman has communicated a text ("Charming Beauty Bright") collected by her at Beaver Creek, Knott County, Kentucky, in 1916, which closely resembles that from Mississippi (see below). She also contributes three tunes (see below).

Charming Beauty Bright.

Communicated by Miss Loraine Wyman, as sung by Rob and Julia Morgan, Beaver Creek, Knott County, Kentucky.

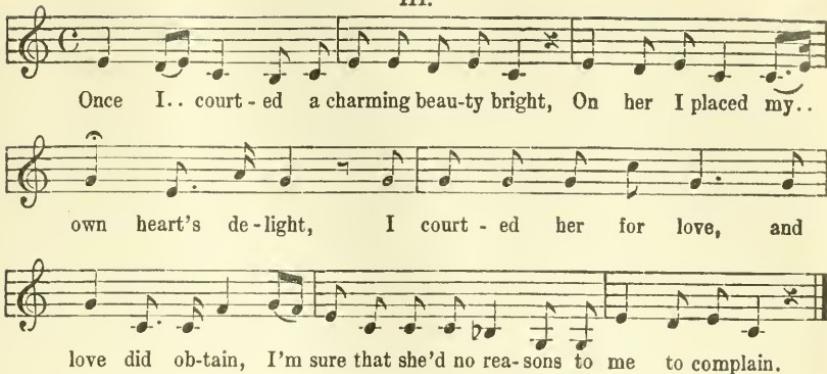
I.

Once I... lov'd a... charming beau - ty bright, And on her
I..... placed my own heart's de - light,... I court-ed her for
love.... and love I did ob - tain,..... I'm sure....
..... That she had no rea - sons to... me to com-plain.

II.

Once I court-ed a charm-ing beau - ty bright, And on her I
pla - ced my own heart's delight, I... courted her for love, and love I did ob-
tain, I'm sure that she had no rea - sons to... me to complain.

III.



1. Once I courted a charming beauty bright,
And on her I placèd my own heart's delight;
I courted her for love, and love I did obtain;
I'm sure that she had no reasons to me to complain.
 2. Her old parents were against it, they came this for to know,
They strove to part us both by day and by night;
They locked her all in her chamber and kept her concealed,
And I never got a sight of my love any more.
 3. One day to the window she was forcèd to go,
To see if her true love endured yet or no;
He lifted up his head with his eyes shining bright,
For his only thoughts were of his heart's delight.
 4. And then to the army he was forced to go;
Seven years he served there; in seven years he returned back again;
And when her old mother saw him coming, she wrung her hands and cried,
Saying, "O once my daughter loved you and for your sake has died."
 5. Then he was taken like a man going to be slain,
And the tears fell from his eyes like big drops of rain,
Saying, "O where be her grave? O I wish mine were there too!"
-

THE DILLY SONG.

"The Dilly Song" was discussed in a learned paper by Mr. Newell in 1891, — "The Carol of the Twelve Numbers" (JAFL 4 : 215-220). He gives two texts, one from Massachusetts and one from New York, the latter coming from certain Cornish miners. Compare Barry, No. 68 ("The Twelve Apostles"); Shearin and Coombs, p. 34 (text printed).

For British tradition see Robert Chambers, "Popular Rhymes of Scotland" (1870), pp. 44-47 (Buchan's MS.) (ed. 1842, pp. 50-51); Mrs. Gutch, "County Folk-Lore," 6 (East Riding of Yorkshire

[Folk-Lore Society]) : 183-184; S. O. Addy, "Household Tales with other Traditional Remains" (1896), pp. 148-151; Baring-Gould and Sheppard, "Songs of the West," pp. 52-53; Baring-Gould, "A Book of Nursery Songs and Rhymes," pp. 62-64, No. 50; M. E. G., "The Old Nursery Rhymes, or The Merrie Heart" (5th ed.), pp. 179-182; Broadwood and Fuller Maitland, "English County Songs," pp. 154-159 ("The Twelve Apostles"); Charles Kent, "The Land of the Babes in the Wood" (1910), pp. 77-79; "Notes and Queries," 1st series, 9: 325; 4th series, 2: 324, 452, 599-600; 3: 90; 10: 412-413, 499-500; 6th series, 12: 484-485; 7th series, 1: 96 (cf. 118-119, 206), 315-316, 413-414 (cf. 7: 264, 438, 495); 11th series, 9: 250; Andrew Lang, "Longman's Magazine," 13: 327-330 (cf. 439-441, 556-557); W. H. Long, "Dictionary of the Isle of Wight Dialect," pp. 152-154; Sharp, "One Hundred English Folksongs," No. 97, pp. xlii-xliv, 226-229 ("The Ten Commandments"); Lina Eckstein, "Comparative Studies in Nursery Rhymes," pp. 152 *et seq.*

The version printed below, though it stops with *seven*, shows many points of interest, particularly in its odd changes at the hands of tradition.

Come and I Will Sing You; or, The Dilly Song.

From Miss Loraine Wyman, as sung by L. E. Meece, 1916, Pulaski County, Kentucky. As to the tune, Miss Wyman writes that there "are slight melodic changes" for each stanza.

"Oh, come and I will sing you." "What will you sing me?"

"I will sing a one." "And what shall be your one?"

"One of them is one that sings, 'It's hard to be a lone.'"

1. "Come and I will sing you."
"What will you sing me?"
"I will sing you a one."
"And what shall be your one?"
"One of them is one that sings
'It's hard to be alone.'"

2. "I will sing you a two."
"And what shall be your two?"

"Two are the little old babes,
Dressed all in green,
And one of them is one that sings
'It's hard to be alone.'"

3. "I will sing you a three."
"And what shall be your three?"
"Three of them are drivers;
Two of them are little old babes
Dressed all in green,
And one of them is one that sings
'It's hard to be alone.'"
4. "I will sing you a four."
"And what shall be your four?"
"Four are the gospel-makers;
Three of them are drivers;
Two are the little old babes
Dressed all in green,
And one of them is one that sings
'It's hard to be alone.'"
5. "I will sing you a five."
"And what shall be your five?"
"Five are the shining stars;
Four are the gospel makers;
Three of them are drivers;
Two of them are the little old babes
Dressed all in green,
And one of them is one that sings
'It's hard to be alone.'"
6. "I will sing you a six."
"And what shall be your six?"
"Six of them disciples;
Five are the shining stars;
Four are the gospel-makers;
Three of them are drivers;
Two are the little old babes
Dressed all in green,
And one of them is one that sings
'It's hard to be alone.'"
7. "I will sing you a seven."
"And what shall be your seven?"
"Seven to seven went to heaven;
Six of them disciples;
Five are the shining stars;
Four are the gospel-makers;
Three of them are drivers;
Two are the little old babes
Dressed all in green,
And one of them is one that sings
'It's hard to be alone.'"

THE DROWSY SLEEPER.

"The Drowsy Sleeper" was printed in this Journal in 1907¹ from a copy collected by Miss Pettit in Kentucky (20: 260-261), and attention was called to its connection with a Nithsdale song given in part by Allan Cunningham in his edition of Burns, 1834 (4: 285), as well as with a Sussex song and a Catnach broadside. In 1908 Belden printed three versions, two from Missouri and one from Arkansas, in Herrig's "Archiv," 119: 430-431. Other copies have since come in; and these are worth publishing, not only because of the literary relations of the piece, but also because of the curious varieties in which it occurs and its mixture with other songs.

The English song published by Sharp under the title of "Arise, Arise" ("Folk-Songs from Somerset," No. 99, 4: 56-57; "One Hundred English Folksongs," No. 47, pp. 106-107), is related to "The Drowsy Sleeper." Stanza 1 (Sharp) corresponds to stanza 1 of version III (p. 341, below); stanza 2, to stanzas 3 and 4; stanza 3, to stanza 5; Sharp's stanza 5 resembles Miss Wyman's stanza 8 (p. 340, below), and his eighth stanza agrees with the last stanza of Belden's version II ("Archiv," 119: 431). Sharp's version agrees pretty closely with the Catnach broadside entitled "The Drowsy Sleeper" (Harvard College, 25242.2, fol. 172). See also "Journal of Folk-Song Society," 1: 269-270 ("O who is that that raps at my window?").

The conclusion of versions IV and V (below) shows admixture of "The Silver Dagger,"² and this is true also of a broadside text of "The Drowsy Sleeper," published by H. J. Wehman, New York (No. 518, "Who's at My Bedroom Window?" Harvard College Library).

I.

• *The Drowsy Sleeper.*

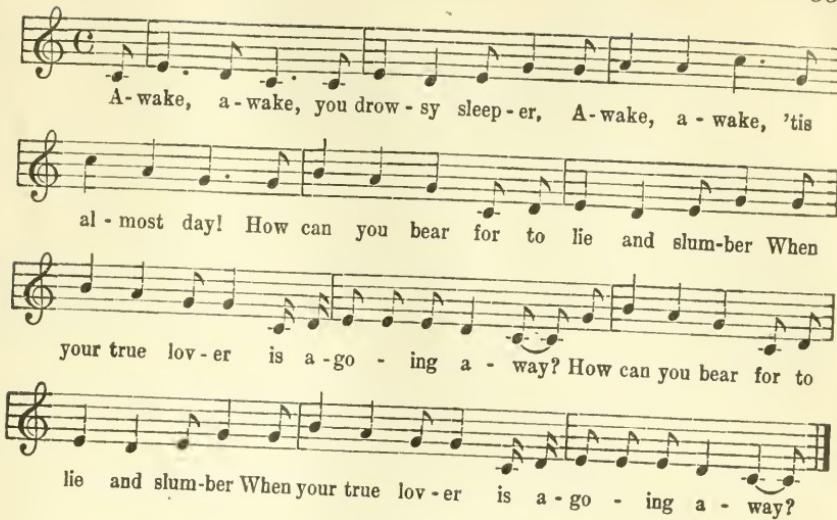
Communicated by Professor Belden, 1916. From Mrs. Eva Warner Case, as written down from memory, with the assistance of her mother and grandmother (Harrison County, Missouri).³ This is very similar to the third version published by Belden in Herrig's "Archiv" (119: 431).⁴

¹ Compare Shearin and Coombs, p. 23 ("Bedroom Window"); Belden, No. 18; Barry, No. 37.

² See p. 361, below. Belden has two variants which show this same admixture.

³ See p. 322, above.

⁴ Belden notes that the last four stanzas of his third version (which correspond to the last four of Mrs. Case's) do not properly belong to this song. For Case, stanza 5, cf. JAFL 29: 183-184; Belden, No. 88; Shearin and Coombs, p. 26; Wyman and Brockway, Lonesome Tunes, 1: 57; McGill, Folk-Songs from the Kentucky Mountains, p. 23. For stanzas 4, 7, cf. "The Butcher's Boy" (Tolman, JAFL 29: 169-170, stanzas 5, 8).



1. "Awake, awake, you drowsy sleeper,
 Awake, awake, 'tis almost day!
How can you bear for to lie and slumber
 When your true lover is going away?
How can you bear for to lie and slumber
 When your true lover is going away?"
2. "Go way, go way, you'll wake my mother,
 And that will be sad news for me;
You must go way and court some other,
 For she is all the world to me.
You must, etc.
3. "Go way, go way, you'll wake my father;
 He now lies on his bed of rest,
And in his hand he holds a dagger
 For to kill the one that I love best.
And in his hand, etc.
4. "Go fetch to me both pen and paper,
 That I may set me down and write.
I'll tell you of the grief and sorrow
 That trouble me both day and night.
I'll tell you, etc.
5. "I wish I were a little swallow,
 Or else some lonesome turtle dove;
I'd fly away over hills of sorrow
 And light upon some land of love,
I'd fly away, etc.
6. "In yonder field go stick an arrow:
 I wish the same was in my breast;
I'd bid adieu to sin and sorrow,
 And my poor soul would be at rest.
I'd bid adieu, etc.

7. "Go dig my grave in yonder meadow;
Place marble stones at my head and feet,
And on my breast a turtle dove,
To show the world that I died for love,
And on my breast," etc.

II.

The Drowsy Sleeper.

From Miss Loraine Wyman, 1916, as sung by Mary Ann Bagley, Pine Mountain, Kentucky, May, 1916.

1. "Awake, awake, you drowsy sleeper;
Awake, arise, it's almost day.
How can you bear to sleep and slumber,
When your old true love is going away?"
2. "Who's this, who's this at my bedroom window,
That calls for me so earnestly?"
"Lie low, lie low; it's your own true lover:
Awake, arise, and go with me."
3. "Go, love, go and ask your mother
If you my bride can ever be;
If she says no, come back and tell me,
It's the very last time I'll trouble thee."
4. "I dare not go and ask my mother,
Or let her know you are so near;
For in her hand she holds a letter
Against the one I love so dear."
5. "Go, love, go and ask your father
If you my bride can ever be;
If he says no, come back and tell me,
It's the very last time I'll trouble you."
6. "I dare not go and ask my father,
For he lies on his bed of rest,
And by his side lies a deadly weapon
To kill the one that I love best."
7. "I'll set my boat for some distant river,
And I will sail from side to side;
I'll eat nothing but weeping willows
And I'll drink nothing but my tears."
8. "Come back, come back, O distracted lover!
Come back, come back," said she;
"I'll forsake my father and mother
And I will run away with thee."

9. "O Mary, loving Mary, you've almost broke my heart;
 You caused me to shed many a tear;
 From South Carolina to Pennsylvania
 My weeks and years with you I'll spend."

III.

The Drowsy Sleeper.

From Professor Louise Pound, 1916. "Brought to Nebraska in a manuscript book of ballads from Indiana, the property of Edna Fulton of Havelock, Nebraska."

1. "Arouse, arouse, ye drowsy sleepers;
 Arouse, arouse, 'tis almost day:
 Open your door, your dining-room window,
 And hear what your true lover say."
2. "What is this that comes under my window,
 A-speaking to me thus speedily?"
 "It is your Jimmy, your own true Jimmy,
 A-waiting to speak one word with thee."
3. "Go away from my window; you'll waken my father,
 For he's taking of his rest;
 Under his pillow there lies a wepon,
 To pierce the man that I love best.
4. "Go away from my window; you'll waken my mother,
 For tales of war she will not hear;
 Go away and court some other,
 Or whisper lowly in my ear."
5. "I won't go away and court any other,
 For here I do no harm;
 I only want you from your own dear mother,
 To wrap you in your lover's arms.
6. "I wish I was down in some lonesome valey,
 Where I could neather see nor hear:
 My food it should be grief and sorrow,
 My drink it would be the briny tear.
7. "Down in a valley there lies a sharp arrow:
 I wish I had it across my breast;
 It would cut off all grief and sorrow
 And lay this troubled heart to rest."

IV.

From Dr. Alma Blount of the State Normal College, Ypsilanti, Mich., March 12, 1914, as learned (about fifteen years before) by Miss Myrtle Stalker of Cheboygan, Mich., from a maid in the family, thought to be Irish.

1. "Ah, Mary dear, go ask your mother
 If you my wedded wife can be;

- If she says no, return and tell me,
 And I'll no longer trouble thee."
2. "I dare not go and ask my mother,
 For she is bound to set us free;
 So, Willie dear, go seek another —
 There's prettier girls in the world than me."
 3. "Ah, Mary dear, go ask your father
 If you my wedded wife can be;
 If he says no, return and tell me,
 And I'll no longer trouble thee."
 4. "I dare not go and ask my father,
 For he is on his bed of rest,
 And beside him lies the silver dagger,
 To pierce the heart that I love best."
 5. So Willie took the silver dagger
 And pierced it through his aching heart,
 Saying, "Adieu, adieu to you, kind Mary;
 Adieu, adieu, now we must part."
 6. So Mary took the bloody dagger
 And pierced it through her snow-white breast,
 Saying, "Adieu, adieu, to you, cruel parents;
 Adieu, adieu — I died for love."

V.

Willie and Mary.

From Miss Pound. "Reported by Mrs. I. E. Diehl (a Nebraskan) of Robinson, Utah." Compare Pound, Syllabus, pp. 18-19.

1. "Oh who is at my bedroom window?
 Who weeps and sighs so bitterly?"

2. "O Mary dear, go ask your mother
 If you my wedded bride may be;
 And if she says nay, then come and tell me,
 And I no more will trouble thee."
3. "O Willie dear, I dare not ask her,
 For she lies on her bed of rest;
 And by her side there lies another"

4. "O Mary dear, go ask your father
 If you my wedded bride may be;
 And if he says nay, then come and tell me,
 And I no more will trouble thee."
5. "O Willie dear, I dare not ask him,
 For he is on his bed of rest,
 And by his side there lies a dagger,
 To pierce the one that I love best."

6. Then Willie drew a silver dagger
 And pierced it through his aching breast,
 Saying his farewell to his own true lover,
 “Farewell, farewell, I am at rest.”
7. Then Mary drew the bloody dagger
 And pierced it through her snow-white breast,
 Saying her farewell, “Dear father, mother,
 Farewell, farewell, we’re both at rest.”

FANNY BLAIR.

“Fanny Blair” appears to be a street-ballad of Irish origin. It occurs in English broadsides: for example, Harvard College, 25242.10.5 fol. 149 (“Hodges, Printer, from Pitts’ Marble Warehouse”); 25242.18, No. 23 (R. Evans, Chester, before 1831). A number of American song-books also contain it: “The Forget Me Not Songster” (New York, Nafis & Cornish), pp. 102–103 (or Philadelphia and New York, Turner & Fisher, pp. 21–22); “The Pearl Songster” (New York, C. P. Huestis, 1846), pp. 126–127; “The Popular Forget-me-not Songster,” pp. 107–108; “The New American Song Book and Letter Writer” (Louisville, C. Hagan & Co.), pp. 107–108. Sharp found the song in Somerset, but in so confused a form that he substituted a broadside text (Catnach): “Folk Songs from Somerset,” No. 117, 5 : 43–45 (cf. p. 86); “One Hundred English Folksongs,” No. 46, pp. xxxii, 104–105.

Fanny Blair.

Communicated by Miss Loraine Wyman, as sung by Sallie Adams, Kentucky, in 1916.

The musical notation consists of four staves of music in common time (indicated by 'C'). The first staff begins with a treble clef and a key signature of one sharp (F#). The lyrics for this staff are: "One morn - ing, one morn - ing, one morn - ing in May,". The second staff begins with a treble clef and a key signature of one sharp (F#). The lyrics for this staff are: "This". The third staff begins with a treble clef and a key signature of one sharp (F#). The lyrics for this staff are: "young man came to me and these words he did say: ‘There’s’". The fourth staff begins with a treble clef and a key signature of one sharp (F#). The lyrics for this staff are: "ven - geance sworn a - gainst you by young Fan - ny Blair.”". The music features various note values including eighth and sixteenth notes, with some notes having stems pointing up and others down. There are also rests indicated by vertical dashes.

1. One morning, one morning, one morning in May
This young man came to me and these words he did say:
"There's vengeance sworn against you by young Fanny Blair."
2. There is young Fanny Blair scarce eleven years old:
I'm a-going to die and the truth I'll unfold,—
I never had dealings with her in my time.
Isn't it hard I have to die for another man's crime?
3. Just before they counted table, young Fanny was there,
Brought up and profess herself did prepare,
With the Judge's hard swearing I'm ashamed for to tell:
Says the Judge, "Your old mother has tutored you well."
4. There is one more thing of my old parents I crave —
In the midst of their garden for to dig my grave.
I come by dispeccal parents, that's what you may know —
I was born in old England, brought up in Tyrone.

FLORELLA.

"Florella" is widely current, and passes under many names,—"Florella," "Florilla," "The Death of Sweet Florilla," "Flora Ella," "Floella," "Fair Florella," "Fair Ella," "Fair Aurilla," "Poor Lora," "Poor Lurella," "Blue-eyed Ella (or Nellie)," "Nell (or Nellie) Cropsy," "Emma," "Abbie Summers," "Pearl Bryn," "Down by the Drooping Willows (or Down by the Weeping Willow)," "Dear Edward," "The Jealous Lover," etc. It is printed in JAFL 20 : 264-265 (Miss Pettit, Hindman, Kentucky); 22 : 370-372 (Barry, New Hampshire and Massachusetts; cf. tune in 22 : 79); 28 : 168-169 (Perrow, North Carolina). Several variants from Virginia are published by Grainger in "The Focus" (4 : 358-370). Belden reports others from Missouri (JAFL 25 : 10-11; cf. No. 26 in his Partial List),¹ Shearin and Coombs from Kentucky (Syllabus, p. 28), Miss Pound from Nebraska (p. 17); F. C. Brown from North Carolina (p. 10); B. L. Jones from Michigan (p. 3).² Mr. Edward C. Smith has communicated a copy from West Virginia, and Miss Loraine Wyman one from Kentucky.

In some of these versions the murderous lover is actuated by jealousy; in others, by the common motive of riddance. Quite a different ballad is "Oxford City" (p. 356, below), in which the jealous man poisons his sweetheart in a glass of wine.

THE FORSAKEN GIRL.

A four-stanza version of "The Forsaken Girl" (from Miss Pettit, Kentucky) was printed in this Journal (20 : 268), and it was pointed

¹ Belden has collected no less than fifteen variants.

² A copy from Happy Hours is reprinted in the Boston Transcript for Jan. 13, 1912.

out that the song resembles a piece variously known as "The Poor Stranger" (Christie, "Traditional Ballad Airs," 2 : 220-221), "Sweet Europe" (Sharp and Marson, "Folk Songs from Somerset," No. 46, 2 : 42-43), and "The Happy Stranger" (Pitts slip ballad, Harvard College, 25242.2, fol. 114). In this the forsaken girl is comforted by another "poor stranger" of the opposite sex, and (in the broadside) the pair are happily married. A fragmentary text recovered in Missouri by Belden (and printed below) belongs to this latter set, and shows striking similarities both to Christie and to the Pitts broadside.

A text much like Miss Pettit's, but containing the introductory first stanza ("I walked out one morning so early in spring"), which that lacks, is published, with music, in Miss McGill's "Folk-Songs from the Kentucky Mountains" (pp. 50-53), and Belden has a copy from Missouri which accords well with Miss McGill's. Compare Shearin and Coombs, p. 25 ("A Poor Strange Girl"). See also "The Wagoner's Lad" and "Old Smoky" (p. 351 and note 1, below).

An interesting adaptation of "The Forsaken Girl," made by some Texan in the time of the Civil War, is printed as "The Rebel Prisoner" in "Allan's Lone Star Ballads. A Collection of Southern Patriotic Songs made during Confederate Times," compiled and revised by Francis D. Allan (Galveston, 1874), pp. 80-81. It begins,—

One morning, one morning, one morning in May,
I heard a poor soldier lamenting, and say,
I heard a poor soldier lamenting, and say,
"I am a rebel prisoner, and Dixie is my home!"

"O Mollie! O Mollie! it was for your sake alone
That I left my own country, my father to moan,
That I left my poor father, far away to roam—
I am a Rebel prisoner, and Dixie is my home!"

The Onconstant Loveyer.

Communicated by Professor Belden. From G. C. Broadhead, Columbia, Mo., 1911.

One morn-ing, fair morn-ing, one morn-ing in May, I spied a fair
dam-sel a - rak-ing of hay; I walk-ed up to her and
made a con-gee, And ask-ed her par-don for mak-ing so free.

1. One morning, fair morning, one morning in May,
I spied a fair damsel a-raking of hay;
I walked up to her and made a congee,
And asked her pardon for making so free.
2. "Polly, pretty Polly, will you take it unkind
If I come and sit by you and tell you my mind?
Polly, pretty Polly, will you take it amiss
If I come and sit by you and give you a kiss?"
3.
She hanged down her head and fetched a long groan,
And said, "I'm a poor girl afar away from home."
4. "Meetings for pleasure, partings in grief,
But an onconstant loveyer is worse than a thief;
A thief can but rob you of all that you have,
But an onconstant loveyer will tote you to your grave."¹

For comparison the first two stanzas of the Pitts broadside version, "The Happy Stranger," are appended. The "congee" (not in Pitts) appears in Christie's version.

1. As I was a walking one morning in spring,
To hear the birds whistle and nightingales sing
I heard a young damsel making her moan,
Says I am a stranger and far from my home.
2. I stepped up to her and bending my knee,
And asked her pardon for making so free,
I take pity on you by hearing your moan
For I am a stranger and far from my home.²

The following ditty is given as an interesting example of the way in which folk-song behaves. It cannot be called, obviously, a version of "The Forsaken Girl," but it has a touch of that song in the second stanza.

Down in the Valley.

Communicated by Professor Belden. Sent to him by Miss Goldy M. Hamilton, who had it from Frank Jones, West Plains High School, Missouri, 1909-10.

1. Down in the valley, valley so low,
Late in the evening, hear the train blow;

¹ For this last stanza see "The Unconstant Lovier," in Unsworth's *Burnt Cork Lyrics* (New York, cop. 1859), p. 39.

² Pitts slip, Harvard College, 25242.2, fol. 114.

The train, love, hear the train blow;
Late in the evening, hear the train blow.

2. Go build me a mansion, build it so high,
So I can see my true love go by,
See her go by, love, see her go by,
So I can see my true love go by.
3. Go write me a letter, send it by mail;
Bake it and stamp it to the Birmingham jail,
Birmingham jail, love, to the Birmingham jail,
Bake it and stamp it to the Birmingham jail.
4. Roses are red, love, violets are blue;
God and his angels know I love you,
Know I love you, know I love you,
God and his angels know I love you.

THE GREEN MOUNTAIN.

A rather confused version of four stanzas may be found in "The Songster's Museum; or A Trip to Elysium, Northampton, Mass." (1803), pp. 111-112 (Boston Public Library). There is a better text (six stanzas) in "The Forget Me Not Songster" (New York, Nafis & Cornish, ca. 1840), pp. 80-81.¹ A good copy occurs in a Boston broadside of about 1830 in the Harvard College Library, 25242.5.13 F (282).² A fragment of the piece has become combined with "The Wagoner's Lad" (JAFL 20 : 269).

For English versions see Broadwoòd and Fuller Maitland, "English County Songs," pp. 136-137 ("Faithful Emma"); "Journal of the Folk-Song Society," 1 : 122-123; 4 : 310-319. Compare "Streams of Lovely Nancy."³

On Yonder High Mountain.

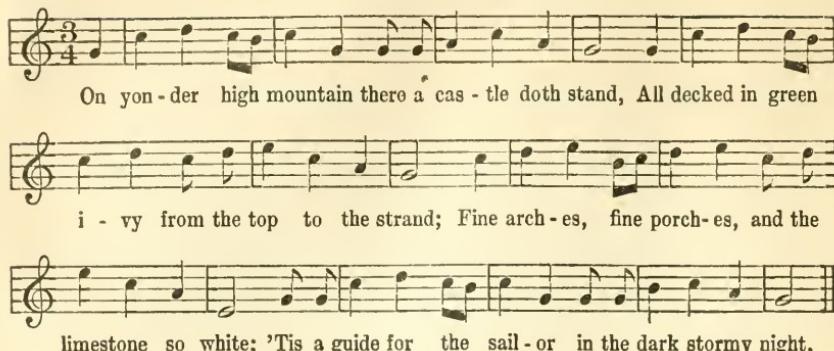
Communicated by Professor Angelo Hall of Annapolis, 1914, as sung by his aunt, Mrs. Elmina Cooley, who died twenty years before. Mrs. Cooley got the song from her father, Theophilus Stickney, before 1833. He was born in Jaffrey, N.H., in 1814, and belonged to the Stickney family of Rowley, Mass.⁴

¹ This copy was noted by Barry. See also *The Forget Me Not Songster* (Philadelphia and New York, Turner & Fisher, ca. 1840), pp. 15-16.

² "Sold Wholesale and Retail, corner of Cross and Fulton sts., Boston."

³ For this see JAFL 20 : 268, and add the following Harvard broadsides: 25242.4, ii, 50 (Pitts, early); 25242.26, p. 34 (H. Such); 25242.17, v, 160 (Catnach); same, x, 137.

⁴ This text, with the tune, is printed (all except the fourth stanza) in *An Astronomer's Wife, the Biography of Angeline Hall*, by her son, Angelo Hall (Baltimore, 1908), p. 18, from which the air is here reprinted.



1. On yonder high mountain there the castle doth stand,
 All decked in green ivy from the top to the strand (or stern);
 Fine arches, fine porches, and the limestone so white:
 'Tis a guide for the sailor in the dark, stormy night.
2. 'Tis a landscape of pleasure, 'tis a garden of green,
 And the fairest of flowers that ever was seen.
 Fine (or for) hunting, fine fishing, and fine fowling also —
 The fairest of flowers on this mountain doth grow.
3. At the foot of this mountain there the ocean doth flow,
 And ships from the East Indies to the Westward do go,
 With the red flags aflying and the beating of drums,
 Sweet instruments of music and the firing of guns.
4. Had Polly proved loyal, I'd have made her my bride,
 But her mind being inconstant it ran like the tide.
 Like a ship on the ocean that is tossed to and fro
 Some angel direct me! Oh, where shall I go!
5. Had Polly proved loyal, I'd have made her my bride,
 But her mind being inconstant it ran like the tide.
 The king can but love her, and I do the same.
 I'll crown her my jewel and be her true swain.

IN GOOD OLD COLONY TIMES.

(Ballad of the Three.)

To the American versions recorded in this Journal (29 : 167)¹ should be added a text sent to "Notes and Queries" from Philadelphia in 1868 (4th series, 2 : 569) in reply to a request (1 : 389); it begins, "In good old colony times." In the same place is printed an English version in four stanzas, beginning, —

King Arthur ruled this land,
 He was a mighty king.

¹ Belden has two copies from Missouri. Neither begins with the characteristically American "In good old colony days" (but one lacks the first stanza).

The editor remarks that more than twenty other correspondents had sent copies, varying only in trifling points.¹ A three-stanza text ("King Arthur had three sons") is in "Notes and Queries," 4th series, 2 : 237. See also Broadwood and Fuller Maitland, "English County Songs," pp. 20-21 ("King Arthur"); Miss Mason, "Nursery Rhymes and Country Songs," p. 7 ("King Arthur's Three Servants," beginning "In good King Arthur's days"); Sharp, "One Hundred English Folksongs," No. 80, pp. xxxviii, 180-181 ("Three Sons," beginning "There was a farmer had three sons"). A somewhat similar song begins, —

When Arthur first in court began
To wear long hanging sleeves,²
He entertained three serving men,
And all of them were thieves.

This was arranged as a glee for three voices by Dr. Callcott: see Richard Clark, "The Most Favourite Pieces performed at the Glee Club, the Catch Club, and other Public Societies" (London, 1814), p. 338; "The Vocal Library," No. 1080, p. 406; "Notes and Queries," 4th series, 3 : 19, 158.

AN INCONSTANT LOVER.

Communicated by Miss Loraine Wyman, as sung by Ora and Polly Dickson, Letcher County, Kentucky, May, 1916.

The musical score consists of four staves of music in common time, treble clef, and key signature of one flat. The lyrics are as follows:

To meet-ing, to meet-ing, to..... meet-ing goes I, To
 meet lov-ing Su-san, she's a - com-ing by and by; To
 meet her in..... the meadows it's all my de-light, I can
 walk..... and talk with her from morn-ing till night.

¹ A version with additional stanzas occurs in Beadle's Dime Song Book No. 12 (cop. 1864), p. 39, and The "We Won't Go Home till Morning" Songster (New York, R. M. De Witt), p. 19. There is a text beginning "Old Daddy Hopkins had three sons" in Frank Brower's Black Diamond Songster (New York, Dick & Fitzgerald, cop. 1863), p. 42. See also The Stonewall Song Book (11th ed., Richmond, 1865), p. 34.

² So far, this ditty parodies the famous old broadside ballad "The Noble Acts of King Arthur" (Garland of Good Will, Percy Society, p. 38; Roxburghe Ballads, ed. Ebsworth, 6 : 722; Old Ballads, 1723, 2 : 21; Child, English and Scottish Ballads, 1857, 1 : 124).

1. To meeting, to meeting, to meeting goes I,
To meet loving Susan, she's a-coming by-and-by;
To meet her in the meadow it's all my delight,
I can walk and talk with her from morning till night.
2. For meeting is a comfort and parting is a grief;
An inconstant true love is worse than a thief:
A thief will only rob you and take what you have,
But an inconstant true love will bring you to your grave.
3. Your grave it will rot you and turn you into dust,
And there's not one in twenty you'll dare for to trust;
They'll kiss a poor maiden, and it's all to deceive,
And there's not one in five hundred you'll dare to believe.
4. Come, young men and maidens, take warning by me:
Never place your affections on a green willow tree;
The top it will wither, and the roots they will rot,
And if I'm forsaken, I know I'm not forgot.
5. If I am forsaken, I am not forsown;
And you're badly mistaken if you think I do mourn;
I'll dress myself up in some high degree,
And I'll pass as light by him as he does by me.

Miss McGill publishes a version of this song ("The Cuckoo"), with two tunes, in her "Folk-Songs from the Kentucky Mountains," pp. 34-38. The concluding stanza in her text is,—

Cuckoo is a pretty bird, she sings as she flies,
She brings us good tidings, and tells us no lies;
She sucks all sweet flowers to keep her voice clear,
She never cries "Cuckoo" till spring of the year.

This stanza occurs in Miss Wyman's version of "The Wagoner's Lad," "Lonesome Tunes," 1 : 64 ("Loving Nancy").¹ Shearin and Coombs, p. 24, record a version of "Cuckoo" which resembles Miss McGill's.²

Belden has a Missouri version ("Sweet William") that runs even with Miss Wyman's for the first five stanzas, but ends with the cuckoo. Stanzas 5 and 6 are as follows:—

5. If he has forsaken, why, I have forsown,
And he is very much mistaken if he thinks I will mourn;
I'll dress up in my finery and go out for to see,
I'll pass as lightly by him as he can pass by me.

¹ Big Laurel Creek, Pine Mountain, Kentucky.

² Compare F. C. Brown, p. 12; Notes and Queries, 1st series, 10 : 524 (query from Philadelphia); Barry, No. 84.

6. Oh the cuckoo is a pretty bird, he sings as he flies;
He brings us glad tidings and tells us no lies;
He feeds on young birds to make him sing clear,
And when he sings cuckoo the summer draws near.

A Mississippi song called "Forsaken," printed by Perrow (JAFL 28: 169-170), has defiant sentiments, and resembles in part stanza 5 (just above). It has also a touch of what serves as stanza 3 of "The Wagoner's Lad" in Miss Pettit's version (JAFL 20: 269).

For "The Cuckoo" ("The Inconstant Lover") see also "Notes and Queries" (1869, 4th series), 3: 205; 3: 365 (as heard fifty-five years before from a nurse); Barrett, "English Folk-Songs," No. 47, p. 81; Baring-Gould and Sheppard, "A Garland of Country Song," No. 1, pp. 2-3; Sharp and Marson, "Folk Songs from Somerset," No. 72, 3: 48-50; Sharp, "One Hundred English Folksongs," No. 35, pp. 82-83 (cf. pp. xxix-xxx); Hammond, "Folk-Songs from Dorset" (Sharp, "Folk-Songs of England," 1), No. 11, pp. 24-25; "Journal of the Folk-Song Society," 3: 90-91. All of the foregoing have the lines about the cuckoo. These, however, are lacking in a version in the "Journal of the Folk-Song Society," 1: 208, as in Miss Wyman's version (p. 349, above). They occur independently as a nursery rhyme or popular saying: see Halliwell, "Nursery Rhymes of England," 5th and 6th eds., Nos. 495-496, pp. 251-252; "Notes and Queries," 1st series, 11: 38; 4th series, 3: 205; 5: 596; Northall, "English Folk-Rhymes," pp. 268-269; "Folk-Lore Record," 2: 58; Crossing, "Folk-Rhymes of Devon," p. 114, note; and some of them are inserted (with changes) in "The Seasons" (Baring-Gould and Sheppard, No. 19, stanza 6, p. 41).

The first and second stanzas of "An Inconstant Lover" appear in "Old Smoky," printed by Professor E. C. Perrow in JAFL 28: 159 (from North Carolina). "Old Smoky" is a strange but singable and pleasing compound of "The Wagoner's Lad,"¹ "Courting too Slow,"² "The Forsaken Girl,"³ and the present piece.

Three stanzas of "The Inconstant Lover" appear as a two-stanza song with chorus in a copy from Hallsville, Boone County, Missouri, obtained in 1913, and now communicated by Professor Belden.

¹ For "The Wagoner's Lad" see JAFL 20: 268-269 (cf. "The Rue and the Thyme" [Greig, Folk-Song of the North-East, lxxiv, lxxxvii]; 22: 387; Wyman and Brockway, Lonesome Tunes, 1: 62-64 ("Loving Nancy")); Shearin and Coombs, p. 20.

² See JAFL 20: 273-274 ("Loving Nancy"); Shearin and Coombs, p. 26 ("Lovely Nancy"); Logan, A Pedlar's Pack, p. 364; broadside, Harvard College, 25242.28 ("Courting too Slow," no imprint). Compare Shearin and Coombs, p. 26 ("My Bonnie Little Girl").

³ See p. 344, above.

Forsaken.

1. Come all ye pretty fair maids take warning by me,
 Never place your affection on a sycamore tree,
 For the leaves they will wither, and the balls they will dust,
 There ain't one boy in a thousand that a poor girl can trust.

Chorus.

Forsaken, forsaken, forsaken by one!
 Never place your affection on a poor boy so free;
 He's out on the water, he'll sink or he'll swim;
 If he can live without me, I can live without him.

2. Come all ye pretty fair maids, take warning by me,
 Never place your affections on a poor boy so free;
 He'll hug you and kiss you, and tell you more lies
 Than the sands of the seashore or the stars of the skies.

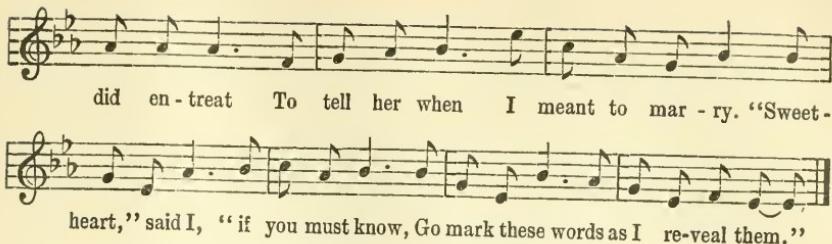
THE INQUISITIVE LOVER.

This interesting song, collected by Miss Loraine Wyman in Kentucky, is a curious variant of a black-letter "ballad" of the seventeenth century preserved in the Roxburghe, Pepys, and other collections ("Roxburghe Ballads," ed. Ebsworth, 7:295-296): "The Young Man's Resolution to the Maiden's Request." The original consists of ten stanzas. For similar pieces see Ebsworth, "Roxburghe Ballads," 7:297-299, 341; "Bagford Ballads," 2:534-535. Many parallels to the impossible contingencies that make the humor of these songs are cited by Child (1:437).

The Inquisitive Lover.

Communicated by Miss Loraine Wyman, as taken down in 1916 from the singing of L. E. Meece, Pulaski County, Kentucky.

As I walked through the pleas-ant grove, Not a - lone, as might have
 been sup - pos - ed, I chanced to meet some friend of mine, Which
 caus - ed me some time to tar - ry, And then at me she



1. As I walked through the pleasant grove,
 Not alone, as might have been supposed,
I chanced to meet some friend of mine,
 Which causèd me some time to tarry,
And then at me she did entreat
 To tell her when I meant to marry.
2. "Sweethart," said I, "if you must know,
 Go mark these words as I reveal them;
So plainly print them on your mind,
 And in your heart do you conceal them;
For of these things you may make no doubt,
 And if of the same you will be weary;
So now I will begin to tell you
 When I do intend to marry.
3. "When hot sunshiny weather won't dry up mire,
 And fishes in green fields are feeding,
When man and horse the ocean plow,
 And swans upon dry rocks are swimming;
When every city is pulled down,
 Old English into France is carried,
When indigo dyes red and brown,
 Then me and my true love will marry.
4. "When countrymen for judges sit,
 And lemons fall in February,
When millers they their tolls forget,
 Then me and my true love will marry;
When cockle shells lie in the streets,
 No gold to them can be compared,
When gray goose wings turn to gold rings,
 Then me and my true love will marry.

THE JOLLY THRESHERMAN.

This is a condensed *rifacimento* of a favorite seventeenth-century black-letter ballad found in the Roxburghe (3 : 308), Pepys (2 : 56; C. 22, fol. 157), and other collections (Ebsworth, Roxburghe Ballads, 7 : 328-330): "The Noble-Man's Generous Kindness; or, The Country Man's Unexpected Happiness." The original has seventeen stanzas.

The ballad appears, practically unchanged, in a Newcastle broadside of the eighteenth century printed by Robert Marchbank, with the full title (Harvard College, 25242.31 PF);¹ also in a late eighteenth-century slip (without imprint) under the title of "My good old Lord Fauconbridge's generous gift,"² and under the title of "Generous Gift" in broadsides issued by Pitts (25242.2, fol. 139) and Catnach (the same, fol. 183). A copy, but slightly altered, occurs in Johnson's famous work, "The Scots Musical Museum," part iv (1792), pp. 384-385, No. 372 ("The Poor Thresher"); it is said by Stenhouse to have been contributed by Burns.³

The condensed version, substantially equivalent to that communicated by Professor Broadus (below), occurs in various modern broadsides, — "The Squire and Thrasher" (or the like), "printed for John Carrots" (Harvard College Library, 25242.17, ii, 25); Forth, Bridlington, No. 158 (same, iii, 184); Walker, Durham, No. 36 (same, vi, 79); J. O. Bebbington, Manchester, No. 318 (same, x, 66); H. P. Such, No. 556 (Child Broadsides).

For recent oral tradition see Broadwood and Reynardson, "Sussex Songs," No. 14, pp. 28-29 ("The Nobleman and the Thresherman"); Broadwood and Fuller Maitland, "English County Songs," pp. 68-69 ("The Thresherman and the Squire"); "Journal of the Folk-Song Society," 1 : 79-80 ("The Thresherman and the Squire"); 2 : 198 ("The Jolly Thresherman"); 3 : 302-304 ("The Thresherman and the Squire").

The Jolly Thresherman.

Communicated by Mr. E. K. Broadus (now professor in the University of Alberta), Jan. 27, 1908. From Miss Rosalie M. Broadus of Alexandria, Va. Taken down from the singing of a Virginia woman aged about eighty-five.

1. As I was a-travelling all on a summer's day,
I met a jolly thresherman all on the highway;
With his flail all o'er his shoulder and a bottle full of beer,
He was happy as a squire with ten thousand a year.
2. Says I to this jolly thresherman, "And how do you do
To support your wife and children as well as you do?
Your family is so great and your wages are so small,
I scarce know how you do to maintain them at all."
3. "Sometimes I reap, and sometimes I mow;
A-hedging or a-ditching sometimes I do go.
Oh! there's nothing goes amiss with me, a wagon or a plow,
For I earn all my money by the sweat of my brow.

¹ From this it was printed by Dixon, Ballads and Songs of the Peasantry of England, Percy Society, 17 : 98-100 (Bell's edition [1846], Ancient Poems, etc., pp. 148-151).

² Harvard College broadsides (1917, lot 10).

³ See Stenhouse's edition (1853), 2 : 384-385, and note (4 : 344).

4. "When I come in at night, wet and weary as I be,
The youngest of my children I dandle on my knee,
While the others they come round me with their sweet prattling noise:
Oh! that is the pleasure a poor man ejnoys."
5. "Well, since you are so kind and loving to your wife,
Here's a thousand acres of good land, I'll give it for your life;
And if I do see you are about to take good care,
I'll will it forever to you and your dear."

THE OLD MAID'S SONG.

A very pretty piece, three stanzas and a refrain, entitled "The Old Maid's Song," of which words and melody were collected by Miss Wyman and Mr. Brockway in Pulaski County, Kentucky, recently,¹ has been printed in their "Lonesome Tunes," 1 : 65-67. It runs as follows:—

The Old Maid's Song.

1. I had a sister Sally that was younger than I am,
She had so many sweethearts she was forced to deny them;
But as for my own part I never had many;
If you all knew my heart, I'd be thankful for any.

*Come a landsman, a pinsman, a tinker or a tailor,
A fiddler or a dancer, a ploughboy or a sailor,
A gentleman or a poor man, a fool or a witty,
Don't you let me die an old maid, but take me out of pity.*

2. I had a sister Susan that was ugly and ill-shapen,
Before she was sixteen years old she was taken;
Before she was eighteen, a son and a daughter;
Here I'm six-and-forty and never had an offer.
3. I never will be scolding and I never will be jealous,
My husband shall have money to go to the ale house,
And while he's there spending, I will be home saving,
And I leave it to the world if I'm not worth the having.

This song, now in active oral circulation, is a re-arrangement of certain stanzas of "The Wooing Maid," a ballad by the famous Martin Parker, which is preserved in a seventeenth-century broadside in the Roxburghe collection, 1 : 452-453 ("Roxburghe Ballads," ed. Chappell, 3 : 51-56).² The ballad is in two parts,—the first consisting of five stanzas, the second of nine. The following are the stanzas used in the Kentucky song (all from part ii).

¹ From the singing of Mr. L. E. Meece.

² Signed "M. P." "Printed at London for Thomas Lambert, at the signe of the Hois-shoe in Smithfield." The ballad was entered in the Stationers' Register to Thomas Lambert, 1635-36 (Arber's Transcript, 4 : 366), as Chappell notes (3 : 678).

2. Sure I am unfortunate, of all my kindred,
Else could not my happiness be so long hindred:
My mother at eightene had two sons and a daughter,
And I'm one and twenty, not worth looking after.
3. My sister, that's nothing so handsome as I am,
Had sixe or seven suters, and she did deny them;
Yet she before sixteene was luckily marry'd:
O Fates! why are things so unequally carry'd?
4. My kinswoman Sisly, in all parts mis-shapen,
Yet she on a husband by fortune did happen
Before she was nineteen years old, at the furthest;
Among all my linage am I the unworthiest?
.
8. Ile neither be given to scold nor be jealous,
Here nere shall want money to drink with good fellows:
While he spends abroad, I at home will be saving,
Now judge, am not I a lasse well worth the having?
9. Let none be offended, nor say I'm uncivill,
For I needs must have one, be he good or evill :
Nay, rather then faile, Ile have a tinker or broomman,
A pedler, an inkman, a matman, or some man.
Come gentle, come simple, come foolish, come witty,
O let me not die a maid, take me for pitty.

The italicized lines are used as a refrain at the end of each four-line stanza.

A version similar to Miss Wyman's occurs in modern English broadsides: "The Love Sick Maid" (Pitts: Harvard College Library, 25242.28); "The Lovesick Maid" (Catnach: 25242.17, vii, 162). A different song, apparently founded on this (or directly on Parker) is "Don't Let Me Die a Maid" (Catnach, 25242.10.5, fol. 147; G. Jacques, Manchester: 25242.17, i, 102).

OXFORD CITY.

"Oxford City" is common in English broadsides, and is still sung in England. See the Harvard broadsides: 25242.2, fol. 260 ("The Newport Street Damsel," T. Batchelor, Moorfields); 25242.11.5, fol. 72 (= 25242.17, iv, 92; v, 227) ("Oxford City," J. Catnach); 25242.17, v, 48 (no imprint); same, x, 30 (probably Bebbington, Manchester, No. 280); xi, 50 (Such, No. 50; also a broadside printed by T. Birt (lot bought in March, 1916, p. 40). Compare "Journal of the Folk-Song Society," 2: 157-158 ("Newport Street"); 2: 200 ("Oxford City").

Oxford City.

Communicated in 1910 by Mr. F. C. Walker, among several pieces taken down by him in St. John, N.B., from the recitation of Mr. Robert Lane, who emigrated from England at a very early age. The songs "mainly descended to him from his mother, a native of Bristol." Mr. Walker noted the close resemblance of this piece to the Harvard broadsides.

1. It was of a fair maid in Oxford City,
 And unto you the truth I'll tell;
She by a servantman was courted;
 She sometimes told him she loved him well.
2. She loved him true but at a distance;
 I fear she did not seem to be so fond.
He says, "My dear, I fear you slight me;
 I fear you love some other one."
3. "And all for the sake of that true lover
 I soon shall end your tender life."
He says, "My dear, why can't we marry
 And at once put an end to all strife?
I'll work for you both late and early,
 If you will be my wedded wife."
4. She says, "My dear, we're too young to marry,
 Too young to claim our marriage bed;
And when we're married, we're bound forever,
 And then, my dear, all joys are fled."
5. This fair maid she was invited,
 Invited to a dance to go.
The wicked young man he quickly followed,
 And he there prepared for her overthrow.
6. He saw her dancing with another,
 And jealousy was in his mind.
How to destroy his own true lover
 This false young man he was inclined.
7. When the dance it was all over,
 He gave to her a glass of wine.
She drank it up, but, quickly after,
 "Take me home, my dear," she cried.
8. "For the glass of wine you lately gave me,
 It's made me very ill indeed."
9. As this young couple went home together,
 He unto her these words did say:
"It was rank poison that I gave you in your liquor
 For to take your tender life away."

10. "And I drank the same myself,
So I shall die as well as you."
And in each other's arms they died;
So, young men, beware of jealousy.

POLLY VANN (MOLLY WHAN).

Jamieson founded his ballad of "Lord Kenneth and Fair Ellinour"¹ on his recollection of the story of "a silly ditty of a young man, who, returning homeward from shooting with his gun, saw his sweetheart, and *shot her for a swan*;" and, in circulating "Lord Kenneth" (as a printed sheet) among his friends in 1799, he prefixed a note to that effect, remarking that he had not been able to procure a copy. In 1803 he mentioned the ditty as "the tragic ballad of 'Peggie Baun'" in his list of desiderata in the "Scots Magazine," 65 : 700. In 1806 he was able to publish an incomplete text, "Peggy Baun," in his "Popular Ballads" (1 : 194) from the recitation of a maid-servant. He apologized to his readers "for attempting to introduce such paltry stuff to their notice."

A slip issued by Pitts very early in the nineteenth century contains a variant under the style of "Molly Whan" (Harvard College, 25242.4, ii, 67); and almost the same text, similarly entitled, occurs in "The Lover's Harmony" (London, about 1840), p. 158.²

J. Andrews (38 Chatham Street, New York) published a text about 1857 in one of his broadsides (List 5, Song 50): "Polly von Luther and Jamie Randall" (Harris Collection, Brown University). Shearin and Coombs, p. 28, describe the ballad (from Kentucky) under the title of "Polly Vaughn."

Barry (JAFL 22 : 387) prints a four-stanza medley ("Mollie Bawn" or "At the Setting of the Sun") which contains four lines of the ballad. The song now in circulation in England, known to collectors as "The Shooting of his Dear," is a disordered form of the broadside. It may be found in Sharp and Marson, "Folk Songs from Somerset," No. 16, 1 : 32-33; "Journal of the Folk-Song Society," 2 : 59-60.

I.

Polly Vann.

Child MSS., Harvard College Library, ii, 107-108, in the hand of the late Mr. W. W. Newell. "From Mrs. Ellis Allen, West Newton, Mass., born in Scituate, now 89 years old." A similar text is printed in "Family Songs,"³ compiled by Rosa S. Allen (Medfield, Mass., 1899).

¹ Popular Ballads, 1 : 193-199.

² Issued in fifty numbers of eight pages each ("Pitts, Printer").

³ Compare Frank Smith, Dover Farms, pp. 28-29.

1. "Beware all ye huntsmen who follow the gun,
Beware of the shooting at the setting of the sun,
For I'd my apron about me, and he took me for a swan,
But O and alas! it was I, Polly Vann!"
2. He ran up to her when he found she was dead,
And a fountain of tears for his true love he shed.
3. He took her in his arms, and ran home, crying, "Father,
Dear father, I have shot Polly Vann.
I have shot that fair female in the bloom of her life,
And I always intended to have made her my wife."
4. One night to his chamber Polly Vann did appear,
Crying, "Jamie, dear Jamie, you have nothing to fear,
But stay in your own country till your trial comes on,
You shall never be condemned by the laws of the land."
5. In the height of his trial Polly Vann did appear,
Crying, "Uncle, dear uncle, Jamie Randall must be clear,
For I'd my apron about me, and he took me for a swan,
But O and alas! it was I, Polly Vann!"
6. The judges and lawyers stood round in a row,
Polly Vaun in the middle, like a fountain of snow.

II.

Mollie Bond.

From Miss Loraine Wyman, as sung by Lauda Whitt, McGoffin County, Kentucky, 1916.

Come all you young men who han - dle a gun, Be
warn - ed of shoot - ing af - ter the down sun.....

1. Come all you young men who handle a gun,
Be warned of shooting after the down sun.
2. A story I'll tell you; it happened of late,
Concerning Mollie Bond, whose beauty was great.
3. Mollie Bond was out walking, and a shower came on;
She sat under a beech tree the showers to shun.
4. Jim Random was out hunting, a hunting in the dark;
He shot at his true love and missed not his mark.

5. With a white apron pinned around her he took her for a swan;
He shot and killed her, and it was Mollie Bond.
6. He ran to her; these words to her he said,
And a fountain of tears on her bosom he shed:
7. Saying, "Mollie, dear Mollie, you're the joy of my life;
I always intended to make you my wife."
8. Jim ran to his uncle with his gun in his hand,
Saying, "Uncle, dear uncle, I've killed Mollie Bond."
9. "With her apron pinned around her, I took her for a swan;
I shot and killed her, and it was Mollie Bond."
10. Up stepped his dear uncle with his locks all so gray,
Saying, "Stay at home, Jimmie, and do not run away."
11. "Stay in your own country till your trial comes on;
You shall not be molested if it costs me my farm."
12. The day of Jimmy's trial Mollie's ghost did appear,
Saying to this jury, "Jim Random, come clear!"
13. "With my apron pinned around me he took me for a swan,
He shot and killed me, and now I am gone."

III.

Molly Baun.

From Miss Wyman, as sung by Sallie Adams, Letcher County, Kentucky, May, 1916.

1. Jimmie Randall was a-hunting, a-hunting in the dark;
He shot at Molly Bawn O and he missed not his spot.
Molly Bawn O was a-walking when the shower came down;
She sat under a green tree the shower to shun;
With her apron pinned around her he took her for a swan;
He shot her and he killed her, it was poor Molly Bawn.
2. He runned up to her with his gun in his hand:
"Dear Molly, dear Molly, you're the joy of my life;
For I always intended to make you my wife."
He went to his old uncle with his locks all so gray;
"Dear uncle, dear uncle, I've killed Molly Bawn:
With her apron pinned around her I took her for a swan."
3. "I shot her, I killed her; it was poor Molly Bawn."
"Stay at home, Jimmie, and don't run away;
They never shall hang you, and I'll spend my whole farm."
On the day of Jimmie's trial young Molly did appear,
Saying, "Judges and jury, Jimmie Randall come clear!
With my apron pinned around me he took me for a swan,
And through his misfortune it was poor Molly Bawn."

POOR GOENS.

Shearin and Coombs record "Poor Goens," p. 18. The following copy was communicated by Miss Loraine Wyman, as "sung by Rob Morgan, Hindman, Ky., May, 1916."

Goins.

Come all of..... you young peo - ple..... who lives far and
near, Come all of..... you young peo - ple who lives far and
near; I'll tell you.... of a mur - der.... done on the Black Spur.

1. Come all of you young people who lives far and near,
I'll tell you of a murder done on the Black Spur.
2. They surrounded poor Goins, but Goins got away;
He went to Eli Boggs' and there he did stay.
3. Old Eli's son Hughie his life did betray
By telling him he'd go with him to show him the way.
4. They took up the nine miles spar boys they made no delay,
Afraid they would miss him and Goins get away.
5. When they saw him coming, they lay very still,
Saying, "It's money we're after, and Goins we'll kill."
6. They fired on poor Goins, which made his horse run;
The shot failed to kill him; George struck him with a gun.
7. "Sweet heavens, sweet heavens!" poor Goins did cry,
"To think of my poor companion, and now I must die."
8. And when they had killed him, with him they would not stay;
They then took his money and then rode away.
9. I wish you could have been there to hear her poor moan:
"Here lies his poor body, but where is his poor soul?"

THE SILVER DAGGER.

Miss Pettit's Kentucky version ("The Green Field and Meadows") was printed in this Journal (20 : 267). A West Virginia text com-

municated by Professor Cox (from Mr. Edward C. Smith) corresponds to this ("The Warning Deaths"). Compare Shearin and Coombs, p. 27 ("Lovely Julia");¹ Belden, No. 22 (cf. JAFL 25:12-13);² Barry (JAFL 25:282, tune); Pound, pp. 17-18. For the occasional contamination of "The Silver Dagger" with "The Drowsy Sleeper" see pp. 342-343, above. The text printed below has three stanzas more than Miss Pettit's.

The Silver Dagger.

Communicated by Professor Belden, as received from Mrs. Eva Warner Case, Harrison County, Missouri.

Come young and old, and pay at - ten - tion To these few lines I'm go - ing to write. They are as true as ev - er was writ - ten Con - cern - ing a young and beau - ti - ful maid.

1. Come young and old, and pay attention
To these few lines I'm going to write.
They are as true as ever was written
Concerning a young and beautiful maid.
2. A young man courted a handsome lady;
He loved her as he loved his life,
And oftentimes he would make his vowings
To make her his long and wedded wife.
3. Now when his parents came to know this,
They strove to part them day and night,
Saying, "Son, O son, don't be so foolish,
For she's too poor to be your wife."
4. Young William down on his knees pleading,
Saying, "Father, father, pity me.
Don't keep me from my dearest Julia,
For she is all this world to me."
5. Now when this lady came to know this,
She soon resolved what she would do,
To wander forth and leave the city,
In the pleasant groves no more to roam.

¹ Compare p. 12 ("Rosanna"); *Sewanee Review*, July, 1911.

² Belden now has six variants.

6. She wandered down by the lonely river,
And there for death she did prepare,
Saying, "Here am I a youth come mourning,
And soon shall sink in deep despair."
7. She then picked up a silver dagger,
And pierced it through her snow-white breast.
At first she reeled and then she staggered,
Saying, "Fare you well, I'm going to rest."
8. Young William down by the roadside near by,
He thought he heard his true love's voice.
He ran, he ran like one distracted,
Saying, "Love, O love, I fear you're lost."
9. Her cold dark eyes like diamonds opened,
Saying, "Love, O love, you've come too late,
Prepare to meet me on Mount Zion,
Where all our joys will be complete."
10. He then picked up this bloody dagger
And pierced it through his own true heart,
Saying, "Let this be a woful warning
That lovers here should never part."

THE SOLDIER'S WOOING.

For "The Soldier," or "The Soldier's Wooing," see Tolman (JAFL 29 : 188); Beiden, No. 84; Pound, p. 14; Virginia Folk-Lore Society, Bulletin, No. 4, p. 5. Miss Pound's copy (brought to Nebraska from Missouri by Mrs. B. B. Wimberley of Omaha) agrees pretty well with Barry's text (JAFL 23 : 447-449) for the first five stanzas, but brings the tale to a rapid conclusion in the sixth:—

The first one he came to, he run him through the brain;
The next one he came to, he served him just the same.
"Hold on," said the old man, "don't strike so bold,
And you shall have my daughter and ten thousand pounds of gold."

SWEET WILLIAM (THE SAILOR BOY).

See Christie, "Traditional Ballad Airs," 1 : 248-249 ("The Sailing Trade"); Broadwood and Fuller Maitland, "English County Songs," pp. 74-75 ("Sweet William"); "Journal of the Folk-Song Society," 1 : 99-100 ("A Sailor's Life"); 2 : 293-294 ("Early, early all in the spring"); Sharp, "One Hundred English Folksongs," No. 72, pp. 162-163, xxxvi; Catnach broadside ("The Sailor Boy and his Faithful Nancy," Harvard College, 25242.17, vii, 198); "Merry Songs," London, J. Davenport, No. 15 (25243.20, fol. 48, about 1810, "The Sailor Boy"). There is an Irish-American copy in the Child MSS., ii, 142 ("'Tis early, early all in the spring"). See also Barry, No. 42.

Miss Pound (pp. 42, 69) records two variants from Nebraska ("Sailor's Trade," "Sailor Boy").

Sweet William.

Communicated, 1917, by Mr. C. McPh. A. Rogers, to whom it was sent by Mr. John D. McInnis of Meridian, Miss. Mr. McInnis writes, April 4, 1917: "'Sweet William' . . . I heard in the mountains of East Tennessee during the Civil War. It was sung by an ignorant mountain-girl, who accompanied herself with an accordion. The song still lives in the mountains. It was heard there two summers ago by a grandson of mine, who had heard me sing it." Stanzas 1, 5, and 6 appear in part in "The Butcher's Boy" and elsewhere (see JAFL 29 : 169-170).



1. She sot down, she wrote a song,
She wrote it true, she wrote it long,
At ev'ry line she dropped a tear
And ev'ry word cried, "O my dear!"
2. She cast her boat upon the tide
That she might sail the ocean wide,
An' ev'ry ship that she passed by
She thought she heard her William cry.
3. "O sailors, O sailors, pray tell me true,
Has my sweet William been sailin' with you?"
"No, no, purty Miss, he isn't here,
He's drowned in some deep, I fear."
4. Her boat was cast upon the san',
She wandered fur in a furrin lan',
O'er valleys low, o'er hills so high,
Still she heard Sweet William cry.
5. Three Eastern men went ridin' by;
They spied her on a limb so high;
They tuk her down fuh to be at rest;
A turkle dove lit on her breast.
6. So dig her grave both deep and steep,
An' put the marble at the head and feet,
Cyarve on that stone a turtle dove
To signify she died of love.

THE TWELVE DAYS OF CHRISTMAS.

The text here printed is worth notice because of its long period of demonstrable oral transmission in America.— It was taken down by G. L. Kittredge, Dec. 30, 1877, from the singing of Mrs. Sarah G. Lewis of Barnstable, Mass. (born in Boston, 1799). Mrs. Lewis learned the song when a young girl from her grandmother, Mrs. Sarah Gorham.

1. The first day of Christmas my true love sent to me
Some part of a juniper tree,
And some part of a juniper tree.
2. The second day of Christmas my true love sent to me
Two French hens,
And some part of a juniper tree,
And some part of a juniper tree.
3. The third day of Christmas my true love sent to me
Three turke doves, two French hens,
And some part, etc.
4. The fourth day of Christmas my true love sent to me
Four colly birds, three turke doves, etc.
5. The fifth day of Christmas my true love sent to me
Five gold rings, etc.
6. The sixth day of Christmas my true love sent to me
Six geese a-laying, etc.
7. The seventh day of Christmas my true love sent to me
Seven swans a-swimming, etc.
8. The eighth day of Christmas my true love sent to me
Eight¹
9. The ninth day of Christmas my true love sent to me
Nine lambs a-bleating, etc.
10. The tenth day of Christmas my true love sent to me
Ten ladies dancing, etc.
11. The eleventh day of Christmas my true love sent to me
Eleven lords a-leading, etc.
12. The twelfth day of Christmas my true love sent to me
Twelve bells a-ringing, etc.

In a copy from Quincy, Mass., sent to Child March 30, 1881 (Child MSS., ii, 190–194; cf. xxi, 4, article 6 a), the series is, a partridge and a pear-tree, two turtle doves, three French hens, four colly birds,

¹ Forgotten by the singer.

five gold rings, six geese a-laying, seven swans a-singing, eight ladies dancing, nine fiddlers fiddling, ten rams a-bleating(?), eleven stags a-leaping, twelve bulls a-roaring. In a Massachusetts text from Miss Julia M. Maynard the series runs, a part of a juniper tree, two turtle doves, three French hens, four Cornish birds, five gold rings, six geese a-laying, seven swans a-swimming, eight herds a-grazing, nine ladies dancing, ten fiddlers fiddling, eleven golden pippins, twelve silver florins. In another, communicated a few years ago by Mr. J. S. Snoddy, as "sung by Mrs. Uriah Holt, Andover, Mass., 95 years old," we have, a partridge upon a fair tree, two turtle-doves, three collie birds, four American hens, five gold rings, six geese a-laying, seven swans a-swimming, eight ladies dancing, nine lords a-leaping, ten bells a-beating, eleven hounds a-howling, twelve knights a-riding. See "Family Songs," compiled by Rosa S. Allen (1899), for still another Massachusetts text. In a variant taken down in 1916 by Miss Loraine Wyman in Pulaski County, Kentucky, there are but seven gifts, — a partridge in a pear-tree, two turtle-doves, three French hens, *four corn boys*, five gold rings, six geese a-laying, and seven swans a-swimming. In a full Missouri copy in Belden's collection we have "eight deers a-running, nine wolves a-howling, ten ladies dancing, eleven lords a-limping, twelve bulls a-bellering." Compare Barry, No. 67.

For English and Scottish versions see Halliwell, "Nursery Rhymes," 1842, No. 226, pp. 127-128 (2d ed., 1843, No. 272, pp. 155-156; 5th and 6th eds., No. 346, pp. 184-188); Chambers, "Popular Rhymes of Scotland" (ed. 1870), pp. 42-43; Bruce and Stokoe, "Northumbrian Minstrelsy," pp. 129-131; "Notes and Queries," 1st series, 12 : 506-507; Husk, "Songs of the Nativity," pp. 181-185; Balfour, "County Folk-Lore," 4 : 138 (Stokoe's text); Baring-Gould, "Songs of the West," 4 : xxxiii-xxxiv; Gomme, "Traditional Games," 2 : 315-321; Sharp, "One Hundred English Folksongs," No. 96 : xlii, 224-225; "Journal of the Folk-Song Society," 5 : 277-281. There is a similar French song in the "Revue des Traditions Populaires," 7 : 34-36 (with tune).

In a broadside of about 1800 or perhaps earlier (Angus, Printer), entitled "The Twelve Days of Christmas" (Harvard College Library, 25242.5.5.149, No. 15), the series is, a partridge in a pear-tree, two turtle-doves, three French hens, four colly birds, five gold rings, "six geese a laying, seven swans a swimming, eight maids a milking, nine drummers drumming, ten pipers playing, eleven ladies dancing, twelve lords a leaping."

The following Shetland version, which resembles Chambers's text, is in the Child MSS., iii, 17 (Harvard College Library). It was sent to Child in 1880 by Mr. Arthur Laurenson, who received it from Mr. R. Sinclair, Jr., of Shetland, in whose handwriting it is.

Come now let me see
Who learns this carol and carries it for me.
The king sent his ladie the first Yule day
One peeping.¹

[The series is given in reverse order by Mr. Sinclair: —]

Thirteen knights a merry fighting.
Twelve hawks a merry hunting.
Eleven maids a merry meeting.
Ten hares a merry beating.
Nine hounds a merry hunting.
Eight bulls, they were brown.
Seven crowns a merry carolling.
Six swans a merry swimming.
Five geese, they were gray.
Four starlings.
Three gold rings.
Two pedricks.²
One peeping.

THE YORKSHIRE BITE (THE CRAFTY PLOUGHBOY).

The favorite broadside ballad of "The Yorkshire Bite" or "The Crafty Ploughboy" was duly registered by Child (5 : 129) as a parallel to "The Crafty Farmer" (No. 283), though not a version of it.³ Barry published a fragmentary copy, obtained in Boston from singing, in this Journal, 1910 (23 : 451-452), with the tune, and added an amusing and instructive traditional tale. A better text, from the Child MSS., is given below; it was sent to Child in 1889. Professor F. C. Brown (p. 7) reports (1914) the ballad as collected by Mrs. John C. Campbell of Asheville, N.C.⁴ Dr. Bertrand L. Jones has found it in Michigan.

"The Crafty Ploughboy" (sometimes with a sub-title, "The Highwayman Outwitted") occurs in the following Harvard broadsides: 25242.17, i, 86 (G. Jacques, Manchester); same, iii, 49 (J. Kendrew, York); iv, 153 (W. R. Walker, Newcastle-upon-Tyne); ix, 113 (John O. Bebbington, Manchester, and J. Beaumont, Leeds, No. 117); xii, 64 (H. Such, No. 217); 25242.28 (no imprint); Irish broadside in lot of Aug. 31, 1916 ("The Robber Outwitted"). An American broadside of about 1820-30 has recently been acquired, "The Yorkshire Bright . . . Printed and Sold at No. 25, High Street, Providence, where are kept for sale 100 other kinds Songs."

¹ [That is, papyngo, parrot.]

² [That is, partridges.]

³ "The Crafty Farmer" itself has not yet turned up in this country. It was published, however, in *The Universal Songster, or Museum of Mirth* (London, 1825-26; also 1834), 2 : 357-358, — a book whose title was copied by C. Gaylord, Boston, 1835.

⁴ Compare JAFL 28 : 199.

It is still sung in England: see "Journal of Folk-Song Society," 2 : 174-176 ("The Lincolnshire, or Yorkshire, Farmer"). Greig has found the piece in oral circulation in Scotland ("Yorkshire Farmer," "Folk-Song of the North-East," xxxv).

[*The Yorkshire Bite.*]

From Child MSS., Harvard College Library, xxvii, 188 (1), written down for Professor Child, April 10, 1889, by Mr. J. M. Watson, of Clark's Island, Plymouth, Mass., as imperfectly remembered by him from the singing of his father, Mr. A. M. Watson, of the same place. At the same time Mr. Watson sent a very interesting version of "Archie o' Cawfield,"¹ also remembered from his father's singing.

1. If you please to draw near,
You quickly shall hear;
It is of a farmer who lived in Yorkshire.
A fine Yorkshire boy he had for his man,
And for to do his business: his name it was John.
Lod-le-tol, lod-le-tol, lod-le-tedle, lod-le-tay.
2. Right early one morning he called to his man;
A-coming in to him, he says to him: "John,
Here, take you the cow to the fair,
For she is in good order, and she I can spare."
3. The boy took the cow away in a band,
And arrived at the fair, as we understand;
A little time after he met with three men,
And he sold them the cow for a six pound ten.
4. They went into a tavern. 'twas there for to drink,
The farmers to pay the boy down his chink;
But while the highwayman was a-drinking of his wine,
He says to himself, "That money is mine."
5. (The boy speaks to the landlady about this conspicuous-looking man, as to what he shall do with the money.)

"I will sew it in the lining of your coat," says she,
"For fear on the road robbed you may be."
6. (The boy starts on his way home on foot; the highwayman follows him on horseback, and very politely offers him a lift on his journey; the boy accepts his invitation and gets up behind him.)
7. They rode till they came to a dark, narrow lane;
The highwayman said, "I must tell you in plain,
Deliver that money without any strife,
Or else I shall surely take thy sweet life."

¹ Printed by Child, No. 188 F (3 : 494).

8. The boy he thought 'twas no time to dispute,
So he leaped from the horse without fear or doubt;
The money from the lining of his coat he tore out,
And among the long grass he did strow it about.
9. The highwayman got down from his horse;
Little did he think it was to his loss;
For while he was picking all the money that was strowed,
The boy jumped on horseback and home he rode.
10. The highwayman shouted and bid him for to stand;
The boy didn't hear him, or wouldn't understand.
Home to his master he did bring
Horse, bridle, and saddle, and many a pretty thing.
11. The maid-servant saw John a-riding home;
To acquaint the master she went unto his room.

"What! have you a cow turned into a horse?"
12. "Oh, no! my good master; your cow I have sold,
But was robbed on the road by a highwayman bold.
While he was picking up all the money that was strowed,
I jumped on his horse's back and home I rode."
13. The farmer he did laugh while his sides he did hold:
"And as for a boy, you have been very bold;
And as for the villain, you have served him very right,
For you have put upon him a true Yorkshire bite."
14. (They overhaul the holsters and find great store of treasure, —
diamond rings, necklaces, bracelets, etc. The boy says, —)

"I trow,
I think, my dear master, I've oversold your cow."

[This paper was all in type before the appearance of "English Folk Songs from the Southern Appalachians comprising 122 Songs and Ballads and 323 Tunes collected by Olive Dame Campbell and Cecil J. Sharp" (New York, Putnam, 1917). — G. L. K.]

NOTES ON THE "SHIRBURN BALLADS."

BY HYDER E. ROLLINS.

THE volume of "Shirburn Ballads, 1585-1616," which Mr. Andrew Clark published at Oxford in 1907, contains eighty ballads from a manuscript in the library of the Earl of Macclesfield at Shirburn Castle, Oxfordshire, and nine from MS. Rawlinson poet. 185 in the Bodleian Library. The collection is remarkable for its highly sensational journalistic ballads, but also includes a number of "pious chansons," several "good-nights," a few ballad-romances, and poems by Sir Edward Dyer and Campion. Evidently the MSS. were, as their editor believes, compiled chiefly from broadsides printed during 1585-1616; but many of the ballads had been issued earlier than 1585, while nearly all of them were re-entered at Stationers' Hall after 1616.¹ Confining his attention almost entirely to the formation of a reliable text, Mr. Clark attempted to date only two or three of the ballads, but referred his readers to J. W. Ebsworth's "Roxburghe Ballads" for details about such of the "Shirburn Ballads" as are there reprinted.

It is the purpose of the following notes to show that a large number of the "Shirburn Ballads" were at one time or another entered in the Stationers' "Registers," and to supply other pertinent facts, some of which may be of interest to students of Elizabethan literature; but no account is taken of the ballads commented on by Ebsworth, or of such well-known ballads as "The Widow of Watling Street," "Titus Andronicus," or "King Henry II and the Miller," even when these have not been adequately discussed in the "Roxburghe Ballads." My notes follow the numbering of the ballads in Mr. Clark's edition.

2. "The lamentation of Jhon Musgrave, who was executed at Kendall for robbing the king's Receiuer of great store of treasure." On Aug. 19, 1598, John Musgrave was granted "the long serjeantship of Gillesland, co. Cumberland, with the castle and manor of Askerton; also of the office of bailiff of Askerton" (*Cal. State Papers, Domestic*, 1580-1625, p. 390); on June 3, 1606, the Commissioners of the Border transferred Sir Henry Leigh's troop of horse to "John Musgrave, of Plumpton, nominated by the Earl of Cumberland" (*Ibid.*, 1603-10, p. 319); and on Jan. 10, 1608, the goods, lands, etc., of John Musgrave, of Catterlen County, Cumberland,

¹ It is surprising to find how many of these ballads were re-entered for publication on Dec. 14, 1624. In addition to those commented on in my notes, Clark's Nos. 1, 15, 23, 26, 28, 30, 41, 46, 50, 51, 55, and 59 were registered on that day. Many of his numbers were also licensed for publication on March 1, 1675; for example, Nos. 3, 11, 15, 23, 24, 27, 30, 33, 55, 79.

who had been executed for felony, were attainted and forfeited to John Murray (*Ibid.*, p. 395).

The refrain of the ballad,

Downe Plumton Parke as I did passe,
I hard a Bird sing in a glend, etc.,

is referred to in Fletcher's "Captain" (3 : iii), where Jacomo says, "Thou know'st I can sing nothing But *Plumpton-Park*." Buzzard, in Richard Brome's "English Moor" (3 : ii), sings "Down *Plumpton-park, &c.*"

3. This ballad begins "Good people all, repent with speede," under which title it was registered on Dec. 14, 1624 (Arber's *Transcript of the Stationers' Registers*, 4 : 131). On March 1, 1675, it was licensed as "A warning for all worldlings to dye" (Eyre's *Transcript*, 2 : 498).

4. "The lover's repley to the maiden's sye sye," beginning "In the mery month of Maye," is very probably "a newe northeren songe, shewinge the discourse of Twoo Louers, beginninge, of late in the moneth of May &c," which was registered by Stafford on April 9, 1611 (Arber, 3 : 457).

5. "A warning or Lanthorne to London. A dolefull destruction of faire Jerusalem, whose miserye and vnspeakable plague doth most iustlye deserve God's heavye wrath," was perhaps "A newe ballad of the destrucccon of Jerusalem," registered on Aug. 15, 1586; it was certainly "A warninge or Lamentacon to London of the Dolefull Destrucccon of fayre Jerusalem," registered on June 8, 1603, and re-entered on Dec. 14, 1624 (Arber, 2 : 454; 3 : 236; 4 : 131).

6. "A proper new ballad intituled:— A Bell-man for England," beginning "Awake! Awake! Oh Englande!" This was licensed on Dec. 6, 1586 (Arber, 2 : 461), as "a ballad intituled. A belman for England &c certified by master Hartwell to be alowed leavinge out the ij staues yat are crossed." It had been printed before Nov. 21, 1580, however, for its first line is the tune of No. 43, below.

7. "A right excellent and godly new Ballad, shewinge the vncertainetye of this present lyfe, the vanitye of the alluring world, and the vnspeakable ioyes of heaven prepared for those that vnfainedly beleeve in the Lord Jesus," beginning "All carefull Christians, marke my Song," was registered by Henry Carr on May 3, 1591 (Arber, 2 : 581), as "a godly new ballad Describinge the vncertaintye of this present Lyfe the vanities of this aluring world, and the Joyes of heaven &c." As "All carefull Christians" it was re-entered on Dec. 14, 1624 (Arber, 4 : 132).

8. "A right Godly and Christiane a.b.c.," beginning "Arise, and walke [i.e., wake] from wickednesse," and ending with a prayer for King James. Chappell (*Roxburghe Ballads*, 3 : 159) and Collier (*Extracts from the Registers*, 1 : 1) believed that this was the ballad of "a Ryse and wake" which Collier printed as his very first entry (1557). They were wrong, however, for that ballad is preserved in Bodleian MS. Ashmole 48 (*Songs and Ballads*, ed. Thomas Wright, 1860, pp. 168–169). The present ballad was licensed by John Alde in 1564–65 as "an a b c with a prayer;" perhaps it is "a godly A.B.C." licensed by Edward White on Aug. 19, 1579; and it is certainly the "Christians A B. C" which was licensed on Dec. 14, 1624 (Arber, 1 : 269; 2 : 358; 4 : 132).

9. This ballad bears the date 1614 in its title, and as "who veiues the lif of mortall" (its first line) it was registered on Dec. 14, 1624 (Arber, 4 : 132).

10. "Of a maide nowe dwelling at the towne of meurs in dutchland, that hath not taken any foode this 16 yeares, and is not yet neither hungry nor thirsty; the which maide hath lately beeene presented to the lady elizabeth, the king's daughter of england." "The true and lyvely picture of Eve fliegen of Meaces who hathe liued 14 yeaeres without meate or drincke, translated out of Dutche by Thomas Wood," was licensed as part of a book on Aug. 24, 1611 (Arber, 3 : 464). It is extant. An eight-page quarto — called "The Protestants and Iesuites together by the eares in Gulickeland. Also, A true and wonderfull relation of a Dutch maiden (called Eue Fliegen of Meurs in the County of Meurs) who being now (this present yeare) 36 yeaeres of age, hath fasted for the space of 14 yeaeres,¹ confirmed by the testimony of persons, both Honourable and worshipfull, as well English, as Dutch. Truely translated according to the Dutch Copy. . . . Imprinted for Nicholas Bourne, 1611"— was recently sold in the Huth Library sales (see Sotheby's "Catalogue of the Huth Collection, Sixth Portion," 1917, p. 1697). The wonderful Miss Fliegen is referred to as "the Dutch Virgin, that could live By th' scent of flowers," in Jasper Mayne's "City-Match" (Dodsley-Hazlitt's *Old Plays*, 13 : 236-237), and as "The Maid of Brabant, that lived by her smell, That din'd on a rose, and supt on a tulip," in Davenant's "News from Plymouth" (*Works*, 1873, 4 : 114). Compare also Fletcher's "miraculous maid in Flanders. . . . She that lived three year without any other sustenance than the smell of a rose" ("Love's Cure," in *Works*, ed. Dyce, 9 : 126). George Hakewill too, as Hazlitt and the editors of Davenant point out, accepted Miss Fliegen's story as true. "This we have confirmed," he wrote in his "Apologie of the Power and Providence of God," 1635 (quoted by Hazlitt, *Old Plays*, 13 : 236 n.), "by the testimony of the magistrate of the towne of Meurs, as also by the minister, who made tryall of her in his house thirteene days together, by all the meanes he could devise, but could detect no imposture."

13. "An excellent newe dyttye, wherein fayre Dulcina complayneth for the absence of her dearest Coridon," with the refrain "Forgoe me now, come to me soone." This is undoubtedly "The ballet of 'Dulcina,' to the tune of 'fforgoe me nowe come to me sone,'" which John White and Thomas Langley registered on May 22, 1615 (Arber, 3 : 567). The tune of "fforgoe me nowe" comes from the widely popular ballad beginning "As at noon Dulcina rested," and preserved, among other places, in the "Percy Folio Loose Songs" (ed. Furnivall, 1868, pp. 32 *et seq.*).

16. "Miraculous Newes from the cittie of Holdt in Germany, where there were three dead bodyes seene to rise out of their Graues vpon the twentieth day of September last 1616." On Oct. 20, 1616, John Barnes registered a pamphlet called "miraculous signes of the Lord in Holdt in the province of Menster of 3 dead bodies that did arise out of their graues, and spake of the Lordes Judgmentes," and also "a ballett of the same matter" (Arber, 3 : 596).

18. "The sinner, dispisinge the world and all earthly vanities, reposeth his whole confidence in his beloved Saviour, Jesus Christ." In 1570-71 William Griffith registered this as "a ballett how yat men shulde put thayre hole trust in Jhesus &c" (Arber, 1 : 437).

24. "A most excellent and worthy dyttye, shewing the wonderfull miracles

¹ In Hazlitt's Hand-book (1867, p. 277) the time is given by mistake as "24 years."

of our Lord and Saviour Jesus Christ, which he did while he remained on the earth, to the great comfort of all the godlye." This was registered on Sept. 11, 1578, as "A ballat of many miracles donne by our saviour Jhesus Christ while he remained on the earthe perfect man sume only excepted;" on Aug. 8, 1586, as "A Dittie of ye Miracles of Jhesus Christ &c;" and on Dec. 14, 1624, under the title of its first line, "When Jesus Christ was 12" (Arber, 2 : 337, 452; 4 : 132). On March 1, 1675, it was re-entered as "A new ditty shewing the wonderfull miracles of our Lord Jesus Christ" (Eyre, 2 : 497).

25. "The lamentation of Henry Adlington, a fencer, one of the cuttinge crewe of London, who, for murther, was executed without Algate, and yet hangeth in chaines." In Stow's "Annales" (1631, p. 789) occurs this passage: "The 11. of January [1599/1600], Henry Adlington, a Fencer was hanged without the bars of Aldgate for killing of a man there, and after hanged in chaines on the Miles end."

29. "A pleasant ballad of the mery miller's wooing of the Baker's daughter of Manchester." Perhaps this is the "ballett of a mylner" which Wally and Mrs. Toy registered in 1557-58. It is certainly "A Ballad Intituled, The Millers daughter of Mannchester," which Henry Carr licensed on March 2, 1581 (Arber, 1 : 76; 2 : 390).

32. "A new ballade, shewinge the cruell robberies and lewde lyfe of Phillip Collins alias Osburne, commenlye called Phillip of the West, who was prest to death at newgate in London the third of December last past 1597." I can find out nothing about Philip, but, as he is called "the Devill of the west" and is said to have lived in Devonshire, this account of his "lewd life" is evidently connected with the ballad of "the Devill of Devonshire and Wilkin of the West his sonne" which Edward White registered on Oct. 16, 1594 (Arber, 2 : 662). The ballad was licensed on June 13, 1631, as "Philipp surnamed 'the Deuill in the West'" (Arber, 4 : 254).

33. "Pride's fall: or a warning to all English women, by the example of a strang monster, borne of late in Germany by a proude marchant's wife in the city of Geneua, 1609." Clark calls attention to the pamphlet (registered on Aug. 15, 1608) from which this ballad is obviously derived; but both pamphlet and ballad were probably descendants of "a little booke intitled an admonition to all women to see the iust Judgement of God for the punishment of pride purtraied in a wonderfull child," to which the clerk added the note, "Concerninge a child borne with great Ruffes" (cf. stanza 15). This "little booke" was registered on May 17, 1587 (Arber, 2 : 470). The ballad was also licensed on March 13, 1656, and on March 1, 1675 (Eyre, 2 : 37, 498).

36. "A new Ballad intituled A myrrour or lookinge glasse for all sinners," beginning "O mortall man, bedrencht in synne," and ending with a prayer for Queen Anne. The ballad contains such lines as "Thy youth is [as] the growinge grasse; /thine age resembleth withered hay," from which it seems probable that this is the ballad called "the vnconstant state and tyme of mans lyfe," registered in 1561-62 (Arber, 1 : 175). Possibly it was "a lokynge glasse," 1568-69; it was probably "a ballad entituled a lookinge glasse for eche Degree," May 18, 1595; it was certainly registered on Dec. 14, 1624, as "O mortall man bedrencht" (Arber, 1 : 381; 2 : 297; 4 : 132).

37. "An excellent merye songe of the freier and the boye." This was registered by Edward White on Aug. 16, 1586 (Arber, 2 : 455). "Books" about the friar and the boy were registered in 1557-58 and 1568-69 (Arber, 1 : 75, 389).

38. "A most miraculous, strange, and trewe Ballad, of a younge man of the age of 19 yeares, who was wrongfully hangd at a towne called Bon in the lowe Countreyes since christmas last past 1612; and how god preserued him alieue." This was summarized from a book, "A true descripcyon of a yongman of Dort whiche hanged at Bon ffyue dayes longe, beinge faultlesse and howe God miraculously preserued him that he dyed not, it happened in this yeare 1611," which Edward Alde registered on Feb. 13, 1612 (Arber, 3 : 477).

40. A well-known hymn, beginning "Jerusalem, my happy home," under which title it was registered on Dec. 14, 1624 (Arber, 4 : 131).

42. "A pleasant newe Ballad, of the most blessed and prosperous Raigne of her Maiestye for the space of two and fortye yeres, and now entring into the three and fortht to the great ioy and comfort of all her Ma. saythfull subiects." The date of this ballad is, as Clark points out, 1600, but apparently the ballad was sung on each anniversary of the queen's accession. Thus on Nov. 3, 1602, Edward Alde licensed "A Comfortable songe or thanks gyving to be songe the xvijth Day of Nouember for the most gratiouse and happie Reigne of our souereigne lady quene Elizabethe," perhaps a re-issue of No. 42; a similar ballad had been registered by Edward White on Nov. 15, 1594, two days before the anniversary, and on the same day White entered another ballad closely corresponding in title to No. 42 (cf. Arber, 2 : 664, 665; 3 : 220).

43. "The belman's good morrow, . . . To the tune of A-wake, a-wake, O England," beginning "From sluggish sleep and slumber." Edward White registered "the bell mannes good morrowe" on Nov. 21, 1580, and the ballad of "From sluggish sleepe" was re-entered on Dec. 14, 1624 (Arber, 2 : 382; 4 : 131). Another copy of the ballad is found in Brit. Mus. Add. MS. 15,225, from which (but not in connection with the entries given above) two stanzas of it are reprinted in Collier's "Extracts," 1 : 229.

49. "A lamentable ballad called The Ladye's fall," which, as Ebsworth notes, was registered by William White on June 11, 1603, was re-entered on Dec. 14, 1624 (Arber, 3 : 237; 4 : 131). "Did you make the *Ladies Downefall?*" asks a lady of Mr. Courtwell in the comedy of "Captain Underwit," c. 1640 (Bullen's *Collection of Old English Plays*, 1883, 2 : 350). The last two lines of the ballad are quoted (from the "Old Ballad of the Lady's Fall") on the title-page of George Lillo's "London Merchant," 1731.

57. "The Lover, being sorrowfull for the death of his Lady E. C. writteth this Epitaph followinge." Perhaps this is the ballad of "an lamentable complaynte of a gent for the Death of his moste saythfull mistres," registered by Thomas Purfoote in 1569-70 (Arber, 1 : 401).

61. "Mr. Attowel's Jigge: betweene Francis, a Gentleman; Richard, a farmer; and their wives:" a jig, or farce, of 240 lines in four acts, or scenes, each sung to its own tune. This was registered by Thomas Gosson on Oct. 14, 1595 (Arber, 3 : 49), as "A pretie newe Jigge betwene ffrancis the gentleman Richard the farmer and theire wyves." Clark identifies Mr. Attowel with Hugh Atwell, "who died in 1621. He had been one of the 'children of her Majesty's revels,' and in Elizabeth's reign a member of

Edward Alleyn's Company of actors. He acted in Ben Jonson's *Epi-coene*." Clark believes that Hugh Atwell either wrote or acted in the jig; but Hugh cannot have written it. Mr. Attowel was, instead, George Atwell, who "received payment on behalf of the combined Strange's and Admiral's men for performances at court" on Dec. 27, 1590, and Feb. 16, 1591 (*Henslowe's Diary*, ed. Greg, 2: 240). He is mentioned in "Henslowe's Diary" again on June 1, 1595, at which time he was probably a member of the Queen's Company (*Ibid.*, 1: 6; Murray's *English Dramatic Companies*, 1: 15). Hugh Atwell, on the other hand, is first heard of in 1609-10 (*Henslowe's Diary*, 2: 240). There is another copy of this jig in the Pepysian collection (see Hazlitt's *Hand-book*, 1867, p. 17; and his *Collections and Notes*, second series, p. 20). The great importance of this piece has been realized neither by Clark nor by his readers.¹ A jig may be defined as a miniature farce written in ballad measure, and, at the end of a play, sung and danced on the stage to a ballad or dance tune.

62. "The poore people's complaynt: Bewayling the death of their famous benefactor, the worthy Earle of Bedford. To the tune of Light a love." This was registered by Yarrath James on Aug. 1, 1586 (Arber, 2: 450), as "The poore peoples complaint vpon therle of Bedfordes death." The tune is named after a ballad by Leonard Gibson (Lilly's *Collection of 79 Ballads*, p. 113).

63. "The pittifull lamentation of a damned soule" was registered by A. Lacy, in 1565-66 (Arber, 1: 297), as "a ballet intituled ye lamentation of a Dampned soule &c," and by Edward White, on Aug. 1, 1586 (Arber, 2: 451), as "The Damned soules complaint." Compare the ballad of "The Damned Soule in Hell" which Collier printed, from his MS. "of the time of James I," in his "Extracts" (1: 117).

64. "The torment of a Jealous minde, expressed by the Tragicall and true historye of one commonlye called 'the Jealous man of Marget' in Kent." A reading of the piece will show that it was the ballad of "A medicin for Jealous men with ye trial of a wife" which John Danter registered on July 25, 1592 (Arber, 2: 617).

65. "A pleasant new Ballad, shewing how Loue doth bereaue a man of health, witt, and memorye." Possibly this was "a ballett of Love" registered by John Sampson in 1560-61, or the ballad "loue" registered by Thomas Colwell in 1562-63 (Arber, 1: 154, 210); but the identification cannot be proved.

66. "The complaint of a widdow against an old man," beginning "Shall I wed an aged man,/that groaneth of the Gout," was registered by William Pickering on Sept. 4, 1564 (Arber, 1: 263), as "shall I Wed an Aged man/with a complaynte of a Wedowe agaynst an olde man."

67. "A true discou[r]se of the winning of the towne of Berke by Grave Maurice, who besieged the same on the 12 day of June 1601, and continued assaulting and skirmidging there vntill the last day of July, at which time the towne was yeelded," was evidently (as Clark hints) summarized from "A true report of all the procedinges of Grave Morris before the towne of Berk in June and July 1601," a pamphlet registered by William Jones on Aug. 3, 1601 (Arber, 3: 189).

¹ But see an announcement of a proposed paper on "Extant Elizabethan Jigs" (which came to my attention after these notes were made), by Professor C. R. Baskerville, in the Publications of the Modern Language Association of America, 29: xxvii.

75. "A new ballad of the Parrator and the'Divell" was registered¹ (as Ebsworth, "Roxburghe Ballads," 8 [pt. 1] : xxxvii, notes) on Dec. 14, 1624, and June 1, 1629 (Arber, 4 : 131, 213). Perhaps it is the ballad of "The Devil" which the fiddler in Fletcher's "Monsieur Thomas" (3 : iii) says he can sing. It is quoted in Middleton's "Family of Love" (4 : iv, 112 *et seq.*):—

Lipsalve. . . . We have, my noble paritor, instant employment for thee; a grey groat is to be purchased without sneaking, my little sumner: where's thy quorum nomina, my honest Placket?

Gerardine. Sir, according to the old ballad,

*My quorum nomina ready have I,
With my pen and inkhorn hanging by.*

77. "An excellent new ballad, shewing the petigree of our royal King James, the first of that name in England. To the tune of Gallants all come mourne with mee." The ballad of "ye kinges pettygree" was registered by William White on June 11, 1603; five days later he registered "another Ballet Called Gallantes all Come Mourne with me," which, however, must have been a re-issue, as this ballad furnished the tune to No. 77 (see Arber, 3 : 237, 238).

Page 334.¹ A ballad beginning "Prepare with speed" was registered under that title on Aug. 15, 1586 (Arber, 2 : 454).

Page 335. "A sounge of the guise of London," with occasionally the refrain "Will you buy any Broome, Mistris?" was registered by Wolf on May 16, 1599, as "The Crye of London, together with the song;" perhaps it was William Griffith's ballad of "buy Bromes buye," 1563-64 (Arber, 1 : 238; 3 : 145).

Page 337. "A sounge in praise of the single life. To the tune of The goste's hearse alias The voice of the earth." This "dreary piece," as Clark calls it, is the work of Thomas Deloney; it is printed in his "Garland of Good Will" (*Works*, ed. Mann, pp. 328 *et seq.*), and presumably appeared before March 5, 1593, the date on which the "Garland" seems to have been registered (Arber, 2 : 627). Thomas Nashe evidently had this ballad in mind when, in his "Have With You to Saffron-Walden," 1596 (*Works*, ed. McKerrow, 3 : 88), he remarked of Harvey, "I deeme that from the harsh grating in his eares & continuall crashing of sextens spades against dead mens bones (more dismalle musique to him than the Voyce or Ghosts Hearse) he came so to be incenst & to inueigh against the dead."

Page 351. "A pretie new ballad, intituled willie and peggie. To the tune of tarlton's carroll," signed "Finis: qd Richard Tarlton," was registered by John Wolf on Sept. 26, 1588, twenty or more days after Tarlton's death, as "a newe ballad intytuled Peggies Complaint for the Death of her Willye" (Arber, 2 : 501). This ballad, the existence of which seems generally to have been overlooked, is of much importance. In Spenser's "Teares of the Muses" (1591) occurs a passage lamenting that

he the man, whom Nature selfe had made
To mock her selfe, and Truth to imitate,
With kindly counter vnder Mimick shade,
Our pleasant *Willy*, ah is dead of late:
With whom all ioy and iolly meriment
Is also deaded, and in dolour drent.

¹ From this point the ballads are taken from MS. Rawlinson poet. 185, and are not numbered.

Dryden suggested that Spenser was referring to Shakespeare, and this was also the opinion of Simpson (*School of Shakspere*, 2 : 390), because "Shakspeare was dead to the London stage, that is, in 1589 and 1590, while the Martinist controversy filled the theatres with theological scurrility." Dr. Furnivall, in a note to Simpson's explanation, said, "The general opinion of the best critics now is, that 'these words do not refer to Shakspere, but probably to Lilly'" (who actually died in 1606). Others have suggested Sir Philip Sidney (died 1586). Halliwell-Phillipps owned a copy of the 1611 edition of Spenser's "Works," in which a manuscript note, written about 1628, identified Willy with Richard Tarlton (see his "Calendar of Shakespearean Rarities," 1887, pp. 17-18); he accepted this identification, and astutely guessed that the ballad registered by Wolf in September, 1588, dealt with Tarlton and hence proved that Tarlton was known by his friends as "Willy" (see his "Outlines of the Life of Shakespeare," 1887, 2 : 394-395). Unquestionably the ballad of "Willie and Peggy" (which had not before been connected with Wolf's entry) retells the main facts of Tarlton's life, though without mentioning his name; but the signature puzzles Clark. He thinks it probable, however, "that we should set aside 'quod Richard Tarlton,' and take the verses as a lament, by an unknown pen, over the famous jester. . . . In that case, strong support is given to the suggestion that by *pleasant Willy* Spenser meant Tarlton." The entry of the ballad at Stationers' Hall less than a month after Tarlton's death makes his identification with Willy almost conclusive; moreover, signing a ballad with the name of the person about whom it was written was the regular habit of ballad-mongers. Spenser's own lines are obviously more appropriate when applied to Tarlton than to any of his rival claimants.

The ballad is quoted by Cocledemoy in Marston's "Dutch Courtezan" (2 : i, 183-184) and by Simplicity in "The Three Lords and Three Ladies of London" (Dodsley-Hazlitt's *Old Plays*, 6 : 393). From Simplicity's remark, "This is Tarlton's picture," and Wealth's rejoinder that there is no "fineness in the picture," it is clear that a wood-cut of Tarlton ornamented the ballad. No commentator on the play has understood these remarks, which instead are everywhere explained as "alluding to some wood engraving of Tarlton, which Simplicity had in his basket" (*Ibid.*, 396-398).

Page 354. "A proper new ballett, intituled Rowland's god-sonne. To the tune of Loth to departe." This is a jig (cf. No. 61, above) in four acts, or scenes. It was evidently very popular on the stage, for John Wolf registered "a ballad . . . Intituled The firste parte of Rowlandes godson moralized" on April 18, 1592, and "a ballad entytuled the Second parte of Rowlandes god sonne moralised. &c" on April 29 (Arber, 2 : 609, 610). The speaker of the prologue to Nashe's "Summer's Last Will and Testament," 1592 (Works, ed. McKerrow, 3 : 235), remarks: "Why, he [Nashe] hath made a *Prologue* longer then his Play: nay, 'tis no Play neyther, but a shewe. Ile be sworne, the Iigge of Rowlands God-sonne is a Gyant in comparison of it." The music of "Loath to depart" is preserved among John Dowland's collections in the library of the University of Cambridge (Halliwell-Phillipps, *MS. Rarities of Cambridge*, p. 8).

THE THREE DREAMS OR "DREAM-BREAD" STORY.

BY PAULL FRANKLIN BAUM.

IN the "Disciplina Clericalis," Petrus Alphonsi, a Spanish Jew who was baptized in 1106, relates the following story:—

Two burghers and a simple peasant, on their way to Mecca, found themselves with no food except enough flour to make a single small loaf of bread. The two burghers took counsel together how they might cheat their companion of his share, and proposed that whichever of the three should have the most wonderful dream while the bread was baking should have the loaf all to himself. Thinking thus to deceive the peasant, they placed the dough in the ashes and lay down to sleep. But the peasant saw through their trick, arose and ate the loaf when it was half baked, and lay down again. Then one of the burghers, as though frightened by his dream, awoke and called the other. "What's the matter?" — "I've had a wonderful dream. Two angels opened the gates of heaven and brought me before the Lord." — "That is a splendid dream," replied the other; "but I dreamed that two angels came, clove the earth asunder, and took me into hell." The peasant heard all this, but nevertheless pretended to be asleep. The burghers, however, who were taken in by their own trick (*decepti et decipere volentes*), called him to wake up. "Who is calling me?" he cried in great terror. "Have you come back?" — "Where should we come back from?" — "Why, I just had a dream in which I saw two angels take one of you and open the gates of heaven and lead him before the Lord; then two angels took the other of you, opened the earth, and led him into hell. And when I saw this, I realized that neither of you would return, so I got up and ate the bread."¹

This story of the biter bit is, like so many stories, as old as the hills, and yet current still, in one form or another, on both sides of the Atlantic. Since its appearance among the animal tales of the East, it has been through many vicissitudes and has served many purposes; but the nature of mankind does not change greatly with the centuries, and this little anecdote seems to have retained a certain interest and

¹ Petri Alfonsi *Disciplina Clericalis* (ed. A. Hilka and W. Söderhjelm, Helsingfors, 1911 [Acta Soc. Scient. Fennicae, 38 : No. 4]), p. 27 (XIX. "Exemplum de duobus burgensibus et rustico"). The same text, without apparatus, in Carl Winter's *Sammlung mittellateinischer Texte*. I regret that the volume which is to contain the notes to Hilka and Söderhjelm's edition has not appeared. For a full bibliography of Petrus and the various editions of the *Disciplina* cf. Victor Chauvin, *Bibliographie des Ouvrages Arabes* (Liège, 1905), 9 : 1 *et seq.* The earliest edition was by Labouquerie, for the Société des Bibliophiles (Paris, 1824), and contained, besides the Latin text, the twelfth-century prose and the thirteenth-century verse translations into French mentioned on p. 384 below. The edition of F. W. V. Schmidt (Berlin, 1827) has valuable notes. On Petrus see also Menéndez y Pelayo, *Origines de la Novela* (Madrid, 1905), 1 : xxxvii *et seq.*

value, both for its clever illustration of the turning worm and for its moral application. Petrus himself, though a poor Latinist, was a man of considerable understanding. "Fragilem etiam hominis esse consideravi complexionem," says he in the prologue of his work, "quae ne taedium incurrat, quasi provehendo paucis et paucis instruenda est; divitiae quoque eius recordatus, ut facilius retineat, quodammodo necessario mollienda et dulcificanda est; quia et oblivious est, multis indiget quae oblitorum faciant recordari. Propterea ergo libellum compegi, partim ex proverbiis philosophorum et suis castigationibus, partim ex proverbiis et castigationibus Arabicis et fabulis et versibus, partim ex animalium et volucrum similitudinibus." And this *libellus* with its thirty-odd tales is one of the main inlets of Arabic — and therefore Indian and Persian — stories into the West.

The simplest and perhaps the earliest form of the "dream-bread" story contains neither dream nor loaf. We begin — like the musing organist, doubtfully and far away — with the very ancient fable of the oldest animal, and bespeak the reader's suspension of disbelief until we can resolve the dissonance. The original "form of this fable is probably found in the 'Culla Vagga' portion of the Vinayapitaka, one of the oldest parts of the Buddhist books, which Professor Cowell thinks can hardly be later than the third century B.C."¹

Long ago a partridge, a monkey, and an elephant lived inharmoniously together in a great banyan-tree. It occurred to them that if they knew which of them was the eldest they could honor and obey him. So they asked one another what were the oldest things they could remember. The elephant recalled walking over the banyan-tree when it was so small it did not reach his belly. The monkey said when he was young he used to sit on the ground and eat the topmost shoots of the tree. "In yonder place," said the partridge, "was a great banyan whose fruit I once ate and voided it, and from the seed sprang this tree." The others then agreed the partridge was the eldest. They obeyed and honored him, and he admonished them in the five moral duties.²

¹ W. A. Clouston, *Popular Tales and Fictions* (Edinburgh and London), 2 : 91. The same material is found also in Clouston's *The Book of Sindbad* (Appendix : 217 *et seq.*). I am indebted to Clouston for much of my Oriental matter.

² Compare Upham, *Sacred and Historical Books of Ceylon*, 3 : 292, for the same fable (*Göttinger Gelehrter Anzeiger*, 1857, p. 1772). The following (from *Göttinger Gelehrter Anzeiger*, *l. c.*: *Mémoires sur les contrées occidentales, traduits du Sanscrit en Chinois, en l'an 648, par Hiouen-Thsang, et du Chinois en Français par M. Stanislas Julien*) is a simpler and perhaps still older version: In the time when the Tathâgata lived the life of a Bodhisatva, when he saw the people of his generation did not observe the traditions, he took the form of a bird, and, approaching a monkey and a white elephant, asked them, "Which of you saw this holy fig-tree first?" The two began to debate, and finally adjusted themselves to their rank according to their relative ages. The effect of this spread, until all men, both lay and clergy, followed their example. — For another variant, adding a hare to the other three, cf. Clouston, *Popular Tales*, 2 : 92 (note 2). Clouston gives other Sanscrit variants, and also quotes from Cowell, "The Legend of the

We approach much nearer the story of the "Three Dreams" with a Mongolian version of the above fable, in which a wolf and a fox take a skin full of fat to the top of a mountain. "There is not enough for both of us," says the fox, "and it cannot be divided. Let one of us eat the whole." — "But which of us?" asks the wolf. "The elder," answers the fox. "When I was young," says the wolf, lying, "Mount Sumérn was only a clot of earth in a bog, and the ocean was only a puddle." Whereupon the fox begins to weep, because (he explains) he once had two cubs, and the youngest was just the wolf's age.¹

A more elaborate tale from the Introduction of the "Sindibad Namah" — a poetical version, written in Persian A.D. 1375, of the "Book of Sindibad," which is as old as the tenth century — makes the transition practically complete.

Two intimate friends, an old wolf and a fox, travelling together, were joined by a camel. They went on for a long time through a desert, their only food a pumpkin. At length, tired, parched, and hungry, they came to a pool, set forth their pumpkin, and after much discussion decided it should go to the eldest. Said the wolf: "Indian, Tajik, and Turk know that my mother bore me a week before God created heaven and earth, time and space. Therefore I have the best right to the pumpkin." — "Yes," said the fox, "I was standing by and lit the taper the night you were born." Hearing these speeches, the camel bent forward and snapped up the pumpkin, saying, "It is impossible to conceal a thing so manifest as this, — that with such a neck and haunches and back as mine, it was neither yesterday nor last night that my mother bore me."²

Oldest Animals," in *Y Cymrodor*, October, 1882. In the *Mabinogion*, Arthur's messengers in search of Mabon, son of Modron, go to the ousel, then to the stag, the owl, the eagle, and the salmon (cf. Lady Guest's ed., London, 1842, 4 : 297 *et seq.*). A note, p. 361, refers to the same tradition in *Davydd ap Gwilym's Yr Oed*, in which there are only three animals. Because three is the usual number in the Orient, Cowell thinks *Davydd's* version is the older. Compare also another Welsh story in *Ausland*, 1857, No. 17, p. 398. — Professor Archer Taylor of Washington University, to whose invaluable aid this article is greatly indebted, sends me the following additional references on *Sending to the Older or Oldest: Folklore*, 1 : 504, 20 : 243; *Folk-lore Journal*, 1 : 318; *Jahresbericht über die Erscheinungen auf dem Gebiete der germanischen Philologie*, 10 : 129; *Germania*, 37: 363; *Zs. d. Vereins für Volkskunde*, 7 : 207; *Bolte und Polívka*, *Anmerkungen*, 2 : 400; *Rhys, Cymrodorion*, 1896; *Asbjørnsen og Moe*, *Norske Folke-Eventyr*, *Kjøbenhavn*, 1876, No. 5, "Den syvende Far i Huset," p. 21; D. H. Hyde, *Legends of Saints and Sinners*, p. 56; W. M. Parker, *Na Daoine Sidhe* (*Gaelic Fairy Tales*), *Glaschu*, 1908, pp. 34–39; J. G. Campbell, *Superstitions of the Highlands and Islands of Scotland* (*Glasgow*, 1900), p. 64; R. Basset, *Nouveaux contes berbères* (*Paris*, 1897), No. 76, pp. 30–31; *Belkassen ben Sedira*, *Cours de langue kabyle*, pp. cxxiii–cxxiv; Chauvin, *Bibliographie*, 7: 61, (note 4); Hahn, *Griech- und Albanesische Märchen*, No. 15 (*Am. J. Philology*, 37 : 415).

¹ Clouston, *Popular Tales*, 2 : 93–94; variants, p. 94 (note 1); and cf. *Belkassen ben Sedira*, reference on p. 379, note 2, above.

² *Asiatic Journal*, 35 (1841) : 175. Compare Chauvin (*op. cit.*, 8 : 73 [No. 40]; and pp. 1 *et seq.*) for the different versions of the Sindibad. The Introduction, which contains this story, does not appear in the earlier extant versions. Clouston (*The Book of Sindi-*

A similar story of a camel, a steer, and a goat, who find a bit of grass that each wants to eat, occurs in Volume 6 of the "Mesnewi" of the thirteenth-century Persian poet Dschelaleddin Rumi;¹ and in another volume (2 : 288, No. lvi) there is a still closer parallel to the exemplum of Petrus in the story of a Moslem, a Christian, and a Jew.

A Moslem, a Christian, and a Jew were travelling together, and on the way they found a ducat. Since they could not agree how to divide it, the Jew suggested that they buy some flour, butter, and sugar, and make a sort of *halwa*, or cake, that they all could eat. The others agreed; but when the *halwa* was finished, the Jew said: "Now we shall quarrel over the larger and smaller portions. I think it is better that we go to sleep, and allow whichever of us has the most beautiful dream to eat the whole cake." The other two agreed to this also. But while they were asleep, the Jew ate the *halwa* all himself. When they awoke, the Moslem told how the Prophet had appeared to him in a vision, had led him into Paradise, and had shown

(bad) conjectures that the Sindibad Namah may "more faithfully reflect the Book of Sindibad than the older texts" (p. lii). Certainly the story of the camel, the wolf, and the fox, may be assumed to be older than the Sindibad Namah.

What appears to be a weakened form of this tale is given by Decourdemanche from a Turkish text of the Sindibad, translated from the Persian about the middle of the sixteenth century (*Revue des Traditions Populaires*, 14 [1899] : 325-327). The story is told in considerable detail. The three animals have a bit of bread which they decide to award to the one who proves his general superiority. Each makes his boast in turn; then the camel raises his head, and says, "A person of my build is by nature purer of soul than a being of proud and envious spirit, even though of intelligent actions." And the others accept his argument and adjudge him the bread!

Somewhat analogous is "Le plus menteur des trois" given by R. Basset ("Contes et légendes arabes," No. CCXXI) in *Revue des Traditions Populaires*, 14 (1899) : 291. Three persons found a ducat (*dinâr*), and instead of sharing it they agreed to award it to the one who could tell the biggest lie. "My father was a perfumer," commences one, "and from an egg that he bought a magnificent cock was hatched. When it grew up, my father packed his perfumes in a valise and went about the town on the cock's back. But one day the cock was wounded, a veterinary recommended a kind of date to be applied to the wound, and soon a palm-tree grew up on the cock's back. In order to get the dates the neighbors threw bricks into the tree; the dates fell, but the bricks remained until a small valley was formed, which my father ploughed with a pair of oxen and sowed to melons. When these were ripe, I cut one of them open, but in doing so lost my knife. So, attaching a string to my waist, I descended into the melon. There I found three persons walking about, and asked them if they had seen my knife; they had spent ten days there looking for their camels, but they had seen no knife. I then returned to my rope and ascended." The others said: "Take the ducat. There never was a greater liar than you."—There is a very curious variant of this story in R. M. Dawkins, *Modern Greek in Asia Minor* (Cambridge, 1916), p. 535.

Compare also FF Communications 2 : 21 (No. 95 A): "Three fellows tell lies in such a way that each is confirmed by the next one's."—GRUNDTVIG, *Danske Folkeæventyr*, 3 (1883) : 152.—See, further, *Revue des Traditions Populaires*, 7 : 188, note 2 and references.

¹ Mesnewi, 6 : 310, No. lxii. Compare Hammer-Purgstall, *Bericht über den zu Kairo in J. d. H. 1251 (1835) in sechs Folioböänden erschienen türkischen Commentar des Mesnewi Dschelaleddin Rumis*, in *Sitzungsberichte der Wiener Akademie*, 7 : 705.

him the splendors thereof. He continued with a long description of the roses, the pleasant odors, the milk and honey, the beautiful boys, and the houris with black eyes and eternal youth. "That is magnificent!" cried the Jew; "you would have deserved to eat the *halwa*." The Christian then related how the Lord Jesus appeared to him and for his sins damned him to hell; and he described most vividly the torments he saw there. "That is a very interesting dream," said the Jew, "and one not unworthy of the *halwa*. But, my friends, Moses appeared to me and said, 'One of thy companions is in Paradise, and the other is in hell, whence there is no return; eat, therefore, the *halwa*, that it may not spoil.' And this counsel I followed faithfully."

From the Persian this story was probably translated into Arabic in the "Nozhat el Odaba," a collection of witty and diverting tales from various sources.¹ It may be conjectured that it was this very tale, or a closely similar variant of it, that Petrus Alphonsi made over into the exemplum of the two burghers and the peasant. But there is another version which Petrus may have known and adapted,—that of Judas and the goose, related in the Huldreich redaction of the "Toldoth Jeschu."²

On the journey from Rome to Jerusalem, Jesus, Peter, and Judas stopped at a small inn, and mine host had only one goose to offer his three guests. Jesus then took the goose and said, "This is verily not sufficient for three persons; let us go to sleep, and the whole goose shall be his who shall have the best dream." Whereupon they lay down to slumber. In the middle of the night Judas arose and ate the goose. When morning came, the three met, and Peter said, "I dreamed I sat at the foot of the throne of Almighty God." And to him Jesus answered, "I am the son of Almighty God, and I dreamed thou wert seated near me; my dream is therefore superior to thine, and the goose shall be mine to eat." Then Judas said, "And I, while I was dreaming, ate the goose." And Jesus sought the goose, but vainly, for Judas had devoured it.

On the relationship of the "Nozhat el Odaba" version and Petrus's "De duobus burgensibus et rustico," Gaston Paris expressed some doubt. "On a cru voir là [in the 'Nozhat el Odaba'] la forme primitive de ce récit, extraordinairement répandu au moyen âge, et on a jugé que cette forme primitive était juive; mais l'une et l'autre conclusion sont très douteuses."³ Certainly the conduct of the Jew here is typical of his race's emphasis on terrestrial rather than future rewards. But Paris was hardly justified in reasoning that the story

¹ Hammer, Rosenöl, 2 : 303 (No. 180). Other stories in this collection later became current in western Europe.—The above summary is based on the Arabic version. A more accurate translation than Hammer's is given by R. Basset, *Contes et légendes arabes*, No. CCCCLXXXV, "Le meilleur rêve" (*Revue des Traditions Populaires*, 15 [1900] : 668 *et seq.*), from MS. fonds arabe No. 3594, fol. 123, of the Bibliothèque Nationale.

² Historia Jeschuae Nazareni (Leyden, 1705), p. 51. From one point of view, this version may be regarded as a Jewish parody of the miraculous feeding of the five thousand.

³ Gaston Paris, *Poésie du moyen âge*, II^eme série, p. 159.

could not have been of Jewish origin, because the Jews who must have written it lived after the advent of Mohammedanism, and therefore believed in a future life; for there is nothing in the action of the Jew who ate the *halwa* to preclude such a belief. He saw an opportunity to outwit his companions, and he took it. As is the case with all similar transactions, — not to speak it profanely, — religion does not enter the question. Again, Paris was probably right in feeling that this tale was not designed to glorify unreservedly the man who duped the others, though, as will appear later, the middle ages saw it differently; but he should not support his opinion by reference to the version in which the leading rôle is assigned to Judas, “*qu'ils [the Jews] n'ont nullement voulu réhabiliter.*” For the whole “*Toldoth Jeschu*” has Judas for its hero; his function is to overcome Jesus and to glorify the Jews.

As between the Persian-Arabic version, however, and the Judas version, the former is, I think, a rather better story, and is much closer to the form Petrus gave it in the “*Disciplina Clericalis.*”¹ The Judas version has a rather *ad-hoc* air, as though the tale of how a clever Jew got the best of a Moslem and a Christian had been worked over to give another instance of how Judas outwitted Jesus and one of his followers. There is nothing to indicate which developed first in point of time; but the presence of the one version in the work of Rumi, and the absence of the other from the earlier redactions of the “*Toldoth,*” lends favor to the hypothesis that the Judas version is a later adaptation. There is, however, no reason to suppose that Petrus was not acquainted with both, — with the latter during the years before his conversion to Christianity; and with the former, in his capacity of Arabic scholar, interested, as his work plainly shows, in all sorts of Oriental stories that could be made into moral or ethical examples.

The little book that Petrus “put together” in Latin in the early years of the twelfth century won an immediate and enduring popularity. The latest editors have traced sixty-three manuscripts containing the whole or portions of the “*Disciplina Clericalis,*” from the twelfth to the fifteenth centuries, — sixteen in Germany, fourteen in England, thirteen in France, and the rest in Austria, Italy, Belgium, Switzerland, Spain, Holland, and Sweden.² Moreover, in the thirteenth century the work was turned into elegiac couplets.³

¹ Clouston says, “If Alphonsus adapted his story from the above, — and it is not unlikely that he was acquainted with the ‘*Toldoth Jesu*’ before he became a convert to Christianity, — it must be allowed that he greatly improved upon his model.” — *Popular Tales*, p. 89, note 1.

² Compare Introduction to the Hilka-Söderhjelm edition.

³ Edited in part by J. Stalzer, *Stücke der Disciplina Clericalis des Petrus Alfonsi in lateinischen Versen der Berliner Handschrift Diez, B 28* (in Dritter Jahresbericht des k. k.

Translations were equally numerous.¹ At the end of the twelfth century the "Disciplina Clericalis" was translated into French prose. In the thirteenth century there were two French-verse translations. From a lost French rendering in prose we have a Picard version of the beginning of the fourteenth century, a French version of the third quarter of the fifteenth century, and a Gascon version (earlier called Catalan) of the late fourteenth or early fifteenth century. Two fifteenth-century manuscripts of the Bibliothèque Nationale contain a free rendering of four of Petrus's *exempla*, independent of the French prose rendering of the whole "Disciplina."² A prose translation was made by LeGrand d'Aussy.³ Steinhöwel translated parts of the "Disciplina" in his *Æsop*,⁴ and separate tales have occasionally been translated by others. An old Spanish translation, besides the "Libro de los enxemplos," was noted by Amador de los Ríos.⁵ Gering mentions a fourteenth-century Icelandic rendering, now lost.⁶

Staats Realgymnasiums in Graz). No. xiii (pp. 28–30) is De tribus sociis, duobus diuitibus et uno paupere. The early part of the story is slow moving; but after the rustic eats the cake (a little before the middle of the prose version, about two-fifths from the end of the metrical version), the narrative is condensed, so that the two dreams occupy only a distich each. The final speech of the rustic, however, is greatly amplified. When he learns that his companions have "returned," he says, "I will tell you my dream:—

"Inprudens obdormieram; dum dormio uidi
Maxima; quidquid id est, gloria uestra fuit.
E uobis unus migrauit in atria caeli,
Illic angelicae constituere manus.
E uobis reliquus baratri descendit ad ima:
Quis neget, angelicas id potuisse manus?
Haec equidem uidi nec spes fuit inde reuerti;
Solus eram, dolui, fragmina panis edo.
Disposui partes nec erat, qui tollere uellet;
Solus eram, dolui, fragmina panis edo.
Exul clamam, sed frustra clamo remotis;
Solus eram, dolui, fragmina panis edo.
Edi, quod superest; Mech perueniamus eundo.
Aut cras aut hodie perficiemus iter." (vv. 61–74.)

¹ The most important references are in Chauvin, *l. c.* See also G. Paris, *Littérature française au moyen âge* (4th ed., 1909), p. 300.

² Compare Hilkka-Söderhjelm, 2 : 54 and p. xiv. The Gascon version is edited by J. Ducamin (Toulouse, 1908).

³ Fabliaux et Contes (Paris, 1779; 3d ed., 1829): *Les deux bourgeois et le villain*, 2 : 393. LeGrand was translated into English by G. L. Way and G. Ellis (London, 1796–1800; new ed., 1815). German translation of LeGrand, Halle u. Leipzig, 1797. Douce made an Analysis of Petrus Alphonsus for Ellis, *Metrical Romances*, pp. 39 *et seq.*

⁴ See below, p. 391.

⁵ Hist. crit. de la lit. española, 2 : 294 (No. 2); Chauvin, 9 : No. 22*.

⁶ Hugo Gering, Islendzk *Æventyri* (Halle, 1882), 1 : xii, and cf. 2 : 139. Af tveimr burgeisum ok kotkarli (1 : 192–194) is a modern translation (1690). The same story was

The earliest separate version of the “Three-Dreams” story that I have found is in elegiac couplets in a Vatican manuscript of the twelfth to thirteenth centuries.¹ From the point of view of style and narrative technic, it is the most remarkable, not to say astonishing, of all the versions. The author was something of a humanist, but hardly, one may suppose, a story-teller by native gifts. There is no direct evidence that he drew from the work of Petrus. He may have known it through oral tradition; for, in showing that Jacques de Vitry did not make use of Petrus as a source, Goswin Frenken has pointed out how the tales of the “Disciplina Clericalis” became current among the folk very early.² The story begins, —

Consocii, quid? — Iter rapiamus. — Quid placet? — Ire
 Ad sacra. — Quando? — Modo. — Prope. — Fiat ita.
 Addatis peram lateri. — Ecce. — Crucem scapulo. — Ecce.
 — Et baculum manibus. — Ecce. — Venite, bene est.
 Imo male est. — Quid abest? — Expensa. — Quid ergo
 In gremio portas? — Ecce tot. — Hoc nihil est.
 Ohe! moram facimus; jam sol declinat; eundum est
 Quam citius; procul est urbs; stimulare gradus.
 Sed quis ad hospitium prior ibit? — Si placet, ibo.
 — Sed placet; ergo præi, plus pede namque potes;
 Fert bene. Præcedit solus; soli remanemus,
 Jamque referre licet quidquid utriusque libet.

The rustic comes back with only a little food; and all three make the usual pact.

Sed sint urbani cum semper in urbe dolosi,
 Suspicio in sociis non nihil esse doli,

comments the peasant to himself —

Tutius est etenim ventris sedare furorem
 Et removere famem quam retinere fidem.

Then the first *urbanus* tells his dream of beholding the signs of the zodiac, the motions, cycles, and epicycles of the spheres, and the whiteness of the moon, —

Singula quid numerem? Sed singula quis numerabit?
 Ut breviter dicam, non redditurus eram.

translated, under the title “Underliga drömmar,” from Isl. *Ævent.*, by Gustaf Cederschiöld (“Medeltidsberättelser,” in Nyare Bidrag till Kändedom om de Svenska Landsmålen, V: 6 : 53-54).

¹ MS. 344 of the Library of Queen Christina. Published by Wattenbach in Anzeiger für Kunde der deutschen Vorzeit, 1875, col. 343; and by Hauréau in Notices et extraits, 29 (part 2) : 324. Immediately preceding this tale in the manuscript is another by the same author and in the same manner, — De tribus sociis (Hauréau, XXXI).

² Die Exempla des Jacob von Vitry (München, 1914), pp. 38-41.

The other had had a horrible dream of the Fates and the Furies, of Tityus, Tantalus, Ixion, Sisyphus, —

Vidi quam multas, vidi puduitque videre
 Claustrales dominas femineosque viros.
 Singula quid numerem? Sed singula quis numerabit?
 Ut breviter dicam, non redditurus eram.
 — Hæc vidi et libum, quia neuter erat redditurus,
 Feci individuum quod fuit ante genus.

The brevity and phrasing of the peasant's final reply are certainly well conceived. As Hauréau says, "le paysan, ayant dupé les deux clercs, les raille en bon logicien." This is our humanist's contribution to the story; and for its sake we are almost bound to forgive him his jockey style and his cheap attempt at vivacity and sprightliness, besides a false quantity or two.

The next appearance of this tale is in the "Speculum Laicorum," written probably not long after 1272, and usually ascribed to John of Hoveden. Here it is ticketed, "Refert Petrus Alphonsus."¹ It occurs again, with the same source indicated, in the "Scala Cœli" of Johann Gobii, Jr., composed about 1316. Here it is simply three men who, entering a desert, have only a bit of flour; and the two knaves prepare their "dreams" beforehand, knowing their companion cannot think up a better one.² This version is greatly abbreviated, and the language differs considerably from that of Petrus; and although there are a few verbal agreements, such as "dixerunt ad invicem" and at the end "surrexi et comedí panem," it is probable that Johann Gobii was writing down the tale from memory rather than condensing a text of the "Disciplina Clericalis" that he had before him.

Not much later, in the second quarter of the fourteenth century, the story was retold briefly by the Anglo-Norman Nicholas Bozon, in his "Contes moralisés,"³ and at greater length by Ulrich Boner in his "Edelstein,"⁴ one of the first books printed in Germany. Bozon told it to illustrate the proverb, "Qui omnia cupiunt omnia perdunt."⁵

¹ Ward-Herbert, Catalogue of Romances, 3 : 370 *et seq.*, and 403 (No. 542). MS. Royal 7 D. i, f. 98 b, of the British Museum, a collection of Church tales made in the second half of the thirteenth century, relates the same story: "The scholars dream for their lost loaf (derived from Petrus Alfensi)." — WARD-HERBERT, 3 : 490 (No. 143). In a similar collection of the mid-fifteenth century (MS. Harley 206, f. 100 b) "three brothers agree that their last cake shall go to whichever of them has the most wonderful dream." — WARD-HERBERT, 3 : 700 (No. 24).

² Ed. Ulm, 1480, s. v. "Deceptio."

³ Ed. L. T. Smith et Paul Meyer (Soc. des anc. textes fran.), Paris, 1889, No. 141, pp. 173 *et seq.*; note to 141, p. 293.

⁴ Ed. Franz Pfeiffer (Leipzig, 1844), Fab. 74, pp. 130–133.

⁵ Compare LeRoux de Lincy, Livre des proverbes, 2 : 274, 407, 488. — P. MEYER, Bozon.

Three companions on a pilgrimage reach a city where the only food they can obtain is some flour; out of this they make a *tortel*, which they agree to award to the one who has the best dream. The two fall asleep; but the third, thinking they mean to deceive him, takes the *tortel* and *le mangea chascun mye*. They awake, relate their dreams, and begin to call him. "What is it?" he cries in great fear; "I am astonished to see you back. I dreamed that two angels carried you off, one of you to heaven, the other to hell, and I knew no better counsel than to console myself by eating all our *tortel*." Whereupon the others said, "*Qi tot coveite tot perde.*"

Boner's version is in 57 rhymed couplets. He says at the outset that two of the travellers were wise and scoundrelly. The third was a simple-minded fellow; but hunger kept him awake while the others slept, and as soon as the bread was baked he ate it all by himself. After recounting their dreams, the two knaves call him, and, to his question how they got back, reply: "Where were we? du macht wol toben." — "Ich tobe nicht," says he, "I had a wonderful dream that depressed me, that I lost you both," etc. The story ends on a moralizing note, albeit rather casuistical and unchristian: it was just and proper that the simple man should enjoy the bread; for his two companions scorned him and would have wronged him, but he avenged himself, —

ouch ist ez wâr
daz dik diu trugenheit zergât
sô wol diu rechtekeit gestât.¹

Boner says he drew from the Latin; and his source would therefore probably have been the "Disciplina Clericalis." The "du macht wol toben," however, suggests Bozon's "es tu aragez?" — for which there is no corresponding expression in Petrus.

Probably at about the same period was written the version of our tale in the "Gesta Romanorum," cap. 106.

Three men on a pilgrimage agree, at the suggestion of one of them, to assign their only loaf to him who shall have the most remarkable dream. While the others are asleep, the one who had proposed the idea gets up, eats the bread, — "nec unicam micam sociis suis dimisit," — and then calls his companions. The one had seen a golden ladder descending from heaven, on which angels were going and coming; and they took his soul from his body, and he saw the Father, Son, and Holy Ghost, and the ineffable joys of heaven. The other had dreamed that demons with fire and iron instruments extracted his soul from his body and condemned him to remain in hell. The third says: "Hear my dream. An angel came to me and said, 'Beloved, wouldest thou see where thy companions are?'

¹ Boner's version was printed by J. J. Bodmer und J. J. Breitinger, *Fabeln aus den Zeiten der Minnesinger* (Zürich, 1757), — LXXIV, "Von kuindiger einvaltekeit," — pp. 177-181, with a final couplet:

Sordibus imbuti nequeunt dimittere sordes
Fallere qui didicit fallere semper amat.

I replied, 'Yea, Lord, for we have a single loaf to divide amongst us, and I fear they may have gone off with it.' — 'Not so,' said he, 'the bread is near thee; but first follow me.' He took me to the gate of heaven, and at his bidding I laid my head under the gate, and saw you seated on a golden throne, with much food and the best of wines beside you. The angel said to me: 'Lo, thy friend has abundance of every joy and of food, and there he will remain eternally, since he cannot depart from the celestial realms. Now, come with me, and I will show thee thine other companion.' He led me to the gate of hell, and there I saw thee — as thou hast said — in severest torments, but with bread and wine in great plenty. Then I said to thee, 'Beloved companion, it pains me to behold thee in these torments.' And thou answeredst me, 'Here I shall remain, because I have deserved it; but rise quickly and eat the loaf, for thou wilt never see me or our companion again.' And — as thou hast said — I went out and ate the loaf."

The compiler of the "Gesta" illustrated by this tale the truth, "Quod est vigilandum contra fraudes diaboli, ne nos decipiat;" but the modern Christian is a little astonished at the manner and method of application. The three companions stand for three kinds of men, — the first for Jews and Saracens; the second, for the rich and mighty of this world; the third, for the perfect men who fear God. The loaf is the heavenly kingdom. The Jews and Saracens sleep in their sins, and expect to reach heaven through the Mosaic law and the promise of Mahomet. But their hope is a dream. The rich and mighty, heedless of all warning, accumulate sins, and at death will go down to eternal punishment. The Christian, however, who does not slumber in sin and unbelief, but is wakeful in good works, he shall have the loaf that is the heavenly kingdom. But we must watch out for the wiles of the devil, lest he take us in.¹

The "Gesta Romanorum" was translated into many languages, including Polish and Russian, and enjoyed a wide popularity.² Our tale appears, for example, as chapter 49 in "Der Römer Tât:" "Von dreien gesellen vnd von einem prot."³ It is not in any of the English translations of the "Gesta."

M. Paul Meyer has suggested with much reason that this version was based, not on the "Disciplina Clericalis," but on Bozon. "Il semble que l'auteur des *Gesta Romanorum*, tout en amplifiant selon

¹ *Gesta Romanorum* (ed. H. Oesterley, Berlin, 1872), pp. 436–438. On pp. 728–729 Oesterley gives a long list of references to other versions of the story. The *Gesta Romanorum* is edited by Wilhelm Dick, from an Innsbruck MS. of the year 1342, in Erlanger Beiträge zur englischen Philologie, VII (1900), "Traumbrot," pp. 160 *et seq.* A translation of the *Gesta Romanorum* version was published by Carl Simrock (Deutsche Märchen [Stuttgart, 1864], No. 42, "Die drei Träume").

² Compare Ward-Herbert, 3 : 183 *et seq.*

³ Ed. A. Keller, Quedlinburg u. Leipzig, 1841, pp. 73–75. A slightly condensed version, from a fourteenth-century manuscript, and without the moralization, is printed in *Fabeln aus den Zeiten der Minnesinger*, pp. 244 *et seq.* In the *Violier des histoires romaines* (ed. Brunet, Paris, 1858) the story is in chapter XCV, p. 246.

son usage, ait suivit Bozon plutôt que Pierre Alphonse. Les détails omis par Bozon manquent dans les *Gesta*, et ce que les *Gesta* ajoutent au récit de Bozon ne vient pas de Pierre Alphonse et peut être considéré comme pure amplification. Il y a aussi dans les *Gesta* un mot qui, sauf le cas d'une coïncidence fortuite, paraît bien déceler l'imitation. L'un des compagnons, dit l'auteur des *Gesta*, se lève et mange tout le pain: 'Nec unicam micam sociis suis dimisit.' De même Bozon: 'Si s'en va al tortel et le mangea chascun mie.' Il y a dans la *Disciplina*: 'At rusticus, perspecta eorum astutia, dormientibus sociis traxit panem semicoccum, comedit et iterum jacuit.'¹

John Bromyard, sometime a chancellor of Cambridge University, gives the story a different turn in his "Summa Praedicantium," written probably near the middle of the fourteenth century. Certain executors, he says, argued that if the defunct was in heaven he would have no need of his wealth, if he was in hell it would be of no use to him, and if he was in purgatory he would finally get through without it; so they divided it among themselves. "De quibus[dam] dicitur, quod inter ea convenerunt, quod dormirent, & qui pulchrius somniaret, panem totum comedenter, uno ergo somniante, quod esset in cœlo, & alio, quod esset in inferno. Tertius interim panem comedit. Et illi, qui dormierunt somn[i]um suum, nihil inuenerunt. (Psal. 75) Sic isti dicentes eum esse in cœlo, uel in inferno, bona interim deuorant."² There is nothing to indicate whence Bromyard took this story, but the almost casual way in which he uses it suggests that he was telling it from memory.

The version in the "Seelentrost" is brief:—

Once there were three companions who had only one loaf of bread. Two of them planned to trick the third out of his share; but he overheard them rehearse their "dreams," — "Ich wil sagen, mich doicht des, dat ich bi unse here gode seisse, und du salt sagen, dat dich doicht, dat du bi unser lever frauwen seisses," — and secretly ate the bread. The two repeated their dreams; the third said he saw them sitting there, and, since they would not need the loaf, he ate it; "und alsus bewisten sich de loegenhaftliche drome."³

The express statement that two of them put their heads together with the intention of deceiving the other suggests that the author drew directly from the "Disciplina Clericalis" (or perhaps from

¹ P. Meyer, *op. cit.*, p. 293.

² Summa Praedicantium E, 8, 14, ed. Venice, 1586.

³ Franz Pfeiffer, Beiträge zur Kenntnis der Kölnischen Mundart, in Frommann's Die deutschen Mundarten, 2: 11-12 (No. 82). The "Seelentrost" exists in a Low-German manuscript of 1407; it was first printed in 1474 (Paul's Grundriss, 2 (part 1) : 350; here, however, the reference to "Zeitschrift für deut. Mundarten" is an error). In the Själens Tröst (ed. G. E. Klemming, Stockholm, 1871-73), pp. 477-478, "De otrogne reskamraterne," the moral is omitted.

Boner), since this motive does not appear in the other versions. But the changes, particularly the substitution of dining with Jesus and the Virgin for the journeys to heaven and hell, and the simplicity of the other details, would seem to indicate that the author had the tale from oral tradition.

At the very beginning of the fifteenth century our story intruded itself into Æsopic literature; for the so-called "Magdeburger Æsop," in Middle Low German rhymed couplets, frequently attributed to Gerhard von Minden, contains a version entitled "Van twēn gesellen unde hūsmanne."¹

Two companions were on a pilgrimage, and a peasant was with them. When they had only enough meal left to make one loaf of bread or cake, the two plotted how to cheat the peasant of his share, although he had always been a good companion. He agreed to their plan of giving the whole loaf to the one who had the best dream, but suspected they were trying to deceive him; so he ate the bread in the night. The *dénouement* is as in Petrus. The two cursed the peasant for a *slindig* man, and confessed that his cunning was too much for them.

The poet concluded (rather euphuistically), —

"Untruwe nu nicht gudes en reit,
de truwe der untruwe wedersteit,
de truwe nu vorđerven en leit.
Den untruwen man untruwe sleit
jo mit valle ores heren.
Al de sik an untruwe keran
unde untruwe ore kinder leren,
de moten to lest der ere enberen."

The resemblances between this version and those of Boner and the "Gesta Romanorum" (the most likely sources) are not sufficient to make it probable that the author followed either of them. He may have used the "Disciplina" directly, but there is no external evidence.

No. XXVII of "El Libro de los Enxemplos," compiled by Climente Sanchez in the early part of the fifteenth century, is almost a literal translation from the "Disciplina." Here the moral is, as usual: "É ansi acaesció que aquellos que quisieron engañar á su compañero por su sotilleza fueron engañados."²

The story is in at least one manuscript included among the *exempla* of Jacques de Vitry,³ but it is not in the usual canon. Nor does it

¹ W. Seelman, Gerhard von Minden, No. XCI, pp. 134-136 (Niederdeutsche Denkmäler, II, Bremen, 1878).

² Gayangos, Bibl. de Autores Españos (Madrid, 1860), 51: 453-454. Morel-Fatio ("Romania," 7: 481-526) supposes the Libro to be a translation of a Latin Alphabetum Exemplorum. Compare T. F. Crane, Exempla of Jacques de Vitry (London, 1890), pp. ciii-civ.

³ P. Meyer, *op. cit.*, p. 293, note 1.

appear in the "Alphabetum Narrationum" of Étienne de Besançon, though both the English and the Catalan fifteenth-century translations of this work contain it,¹ both drawing directly, as it seems, on Petrus, and not one from the other. The Catalan version bears the rubric "Eximpli de los ciutadans qui volien enganar un aldea, e laldea engana los ciutadans, segons que recompte Pere Alfons," and illustrates the maxim "Deceptor aliquando decipitur quibus decipere volebat."² The English version begins, "Petrus Alphonsus tellis how" . . . and ends with the quotation, "'Fallere fallentem non est fraus,' etc."³ The story must have been added to the "Alphabetum Narrationum" from the "Disciplina" some time between *ca.* 1300, when the compilation was made, and the date of these translations.

About the year 1480, through Heinrich Steinhöwel our tale renewed its Æsopic connections, but apparently in complete independence of the "Magdeburger Æsop."⁴ Steinhöwel's Latin version has almost no verbal similarity to the "Disciplina Clericalis," except one striking passage where the two are nearly identical, but in the details of the narrative they agree fully.⁵ Steinhöwel prefixes his moral: "Sepe cadit homo in foveam, quam fecit alteri." In his German translation, which he made "nit wort vss wort, sunder sin vss sin," the story is entitled "Von dryen gesellen, ainem puren und zweyen burgern." It begins with the same argument, and ends, "Also schluog untrüwe ieren aignen herren." About 1483 Jules Machault, a monk at Lyons, translated Steinhöwel into French; and in 1484 Caxton translated Machault's Æsop into English. About 1485 a Dutch translation of Machault was made. In the same year appeared an "Italian version of Steinhöwel by one Tuppo," says Joseph Jacobs,⁶ but Oesterley implies that the Italian Æsops of Del Tuppo and Zucchi were independent of Steinhöwel; and in Cesare De Lollis's introduction to "L'Esopo di Francesco del Tuppo"⁷ there is no mention of Steinhöwel's work. Hain mentions a Bohemian translation (Prague,

¹ Compare Crane, *op. cit.*, pp. lxxii, cv, *et seq.*

² Recull de eximplis e miracles, etc. [Barcelona, 1880], 1 : 185-186 (No. CCI).

³ Alphabet of Tales (ed. M. M. Banks [E. E. T. S.], London, 1904), pp. 166-167, No. CCXXXVIII. This story is apparently not in MS. Harley 268 (second half of the fourteenth century), which contains 792 *exempla*. On Etienne cf. Crane, *op. cit.*, pp. lxxi-lxxii and notes. Herbert (Catalogue, 3 : 423 *et seq.*) thinks that the Alphabetum Narrationum was by Arnoldus, and was written *ca.* 1308. Etienne died 1294.

⁴ Steinhöwels Æsop (ed. by H. Oesterley [Litt. Verein in Stuttgart], Tübingen, 1873), pp. 311 *et seq.* Compare Hermann Knust, Steinhöwels Æsop, in *Zs. f. deut. Philologie*, 19 : 197 *et seq.*

⁵ Petrus reads: "Rusticus vero callide et sicut territus esset respondit: Qui sunt qui me vocant? At illi: Socii sumus. Quibus rusticus" . . . Steinhöwel: "Rusticus vero callide, quasi perterritus, respondit: Qui sunt hii, qui me vocant? et illi, socii tui sumus, rusticus ait" . . .

⁶ Fables of Æsop (London, 1889), 1 : 186.

⁷ Alla Libreria Dante in Firenze, Num. 13, 1886.

1487). In 1496 Steinhöwel was translated into Spanish. Whether the story of the "Three Dreams" is in the Dutch, Italian, and Bohemian versions, I have been unable to ascertain. It must have been in Machault, since it appears in Caxton under the "Fables of Alfonse." "The V fable is of the feythe of the thre felawes. Ofte it happeth that the euyll which is procured to other cometh to hym which procureth it: as it apperyth by the felawes"¹ . . . Goedeke refers to this tale in the Spanish "Ysopo" of Madrid, 1644, fol. 162, which cannot be other than the early Spanish translation of Steinhöwel.²

Hans Sachs tells the story for Jan. 7, 1530, and says it is —

"ein guette abentewr,
Die ist zwar erst geschehen hewr
Dort in dem oberlande."

Two burghers and a peasant are on a pilgrimage to Mecca. They have one evening a single *ayerkuchen*, and the two burghers plan to cheat the peasant (who *fras almal vil*) of his share by the dream device. While he is asleep, as they suppose, they rehearse their "dreams;" in the morning he feigns surprise at finding them still there, and explains why he ate the cake.

Also geschicht noch den listigen knaben,
Die eim ein grueben graben,
Und fallen self darein.
Untrew wird zaler sein.³

The editors note several parallels, but overlook Steinhöwel. It was suggested by A. L. Stiefel⁴ that Sachs's source was not the "Gesta Romanorum" (as Goetze and Drescher said), but Steinhöwel, since this tale is not in the German "Gesta." Stiefel was wrong in the latter statement; but it is clear that Sachs could not have used the "Gesta," because he says the travellers were on their way to Mecca, whereas Mecca is not mentioned in the "Gesta Romanorum" version. The parallels that Stiefel points out between Steinhöwel and Sachs are quite convincing, however; the only important change made by Sachs is the substitution of the *Eierkuchen* for the unbaked loaf. The argument is clinched by the fact (overlooked by Stiefel) that Hans Sachs copied Steinhöwel's moral: "Offt beschicht, das ainer selber in ain gruoben felt, die er ainem andern hat gemachet."

¹ Ed. J. Jacobs, 2 : 266 *et seq.*

² K. Goedeke, Parallelen II, in Orient und Occident, 3 (1864) : 191-192. Oesterley (*Gesta Romanorum*, pp. 728-729) cites simply, "Ysopo, coll. 5, bl. 152."

³ Goetze und Drescher, Sämtliche Fabeln und Schwänke von Hans Sachs (Neudrucke deut. Litt. werke des XVI. u. XVII. Jhds., Nos. 164-169), 3 (1900) : 54-56 (No. 17, "Der ayerkuchen").

⁴ "Neue Beiträge zur Quellenkunde Hans Sachsischer Fabeln und Schwänke," in Koch's Studien z. vergl. Lit. gesch., 8 (1908) : 278.

The transition from the mediaeval versions of our story to the Renaissance adaptations is completed by Joachim Camerarius. His title is "Somniatores."¹

Three travellers, crossing a barren and desert country, run short of food, and two of them scheme to defraud the third of his share. They make the familiar covenant; and the one who was supposed to be rather stupid gets up while the others are asleep and eats the whole stock of food — there is no mention of bread in particular. Then the others relate their dreams. "I thought I was snatched by a great power like a storm," says the first, "and I sat before the throne of Jove." — "I was borne by a similar force like a whirlwind down to the jaws of the earth," says the other, "and I stood in the realm of Dis."

The *dénouement* is the same as in Petrus; but besides Paganizing the dreams, — perhaps, as Schmidt suggests, to avoid giving offence with the two visions of heaven and hell, but rather, I think, because the airing of classical information was then in vogue, — Camerarius expresses the moral in the words of Lucretius: —

"Circumretit enim vis atque iniuria quemque
Atque unde exorta est, ad eum plerumque revertit."²

A version from the early sixteenth century — "Van drie ghesellen met eender Koecke" — is mentioned by J. W. Muller in "Een en ander over de Veelderhande Heneuchlijcke Dichten, Tafelspelen ende Refereynen."³

From all points of view, I think, the crown and summit of the story of the "Three Dreams" is the version by Giraldi Cintio, in his "Ecatommiti," the third tale of the first decade.⁴ Giraldi has re-worked the material completely, and has arrived at a different moral from that of the other adaptations, but the outline and framework remain essentially the same. For realistic effect he chose as a background the famine at Rome in 1527, which would still be a distinct memory in the minds of his older readers.

To the other miseries of our city which we have left behind [says the speaker] was added that of famine: it was impossible to obtain food anywhere. In a certain house, however, three men — a philosopher, an

¹ *Fabulae Æsopicae, plures quingentis et aliae quaedam narrationes . . . compositae studio et diligentia Joachimi Camerarii* (London, 1571), No. 259: 284–285. Same in *Fabulae Æsopi* (Nürnberg, 1546), No. 260: 194–196; and *Argentorati* (1557), No. 260. Goedeke cites the edition of 1564 (p. 212), and gives Steinhöwel as the source. Schmidt, in his edition of Petrus (p. 144), quotes Camerarius from Lange, *Democritus ridens* (Ulm, 1689), p. 107 (which Oesterley gives as a separate reference), and says Petrus is the source.

² *De rerum naturae*, 5: 1150–1151. Compare Hesiod, *Works and Days*, 264–265.

³ *Tijdschrift voor nederlandsche Taal- en Letterkunde*, 18 (1899): 207–208.

⁴ *Gli Ecatommiti ovvero Cento Novelle di Gio. Battista Giraldi Cintio* (Firenze, 1833), in *Raccolta di Novellieri Italiani, Parte Seconda*, pp. 1825–1828. The Ecatommiti was first printed in 1565.

astrologer, and a soldier — found enough flour to make one little cake. Since they were all very hungry, and the cake would not be enough for all three, they decided it was better for one of them to have it alone; but, after they had agreed upon this, they still disputed who should be the fortunate one. The philosopher said the cake should be given to him, because, inasmuch as he knew all nature, his was the noblest of the arts. But the astrologer replied that, if nobleness consisted in knowledge, the cake ought to be his, because, while the philosopher was acquainted with everything beneath the moon, by nature mutable, his own knowledge transcended the heavens and included eternity. Then the soldier, not wishing to be outdone, maintained that without the protection of the sword against evil persons the arts could not exist, and therefore *he* ought to have the cake, — *quanto il conservare avanza tutto quello, che senza il conservare se ne' andrebbe in nulla.*

At this pass, since there was no prospect of settling the contest, the soldier, who had a keen mind, proposed that they should put the cake in the fire to bake, and, since it was late, they should retire; and the cake should go to him whom Heaven granted the most beautiful dream. The other two smiled at this idea, convinced they could invent a finer dream than his.

In the morning the philosopher said he dreamed he saw the Master of Nature reduce the chaos of uncreated things to perfect order, giving each its place and quality, uniting amicably the four hostile bodies, i.e., fire, air, water, and earth; endowing his creations with life and motion and intelligence according to their degree, from the lowest form of nature to man, who was granted the power to act with the light of reason only a little less than divine. When the soldier heard this and all the other marvels the philosopher related, he said, "Your dream is certainly a splendid one; it seems that while you slept, Nature herself appeared to you and revealed all her secrets." The astrologer said he thought his dream was superior to that, as the things of heaven, which are eternal and immutable, are grander and nobler than the things of earth, which are by nature corruptible. He dreamed that he ascended from earth through the spheres of water, of air, and of fire, to the circle of the moon, and on to the heaven of Mercury, of Venus, and at length to the sphere of the Sun, heart of heaven; that on the way he passed the twelve great signs, the seats of Mars, Jupiter, Saturn, and finally rose into the all-embracing primum mobile, where the mysteries of the universe were revealed, — the intermovements of sun, moon, stars, and spheres, the altitude of heaven, the vanity of human endeavor, and many other marvellous matters.

When the astronomer was silent, the soldier, who had frequently smiled to himself while listening to these fictions, said he was ill-fitted to contend with such masters of wisdom as his two friends, and ought to yield them the prize at once; but, inasmuch as they had made the covenant, he would narrate his dream, — how this land was so beset with enemies that he was obliged to fight, and how, when he was returning home victorious and joyful, a tearful dishevelled maiden appeared before him, beseeching him to protect her against a lover, who, because she would not yield to him, had falsely accused her before the magistrate, and saying she was condemned to die unless some knight would defend her; how he fought, and after a great struggle overcame, the false accuser; how he was himself

wrongly accused because he had undertaken the defence of the maiden; and how, wearied and distraught, he went to the little cake, and, to keep up his strength, ate it. "Such was my dream," said the soldier, "which I relate not so much to compare with yours as to show that I am the loser. And now I leave you to decide which of you shall enjoy the cake."

But the philosopher and the astronomer, though they argued at great length, could come to no agreement, and finally said they would divide it equally between them. They went, accordingly, to the hearth, and found the ashes undisturbed. One of them took a stick and poked in the ashes, and, not discovering the cake, called out to the other that it was not there. Then they summoned the soldier, and accused him of having eaten it. "It would not be strange," said he, "if, while you were giving free rein to fancy, wherein there is no eating and drinking, I, remaining on the earth, had devoted my attention to terrestrial matters; and while your subtle imaginings led you to the enjoyment of spiritual viands, I had given myself the pleasure of such food as the body needs; and since you have appeased the hunger of your minds at this rich board, so I have had from these ashes such solid and material food as is fitting for my hunger."

The two saw that they had been mocked, and that without the knowledge of books he had in this case been wiser than they. But because he was armed and was strengthened by the food he had taken, and they were weak with hunger, they could only vent their anger on him, and recognize that in this world one must turn one's mind to practical matters. For they who give themselves over to contemplation alone may be called wise, but never prudent.

Giraldi's style is awkward and heavy, but it is evident from this rough summary that he possessed considerable narrative skill. The vision of the philosopher and the wonder-journey of the astrologer are well conceived, even if not well executed; and the humor of the soldier's story, in the manner of the late decadent and extravagant romances, with its anticlimactic conclusion, is cleverly managed. The way in which the soldier comments on the first two dreams is suggestive of the Jew in the Persian-Arabic version; but we cannot suppose that Giraldi knew any other than the familiar version of the tale as Petrus told it. This method of attaining a little verisimilitude, as well as the idea of giving the third member of the company a separate narrative, must be set down to the credit of Giraldi. For the most part, the whole story exists for its unexpected turn at the end. Giraldi has made of the philosopher and the astrologer two fairly good types, and the soldier is almost an individual character.

After this single excursion into the higher circles of narrative fiction, "*The Three Dreams*" descended to the category of the brief anecdote whose chief use was

To point a moral and adorn a tale.

It was included in the "*Facetie de Barlacchia*," which was many

times reprinted under various titles from about 1580 onwards: “& il Barlacchia disse molte picevolezze, & intra l’altra a certo proposito questa nouelletta. Che furono tre uiandanti, quali facendo un lungo, e pericoloso viaggio, si trouarono in grandissime boscoglie, perche haueuano consumate tutte le cose da mangiare portate con loro, eccetto un pane solo, erano in gran pensiero della loro uita” . . . The party sit down on the grass beside a fountain, and a little later the two who looked upon their companion as a simpleton are astonished at his cleverness, and admit they have been taken in; “e per quel giorno, se uollano mangiare, furono costretti procacciarsi dell’ herba.”¹

LeGrand d’Aussy cites the same tale in “Facéties et mots subtils en françois et en italien,” fol. 24. Gabriel Chappuys practically translated the Barlacchia version in his “Les Facétieuses Journées, contenans cent certaines & agréables Nouuelles: la plus part aduenues de nostre temps, les autres receuillés & choisis de tous les plus excellents autheurs estrangers qui en ont escrit” (Paris, 1584), Journée V, nouvelle vii (fol. 151a–152b).

Carlo Casalicchio relates the usual story in the sixth chapter of the fifth decade of the second century of his “Utile col Dolce,” first printed in 1671 and many times reprinted. The only variation of interest is that the hero is not a rustic, but a city man.²

Count d’Ouville, about 1640, adapted the story to the tradition of Gascon wit and astuteness, and incidentally brought it back to one of its early forms before Petrus introduced it into Europe. Or perhaps d’Ouville simply wrote down a version that was already current among the people.

A Spaniard and a Gascon met at a French inn. The hostess had only a piece of mutton and a partridge, and both guests wanted the partridge. To prevent their quarrelling, the hostess persuaded them to try the mutton and a salad, and to award the partridge next morning to whichever had had the finer dream. While the Spaniard passed the night in excogitation, the Gascon arose and ate the partridge. The next day the Spaniard told how he had dreamed the heavens opened and angels bore him aloft with splendid music. The Gascon replied, “Cap de bious ie vous ay bien veu aller en Paradis, i’ay creu que vous n’en reuiendriez point. Ce qui fait que i’ay mangé la perdrix.”³

The same version is told in slightly different language in “Nouveaux contes à rire et aventures plaisantes de ce tems, ou récréations françoises” (Nouvelle édition, augmentée & corrigée, Cologne, 1709), “Un Espagnol & un Gascon en dispute pour une Perdrix.”⁴

¹ Scelte di Facetie, Motti, Burle, e Buffonerie Del Piouano Arlotto & altri Autori. Di nuouo racconcie, e messe insieme. Venetia, 1599. Facetie de Barlacchia, fol. 59a–60b.

² G. Marchesi, *Per la storia della novella italiana nel secolo 17* (Roma, 1897), p. 182.

³ Les Contes aux Heures Perdues du Sieur D’Ouville (Paris, 1655), I : 365. On d’Ouville cf. Ristelhuber, *Elite des Contes du Sieur d’Ouville* (Paris, 1876), Introduction.

⁴ P. 312. Oesterley, referring probably to an earlier edition, gives the page as 273.

Toward the end of the eighteenth century Barthélemy Imbert honored the more usual version with a rendering in irregular metre, entitled "Les deux bourgeois et le villain."¹ Since he follows the "Disciplina" story in the main outline, and since he has used the same title, he presumably drew from the Old French translation printed by Labouderie or from the modern version by LeGrand D'Aussy. He modernized the details, however, and in having the first *bourgeois* taken to hell by two angels, and the second to paradise by two cherubim, he departed from his source. The last stanza will illustrate Imbert's manner.

Le Villageois les entend à merveille;
 Mais il feint de dormir. Les deux amis s'en vont
 Droit à son lit; on le réveille;
 Et lui, comme sortant d'un sommeil très profond,
 D'un air tout effrayé: — Qui m'appelle? quoi? qu'est-ce?
 — Votre rêve? allons, le tems presse.
 — Oh! j'en ai fait un singulier,
 Répond le villageois; et j'ose parier
 Qu'à coup sûr vous en allez rire.
 Lorsque je vous ai vus, par des chemins divers,
 Transportés, l'un au ciel, l'autre dans les enfers,
 J'ai songé qu'à jamais ange, diable ou diablesse
 Vous retiendroient: dans ce malheur nouveau
 Je me suis levé vite, et malgré ma tristesse,
 Tout bonnement j'ai mangé le gâteau.

And finally, in the nineteenth century, with the title "Der angenehmste Traum," our story was taken into the Nasreddin tradition by a German poet writing under the name of Murad Efendi.²

Einmal, 's war auf einer Reise,
 Traf der Chodja zwei Genossen,
 Einen Popen, einen Rabbi,
 Die zur Fahrt sich an ihn schlossen.
 Längs des Wegs bemerk't der Chodja
 Einer Münze Glanz im Grase,
 Winkt dem Popen, doch der Rabbi
 Hatte d'rüber schon die Nase,
 Seine Hand darauf der Pope.

¹ Barthélemy Imbert, *Choix de Fabliaux, mis en vers* (Genève et Paris, 1788) 1 : 290.

² Nassreddin Chodja, *Ein osmanischer Eulenspiegel*, von Murad Efendi, 2d ed., Oldenburg (preface dated Konstantinopel, 1877), pp. 82-85 (No. 23). For a transcript of this version I am indebted to Professor Taylor, who used a copy very courteously lent him from the John G. White Collection of the Cleveland Public Library. On Nasreddin see the excellent edition by A. Wesselski, Weimar, 1911 (reviewed in *Národopisný Vestnik Československoy*, 7-8, Aug.-Sept. 1912; and by R. Basset in *Revue des Traditions Populaires*, 27 [1912] : 540). The collection of Murad Efendi was mentioned by R. Köhler, *Klein. Schriften*, 1 : 481 *et seq.*

The Chodja Nasreddin put an end to the lively dispute of the priest and the rabbi by suggesting that they buy a "honey-cake" with the money at the next inn. But when they came to divide the cake, another quarrel arose.

Heil War das ein Schelten, Fluchen
Des Beschnitt'nen und Getauften!
Wenn in einer Mordspelunke
Trunkene Matrosen rauften,
Wär's nicht toller; ja, schon streiften
Ihre Bärte an's Zerzausen.

Again Nasreddin quieted the contestants by proposing to decide the ownership by the dream test. The two then soon fell asleep, but

Nur dem Chodja fiel kein Mohnkern
Auf das Bett von grünen Blättern,
Nein, er nickt erst ein nachdem er
Einiges vorher vollbrachte.

The rabbi dreamed that Abraham led him to a great hall where all the treasures of the world were spread out, and invited him to take whatever he wished. The priest dreamed he was in heaven among the Elect, and saw also the torments of the damned. Nasreddin stroked his beard, and a satisfied smile played about his lips; —

Und er lässt sich also hören:
"Mir auch naht im Traume endlich
Unser — doch ihr seid ja Giaurs — ;
Nun, der sagte mir verständlich:
Jener Jude schwelgt in Schätzten,
Wird des Naschwerks nicht bedürfen,
Und in seinem Himmel seh' ich
Himmelsthau den Pfaffen schlürfen,
Darum, Nassreddin — ich rath es —,
Iss den Kuchen! — Nun, ich that es."

This lively version strongly suggests the story of the Moslem, the Jew, and the Christian, related above. It is chiefly in narrative technic that the two differ. The three persons are the same, and finding of the coin and the purchase of the honey-cake (*halwa*) are identical. The protagonist, however, is not the Jew, but Nasreddin, the Mohammedan, and therefore the "dreams" are re-adjusted to suit the change of emphasis. Whether Murad Efendi's source was the Persian "Mesnewi" or the Arabic "Nozhat el Odaba," I do not know. It is more likely that the story circulates orally among the Mohammedans, perhaps associated with Nasreddin; or it may be that Murad Efendi was the first to adapt it to the tradition of the famous humorist.

The story of the "Three Dreams" is found also in "Almanach pittoresque" (1848, pp. 186-188; 1876, pp. 232-236) and in Charles Simond, "Les vieux fabliaux français" (No. 104 of Nouvelle bib. pop. à 10 c., 1888), pp. 29-30; and in "Marmite," 1894, No. 20

(Chauvin). Bolte, in J. W. Muller's article mentioned above, gives references to "[Der Kurzweilige] Polyhistor" (1719, p. 32) and to "Vademecum für lustige Leute" (1767, I: No. 60). Further, Oesterley cites "Nugae Doctae" [Gaudentii Jocosi], 146. I regret that these works have been inaccessible to me. Oesterley's reference to Vincent of Beauvais, "Speculum Morale," I, I, 26, is an error.

Thus the little story which Petrus Alphonsi eight hundred years ago brought from Africa to Spain, and in uncouth Latin started on its way through the languages of Europe, has had a continuous literary career in one form or another practically down to the present. It has been turned and turned about for many divers purposes,—to point a Christian moral and to make a witty, somewhat sacrilegious jest;¹ to illustrate a practical maxim, and to spin an interesting yarn. In the middle ages it was included among the exemplary anecdotes which preachers used to drive home a pious lesson, and from thence it passed into the jest-books and repertoires of professional wits. But all the while it was being copied and reshaped in manuscripts and printed books, it was also circulating orally. Sometimes, indeed, when we find it written down, we cannot be certain whether the author has conveyed it from a book he was just reading, or has committed it to writing as nearly as he can remember the way he heard it told the evening before. A holy friar from the provinces, say, comes up to Paris to listen to the famous scholars at the University, or to see the Passion performed; and in the course of a sermon on covetousness one morning he hears the little anecdote of the two travellers who tried to cheat their companion, but were themselves outwitted. Months later, when he has occasion to preach on deceitfulness, he recalls the story, and adapts it as well as he can. So Bromyard applies it to the greedy heirs, and Steinhöwel uses it to show how a man often falls into the pit he has digged. The literary and oral propagation of course went on at one and the same time; and for every written instance we have of it, we may be sure there were a dozen or a score of oral repetitions.

Naturally the evidence that can be produced of its popularity among the folk is comparatively recent. It is probable that many of the tales from the "Disciplina Clericalis" passed almost at once to the unlettered, and circulated freely among them; but of course we cannot prove such a thing by documents. We have, however, indirect evidence of the wide and early popularity of this particular story in the fact that it has turned up recently in Italy and Sicily, in England and the United States, and among the Slavs of southeastern Europe. Doubtless also it may be heard in other lands, but the instances and versions are unrecorded.

¹ See "Note" at the end of this article, p. 409.

To the indefatigable Pitrè we owe the following version, called "Lu monacu e lu fratellu," taken down at Palermo.¹

Once there was a monk who went with a friar to a town in the country to conduct the Easter services. One of the citizens brought him a large fish, which he gave to Giovanni, the friar, to cook. Nothing more was said about it until the following night, when the friar, suspecting the monk was planning to eat it by himself, said, "What shall we do with the fish? It is getting rotten." — "What do you want to do with it? we have enough for to-night." — "Enough, father! *ca io sugnu cu la panza a lanterna!*" — "But I was thinking" . . . — "Thinking what?" — "Thinking that one of us, either you or I, ought to eat the whole fish." — "Why so, father?" — "Because I wish it so. Now, the one who has the best dream to-night shall have the fish all to himself." Giovanni, who was as sly a fellow as the monk, agreed to this plan; but in the night he rose, ate the fish, up clean, and washed it down with a bottle of wine. Next morning the monk wakened him and asked what he had dreamt. He insisted, however, on hearing the monk's dream first. "I dreamed," said the monk, "that the Lord called me to the glory of Paradise. The angels, archangels, seraphim, and all the saints came singing most beautiful songs. The angels took me by the hand and raised me from my bed. I seemed to die with joy. I flew on and on, just as if I had wings. . . . And I awoke and found myself in my bed! — Now tell me your dream." — "I, father, when I saw your Reverence ascending to Paradise with the angels, archangels, seraphim, and all the saints, I called and called to you, but your Reverence never heard me. What could I do? I went and ate the fish." When the monk heard this, he looked, and, lo, the fish was gone! "Ah! dici, *Fra minnùni, me la fàcistivu!* *Io mi cridía cchiù scartu di vui, e vui mi cantàstivu monacu!* *Haju mparatu a costi me!*"

In another volume Pitrè prints a version called "I tre amici," which he had from Dr. Ludovico Paganelli, and which was taken down in Castrocaro.²

Three friends arrive at a little inn, and after a light supper go to bed, telling the host they want a breakfast before they start in the morning. "Impossible," says the host; for he has only one-quarter of a turkey, a little bread, and the wine they see in the bottle, — not more than a glassful. The friends decide that since there is not enough for all of them, the one who has that night the most beautiful dream, or the ugliest, can have the food. They make the host witness and judge of their wager. At dawn one of them awakes, and, feeling hungry, eats all he can find. A little later the others rise: one had dreamed he went to heaven, the other that he went to hell; the third, knowing that they would not return, had eaten

¹ Giuseppe Pitrè, *Fiabe, novelle e racconti* (Palermo, 1875), 3 : 296 *et seq.*, No. CLXXXIII. Compare T. F. Crane, *Italian Popular Tales* (Boston, 1885), pp. 154 *et seq.*, and 356. Pitrè mentions (p. 299) "una lezione di Polizzi-Generose," with the title, "Lu Pridicaturi," differing but little from this.

² *Fiabe*, 4 : 405-407. Imbriani prints the same version in *La novellaja fiorentina* (Livorno, 1877), pp. 616-617, No. L.

the food. The host judges the first dream the most beautiful, the second the most horrible, and the third the most logical, and condemns the first two to pay all expenses. This they agree to do, and then set out on their way, planning to satisfy their appetite at the next inn, — "come fecero."

A. Longo gives a version in which the three travellers are a Sicilian, a Calabrian, and a Neapolitan,¹ for, like the Gascon, the Sicilian is proverbially cleverer than his neighbors.²

A Swiss version, "Der einfältige Geselle," in the "Kinder- und Hausmärchen" collected by Otto Sutermeister, follows closely Boner's "Von drien Gesellen."³

Three wandering companions agree to have everything in common, both good and evil. "Zwei davon hatten's aber hinter den Ohren und hielten zusammen heimlich, dass sie den Dritten, der ein einfältiger Geselle war, über den Löffel balbierten." They lost their way in a desert country, and decided to make a cake of their last bit of meal. The story develops in the usual way, and the "simpleton" concludes pleasantly, "Nehmet nichts für ungut."

From northern Tyrol comes the following version:⁴ —

Two travelling workmen met on the road, became good friends, and at night, when they lay down in the hay to sleep, one of them, a Tyrolian, proposed that whichever of them had the cleverer dream should eat the whole of the excellent ham he had with him. The Tyrolian dreamed he was borne to heaven in a golden wagon. But the other said, "i ho de sogär im Troum geseahe, how you went to heaven in a golden wagon of golden cloud, and were admitted by Petrus. So, ietz bhuet Gott Kamerad! Im Himmel bruchst koan Schingge meh, hon e mer denkt und ho mer di Schinggle guet schmecke lo."

Our story appears also as a wholly irrelevant prelude to an Austrian variant of the familiar compact with the Devil.⁵

Once two brothers wandering through a forest were joined by a third youth; and all three made the agreement to travel together until they should reach a town where they could all find work. They had little success in this, however; so that finally their money was all gone, and they had only one bit of bread left, too small to divide. The elder of the brothers, Hanns, proposed that they give it to whichever should have the best dream that night. Next morning Hanns said, "I dreamed I was in Paradise, where I had all I wanted to eat and drink." The younger brother had a

¹ Aneddoti Siciliani, No. LXVII, "Il Siciliano, il Calabrese ed il Napolitano."

² Pitrè, *Fiabe*, 3 : 159, note 1.

³ Kinder- und Hausmärchen aus der Schweiz (2d ed., Aarau, 1873), pp. 34 *et seq.* (No. 11). In a note, pp. 206–207, the editor recognizes Boner as the probable source.

⁴ Adolf Dörler, Märchen und Schwänke aus Nordtirol und Vorarlberg, in Zs. des Vereins für Volkskunde, 16 (1906) : 290 (No. 20, "Der beste Traum").

⁵ Theodor Vernaleken, Österreichische Kinder- und Hausmärchen (Wien, 1864), pp. 214 *et seq.* (No. 41, "Herr Kluck").

similar dream; he was in Heaven. Said the third, "Since I knew *you* were in Paradise and *you* were in Heaven, I ate the bread, because I was very hungry here in the forest." The two brothers were very angry; but soon afterwards they fell in with some robbers, and their companion was killed. The next day [continues the story] the two brothers came to a large castle, and in the great hall was a table on which lay a paper with the words "Herr Kluck." Hanns pronounced the name, and a mannikin appeared, offering to fulfil all their desires. Through him they avenge themselves on some peasants who had flogged them; the younger brother returns home with a purse full of money; Hanns wins a king's daughter by performing three difficult feats, and builds himself a splendid palace. Then Herr Kluck asks back the magic piece of paper, and all Hanns's good fortune melts away. But by a ruse he obtains the paper again, and obliges the Devil to promise never to disturb him.

In Hungary we can follow our story from a literary source to a folk-tale. The ancient native Hungarian popular tales and legends have now disappeared. The stories that we find current to-day among the people date almost entirely from the middle ages, and many of them are demonstrably of literary origin. About 1680 Johann Haller, to while away the long hours of prison life, translated several Latin works into Hungarian, and published them in 1695 with the title "Hármas Histórias" ("Tripartite History"). The second part of this work consisted of a rather free rendering of the "Gesta Romanorum." The "Hármas Histórias" is still a prime favorite among the folk. Well-worn copies are jealously preserved as heirlooms. And the story of the "Three Dreams" has thus passed from Haller's translation of the "Gesta Romanorum" into a Magyar folk-tale.

A gipsy and his Hungarian godfather returning from an unsuccessful fishing-trip are about to lie down to sleep in a wood, when they hear a rustling among the bushes and catch a young pig. They make a fire and roast their pig; but the Hungarian says: "If we divide this morsel, neither of us will be satisfied: it would be worse than not eating at all. I think we had better go to sleep, and whichever of us has the finer dream can have the roast pig." The gipsy is content, for he thinks he can tell a story that will surprise his companion, and he falls asleep. The Hungarian, however, devours the pig without delay. In the morning the gipsy tells how he dreamed he saw a ladder let down from heaven; angels were going up and down, and they called him, until finally he went up with them and had supper with the Lord Jesus. "I saw you," answers the Hungarian, "and I thought you were so well off you would never come back. So I ate the pig by myself." And in vain did the gipsy complain, and ask why he hadn't left at least a bit of the ear.¹

As in France and Italy it is the Gascon or the Sicilian who always

¹ A. Schullerus, Introduction to Ungarische Volksmärchen ausgewählt und übersetzt von Elisabeth Sklarek (Leipzig, 1901), pp. X *et seq.* Haller's translation was edited by L. Katona, Budapest, 1900 (rev. Zs. des Vereins für Volkskunde, 13 : 348).

outwits his companions, so in England it is, of course, the Irishman. Clouston says the story in which "the Irishman dreamt he was hungry, and so got up and ate the loaf," is found in the Joe Miller collections.¹ The same tale was related to a friend of mine in London not long ago by a man who would hardly have had it from a printed source. Another friend related the usual version, but with three Irishmen, to a man in Nebraska; and the man said he had heard it "just the same, except that the third *dreamed* he ate the loaf." Another friend heard the following version in Maine from a New York State man.

Three men went camping one summer in Maine, and after a few days they discovered to their regret that there was only a half-pint of whiskey left. "This certainly isn't enough for three of us," said one. "Let us put it away, and the one who has the best dream to-night can have it all." In the morning the first two men told of marvellous dreams they had had; but the third said, "I dreamed I got up in my sleep, went down to the cupboard, and drank that half-pint." His companions rushed to the cupboard, and, sure enough, his dream had been a true one.

The usual story of the dreams, as well as its cousin, in which the last bit of food goes to the one who makes the cleverest quotation,² is known in Canada also. The fact that both these stories occur side by side, as it were, among the French Canadians, leads one to suspect that the source is some such collection of *facéties* as d'Ouville's, rather than a general oral transmission of the mediæval tale.

Three men and their cook were hunting in a forest; and at the end of the day, during which they had eaten nothing, they found they had only one partridge. "Let us keep it for breakfast," they said, "and he shall have it who dreams the best dream." The next morning one of them says, "I dreamed I was married to the most beautiful princess in the world."—"Ah! that was a fine dream," say the others. "I dreamed of the Holy Virgin," said another, "and that I saw her in all her beauty."—"I dreamed," said the third, "that I was in heaven, where I saw God himself." Then the cook added: "I too had a fine dream. I dreamed that I ate the partridge; and I see that it has come true, for I cannot find it this morning."³

Recently a Rumanian Jew who has been in the United States only a few years told the more familiar version of the story, with three Jews for the characters. The first dreamed he was in Paradise; the second, that he was living in the days of the Jewish Empire; the third, that he ate the loaf of bread. The narrator said this tale was current in Rumania, and was especially popular as a parable with the Jewish

¹ Popular Tales, 2 : 86.

² See "Note" at the end of this article, p. 409.

³ C.-M. Barbeau, "Contes Populaires Canadiens," in JAFL 29 (1916) : 134-135.

nationalists. The first dreamer, they say, lived in the ideal past, the second in the times of Jewish greatness, and the third devoted himself to the flesh-pots of the present. Thus the old story receives a new application. Petrus Alphonsi could hardly have supposed so much practical wisdom was latent in one of his *exempla*.

That this story is well known among the Slavic peoples of Europe to-day, we have abundant evidence; and there can be no doubt, I think, that it reached them through translations of western European literary versions. I can see no reason for assuming that this tale, at least, came to them directly from the Orient. Not only could it have been easily transmitted from the Magyars, who had it from the "Hármás Histórias," to their eastern neighbors, but also more directly by means of the Polish and Russian translations of the "Gesta Romanorum," or the Bohemian translation of Steinhöwel.

A Russian version of the story as told by Petrus occurs in A. N. Pupin's "O russkikh narodnykh skazkach," in "Otečestv. zapiski," CV, ii, p. 61. The corresponding tale in the Russian "Pověsti izъ Rimskichъ Dějanij," which does not vary in any important detail from the Petrine original, may be found in Pupin's "Očerk literaturnoj istorii star. pov. i skazok russkich," p. 190. After the tale became a possession of the Slavic folk, the number of persons was frequently reduced to two, and, as is natural, the background of the story was adapted to the national customs and local surroundings.¹

Sumtsov (in "Современ. малор. этногр.," 2 : 79) gives a Little Russian version. In the "Сборникъ материаловъ для описанія мѣстностей племенъ Кавказа." (16 [1893] : 293-295),² there is an interesting version entitled "Кто умные?"

A gipsy and a Russian go travelling together on a long journey, but take with them only a small quantity of food,—one loaf of bread, twenty eggs, and one roast pig. At length only the pig remains; and the gipsy, becoming more and more hungry, and all the while afraid the Russian will eat it by himself, finally says, "Friend, let us go to sleep, and whichever of us has the best dream shall eat the whole pig." The Russian agrees, and they both lie down. The gipsy stays awake, however, trying to think up a clever dream, but at last has an inspiration and falls asleep. The Russian has been waiting for this; and as soon as he sees the gipsy sound asleep, he gets up, eats the pig to the very bones, and lies down again. Soon afterward the gipsy wakes up, and calls to his friend, "Come, let's tell our dreams!"—"I had a very poor dream," answers the Russian. "Mine

¹ Gregor Krek, Einleitung in die slavische Literaturgeschichte (Graz, 1887), p. 780, note 1. The works referred to by Krek and various others, relating to the Slavic versions of the story, it has been impossible for me to obtain. G. Polívka, in a review of the Ethnographical Publications of the Shevchenka Society (in Archiv für slavische Philologie, 22 [1900] : 301), gives one or two other references which I have been unable to trace.

² Село Спасское, Ставропольской губерніи, Новогригорьевского уѣзда. Завѣдующаго Спасскимъ училищемъ, Николая Рябыхъ.

was a splendid one," says the gipsy. "I dreamed I was walking from mountain to mountain, from mountain to mountain, till I came to a very high one, where I could hear the language of the angels. There was a staircase which led up to heaven; and there I ascended and sat down with the angels, who were having a feast. I ate and ate all I wanted, and I still feel as if I wasn't hungry." — "I saw you eating there in heaven," says the Russian, "and I knew you would not want the pig, so I ate it myself." The gipsy rushed to the bag, but the pig was gone: there was not even a smell left.

A version in which the prize is once more a goose, as in the ante-Petrine tale of Judas, is reported by Radlov among the Tartars.¹

Three companions — a priest, an orator, and a marksman — set out on a journey, and on the way the marksman shoots a goose. They halt, make a fire, and roast it, but agree to allot it to the one who has the best dream. While the others are asleep, the marksman gets up and eats it. When the others awake, the priest says: "You are an orator, your dream will be the best. Tell us it." The orator replies: "I became in my dream a dove, and flew to heaven. In the first section I saw the angels; in the second, the souls of the dead prophets." — "When I saw you had become a dove," said the priest, "I changed myself to a hawk and pursued you." Then the marksman said: "When I saw you both had flown away, I said to myself, 'They will not return;' and I got up and ate the goose, and put the bones in the kettle." When they looked in the kettle, there were the goose's bones.

In a Bohemian version there are again but two contestants, and the coveted food is a hare.

As a gipsy and his master are walking along, the master shoots a hare, but the gipsy claims it. To settle the dispute the master says, "I'll have it roasted to-night, and whichever of us has the better dream shall eat the hare to-morrow." The gipsy objects that one can have good dreams only in a soft comfortable bed; so the master invites him home, and has the cook prepare him a couch in the kitchen. Merely to see the hare roasting has made his mouth water. He pretends to fall asleep, but furtively watches to see where the cook puts the hare after it is done. At midnight he gets up and devours it. In the morning he asks the master what sort of dream he has had. "I dreamed," replies the master, "I was walking among fragrant roses, and I came to a golden staircase leading up to heaven." — "I dreamed I saw you from a distance," says the gipsy. "You went up to heaven, and I knew you would not come back, so I ate the hare myself." The master was so pleased by this answer, that he ordered an extra slice of ham to be given to the gipsy, but bade him never to go shooting hares again.²

¹ W. Radloff, Die Sprache der türkischen Stämme Süd-Siberiens, 1. Abt., Proben der Volkslitteratur. Übersetzung. IV Theil. (St. Petersburg, 1872) Tartaren der Kreise Tara, Tobolsk und Tümen (5. "Die drei Gefährten"), p. 130.

² Joz. L'. Holuby, Povesti a rozprávoky z Bošackej doliny, No. XXXIV, "Cigáňov sen," in Slovenskí Pohl'ady, 16 (1896) : 326-327.

In Croatia the story is told that a Greek and a Bačvanin, on the way to Pest, stopped at an inn to eat the liver of a lamb they had purchased.

"But this is not enough for both of us," said the Greek, and proposed the dream covenant. The Bačvanin, however, before going to sleep, ate half the liver. In the morning he said to the Greek, "You are the elder, tell me what you dreamed." — "I saw heaven open like pure gold," replied the Greek, "and there was a golden staircase down to earth; and God called me to Paradise, and I went up." — "I dreamed the same thing," said the Bačvanin; "but, I said to myself, he will never come back from there, so I had better eat what is left." The Greek was angry, and explained that he really had had no such dream, he was only joking. "While you were joking," answered the Bačvanin, "I wasn't. Look what remains of the liver."¹

Matouš Václavek ("Několik pohádek a pověstí z moravského Valašska," Prague, 1897, p. 89, No. 35) gives another Slavic version; and Polívka² refers to another in an article in the "Sborník" of the Agram Academy. This last appears to be also in a collection edited by Vuk Vr ević (Ragusa, 1894).³ A Serbian version appears in Vuk Stevanović Karadžić's "Srpske Narodne Pripovijetke" (1897, p. 366, No. 5). The well-known Rumanian author, Anton Pann, who has given several popular tales a literary dress, tells the same story in his "Poveștea vorleci cu trei calători și cele trei Păni." These works I have unfortunately been unable to obtain. There are further references in "Zs. für Österreichsche Volkskunde," 3 : 377 and 4 : 160; and "Volkskunde" 18 : 83.

Finally, from Slavonia comes the only version of our story which cannot be told entire "in the presence of Mrs. Boffin."

An avaricious Serbian priest was returning from a festival with his gipsy servant named Makarya. The priest's knapsack was filled with meat and wine; but though it was a long journey, and Makarya complained of being hungry, the priest would not touch his food. At length he promised to buy his servant a goulash; but whenever they came to an inn, he pretended to fall asleep, and so avoided paying for the goulash. At night they reached home. The priest, in order to escape sharing his food with Makarya, whose hunger had now increased mightily, said they would go to sleep, and whichever dreamed the better dream should have all the food and wine they had brought with them and also sleep with the priest's wife. "I shall dream of meat, cakes, wine, and birds," said Makarya; "but you are learned and wise, and will dream something clever." But his hunger would not let him rest, and as soon as he saw the priest was fast asleep, he got up, ate the food and drank the wine in the knapsack, and lay with

¹ Mijat Stojanović, *Sala i zbilja, u Senju*, 1879, p. 24. Perhaps the story of the man who ate the *Leberlein* is related to this; see Paul's *Grundriss*, II, i, 135.

² Zs. des Vereins für Volkskunde, 16 : 210.

³ Compare Vlad. Čorović in *Srpski književni Glasnik*, 15 : 378 *et seq.*

the priest's wife (whom he assured he was acting under her husband's orders). Then he fell asleep. At dawn the priest awoke and asked Makarya what he had dreamed. The servant replied, "I dreamed that I drank the wine, ate the meat, and lay with your wife." — "But listen to me," cried the priest. "I, my dear fellow, stood on yonder hill, when suddenly the heavens opened, there was a glimmer of gold, angels let down a ladder and took me up into heaven." — "It's true," said Makarya. "I saw you up there, and thought you would never return, so I ate the meat and wine you had in the knapsack; — konda je moj kurac vaš a Gavrijel je vama reko, da se kurcem, u kojem vina jeba, ne smije u nebo. Stoga sam otišao popadiji pa sam vaš kurac istresao!"¹

When one looks back over all these variants of the "Three Dreams" story, — a little tedious in the bulk, but interesting enough in detail, — one is struck by the variety of tunes that have been played on a few notes, and especially the number of wise precepts that have been drawn from it, not always, to be sure, with impeccable logic by the mediæval moralists; and, secondly, one is struck by the persistence of certain main motifs; such as two of the travellers combining against one, and the journeys to heaven and hell, whence there is no return. So long as the transmission of the tale is literary, the perpetuation of these details is natural, although allowance is to be made for the larger element of conscious arbitrary reworking of the material among literary adapters than among the folk; but that the dream of a celestial translation should persist in folk-versions like the Sicilian and the Slavonian, in which all the details differ from the norm or "Disciplina Clericalis" version, except the fundamental idea of unsuspected cleverness turning the tables on the deceiver, is remarkable. Such persistence of a motif which is not necessarily inherent in the story, indicates that the story itself existed as a unit, and was probably circulated as a unit, and was not in its various phases the result of a more or less independent and spontaneous working of the popular mind; so that, if we could recover its whole history, we should be able to arrange all the versions on an orderly family-tree, or suspend them from an *x*, which would be Petrus Alphonsi.

The story of the travellers who dream for a small quantity of food belongs, properly speaking, no doubt, to the larger group of tales in which three persons strive for the possession of a precious article, frequently a ring. It belongs also, on another side, to a group of tales in which the characteristic motif is that one of two or more companions who is supposed to be the stupidest proves the cleverest.²

¹ "Ino pop, ino cigo sauja" (The priest dreams one thing, the gipsy another), Südlavische Volksüberlieferungen, etc., No. 4, in *Αιθωπαφυτεία*, 2 (1905) : 306–308.

² Compare, e.g., the story of the four Brahmin, three of whom were learned in science, the fourth endowed only with common sense. Against the advice of the fourth, the three restore to life a dead lion, and are devoured for their pains. — *Pantschatantra* (ed. Benfey, 1859), 2 : 332–334. C. Swainson, (Folk Lore and Provincial Names of British

But our story has maintained itself intact since before the time of Petrus Alphonsi, with the dreams as its fundamental motif. Sometimes, especially in the Slavic versions, there are two persons instead of three, sometimes the participants are of equal rank and intelligence (though usually the race is won by the dark horse), and often the accessory details show the greatest possible variety; but always the main feature of the story that remains constant is the ingenious dreamer outdone by the practical dreamer.

With the single exception of Cintio's "Ecatommiti," the story has avoided the highways of sophisticated literature. It is essentially a folk-story. Even such "learned" works as the "Disciplina Clericalis" and the "Gesta Romanorum," compiled primarily for the use of preachers, were founded on popular psychology. The later printed volumes in which it appeared were all intended ultimately, if not directly, for popular consumption. Characteristically enough, the mediæval *contes moralisés* were succeeded by the jest-books of the Renaissance; and the "dream-bread" story took its place in both. It is interesting to see what pious and useful lessons the mediæval preachers extracted from it or attached to it, — lessons which to the advanced intelligence of modern times seem sadly or amusingly illogical. But the mediæval mind was logical according to its own lights. One may wonder what the author of the "Gesta Romanorum" secretly thought of the elaborate moralizations he attached to every tale: perhaps he was dreadfully in earnest with them, perhaps he took them not quite so seriously. At all events, he was sincere in his intent to teach; and of his success there can be no possible doubt. The mediæval man delighted immensely in stories as stories. If you wanted to teach him, you combined instruction and narration, a story and a moral. Therefore a good moral deserved a good story; and *vice versa*. And there was no need to split hairs over strictly logical consistency.

The purely folk-versions of the story, on the other hand, illustrate the people's fondness for a story with a good clear point. Unlike the ordinary *fableau*, it is strictly decent, and can be told in any company; though, like everything else, it can be given an indecent turn if the teller desires. In varying forms it has pleased its audience for over eight hundred years, and, if we count its Oriental forebears, for many hundred years more. And it is still alive, a *rudis fabella sed efficax*.¹ Birds) gives a story which is perhaps related to the "Three Dreams" type: the cock, the cuckoo, and the black cock bought a cow, and agreed to award it to whichever awoke first in the morning (p. 120).

¹ A version appears in a little book, Hebrew Jokes (New York, Wehman Bros.).

NOTE.

Early in the sixteenth century there appeared in the “*Joci ac Sales*” of Luscinius an interesting offshoot of the above story, more strictly anecdotic, which has passed apparently into popular tradition.

Obsonium delicatum tribus theologiae tyronibus Lutetiae, adeo fuit pusillum et tenue, ut facile potuerit semel faucibus comprehendti ac de glutiri. Pactis igitur inter se melius uideri, ut unius appetentiæ fiat satis, qui illo solus uestescatur, quam si in tres particulas discindi curetur. Cæterum preferendum in hac re merito uideri, cum qui ex sacris literis, atque iis euangelicis, sententiam, huic negotio magis congruam in medium afferret. Primus igitur. Desiderio inquit, desiderauit hoc obsonium manducare. Et aliis idem, Domum ait, quam piam ingressi comedite quæ apponuntur uobis. At tertius direpto obsonio et uno ructu deuorato. Si totum ait euangelium euoluatis, non occurret uerbum magis idoneum rebus præsentibus, quam extreum illud quo usus est Dominus, uidelicet, Consummatum est.¹

This same anecdote was copied from Luscinius (or, rather, from the extract from Luscinius in the 1602 edition, by Michael Scotus, of “*Mensa philosophica*”) by Johann Sommers as the 37th tale of his “*Emplastrum Cornelianum*.²” “Van dreyen Studenten welcher vnter jnen ein köstlich essen für sich allein behalten solt.” It is found also in the “*Conviviales Sermones*” of Johann Gastius (1 : 211, Basel, 1549), whence it was translated in the “*Facecies et motz subtilz*” (1559, fol 24^a). I take these notes from Wesselski, in “*Euphorion*,” 15 (1905) : 10. Wesselski quotes from B. Hertzog’s “*Schildwacht*:” “Wie etliche Leckermauler sich vereingigten wer die Hechtleber essen solte,” in which the first seizes the fish, crying, “*Memento mori*;” the second says, “*Amen amen dico tibi hodie mecum eris etc.*;” the third eats the liver, saying, “*Ita consummatum est*;” and the servant, who was also a Bible student, knocks the one who has eaten the liver on the head, so that he sinks under the table, and says, “*Et inclinato capite emisit spiritum*.” Further, Wesselski cites Bolte on Montanus (No. 63: 649 *et seq.*) for other references, and gives two more variants. In the first of these, from “*Facecies et motz subtilz*” (1559, fol 15^a), three Franciscans in Florence divide their only fish, one taking the head, one the middle, and one the tail, each with an appropriate quotation from the Gospels; and the fourth [sic], with the words, “*Et non est qui se abscondat a calore eius*,” pours the dish of hot oil on the others. The second variant is the 108th *Discorso* of Tomaso Garzoni’s “*Piazza universale di tutte le professioni del*

¹ *Joci ac sales mire festivi ab Ottomaro Luscinius Argentino partim selecti ex bonorum utriusque linguae authorum mundo, partim longis peregrinationibus uisi et auditii, ac in Centurias duas digesti.* [1524], No. CLXI. Compare H. A. Lier in *Archiv für Lit. gesch.*, 11 : 49 *et seq.*

mundo" (Venice, 1616, fol. 331^b; first ed. 1579): three Germans decide to award the gallina to the one who uses the worst Latin.

This same anecdote is translated in "Scelta di facezie cavate da diversi autori," p. 112 (LeGrand d'Aussy, 3d ed., 2 : 395); and a variant is given by Count d'Ouville, "De trois compagnons en vn Cabaret." There were no means for gambling for the one egg, so they agreed to give it to the one who could say the best word from the Bible. One said "Jesus Nazarenus;" the second, "Rex Judæorum;" the third, "Consummatum est." — *Contes aux Heures Perdues* (Paris, 1652), 2 : 253-254.

In a version current among the French Canadians, three Gascons have only one egg left, and decide that the one who finds the best Latin for it can eat it. One says, "Est cassatus," and breaks it; the second, "est salatus," and salts it; the third, "Et consummatus est," and swallows it. — C.-M. BARBEAU, JAFL 29 : 135.

Moreover, this variant of the dream story has, through literary sources of course, reached the Slavs. Krek (*l. c.*) mentions a Serbian version in which three monks have only one fish, and agree to give it all to whichever makes the pattest quotation from Scripture. The oldest, raising the fish in the air between two spoons, says, "Lazarus, arise!" The second cuts the fish in two, takes one half, and gives the rest to the others with the words, "They parted my garments" . . . But the third takes the whole fish and begins to eat it. The others protest, but he bids them wait till he has finished. Then he rubs his paunch, and says in a loud voice, "This day thou shalt be with me in Paradise."

HARVARD UNIVERSITY.

LOCAL MEETINGS.

THE FOLK-LORE SOCIETY OF TEXAS.—The last meeting of the Folk-Lore Society of Texas was held at San Marcos on April 27 and 28. The officers for the year 1917-18 are: *President*, Clyde C. Glasscock; *Vice-Presidents*, Mrs. Adele B. Looscan, W. S. Hendrix; *Secretary*, W. P. Webb, San Antonio; *Treasurer*, Stith Thompson, Austin; *Councillors*, Mrs. Lillie T. Shaver, L. W. Payne, Jr., Miss Dorothy Scarborough. The next meet-will be held at Houston.

STITH THOMPSON.

MEXICAN BRANCH.—At the instance of Mr. Manuel Gamio, the Branch Society of the American Folk-Lore Society in Mexico is being re-organized. As a result of this re-organization, a number of contributions on Mexican folk-lore have reached the editor. These are to be published in the next Hispanic Number of the Society.

ONTARIO BRANCH.—Through the efforts of Mr. C.-M. Barbeau, a new branch of the American Folk-Lore Society is being organized in Ontario. It is intended that this branch shall devote itself particularly to the collection of the folk-lore of the English-speaking people of that province.

NOTES AND QUERIES.

PRISCILLA ALDEN — A SUGGESTED ANTECEDENT. — The expression "O speak for thyself, John!" has such a familiar ring, that even students of literature, if asked to identify it, are likely to be ready with a reply. Yet, with all its seeming familiarity, this maidenly appeal is not so well known as at first one is likely to think. It is not from the popular poem, "The Courtship of Miles Standish." It is not the reply of the Puritan maiden, "Why don't you speak for yourself, John?"

"O speak for thyself, John!" is a quotation from an original folk-ballad, composed at an uncertain date, at least two hundred years before Longfellow was born. The first notice we have of the ballad is that given by the celebrated Bishop Percy, the ballad collector. It is recorded that he found it in the house of a neighbor, Humphrey Pitt, of Shifnal, in Shropshire, England, in a manuscript the leaves of which were being used by a maid for lighting fires. How long before being copied the ballads of this manuscript, which Percy dated 1650, had been circulating orally among the people, one must hesitate to conjecture. It is enough for us to know that the manuscript, containing our ballad "Will Stewart and John," from which comes the quotation, was first published by Bishop Percy and his nephew in 1794.

It is manifestly a Scottish popular ballad, and was so accepted by Professor Child in his complete collection of English and Scottish popular ballads. The poem is built upon a story of romance and love.

Will Stewart is sick for the love of a young maiden whom he has never seen, the Earl of Mar's daughter. His brother John, either from brotherly affection or from love of adventure, makes Will happy by agreeing to conduct his courtship for him. Proceeding to the castle of the Earl of Mar, John presents himself and asks for service. Pleased with the young man's appearance, the earl engages him as his daughter's chamberlain. In this situation, John has little difficulty in going about his particular mission. On the following Sunday, as the family are returning from church, he ventures to the maiden his proposal.

" 'O speake for thyself, John Stewart,' she saies,
'A welcome man that thou shalt be.' "

But John Stewart, unlike John Alden, resisted the charming appeal, and kept true to his trust. With such glowing words did he inform her of his brother's riches and honor, his beauty and love, that she concludes, —

" ' By my faith then, John Stewart,
I can love him hartily.' "

After overcoming many difficulties, Will Stewart and the young lady elope, incur the violent displeasure of the Earl of Mar, and live in estrangement from him for a twelvemonth. Then a child is born, the parents agree to re-marry for form's sake, in the presence of the earl, and a complete reconciliation is effected, —

"And William Stewart is Earl of Marr,
And his father-in-law dwells with him indeed."

Thus ends a thoroughly human story of an ardent lover and an obdurate father. As usual, love finds a way.

Is there any literary relation between John Stewart and John Alden? between the reply "O speake for thyself, John Stewart," of the Earl of Mar's daughter, and the "Why don't you speak for yourself, John?" of Priscilla Mullens? It is obvious that they have much in common,—the two bold, brave men, loving at a distance; the two friends who agree to act as go-betweens and carry on the courtship; the two innocent, unspoiled maidens; the close identity of their replies. There is but one essential difference,—John Alden, while attempting to court Priscilla for the bashful captain, loves her himself; on the other hand, John Stewart is disinterested in the Earl of Mar's daughter, except in the fact that his brother loves her. Furthermore, Longfellow, though a lover of ballads and a frequent composer of them, fails to mention any connection between the New England tradition and the Scottish popular ballad. Of his poem he wrote Charles Sumner on July 10, 1858, "I wrote you about my new poem, "Miles Standish," founded on the well-known adventure of my maternal ancestor, John Alden. The heroine's name is Priscilla; and so you have the chief characters, and the chief incident before you,—taking it for granted that you remember the traditional anecdote (of Priscilla's reply)."

If, however, one may conjecture about the facts underlying a tradition, one may venture a possible explanation. Ballads lived in oral circulation often for generations and generations. Particularly romantic, striking, or odd anecdotes, often in ballad form, were floating everywhere. These peculiar stories invariably attached themselves to the heroes of each community. The popular heroes were magnetic centres to which these incidents gravitated and clung. It is certain that there were no more popular heroes in Colonial New England than John Alden and Miles Standish. Therefore the striking story of the ballad, circulating among the settlers fresh from the mother country, would normally have attached itself to these heroes. Whether the explanation accords with the facts or not, it is interesting thus to associate one of the finest bits of folk-lore with one of our most fascinating metrical romances.

G. B. FRANKLIN.

COLBY COLLEGE,
WATERVILLE, ME.

THE JOHN G. WHITE COLLECTION.—"The John G. White Collection of Folk-Lore, Oriental and Mediæval Literature, and Archæology," now owned by the Cleveland Public Library, comprises thirty thousand volumes and pamphlets, with additions at the rate of two thousand or three thousand pieces annually, and is available for loan to those interested, whether residents of Cleveland or not. The material is now in order, and a librarian in charge.

In the general field of folk-lore the material is large. It includes the chief magazines, such as "Mélusine," "Revue des Traditions Populaires," "La Tradition," "Ons Volksleven," "Folk-Lore," "Dania," "Archives Suisses des Traditions Populaires," "Archivio per le Tradizioni Popolari," "Volks-kunde," etc.

Local folk-lore has several thousand volumes and pamphlets, German being particularly strong. Other subjects of note are ballads (a very large collection), fables, proverbs, gipsies, saints' lives, and mediæval romances and legends. There is an excellent Faust collection, including many German and Dutch chap-books. "Tyll Eulenspiegel" and the "Seven Wise Masters," "Rübezahl" and the Norse sagas, should also be mentioned. On witchcraft there is less material, but there are some rare and early works, and pamphlets infrequently met with, especially in German. Alchemy and astrology have not been purchased to any large extent. The collection on the American Indians has developed recently. There are also, of course, books on plant and animal lore and other similar matters, and a number of chap-books and broadside ballads.

Much in the other parts of the collection will also be of interest. Oriental literature is perhaps the most notable feature, Sanscrit, Arabic, and Persian books being very numerous. In all, a hundred and forty languages from all parts of the world are represented in the collection. Some of the other features are Oriental history, especially that of India; mediæval literature, present in great abundance (except that purely linguistic material and the philological journals have not, as a rule, fallen within the scope of the collection); archaeology, chiefly Asiatic, including a long series of the publications of the Archaeological Survey of India and neighboring countries; Assyriology; Egyptology (all the principal archaeological series being available); Mexican and Maya picture-writing; Western editions of works on China and Japan; early Irish and Welsh literature, ethnology, and early travel, a number of the geographical publishing societies having been added of late. Finally, in catalogues of manuscripts in European and Oriental libraries, the White collection stands among the first three or four in the country.

While no printed lists are in existence, any desired book can be found readily, and loans will gladly be made. Applications should be made, if possible, through the library of the institution with which the applicant is connected; those not in a position to comply with this rule should state their case. The period for which books are loaned is ordinarily two weeks, with the privilege of renewal for two weeks more; but other arrangements may be made if need warrants. All communications should be addressed to the Librarian, Public Library, Cleveland, O.

ALABAMA FOLK-LORE.—At a meeting of the English Teachers' Association held at Birmingham, Ala., April 7, 1916, Professor N. I. White read a paper on the collection of folk-lore, which contained "The Yankee Soldier," Negro songs heard on a farm in Alabama, "Simon Slick," a hunting-song from Alabama, Negro hymns, and "Sistah Mary Wove Three Links of Chain." These are published in the "Official Proceedings of the Thirty-Fifth Annual Convention of the Alabama Educational Association" (Birmingham, 1916), 35 : 119-126.

THE JOURNAL OF AMERICAN FOLK-LORE.

VOL. XXX.—OCTOBER—DECEMBER, 1917.—No. CXVIII.

TOTEMIC TRACES AMONG THE INDO-CHINESE.

BY BERTHOLD LAUFER.

A RECENT article by Henri Maspero¹ affords me a welcome occasion to acquaint American students of anthropology with some data relative to certain totemic traces to be found among the Indo-Chinese stock of tribes. As these facts are not generally known or have hardly transgressed the boundaries of the sinological domain, it is hoped that they may prove of some utility to American anthropologists interested in the much-ventilated subject of totemism.

Maspero's new information is based on the communications of an individual from the so-called "Black Tai." The whole Tai population of Tonking and southern China is familiar with the usage of family names. This practice is not borrowed by them from the Chinese or Annamese, but, on the contrary, represents an indigenous custom which is reflected in the religious life of the Tai. The Black Tai believe that after death the soul of the individual is divided,—one remaining in the house, another resting in the grave, and another residing in heaven. Every family inhabits a special place in the villages of the souls, where it resides under the rule of its particular god of the dead, a Celestial Father (*Pú-then*), who bears the family name of the family under his sway. Thus there is a *Pú-then* styled Kwàng for the family Kwàng. Every Black-Tai family adheres to particular alimentary restrictions. Some of these, according to Maspero, are connected with the name by means of simple homonymy; others appear to bear no relation to the name. The family Lò-kám, for instance, which forms the aristocratic family that supplies the village and district chiefs, is forbidden to eat the flesh of the bird *tang-lo*, fruits of the tree *tang* (this word agrees in tone with the element *tang* of *tang-lo*), and fungi growing on the same tree or at its foot. The family Kà must abstain from eating the flesh of the "cock of the pagodas" (*nôk kôt-ka*), as well as the buds of a certain flower termed

¹ De quelques interdits en relation avec les noms de famille chez les Tai-Noirs (Bull. de l'Ecole française d'Extrême-Orient, 16 [1916] : 29–34).

kā. Young bamboo-sprouts (*nó lǎu*) are interdicted to the family Lǎu. The bird *me* and the fish *me* (*nôk me*, *pa me*) form the taboo of the family Mè. The members of the family Tòng must avoid eating the turtle-dove (*nôk sǎu-tong*), and must not wear on their caps a copper point (*tong*). The family Ma is not allowed to feed on the flesh of the horse (*tô ma*). The use of a fan (*vi*) is forbidden in the family Vi when rice is served during meals. While the linguistic relation of these interdictions is easily grasped, it is not apparent, however, or obscured in the following cases. The family Lèo is not allowed to eat the blackbird *nôk iêng* and the water-fowl *nôk hăk*. The family Lüong abstains from fungi growing on the trunk of a branchless tree. Or the family Kwàng does not partake of the flesh of cat, tiger, and panther. If one of these families eats any things tabooed, even unknowingly, he will lose his teeth. There is no expiatory ceremony known, and no rite is practised to raise the taboo.

In regard to the family Kwàng, to which his informant belonged, Maspero gives more particulars. This family owes its superior rank to the concept that its ancestor was the first to emanate from the primeval gourd which produced mankind; immediately after him appeared the ancestor of the Lüong. The Kwàng belong to the family of the tiger, which they name by a term of respect, "grand-father" (*pu*). The degree of relationship is not ascertained: they do not descend from a tiger, nor are the tigers descendants of a transformed ancestor of their own; but it is certain that there is some sort of affinity. For this reason cat and tiger flesh are prohibited; the cat represents a highly prized dish of the Black Tai. The members of the family are immune from attacks of the tiger, and are not allowed to attack him or to take part in a tiger-hunt. Solely as an act of self-defence may they kill him. When they note a dead tiger on their road, or when the villagers carrying a slain tiger pass their habitation, they must without delay perform a minor ceremony. Taking a small piece of white cloth and throwing it over the corpse, they signify by this act that they have entered into mourning in his honor, and that the term of mourning is over. The prayer said on this occasion is of great interest, for it reveals the inner relations of the family to the tiger and the latter's influence on their welfare and that of their progeny. It runs as follows:—

"The grandfather is dead, leaving his children and grandchildren behind. The children and grandchildren ought to wear mourning in conformity with the rites, but the children and grandchildren were not able to go into mourning; the children and grandchildren terminate their mourning for the grandfather. There you are! [The piece of white cloth is then thrown over the tiger's corpse.] Protect your children, protect your grandchildren!

Those of you who survive, make them grow, let them prosper! In their work let them succeed, in their affairs let them do well! In their journeyings may they be without accident, wherever they may be, bless them! May they never see what is wrong, and never know bad omens! Let your children and grandchildren live long, ten thousand years, a hundred thousand harvests, eternally!"

On the other hand, the affiliation with the tiger also has its drawbacks. It causes the spirits to detest the members of this family. They have to keep aloof from sacred places. The field where the district festival (*lóng tōng*) is held to commemorate the commencement of agricultural pursuits, and the spot consecrated to the spirit of the district (Fi müòng), are interdicted to them at all times. During the festivals they take part in the offerings; but they are not permitted to enter, and may attend only outside. At their village ceremonies they have to keep behind the other families, and the functions of master of ceremony occupied by the old men are closed to them. Finally the priest of the district, whose office is hereditary in the Lüòng family for all the Black-Tai regions, must not marry a woman of the Kwàng family; even his brothers fall within this rule. However, the affinity with the tiger is not transmitted by the mother, but solely by the father. Whether similar beliefs and ceremonies with reference to the taboos prevail among the other families, says Maspero, is not known to him; in the case of the family Vi it appears to him difficult to admit that the fan might play there the same rôle as the Kwàng assign to the tiger. He thinks that among all peoples of southern China and northern Indo-China the tiger, from a religious viewpoint, is an animal so different from others, that it would be unwise to conclude the existence of similar rites in other families. This caution is praiseworthy, as is also the author's reserve in drawing any conclusions from his notes. He even avoids the terms "totem" and "totemism" and any theoretical discussion. His data, needless to add, are of intense interest to anthropology, and, if occasion offers, should by all means be completed. A complete list of all these Black-Tai families should be drawn up, and their ancestral traditions should be placed on record. Meanwhile it may be useful to render accessible the available data on real or apparent totemic phenomena within the Indo-Chinese group.

Aside from the Black Tai, actual observations of totemic phenomena, as far as the Indo-Chinese are concerned, were only made among the Lolo, first by A. Henry.¹ According to this author, "Lolo surnames² always signify the name of a tree or animal, or both tree and animal;

¹ Journal Anthropological Institute, 33 (1903) : 105.

² It is not correct to speak of Lolo surnames. The Lolo, like the Tibetans, did not have family names before contact with Chinese. The Sinicized Lolo adopted Chinese surnames.

and these are considered as the ancestors of the family bearing the name. This name is often archaic. Thus the surname Bu-luh-beh is explained as follows: *Bu-luh* is said to be an ancient name for the citron, which is now known as *sa-lu*.¹ The common way of asking a person what his surname is, is to inquire, 'What is it you do not touch?' and a person of the surname just mentioned would reply, 'We do not touch the *sa-lu*, or citron.' People cannot eat or touch in any way the plant or animal, or both, which enters into their surname. The plant or animal is not, however, worshipped in any way." The Lolo are a widely extended group of tribes, and those studied by Henry are those of Se-mao and Meng-tse in Yün-nan.

The term "totemism" with reference to the Lolo was then actually employed by Bonifacy,² who believed that certain animal legends, traces of exogamy, and certain taboos, might be considered as survivals of a very ancient totemic organization, but that the proofs are lacking. In my opinion, the data offered by the author reveal no survivals allowing of any conclusion as to former totemism. If, for instance, the newly-weds among the Lolo are not allowed to cut bamboo or to eat the young bamboo-sprouts, this is easily explained from the legend of the first couple who performed their marriage under a bamboo that made speech to them. Bonifacy's material on the Lolo, especially as to social and religious life, belongs to the best we have.

In the "Notes ethnographiques sur les tribus de Kouy-tcheou" (Kuei-chou), by A. Schotter,³ which must be taken with great reserve, we meet a heading "Totémisme chez les He-miao" (Hei Miao), but the notes appearing under this catch-word are disappointing. The author learned that a certain family of the tribe, Pan, abstains from beef, and received as explanation thereof the following story. One of the ancestors of the Pan was much taken by the charms of a young girl of the family Tien of the same tribe, whose hand was refused him nine times. Finally the condition was imposed on him that he should sacrifice an ox, but not partake of its flesh. The Pan family went beyond this request, and all its descendants avoid the meat of any sacrificed ox. Another piece of evidence: the Tien do not eat dog-flesh. A young mother died, leaving a small girl about to die for lack of milk. She was suckled by a bitch, and, out of gratitude to her nurse, never touched canine flesh, cursing those of her descendants who would not imitate her example. It is obvious that these two cases are simple taboos, the legends being invented in order to explain

¹This word is related to Nyi Lolo *č'u-se-ma* and Tibetan *ts'a-lum-pa* (see T'oung Pao, 17 [1916] : 45).

²Bull. de l'Ecole française, 8 (1908) : 550.

³Anthropos, 6 (1911) : 321.

them, and bear no relation to totemism. Finally also N. Matsokin,¹ with reference to Schotter and some other sources, has spoken about totemism among the Lolo and Miao.² It is notable that the two men who were best familiar with the life of the Lolo — Vial and Liétard, two Catholic missionaries — have nothing to report that might be interpreted as totemism. At all events, if totemism ever existed among the Lolo, only scant survivals of it have remained. The independent Lolo, who are not yet explored, may offer better guaranties in contributing to this problem.

I now proceed to place before the reader in literal translation some ancient Chinese records that speak for themselves, and that have the advantage of not being biased by any modern totemic theory. The numerous aboriginal tribes inhabiting the territory of southern and southwestern China are designated by the Chinese by the generic term "Man" or "Nan Man" ("southern Man"). The following legend is told in the Han Annals concerning the origin of the Man.³

"In times of old, Kao-sin Shi⁴ suffered from the robberies of the K'üan Jung.⁵ The Emperor, being grieved at their raids and outrages, attempted to smite them by open attack, but failed to destroy them. Thereupon he issued a proclamation throughout the empire: 'Whoever shall be able to capture the head of General Wu, the commander of the K'üan Jung, will be offered a reward of twenty thousand ounces of gold, a township comprising ten thousand families, and my youngest daughter as wife.' At that time the Emperor had raised a dog whose hair was of five colors [that is, manicolored], and whose name was P'an-hu.⁶ After the issue of

¹ Materinskaya filiatsiya v vostočnoi i tsentralnoi Asii (The Matriarchate in Eastern and Central Asia), pt. 2 : 94-96 (Vladivostok, 1911).

² Several conclusions of this author are inadmissible, owing to his blind faith in Schotter's uncritical data. He accepts from him the statement that "the antique form of the Chinese character for Miao represented a cat's head and signified a cat." Hence in Matsokin's mind the cat becomes a totem of the Miao. This is a sad illusion. The tribal name Miao is a native Miao word, and its significance cannot be interpreted from any arbitrary manner in which the Chinese please to convey this word to their writing. In fact, neither the word nor the Chinese character with which it is written has anything to do with the cat, which is *mao*, but not *miao*, in Chinese; and, even if the Chinese should etymologize the name in the sense of "cat," the conclusion as to a cat-totem among the Miao would be an utter failure. Nor is it correct, as asserted by Matsokin, that the eagle is a totem of the Miao.

³ Hou Han shu, Ch. 116, p. 1.

⁴ One of the early legendary emperors of China, alleged to have reigned about 2436 B.C.

⁵ That is, "Dog Jung." "Jung" was a generic term for barbarous tribes in the west of China.

⁶ The characters representing this name have the meaning "tray" or "plate" and "gourd." In explanation of this name, the Wei Iio, written by Yü Huan in the third century A.D., has this anecdote: "At the time of Kao-sin Shi there was an old woman living in a house belonging to the Emperor. She contracted a disease of the ear, and, when the object causing the complaint was removed, it turned out to be as large as a silkworm-

this order, P'an-hu appeared at the gate of the palace, holding a man's head in his jaws. The officials were surprised, and examined the case. In fact, it was the head of General Wu. The Emperor was greatly pleased, but considered that P'an-hu could not be married to a woman or be invested with a dignity. He deliberated, as he was anxious to show his gratitude, but did not know what was fitting to do. The Emperor's daughter heard thereof, and held that the pledge which the Emperor had made by the proclamation of his order should not be broken. She urged him to keep his word; and the Emperor, seeing no other expedient, united the woman with P'an-hu. P'an-hu took her, set her on his back, and ran away into the southern mountains, where he stopped in a stone house situated over a precipice inaccessible to the footsteps of man.¹ Thereupon the woman cast off her royal dress, tied her hair into a *p'u-kien* knot, and put on *tu-li* clothes.² The Emperor was grieved, and longed for her. He sent messengers out to make a search for his daughter. Suddenly arose wind, rain, thunder, and darkness, so that the messengers were unable to proceed. After the lapse of three years she gave birth to twelve children, — six boys and six girls. After P'an-hu had died, the six boys married the six girls. They used the bark of trees for weaving, and dyed this stuff by means of plant-seeds. They were fond of manicolored clothes, and cut them out in the form of a tail. Their mother subsequently returned home and told the story to her father. The Emperor thereupon sent messengers to bring all the children. Their clothes were striped like orchids, and their speech sounded like *chu-li*.³ As they were fond of roaming over hills and ravines, but did not care for level country, the Emperor, in conformity with this trend of mind, assigned to them renowned mountains and extensive marshes. Subsequently they increased and ramified, and were called Man Barbarians. Outwardly they appeared like simple folk, but inwardly they were clever."

cocoon. The woman placed it in a gourd, which she covered with a tray. In a moment it was transformed into a manicolored dog, which hence received the name P'an-hu."
Compare also Chavannes, T'oung Pao, 6 (1905) : 521. This is etymological play made after the event, and is without relation to the original form of the legend. In all probability, P'an-hu is a word derived from a language of the Man, with a quite different meaning. The ancient pronunciation of the word was *Ban-ku, and *ku* is a Man word meaning "dog." The term will be treated in detail in a forthcoming study of the writer on the languages of the Man.

¹ The Commentary adds the following. This place is identical with what at present is called Mount Wu in the district of Lu-k'i in Chi'en chou (in Hu-nan Province). According to the Wu ling ki, by Huang Min, this mountain is about ten thousand *li* high [Chinese determine the height of mountains by measuring the length of the road leading from the foot to the summit]. Half way on the mountain there is the stone house of P'an-hu, which can hold ten thousand people. Within there is his lair, where his footprints are still left. At present, in front of the caves of Mount Ngan, are to be found ancient remains of stone sheep and other stone animals, which are indeed very curious. Also many rock caves as spacious as a three-roomed house may be seen there. The Yao hold that these stones resemble the shape of a dog. According to The Traditions of the Customs of the Man (Man su liang chuan), they represent the image of P'an-hu.

² This means that she adopted the hair-dressing and costume of the indigenous Man tribes. The commentary admits that the two terms *p'u-kien* and *tu-li* are unexplained; they doubtless represent words derived from a language of the Man.

³ The commentator remarks that *chu-li* is the sound of the speech of the Man barbarians. The meaning is that their speech was crude and uncultivated.

This tradition makes a dog the ancestor of the Man; and his descendants cut their clothes out in the form of a dog's tail, their coat-of-arms. The relationship of the Man to the Chinese is emphasized; their languages, in fact, are closely allied. They are characterized as hunters in the mountains and marshes, where they have fields cultivated by very primitive methods, while the plains are reserved for the agriculture of the colonizing Chinese. The modern Man have preserved this tradition with some variants. Some tribes still abstain from the flesh of the dog. Among the Man Tien, who style themselves "Kim Mien" (Mien = Chinese Man, that is, "man"), they have images representing the creator Pien-Kan seated on a throne and holding a flower in his hand; beneath him is shown a dog being carried on a palanquin by two men. A man-dog appears in their decorative art. The Man Kao-lan still profess to have descended from the ancestor-dog P'an-hu. They state that the lozenges embroidered on the shoulders of their women's dress indicate the spot where the paws of the ancestor rested when he cohabited with the princess.¹ The chiefs of the Yao retained P'an as their name: thus there was a Yao chief P'an Kuei in the beginning of the fifteenth century.² They also sacrificed to P'an-hu at New-Year offerings of meat, rice, and wine. There is a peculiar tribe of several hundred families living fifteen miles east of Fu-chou, in Fu-kien, called Sia. They are said to be descendants of a dog-headed ancestor, styled Go Sing Da, whose image is worshipped in the ancestral hall on the fifteenth of the eighth month and on New-Year's Day. After this it is kept locked up, as they are ashamed to let others see it.³

One of the powerful kingdoms of the Southwestern Man at the time of the Later Han dynasty (A.D. 25–220) was called Ye-lang, bordering in the east on Kiao-chi (Tonking). The Chinese have preserved to us the following ancient tradition with reference to the origin of royal power among this people.

"In the beginning, a woman was bathing in the T'un River, when a large bamboo consisting of three joints came floating along and entered between the woman's legs. She pushed it, but it did not move. She heard an infant's voice inside, took the bamboo up, and, returning home, split it. She found in it a male child, and reared him till he had grown up. He developed warlike abilities and established himself as Marquis of Ye-lang, assuming the family name Chu [that is, Bamboo]."⁴

The foundation of the kingdom of Nan-chao in Yün-nan, the

¹ E. Lunet de Lajonquière, *Ethnographie du Tonkin septentrional*, pp. 210, 252, 253, 272, 280.

² G. Devéria, *La Frontière sino-annamite*, p. 90.

³ F. Ohlinger, *Chinese Recorder*, 17 (1886) : 265, 266.

⁴ *Hou Han shu* (*Annals of the Later Han Dynasty*), Ch. 116, p. 6 b; *Hua yang kuo chi*, Ch. 4, p. 1 b.

populace of which belonged to the T'ai family, is thus narrated in the Han Annals:¹ —

"The ancestor of the Ngai (or Ai-)Lao barbarians was a woman, Sha-yi by name, who dwelt on the Lao mountain.² Once when she was engaged in catching fish, she came in contact with a drifting piece of wood, which caused her a feeling as if she had conceived. Accordingly she became pregnant, and, after the lapse of ten months, gave birth to ten sons. Subsequently the drifting log was transformed into a dragon, who appeared on the surface of the water. All of a sudden Sha-yi heard the dragon speak thus: 'Those sons begotten by me, where are they now?' Nine of the sons became frightened at sight of the dragon and fled. Solely the youngest child, who was unable to run away, set himself on the back of the dragon, so that the dragon could lick him. In the mother's native [literally, 'bird'] language, 'back' is termed *kiu*, 'to sit' is called *lung*:³ hence the name 'Kiu Lung' was conferred on the child. When he had grown up, his elder brothers inferred from Kiu Lung's strength that he had been licked by his father, and, on account of his cleverness, proceeded to elect him king. Afterwards there was a couple living at the foot of Mount Lao. Ten daughters were born to them. These were taken as wives by Kiu Lung and his brothers. At a later time, when they had gradually increased in number, all the tribesmen cut and painted [that is, tattooed] their bodies with designs representing a dragon, and wore coats with tails. After Kiu Lung's death, several generations succeeded to him. Eventually the tribe was divided under the rule of petty kings, and habitually dwelt in places scattered in the ravines and valleys far beyond the boundaries of China. While, intercepted by mountains and rivers, the populace strongly increased, it had never held any intercourse with China."

The term "Dragon-Tails" (*lung wei*) was still applied to the later dynasty Nan-chao. The dragon-tail is an analogon to the dog-tail of the Nan Man.

In 1635 a Chinese, Kuang Lu, who had been in the service of a female chieftain of the Miao, published a small book under the title "Ch'i ya," which belongs to the most interesting and instructive documents that we have on the Miao. This author (Ch. 1, p. 17 b) mentions a tribe under the name "Tan," who lived on river-boats, subsisting on fish, without engaging in agriculture and intermarrying with other people. They called themselves "dragon-tribe" (*lung chung*) or "men of the dragon-god" (*lung shen jen*). They painted a

¹ Hou Han shu, Ch. 116, p. 7 b.

² A native tradition is more explicit on the origin of Sha-yi. She was the wife of Mong Kia Tu, who was the fifth son of Ti Mong Tsü, son of Piao Tsü Ti, who is identified with King Açoka of Magadha. One day when Mong Kia Tu was fishing in Lake Yi-lo, south of the city of Yung-ch'ang, he was drowned, whereupon Sha-yi came to this place to weep (see E. Rocher, T'oung Pao, 10 [1899]: 12; Devéria, La Frontière sino-annamite, p. 118; C. Sainson, Histoire du Nan-tchao, p. 25).

³ Modern Chinese *kiu* was in Old Chinese **gu*, and *gu* is a typical Indo-Chinese word for "back" (see T'oung Pao, 17 [1916]: 52). *Lang* or *lung* in Siamese means "to sit." The compound signifies "sitting on the back" (namely, of the dragon).

snake on their temples for purposes of worship, and the records of population they styled "dragon-doors" (*lung hu*).¹ The remains of the Tan are still to be found in the floating river-population of Canton.²

The Western K'iang (Si K'iang) were a large group of nomadic tribes, the present province of Kan-su forming the centre of their habitat, who must be regarded as the forefathers of the Tibetans. A brief notice on their social organization is preserved in the Han Annals.³

"There was no fixed distinction of families and clans: the designations of tribes were derived from the personal name of the father or from the family name of the mother. After the twelfth generation, marriages were permitted in the same clan. On the father's death, the son married his step-mother.⁴ When an elder brother died, a new marriage was arranged for his widow; so that there were no widows in their country. Their tribal divisions were numerous, but they did not have any institution like princes and officials. They did not take regard of elders, but it was the strongest man who was elected chief by the tribes. When he weakened, he was relegated to the common people; and then they vied with one another in a contest of strength to find out who was the bravest."

A division of the K'iang bore the name Wu-yi Yüan-kien. The designation Wu-yi (*Mu-yit) is explained by a gloss to mean "slaves," as they were held in serfdom by the Duke Li of Ts'in in the fifth century B.C. Subsequently they were split into several tribes, each with a special appellation. One of these was called the "Yak (*li-niu*) Tribe;" these were the K'iang of Yüe-si. The K'iang of Kuang-han styled themselves "White-Horse (*pai ma*) Tribe;" those of Wu-tu had the name "Wolf (*ts'an lang*) Tribe."⁵ The annalist then continues, —

"Jen and his younger brother Wu alone remained in Huang-chung [in the present prefecture of Si-ning in Kan-su], and took many wives. Jen had nine sons, who formed nine tribes. Wu had seventeen sons, who formed seventeen tribes. The rising power of the K'iang began from this time."

Yü Huan, in his "Wei lio," written in the third century A.D., enumerates the following three clans of the K'iang, — the Ts'ung-ts'e⁶

¹ The Chinese count the number of families by doors.

² See Notes and Queries on China and Japan, I : 15, 28, 107.

³ Hou Han shu, Ch. 117, p. 1.

⁴ The same custom is related by the Chinese in regard to the ancient Hiung-nu (Huns) and T'u-küe (Turks). It means, of course, that it was bound up by the law of inheritance of these peoples, and that the son fell heir to his father's entire property, inclusive of his women, slaves, etc. See also G. Soulié (Bull. de l'Ecole française, 8 [1908] : 362, note 2).

⁵ Hou Han shu, Ch. 117, p. 3. The term *ts'an* seems to refer to a particular species of wolf, but its meaning is not explained. This account relates to the fourth century B.C.

⁶ The compound consists of two plant-names, — *ts'ung* referring to garlic (see T'oung Pao, 17 [1916] : 96), and *ts'e*, to a plant yielding a red dye (*Lithospermum officinale*). It is

(Garlic) K'iang, the Pai-ma (White Horse) K'iang, and the Huang-niu (Yellow Ox) K'iang, — adding that each of these tribes has its chiefs, and that among the last-named the women give birth to a child after six months.¹ The same author speaks of another group of tribes, called "Ti," the descendants of the Si Jung, and related to the K'iang in language and customs. Some divisions of this people were termed by the Chinese "Green and White Ti," from the color of their costume; but another clan styled itself "Ti Jan," the latter word designating a reptile under which it was classed.²

From a passage in the Annals of the Sui Dynasty,³ we note that a clan of the K'iang, scattered in the country Fu (2000 *li* northwest of Se-ch'u'an), was named "Pai Kou" (White Dog).

In the age of the Sui dynasty (A.D. 590–617) a tribal group of the K'iang became known to the Chinese under the name "Tang-hiang," the element Tang appearing as Tangud or Tangut (*-ud* being a Mongol termination of the plural), the Turkish and Mongol designation of the Tibetans. To the Tang-hiang belonged the Tang-ch'ang and Pai-lang (White Wolves), who conferred on themselves the name "Monkey Tribe" (Mi-hou Chung).⁴ In fact, the monkey belonged to the sacred animals of the ancient Tibetans, and was sacrificed with sheep and dogs once a year, when the officers assembled for the ceremony of the minor oath of fealty.⁵ In their own traditions the Tibetans have preserved at great length the story of how they descended from the alliance of a monkey with a female giant (Rākshasi).⁶ But there is no evidence that the monkey ever was the totem of a Tibetan clan, or that a Tibetan clan named itself for the monkey; the latter, however, as shown by the Chinese account of the Tang-hiang, may have been the case in ancient times.

In regard to the Chinese, the existence of totemism is denied by some authors, while others are inclined to uphold it.⁷ Neither the one nor the other can be asserted in our present state of knowledge. We must not forget, of course, that Confucius, who made the Chinese what a more probable, however, that *ts'ung-ts'e* relates solely to a single species, presumably to a wild *Allium*.

¹ Chavannes, T'oung Pao, 6 (1905) : 528.

² *Ibid.*, pp. 521–522.

³ Sui shu, Ch. 83, p. 8 b.

⁴ *Ibid.*, p. 2 b.

⁵ Kiu T'ang shu, Ch. 196 A, p. 1.

⁶ See, for instance, Rockhill, Land of the Lamas, pp. 355–361. For a complete bibliography of the subject, see Laufer (T'oung Pao, 2 [1901] : 27–28).

⁷ A. Conrady, "China" (in Pflugk-Harttung's Weltgeschichte, p. 491). The evidence merely rests on the interpretation of names. Conrady's popular history of China is modelled on Lamprechtian ideas of evolution, which are interpreted, and partially in a very forced way, into the given material. This method is not to be taken seriously; the critical anthropologist will understand without comment.

French writer aptly styled *affreusement bourgeois*, has spoiled China completely for the ethnologist. Certainly the Chinese never were those angels of virtue that we are prone to make them out in reading the tenets of their moral creed. Morals look well on paper always and everywhere. There was a prehistoric age when also the Chinese, like their congeners the T'ai, Miao, and Tibetans, did not pose as the champions of morality, but behaved like real and natural men. This has been very clearly shown in a most interesting study by M. Granet.¹ While no positive data are as yet available, from which conclusions as to a former totemic organization could be drawn, there are some indications which may be suggestive. Unfortunately the development of social organization in China has never been investigated by modern scientific methods.

The number of family names derived from words designating plants and animals is comparatively large. Following is an alphabetical list of the more common ones: —

FAMILY NAMES BASED ON PLANTS.

CH'I, white jasmine (<i>Jasminum sambac</i>).	LIAO, <i>Polygonum</i> .
CHU, bamboo.	LIU, willow (<i>Salix babylonica</i>).
CH'U, hay, straw.	LU, a reed (<i>Phragmites</i>).
HING, apricot.	MA, hemp.
HU, gourd, calabash.	MAI, wheat.
HUA, flower.	MANG, a grass (<i>Erianthus japonicus</i>).
HUAI, <i>Sophora japonica</i> .	MAO, reeds, rush.
HUAN, <i>Sapindus mukorossi</i> .	MEI, plum (<i>Prunus mume</i>).
JANG, stalk of grain.	MI, hulled rice.
JUI, small budding plants.	MOU, barley.
JUNG-KÜAN, family of the <i>Hibiscus</i> .	MU, tree.
KI, thistles.	NGAI, <i>Artemisia vulgaris</i> .
KI, several species of <i>Rhamnus</i> and <i>Zizyphus</i> .	Po, thickly growing vegetation.
KEN, root.	Po, arbor-vitæ (<i>Thuja orientalis</i>).
KU, cereals.	SANG, mulberry-tree.
KUA-T'EN, gourd-field.	SING, a marshy plant.
K'UAI, a rush (<i>Scirpus cyperinus</i>).	SU, grain.
KUEI, cinnamon-tree (<i>Cinnamomum cassia</i>).	T'AN, <i>Dalbergia hupeana</i> .
K'UEI, <i>Amarantus</i> .	T'ANG, <i>Pyrus</i> .
KÜ, chrysanthemum.	T'AO, peach.
KUO, fruit.	T'AO, rice.
LAI, goosefoot (<i>Chenopodium album</i>).	TI, <i>Prunus japonica</i> .
Li, plum (<i>Prunus triloba</i>).	TOU, beans.
Li, lichee (<i>Nephelium litchi</i>).	TSAO, various aquatic plants.
Li, chestnut (<i>Castanea vulgaris</i>).	TSAO, jujube (<i>Zizyphus vulgaris</i>).
	TSE, <i>Cudrania triloba</i> .
	TSI, paniced millet.

¹ "Coutumes matrimoniales de la Chine antique" (T'oung Pao, 13 [1912] : 517-558).

- TS'UNG, a conifer.
 T'UNG, *Paulownia imperialis*.
 TS'E, calthrop (*Tribulus terrestris*). WEI, grass.
 YANG, poplar.
 YÜ, elm (*Ulmus campestris*).

FAMILY NAMES BASED ON ANIMALS.

CHI, leech.	NGO, moth.
CHI, ringed pheasant.	NIU, ox.
CH'I, worm.	PAI-MA, white horse.
CHUI, piebald horse.	PAO, dried fish.
CH'UNG, general term for reptiles and insects.	PAO, panther.
FANG, bream.	PAO-P'I, panther's skin.
FU, wild duck.	PEI, cowrie-shell.
FUNG, male phœnix.	PIAO, tiger-cat; stripes of a tiger.
HIAO, owl.	PIE, fresh-water turtle (<i>Trionyx sinensis</i>).
HIUNG, bear.	SE, team of four horses.
HO, crane.	SHE, serpent.
HU, fox.	SIA, chrysalis of a mantis.
HU, tiger.	TAIO, sable.
HUI, venomous snake.	TS'ING-NIU, dark ox.
JAN, boa.	TS'ING-WU, dark raven.
KI, fowl, chicken.	TSOU, small fishes, minnows.
K'I, piebald horse.	TSOU, a fabulous beast.
K'IN, birds in general.	TSÜ, fish-hawk, osprey.
KOU, dog.	TS'UI, bird-down.
KU, heron.	TS'UI, kingfisher.
KÜ, colt of a horse.	T'UN, sucking-pig.
LANG, wolf.	WU, raven.
LIN, fish-scales.	YANG, sheep.
LO, white horse with black mane.	YANG-SHE, sheep-tongue.
LU, stag.	YEN, swallow.
LUNG, dragon.	YEN, wild goose.
MA, horse.	YU, polecat.
MONG, tree-frog.	YÜ, fish.

It should be understood, of course, that it is by no means implied that the foregoing names had a totemic origin. This remains to be investigated by tracing in detail the history of these families bearing such names. In some cases it is certain that such names are not connected with a totem, but have a quite different origin. For instance, a man in the sixth century B.C. bore the family name Chuan, a word designating a large fish found in the Tung-t'ing lake. He killed Wang Liao, prince of Wu, with a poisoned dagger which was concealed in the belly of this fish served to him at dinner. This story plainly accounts for the origin of the family name. The list of these plant and animal family names, however, is interesting in itself, and, it is hoped, may prove a stimulus to serious investigation.

KASKA TALES.¹

BY JAMES A. TEIT.

CONTENTS.

PAGE	PAGE		
Preface	427	13. The Sisters who married Stars	457
1. Story of Beaver	429	14. The Man who cohabited with his Sister	459
2. Origin of the Earth	441	15. Story of the Water-Man	460
3. The Great Flood	442	16. The Deceitful Wife	461
4. Origin of Fire, and Origin of Death	443	17. The Owl-Woman	462
5. Raven, or Big-Crow	444	18. The Dog-Man and Dog- Children	463
6. Big-Man (Déné Tco')	444	19. Story of Lynx-Man	464
7. The Brothers, Big-Man, and the Giants	445	20. The Fog-Man	465
8. The Giants and the Boys	448	21. Rabbit-Man (Ga.'tcoze')	467
9. Bladder-Head Boy; or, The Monster that ate People.	450	22. Wolverene	469
10. The Kaska Man who made Whales	451	23. Wolverene and his Wives	470
11. War with the Swan People	453	24. Wolverene and Wolf	471
12. The Deserted Woman	455	25. Story of the Baby stolen by Wolverene	471

PREFACE.

THE following collection of tales or traditions is from the Kaska of the northern interior of British Columbia. The Kaska and Tahltan are closely related tribes of the Nahani division of the Athapascan stock, and occupy territories adjacent to each other. The Tahltan inhabit the whole region of the upper Stikine River, and extend easterly to Dease Lake and River, where they meet the Kaska, who claim the country from there down to the Liard. The Tahltan are thus chiefly on the Pacific drainage slope, and the Kaska altogether on the Arctic slope. Owing to their location, the Tahltan have an abundance of salmon in their country, while the Kaska have none. Both tribes live

¹ The present collection of Kaska tales, together with another one of Tahltan tales, was collected by Mr. J. A. Teit in the seasons of 1912 and 1915 in the region of Stikine River, British Columbia. These two seasons of field-work were devoted to a general ethnological investigation of the Tahltan and Kaska Indians, under the auspices of the Geological Survey of Canada. The present publication embraces the mythological results of the trips. Other aspects of the ethnology collected by Mr. Teit will be published by the Geological Survey from time to time in the form of special monographs. To facilitate the appearance of Mr. Teit's Tahltan and Kaska tales, the Geological Survey of Canada has authorized its Division of Anthropology to intrust their publication to the American Folk-Lore Society.—E. SAPIR, Head of Division of Anthropology, Geological Survey of Canada.

chiefly by hunting and trapping, but the Kaska depend more on the chase than do the Tahltan. Large game-animals are abundant, consisting of moose, caribou, sheep, goat, and bear. Marmots are plentiful in certain parts, and buffalo are said to have been fairly numerous at one time in the more eastern sections of the country.

The Kaska are entirely surrounded by Athapascan tribes, while the Tahltan are neighbors of tribes of two other stocks; viz., the Tlingit to the northwest and west, and the Niska and Kitksan tribes of the Tsimshian stock to the southwest. To the south the Sikani, Carrier, and Chilcotin tribes of the Athapascan stock separate the Tahltan and Kaska from the Shuswap and Lillooet, the nearest tribes of the interior Salish. Owing largely to their position, the Tahltan had a great deal of intercourse with the Tlingit, much more than with any other people. Intercourse and trading were chiefly by way of Stikine River. Trade was in the hands of the Tlingit of Wrangell and vicinity, who annually transported goods by canoe up the river to the head of canoe navigation, a little above Telegraph Creek and close to the headquarters of the Tahltan. The people of the latter tribe acted as middlemen in passing coast products inland, and inland products coastward. The main trade-route between the far east (the Mackenzie valley and the plains) and the Pacific coast in this part of British Columbia lay through the Tahltan and Kaska territory, and there is evidence of a number of cultural features having penetrated a long distance in both directions along that route. Here, as in other parts of the west, the main trade-routes lay as nearly east and west as the physical features of the country allowed; while other routes running north and south within the interior were unimportant, notwithstanding the fact that the nature of the country generally was favorable for travel and intercourse.

It may be expected that dissemination of tales has occurred chiefly along the main trade-routes, where intercourse between the tribes was most frequent and closest. Hence throughout the interior, dissemination of tales has followed east and west lines rather than north and south. As the same conditions as to routes prevailed in the southern interior as in the northern, it seems probable that a number of the incidents in tales of the Tahltan and Kaska which correspond with those in tales of the interior Salish have not passed directly from Athapascan to Salish tribes, or *vice versa*, but have reached both from the same eastern and western sources,—chiefly, it seems, the latter. The Tahltan assert that in the old trading-rendezvous on the upper Stikine, members of the two tribes associated there for weeks together, and that one of the features of meeting was story-telling. Tahltan *raconteurs* told their stories one day, and Tlingit told theirs the following day. Sometimes they thus told stories turn about for

weeks. Occasionally the tribes competed in story-telling to see which had the most stories. As a result, it came to be acknowledged that the Tlingit had considerably more stories than the Tahltan. In this way, it is said, the Tahltan learned Tlingit stories, and *vice versa*.

It is therefore not surprising to find many elements of Tlingit origin in Tahltan tales. It seems that most stories of the Raven cycle, and many other tales, have been borrowed almost in their entirety. On the other hand, the Kaska tales show much less indication of Tlingit influence, and probably a little more of influence from the east. On the whole, they are probably more purely Athapascan. The importance of the chase (especially hunting of caribou) is reflected in the tales of both tribes. Fishing is not prominent, excepting in tales borrowed from the Tlingit. Root-digging and berrying, features often referred to in Salish tales, are almost entirely absent. Tales of European origin appear to be altogether unknown. I inquired for such tales as those of Petit Jean, John the Bear, and others, but without result. About one hundred and fifty themes, episodes, and incidents occurring in tales of the interior Salish (chiefly Shuswap), regarding which I made inquiry, I failed to obtain among the Tahltan, and there are also many others that are absent.

All the Tahltan tales, with the exception of six, were collected during the course of my work among the tribe in 1912. Almost all of them were obtained from Tuu:ts ("strong rocks"), also known as "Dandy Jim," of the Nahlin clan of the Raven phratry of the Tahltan. He was selected by the tribe as the best-qualified person to give me information on their general ethnology, mythology, and so on. The other six tales were obtained at Telegraph Creek in 1915 from Jim and others. The Kaska tales were collected at the foot of Dease Lake in 1915, my informants being Tsoneke'l, also known as Albert Dease, and his wife Nettie Mejade'sse, both members of the Kaska tribe. In every case I collected all the tales my informants knew.

Historic traditions, such as tales of war-expeditions and migrations, are not included in the present collection. I have included a number of variants of incidents in the text. I have added some explanatory notes where these seemed to be required. The comparative notes, excepting those referring to the interior Salish, Chilcotin, and some of the Tsetsa'ut notes, were added by the Editor of the Journal.

I. STORY OF BEAVER.

A long time ago, when all the animals were people, Beaver was a great transformer. He travelled along a wide trail that was much used. Along the trail were many monsters that preyed on people. He came to a place where people always disappeared. Wolverene killed them. His house was at the foot of a glacier, between two

rocky bluffs. The glacier was very slippery, and people crossing it slid down to the bottom, where they were transfixed on a spear placed there by Wolverene. As soon as something touched the spear, Wolverene knew it, and came out at once. If they were dead, he carried the bodies home; if they were only wounded, he killed them. His house was full of peoples' bones. Beaver went down this slide, and, cutting his lips with the spear so that they bled, pretended to be dead. Wolverene knew something had been caught, and came out smiling and very happy. When he saw Beaver, he said, "What a large beaver!" Then he laughed, and said, "I have caught this clever man." He carried the body home and put it down in his house. He had four flensing-knives. He used one after another, but they would not cut Beaver's skin. Then he searched for the fourth knife. Beaver knew that this knife would cut him, so he opened his eyes to see where he might find a stick. One of Wolverene's children noticed him, and called out, "Father, the Beaver has opened his eyes!" Wolverene answered, "You are mistaken. How can a dead man open his eyes?" Beaver jumped up and seized a stick, with which he broke Wolverene's arms and legs. He killed him, and put his body before the fire to roast. He also killed all Wolverene's children, and treated their bodies likewise.¹

Beaver went on, and came to a bluff overlooking a deep creek. He heard a dog barking below the cliff. He listened, and approached cautiously. Presently he saw a man on the top of the cliff, and went to him. This was Sheep-Man, who killed people by pushing them over the cliff. His wife attracted them by barking like a dog, and any who were not killed outright by the fall were clubbed by her at the bottom of the cliff. When Beaver reached Sheep-Man, the latter said, "Look at the sheep down below!" Beaver said, "You look first, you saw them first." They quarrelled as to who should look over the brink first. At last Sheep-Man looked, and Beaver at once pushed him over. He was killed by the fall.² When Sheep-Man's wife heard the thud of something falling at the base of the cliff, she ran out quickly, and began to club the man before she noticed that it was her own husband. She then looked up and saw Beaver, who threw a rock at her head and killed her. *This is why the head of the mountain-sheep is so small between the horns; and the tongues of sheep are black because they once ate men.*

Beaver travelled on, and came to a large camp of Sheep people. The women were good, and called to him, "Why do you come this way?" He answered, "I am looking for friends who have passed

¹ Bellacoola (Boas, JE 1 : 86, Sagen 250), Eskimo (Boas, BAM 15 : 176), Loucheux (Camsell-Barbeau, JAFL 28 : 255), Tsetsa'ut (Boas, JAFL 10 : 46).

² Chilcotin (Farrand, JE 2 : 26), Pend d'Oreille (Teit, MAFLS 11 : 116), Sahaptin (Farrand-Mayer, MAFLS 11 : 152); see also RBAE 31 : 803.

along this trail." The Sheep men followed him, and he ran among bluffs and rocks. It became dark; but they pursued him, just the same, by scenting him. He went down a steep place, and the Sheep did not know exactly which way he had gone. There his trail was a sheer cliff. They called out, "How did you get down?" and Beaver directed them to the sheer cliff. The Sheep then all ran over the cliff and were killed.¹

In the morning an old woman and girl arrived there. The woman proposed to marry Beaver, and had told the girl that when she slept with him, she (the girl) must club Beaver while he was asleep. Beaver refused the request of the women, and killed them both.

Beaver proceeded on his journey, and, after crossing a mountain, sat down on the trail. He saw a man coming, carrying a stick with a hook at the end. This was Marten-Man, who killed people (by hooking them between the legs). Beaver placed a piece of sheep's flesh between his legs and sat still. Marten asked many questions of Beaver. They conversed together and told stories to each other. Meanwhile Marten pushed his stick underneath the snow and hooked the meat. Beaver ran away, and Marten chased him. As he ran, Beaver dropped pieces of sheep's fat. Marten could not catch him, and turned back to his camp. He said to his wife, "I have lost some very fat game. The fat kept dropping from him as he ran. We will shift camp, and I will track him." Next morning Marten tracked Beaver, and his wife and children followed behind. Beaver lay in wait for Marten, and killed him. He cut off one arm, and covered the rest of the body with snow. Then, making a camp, he scattered pieces of sheep's fat about, and put Marten's arm on a hook to roast. He had just hidden himself when Marten's family appeared. The children were delighted, saying, "Father has killed some fat game. See the camp, and the arm roasting, and the pieces of fat scattered about!" They ran around on their snowshoes, laughing, and gathering up the pieces of fat. When Beaver appeared, the eldest boy was going to shoot him with an arrow; but Beaver called out, "Don't! I am going to marry your sister." His mother took hold of his arm, and said, "Don't shoot! He will be your sister's husband." Beaver said, "I will make a big fire, so that the meat will roast quickly." They did not know that it was Marten's arm. Beaver brought in some wood covered with snow and put it on the fire, which now became smoky and nearly went out. He asked the mother and children to get down on their hands and knees and blow on the fire. When they did so, Beaver clubbed them, and killed them all excepting the youngest child, who ran away and climbed a tree. Beaver could not catch him,

¹ See Kutenai (Boas, BBAE 59 : 269, and notes 311 [Blackfoot, Shoshoni, Tsetsa'ut, Uinta Ute]).

so he transformed him into the animal marten, saying, "Henceforth you shall be an ordinary marten, and shall eat rabbits and mice. You shall never again eat men."

Beaver continued his journey along the trail.¹ When near a small, round lake, he saw that a giant was following him. He went around the lake, and the giant chased him. Beaver ran round and round the lake, the giant behind him. The latter could not catch him, and began to slacken his pace. He said to Beaver, "How can I catch you?" Beaver answered, "Make ready everything required for frying and cooking my meat, then make a snare, set it, and catch me." The giant did as advised. Beaver put a large tree-stump in the snare and hid in the brush. The giant felt something in his snare, and began to pull on the line. It was very heavy, and he gave a mighty tug. The stump gave way, and, flying up, struck him on the forehead. The wound bled much, and the giant licked and swallowed the blood as it ran down his face. He was very tired and hungry, for he had chased Beaver all day. He sat down, and thought, "What shall I eat?" He thought of eating his ears, but said, "No! if I eat my ears, I shall spoil my hearing." He thought of his nose, and said, "No! if I eat my nose, I shall no longer be able to smell." He thought of all the different parts of his body, and at last of his privates. He could not think of their being of much use, so he cut them off and ate them. He felt sick, and said to himself, "I am getting very sleepy." He was dying, but did not know it. He lay down and died.

Beaver continued his travels, and came to the edge of a large river.² Happening to look round, he saw another giant coming. He took off his clothes, and painted himself with the white powdery substance that covers the outside bark of cottonwood-trees. He looked like a ghost. He put little sticks in his eyes to keep the eyelids open, and stood rigid and immovable alongside the trail. As the giant approached, he said, "That game looks very strange." He took his axe and made as if he would strike; but Beaver never moved, or winked an eye. The giant said, "This cannot be game." The giant tickled him in different parts of the body, but Beaver neither moved nor laughed. The giant said again, "This is funny." He poked his finger in Beaver's anus, and then smelled of it, saying, "Well, this smells like game, but the body does not act or look like game. This is very strange." He departed wondering. Beaver ran away and climbed a tree. The giant changed his mind, and returned to examine him again. When he arrived at the place and found that he was gone, he said, "I am very sorry I did not hit him with my axe. It was surely game." He followed the tracks

¹ Also known to the Tahltan.

² The following incident is also known to the Tahltan. See Tsetsa'ut (Boas, JAFL 10 : 45).

to the bottom of a tree near the water-edge, but never looked up into the tree. He saw Beaver's reflection in the river, and said, "There he is!" He struck at the reflection with his axe. Then he moved to the side and struck again. The giant kept this up for a long time, and was completely soaked with the splashing of the water. He had about made up his mind that he could not kill him, when Beaver laughed. The giant looked up into the tree and saw him.¹ He said, "I will shoot you," and he put an arrow on his bow. Beaver called, "Don't! If you shoot me, I shall fall into the river, and you will lose me." The giant said, "I will fire the tree;" and Beaver answered, "You mustn't. If you do that, you will burn me up, and lose all my fat." The giant said, "I will chop down the tree;" and Beaver answered, "No! if you do that, the tree will fall into the water, and you will lose me." The giant said, "Then how shall I get you?" Beaver answered, "Get a long pole and put a noose at the end and catch me." The giant agreed to this. Beaver said, "Go up on yonder hill and cut a pole." The giant went up, and, seeing a good-looking pole, called out to Beaver, "Will this one do?" Beaver answered, "No, go farther! that is not the right kind." Beaver kept on urging the giant to go farther, until he reached the top of the mountain. The giant showed a pole from there; and Beaver called out, "That one will do, now put a noose on it and get everything ready." Beaver then came down out of the tree, and swam across the river. When the giant came back, he missed Beaver, and said, "He has got away. I am very sorry I did not shoot him." Beaver talked to him from across the river. The giant asked him, "How did you get across there?" and Beaver answered, "I made my blanket into a canoe by tying it up and putting a board in the bottom." The giant did this, and when nearly across began to sink. He called out, "Help! I am sinking!" and pushed out the pole he had cut for Beaver to catch it and pull him out. Beaver took hold of the pole and pushed the giant under water and drowned him.

Beaver now made a canoe and went down the river. He saw smoke and a camp, and put ashore and tied up his canoe. This was the camp of Woodchuck, who ate men. He said to Beaver, "I am a good man, and treat my guests well. I shall cook, that you may eat, for you must be hungry." He cooked a mixture of human and other flesh. Beaver knew the human flesh and would not eat it. Woodchuck became angry, jumped on him, and scratched him. They fought a long time; and Beaver killed Woodchuck and threw his body into the river. He then burned his lodge and all his belongings.

Continuing down the river, Beaver reached the camp of Bushtail-

¹ See Boas BBAE 59 : 305, note 3 (Assiniboin, Bellacoola, Blackfoot, Caddo, Chilcotin, Comox, Haida, Kutenai, Kwakiutl, Nootka, Ojibwa, Osage, Quinault, Shuswap, Thompson, Tsimshian). Also known to Tahltan.

Rat, who was also a cannibal. He said to Beaver, "Be my guest; I am a good man, and will treat you well. I will cook food for you." He cooked a kettleful of flesh, which when done he served on a dish. He put the human flesh on the side of the dish next to Beaver, who did not touch it, but ate only from the other side of the dish. Rat was very angry, and he and his wife jumped on Beaver. They fought a long time and nearly killed Beaver, who in the end succeeded in killing both. When nearly dead, Rat-Man called out, "I have two caches! The good meat is in the eastern one, and the poor meat in the western one." Beaver went to the eastern cache, and saw that it contained dried human flesh. He burned up the two caches and also Rat's lodge, and all the implements which he used for killing people.

Beaver continued his journey down the river, and came to the place where Kingfisher lived. He lived by spearing fish, and did not kill people. Beaver hid his canoe, changed himself into a large salmon, and swam to the place where Kingfisher used to draw water. Kingfisher saw him, and ran back to get his spear. He returned quickly and speared the salmon; but his spear-point broke off, and the fish swam away with it. Kingfisher was very sorry to lose his spear-head. He went back and sat down. Soon Beaver came along in his canoe. He had the spear-head hidden in a box in the canoe, where it could not be seen. Kingfisher said, "O my friend! I have just lost a big fish that went off with my spear-head. Had I caught the fish, we should have eaten together. I should have cooked it for you." Beaver went up to Kingfisher's lodge, where his host made him fall asleep and then read his thoughts. He found out that the spear-head was in Beaver's canoe, and went to search for it; but he broke up the whole canoe before he succeeded in finding it.¹ When Beaver awoke, he went down to the canoe and found it broken. He reproached Kingfisher, saying, "I thought you said you were a good man and always treated your guests well. Now you have broken my canoe." Kingfisher said, "I wanted to get my spear-head, so that I may be sure to get food. If you are not satisfied, I will throw a sleep on you again." Beaver did not kill Kingfisher, because he was not a cannibal. He lived entirely by killing fish.

When Beaver was leaving, Kingfisher said to him, "You will find Otter-Man living lower down; he is a bad man, and eats people. Look out for him! He has a rope stretched across the river a little above the surface of the water, and any canoe which hits it is cut to pieces."

Beaver repaired his canoe and continued his journey. He watched for the rope. When he was near it, he lifted it up with a stick which he had taken aboard, and passed underneath. Some distance below

¹ See notes in RBAE 31 : 606, No. 67 (Bellacoola, Chilcotin, Comox, Fraser Delta, Haida, Kwakiutl, Loucheux, Shuswap, Thompson, Tlingit). The author inquired for this tale among the Tahltan, but did not find it. See also MAFLS 11 : 17.

he saw smoke on a point, put ashore, and came to the camp of Otter-Woman, who had in her privates animals that bit and killed men.¹ The woman ran down to meet him, and cried, "You must be my husband!" She hurriedly bundled his belongings into her game-bag, tied it up, and was about to carry it up to her lodge. Beaver said, "Stay! I want to drink some cold water. Will you fetch me some?" She hurriedly brought some water from near by; but Beaver said, "That is no good, it is too warm. Go up to the spring in the mountain and get some really cold water." When she had gone, Beaver cut one of the strings of the bag. Otter-Woman at once knew, and turned back. Beaver beckoned her to go on; and when she was far away, he cut the other strings of the bag, took out his belongings, and embarked in the canoe. He went downstream to an island where he made up his mind to camp over night. Otter-Woman came back, jumped into the river, swam to the island, and went to his camp. Beaver killed two beavers at this place for food. Otter-Woman took the skins, tanned and dressed them, sewed them into mitts for Beaver, and laid them by his side. Beaver and Otter-Woman staid on opposite sides of the fire. When Beaver awoke, he found the mitts the woman had made, and, looking across the fire, he saw her lying naked with her legs apart, in a tempting attitude. Beaver heated a stone, and, instead of having connection with her, he pushed the stone into her vagina and killed her. A weasel and mink came out, and he killed them.² These animals bit men who had connection with the woman, and killed them.

Beaver continued his voyage down the river. He saw the smoke of a big camp, and put ashore. Here lived Shrew-Woman, who was very small and very wise.³ The smoke from her lodge rose out of the grass. She asked him where he was going and where he had come from. When he told her, she advised him not to go farther down the river. She said, "An evil being lives lower down. He is gifted with great magical power, and has many cannibal monsters under his control. Above his house are two huge snake-like monsters with hairy manes, that lie one on each side of the river.⁴ When they sleep, their eyes are wide open; and when awake, their eyes are shut. When anything comes down the river, they both dart out their heads and seize and devour it." Beaver said he was hungry, and Shrew cooked a few

¹ See notes in RBAE 31 : 604 (No. 63), 614 (No. 12), 773, 809 (Arapaho, Bellacoola, Chilcotin, Comox, Dakota, Fraser Delta, Jicarilla Apache, Kwakiutl, Lillooet, Maidu, Pawnee, Sahaptin, Shoshoni, Shuswap, Thompson, Wichita [also in the Old World]). Also known to the Tahltan. See also MAFLS 11 : 17, 152.

² See Tsetsa'ut (Boas, JAFL 10 : 46).

³ Compare many tribes where a mouse is an old woman noted for wisdom, and people ask her for advice, — a small black mouse among the Tahltan, the short-tailed mouse among the Shuswap. See Kwakiutl (for instance, JE 3 : 12), Tahltan, Thompson (MAFLS 6 : 64; JE 8 : 209), Tlingit (RBAE 31 : 838), Tsimshian (RBAE 31 : 752).

⁴ See RBAE 31 : 797.

salmon-eggs for him in a tiny kettle. Beaver thought to himself, "That is not enough." Shrew read his thoughts, and said, "You will find there is enough." As the eggs cooked, they and the kettle grew bigger, and Beaver found he could not eat all.¹ When Beaver left, Shrew gave him two fish to throw, one on each side, to the snakes when he reached them. He came down midstream in his canoe; and as he approached the snakes, he saw that their eyes were shut. He then knew they were awake; and, as he passed between them, they darted out their heads to devour him. He threw a fish into the mouth of each; and while they were devouring the fish, he passed on out of reach. A short distance below this place he saw two girls, sisters, playing on the shore. He went ashore above them, and, changing into a bluebird, flew near them. The sisters thought the bird could not fly very well, and chased it. At last the younger girl caught it and carried it home. When they reached their lodge (they slept together, and apart from their parents), the elder sister offered to buy the bird from the younger one by paying her a silver spoon she owned. The younger one agreed, and they exchanged. The elder girl took the bluebird to bed with her, and placed it between herself and her sister. When she awoke, she found a young man lying between them, and the bird was gone. The girls began to cry, for they knew their father would kill the man.² They left him and went to breakfast. Their father noticed tears in their eyes, and asked them why they were crying. At last they told him of the young man, and he told them he wanted to see him. They brought the man to him, and he at once seized him and put him into a large kettle that he had on the fire. He kept him in there for two days boiling, then he lifted the lid to see if he were properly cooked. Beaver had changed himself into a little bird; and when the lid was lifted, he flew out and escaped.³ The cannibal tried hard to catch him, but without avail. During the interval the sisters felt very sorry for the man and cried often. That night Beaver came to them and slept between them as a man. In the morning they cried again, for they knew that their father would try again to kill him. Their father heard them, and knew the man was there. When they went to breakfast, their father asked them, and they finally told him the man was there. He said to them, "All right, you may keep him as

¹ Compare incidents of the magic kettle or dish which cannot be emptied: Bellabella (Boas, *Sagen* 223, 227), Chippewayan (Petitot 369), Kathlamet (Boas, *BBAE* 26 : 103), Kwakiutl (Boas, *Sagen* 154), Lillooet (*MAFLS* 6 : 96), Micmac (Rand 24), Newette (Boas, *Sagen* 181) Nootka (Boas, *Sagen* 103), Ponca (*CNAE* 6 : 138, 139), Shuswap (Boas, *Sagen* 4; JE 2 : 644, 648), Thompson (*MAFLS* 6 : 43; JE 8 : 221, 315). Also known to the Tahltan.

² See *RBAE* 31 : 797.

³ See *RBAE* 31 : 806 (Tlingit, Haida, Tsimshian, Tsetsa'ut); also known to the Tahltan.

a husband, and he shall work for me." He told his son-in-law, "You must finish my canoe for me," and showed him a large, partly finished canoe, the sides of which were kept apart by a cross-stick. When Beaver went inside to work, the cannibal pulled out the stick, and the sides closed in and imprisoned Beaver.¹ The cannibal went home and told his wife that the strange man was dead or a prisoner. Shortly afterwards he returned to the canoe, and found it split and his son-in-law gone. Beaver had burst the canoe by spreading his elbows. Next morning the cannibal heard his daughters crying again; for they knew the difficult tasks their father would give to their husband, and that if he failed in any of them, he would lose his life. That day the cannibal told his son-in-law that he wanted some eagle-feathers for his arrows, and directed him to a big tree where the Bald-Headed Eagle lived, who ate people. Beaver climbed the tree, and found only two young Eagles in the nest. He asked them when their parents would come home; and they answered, "Our mother will come with wind and rain at noon, carrying the legs of a man. Our father will come with wind and hail in the evening, carrying the upper part of a man. He eats the rest." One of Eagle's children always told his parents everything. He therefore could not be trusted, so Beaver killed him. Beaver said to the other, "When your mother comes, tell her your brother got sick in the head and died; and you are sick in the head now too, and will die by and by if you eat any more of that meat she brings. You must not eat any of the meat. If she asks what it is that smells like a man around here, tell her it is only the smell of the game she brought." Beaver hid with a club outside the edge of the nest. When the Mother-Eagle arrived, she asked why her son was dead, and the boy told her all as directed by Beaver. He also refused to eat of the meat she had brought. The mother said, "Very well, I will eat the meat myself." When she had eaten just a little, a piece stuck in her throat and threatened to choke her. She then knew there was something wrong. Beaver jumped up and clubbed her, and threw the body away. Beaver told the boy to tell the same story to his father, and, if the latter asked where his wife was, to tell him she had not yet come home. When the Father-Eagle arrived, he asked for his wife. When he was told that she had not yet come, he said, "That is strange, she always arrives here before me." The boy refused to eat the meat he brought; so the father began to eat it himself, choked on it, and was killed by Beaver, who now descended, plucked the feathers out of the dead birds, and returned.² The cannibal was

¹ See RBAE 31 : 801 (Bellacoola, Chilcotin, Chinook, Comox, Coos, Fraser Delta, Haida, Kodiak, Kwakiutl, Lillooet, Newettee, Nootka, Quinault, Squamish, Thompson, Tlingit, Tsimshian).

² See BBAE 59 : 286 (Arapaho, Assiniboin, Beaver, Chilcotin, Chippewayan, Dog-Rib, Gros Ventre, Hare, Jicarilla Apache, Kutenai, Okanagan, Ponca, Sanpoil, Shoshoni, Shuswap, Sia, Thompson, Uinta Ute).

much surprised that Beaver had returned alive. Next day he told his daughters that their husband had to get sinew for tying the feathers on his arrows. When they told Beaver, he sent one of them back to learn where he had to go; and her father told her he had to go to the hairy cannibal monster who lived beyond Shrew-Woman's house. On the way Beaver called on the Shrew and told her of the task he had to perform. She said to him, "I will help you." They went off together; and when near the monster's place, she dug a hole for Beaver in which to conceal himself. The hair was worn off the monster's haunches through sitting on the ground. When Shrew drew near, the monster asked her what she wanted. She said, "I want you to help me. I am cold, and I want some of the long hair from your body to weave a blanket for myself." The monster told her to pluck some hair from his haunches. She pretended to pull the hair, and said, "The hair is too tough and coarse here, it will not pull out." He told her to try another place. She did so, and said the same. Finally she said, "The hair under your arm seems to be the best. I will pluck some from there." The monster said, "All right." She pulled out much of the hair from under the arm over the heart, and left a bare spot. Beaver then shot an arrow at this vital place and mortally wounded the beast, who immediately crawled into his hole or den. Shrew crawled in, and found he was dead. Shrew-Woman now had plenty of meat, and she cut out the sinew for Beaver, who went back with it. When Beaver brought home the sinew, the women were glad, and their father was very angry.¹ Next morning he told his daughters to tell their husband to get glue to fasten the feathers and sinew on his arrows. He sent one of his wives back to ask where to get it. Her father said, "Down there in the lake." There lived a monster-fish, probably a kind of pike or a sturgeon, that ate people as they went along the shore. Beaver took his spear and went to the lake and speared the fish, which moved the whole lake in his death-struggles. When he was dead, Beaver cut out the part used for glue from behind the dorsal fin, and returned home. The cannibal was now very angry, and said to his wife, "This fellow has killed all my pets that kill men, and my arrows are not yet made."² Next day he sent him for paint to paint his arrows with, and sent word that it was up the river where he had passed. As Beaver went by, he called on Shrew-Woman for advice. She told him that the snake-monsters he had passed coming down the river lay on the paint. She said she would assist him. She made a man of clay to throw into the middle of the river. She said, "When they see him, they will pounce on him,

¹ Kutenai (Boas, BBAE 59 : 105).

² See Beaver (Goddard, PaAM 10 : 235), Gros Ventre (Kroeber, PaAM 1 : 88-90), Okanagan (Gatschet, Globus 52 : 137).

and then you may steal the paint from underneath the tail of the one on this side of the river." Beaver brought back the paint. The cannibal now transformed his daughters into grizzly bears, and put them on a side-hill across the river. He pointed out the bears to his son-in-law, and said, "Do you see those bears across the water? Let us go and kill them! You will go on the top of the hill, I shall drive them to you, and you will shoot them." He gave his arrows to Beaver, who saw that none of them had heads. Beaver, however, was prepared for this, and had hidden two bone arrow-heads in his hair. When Beaver got to the top of the hill, he put the bone heads on two arrows. The cannibal drove the bears, and, when they came near the top, Beaver shot the headless arrows at them; but they all broke, and none of them penetrated.¹ He then fired the arrows with heads, and killed both the bears.² The cannibal was very angry, and chased him with a knife. As he could not run fast, he called on his wife, who was fleet of foot, to chase Beaver. When she had nearly caught up with Beaver, the latter made the ground crack behind him, and the woman fell down. Again she gained on him; but he reached a lake, jumped in, and changed himself into a beaver. The cannibal said to his wife, "You can run fast; go back and fetch my net, that I may catch him." The woman brought the beaver-net, and they set it in the lake. They tried for several days, but could not catch Beaver. The cannibal then called for the man (bird) with a big stomach³ to come and drink up the lake. He came and drank the lake dry. Beaver then hid in the mud, and the cannibal and his wife probed all over for him. At last they felt him, and Beaver realized that he was in extreme danger. He called on Snipe, saying, "Quick! They have found me. Hurry and punch a hole in the stomach of that bad man (bird)!" Snipe approached the Bird-Man, who was sitting quite still on the edge of the basin where the lake had been. He was so full of water he could not move, and felt very heavy. He said to Snipe, "Don't come near me!" Snipe answered, "I shall not harm you. I am just looking for food near you." Snipe made a swift stroke with his bill, and punched a hole through Bird-Man's stomach and belly; and the water gushed out, and soon filled the lake.⁴ Beaver began to swim about, and the cannibal and his wife rushed hurriedly away for fear of drowning. The woman told her husband to come home, saying he could not beat their son-in-law. On the way back they came to the bodies of their daughters, and began to cry. Beaver followed them, and, coming to the

¹ See RBAE 31 : 742 (Bellacoola, Chilcotin, Okanagon, Shuswap, Thompson, Tlingit, Tsimshian, Wasco); also Teit, MAFLS 11 : 79. Also found among the Tahltan.

² Also known to the Tahltan.

³ A kind of bird. The narrator had forgotten the name.

⁴ See BBAE 59 : 304 (Beaver, Chihula, Huron, Luiseno, Micmac). See also Lillooet (JAFL 25 : 333), Thompson (JE 8 : 254).

place, said, "Why do you cry? They are only sleeping." He said to the bodies of the bears, "Wake up!" and they arose and changed into the women they had been. They went off with him as his wives. The cannibal man was now powerless to do harm, and consented fully to his daughters marrying Beaver. Before they parted, he gave each of them a feather, which he told them to put in the water wherever they got their drinking-water. He told them that the feathers, although in the water, would always be dry as long as their husband remained faithful to them and did not go with other women, but the moment he was unfaithful the feathers would become wet. They were then to leave their husband and return home. Beaver went back to his own country,¹ and took his wives with him. The women examined the feathers every day, and knew that their husband was faithful. A long time afterwards Beaver met his former wife, who made love to him. He was unable to resist, and had connection with her. On the following morning, when his wives went for water, they found the feathers wet. They said, "We will leave our husband, for our father told us to do this.² Heat will come, and the people will suffer for this." Soon great clouds appeared, and the women disappeared in them.³ Such a great heat came, that finally the water boiled. People jumped into the streams and lakes to cool themselves, and died. Beaver's first wife was the first one to die of the heat. Beaver put his brothers in a shady place, and covered them thickly with brush and grass to keep them cool. All the people died excepting Beaver and his brothers.⁴ When the weather became cool again, Beaver made snowshoes for his brothers, and left them. He went off to search for his wives. He found their tracks and followed them. He found their old camps, with lynx-meat cooked by suspending it from a pole with hook and line before the fire. He did not touch any of the meat, and always camped off to the side. At last he came to a camp where the wood was still smoking. It was their last camp before reaching their parents. Beaver camped to the side of it. That night his father-in-law came into his camp and took up his place on the opposite side of the fire. Both men hung their trousers above the fire to dry. Neither of them spoke. In the night the cannibal interchanged the trousers, putting his own where Beaver's had been. Beaver arose

¹ Some say "in the sky;" others, "to the east."

² See RBAE 31 : 780 (Bellacoola, Chilcotin, Haida, Lillooet, Seshelt, Tlingit, Tsimshian); see also Tsetsa'ut (JAFL 9 : 267).

³ Some people say "they ascended to the sky."

⁴ See Bellabella (Boas, Sagen 216, 234; RBAE 31 : 886), Bellacoola (Boas, Sagen 246; JE 1 : 96; JE 10 : 87), Kutenai (Boas, BBAE 59 : 49, 67; VAEU 23 : 164), Kwakiutl (Boas, Sagen 157), Newettee (Boas, Sagen 173; CU 2 : 127), Shuswap (Sagen 5), Tsetsa'ut (Boas, JAFL 9 : 268), Tsimshian (Boas, RBAE 31 : 727). A similar tale is also found among the Tahltan ("Story of the Sun").

very early in the morning, threw the cannibal's trousers into the fire, and put on his own. When the cannibal discovered that he had no trousers, he said it would be very bad for him if the sun got up and he were without trousers. Beaver had two pairs, and the cannibal begged Beaver to give him one pair. When the sun was about to get up, Beaver took pity on him and gave him a pair, which he at once put on. The cannibal then acknowledged that Beaver was more powerful than he, and left him, ascending towards the sky.¹ Beaver watched where he went, and, following, came to where his wives were. He took them back, and travelled to where people were. After he had met them, they all travelled together. As they journeyed, two Ravens began to fly ahead of them. The Ravens drove all the game away, so that the people could not get any. It was winter, and they began to starve. When people died, the Ravens picked out their eyes. At last all the people had died excepting Beaver and his wives. The Ravens flew over them, saying, "Yes, you are alive yet, but it will not be for long. You will soon be dead too, and then we shall eat your eyes." The Ravens always flew ahead of them wherever they travelled, and at night roosted on a tree near by. It was moonlight, and Beaver burrowed under the snow until he was past the tree where the Ravens were sleeping. Then he ran ahead, and found the country full of caribou and other game that the Ravens had been driving ahead. He killed many caribou, and returned the way he had come.

Beaver now pretended to be dead to deceive the Ravens. He told his wives to put his hands up near his eyes and cover him with brush. The Ravens awoke at daybreak, and, looking down, saw that Beaver seemed to be dead. Beaver's wives left, crying. The Ravens flew over their heads, saying, "Yes, by and by you will be dead also, and we shall pick out your eyes." They flew back and alighted on the brush. Here they disputed as to which eye each would take. Beaver suddenly seized their legs, and they begged to be let off. Beaver, however, had no mercy on them, and burned them alive in the camp-fire, saying, "What about the people you have killed? Why should I spare you?" Beaver now went out to where he had killed the caribou. When he was about to return home, he smeared blood over his snow-shoes, so his wives would know that he had killed game.²

2. ORIGIN OF THE EARTH.

Once there was no earth. Water was where the earth is now. The world was as a great lake. The animals and birds wanted to have an earth, and proposed to dive for it. The earth was very deep under the

¹ Some people say "to the sky," for this cannibal was the Sun and lived there.

² The narrator said that there was more of this story, but he did not remember it. See BBAE 59 : 303 (Arapaho, Beaver, Blackfoot, Chippewayan, Comanche, Gros Ventre, Jicarilla Apache, Kutenai, Nez Percé, Pawnee, Thompson; see also Caddo).

water. Beaver and Muskrat, and all the animals and birds, dived, but none of them reached the bottom. None of them staid under water longer than half a day. At last Diver (a bird) went down. After six days he came up quite exhausted and speechless. His friends examined his toe-nails, and found mud or earth under them. From this they formed on top of the water a new earth, which grew until it formed the present earth. At first it was merely mud and very soft. Later it became firm, and trees and vegetation began to grow on it. Now the earth is old and dry. Perhaps it is drying up.¹

3. THE GREAT FLOOD.

Once there came a great flood which covered the earth. Most of the people made rafts, and some escaped in canoes. Great darkness came on, and high winds which drove the vessels hither and thither. The people became separated. Some were driven far away. When the flood subsided, people landed wherever they found the nearest land. When the earth became dry, they lived in the places near where they had landed. People were now widely scattered over the world. They did not know where other people lived, and probably thought themselves the only survivors. Long afterwards, when in their wanderings they met people from another place, they spoke different languages, and could not understand one another. *This is why*

¹ The narrator stated that this was originally a long story. He had forgotten the cause ascribed for the Flood, its duration, and many details that he had heard. Compared Algonquin (Charlevoix; see Barbeau, GScan 80 : 295), Arapaho (Dorsey and Kroeber, FM 5 : 1, 3, 4, 6, 20 note), Assiniboin (Lowie, PaAM 4 : 101; Potts, JAFL 5 : 73), Beaver (Goddard, PaAM 10 : 256), Blackfoot (Wissler, PaAM 2 : 151; John Maclean, Canadian Savage Folk, p. 51), Carrier (Morice, TCI 5 : 10), Cherokee (Mooney, RBAE 19 : 239), Chippewayan (Petitot 378; Lowie, PaAM 10 : 195), Cree (Russell 206; Skinner, PaAM 9 : 83; JAFL 29 : 346; John Maclean, Canadian Savage Folk, p. 75; Petitot 472; Swindlehurst, JAFL 18 : 139; Simms, JAFL 19 : 340), Delaware (Chamberlain, JAFL 4 : 210; Brinton, The Lenape and their Legends, p. 134), (?) Dog-Rib (Petitot 317; Sir John Franklin, Narrative of a Second Journey to the Shores of the Polar Sea [London, 1828], p. 292), Fox (Jones, JAFL 14 : 234; 24 : 209; PAES 1 : 363), Gros Ventre (PaAM 1 : 60), Hare (Petitot 147), Hidatsa (Maximilian Prinz zu Wied, Reise in das Innere Nord-Amerika 2 : 221), Huron and Wyandot (Barbeau, AA 16 : 290; GScan 80 : 39, 48, 50, [Brébeuf] 293), Hale, JAFL 1 : 180; W. E. Connelley, Wyandot Folk-Lore [Topeka, 1899], p. 67), Iowa (cited by Boas, JAFL 4 : 15; Dorsey, JAFL 5 : 300), Kathlamet (Boas, BBAE 26 : 23), Loucheux (Camsell-Barbeau, JAFL 28 : 249), Maidu (Dixon, BAM 17 : 39), Menominee (Hoffman, RBAE 14 [pt. 1] : 114; AA [old series] 1890 : 243-258; Skinner, PaAM 13 : 259), Miwok (Kroeber, UCal 4 : 188, 202), Mohawk (Hewitt, RBAE 21 : 286), Newettee (Boas, Sagen 173, CU 2 : 223), Ojibwa (Schoolcraft, Hiawatha 39; Skinner, PaAM 9 : 175; De Jong, BArchS 5 : 14; Carson, JAFL 30 : 486; Jones, PAES 7 [pt. 2] : 151, 271, 405; A. J. Blackbird, History of the Ottawa and Chippewa Indians of Michigan [Ypsilanti, 1887], p. 76; Radin, GScan 48 : 20; J. G. Kohl, Kitschi-Gami [Bremen, 1859], 1 : 326, 2 : 224); Chamberlain [Missisauga], JAFL 3 : 150; for other Ojibwa references see Chamberlain, JAFL 4 : 193; Speck [Timagami], GScan 71 : 36), Onondaga (Hewitt, RBAE 21 : 180), Sarcee (Simms, JAFL 17 : 180; E. F. Wilson, BAAS 58 [1888] : 244), Salinan (Mason UCal 14 : 82, 105), Seneca (Converse, Bulletin

there are now many different centres of population, many tribes, and many languages. Before the flood, there was but one centre; for all the people lived together in one country, and spoke one language.¹

4. ORIGIN OF FIRE, AND ORIGIN OF DEATH.

Long ago the people had no fire. Of all the people, only Bear had fire. He had a fire-stone, with which he could make fire at any time. He jealously guarded this stone, and always kept it tied to his belt. One day he was lying down by the fire in his lodge when a little bird came in and approached the fire. Bear said, "What do you want?" and the bird answered, "I am nearly frozen, and have come in to warm myself." Bear told it to come and pick his lice. The little bird assented, and began to hop all over Bear, picking his lice. While doing this, it also picked the string which fastened the fire-stone to Bear's belt. When the string was completely picked asunder, the bird suddenly snatched the stone and flew off with it.² Now the animals had already arranged for the stealing of the fire, and waited in line, one behind another.³ Bear chased the bird, and caught up with it just as it reached the first animal of the line. As it threw the fire to him, he ran with it; and, as Bear in turn overtook him, he passed it on to the next; and so on. At last the fire was passed to Fox, who ran up a high mountain with it. Bear was so exhausted that he could not follow Fox, and turned back. Fox broke up the fire-stone on the top of the mountain, and threw the fragments a piece to each tribe. Thus the many tribes all over the earth obtained fire; and this is why there is fire in the rocks and woods everywhere now.

Fox then descended to a creek and threw a stick down into the water, saying, "When people die, they shall come back to life again, even as this stick rises again to the surface of the water; also old people, when they die, shall come back young again." Just then Bear came there, and, feeling angry because the people had stolen his fire, he threw a

N.Y. State Museum 125 : 33), Shoshoni (Lowie, PaAM 2 : 19, 247), Yokuts (Kroeber, UCAL 4 : 204, 209, 218, 229; Powers, CNAE 3 : 383; Potts, JAFL 5 : 73), Yuchi (Gatschet, AA [1893], 279, 280; Speck, UPenn 1 : 103). The author did not find this incident among the Tahltan, although he inquired for it. See also P. J. de Smet, Letters and Sketches (Philadelphia, 1843), p. 40, probably Cree; N. Perrot, Memoir on the Manners, Customs, and Religion of the Savages of North America (in E. H. Blair, The Indian Tribes of the Upper Mississippi Valley, 1 : 35), probably Ottawa.

Mr. Robert T. Aitken has kindly given me the following additional references: Iroquois (David Cusick, Ancient History of the Six Nations, p. 1), Montagnais (?) (LeJeune, Jesuit Relations 5 : 155, recapitulation 6 : 157).

¹ Compare Bellacoola (Boas, Sagen 243), Carrier (Morice, TCI 5 : 10), Comox (Boas, Sagen 95), Lillooet (Teit, JAFL 25 : 342), Makah (?¹) (Swan, Indians of Cape Flattery, 57), Squamish (Boas, Sagen 57), Thompson (Teit, MAFLS 6 : 20, 44; JE 8 : 333), Tsetsa'ut (Boas, JAFL 9 : 262), Tsimshian (Boas, Sagen 278, RBAE 31 : 243), Twana (Eells, Am. Antiquarian 1 : 70 [Clallam, Lummi, Puyallup]).

² See Tsetsa'ut (Boas, JAFL 9 : 262); RBAE 59 : 299, 301; Teit (MAFLS 11 : 2).

³ See BBAE 59 : 301 (note 3).

big rock into the water on top of the stick, so that the stick never came up again. Bear then said, "Henceforth, when people die, they shall be dead always, and shall never come back again." If Fox's stick had come up again after being hit by the rock, Fox would have won, and people would have had their lives renewed each time they died. There thus would have been no real death.¹ Bear now, having no fire, said, "I will make a hole in the earth, so I shall be able to keep warm in the winter-time. I shall make my hole right on the trail." Fox said, "If you make your house right on the trail, people will always find you. Make it on the mountains." *This is why bears now make dens in the mountains.*

5. RAVEN, OR BIG-CROW.²

The Kaska have a story of Raven, who acts as a transformer and trickster. The story is not well known to most of them, and may have been borrowed, at least in part, from the Tahltan. My informant would not attempt the telling of this story, as he said he did not know it well enough, and none of the other Kaska who happened to be at hand knew it any better. Among the incidents in this story are those of Raven defecating and asking his excrements for information,³ and of Raven sending his penis across a river, where it enters a girl. Muskrat called out, "Cut it with grass!" Adsit⁴ thinks this incident may have been borrowed from the Cree, who have a story of the culture-hero getting Muskrat to swim across a river with his penis, which then enters a girl. The latter gets sick, and Muskrat calls out to cut it with grass.⁵

6. BIG-MAN (DÉNE TCÓ).⁶

Big-Man was in the world very long ago. He was of huge stature, and had no hair on his head. When he stood erect, his head touched the sky. Once a long time ago the sky was very close to the earth,

¹ See BBAE 59 : 303 (Arapaho, Assiniboin, Blackfoot, Caddo, Cheyenne, Coeur d'Alène, Comanche, Coos, Diegueño, Dog-Rib, Eskimo, Hare, Klamath, Kutenai, Lillooet, Maidu, Miwok, Pawnee, Pomo, Quinault, Sanpoil, Shasta, Shoshoni, Shuswap, Takelma, Thompson, Ute, Wintun, Wishosk, Yana; see also Luiseño). Also known to the Tahltan. Compare p. 486 of the present number of this Journal.

² There exist analogous Tahltan stories of Raven.—J. T.

³ See BBAE 59 : 294, note 5 (Chilcotin, Chinook, Flathead, Kathlamet, Lillooet, Nez Percé, Okanagan, Shoshoni, Shuswap, Takelma, Thompson).

⁴ George Adsit of Telegraph Creek, B.C., has lived for many years among the Cree, Kaska, and Tahltan.

⁵ See MAFLS 11 : 71, 189; and RBAE 31 : 722 (Arapaho, Alsea, Assiniboin, Blackfoot, Gros Ventre, Kalapuya, Menominee, Molala, Nez Percé, Shasta, Shuswap, Thompson, Tillamook, Tututine, Wishram).

⁶ See BBAE 59 : 289, note 2 (Caribou-Eaters [Etheneldeli], Dog-Rib, Kato, Kutenai). Similar tales occur among the Tahltan.

and therefore it was always cold weather. At this time there was no room for Big-Man. When he travelled, he had to crawl, for the sky was very low. After a time he became angry at this inconvenience, and began to push the sky up. He kept on pushing it up, until at last he was able to stand at full height. The sky was now high, and far from the earth, and this made the weather on earth much milder. Since then it has been as it is now. Big-Man was a good man, and never harmed Indians. Some think he went to the sky-world, or somewhere up above, and that the rain is his tears.

7. THE BROTHERS, BIG-MAN, AND THE GIANTS.¹

Two brothers lived together.² The younger one hunted all the time; while the elder staid in camp, cooked, and kept house. The latter began to dislike his younger brother, and would not give him anything to eat when he came home.³ One day the younger brother became very hungry, and killed a porcupine. He made a fire, and cooked it on a hook suspended from a pole near the fire. When it was about half done, a giant came, and the lad ran up a tree. The giant smelled of the porcupine, and threw it away. Finding the lad's snowshoes, he ate out the fillings. Then he began to chop down the tree in which the lad was. The lad cried for his elder brother, who went there at once. When the giant saw him approaching, he was glad, for he saw in him a meal. The elder brother offered to help the giant, and took the axe. He said, "That boy is very bad. He always does mean things. I will help you chop the tree, so that we may get him and eat him." He swung the axe with great vigor; and the giant, standing a little too close by, received a cut on the brow from the back of the axe. The man said to him, "Stand farther away, I might hit you hard." He chopped hard and wildly, swinging his axe around. He watched his chance, gave the axe a great swing, and, instead of hitting the tree, cut off the giant's head. The brothers opened it, and many mosquitoes flew out, which were his brains. *This is the reason why giants are so foolish and easily fooled, and also the reason that mosquitoes are in the world now.* Had they not opened the giant's head and let the mosquitoes out, there would be none of these insects now.⁴ The elder brother cooked the porcupine, and gave half to his brother. After this, they shared equally when eating. Now they travelled on, and always camped in new country.

¹ The Tahltan have an analogous story of "Big-Man and the Boy."

² Some informants say that the two brothers left their father and went hunting. They were lost, and led a nomadic life.

³ Compare Chilcotin (Farrand, JE 2 : 41), Lillooet (Teit, JAFL 25 : 314), Shuswap (Teit, JE 2 : 672). — J. T.

⁴ In two Tahltan stories ("The Brothers and the Giant" and "The Man who fooled the Cannibal Giant") similar incidents occur.

They came to a region where there were no porcupines. They could not get anything to eat, and were famished. The elder brother became very hungry and very weak. At last he could travel no farther, so he camped in the snow and made a big fire. He thought he would kill his younger brother and eat him. The latter lay on the opposite side of the fire, and watched him. When the fire had been burning some time, the elder brother heard a sizzling noise on his brother's side of the fire, and went to investigate. He found that they had lighted their fire over the frozen carcass of a buffalo that had been killed fighting, and the side of the animal was cooking. They cut it up and ate some of it, and the elder brother became stronger. The younger brother now hunted and killed some fat buffalo, the ribs and inside fat of which he carried home and fed to his brother, who ate so much that he nearly burst. The younger one said to him, "Eat some more!" but he answered, "I cannot." The younger one said, "Eat more, be sure you have your fill. You thought of eating me." The elder answered, "My stomach was empty, that is why I thought that way; now I am full." They became good friends, and went on to a new locality.

One day, when travelling, they came to a porcupine's den in the rocks. They saw Big-Man approaching, and, never having seen him before, they were afraid, and went into the porcupine-hole. Big-Man asked them to come out, saying that he would not harm them. The elder brother came out, but the younger one was afraid and staid in. Big-Man was angry because the younger brother would not trust him: so he made the rocks grow together, and thus prevented him from getting out.¹ Big-Man told the elder lad that he wanted him to help him get back his wife, whom a giant had stolen. Big-Man had two large dogs which he used as pack-animals. They were the grizzly and the black bears.² Now the giant travelled, carrying the lad under one arm; and very soon they reached a different country, where everything was of enormous size. A very large kind of beaver formerly inhabiting the world was to be found here. The beavers had hairy tails. The giant and the lad reached a large lake in which there were many beavers. Big-Man caught them in nets. He ate them, and threw away the tails. The lad hid himself, and cooked and ate one of the tails. Big-Man asked him what he was eating, and the lad told him. Big-Man said, "Put some in my mouth, I want to taste it." When he had tasted the beaver-tails, he said, "That is the best food I ever ate," and he told the boy to gather all the tails he had thrown away.³ Big-Man sent the lad out to scout. He said, "Look about and see if you can

¹ The rest of the story is similar to the Tahltan story, "Big-Man and the Boy." See the same story, *Tsetsa'ut* (Boas, JAFL 10 : 43).

² See RBAE 31 : 798 (Chinook, Fraser Delta, Nootka, Thompson); Shuswap (JE 8 : 636); Thompson (Teit, JE 8 : 365; MAFLS 6 : 34).

³ Lillooet (Teit, JAFL 25 : 333), Thompson (JE 8 : 255). — J. T.

see a big lake with what looks like an island in the middle." Big-Man was fond of the lad, and always called him "Grandson." The lad went up on the top of a high hill and looked around. He saw what looked like an island in the middle of a lake, and returned to tell Big-Man. The latter said, "That is the giant fishing."

Now they prepared to fight the giant. Big-Man made bow and arrows and spear, and the boy made a beaver-tooth axe. He intended to take a large beaver-tooth for the axe, but found he could not lift it, so he took a young beaver's tooth. Big-Man told the boy to go near the lake and to bark like a dog. He said, "The giant will become frightened and run home. You follow him up, barking, and I will lay in wait for him on the trail between the lake and his house." The fish the giant was catching in the lake were all covered with hair. When he heard what he thought was a dog barking, he put his pack of fish on his back and ran for home. When he came close enough, Big-Man fired an arrow at him; but the giant jumped aside, and the arrow missed him. Then Big-Man attacked him with the spear, but the giant evaded the thrusts. Now they seized each other and wrestled. After a long time Big-Man became weak, and called on the boy for help. The latter ran up, and, striking the giant with his beaver-tooth club, hamstrung him, and he fell down. They then killed him.

Now they went to the giant's house. When the giantess saw them, she called out, "Why did you kill my husband?" She threw huge rocks at Big-Man, but the latter jumped aside and avoided them. The giantess stood up and put her breasts on Big-Man's shoulders. They were so heavy, he nearly fell down. They wrestled; and the boy cut the sinews of her legs as he had her husband's, and she fell down.¹ They killed her and her babies and all her children. The babies were of the size of tall men. Big-Man took back his wife, and thanked the boy for his help.

The boy wanted to return to his own country and see his parents. He had been away a long time. He knew his country was far off, and he did not know where it was nor how to reach it. Big-Man knew his thoughts. He said, "I will give you one of my dogs to ride. When you get out of food, kill him and eat him; but be sure to preserve one arm-bone, and keep it close to your head when you sleep. It will be bare when you fall asleep; but when you awake, it will be clothed with meat. Thus you will always have food to eat. I shall also give you a walking-stick. When you retire, always stick it up near the head of your bed. In the morning you will find the stick pointing a certain way, which will be the direction you must follow for that day. Thus you will know your road. Some morning when you find that the stick has fallen down and is lying flat, and your bone is devoid of meat, you

¹ Kathlamet (Boas, BBAE 26 : 92), Micmac (Rand 196).

will know you are near your destination, and will reach home that day." Big-Man also told him that he would not see him again, but that he would know by signs when he died. He said, "When I die or am killed, you will see the sky all red: that is my blood. You will also see rain fall: that is my tears." Big-Man gave him his grizzly-bear dog to ride. The lad had only gone a little way when the bear began to growl and wanted to fight him. He called back to Big-Man, who changed the dogs, and gave him the black bear to ride.

He went on until he came to a country where there was no game, and became hungry. Then he killed the bear and ate it, but kept the bone, as advised. One morning when he awoke, he saw that the stick had fallen down and that there was no meat on the bone. He was glad, and he reached his parents that day. *That is why black bears are much better eating than grizzly bears, and also why grizzly bears are mean sometimes and want to fight people.* That is also probably *why people say that bears were originally dogs.*

Not long afterwards the lad saw the sky all red, and rain fell. He then knew that his friend Big-Man was dead. *That is why people say now that a red sky is blood* (or Big-Man's blood); and *when rain falls, it is tears* (Big-Man's tears).¹

8. THE GIANTS AND THE BOYS.

Two boys were stolen by a giant, who gave them to his wife to fatten for him. He hunted beaver all the time, and killed plenty; but he was very fond of human flesh, and preferred it. He always told his wife to cook something nice for him, meaning the boys; but she always cooked beaver-meat, as she liked to keep the boys to help her fetch water and do other things. At last she thought her husband would some time get angry if she did not take his suggestions: so one morning early, after her husband had gone hunting, she woke up one of the boys and told him to take the buckets and go for water. She wanted him to be absent, so that he would not know that she had killed his brother.

As soon as he left, she pulled off his brother's penis, and then killed him. The lad heard his brother's cries, and knew what had happened. He kicked the buckets to pieces, and then went back to the house, where he called, "Give me the arrows! I see a grouse on the water-trail!" She gave him the arrows. He broke them to pieces, and then ran away. As he did not return, the giantess went to see what was keeping him so long. When she saw the buckets and arrows broken, she called to her husband, who came back and started with a spear in pursuit of the boy. The boy hid in a crevasse of a glacier, where ice was piled up. The giant was too large to enter, and he could not

¹ Tsetsa'ut (Boas, JAFL 10 : 46).

break the ice: so he poked in the hole with his spear, thinking he could thus kill the boy. The boy rolled up his blanket and put it to one side. The giant thought this was the boy, and kept stabbing it. The boy hit his own nose and made it bleed, and rubbed the blood on the spear-point. The giant thought he had killed the boy, so he left his spear there and went home. He told his wife, "You killed one for me yesterday, and I have killed one for you to-day." She had already cooked the boy's privates and his body, and now the couple ate all except the bones.

The giant told his wife, "We will shift camp to where the other boy is, and eat him next. When they reached the ice, he told his wife to crawl in and bring out the body. She crawled in, and found nothing but blood-stains. The giant said, "His body is certainly there. Where are your eyes?" His wife then pointed out the broken spear, and they knew that the boy had escaped. After feeling around in the hole, the giant started in pursuit.

The boy reached a place at a large lake where there was a large camp of people fishing. They made ready all their weapons, and sharpened many sticks. When the giant arrived, he asked, "Has my grandson come here?" and the people answered, "Yes, he is here." The giant said, "His grandmother weeps for him, and I have come to get him." He asked the boy if he would come back; and the boy answered, "Yes." The people invited the giant in, asked him to be seated, and gave him fish to eat. After eating, the giant asked the boy to louse his head. The boy loused his head. The people stuck the sharpened sticks into the ground all round, and the boy tied the ends of the giant's hair to the sticks. While the boy was lousing his head, the giant thought of eating the boy, and pierced his leg with a bone. The boy jumped away, and the giant reached out to catch him. As he did so, he found that his hair was tied to pegs all round, and that he could not arise.¹ The people then attacked and killed him.

The giant had told his wife to follow him. The people made a new camp on the way she was to come, and prepared to receive her. They cooked the fat from the stomach of her husband, and had it ready for her. When she arrived, she was carrying a bundle, and pretended that it was a baby. She herself cried, imitating a baby. Then she would say, "The baby is not crying: I am doing this to fool the Indians." She asked where her husband was, and the people told her he was at the camp beyond, but would soon be back. She answered, "My husband is not in the habit of going to other camps." The people had already told her the camp she was now in was made by her husband especially for her. They assured her that her husband would be back soon, and said to her, "Sit down, and we will give you

¹ Chinook (Boas, BBAE 20 : 18).

something good to eat." She sat down on the pretended baby. The people asked to see her baby; but she said, "It cries when anybody looks at it." The people gave her her husband's fat to eat. She said it had a bad taste, and they told her it was perhaps a little old. She began to eat again. Some of the people went behind her, and tied the ends of her hair to the neighboring willow-bushes while the others spoke to her and entertained her. When all was ready, they began to laugh at her, and said to her, "That was your husband's fat you ate." She got angry and opened the sack she carried, in which were stones for throwing at the people. The people attacked and killed her. When they opened the bundle to look at the baby, they found only the bones of the boy she and her husband had eaten.

9. BLADDER-HEAD BOY; OR, THE MONSTER THAT ATE PEOPLE.

A man with his wife and baby were travelling all the time, and netting beaver on the lakes and streams. They came to a big lake, which they crossed, and camped on the other side. One day the woman was dragging to camp a skin toboggan with beaver-meat, carrying her baby on her back. She noticed some large animal approaching, and, being afraid to turn around, looked back between her legs. She saw that the animal was an *a.tix'*,¹ and became very much afraid. She scattered all the meat in the snow and ran to camp. Her husband would not believe that she had seen this animal, and told her she was simply excusing herself for having given the meat to her sweetheart. She pulled up her clothes, and said, "You can see I have been with no man." He laughed, and went off to set his beaver-nets. On his return, he went to bed, and was soon sound asleep and snoring. The woman cut a trail to escape through the willow-brush near camp. She then lay down on the opposite side of the fire from her husband, with her moccasins on and her baby in her arms, ready to run. During the night she heard the animal coming, and poked her husband with a stick to awaken him; but he slept on. She then ran away, and the animal came into camp and ate her husband. Afterwards the animal followed the woman's tracks, making sounds like a person crying.

The woman reached a place on the lake where many people were camped, and warned them. The people made many holes close to-

¹ A very large kind of animal which roamed the country a long time ago. It corresponded somewhat to white men's pictures of elephants. It was of huge size, in build like an elephant, had tusks, and was hairy. These animals were seen not so very long ago, it is said, generally singly; but none have been seen now for several generations. Indians come across their bones occasionally. The narrator said that he and some others, a few years ago, came on a shoulder-blade which they at first thought was a peculiarly shaped rock, sticking out of the ground. This was on the top of a mountain near the Hyland River. The shoulder-blade was as wide as a table (about three feet), and was covered with about seven inches of moss.

gether in the ice of the lake, so that the animal, in approaching, would break through and drown. When it came to this place, the ice broke with its weight; but the animal walked along the bottom of the lake, broke the ice ahead of him, and came out to where the people were. The woman with the baby ran away. The other people were so scared that they could not run. They fell down quite helpless, and some of them were as if asleep.

In the camp was a boy who was ill treated by everybody. Even the old women stepped over him, and treated him as if he were a dog. He looked as though he had no hair, because he wore a moose-bladder over his head. Only his grandmother knew that he was like a shaman. He had magic trousers and magic arrows. Now, his grandmother nudged him, and said, "See what is coming!" He said to her, "Get my trousers and arrows." He donned his trousers and seized his bow and arrows. He jumped, and shook his head. The bladder burst, and his hair fell down over him. He shot an arrow right through the animal. Then he jumped to the other side and shot an arrow back through it again. Thus he shot until he killed the animal. The people were very thankful, and gave him two girls to be his wives, but he accepted only one of them. They made him their chief. *This is why since then people have had chiefs.* The woman who ran away came back again.

IO. THE KASKA MAN WHO MADE WHALES.¹

A Kaska man was married to a Tlingit woman, and lived near the ocean. His sister lived in the same village, and was married to the brother of his wife. Beyond, out in the ocean, was an island of ice just like a glacier, and no one had ever been able to climb it. The people were hunting seals near there in a large canoe. They said, "The Kaska are good climbers; they are an inland people. We should like to see our son-in-law try to climb up on the island." The Kaska man said he would try. He put on his snowshoes and snow-shoe-spurs, took his walking-stick with spiked end, and landed. He did not have much difficulty in climbing the ice, and soon reached the top. The Tlingit were jealous, and shouted loudly; then they turned the canoe and paddled away. A boy on board, who was his brother-in-law, was sorry, and paddled the opposite way to the other paddlers, for he did not want to desert him.

The Kaska man felt very sad when he saw that he was deserted, and finally lay down on the ice and fell asleep. It seemed as if he dreamed,

¹ See RBAE 31 : 818 (Haida, Rivers Inlet, Tlingit, Tsimshian). Also known to the Tahltan.

For the incident of the invisible arrow see RBAE 31 : 820 (Bellabella, Bella Coola, Comox, Coos, Haida, Kwakiutl, Lower Fraser River, Nass, Newetee, Nootka, Tlingit, Tsimshian).

but it was reality. Some one spoke to him, and asked him to come down underneath. He went down into a house which was the Seal people's house, and saw many people there. They asked him how he had come to be asleep overhead, and he told them. One of the Seal men was sick. He had been speared by a Tlingit, and the harpoon-head was in his flesh. The shamans of the Seal people did not know what was the matter with him nor how to relieve him. They had tried all kinds of treatment. Some of them proposed that they ask the stranger to try and cure him. The Kaska man knew at once what was the matter. He blew on the wound, and then pulled out the harpoon-head without any difficulty. All the people were glad. They asked the Kaska if he wanted to go home, and he said, "Yes," They put him in a distended seal-bladder, the neck of which they tied securely, and then set him afloat in the sea. They told him he must think only of his home. If he thought of anything else, he would immediately return. When he hit the sand and heard the noise of the waves on the shore, he would know he was at home, and might then open the bladder and get out. When he had reached half way to his destination, he thought of the place he had left, and immediately went back. The people warned him again, and sent him forward. Several times this happened. At last he managed to concentrate his thoughts long enough on his home, which he now reached very quickly. He sent back the bladder to the Seal people as soon as he got out of it. He told his wife of his experiences, and asked her not to tell any one.

Now he went in the bush near the seashore and carved a number of pieces of wood in the shape of whales, and threw them into the water end first. All of them were too light, and bounced up too quickly. He tried all kinds of wood. At last he made them of a hard heavy wood. When he threw them into the water, they went down a long way, and rose to the surface afar off. He transformed them into whales and sent them to catch seals. When they accomplished this, he called them back. He said to them, "Now, you must go to meet the large canoe with the seal-hunters, overturn it, and smash it; but you must spare the boy, and leave him a piece of canoe to float on." The Whales did as directed, and all the seal-hunters were drowned excepting the boy.¹ He called the Whales back, and said to them, "Now you shall be real whales, and go in the ocean as you will. You shall overturn canoes sometimes, and shall also eat seals. You shall be the largest and strongest animals of the ocean." *This is why the Tlingit say it was a Kaska man who created the whales.*

¹ For the making of the artificial whale see RBAE 31 : 822 (Haida, Nass, Tlingit, Tsimshian); and the making of artificial animals or of swift canoes (Comox, Haida, Lkuñgen, Nass, Newetee, Nisqually, Quinault, Tlingit, Tsimshian; also Thompson [Teit. JE 8 : 272]).

II. WAR WITH THE SWAN PEOPLE.¹

Once a man had a wife who had many brothers. He hunted caribou all the time, and his wife staid in camp and prepared the meat and skins. One day when carrying caribou back-fat, and while on his way home from hunting, he heard cries from down below, near his camp. He hurried there, and found that a strange man had taken his wife. She had held on to the willows, but he had dragged her along and put her in his canoe. He was just pushing off when the husband arrived at the water-edge. The husband told the man to let him see his wife; but the man would not do this, and kept her down in the bottom of the canoe. The husband asked the stranger many questions; and the latter answered freely, for he thought there was no possibility of his ever being followed. He learned that the stranger was a Swan man. He belonged to the Swan people, who often stole women from the Indians. They lived in a high cold country a long distance off. Between their country and the Indian country the sky intervened; but at intervals it would rise for a short time, and then fall again on the water. At these times people could pass through from one country to the other. The man stated that there was snow in his country already, and that the winter had set in. The husband asked him how he did on the way going home. He answered, "I anchor my canoe with a stone every night, and go on in the morning." The husband then asked him to give him something that would satisfy him for the loss of his wife, and he gave him an arrow. Then the stranger departed, never expecting that people could possibly follow him.

The husband now gathered all his own friends, his wife's brothers and all her friends, to make up a large war-party. They made many canoes, many snowshoes, many moccasins, and many arrows and spears. They started on the track of the Swan man over the lake. At night they lashed all their canoes together and anchored them. After many days they arrived at a place where there seemed to be a hole in the sky. The sky was rising and falling at short intervals at this place. They watched a chance when the sky rose above the water, and rushed through. The sky came down and hit the last man. They thought this bad luck: so they gave this man a canoe, and sent him back.

It was summer in their own country, but on the other side of the sky it was already winter. At last they saw smoke on the shore, and came to an old camp. The people had lately left this camp, excepting two old women² and a girl. They had gone off on their early winter

¹ The narrator said he thought the scene of this story was somewhere near the ocean or a very big lake. The last part of the story is called "The Child Story," but he did not remember the details of it.

² Some informants say that the women were very old and blind, and therefore not able to travel with the people.

hunt in the interior. The war-party hid near the camp. One old woman said to the other, "Put a stick on the fire." She got up and pulled a log along to put it on the fire. One of the war-party, concealed in the bushes near the fire, took hold of the opposite end of the stick. He pushed it and pulled it, causing the old woman (who held on) to go backwards and forwards. The other woman laughed, saying, "Why does she go back and forth in that way?" The woman holding the log made a sign to her to keep quiet, and not to laugh. Then she whispered, "Maybe there is some one here. You know there was a woman stolen by our people lately."

The war-party now cached their canoes, put on their snowshoes, and followed the people's tracks. They intended to kill the old women on their return. The Swan people were still travelling every day, the men hunting, and the women dragging the toboggans and making the camps. The captive woman had not slept with her new husband yet. She always lingered behind, dragging her toboggan; and when she cut brush for the camp, she always did so back on the trail. An old woman also followed behind, being unable to drag her toboggan as fast as the others.

The husband who had lost his wife was chief of the war-party. After a number of days they caught up with the Swan people, and the chief went ahead to reconnoitre. He saw his wife cutting brush, and he stopped. She came back along the trail, and saw him. She was glad, and about to rush towards him; but he said to her, "Don't come near me, only speak! We are famished. Can you get food for us?" The old woman was not far away, and she had much meat in her toboggan. The captive woman went to her, and told her how her axe had broken, and that she wanted some sinew to tie the stone to the handle again. The old woman said, "Go to my toboggan and take out some sinew." She went there, and took out meat and replaced it with brush. She then hauled the meat back to the war-party. Again she hauled back brush to camp, and told the old woman her axe had broken again. The old woman told her to take some more sinew, and she took meat and carried it to the war-party. The chief (her former husband) said to her, "To-night put fresh meat on the men's snowshoes and on their arrow-points (and spear-points?), so that it will freeze on, and they cannot use them. In the morning a strong wind will blow, and then we shall come. Keep your husband¹ awake by playing and fooling with him until he is tired. He will then sleep soundly."

Her new husband was chief of the Swan people. When nearly day-break, the woman built a fire, and one man started out to hunt. Then a strong cold north wind began to blow, and nothing could be seen

¹ Some people say "two husbands."

outside the camp except the driving snow. The war-party crept up in the storm, and the woman ran out and joined them. They attacked and killed all the people. The only one who escaped was the man who had gone hunting.

When they returned to the camp near where they had cached their canoes, they found that the two old women and the girl had changed into mice. They set out on their return journey on the lake, and came to the place where sky and water met. They found that the sky had frozen to the water, and that they were barred by what seemed a wall of ice. All the shamans and the animals tried to make a passage through, but without result. The Lynx jumped at the ice wall, trying to make a hole with his nose, and drove it back into his face. *This is why he has now such a short blunt nose.* At last Weasel made a hole and passed through; the next animal, a little bigger, enlarged the hole and went through; and thus they enlarged the hole, a bigger animal passing through each time. At last the moose went through, and then they took the canoes through.¹ The party then travelled back the way they had come, and reached home in safety.

Now the Mice women in Swan land travelled into the interior to find their people. The girl with the old women was sister to the man who had gone hunting and thus escaped death. They found his tracks and followed him; but he always kept ahead of them, and camped alone. They could not overtake him. The old women had a dog that could speak like a person. This dog always went forward to the hunter's camp, and brought back meat for the women and the girl. Thus they continued journeying until they reached a large camp of Swan people who were their friends. The hunter would not camp with them, however, because his sister (the Mouse girl) was pregnant, and he was ashamed. He had never had connection with her, so he was much ashamed when people said he was the father of his sister's child. He became so much ashamed that he committed suicide. (Here follows the child story, which I did not record.)

12. THE DESERTED WOMAN.²

A man and his wife were travelling with other people. The woman had a heavy load, and was following behind. She came to a hill where the people had slid down with their toboggans on the snow. Here she found a ball of fat which must have been lost from one of the toboggans. When she reached camp, she showed the fat to her husband. He became angry, and accused her of having a sweetheart, which she denied. He said, "Your sweetheart must have paid you in

¹ See Tsetsa'ut (Boas, JAFL 9 : 261).

² See Thompson (Teit, JE 8 : 237). The Tahltan have an analogous story of "The Deserted Woman."

fat." (*This is why some married people are now suspicious of each other, and accuse each other of infidelity without sufficient reason.*) In the morning the husband burned his wife's clothes and tools, the people extinguished the fires, and all of them deserted the place, leaving the woman to die of cold and starvation. Only her sister-in-law had pity on her, and told her she had left a little fire for her in one place.

As soon as the people were out of sight, the woman blew on the embers left by her sister-in-law, and made a small fire. Numbers of rabbits began to come to the deserted camp. She found some scraps of sinew at a place where the men had been making arrows. She made a snare with these, and caught a rabbit. She took the sinews of its legs and made another snare. Thus she continued catching and living on rabbits. She made needles and awls of their bones, thread of their sinews, and clothing and blankets of their skins. She took great care not to let the fire go out, as she had no axe or any tools for making fire. She collected whatever fire-wood she could find. She had no snowshoes, and could not go very far, for the snow was deep in that place.

At last March came, and spring was near. There was a hard, thick crust on the snow. One day she tapped on her knee, and said, "I wish some of you people would come this way!" She said this almost without thinking, as if in fun. Soon afterwards a moose ran past the camp, and a man on snowshoes in pursuit on the crust. Seeing the moose had passed near the camp, the man asked the woman how long since it has passed or how far ahead it was. She pointed out to him the branches of a tree still moving which it had touched in passing, and made a sign that it had just gone out of sight. The man went on, after telling her that his brother was following and would camp there that night. The brother came along, following the tracks, and, seeing the camp, left his blankets there with the woman. The first brother killed the moose, and that night both brothers returned to the woman's camp heavily laden with moose-meat. They cooked meat and gave some of it to the woman. During the course of the evening they asked the woman why she was alone, and why she wore only rabbit-skin clothing, and she told them all. They said, "When we return to our camp, we shall tell our mother." They told their mother, who said, "I am almost blind now, and I am very glad you have found this woman. She will be a wife for you, and will sew your clothes." They took the woman to wife, and she made for them fancy clothes of moose and caribou skin, embroidered richly with quill-work, and feather head-dresses. (*This is why men are now jealous of a good wife, who looks after them well and makes fancy clothes for them.*) She also made good clothes for herself. (*This is why men now like a woman who dresses neatly and well.*)

The woman staid with her husbands and mother-in-law in one place. After a time her former husband arrived, and, finding tracks, he followed them to the camp. He was surprised to find his former wife there, finely dressed, well provided with meat, and having two husbands. He offered to buy her back with a stone axe and arrows. The woman took the axe and threw it into deep water, and threw the arrows into the fire. She said to him, "Don't you remember how you left me to starve? I shall never go with you now!" He departed crying. (*This is why, when a good woman separates from a bad man, she becomes better off, and never returns to him.*)

13. THE SISTERS WHO MARRIED STARS.¹

Once two sisters made camp together, and before retiring looked up at the stars. They saw two particularly brilliant stars, — a red and a white one. One sister said to the other, "I shall take that red one for my husband, and you may take the white one." That night, when asleep, they went up to the stars, and awoke next morning in the sky, each with a man by her side. The sister who had chosen the red star was covered with a red blanket belonging to the man with whom she slept, and the man of the other sister had a white blanket. The women lived with these men in the sky-world, as they knew no way of getting back. Their husbands hunted every day, and killed plenty of game. Thus they had an abundance of food.

The women decided to try and get back to earth. They cut up skins and made a very long rope. When their husbands were away hunting, they worked at digging a hole in a hidden place in the timber. At last they dug through, and could see the earth beneath. They tied a stone to the end of the rope and let it down, but the rope was too short. By adding rope to rope they at last found that the stone reached the earth. They made many pairs of gloves to wear while sliding down the rope, to prevent friction on the hands and to guard against the rope getting worn out. One day when their husbands were away, the younger girl slid down and reached the earth, and the elder followed her.

When the men returned from hunting, they searched for the women, and, finding the hole and rope, they threw the latter down. The sisters found they had alighted on the top of a large tree near a main trail where people were constantly passing. They saw the Moose, Wolf, and many others pass. As each one passed, he called, "My brother-in-law is coming behind!" At last the Wolverene came in sight, carrying his snare on his back. (*This is why the wolverene now has*

¹ See BBAE 59 : 309 (Arikara, Assiniboin, Blackfoot, Caddo, Chilcotin, Dakota, Gros Ventre, Kutenai, Micmac, Otoe, Pawnee, Quinault, Sanpoil, Shuswap, Songish, Thompson, Tsetsa'ut, Wichita; see also Arapaho, Crow). Known to the Tahltan.

the peculiar marks on his back like a snare.) When he arrived under the tree, the women whistled, and he looked up. When he saw the women there, he was glad, and climbed the tree. When he reached them, he wanted to have connection with them; but they said, "Take us down first!" He carried one of them down, and then wished to have connection with her; but she said, "Bring my sister down first." He ascended and brought down the other woman. Then he wanted to have connection with both; but they told him, "You must provide us with food first, for we are hungry." Wolverene went off and stole dried meat from somebody's cache. When they had eaten, he demanded again to have connection with them. They told him, "Our father advised us never to have a man unless he was able first to provide fat caribou-meat. You cannot expect to have a woman until it is certain you are able to kill fat caribou." He went off hunting, and the sisters fled. They ran until they came to the canyon of a river, which they were unable to pass. They sat down, and before long they saw Wolverene coming. He was carrying a heavy pack of fat caribou-meat. As soon as he arrived, he wanted to have connection with the women, without even waiting to take his pack off. The sisters knew what he would do when he reached them, and had arranged that one of them would pretend to let him have connection, and the other one would then kick him over the cliff. One woman lay down near the edge of the cliff, and he went to have connection with her. She told him the right way to do was first close his eyes and fold his arms. The other sister then kicked him over the cliff into the river below. The women then ran along the canyon to a narrow place, where a large man (who was a kind of snipe) aided people in crossing. There was very bad water (rapids) in the river at this place. They called on the man to help them cross; and he stretched his long legs across, and they walked over on them. They said to him, "We will pay you porcupine-quill garters if you will let Wolverene drop into the river. When he comes, just stretch one leg across, and turn it when he is half way over." He agreed, and they gave him the garters. Wolverene came along, carrying his pack. He said to the man, "Where did you get my garters? I will kill you if you do not help me to cross at once." The bird man stretched one leg across for him to walk on. When he was half way over, he turned his leg, and Wolverene fell into the river and was drowned.¹

The sisters went back to their parents, and lived with them. They told their parents, "When we travel, you must go ahead and make bridges for us over every creek, and even over every swampy place and wet spot." Their father always did this. At last one time, feeling tired, he neglected to bridge one little spot. The sisters never came

¹ Crane bridge. See Waterman (JAFL 27 : 43); Blackfoot (Uhlenbeck, VKAWA 13: 130); Sahaptin (MAFLS 11 : 177).

to camp, and their mother went back to look for them. She found that they had turned into beavers, and had already built a house. After this they were beavers.

14. THE MAN WHO COHABITED WITH HIS SISTER.¹

A man lived in one place with his two wives, who were sisters. The elder had four children, and the younger none. In another place not far away lived his sister, who was married to a brother of his wives. The man always killed plenty of marmots, and the family were well provided for. After a time he brought home no marmots, and the family began to be hungry. He had become enamoured of his sister, who was a young girl, and he visited her constantly. He killed his sister's husband (brother to his wives), cut his body open, and defecated inside. He brought all the meat to his sister, and none to his family, for he wished them to starve to death. He claimed that he had bad luck and could get no game. Sometimes he was away as long as five nights, and returned without anything. The women managed to live by snaring ground-squirrels. They noticed that their husband was always fat and contented-looking, and he never slept with them. They became suspicious, and one day the elder wife followed him. When he was out of sight, she ran; and when in sight, she lay and watched. She took advantage of the nature of the ground, and followed him until she saw him enter his sister's camp. She hid and watched until she saw him leave the camp for the purpose of visiting his marmot-traps. He was dressed in new clothes, while, when he came home to them, he always wore old ragged clothes. When he was out of sight, she approached the camp, and, in passing by the place where they got water, she saw the defiled body of her brother lying there. She entered the camp, and saw much meat there. She said to her sister-in-law, "Oh, you are well off! Your husband must be a good hunter, for you have plenty of meat on hand. Our husband cannot get anything, and we are starving." Her sister-in-law then cooked some liver for her, although there was an abundance of good meat in the camp. After eating, she said to her sister-in-law, "I think you have many lice in your head. I will louse you before I go." The girl accepted the service, and laid her head in the woman's lap. After lousing her a little while, the woman took the two bone scratchers which were suspended by a string around the girl's neck, and with one in each hand ran them into the girl's ears and killed her. She pounded up some dried meat, and filled the girl's mouth and nostrils with it. Then, taking a pack of the best meat and fat, she went home, and fed her children with fat. When the man returned to his sister's camp, he found her dead, and was very sorry. He took his

¹ Also known to the Tahltan.

pack of marmots to his own camp, where he said to his wives, "I have had good luck this time, and have brought you some meat; but you must make a camp for me some distance away, as I want to be alone. If I sleep with you, my bad luck may return." His real reason was, that he might be alone, and thus be able to cry without being noticed. The women made a camp for him a little ways off, arranged everything nicely, and put a block of wood under his pillow. That evening they fed the children with some roots. One of them cried for fat; and the women, fearing their husband had heard it, said, "It is roots the child means. How could he know about fat? He has never been used to eating it."¹ Their husband went over to his camp, and they could hear him crying. After a while he fell asleep, and they could hear him snoring. The two women then went over and clubbed him to death on the head. Before he died he cried, "You have killed my sister, and now you kill me!" (*This is why men sometimes take a fancy to their sisters, and even cohabit with them.* Had not this man in mythological times become enamoured of his sister, men would not do so now.)

The elder sister now proposed that they should go to where their late husband's brother lived, and tell him what had happened. He was unmarried and lived alone. The younger sister was afraid, saying that he would kill them; but at last she agreed to go. They gathered all their meat together, and took all the marmots from the traps, and made a cache of all. Then they burned the body of their husband and departed. When they drew near their brother-in-law's camp, the elder sister said, "I am not afraid. I don't care if he kills me. I shall go and see him." She went into the camp, carrying her baby on her back, and told the man of the killing of his brother and sister, giving him full details. He said to her, "You have done right. My brother did evil, and acted like a dog." The woman told him that her sister was afraid, and remained some distance away with the children. He said, "Tell her to come in. She need not be afraid. I do not blame you for what you have done." She went into camp with the children, and the two sisters became the wives of their brother-in-law.

15. STORY OF THE WATER-MAN.²

Some people who lived near a lake were troubled by a water-man who lived in the middle of the lake. He fooled and ate people. In the centre of the lake could be seen numerous very long strings, like weeds, on the surface of the water. This was his hair. On the edge of the lake was a thing growing, in substance like a stick, and in shape like a man's penis. This was his penis. The people had tried many

¹ See Eskimo (Nelson, RBAE 18 : 467); Russell (JAFL 13 : 15); Jetté (JAI 38 : 341).

² Tsetsa'ut (Boas, JAFL 10 : 48).

times to break it, but could not accomplish it. They practised bathing in cold water to make themselves strong, so that they might break it, but without avail. Among the people who were making medicine that they might attain power to break it was an orphan boy who lived with his uncle, who had two wives. His uncle and the younger wife treated him badly. Each succeeding night the boy tried to break the penis, and at last one night he accomplished the feat. He put it together again, and said nothing. Next morning his uncle, accompanied by many men, went to try again, and it broke easily.¹ All were glad, and went back to camp rejoicing. They composed a song on the occasion. They thought they could now conquer the water-man.

Next morning they went in a large canoe to kill the water-man. The boy's uncle stood in the prow of the canoe to do the killing. When they embarked, he had told the boy to go home, as he would be of no use; but the boy went, nevertheless, and sat in the stern of the canoe. His uncle seized the water-man by the hair, and was about to strike at him, when the latter moved his head; and he fell out of the canoe, and was at once killed by the water-man. The boy then arose, and, running forward to the bow of the canoe, seized the water-man's hair and killed him. He struck off his head as easily as cutting fat. The people then returned, singing a song of victory and a death-chant together. The boy's uncle's wives heard the singing, and began to paint themselves, as they thought their husband was the victor. The elder was doubtful as she heard the two kinds of songs; but the younger one kept on painting herself, although the paint constantly scratched her face. The boy had made it do this.

When all the people learned of the boy's victory, they made him chief, and he became renowned throughout the country. He took his uncle's elder wife to be his wife, but would have nothing to do with the younger one.²

16. THE DECEITFUL WIFE.

A woman had two husbands³ who were brothers, and their mother lived with them. She and her mother-in-law shifted camp while her husbands went hunting. When about to make camp, she noticed that she had forgotten her needle-case in the last camp, and she went back for it. On her return she fell in with a war-party of many men, who intended to attack her people. They had connection with her until she became quite exhausted. They told her not to tell the people, gave her a lot of ptarmigan, and let her go. She carried the birds to camp and gave them to her mother-in-law. The latter asked her

¹ See Tlingit (Swanton, BBAE 39 : 145, 289).

² A Tahltan story, "The Deserted Orphan and the Goat Chief," is similar to the end of this story.

³ Notice the common reference to women with two husbands in Kaska. It appears also in Tahltan myths. This does not occur in any Salish stories that I have collected.

how she came by them, and she told her that she had killed them with stones. The old woman examined them, and saw that they had been killed with arrows. She said to her daughter-in-law, "Get some water for your husbands; they will be coming home soon." When she had returned with the water, she immediately lay down and slept, for she was very tired. Just when the men were coming, the old woman spilled the water, then woke up her daughter-in-law and sent her for more water. She noticed that she was very lame. While she was gone, the woman showed the birds to her sons, who at once knew there was something wrong. They had brought home some fat caribou-meat. They told their mother they would have a last big feed together, and that when the meal was finished she must go out and try to escape. They cooked and ate a hearty meal. When the repast was over, the old woman took the pails, pretending that she was going for water. She left the camp, and ran off into the woods. The men built up a huge fire so as to intensify the darkness surrounding it. They then attacked and killed their wife, because she had deceived them. The war-party heard her cries and rushed into the camp. The brothers ran out in the darkness and escaped. *This is why since then women have been deceitful and hide their actions and wrong doings.*

17. THE OWL-WOMAN.¹

A woman lived with her daughter, who had two husbands who were brothers. She was visited by two men who, she thought, were her sons-in-law. She made up her mind to get rid of her daughter and have her sons-in-law for herself. She told her daughter to climb up a tree where the owl lived, and get some owl-feathers for her. Her daughter refused, saying that she was afraid she might turn into an owl; but her mother persuaded her that there was no danger. When half way up the tree, the girl's clothes dropped off, and feathers began to grow on her, and she became an owl. The old woman dressed in her daughter's clothes, fixed up her face and hair to make herself look young, and then sat down in a new camp she had made to await the coming of her sons-in-law. After they came home, she remarked as she was eating, "I am young yet, see how sharp my teeth are!" and again, as she got up, "I am young yet, see how quickly I can get up! I am like a young woman." The men noticed that she got up slowly like an old person; and this, with the remarks she had made, caused them to be suspicious. They pulled back her head and her hair, and recognized her as their mother-in-law.² Thinking she had killed their wife, they killed her, and then went to their old camp. On the way they passed the tree where their wife was, and saw her.

¹ A similar story is found among the Tahltan. ² See RBAE 31 : 605 (No. 64), 861.

They begged of her to come back to them; but she answered, "No, you have killed my mother, so I shall remain an owl."

18. THE DOG-MAN AND DOG-CHILDREN.¹

A family consisting of parents and daughter lived together. They had an old dog who always lay at the entrance of the lodge. Whenever the girl went outside, she had to step over the dog. One day they moved camp, and as usual put a pack on the dog. When they reached the camping-place, the dog was missing. The parents sent the girl back to look for him. She met a good-looking man accompanied by a dog carrying a pack. He asked her where she was going, and she told him she was looking for their dog, who had gone astray with his pack. He answered, "This must be your missing dog. I found him, and am bringing him along." The girl, becoming fascinated with the man, ran off with him, and camped in a different place. The man hunted, and always obtained plenty of game. He told his wife, "When you throw away bones, never throw them far." The woman noticed that when her husband hunted, she always heard barking where he was. She asked him about this, and he answered that he knew nothing of the barking. She also noticed that the bones she threw out were always eaten up or gone in the morning.

One night she pretended to sleep, and watched. Her husband arose, and soon afterwards she heard something eating the bones outside. She looked, and saw that it was an old dog. She now knew that her husband was a dog or dog-man, and, taking a club, she struck the old dog on the head and killed him. She then went back to her parents and told them she had been living with a man, and that she was pregnant. Her mother, thinking she would have a nice baby, prepared for it by making a fine marten-skin robe, and a nice bed for the baby to be born in. The girl gave birth to seven pups; and her mother became so angry and disgusted, that she snatched away the robe, took away all the food and everything in the lodge, and left the place. Her father and all the people also deserted her.

¹ The narrator said that he thought this story may have come from the Tahltan to the Kaska some time ago, as both tribes have the story localized in the Tahltan country. See RBAE 31 : 785 (Bellacoola, Chilcotin, Comox, Kwakiutl, Nootka, Quinault); Carrier (Morice, TCI 5 : 28); Cheyenne (Kroeber, JAFL 13 : 182); Chinook (Boas, BBAE 20 : 17); Dog-Rib (Petitot 311; Franklin, Second Voyage, p. 308); Eskimo (Rink, Tales and Traditions of the Eskimo, 471; Boas, RBAE 6 : 630; Murdoch, American Naturalist, 1886 : 594; Boas, JAFL 7 : 207; Holm, Meddelelser om Grönland 39 : 270); Fraser Delta (Boas, Sagen 25; MAFLS 11 : 130); Hare (Petitot 314); Kathlamet (Boas, BBAE 26 : 155); Lillooet (JAFL 25 : 316); Squamish (Hill-Tout, BAAS 1900 : 536); Thompson (Teit, MAFLS 6 : 62, JE 8 : 354, MAFLS 11 : 30); Tlingit (Krause, Die Tlinkit Indianer, p. 269); Tsetsa'ut (JAFL 10 : 37); also Coos (Frachtenberg, CU 1 : 167). Known to the Tahltan.

The girl lived by picking berries. When their mother was away gathering food, the pups turned into children and played together. There were six boys and a girl, and the girl always watched while the others played. The mother noticed, when she came home, that the brush on the floor of the lodge was disturbed and turned over, as if children had been playing; and she thought it strange that dogs should do this. She picked up some rags and made them roughly to resemble clothes, which she stuck up within view of the lodge one day when she was out. The girl watched this, thinking it was her mother. The latter crept around behind, seized the dog-skins the children had discarded, and threw them into the fire. The girl, however, managed to get on part of her skin, and thus remained half dog. Later the mother managed to get the rest of her skin, and she then became like her brothers.

The dogs were now really children, and they grew up fast. The young men hunted, and always brought back plenty of game. They had the power of scenting game, as dogs do, and therefore were very successful in hunting.

Now, the mother was suspicious that one of her sons slept with his sister, and she determined to find out which one it was. She smeared pitch all round where her daughter slept, and next morning she noticed the side of her youngest son marked with pitch. She was sorry about this, and began to travel with her family. When about to cross the Stikine River in the Tahltan country, she said to the girl, "Look at your brothers bathing in the river down below!" As soon as she looked, all were changed to stone, including the mother. Some were ashore at the time, and some were in the river. All of them are now rocks to be seen at this place.¹

19. STORY OF LYNX-MAN.²

Once a long time ago a man was hunting in the mountains with his wife. At that time there was no game in the low parts of the country. People lived on sheep, marmots, and ground-squirrels, all of which abounded in the mountains. The man wanted to procure some eagle-feathers: so, taking a rope with him, and accompanied by his wife, he went to a cliff where there was an eagle's nest. He tied the rope around his waist, and got his wife to lower him down. Just when he had reached the ledge where the nest was, Lynx-Man appeared at the brink of the cliff, and ordered the woman to let go the end of the rope. Being afraid, she did as directed. Lynx-Man then took her away to a place in the bottom-lands where the brush was very thick and there were many Jack pines. Here he set many snares, and always caught plenty

¹ Tsetsa'ut (Boas, JAFL 9 : 257).

² A similar story occurs among the Tahltan.

of rabbits. He cooked and offered the woman rabbits, but she would not eat. On the way to this place the woman had carried some grouse that Lynx-Man had caught, and, as she went along through the brush, she plucked the birds and dropped the feathers along the way as a sign.

When the Mother-Eagle came back to the nest, she found the man there. She said, "What are you doing here?" and he answered, "I came here to get some eagle-feathers. My wife let me down, and I had barely reached the ledge when for some reason the rope fell down. Now I have no means of getting up or down." Eagle said, "Why, Lynx has stolen your wife; that is why the rope fell down. Get on my back, and I will take you down and show you where to find your wife." The man did not answer, as he was afraid, and Eagle knew it. She said, "There is no danger. I am able to carry you. Put that big stone on my back, and I will show you." The man did as directed, and the Eagle flew away with the stone on her back, and threw it off on the opposite mountain. Returning, the man got on her back, and she flew down with him.¹ Eagle then said, "Watch my flight. I will fly to where your wife is. When I circle four times, you will know she is directly below where I am." Eagle flew off, and the man watched. After flying some distance, Eagle circled twice, and then went on. After a time she circled four times, and then returned. On arriving back, Eagle asked the man if he had noticed where she went, and he answered, "Yes." Eagle then told him there was a large Caribou below where she had circled twice, and his wife's camp was underneath where she had circled four times. Eagle plucked a number of feathers from her body and gave to the man, saying, "I will now leave you. My children are hungry, and I must go and feed them."

The man went to where the Eagle had circled twice, and found a caribou there, which he killed. He then went on, and came to Lynx's camp, where he found his wife alone. She was glad to see him, and said to him, "When Lynx comes, you must say you are my brother, and address him as brother-in-law." Towards evening Lynx came to camp, carrying a load of rabbits. When he saw the man, he drew his bow and was about to shoot at him. The woman cried out, "This is my brother come to visit me. Don't shoot at him!" Lynx said, "Oh, my brother-in-law indeed!" and came into camp. He cooked many rabbits for his supposed brother-in-law. That night, when Lynx-Man was asleep, the man and woman killed him. Then they shifted camp to where the carcass of the caribou was.

¹ See Sanpoil (Gould, MAFLS 11 : 108), Thompson (Teit, JE 8 : 371).

20. THE FOG-MAN.¹

A man and his wife were out hunting. They had two daughters who staid in camp. There was little to eat; and the girls, being hungry, ate about half of the back-fat that remained in the camp. Their mother was angry when she returned and found that they had eaten so much fat. She said to them, "Go up in the mountains and marry Fog-Man. He is a good hunter, and always has plenty of fat." The girls ran away from home, and, going up in the mountains, came to the place where the Fog people draw water. They met a woman there who was the mother of Fog-Man. The girls told her their story, and she said she would tell her son.

Fog-Man had two wives, Porcupine and Beaver. They were bad women. They ate people, and they were always angry and cross. As soon as Fog-Man learned of the girls from his mother, without saying anything, he arose and hit Porcupine with his axe, and drove her from the house. He said, "Go up to the timber-line among the balsam and become a porcupine. People will eat you." Then he hit Beaver with a stick, and drove her, too, from the house. He said, "Go down to the river and become a beaver. People will eat you also." He brought the girls in, and now had two good wives. He hunted and put up a great quantity of meat of caribou, sheep, etc., and fat ground-hog. He made a very big cache of meat in the mountains. Then he went to visit his parents-in-law, taking his wives with him, and plenty of meat. He staid a long time with his wives' people; and while he remained there, the people always had plenty to eat, for Fog-Man was a good hunter. His chief food was sheep's horns, which he called fat, and cut just like back-fat.

Each of his wives bore him a son. One day some of the people quarrelled with him, and he left them. On his way home he put a mountain on the top of his meat-cache, so that the people could not get at it. They could find no game, and were starving. They went to the cache to get meat, but were unable to remove the mountain which covered it. The woman (viz., mother-in-law) sent Fog-Man's sons to look for their father. She said to them, "When you see your father's tracks and follow them, paint the soles of your feet with red paint, and never look back." They did as directed, and found their father. Many Fog people were living there. When they went in, they gave the lads sheep's horns to eat.

When Fog-Man heard that the people were starving, he was sorry. He went to the cache and took the mountain off the top. The people now had plenty to eat. Fog-Man's mother-in-law ate so much fat, that she became too full, and, when reaching over to take some more,

¹ The Tahltan have a similar story ("Ca'kina"). See Tlingit (Swanton, BBAE 39 : 222, 280).

she broke in two.¹ After this, people used caches and put up meat in caches. Fog-Man taught them. *This is why the Indians now cache their meat and make caches.*

21. RABBIT-MAN (GA'.TCOEZE').

Rabbit-Man was very clever. He was a shaman and next in power to Beaver. He had two brothers and a sister. The latter was married to Bear-Man, and the two brothers lived with them. Rabbit lived alone in another place.

Bear became angry because his young brothers-in-law were lazy, and he made up his mind to starve them. He made them always camp behind himself and his wife, in a different place, and gave them raw liver. Rabbit-Man knew that his brothers were badly treated, and went to see them. He saw that his brothers had no fire and no good food to eat. After making a big fire for them, he asked where Bear-Man was camped. They said, "On ahead," and indicated the spot. Rabbit went to Bear's camp, and found only his sister (Bear's wife) there. He saw much fat meat there. Without saying a word, he helped himself to the meat, and went back and fed his brothers.

When Bear came home, he missed the meat, but said nothing. As he changed his moccasins, he thought of Rabbit. He knew that he had come, and he knew that he was a very clever man. Soon afterwards Rabbit appeared, and asked Bear if he had seen any moose or buffalo when hunting, and Bear replied that he had seen three. Rabbit proposed that they should go after them at once; but Bear said that he was too tired, and could not go until morning. At last Rabbit persuaded him to go that night. They chased the moose (or buffalo) and killed two. One ran off, and Rabbit went after it. He ran it down, killed it, and cached the meat in the snow.

On returning to Bear, he told him that he had failed to catch the runaway. Bear prepared to pack the two animals they had killed by tying them together, while Rabbit was to go ahead and break a trail for him to follow. Bear said, "My load is very heavy; break a good trail for me, and pick good easy ground." Rabbit made a trail through bad places and straight up steep places. At last he went up a very steep place, and Bear became angry. He said to himself, "I will fix him when I get to camp!" When Bear reached the top of the declivity with his heavy load, his head was bent down, and he was out of breath. Rabbit hit him on the head with a club and killed him. He rolled over backwards with his heavy pack. Rabbit then returned to camp, and told his sister, "Your husband wants you to meet him. He is tired." She answered, "No, my husband never yet asked me to

¹ Tsimshian (Boas, RBAE 31 : 825).

meet him." Rabbit persisted in the truth of his statement, and at last she went. He killed her at the same spot where he had killed her husband.

Rabbit now returned to his brothers, and took them to the place where he had cached the meat. There they camped, and cooked and ate much. Now, Bear-Man had many friends, and they came to take revenge. Rabbit gave each of his brothers a feather. He told them, if they were attacked, never to move or to say anything, but just to watch his eyes. He said, "While I sit, you sit; and when I get up, you get up." The Bear people came and attacked the camp. Rabbit got up; his brothers did the same, and all changed into feathers.¹ They blew away on the wind, and came down a long ways off, where they changed back to their natural forms and camped. Rabbit hunted and killed many moose, so they had plenty to eat. He said to his brothers, "Live here until I return. I am going to kill our enemies."

Rabbit arrived at the camp of an old Bear-Man, who was sharpening sticks.² He said to him, "Why are you making these sharp sticks?" and Bear answered, "To kill Rabbit-Man." (Bear did not recognize Rabbit, for he had changed his appearance.) Rabbit asked old Bear-Man how he used the sticks, and the latter showed him. Rabbit took up the stick, and, pointing it at Bear's head, said, "Oh, this way!" and then pierced him with it, killing him.

Rabbit went on to a camp of many people near a lake.³ Changing himself into a young rabbit, he sat down near the hole in the ice where the people got water. Some women carrying water saw him and caught him. They took him to camp and showed him to the other people, who thought it strange that there should be a young rabbit in the middle of winter. They all examined him, passing him from hand to hand. Wolverene was the last one to examine him. After looking at him very closely, he said, "Perhaps this is Rabbit-Man," and threw him into the fire. Rabbit jumped out of the fire, and ran away as if lame. The people followed him, trying to catch him. He ran out in the middle of the lake, chased by the people. He made a gale of wind come and blow all the snow off the ice, which became so smooth and slippery that the people could not stand up. He then took a stick and killed one after another.

Wolverene had not followed him. He thought himself smart, and sat in the camp smiling to himself. Rabbit entered, and, striking him across the arms and legs, broke them. He put his body on a spit and set it up before the fire to bake. He then gathered all the children together, chinked up the brush lodge, and set fire to it. When all were

¹ See Chilcotin (Farrand, JE 2 : 24, 25), Thompson (Teit, MAFLS 6 : 74, 75; JE 8 : 265). — J. T.

² See Lillooet (Teit, JAFL 25 : 295), Thompson (JE 8 : 226, 227). — J. T.

³ Also known to the Tahltan ("Raven and Qextsā'za"). — J. T.

burned up, he went home. *This is how wars started among the Indians.* At one time war was unknown. Rabbit introduced war, and the Indians imitated him. Since then there has been war among tribes and families. Had Rabbit not introduced war, people would know nothing of war now.

22. WOLVERENE.¹

Wolverene had two wives and several children. His wives' mother, and two brothers of his wives who were yet boys, lived with them. He always caught many beavers, and gave plenty of meat to his mother-in-law and brothers-in-law as well as to his own family. He was very quick at setting beaver-nets, for he used his penis as an ice-chisel. The boys tried to find out how he managed to set the nets so quickly, but he always managed to conceal himself when making holes in the ice. One day, however, they happened to see him, and made remarks about the shape of his ice-chisel. One of his own sons told him of these remarks. He became angry, and said he would starve them. After that he fed his own wives and children, as usual, but gave nothing to his mother-in-law and brothers-in-law. He allowed them a fire, however, but he gave orders to his wives not to give them any food.

When Wolverene's daughter saw that her grandmother was starving, she went to her mother, saying she was very hungry, and asked her for some beaver-meat. Pretending to eat the meat, she passed it down her dress, and carried it to her grandmother and the boys. The latter now began to hunt, for they were very hungry. One day they chased a moose by the place where Wolverene was working beaver on the ice. They asked him if the moose was far ahead; and he answered, "Just a little ways." The lads chased the moose a very long way before they caught up with it and killed it. They brought back some meat and fat to their camp. That night they broke some bones to extract the marrow, and Wolverene heard them. He called out, "Oh, you have some meat! You are eating marrow-bones." The old woman was angry, and answered back, "No, you are mistaken. We are breaking old bones. Where should we get meat? We are starving."

That night, when Wolverene was asleep, the old woman and boys shifted camp to where the moose was. Next morning Wolverene noticed that there was no fire at their camp, and sent one of his sons over to find out the reason. He came back and told his father that there were no people there. Wolverene knew now that the lads had killed the moose. He made up his mind to follow them, and told his wives to go ahead. He would stay behind and finish catching beavers, and then overtake them. He killed a number of beavers, and, taking one of them on his back, he set out. Before long he passed his wife, who was pregnant, and therefore walking very slowly.

¹ Also known to the Tahltan ("Wolverene and the Brothers").

When he reached the people's camp, he said, "I have brought you some good meat;" and he gave the beaver to his mother-in-law. He had defecated inside the beaver. The old woman threw it away, saying, "We do not eat your dirt." Wolverene said, "How nice the moose-fat smells!" The people said, "We will feed you fat; sit down and close your eyes." He was not particular now about concealing his privates, but sat down before the fire and lifted up his apron (or shirt?), exposing himself to view. When he shut his eyes, the people poured hot grease on his privates. He began to scratch at the burnt place; and while he was doing this, they clubbed and killed him. They then went out and met the wife who had the children and was pregnant, killed her, and cut open her belly. They also killed all the children excepting the youngest, who managed to escape and climbed a tree. Here he became a wolverene, and said, "*Henceforth I shall break into people's caches, and steal out of their marten-traps.*"

23. WOLVERENE AND HIS WIVES.¹

Wolverene married the eldest of many sisters, and took her to his house. He hunted all the time, and always had plenty of meat and fat. He had a hole in the ground under his house, into which he put his wife. He kept her there, and fed her just fat meat and fat. He never gave her any water to drink. When she was very fat, he killed her and ate her (or cached her meat). He then went crying to his mother-in-law's house, saying that his wife was dead. He cried so much, that they took pity on him, and he got the next oldest sister for a wife. He did the same with her. Thus he married and killed all the sisters excepting the youngest two.

At last the youngest sister of age was given to him. She thought something was wrong, and was on her guard. He treated her the same way. When she had been some time in the hole, she asked him why he had never slept with her; and he answered, "I don't want to spoil my food." She then told him to give her something to kill mice with, for they were annoying her terribly. He gave her a long, sharp piece of antler. While he was absent hunting, she dug a tunnel with the tool, until she got out to the bank of the creek. She was too fat to walk, so she rolled to the creek and drank. She then rolled onto a log, and floated downstream to the place where her mother drew water. Her sister, a little girl, came for water, and saw her. She went back and told her mother, who said, "Don't say that you saw your sister! She is dead." However, she went and brought her daughter up to the camp. She fed her nothing but water, so that she might get thin.

Wolverene thought she had died, and shortly afterwards appeared,

¹ See Eskimo (Boas, RBAE 6 : 633; Rink, Tales and Traditions of the Eskimo, 106; Holm, Meddelelser om Grönland 39 : 235), Shuswap (Teit, JE 2 : 702).

crying, and saying that his wife had died. The woman's mother hid her. Wolverene smelled her, and sniffed, saying, "Ah! What do I smell? It smells like an old cache." Then he thought his wife might have escaped somehow, and went back to see if she was still in the hole or cache. He was wont to leave his victims in the hole for a time after they were dead. His brothers-in-law followed close behind him. When he went into the hole to see if his wife was there, they hid close to the edge. When he stuck his head up to come out, they hit him and killed him.

24. WOLVERENE AND WOLF.

Wolverene and Wolf were brothers-in-law and lived together. Wolf had no wife, while Wolverene had a large family. They hunted in company, Wolf traversing the high mountains, and Wolverene following the timber-line below him. Game was very scarce. By and by the deep snow prohibited their hunting on the high grounds, and they had to hunt lower down in the woods, where game was still less abundant. One day they came on a cache of dried meat made by some people (Indians) in a bad precipitous place near a waterfall, and beyond their reach. Wolverene was very anxious to get at the cache, and thought by jumping against it he might knock it down. Wolf would not attempt it, and declared that if Wolverene jumped, he would not reach the cache, and would simply fall down on the steep, smooth ice below, and perhaps kill himself. Wolf declared he was going home, and, just as he was leaving, Wolverene made the jump. He fell short of the cache, landed on the steep ice, and was precipitated to the bottom, breaking his arms and legs. Wolf lifted him up; but he could not get him out of there, nor set his broken limbs. Soon afterwards some people came along to get meat from the cache, and found Wolverene lying there with his arms and legs broken. They knew he had been trying to steal, so they clubbed and killed him. As he was dying, he said to the people, "No matter if you kill me, I shall steal from your caches just the same. There are many of us." *This is why the wolverene is now such a thief, and breaks into people's caches and steals their meat.* Wolf returned to camp, and reared Wolverene's family.

25. STORY OF THE BABY STOLEN BY WOLVERENE.

A man and his wife were travelling towards where the people lived. The woman was taken in travail, and, as was the custom of the people, she had to go in retirement during and for some time after her confinement. When they camped for the night, the husband made a camp for himself, and another for his wife some distance away.

One night a giant came to the woman's camp, threw a noose around her neck as she was sitting at the fire, choked her, and dragged her body away in the snow. The baby, which remained alone, began to cry. The husband called out to his wife, "Why does the baby cry so much?" Receiving no response, he went over to see. When he arrived, the baby was quiet, and he found Marten suckling the baby with his tongue. He asked him what he was doing; and he said, "I am suckling the baby with my tongue, for his mother is dead." The husband took his bow and arrows and followed the giant's track in the dark, and after a time came to where the giant had lighted a big fire and was about to eat. He saw him sucking the milk out of the woman's breasts, and then he put them on sticks before the fire to cook. The man crawled up close to the giant, and fired an arrow into his body. The giant immediately put his hand up to the place, and said, "My! A spark has burned me!" He said to the fire, "Why did you do that?" Again the man shot him, and he did the same. Then he said, "It is strange, I feel sleepy." He lay down, saying, "I will sleep a little while before eating the breasts." He was dying, and did not know it.

When the man returned, he found Marten caring for the baby, and suckling him, as before. The man gave his breasts to the baby, and milk came. After that, in the day-time Marten suckled the baby with his tongue, and at night the father gave him his breasts. At last they reached the people, and the man gave his baby to the women to rear. He hunted, and every five days returned to see his baby, and was glad to see that he was doing well.

One day, when he was away hunting, Wolverene came to the camp and told the people the father had sent him to get the baby and take it to him. The people thought this strange, but gave him the baby. After five days the father came back, and asked to see the baby. The people said, "Why, don't you know, Wolverene came here some days ago, saying that you had sent him for the baby, and we gave it to him." The man stated that he had not sent Wolverene, and at once started in pursuit of him. At Wolverene's first camp he found baby-moss, his son being still a baby; at the second camp, small snowshoes, showing that the baby was now a boy and walking; at the third camp he found larger snowshoes, and saw that the boy had been using small arrows; at the fourth camp the snowshoes and arrows were larger; and at the fifth camp the tracks showed that the boy was now a man. Next day he found where the boy and Wolverene had separated, and he followed the tracks of the former.

The Wolverene always counted the lad's arrows when he returned home at night. When the man came to his son, the latter thought him very strange, for he did not remember having seen people. His

father told him, "You are my son." He showed him his breasts, saying, "I suckled you. Wolverene stole you, and I have followed you a long way." The lad at last believed him. His father said, "Tell Wolverene, when you see him to-night, to follow the sun on the morrow, and camp where the sun goes down, and there you will join him to-morrow night. Also tell him that you shot an arrow up in a tree, and you are going back after it."

That night Wolverene counted the birds the lad had shot, and his arrows, and found one of the latter missing. Wolverene agreed to the boy's proposal. In the morning he travelled towards the setting sun, while the lad returned. That night the lad did not come to camp, and next morning Wolverene started to look for him. He came to the lad up in the top of a tree, pretending to look for his arrow, and his father standing at the bottom. Wolverene asked the latter who he was, and what he was doing there; but when the man answered and talked with him, Wolverene told him to shut up or he would kill him. The father had already arranged with his son how they would act. Wolverene told the boy to come down out of the tree; but he answered, "Father, I can't descend, my moccasins are frozen to the tree." Wolverene said, "Very well, don't try to come down, you may fall. I will climb up and carry you down." When Wolverene got beside him, he turned around to get in position to carry him down, and the lad struck him on the head, knocking him off the tree. His father at the bottom of the tree then killed Wolverene, who was already stunned by the fall.

SPENCES BRIDGE, B.C.

SOME CHITIMACHA MYTHS AND BELIEFS.¹

BY JOHN R. SWANTON.

WHEN Louisiana was settled by the French, the Chitimacha Indians were found living between the Mississippi River and Bayou Teche. There were several bands occupying different parts of this area, but the last to maintain a separate existence was that in the Indian Bend of Bayou Teche, where is now the village of Charenton. About a dozen families of mixed-bloods are still to be found there. One industry, the making of cane baskets, is kept up; and for this the tribe is justly famous, their work being vastly superior to that of any other Southern Indians. Unfortunately but four individuals have a speaking knowledge of the old tongue; and, still more unfortunately, only a very few texts may be obtained from these, the greater part of the features of the language being accessible only by a painful system of cross-questioning, which must be in large measure blind. During a recent visit to these Indians, and while securing additional linguistic information in this way, I obtained fragments of a few myths. These are of interest, owing to the very paucity of Chitimacha material, and also because most of them are different from the stories I have obtained from other Southern tribes. The European connection of some, if not all, of them, is apparent; but I shall not attempt any classification. The only other Chitimacha myths with which I am acquainted are those recorded by me and printed in Bulletin 43 of the publications of the Bureau of American Ethnology, and some fragments secured through Martin Duralde and published in the same place. My new fragments are as follows:—

BUZZARD AND WOLF.

Buzzard once went to Wolf and persuaded him to kill a cow, so that both could have something to eat. Wolf did so, and he drank the animal's blood on the spot; but he does not like raw meat, so he left his share to soften. While he was gone, however, Buzzard, who eats flesh in any condition, devoured not only his own portion, but Wolf's as well; and when Wolf came back, there was nothing left.

MAN, BEAR, AND TIGER-CAT.²

An old Indian used to spend all of his time hunting, and there was a Bear that also spent all of his time rambling about in the woods.

¹ Published by permission of the Smithsonian Institution.

² It is claimed that the tiger-cat is bigger than the panther. See Bolte und Polívka, Anmerkungen zu den Kinder- und Hausmärchen der Brüder Grimm, 2 : 96.

One time the Indian shot a Tiger-Cat. Then the Tiger-Cat went to the Bear, and said, "You do not know how an Indian can knock you over." — "I should like to see the creature that can knock me over," said Bear. "He can do it, all right," said Tiger-Cat. Then Bear said he would like very much to meet this being, and Tiger-Cat agreed to guide him to the Indian. They travelled on, and by and by came to where a child was playing. Bear wanted to run upon it; but Tiger-Cat laughed at him, and said, "Do you think that is a man? We have not found a man yet." So they went on, and presently they came to a youth bringing in fire-wood. Bear wanted to run upon him also; but Tiger-Cat said, "That is not a man, either." At last, however, they came in sight of the old Indian. Then Tiger-Cat said, "While you run in upon him, I will hide here; and if you run away, don't pass near me." Bear assured him he would not, and then he rushed at the Indian. The Indian was too quick for him, however, and shot him; whereupon he turned about, and ran off as fast as he could go, in his haste passing right by the place where Tiger-Cat was concealed. Then the Indian caught sight of Tiger-Cat, and shot him too, so that both of the animals rushed off through the woods with the utmost speed. Said Tiger-Cat, "Didn't I tell you not to run near my hiding-place?"

THE LABORS OF RABBIT.

One time Rabbit went to God and asked him for more power; but God said, "You have power enough already," and to prove it he set Rabbit various tasks. One of these was to bring him the canine teeth of Alligator. So Rabbit hunted about until he found Alligator. Alligator was awake, however, and told Rabbit that he would devour him. Rabbit said that he could not do it, and they disputed for some time. By and by, however, Rabbit went away; and when he came upon Alligator next time, Alligator was fast asleep. Then Rabbit took a cord and tied Alligator's great canine teeth firmly to a tree. That done, he set the grass on fire all about. Alligator began to feel the heat, woke up suddenly, and gave such a jerk that he pulled his teeth out, which Rabbit took back to God.¹

For a second task God sent Rabbit to bring one of the tusks of Elephant. So Rabbit went to a place near Elephant's home and began cutting hay. Elephant came along, and asked what he was doing; and Rabbit said, "I am cutting hay, and, if you will take it home, I will go shares with you." Elephant thought this was a good bargain, so he agreed and let Rabbit pile the hay upon his back. Then Rabbit tied a rope to one of Elephant's tusks, in order, as he said, to lead him, and they started along. Presently a rain came up; and Rabbit said, "Let us go in under that live-oak tree yonder, so

¹ Compare Harris, *Nights with Uncle Remus*, No. XXVI.

that we can keep dry!" When they got there, he tied the rope with which he was leading Elephant securely to a limb. Then, unnoticed by Elephant, he set fire to the hay which the latter was carrying. Of a sudden Elephant began to feel the burning: he sprang quickly to one side to get out from under the hay, and his tusk was broken off. "Give this to me," said Rabbit. "Why, what do you want of it? Still, as it isn't of any more use to me, you may have it." So Rabbit seized it and went back to God.

Again, God sent Rabbit to bring Rattlesnake to him. Rabbit took a stick and hunted about until he found Rattlesnake lying asleep, and he laid the stick down beside him. Forthwith Rattlesnake woke up, and said, "Why do you do that?" — "I want to see how long you are," answered Rabbit, and he began to measure him. Presently Rabbit said, "Let me tie you to the stick." Rattlesnake refused at first; but Rabbit said, "I must tie you in order to get your measure, because you are so crooked." Finally Rattlesnake let him have his way; and Rabbit tied him firmly to the stick, and carried him back to God.

After Rabbit had performed the last of his tasks, of which there were many more than my informant could remember, God said, "You see that you are clever enough, and do not need any more power."

THE ORIGIN OF DEATH.¹

Anciently there was no death in the world; but finally a man fell sick, and the people sent Rabbit to God to inquire whether he would die. God said, "No, he will not die, he will get well." Rabbit started back with this answer; but in his haste he stumbled and fell on his face, and in doing so split his nose in the manner in which it is seen to this day. And unfortunately this caused him to forget the message he had received, so he retraced his steps and asked the question over again. This time, however, God was angry at being disturbed a second time, and he said, "Tell them he will have to die." Since then there has been death on earth.

THE PUNISHMENT OF RABBIT.

Rabbit fooled the people so much, that finally they wanted to kill him. So he said to them, "All right, then, since I have to stay somewhere, I will go to live with God." When God saw him, however, he said, "Go back! your place is in the brush and weeds." But when Rabbit got back to the place where men were living, he told them that God had said their place was to be in the brush and weeds. The Indians, therefore, all went in among the brush and weeds; and that is how they came to have their homes there. Finally, however, God

¹ Leonhard Schultze, Aus Namaland und Kalahari, p. 448; W. H. I. Bleek, Reynard the Fox in South Africa, p. 69; O. Dähnhardt, Natursagen 3 : 22.

heard of the new deception Rabbit had practised; and he punished him by depriving him of speech and sending him also into the brush and weeds, where he had told him his place was to be.

COMMENTS.

The last of the three tasks recorded in the story of "The Labors of Rabbit" I have taken down before, as have other students; and the motive for these tasks, proof of Rabbit's all-sufficient cleverness, recurs frequently. This is, however, so far as I can remember, the first time in which several tasks have been mentioned; i.e., it is the first time that the "labors of Hercules" idea has been found grafted on this story. All Louisiana Indians have much to say of Elephant, who is inconsistently represented as a man-eater. It is probable that the name has been associated with a monster which played a great part in true Indian stories, but the two have been almost inextricably confounded. The bear mentioned in stories is said not to be the common black bear, but a brown bear found more often toward Texas.

A more truly Indian story of the origin of death was given by the same informant, and is incorporated into Bulletin 43 (see p. 358).

ADDITIONAL NOTES.

A few additional notes regarding Chitimacha beliefs and medical practices may be given.

The Chitimacha thought that if in youth a man killed a lizard, when he grew up he would get lost in the woods. Anciently one of the professional doctors or shamans called Hēkx-atxkō'n, and his entire family, turned into bears, and for this reason a doctor could not eat bear-meat without becoming sick.

It was believed that if one took a sharp splinter obtained from a cypress that had been struck by lightning, and with it drew blood by cutting about a decayed tooth which was causing trouble, the tooth would come out of itself in pieces. All of the old doctors kept such splinters, but not in their houses, lest lightning be drawn to them. Sometimes they used them in bleeding a person. If such a splinter were in a person's body, it would not heal; and I suppose that they were made use of in witchcraft, but of this I am not sure. It is to be noted that the Natchez had somewhat similar ideas regarding trees that had been struck by lightning. There was also a vine called "toothache medicine" or "toothache grass" (*i tékxnic po*) which was used for an ulcerated tooth. It has a white flower, and, when taken into the mouth, burns like pepper. *Kimūkun āt̄xki'n* was the name of a plant used to heal sores. The bark was mashed up and laid upon the sore. The leaves of two distinct kinds of sumac

were smoked, one commonly, mixed with tobacco, the other by those practising witchcraft. The former was called *kacū'* or *bacuktá*; the latter, *kiteka'ñk cuc*. The bark of this last is rougher than that of the other.

There are a few plants, besides, for which I have only the native names and the uses. Such were the *nă'xte po* ("striking medicine or plant"), used when one had been struck by lightning; *wa'p'tin po* ("knife medicine"), used to cure knife-wounds; *tuskú'n katsí' po*, used when one ran a nail into his foot; *ka'na po* ("eye medicine"); *mo'ymoxman*, a bitter herb, like quinine in taste, and good for fevers, such as malaria; *pō'xkō'ñk*, used as an emetic; *cump*, formerly employed in yellow-fever. Still another medicine was called *tcō'takopu'*, which seems to contain the word *tcō'ta* ("crawfish"). It has a red flower, and a root like that of an onion. Plants that will counteract the poison of snakes are said to be identified by following a king snake after it has had an encounter with a venomous serpent. It is claimed that it will go to a particular plant after having been stung by a copper-head, another after having been stung by a water-moccasin, and so for the other poisonous serpents, including the several varieties of rattlesnake. My informant claimed that both ash and cane were poisonous to a rattlesnake, and that if cane were run through any part of a rattlesnake's body, it seemed to paralyze the whole.

BUREAU OF AMERICAN ETHNOLOGY,
SMITHSONIAN INSTITUTION,
WASHINGTON, D.C.

MALECITE TALES.

BY FRANK G. SPECK.

THE following Malecite tales furnish us with variants of some themes already known, and a few which are not represented in the material now in print from this tribe. The first two tales relating to the culture-hero Gluskap are typical of the region. In W. H. Mechling's collection,¹ the lengthy composite culture-hero cycle which he gives contains these episodes, although not in similar associations. In the second story, particularly, a feature of significance is the social explanatory element accounting for the transformation of human beings into marine animals. There is reason to consider this tale in its present form as one of considerable importance, because, in a related form, it occurs among the neighboring Penobscot as a social origin myth, with its scene transferred to the Penobscot valley. The pattern of the story occurs three times in Mechling's Malecite collection, once in Rand's Micmac tales, and in Leland's mixed Wabanaki series,—all in differing associations, yet not in the form recorded here as an explanatory factor. In regard to the culture-hero tales of the Wabanaki tribes, the elementary ideas seem to be largely common property to all. The versions, however, vary considerably in composition around certain central features. There is, moreover, some variation in the versions given by different narrators in the same tribe, as a comparison of Mechling's and Jack's with those given here will show. A more detailed study of the mythology of the northeast, I feel safe in saying, will show the same thing that we see manifested in a minor degree in these collections; namely, the process of element composition in myth cycles, to which Dr. Boas has already called attention.² The other tales in this collection, through sheer accident in the circumstances of selection among narrators, are new to the records of Malecite folk-lore. It seems improbable, from the present aspect of the situation, that any amount of myth-collecting will be likely to exhaust the possibilities among the eight hundred Malecite now living.

I. GLUSKAP AND HIS GRANDMOTHER.³

Gluskap lived with his grandmother in a stone canoe which was an island. In this they floated about on the water. Gluskap became

¹ W. H. Mechling, *Malecite Tales* (*Memoir 49, Anthropological Series, No. 4, GSCan*).

² F. Boas, *Development of Folk Tales and Myths* (*Scientific Monthly, October, 1916*); and *Introduction to the Traditions of the Thompson River Indians* (*MAFLS 7 [1898]*).

³ Narrated by Gabe Paul (age 57), at present living at Oldtown, Me., but born and raised at Central Kingsclear, N.B. For another version of the stone canoe, beaver pursuit, and origin of Reversing Falls feature, cf. W. H. Mechling, *Malecite Tales* (*Memoir 49, Anthropological Series, No. 4, Geological Survey of Canada*, p. 1); and E. Jack, *Maleseet Legends* (*JAFL 8 : 194*). The wind episode is given by Mechling in another association (*op. cit.*, pp. 45 and 49).

lonesome for companions, and asked his grandmother whether or not there were other people in the world. She told him that there were other people far up the river (St. John's River). Then they paddled their island canoe into St. John's harbor, where the canoe went aground and is now to be seen as Partridge Island lying in the mouth of the harbor. Gluskap then got out of the canoe, and started to hunt the beaver who lived in the river above the falls now known as the Reversing Falls. At the first pursuit the beaver ran away up-stream, whereupon Gluskap broke the dam and caused the falls to be as they now are. Then Gluskap pursued him, and, in order to drive him back down-stream, threw an immense stone up-river ahead of the beaver. This stone may still be seen at Tobique, about two hundred miles from the mouth of the river. Then his grandmother told him that there were people at Tobique, and he started up-river to find them. On the way up, Gluskap had to leave his snowshoes behind, as the snow began to melt, and the walking became very bad. The snowshoes may still be seen as the islands in the river called Snowshoe Islands. When he got to Tobique, he found the people so small, that he called them midgets. He was not satisfied. Then he returned to the coast to his grandmother, and the beaver got away.

As they were going about on the water in a canoe, the wind became so strong that they could not fish. Gluskap's grandmother then told Gluskap that he would have to fix the wind so that it would not blow so strongly. Said Gluskap, "I know how," and with that he stood up in the canoe, and with his stone knife stabbed into the air. The wind calmed; the sea soon became so calm that the fish could not live; the water became thick and foul. Then Gluskap started travelling to find the source of the wind and to remedy matters. He came to where a large bird lived, and found him lying with one wing cut off. Then he healed the wing and told the bird to fan the air a little at a time, and then allow it to become calm, and then again to fan a little. Since then it has been thus; and the sea is at times rough, and again becomes calm so that people can travel abroad on it.

2. MALECITE VERSION OF THE WATER-FAMINE AND HUMAN TRANSFORMATION MYTH.¹

Aglèbe'm kept back all the water in the world; so that rivers

¹ Narrated by Gabe Paul. A portion of this tale, the killing of "Akwulabemu," is recorded by Mechling in three places. In one, Gluskap is the hero (*op. cit.*, pp. 6-7); in two others, Gluskap is not directly concerned with the event (*op. cit.*, pp. 46 and 53-54). H. Stamp (JAFL 28 : 247) provides another variant, with Aza (John) as the hero. The same motive occurs in S. T. Rand, *Legends of the Micmacs* (p. 68); and a Passamaquoddy occurrence, following rather closely the one cited above, is given by C. G. Leland, *Algonquin Legends of New England*, pp. 114-119. For the spelling of Indian words see Phonetic Transcription of Indian Languages (Report of Committee of American Anthropological Association).

stopped flowing, and lakes dried up, and the people everywhere began dying of thirst. As a last resort, they sent a messenger to him to ask him to give the people water; but he refused, and gave the messenger only a drink from the water in which he washed. But this was not enough to satisfy even the thirst of one. Then the people began complaining, some saying, "I'm as dry as a fish," "I'm as dry as a frog," "I'm as dry as a turtle," "I'm as dry as a beaver," and the like, as they were on the verge of dying of thirst. At last a great man was sent to Aglèbe'm to beg him to release the water for the people. Aglèbe'm refused, saying that he needed it himself to lie in. Then the messenger felled a tree, so that it fell on top of the monster and killed him. The body of this tree became the main river (St. John's River), and the branches became the tributary branches of the river, while the leaves became the ponds at the heads of these streams. As the waters flowed down to the villages of the people again, they plunged in to drink, and became transformed into the animals to which they had likened themselves when formerly complaining of their thirst.

3. GLUSKAP ASSIGNS THE ANIMALS' FOOD.¹

Once, as Gluskap was wandering along the beach, he saw a number of animals quarrelling over the division of meat in the carcass of a dead whale which had floated ashore. Gulls were screaming and quarrelling over strips of flesh hanging from the head and body; ants were quarrelling over portions of the brain inside the skull. Gluskap ordered them to stop quarrelling, and announced that henceforth foxes and their kin should eat the meat on the bones, that the gulls should find their subsistence on the fat of the carcass, that the ants should have the skull and its contents, and that the spider should own the skeleton, inside which he might spin his web to capture his prey. Since then the animals have followed this division of food. The ants built their house of dirt over the skull. So to-day when the Indians see an ant hill, which they sometimes call "whale head," the mound reminds them of the story.

4. THE BEAVER AND THE MUSKRAT CHANGE TAILS.²

Long ago the beaver possessed a long, narrow tail; and the muskrat had a short, broad one. The beaver liked to dive, but his tail did not help him very much; while the muskrat found that his tail dragged when he wanted to swim fast. Each one thought that the other's tail would suit him better, so one of them proposed an exchange. There-

¹ Compare Mechling (*op. cit.*, p. 61) for a similar idea in a broken version, where Fisher divides a snake's head, and again (p. 77) where Partridge divides a moose-head.

² Narrated by Old Joe Francis. An identical version is recorded from the Ojibwa of Rama (cf. G. E. Laidlow, Ojibwa Myths and Tales [Annual Archeological Report of Ontario, 1915, p. 73]).

upon the muskrat took the long, narrow tail; and the beaver took the broad, flat one; and they have had these ever since. Once the muskrat asked the beaver to change back again, but the beaver refused.

5. THE BEAVER AND MUSKRAT CHANGE THEIR HAUNTS.¹

The muskrat used to live in the kind of poplar-grove that the beaver haunts now, while the beaver used to eat sweet flag² and live in the marshes. Thinking that their haunts were not suited to them, it was proposed that they exchange; and the beaver took the muskrat's neighborhood, and the muskrat moved to the meadows. Since then their habits have been as they are now.

6. THE WOMAN WHO MARRIED A DOG.

There was once a woman who admired the face of a dog. That night the dog turned into a man and became her husband. He told the woman, however, never to make any reference to the fact. She did as he said for a long time, until one day she observed some dogs chasing a bitch about the village, whereupon she asked him if he would like to be one of the dogs. "Yes," he declared, and immediately turned back into a dog and ran away with the others.

7. THE EXPERT SAILOR.³

(*A European Story.*)

There was once a man who had too many children, so he told his youngest boy to go away and make his living somewhere else. The boy wandered down by the seashore, where he saw a ship in the harbor. The crew were on shore cutting timber. He went up to the captain and asked to be hired as a sailor. The captain asked him what he could do. He said that he was an expert and could do anything on board ship that nobody else could do. The captain hired him. During the first week at sea the expert sailor made a hiding-place for himself in the hold among the cargo, and saved part of his daily rations, which he stored away in his hiding-place. Before long a great storm came up; and when the ship began to toss, and the water to wash over the deck, the new man hid himself away, where he lived for a week on the stored provisions. No one knew where he was, but it was thought that he had been washed away in the tempest. One calm night, when all but the deck watch had turned in, he let himself over the side of the vessel, swam out a little ways, and then began shouting for some one to throw him a rope. The watch heard him, and the crew was

¹ Narrated by Sapiel Paul.

² *Acorus calamus.*

³ This and the ensuing tale were narrated in English by Gabe Perley of Tobique, N.B.

awakened to drag him aboard. "Where have you been?" said the captain. "We thought you were drowned overboard." — "No," said the expert, "I was knocked overboard in the storm, and it blew so hard that I have been swimming ever since, and couldn't catch up with you until now. *Ki'i* but I'm hungry!" They were greatly impressed, and he was given food, which he finished with due appreciation. Pretty soon the vessel reached a port; and while she lay in the harbor loading, to pass away the time the captain made a wager with the captain of another vessel that he had the most expert sailor in his crew. The next day the captain told the expert sailor that he wanted him to outdo the other crew's champion in the rigging. The sailor agreed, but was inwardly very much frightened, for he had never been on the mast. The first feat which the champion of the other crew performed was to run up and down the rigging and sit on the cross-trees. The expert sailor then started up the rigging for his turn. As he climbed, he became more and more dizzy, until, reaching the cross-trees, he hardly turned around before he swirled and fell toward the deck. Just before striking, however, he caught the end of a dangling rope, and hung there until he came to himself. When they got him safely down, his captain was very proud of him. The champion of the rival crew gave up, for the thing was a little beyond his ability.

The next day they arranged for a swimming-race. The captain told the expert sailor to get whatever he needed in preparation; so the expert sailor went ashore, and bought twenty-five dollars' worth of pork and beans, warm flannels, a cap, tobacco, and a bottle of rum. Next morning he piled them on the deck near the rail; and when his rival came on board, they prepared for the start. The expert sailor began binding up his goods, while the other man began taking off his clothes. "What are you going to do with all those provisions?" the latter asked. "Why, I'm going on a swimming-race, and I may be gone for a week or so. I'll want all the warm clothes, food, and drink I can take, and I can't loan any to you." — "Where are you going to swim to?" the other swimmer asked. "I'm going until I strike the first land," said the expert. The other man gave in.

8. POLTCI'TC HOODWINKS THE KING.

(*A European Story.*)

A man named Poltci'tc¹ became a great friend of the king. The king used to visit him and talk with him so much, that Poltci'tc decided to play a trick on him. Poltci'tc happened to know where a band of robbers were accustomed to gather. He prepared an old

¹ *Poltci'tc* means "little Paul." The form of the name is in part Micmac (*-tci'tc*, Micmac diminutive). This might be a clew to the secondary origin of the tale.

door with hinges and chains on it, and carried it up into the tree one day, under which the robbers came at night to divide their money. That night while the robbers were counting, and quarrelling over the money, just as one of them said to another, "The Devil take you!" Poltci'tc let fall the door. The robbers ran away in a fright. Poltci'tc came town, took their money, and went home. The next morning when the king came to see him, he found Poltci'tc sweeping the money in a pile out of his door.¹ "Where did you get so much money, Poltci'tc? I didn't know you were so rich."—"Oh," said Poltci'tc, "I sold my hog and got a dollar for every bristle on his hide." Then king then went home, and ordered all his hogs in the royal stables to be killed and their skins taken to the hide-merchant. His servant sold the hides for five dollars a hundred pounds, and brought the money to the king. He was very angry at Poltci'tc and decided to have him killed. That night Poltci'tc took the pig's bladder, filled it full of blood, and hung it around his wife's neck. The next morning when the king came to have Poltci'tc killed, he found Poltci'tc in a great rage with his wife, belaboring her and crying, "I will stop your scolding, take that, take that!" At the same time he took his knife, stabbed her in the neck apparently, and the blood flew all over when he dragged her into the other room, and left her quiet. Before long she came out very subdued, and went about her work. The king forgot his anger, and said, "How do you do that? That is a fine way to stop a scolding woman. Just the thing for my wife."—"With this knife," said Poltci'tc. The king borrowed the knife, went home, and, as soon as his wife began to scold him for being so easily duped, he fell upon her and stabbed her in the throat. "I will stop your scolding, take that, take that!" And when the blood flew all over, he dragged her in the other room, where she remained quiet. The king waited for her to come out subdued and go about her work, but she didn't come. "Now Poltci'tc must die," for the king was very angry this time. He ordered Poltci'tc to be put in a bag and thrown into the rapids. The driver took him to the head of the falls, but on the way stopped at the inn to have a drink, leaving Poltci'tc in the bag outside on the cart. In the mean time a farmer came along driving a herd of beautiful cattle. Poltci'tc was singing. "What are you singing about there in the bag?"—"Oh," sang Poltci'tc, "I'm going to heaven, I'm going to heaven to-day."—"Kii'. That's where I want to go. How do you get there?"—"I'll get there in this bag," said Poltci'tc. The farmer urged Poltci'tc to change places with him, giving him his cattle for the privilege. Poltci'tc agreed, was released by the farmer, bagged him in his place, and trudged away with the cattle. Now the driver came out and took the bag to the water's edge,

¹ See Elsie Clews Parsons (*MAFLS* 13: 92, note 2).

saying, "Good-by, Poltc'i'tc!" — "I'm not Poltc'i'tc!" shouted the man in the bag. "Yes, you are!" Splash! Poltc'i'tc, driving his cattle home, met the king on his way to the scene. "Well, well! where did you get those beautiful cattle? I thought you were drowned," said the king. "Yes," said Poltc'i'tc, "I was thrown over, but not quite near enough to the falls; for where I fell, I found these cattle in the bottom of the river, but just a little farther there were twice as many and twice as handsome. The next time be sure to have me thrown nearer the edge of the falls. I wish I could go back and get them now," added Poltc'i'tc. "Oh, no!" said the king, "let me go! Those are the best animals I have ever seen." Then he ordered himself to be bagged and thrown in on the brink of the falls, and they carried out his order.¹

UNIVERSITY OF PENNSYLVANIA,
PHILADELPHIA, PA.

¹ C.-M. Barbeau, "Contes populaires Canadiens" (JAFL 29: 101); A. M. Espinosa, "Comparative Notes on New-Mexican and Mexican Spanish Folk-Tales" (JAFL 27: 221); Bolte u. Polívka, 2: 1.

NOTES AND QUERIES.

THE ORIGIN OF DEATH.—The story of the origin of death, due to a decision of two personages, one of whom wants man to be immortal, while the other one wishes him to die, is widely spread in western North America.

Among the *Thompson Indians*, Coyote and Raven discuss whether man is to be immortal or mortal. Raven wants man to die, because otherwise there would be too many people. He calls them his enemies. In a council, Raven, Crow, Fly, Maggot, vote for death, because they want to feed on corpses. Coyote wants death to be like sleep. The decision is made in favor of Raven, and Raven's daughter is the first one to die. When Raven wishes to change the decision, Coyote says that it cannot be altered (Teit, MAFLS 11 : 1). In another version Spider says that Ant will cut himself in two, and will die. Ant replies that he will revive after a few days. Spider wants people to remain dead, because otherwise there would be too many. Fly is consulted, and decides in favor of Spider, because he wants his children to live on the dead bodies. Spider's child dies, and in vain he regrets the decision (Teit, JE 8 : 329). In still another version Raven asks Old-One to let his child die for good (Teit, JE 8 : 330).—In the *Kutenai* tale the chief wishes that everybody shall die twice. The people agree, excepting Raven, who wants to eat the eyes of corpses. His decision is accepted. The people kill Raven's two children, and he wishes in vain to have the previous decision reversed (Boas, BBAE 59 : 213).—The *Lillooet* versions are as follows: Some one asks Raven that people shall die. Raven consents. The man's child dies, and he regrets the decision (Teit, JAFL 25 : 356). In another version Raven wins over Old-One, and therefore people die. Raven's child is the first one to die, and he regrets the decision (Teit, JAFL 25 : 356). It seems likely that in the former Lillooet version the persons have been reversed by mistake.—A *Shuswap* fragment probably refers to the same tale. The son of Old-One dies, and thus death is introduced (Teit, JE 2 : 746).—A *Sanpoil* tale is not very clear. A man kills and buries his son, and his sister disappears in the cave in which her brother had been buried. Fox, Hawk, and Eagle try in vain to bring her back. Three days after this the Vulture loses his daughter, and asks the chief to restore her to life. Then he is told, that, since at his instance it was decided that people shall die, the girl cannot be restored (Gould, MAFLS 11 : 106).—The *Ute* tell of the discussion of two brothers. The younger one wants man to return after death; the elder one wants him to remain dead. The younger then kills the elder one's child, which, owing to the previous decision, cannot return to life (Powell, RBAE 1 : 44).—The *Shoshoni* version is very brief. Wolf says that the Indians shall not die. Coyote wants them to die (Lowie, PaAM 2 : 239).—The *Assiniboin* say that I^aktoⁿmⁱ discussed the question of life and death with the animals. Some one wanted people to revive after four days, but I^aktoⁿmⁱ decided they should remain dead (Lowie, PaAM 4 : 104).—The *Quinault* tell that Eagle's child dies, and Raven decides that it must remain dead (Farrand, JE 2 : 111).—The *Coos* say that the child of a man dies. His cousin wants

it to remain dead, while he himself wants it to come back after four days. Then the child of the other man dies and cannot be revived (Frachtenberg, CU 1 : 43; translation in lower Umpqua, CU 4 : 41). — In *Takelma*, Coyote refuses to lend his blanket to a Bug whose child has died because he does not want it to revive. Then Coyote's child dies, and cannot be revived on account of his previous refusal (Sapir, UPenn 2 : 99, see also JAFL 20 : 49). — The *Klamath* say that death was arranged in a discussion between K'mu'-kamtc, Mole, Fly-Bug, and Garter-Snake. Garter-Snake wants man to shed his skin as he does, while the others want man to grow old and die (Gatschet, CNAE 2 : 103). — Professor Kroeber informs me that the *Yurok* have several versions of the tale of the origin of death, in all of which the larva of a locust, sometimes associated with the mole, appear as the actors. Often they are designated as "those through whom we die." According to one version, they plot death, and they are evils that are partly checked; in another one there is an argument in which they prevail over their opponents. The latter become anchored under certain rocks along the course of the river in which their spirits still reside.—The *Hupa* tell that the culture-hero tries to travel around the world to make it large enough for people, when old, to be rejuvenated. His enemies plot to prevent this, and place women in his way who seduce him and thus thwart his plan. Therefore man is mortal (Goddard, UCal 1 : 132). — According to the *Shasta*, Cricket's child dies, and Coyote wants it to be buried. He wants man to die, because the world will be too full. When Coyote's child dies, the previous arrangement cannot be changed (Dixon, JAFL 23 : 19; Kroeber, UCal 4 : 180). — In another version the same story is told of Spider and Coyote (Frachtenberg-Farrand, JAFL 28 : 209). — Among the *Wintun*, Oelbis wants people to go up to the sky when old, to bathe there, and return young. He orders Buzzard to build a road for this purpose. Coyote tells Buzzard to stop work. Coyote is the first to die (Curtin, Creation Myths of Primitive America, 163, 174). The *Achomawi* tell that Fox wants man to come back after death. Coyote wants him to remain dead. Nobody comes back after death, and so Coyote prevails (Powers, CNAE 3 : 273). — The *Yana* tell that Coyote, Cottontail-Rabbit, Gray-Squirrel, and Lizard are in a sweat-house. Coyote wants man to die. The others object, and want the dead to come back. Lizard causes a man to become sick. He dies, and is buried in a sweat-house. He moves until Coyote kicks the grave. Then the people make a rattlesnake, which kills Coyote's son. Although he wishes him to revive, the former decision cannot be changed (Sapir, UCal 9 : 91). — Among the *Maidu*, Earth-Namer wants people to come back to life. Coyote objects. Then Coyote's son is bitten by a rattlesnake and dies. In vain he wishes him to revive (Dixon, BAM 17 : 46, 47; PAES 4 : 29, 51). In another *Maidu* version, Earth-Initiate wants people to revive. Coyote objects (Dixon, BAM 17 : 43; JAFL 16 : 34). Still another *Maidu* version has been recorded by Merriam. Hi'-kaht wants people to revive. Meadow-Lark objects, and Coyote agrees with Meadow-Lark. Then Coyote's child is bitten by a rattlesnake and dies. It cannot be revived on account of the previous decision (Merriam, The Dawn of the World, 55). The *Nishinam* (southern *Maidu*) say that Moon wanted men to return, as the moon waxes and wanes. Coyote wanted bodies to be cremated. Then Moon created the rattlesnake, which killed Coyote's child,

and the decision could not be changed (Powers, CNAE 3 : 341). — The *Wishosk* have a similar contest between Frog and Spinagarlu. Frog's child dies, and Spinagarlu decides that he shall remain dead. Later on Spinagarlu's child dies and cannot be revived (Kroeber, JAFL 18 : 96, 499). — In a *Miwok* tale, Black-Lizard wants people to revive. Meadow-Lark refuses, saying that dead bodies stink (Merriam, *l.c.*, 55). In another version Falcon tries to revive his wife, but Meadow-Lark says that he smells a dead body. If he had not done so, the dead would revive after four days (*Ibid.*, 132). In still another version Coyote is south of the first person that died; Meadow-Lark, north. The corpse stinks. Coyote wants to revive the dead one, but Meadow-Lark objects, saying that there will be too many people (Kroeber, UCal 4 : 203). — The *Gashowu Yokuts* say that some people wanted the dead to lie near the house for three days. Meadow-Lark disliked the smell, and persuaded people to burn the body (Kroeber, UCal 4 : 205). A rather confused statement has been recorded among the *Truhohi Yokuts*. Two insects argue. One of them does not want many people to live. He arranges that medicine-men shall kill people, and that there shall be a ceremony for the dead. Coyote agrees. Other people do not like it. Apparently this belongs to a similar tale. A *Yauelmani Yokuts* story seems to be confused with the origin of the human hand. It is stated that Coyote brought it about that people die because human hands are not closed like his. Lizard then made the human hands as they are; but Coyote ordained that man should die. — Among the *Yuki*, death is brought into the world through the instrumentality of Coyote, whose son dies and is buried by him. The creator offers to restore him to life, but Coyote insists that the dead shall remain dead (Kroeber, UCal 4 : 184). — The *Pomo* of Clear Lake believe that Meadow-Lark is responsible for permanent death (Merriam, *l.c.*, 213). — The *Luiseño* tell of a quarrel in which Fog, Thunder (?), and Wind (?) wanted man to die, while others wanted him to live and change. No further details are given, but the myth seems to form part of that of the dying god (Kroeber, JAFL 19 : 313). — Among the *Diegueño* the people deliberate whether they shall die forever, leave for a time and return, or live forever. The Fly decides that they are to die forever (Du Bois, JAFL 14 : 183). — The *Papago* say that a Worm wanted people to die, and that death was introduced as a result of a discussion in which it was said that the world would be too small if everybody continued to live (H. R. Kroeber, JAFL 25 : 97). — The *Cœur d'Alène* tale probably belongs here, although the record differs somewhat in type. A woman has twin children who faint away. When their mother returns in the evening, she notices tracks of feet. She observes the children secretly, and hears them arguing. The one says it is better to be dead; the other one wishes to be alive. When they discover her, they stop talking; and since that time people die. Apparently this story contains elements of the dog-mother story¹ (Teit, MAFLS 11 : 125).

I doubt whether the *Wishram* story of the origin of death belongs here. Coyote's and Eagle's wives and their two sons die. They are brought back from the country of the Ghosts, but Coyote lets them escape from the box in which they are carried. Therefore people die for good. If he had not done so, they would come back to stay in our world during the fall and spring.

¹ See, for instance, Thompson Indians (Teit, MAFLS 6 : 62; 11 : 30).

Of somewhat different type is the story of the Plains. Two individuals agree that if an object thrown into the water comes up after having been thrown in, man shall revive. If it stays at the bottom, he shall remain dead. In a tale of the *Hare Indians* the beetle *agotsuté* (*Lamia obscura*) and Frog argue. The former wants man to die; the latter, to live. The former throws a stone into the water, which sinks, and therefore man dies (Petitot, 115). — The *Dog-Rib Indians* say that the animals wanted the dead to be like seeds thrown into the water, that spring to life. The culture-hero Chapeewee, however, decided that they were to be like stones, that disappear (Sir John Franklin, Narrative of a Second Expedition to the Shores of the Polar Sea [London, 1828], p. 293). — The *Kaska* tell that Fox and Bear have a contest. Fox throws a stick into the water, which rises to the surface: therefore old people are to come back young. Then Bear throws a stone on top of the stick, so that it does not come up again, and therefore people do not revive after they have died (Kaska, JAFL 30 : 434, 444). — In an *Arapaho* story, buffalo-chips are thrown into the water, which float. Then a stone is thrown in, which sinks (Dorsey and Kroeber, FM 5 : 17). In another Arapaho version a stick is thrown first, then a buffalo-chip, pith, and a stone. The story is referred to the whites and the Indians, pith representing the whites (*Ibid.*, FM 5 : 81). The same tale occurs among the *Blackfeet*. Old-Man throws into the water a buffalo-chip, saying that if it floats, people shall be dead for four days. Old-Woman does not accept this, but throws a stone into the water, saying that if it sinks, people shall remain dead forever (Wissler, PaAM 2 : 20). In another version the woman's child dies a few days after, and cannot be revived on account of the previous decision (Grinnell, Blackfoot Lodge Tales, 138). In a *North Piegan* version the same discussion occurs; but when Old-Man throws the buffalo-chip, Old-Woman transforms it into stone (Wissler, PaAM 2 : 21). At another place it is stated that a woman's child is sick. Old-Man goes to a river with the mother, and asks her whether he shall throw a stone or buffalo-chip. If what he throws floats, the child will recover; if it sinks, it will die. She chooses the stone, which sinks, and therefore the child dies. Therefore all the people must die (Grinnell, Blackfoot Lodge Tales, 272). — In a *Cheyenne* tale it is agreed that if a stone floats, and if a buffalo-chip sinks, man is to live. When the stone is thrown into the water, it floats for a moment and finally sinks. When the chip is thrown in, it sinks for a moment and then rises (Kroeber, JAFL 13 : 161). — In the *Comanche* story it is said that in former times the dead came to life after four days. Coyote throws a stone into the water and says the dead shall do as the stone. As it did not come back, the dead remain dead (Lowie-St. Clair, JAFL 22 : 280). — The *Jicarilla Apache* say that Raven divined to see whether people would die. First he threw into the water a stick on which skins are stretched when drying. When this came to the surface, he tried again and threw a stone muller. It did not come to the surface, and therefore people die (Goddard, PaAM 8 : 194). Russell records the same story from the Jicarilla Apache, telling that a log was thrown into the water which sank (JAFL 11 : 258). — The *Navaho* tell of a divination. The hide-scraper is thrown into the water; and the disputants say that if it floats, man is to live. When Coyote divines, he throws a stone into the water, and, since it sinks, man is mortal. He says that if

man were not mortal, the earth would be too small (Matthews, MAFLS 5 : 77).

Hans Egede has also recorded a similar tale from *Greenland*. A dispute arose between two men regarding the advantages of having man die. Since that time man is mortal. (See also Rink, Tales and Traditions of the Eskimo, 41; David Crantz, Historie von Grönland [Barby, 1765], 262.) I do not feel quite certain that this story is correctly interpreted. It is probably analogous to the story of the origin of day and night, told on the west coast of Hudson Bay (Boas, BAM 15 : 306).

Petitot (114) records another *Hare-Indian* tale, in which it is said that a man and his wife were playing and dancing on the border of the sky. They began to cry, "Oh, our children!" and since that time man is mortal.

It appears from these notes that the story of the origin of death due to a discussion occurs in two principal forms,— a western one, in which the decision is made in a council; a second one, in which the decision is due to an act of divination. In the former case all the typical forms of the story end with the incident that the child of the person who instituted death dies, and that then the decision cannot be revoked. This story is found in a continuous territory extending from southern California northward as far as Lillooet. It is probably not known to the coast tribes in the region of the Columbia River. The second type, in which death is due to the outcome of divination, has been recorded among northern Athapascans tribes, the Arapaho, Blackfoot, Cheyenne, Comanche, Jicarilla Apache, and Navaho. It is therefore characteristic of the whole region of the eastern foot-hills of the Rocky Mountains and of the adjoining territory. It cannot be stated with certainty how far east it extends in the Mackenzie area.

Outside of the district here described, tales of other types are found. The tales of the origin of death which are found on the North Pacific coast north of Vancouver Island have been discussed in my summary of Tsimshian mythology (RBAE 31 : 663). — In the *Pawnee* tale of the origin of the basket-game the origin of death is mentioned. The gods make the images of a boy and of a girl. They give arrows to the boy, and order him to shoot animals in order to see whether man is to be mortal or immortal. They say, "Let him kill one of the animals; and whatever kind he kills, let it be so!" There is no further explanation of the incident (Dorsey, CI 59 : 44). In a quite different tale, Lightning places the constellations on the ground. They would have lived on earth an immortal race if a wolf had not been sent by the star Fool-Coyote to steal Lightning's bag. The Wolves are killed by the people, and thus death is introduced (Dorsey, MAFLS 8 : 17). — The *Caddo* say that Coyote was dissatisfied because some dead returned while others staid away. Therefore he arranged so that everybody should remain dead (Dorsey, CI 41 : 14). In another version it is said that all the people want the dead to return after a short time. Coyote wants them to remain dead. The dead are revived in a medicine-lodge to which the souls come in a whirlwind. Coyote shuts the door of the lodge when the whirlwind approaches, and since that time people die (*Ibid.*, 15). — The tales of the *Cherokee* (Mooney, RBAE 19 : 254) and of the *Zuñi* (Cushing, RBAE 13 : 72), and of other tribes farther to the east, do not belong here (see also Cree [Simms, JAFL 19 : 334], Winnebago [Radin, JAFL 22 : 311]).

In the territory under discussion there are also some tales of the origin of

death that do not belong here, as the *Hupa* story of the child of the culture-hero that was taken out of its grave by its father, but ran back ten times. For this reason people remain dead (Goddard, UCal 1 : 224).

FRANZ BOAS.

COLUMBIA UNIVERSITY,
NEW YORK.

OJIBWA TALES.—The following tales were collected from Ojibwa Indians in western Ontario. Since they were written down from dictation of interpreters given in broken English, only brief abstracts are given here.

Nenabosho.—1. While Nenabosho was setting hooks for fish, he saw his cousin the Wolf, and his nephews the young Wolves. They invited Nenabosho to go along with them. At night, when they camped, Nenabosho declared that the place was too cold. They went on to another place, which was still colder. The Wolves turned around three times, and lay down without blankets. Nenabosho did the same, but nearly froze. The young Wolves covered him with their tails, and he became so warm that he ordered them to take off the dog-tails.

2. They had nothing to eat, and the old Wolf said that he had some dry meat at the place where they were going. The Wolf brought back some willow-sticks and cedar-bark, and told Nenabosho that he would not be allowed to eat of them until the next day. The willow and bark were given to Nenabosho as his pillow. During the night he felt that they were getting soft. He bit out a piece and found that it was meat. Then Nenabosho and the Wolves separated; and Nenabosho travelled on, accompanied by one of the young Wolves.

3. The young Wolf told Nenabosho that he made fire by rubbing the back of his neck, and by jumping to and fro over a pile of wood. He instructed him not to try until he had reached the place where Wolf had left his pack. Nenabosho tried to make fire this way, and, when he succeeded, threw away his own fire-drill. The next time he tried, he was unsuccessful, and had to look for his fire-drill.

4. Nenabosho dreamed that his nephew was going to be drowned. He told him always, before crossing a hollow in the ground, to throw a stick into it. While hunting a caribou, the Wolf forgot about these instructions and was drowned.

5. Nenabosho cried on account of the death of his nephew. He saw a Kingfisher looking into the water. The Kingfisher told him that a white water-lion had captured the young Wolf. Nenabosho was instructed to go up the river to a sandbar near the end of the world, where the water-lions used to bask in the sun. Kingfisher also instructed him to build a raft on a high peak, and to put one pair of every kind of animal on the raft. He told him to make two arrows with iron points, and to hide in a hollow stump on the sandbar. Nenabosho obeyed. He went into the stump, and saw snakes and lions coming out of the water. When they were asleep, he shot the white lion with his two arrows. Water came out, and Nenabosho took to his raft. He attached a bark line to Beaver and let him dive. After a while he pulled up the Beaver, who was drowned. Next he sent Otter, and finally Muskrat, who brought up some mud. Nenabosho blew on it until it became very large. Then he sent Fox to run around the world to see if it was large enough. Fox did not come back, and Nenabosho let all the animals go.

Nenabosho went on, and met the great Frog, who was going to cure the white Lion. The Frog told him what he was going to do. Nenabosho killed him and put on his skin. He went to the sick Lion, sent all the people out of the lodge, shoved his arrows in, and thus killed him. Then he ran away with his nephew.

While going away, he met the Lion's widow, who was picking willows to make a line, intending to make a table (?) for the dead Lion. He killed the woman, put on her clothes, and went back in her shape. He sent out the people, cut up the Lion, and threw the pieces away.

6. Nenabosho set trout-hooks, and first caught small trout, which he threw away, because he wanted to catch Ogima, chief of the Trout. In the spring he went fishing in his canoe. He called his nephew Weasel, hid him under his coat, and went fishing. He called out, "Swallow my bait!" and Ogima caught and swallowed Nenabosho and his canoe. Weasel bit the heart of Ogima, who was thus killed. Ogima was buried by the Trout in the middle of the lake; but Nenabosho raised a gale, which made the body of Ogima drift ashore. Then he cut his way out. He went to his grandmother's lodge, and on his way found many dead birds. The birds had teased the old woman, imitating Nenabosho's voice. He drained a pond and boiled the trout in it. He drained another pond, and put the fat into it. Then he went up a mountain and called all the animals. Rabbit came first and jumped into the fat. The last to come was Moose, who pulled Rabbit out of the fat, cleaned him, and threw him aside. Moose told Rabbit that he was too small to join in the feast. They quarrelled, and Rabbit said that in future it would be difficult for man to hunt moose, but that man would succeed in killing him, anyway. After everybody had gone, Rabbit dipped up fat with a forked stick, rubbed it on his neck and under his fore and hind legs, saying that that would be all the fat he was going to have.

The Fisher. — The Fisher people lived on one side of a lodge; the chief lived in the centre; on the other side lived the Turtles. The Turtles did not tend the fire; and when the Turtles sat near it, they hid under logs, putting out only their heads. Since the fire struck the chin and throat of the Turtles, these were scorched.

The people would go out hunting, and bring in beaver-meat. The Turtles were given only a small piece of the beaver-shoulder.

In spring there was very little food left in the village. A boy went squirrel-hunting. He saw a squirrel which was nibbling at a piece of a pine-cone. When about to shoot the squirrel, the latter instructed the boy to break his bow and arrows, to cry until nearly dead, and then to tell the people that he wanted them to get the summer. The boy obeyed. The people first thought that he cried for his broken bow and arrows. They made new ones for him; but finally, when the boy nearly died, he said, "If the chief brings the summer, I shall recover." The chief ordered the small Turtle, the big Turtle, Otter, Crow, and Beaver to accompany him. They went to the place where lived the Eagle who owned the summer. On their way they met Caribou, Moose, Muskrat, Owl, and Hawk, who accompanied them. The chief ordered Moose, Caribou, Red Deer, and Bear to swim across a channel, on the other side of which the village of Eagle was situated; and he told Beaver, Muskrat, and Mouse to gnaw through Eagle's canoes and

paddles. Then he sent Crow to fly to Eagle's lodge. Crow was unable to do so. He told Owl, who was also unable. Finally Hawk went. He peeped into the lodge through a hole, was discovered by the people, and his face was scorched. The next morning Moose, Caribou, Bear, and Red Deer were sent to swim in the water. The Fisher told the Eagle to give chase. When the hunters went out, their canoes were found to be leaking, and they were drowned. Meanwhile Chief Fisher went into the lodge, where he saw something shining tied around a pole. He cut it open with his knife, and the summer came out. Eagle returned to the lodge; and when he found the summer gone, he flew away pursued by Crow.¹ Crow alighted on a rock far out at sea. The Eagle rushed down, struck the Turtle which lay in wait. The Turtle caught him and drowned him. Then Crow and Turtle went home, singing,—

"Ah-mee-ko-dee-neeh-gah-nug
Gah-nah-neeh-nees-mo-tee-go-yunk
O-gee-mah-neeh-nee-sah-nahn."

When Fisher, Moose, Caribou, Red Deer, Link (a fish), and Frog came back, the chief asked how many months the year was to have. Moose said, "As many months as there are hairs on my body;" Link said, "As many as the eggs that I hatch." The same fish said, "As many months as I have intestines." The chief did not accept these. Then the Frog said, holding up his hands, "As many as I have fingers." Thereupon the Moose hit the Frog with a stick. The chief accepted the number of months suggested by the Frog.²

The Eagle's people tried to kill Chief Fisher, who climbed a tree. The Eagle tribe hit the middle of his tail, and broke it. Then the Fisher went up into the sky, and became a constellation.

W.M. CARSON.

ST. LOUIS, MO.

NOTES ON PEORIA FOLK-LORE AND MYTHOLOGY.³—Peoria folk-lore and mythology are comparatively well preserved; but it should be added that many European (French) elements have been incorporated, and yet apparently the Peoria Indians are unaware of their foreign origin; and, what is more, these European elements in some cases have been attached to native cycles. Tales that are patently European in origin are those of the hat that produces soldiers, wolf fishing through ice with his tail, the smoke-house, the adventure of wolf with the supposed dead horse, the one-eyed man who shot his wife's colt, the man and his wife who played stallion and mare. In the cases of one or two tales it is doubtful whether they are native or European. The difficulty is that there is one cycle of how fox

¹ See BBAE 59 : 301 (Assiniboin, Chippewayan, Crow, Gros Ventre, Ojibwa, Shoshoni, Shuswap, Thompson, Yana; also Chilcotin).

² See RBAE 31 : 728 (Assiniboin, Fox, Haida, Hare, Ojibwa [Jones, PAES 3 : 485] Shoshoni, Shuswap, Tlingit, Tsimshian).

³ Summary of part of an address before the Anthropological Society of Washington, and one before the American Anthropological Association. The information is based upon three weeks' field-work among the Peorias in August and September, 1916, under the joint auspices of the Bureau of American Ethnology and Illinois Centennial Commission. Printed by permission of the Secretary of the Smithsonian Institution.

dupes wolf which is European, and another which is demonstrably native; and, owing to the psychological similarity of the two series, it is impossible to determine whether the tale is native or European without access to large European collections. A European tale attached to a native cycle is "Seven-Heads," which is associated with the cycle of the culture-hero; so is the story of how the raccoon tied bells on the wolf. The native story then proceeds nearly as in Jones's "Fox Texts" up to the point where the wolf bumps into the trees.

Lest it be thought that European elements completely dominate Peoria folk-lore and mythology, I hasten to say that the native elements are far more numerous. In a comparative study of aboriginal Peoria folk-tales and mythology, we are very much handicapped by the fact that, though there is abundant published and unpublished Ojibwa material, we have almost no Ottawa, Algonkin, and Potawatomi collections at hand to know whether the Ojibwa material is characteristic for the group. It will be recalled that Peoria linguistically belongs with this group of Central Algonquian languages (see the 28th Annual Report of the Bureau of American Ethnology). In short, our problem is whether the members of the Ojibwa linguistic group also have a mythology and folk-lore more closely resembling each other than those of other linguistic groups. Professor Dixon, in his comparative study of Central and Eastern Algonquian folk-tales and mythology, published some years ago in this Journal (22: 1-9), came to the conclusion that Fox and Potawatomi folk-lore and mythology formed a group as opposed to Ojibwa. In short, the distribution of the tales and myths did not coincide with the linguistic units. (At the time, the linguistic classification of Algonquian tribes was not known, though it was generally conceded that Ojibwa, Ottawa, and Potawatomi were extremely close linguistically.) However, the actual Potawatomi material was, and still is (see addition at the end), entirely too inadequate to safely generalize from. The Peoria tales and myths collected by myself, though supplemented in one or two cases by those gathered by the late Dr. Gatschet, are sufficiently numerous to partly answer the question. First of all, it is evident that we have plains and plateau elements which are not Central Algonquian at all. Such are the tales of Wäm̄ba qui penem longam habuit et feminam trans flumen stupravit;¹ the adventure of the culture-hero and the supposed dead woman; the story of how the culture-hero fell in love with his daughter and married her, and his subsequent detection. From a study of other native Peoria folk-tales and myths we get the impression that we have two periods to deal with,—an old one of associations with the Ojibwa group, and a recent one of relations with the Sauk, Fox, and Kickapoo group. This corresponds to the linguistic facts (see the "Journal of the Washington Academy of Sciences," 7: 231). The tale of the bungling host's adventure with the squirrel, and his failure to get meat from his wife's back, belong to the older set; that of the bungling host's adventure with the beaver, with the more recent one; and the mistaking the pubic hairs of the culture-hero for bear-hair also belongs to the latter set (formerly thought to be Kickapoo only¹). The flight of the culture-hero with the geese probably also belongs to the former set. Naturally a good many tales of the culture-hero are found in both groups. One informant substituted the wolf for the culture-hero in many of these. Among the Peoria tales that have not thus far

¹ Potawatomi also, Michelson, information, 1917.

been recorded elsewhere, are those of how the culture-hero failed to get spotted clothing like a fawn's hide, and how he failed to get long hair like a woman's; the man who was such a poor hunter that he couldn't even catch a raccoon (extremely obscene); how opossum mistook his fur for drizzling rain, his ears for the sky, his testicles for papaws; the girl who turned into a soft-shelled turtle to marry the painted turtle; the contest between the rabbit and bear (opossum in one version) as to whether there should be daylight or darkness. On the whole, the number of tales that have not thus far been recorded elsewhere is greater than one would expect; however, it may be that collections from the Potawatomi and Ottawa would reduce the number. Some of the episodes that occur elsewhere are arranged in a quite novel grouping. For instance, the tale of Snapping-Turtle on the warpath ends with his escape in the water; the second part (his revenge when they attempt to catch him in the water) is attached to the wolf cycle after the wolf has entered the water.

Addition, December, 1917. — Two weeks' field-work with the Potawatomi last fall have made it clear that Professor Dixon's contention that Potawatomi and Fox form a separate group among Central Algonquians as regards folk-lore and mythology is a mistaken one. We must rather assume an early association with Ojibwa, and a later one with Fox. Plains and plateau elements also occur. European elements are quite numerous. In the Proceedings of the National Academy of Sciences, 2 : 298, I have shown that the Peoria system of consanguinity has patently been affected by that of the Sauk, Fox, and Kickapoo. The data obtained in actual field-work confirm this in every way.

TRUMAN MICHELSON.

BUREAU OF AMERICAN ETHNOLOGY,
WASHINGTON, D.C.

ALL-SOULS DAY AT ZUÑI, ACOMA, AND LAGUNA. — Towards the end of October¹ the Zuñi celebrate *ahoppa awan tewa* ("the dead their day"). It is announced four days in advance from the house-top by *santu weachona'-we*, the saint's crier.² He also calls out that it is time to bring in wood. A portion of whatever is cooked on *ahoppa awan tewa* is thrown on the house-fire³ by the women, or carried by the men to the "wide ditch" on the river-side, where possessions of the dead are habitually buried.⁴

At nightfall boys go about town in groups, calling out, "*Tsale'mo, tsale'mo!*"⁵ and paying domiciliary visits. At the threshold they make

¹ In 1915 *ahoppa awan tewa* was on Oct. 30; in 1916, on Oct. 17. How the day is reckoned I do not know. It is said vaguely that the day falls some time after the *kohaito*; i.e., the beginning of the count of forty-nine days to the advent of *shalako*. According to one informant, the date falls five days after the new moon after the full moon of the *kohaito*.

² The Catholic Church has been disestablished in Zuñi for a century; but an image of the saint has been preserved, and her cult in part kept up.

³ To remember the dead, it is a daily practice, both at Zuñi and at Laguna, to drop a bit of food on the fire or crumble it on the floor.

⁴ One informant stated that at supper every member of the household put a piece of meat or bread on the fire.

⁵ A "Mexican" word, but the meaning is unknown. One informant thought it meant "Give me to eat." See B. Freire-Marreco, "New-Mexican Spanish Folk-Lore" (JAFL 29 [1916]: 538-539).

the sign of the cross, saying the "Mexican" prayer, *polasenya*;¹ and the inmates give the boys presents of food,—bread or meat. In spite of the "Mexican" features of *ahoppa awan tewa*, the Zuñi assert that the day has always been observed by the people, and that it is in no wise a Catholic ceremonial.

In Catholic Acoma the Catholic character of the day is of course recognized. It is known as a church celebration to fall on a calendar day, Nov. 1 or 2, guessed my informant. At Acoma, too, parties of boys, as many as ten perhaps, will go around town, calling "*Tsale'mo, tsale'mo!*" They also ring a bell. Their "Mexican" prayer is, "Padre spirito santo amen." They are given food. Food is also taken to the cemetery and placed around the foot of the wooden cross which stands there in the centre. The war-chiefs stand on guard. By morning, however, the food has disappeared. What becomes of it my informant did not know.

At Laguna, food is also taken to the cemetery. The day is called *shuma sashti* ("skeleton day"); and to give to the dead on *shuma sashti*, the fattest sheep and the best pumpkins and melons are saved. A story goes that once a young man was told by his mother to bring in for the occasion the fattest two lambs of their flock. The young man objected. Soon thereafter he fell sick, and he lay in a trance for two or three days, until the medicine-man restored him. On coming to, he reported he had been with the dead. The church was full of them. Happy were they who had been well-provided for by their families. The unprovided were befriended by the provided.

On *shuma sashti*, candles are set out on the graves. A little ball of food made up of a bit of everything served to eat is also put on the fire. The boys who go about getting food call out, "*Sare'mo, sare'mo!*" Their "Mexican" prayer is called *porasinia*.

ELSIE CLEWS PARSONS.

NEW YORK.

A ZUÑI FOLK-TALE.—Recently, when I was looking over some old field-notes, I came across a hitherto unpublished short Zuñi folk-tale which I recorded during my first visit to the pueblo of Zuñi.² Nai'uchi,³ the narrator, called it "The Origin of the Dragon-Fly; or, Why the Chief Priests receive the First Harvest from the Fields." The story was jotted down

¹ The index-finger of the right hand is bent, and the thumb held close to it and erect. As they touch the respective places, the following words are said: "Left temple [*ela santu*], right temple [*kulusi*], middle breast [*lenuishta*], forehead [*imimiku*], left shoulder [*liplan-seniola*], right shoulder [*ios*], forehead to chin [*imimipali*], middle breast [*eleleho*], left temple [*eleshpintu*], middle chin [*santul*], blowing into hand [*amikiasusil*]". The current Spanish formula is: Por la señal de la Santa Cruz. De nuestros enemigos librarnos Señor. En el nombre del Padre, del Hijo, y del Espíritu Santo. Amen.

Although as given me at Zuñi some of the motions are faulty, the characteristic Spanish position of hand is observed, and the "amen" is said characteristically with fingers to lips. This conclusive motion at Zuñi is peculiarly interesting, as it seems to combine the Catholic motion and the Zuñi breath rite (*yechuni*).

² Compare my *Reizen en Onderzoeken in Noord-Amerika* (Leiden, 1885), pp. 273-306.

³ A chief priest of the Bow, and famous theurgist, who died in 1904. Nai'uchi was one of Cushing's staunchest friends, and later also of Mrs. Stevenson.

by me, largely in my native language and partly in English, just as it was immediately translated, period by period, by the late Frank Hamilton Cushing.

In reading it again after so many years, I find that this tale presents a blank, though apparently of little importance, which I shall indicate in the text. I presume this is due to my somewhat defective rendering of Cushing's version. Besides, there are one or two short passages in the story which now I am at a loss to interpret satisfactorily in connection with the text. I shall pass them over tacitly. Nevertheless I venture to publish the story as it is and for what it is worth, unaltered as regards its contents. I have only corrected and rewritten my bilingual rendering of Cushing's dictation into proper English, and added a few explanatory footnotes. Moreover, as far as I know, this tale was never published elsewhere, either by Cushing or by any other writer on Zuñi folk-lore. The story follows:—

Long ago, in the town of Ha'wik'uh,¹ the people were very careless and neglectful. They wasted their food. The old men advised them to be careful, but in vain.

Then the Gopher, the Squirrel, the Wood-Rat and several Insects held a council in order to gather up the food; but at last nothing was left. In the beginning of winter, famine came. The gods were angry.

So the people left, and went to the A'mukwikwe² to get food. Ha'wik'uh was deserted, with the exception of two children, — a brother and his little sister. They were left behind while sleeping.

When the children woke up, they had nothing to eat. Thus the boy went out to catch snow-birds. On coming back, he said to his sister, "I am going to make a toy for you." Thereupon he made a cage and a figure in the form of a dragon-fly³ with black stripes and blue eyes, and hung up the cage. Then the boy put his sister on a cat's fur and told her to amuse herself with the toy.

After a while both fell asleep; but the Dragon-Fly made such a noise, that the children woke up. Thereupon the Dragon-Fly told them not to sleep, but to build a fire, and to loosen the string which fastened him to the cage, and let him out. The children did so, and the Dragon-Fly flew away.

He ultimately reached the Lake of the Dead,⁴ and there he went to the place where the dead were dancing. The dancers, seeing the Dragon-Fly, stopped, and asked him whence he came. The Dragon-Fly answered, "From Ha'wik'uh, where the people were starving. There are two children left, and I come to ask you how I could help them; for I am sure you can do something."

So the dead gathered corn and melons, which they gave to the Dragon-Fly. They put these things up as compendiously as possible in order to

¹ Ha'wik'uh, Aguico of the Spaniards, was the largest and principal town of Cibola. It is situated twelve miles southwest of the present Zuñi.

² Hopi or Moqui Indians.

³ The dragon-fly is one of the Zuñi rain symbols.

⁴ Ká'thlu-él-lon or Ko'thluwala'wa, a sacred lake and village situated about sixty miles southwest of Zuñi town, near the junction of Little Colorado and Zuñi Rivers. It plays a prominent part in Zuñi mythology and religion. The dead go first to Ko'thluwala'wa, the abiding-place of the Council of the Gods, and they often return hither to dance.

lessen the weight. "Give all this food to the children," the dead said when the Dragon-Fly took leave; and off he went.

On his return to Ha'wik'uh, the Dragon-Fly found the children sleeping. He then put a part of the food-seeds he brought with him into the soil, in order to supply means of subsistence for some future day. Thereupon the children woke up, crying. "Don't weep!" the Dragon-Fly said to them, "there is food for you."

The children, seeing it, ate till their hunger was stilled; but the following days they found just as much to eat, for the food-supply seemed inexhaustible. . . .

[Here I find a small blank in my notes, and also a few somewhat obscure passages.]

. . . After a while the Dragon-Fly told the children he again wanted to leave. Hearing this, they wept. So the Dragon-Fly said, "Let me go! I shall soon be back."

Thereupon he flew to the Land of Everlasting Summer, along the corn-fields, where he met the beautiful Corn-Maidens of the Blue and Yellow Corn.¹ They rejoiced and wished to detain him; but the Dragon-Fly refused, not knowing on which plant he was going to alight. He then asked the Corn-Maidens to go to Ha'wik'uh in order to nurse the abandoned children.

The Dragon-Fly, however, went there before the Corn-Maidens. As they went also, it began to rain, which was caused by the Corn-Maidens.

On entering the room of the children, the Corn-Maidens found them asleep. So the Dragon-Fly woke them up, saying, "Your mothers have come."

Thereupon the Corn-Maidens, while nursing and petting the children, said to them, "You must rise early and eat your breakfast, for your grandfather is coming back from the A'mukwikwe; but don't give him any food."

When the grandfather arrived, he was very much astonished to find the children still alive. He talked to them, but they did not answer; and, though he offered them food, they refused to partake of it.

Then the grandfather went out to gather fire-wood. During his absence the children ate the food which the Corn-Maidens had given them. They did the same the next day and the day following.

So the grandfather wondered what the children lived on, and tried, but in vain, to find out.

Thereupon the Corn-Maids told the children, "When your grandfather comes again for the fourth time, you must talk to him and explain." The boy did so, and said, "We have now mothers, and thus it is we are still living."

Then the Dragon-Fly said to them, "I am going to leave you; henceforth I want to live in freedom as a flying being." So he flew again to the Death Lake, where the deceased were dancing. They asked where he came from, and they gave him plumes.

Thereupon the gods gathered corn-seeds and planted these round Ha'wik'uh, and sent rain.

The grandfather, seeing this, went back to the A'mukwikwe to call back

¹ Mythological beings to the number of eight or ten. Those of the Blue and Yellow Corn are the leaders of the others. It is believed that the Corn-Maidens give fertility to the soil, thus fostering the growth of food-plants.

the people of Ha'wik'uh. He told them the children they left behind were now the richest in town.

When the people returned, they found that the corn and other food plants had ripened. So they felt happy, and were thankful for the service the children had done them. Desirous of rewarding the boy, it was decided he should be a priest of the Bow. Thence it is that we [that is, the A'shiwi, which is the own tribal name of the Zuñi, meaning "the flesh"] always depend on the priests, and plant every year for them. Therefore let us be deferential to the priests.

Thus shortens my story.

H. F. C. TEN KATE.

ASHIYA, NEAR KOBE, JAPAN.

CANADIAN BRANCHES OF THE AMERICAN FOLK-LORE SOCIETY.—The officers of the Canadian Branches of the American Folk-Lore Society are the following. Quebec Branch: *President*, Ernest Myrand, Quebec; *Vice-Presidents*, E. Z. Massicotte and Victor Morin, Montreal; *Secretary*, C. M. Barbeau, Ottawa; *Treasurer*, F. W. Waugh, Ottawa. Ontario Branch: *President*, Alexander Fraser, Toronto; *Vice-Presidents*, Lawrence J. Burpee, W. J. Wintemberg, Ottawa, and W. H. Clawson, Toronto; *Secretary*, C. M. Barbeau, Ottawa; *Treasurer*, F. W. Waugh, Ottawa.

OFFICERS OF THE AMERICAN FOLK-LORE SOCIETY (1917).

President, Robert H. Lowie.

First Vice-President, G. L. Kittredge.

Second Vice-President, J. Walter Fewkes.

Councillors, For three years: R. B. Dixon, E. Sapir, A. L. Kroeber. For two years: Phillips Barry, C.-M. Barbeau, A. M. Espinosa. For one year: B. Laufer, E. K. Putnam, Stith Thompson. Past Presidents: H. M. Belden, John A. Lomax, Pliny Earle Goddard. Presidents of Local Branches: Charles Peabody, A. M. Tozzer, E. C. Perrow, Miss Mary A Owen, Haywood Parker, Reed Smith, Clyde C. Glasscock, John M. Stone, John Harrington Cox.

Editor of Journal, Franz Boas, Columbia University, New York, N.Y.

Permanent Secretary, Charles Peabody, Cambridge, Mass.

Assistant Secretary, A. V. Kidder, Cambridge, Mass.

Treasurer, Alfred M. Tozzer, Peabody Museum, Harvard University, Cambridge, Mass.

Auditing Committee, Roland B. Dixon, A. V. Kidder.

MEMBERS OF THE AMERICAN FOLK-LORE SOCIETY

(FOR THE YEAR 1917).

HONORARY MEMBERS.

* Juan B. Ambrosetti, Buenos Ayres, Argentina.

Edwin Sidney Hartland, Gloucester, England.

Ven. John Batchelor, Sapporo, Japan.

Friedrich S. Krauss, Vienna, Austria.

Francisco Adolpho Coelho, Lisbon, Portugal.

Kaarle Leopold Krohn, Helsingfors, Finland.

Sir James George Frazer, London, England.

Paul Sebillot, Paris, France.

Henri Gaidoz, Paris, France.

LIFE MEMBERS.

Eugene F. Bliss, Cincinnati, O.

Frederick W. Lehmann, St. Louis, Mo.

Seth Bunker Capp, Philadelphia, Pa.

Joseph Florimond Loubat, Paris, France.

Hiram Edmund Deats, Flemington, N.J.

Miss Mary A. Owen, St. Louis, Mo.

Joseph E. Gillingham, Philadelphia, Pa.

Mrs. Elsie Clews Parsons, New York, N.Y.

Archer M. Huntington, New York, N.Y.

Felix Warburg, New York, N.Y.

Paul Kelly, London, England.

ANNUAL MEMBERS.

BOSTON BRANCH.

President, Charles Peabody.

Miss Eleanor Bigelow, Brookline, Mass.

First Vice-President, Alfred V. Kidder.

Dr. Clarence Blake, Boston, Mass.

Second Vice-President, Helen Leah Reed.

C. P. Bowditch, Boston, Mass.

Secretary, Mrs. J. W. Courtney.

Miss Louise Brooks, Boston, Mass.

Treasurer, Samuel B. Dean.

Miss Abby Farwell Brown, Boston, Mass.

Miss Aldrich, Auburndale, Mass.

H. Addington Bruce, Cambridge, Mass.

Mrs. Monroe Ayer, Boston, Mass.

Mrs. William M. Butler, Boston, Mass.

F. N. Balch, Boston, Mass.

Miss Mary Chapman, Springfield, Mass.

Mrs. E. D. Bangs, Boston, Mass.

Miss Ellen Chase, Brookline, Mass.

Mrs. Jacob A. Barbey, Jr., Brookline, Mass.

Mrs. A. E. Childs, Boston, Mass.

Phillips Barry, Cambridge, Mass.

Mrs. S. Adams Choate, Boston, Mass.

Mrs. F. D. Bergen, Cambridge, Mass.

Miss Rosa Churchill, New Britain, Conn.

* Deceased.

Mrs. G. A. Collier, Boston, Mass.
Mrs. Joseph W. Courtney, Boston, Mass.
Mrs. Ralph Adams Cram, Boston, Mass.
Mrs. Robert Cushman, Brookline, Mass.
Samuel B. Dean, Boston, Mass.
Miss Grace Donworth, Boston, Mass.
Miss Marie Everett, Boston, Mass.
Professor Charles E. Fay, Medford, Mass.
Frederick P. Fish, Brookline, Mass.
Miss Margaret Fish, Brookline, Mass.
Miss Emma J. Fitz, Boston, Mass.
Miss Mary E. Foster, Cambridge, Mass.
Robert Gorham Fuller, Dover, Mass.
Mrs. Thomas G. Girer, Flossmoor, Ill.
Marshall H. Gould, Boston, Mass.
Mrs. John Chipman Gray, Boston, Mass.
Mrs. H. A. Hall, Boston, Mass.
Miss Alice M. Hawes, Boston, Mass.
H. D. Heathfield, Boston, Mass.
Miss Louise Hellier, Boston, Mass.
Mrs. C. A. Hight, Brookline, Mass.
A. Marshall Jones, Boston, Mass.
Miss Rebecca R. Joslin, Boston, Mass.
Miss Marion Judd, Boston, Mass.
Mrs. Fred Kendall, Boston, Mass.
Miss Louise Kennedy, Concord, Mass.
Dr. Alfred V. Kidder, Cambridge, Mass.
Mrs. David P. Kimball, Boston, Mass.
Delcevere King, Boston, Mass.
Professor George Lyman Kittredge, Cambridge, Mass.
Miss Lucy A. Leonard, Cambridge, Mass.
Mrs. M. V. Little, Boston, Mass.
Mrs. Daniel Lothrop, Boston, Mass.
Ralph Lowell, Boston, Mass.
Mrs. Alexander Martin, Boston, Mass.
Henry L. Mason, Boston, Mass.
Albert Matthews, Boston, Mass.
Miss Bee Mayes, Boston, Mass.
Dr. Philip A. Means, Boston, Mass.
Dr. Sara Newcomb Merrick, Wellesley, Mass.
Miss Elizabeth Miller, Brookline, Mass.
Miss Sophie Moen, Boston, Mass.
Mrs. Jane Newell Moore, Cambridge, Mass.
Mrs. Everett Morss, Boston, Mass.
Dr. Horace Packard, Boston, Mass.
Mrs. William A. Paine, Boston, Mass.
Dr. Sarah E. Palmer, Boston, Mass.
Dr. Charles Peabody, Cambridge, Mass.
Thomas E. Penard, Arlington, Mass.
Miss Georgiana Pentlarge, Boston, Mass.
Dr. Emily F. Pope, Boston, Mass.
Miss Caroline Pousland, Cambridge, Mass.
Mrs. W. G. Preston, Brookline, Mass.
Mrs. F. W. Putnam, Cambridge, Mass.
Mrs. Henry E. Raymond, Boston, Mass.
Miss Helen Leah Reed, Cambridge, Mass.
Eliot W. Remick, Boston, Mass.
Miss Dora Roberts, Boston, Mass.
Dr. B. L. Robinson, Cambridge, Mass.
Miss Fanny Russell, Cambridge, Mass.
Miss Mary E. Selmes, Cambridge, Mass.
Mrs. Joseph Lindon Smith, Boston, Mass.
Mrs. H. N. Sheldon, Boston, Mass.

Mrs. W. P. Shreve, Brookline, Mass.
Mrs. J. F. Spofford, Brookline, Mass.
J. B. Stetson, Ashbourne, Pa.
Mrs. James J. Storrow, Boston, Mass.
Dr. Julio Cesar Tello, Lima, Peru.
Archibald R. Tisdale, Boston, Mass.
Alfred M. Tozzer, Cambridge, Mass.
Jones R. Trowbridge, Brookline, Mass.
Dr. F. H. Verhoef, Boulevard, Mass.
Mrs. C. W. Ward, Brookline, Mass.
Miss S. Louisa Warren, Boston, Mass.
William Whittemore, Boston, Mass.
Ashton R. Willard, Boston, Mass.

CAMBRIDGE BRANCH.

President, A. M. Tozzer.
Vice-President, Mrs. E. F. Williams.
Treasurer, Carleton E. Noyes.
Secretary, Mrs. W. Scudder.
Professor Irving Babbitt, Cambridge, Mass.
C. F. Batchelder, Cambridge, Mass.
C. T. Carruth, Cambridge, Mass.
Allen H. Cox, Cambridge, Mass.
Professor R. B. Dixon, Cambridge, Mass.
E. B. Drew, Cambridge, Mass.
Arthur Fairbanks, Cambridge, Mass.
Professor W. S. Ferguson, Cambridge, Mass.
Professor M. L. Fernald, Cambridge, Mass.
Professor E. W. Forbes, Cambridge, Mass.
Professor J. D. M. Ford, Cambridge, Mass.
Mrs. W. H. Graves, Cambridge, Mass.
Franklin Hammond, Cambridge, Mass.
Professor William Fenwick Harris, Cambridge, Mass.
Professor Alfred Hoernle, Cambridge, Mass.
Dr. E. A. Hooton, Cambridge, Mass.
Allen Jackson, Cambridge, Mass.
Mrs. A. E. Kennelly, Cambridge, Mass.
Francis Kershaw, Cambridge, Mass.
Professor Kiropp Lake, Cambridge, Mass.
Professor H. S. Langfeld, Cambridge, Mass.
Miss Margaret A. Leavitt, Cambridge, Mass.
Dr. E. R. O. von Mach, Cambridge, Mass.
Professor L. S. Marks, Cambridge, Mass.
Mrs. G. N. McMillan, Cambridge, Mass.
Professor W. A. Neilson, Cambridge, Mass.
Mrs. Richard Norton, Cambridge, Mass.
Carleton E. Noyes, Cambridge, Mass.
James A. Noyes, Cambridge, Mass.
Professor W. J. V. Osterhout, Cambridge, Mass.
Miss Lucy A. Paton, Cambridge, Mass.
Dr. Charles Peabody, Cambridge, Mass.
Mrs. Charles Peabody, Cambridge, Mass.
Professor J. W. Platner, Cambridge, Mass.
Dr. Benjamin Rand, Cambridge, Mass.
Professor F. N. Robinson, Cambridge, Mass.
Mrs. Winthrop S. Scudder, Cambridge, Mass.

Professor P. J. Sachs, Cambridge, Mass.
 Professor A. M. Tozzer, Cambridge, Mass.
 Miss Bertha Vaughan, Cambridge, Mass.
 Mrs. Edward Waters, Cambridge, Mass.
 Hollis Webster, Cambridge, Mass.
 Professor K. G. T. Webster, Cambridge,
 Mass.

Mrs. Walter Wesselhoeft, Cambridge,
 Mass.
 Emile F. Williams, Cambridge, Mass.
 Professor H. S. White, Cambridge, Mass.
 Professor C. H. C. Wright, Cambridge,
 Mass.
 Miss Sara Verxa, Cambridge, Mass.

MISSOURI BRANCH.

President, Miss M. A. Owen.
Vice-Presidents, Mrs. Eva Warner Case,
 Miss Jennie M. A. Jones, Miss Lucy R.
 Laws, Mrs. Edward Schaaf.
Secretary, Professor H. M. Belden.
Treasurer, Professor C. H. Williams.
 Professor H. M. Belden, Columbia, Mo.
 Dr. A. E. Bostwick, St. Louis, Mo.
 Professor W. G. Brown, Columbia, Mo.
 Dr. W. L. Campbell, Kansas City, Mo.
 Mrs. Eva W. Case, Kansas City, Mo.
 Miss Jennie F. Chase, St. Louis, Mo.
 Miss Ruth Chivvis, St. Charles, Mo.
 Mrs. M. B. Gissing, Farmington, Mo.
 Miss Rala Glaser, St. Louis, Mo.
 Mrs. C. P. Johnson, St. Louis, Mo.
 Miss Lucy R. Laws, Columbia, Mo.
 Professor J. L. Lowes, St. Louis, Mo.
 Miss Ethel M. Lowry, Columbus, Kan.
 Mrs. John R. Moore, Macon, Mo.
 Miss Mary A. McColl, St. Louis, Mo.
 E. Curran McCormick, Jr., Columbia, Mo.
 Professor W. Roy McKenzie, St. Louis, Mo.
 Miss Eloise Ramsey, St. Charles, Mo.
 Mrs. Ida M. Schaaf, St. Mary's, Mo.
 Miss Ethel G. Sprague, Kirkwood, Mo.

NORTH CAROLINA BRANCH.

President, Haywood Parker.
Secretary-Treasurer, F. C. Brown.
 Mrs. Mary Parker Battle, Rocky Mount,
 N.C.
 Professor F. C. Brown, Durham, N.C.
 Charles Bruce, Richmond, Va.
 General Julian S. Carr, Durham, N.C.
 Professor E. V. Howell, Chapel Hill, N.C.
 Logan D. Howell, New York, N.Y.

TEXAS BRANCH.

President, Dr. C. C. Glasscock.
Vice-Presidents, Miss Junia Osterhout,
 Miss L. B. Harrison.
Secretary-Treasurer, Dr. Stith Thompson.
 Miss Lilia M. Casis, Austin, Tex.
 Mrs. L. B. Harrison, Dallas, Tex.
 Miss Ima Hogg, Houston, Tex.
 Professor John A. Lomax, Austin, Tex.

Mrs. Lipscomb Norvell, Beaumont, Tex.
 Professor L. W. Payne, Austin, Tex.
 Professor J. E. Pearce, Austin, Tex.
 Edward R. Rotan, Waco, Tex.
 Mrs. Oscar M. Suttle, Corpus Christi, Tex.
 Mrs. G. R. Thompson, Lufkin, Tex.
 Dr. Stith Thompson, Austin, Tex.

MEMBERS AT LARGE.

Hon. J. L. Allard, Quebec, P.Q.
 Dr. H. M. Ami, Ottawa, Ont.
 Arthur Amos, Quebec, P.Q.
 Miss H. A. Andrews, New York, N.Y.
 C.-Marius Barbeau, Ottawa, Ont.
 Dr. S. A. Barrett, Milwaukee, Wis.
 Laurent Beaudry, Ottawa, Ont.
 Maurice Bastien, La Jeune Lorette, P.Q.
 Professor Jean Baptiste Beck, Bryn Mawr,
 Pa.
 John Bennett, Charleston, S.C.
 Charles J. Billson, Martyr Worthy, Hants,
 England.
 Professor Franz Boas, New York, N.Y.
 Remi Bolduc, Beaute, P.Q.
 Mrs. John G. Bourke, Omaha, Neb.
 Professor H. C. G. Brandt, Clinton, N.Y.
 Hon. L. P. Brodeur, Ottawa, Ont.
 Professor A. C. L. Brown, Evanston, Ill.
 Philip Greely Brown, Portland, Me.
 S. A. R. Brown, Denver, Col.
 Most Rev. Paul Bruchesi, Montreal, P.Q.
 Professor Edward S. Burgess, Yonkers,
 N.Y.
 Mrs. Natalie Curtis Burlin, New York,
 N.Y.
 W. S. Campbell, Norman, Okla.
 Raoul Carignan, Lachine, P.Q.
 Hon. J. E. Caron, Quebec, P.Q.
 Mrs. Gerald Cassidy, New York, N.Y.
 Rt. Rev. C. P. Choquette, St. Hyacinthe,
 P.Q.
 College de Ste. Anne de la Locatiere,
 Kamouraska, P.Q.
 F. W. Cowie, Montreal, P.Q.
 Professor J. H. Cox, Morgantown, W.Va.
 Stewart Culin, Brooklyn, N.Y.
 P. T. Curry, Danville, Ky.
 Hon. J. L. Decarie, Quebec, P.Q.
 Robert W. Deforest, New York, N.Y.
 J. Alex Devean, Meteghan, N.S.
 George E. Dimock, Elizabeth, N.J.
 Dr. George A. Dorsey, New York, N.Y.
 Dr. A. G. Doughty, Ottawa, Ont.
 Rev. J. A. Douville, Nicolet, P.Q.
 Mrs. Estelle Hearne Dreyfus, Los Angeles,
 Cal.
 Rt. Rev. Dugger Dumais, Ste. Anne,
 Kamouraska, P.Q.
 Professor L. H. Elwell, Amherst, Mass.
 Professor Aurelio M. Espinosa, Leland
 Stanford University, Cal.
 Professor Livingston Farrand, Boulder,
 Col.
 Professor J. W. Fewkes, Washington, D.C.
 Hon. C. A. Ficke, Davenport, Io.

- Miss Alice C. Fletcher, Washington, D.C.
Rt. Hon. Sir Charles Fitzpatrick, Ottawa,
Ont.
Professor J. B. Fletcher, New York, N.Y.
Hon. E. J. Flynn, Quebec, P.Q.
Professor E. M. Fogel, Philadelphia, Pa.
Walter G. Fuller, Sturminster Newton,
Dorset, England.
Hector Gaboury, Alfred, Ont.
Miss Emelyn E. Gardner, Ypsilanti, Mich.
Alfred C. Garrett, Philadelphia, Pa.
Dr. Joseph Gauvreau, Montreal, P.Q.
Charles Gendron, Quebec, P.Q.
L. P. Goeffrion, Quebec, P.Q.
Dr. Pliny Earle Goddard, New York, N.Y.
Dr. George Byron Gordon, Philadelphia,
Pa.
Rt. Rev. Amedee Gosselin, Quebec, P.Q.
Hon. Sir Lomer Gouin, Quebec, P.Q.
Dr. George Bird Grinnell, New York, N.Y.
Miss Louise Haessler, New York, N.Y.
Dr. Stansbury Hagar, New York, N.Y.
Miss Eleanor Hague, New York, N.Y.
Mrs. Dwight B. Heard, Phoenix, Ariz.
J. C. Hébert, Montmagny, P.Q.
R. W. Heffelfinger, Los Angeles, Cal.
Mrs. S. T. Henry, Great Neck Station,
L.I., N.Y.
E. W. Heusinger, San Antonio, Tex.
Fred W. Hodge, Washington, D.C.
Berry B. Holland, Memphis, Tex.
Miss A. B. Hollenback, Brooklyn, N.Y.
Professor W. H. Holmes, Washington, D.C.
Mrs. T. J. Hoover, London, England.
Walter Hough, Washington, D.C.
J. F. Huckel, Kansas City, Mo.
Dr. H. M. Hurd, Baltimore, Md.
Indian Affairs Department, Ottawa, Ont.
Institut Canadien, Quebec, P.Q.
Professor George P. Jackson, Grand Forks,
N.D.
Dr. A. Jacobi, New York, N.Y.
Sir Louis A. Jetté, Quebec, P.Q.
Hon. John C. Kaine, Quebec, P.Q.
Mrs. John Ketcham, Chenoa, Ill.
Henry E. Krehbiel, New York, N.Y.
Professor A. L. Kroeber, San Francisco,
Cal.
Colonel George E. Laidlaw, Victoria Road,
Ont.
Gustave Lanctot, Ottawa, Ont.
Romeo Langlais, Quebec, P.Q.
G. La Rochelle, Ottawa, Ont.
J. Larocque, Ottawa, Ont.
Hon. Gardiner Lathrop, Chicago, Ill.
Dr. Berthold Laufer, Chicago, Ill.
Rt. Hon. Sir Wilfrid Laurier, Ottawa, Ont.
Laval University Library, Montreal, P.Q.
Laval University Library, Quebec, P.Q.
W. D. Lighthall, K. C., Westmount, P.Q.
Rev. Lionel Lindsay, Quebec, P.Q.
Edward Lindsey, Warren, Pa.
C. Lombardi, Dallas, Tex.
Dr. R. H. Lowie, New York, N.Y.
Benjamin Smith Lyman, Philadelphia, Pa.
Professor J. M. Manley, Chicago, Ill.
Aimé Marchand, Quebec, P.Q.
Dr. J. Alden Mason, Chicago, Ill.
E. F. Massicotta, Montreal, P.Q.
Most Rev. O. E. Mathieu, Regina, Sask.
Rev. F. C. Meredith, Maebashi, Japan.
Rev. Dr. M. A. Meyer, San Francisco, Cal.
Benjamin Michaud, Quebec, P.Q.
Dr. Truman Michelson, Washington, D.C.
Miss Julia Miller, Davenport, Io.
Hon. W. G. Mitchell, Quebec, P.Q.
Montreal City Library, Montreal, P.Q.
Montreal Civic Library, Montreal, P.Q.
Louis Morin, Beauce, P.Q.
Victor Morin, Montreal, P.Q.
Dr. Lewis F. Mott, New York, N.Y.
Mrs. Roy K. Moulton, New York, N.Y.
Ernest Myrand, Quebec, P.Q.
Mrs. John Lloyd McNeil, Durango, Col.
Rev. Dr. James B. Nies, Brooklyn, N.Y.
Rev. Dr. Author Howard Noll, Monterey,
Tenn.
Professor G. R. Noyes, Berkeley, Cal.
Rt. Rev. Denis J. O'Connell, Richmond,
Va.
Miss Mary Moore Orr, Brooklyn, N.Y.
John Edward Oster, New York, N.Y.
Dr. Achille Paquet, Quebec, P.Q.
Mme. C. Parent-Major, Ottawa, Ont.
Rev. V. Pauze, Assumption, P.Q.
Professor A. S. Pease, Urbana, Ill.
Rt. Rev. Francois Pelletier, Quebec, P.Q.
George H. Pepper, New York, N.Y.
Hon. N. P. Perodeau, Quebec, P.Q.
Antonio Perrault, Montreal, P.Q.
Professor E. C. Perrow, Louisville, Ky.
Mrs. T. L. Perry, Asheville, N.C.
Harold Pierce, Philadelphia, Pa.
Professor Edwin F. Piper, Iowa City, Io.
Senator Pascal Poirier, Ottawa, Ont.
Miss Louise Pounds, Lincoln, Neb.
Principal of Normal School, Chicoutimi,
P.Q.
Principal of Normal School, Hull, P.Q.
Principal of Jacques Cartier Normal
School, Montreal, P.Q.
Principal of Normal School, Joliette, P.Q.
Principal of Laval Normal School, Quebec,
P.Q.
Principal of Normal School, Nicolet, P.Q.
Principal of Normal School, Ste. Anne de
Bellevue, P.Q.
Principal of Normal School, St. Hyacinthe,
P.Q.
Principal of Normal School, St. Pascal,
Kamouraska Co., P.Q.
Principal of Normal School, Three Rivers,
P.Q.
Principal of Normal School, Valleyfield,
P.Q.
Principal of Normal School, Rimouski, P.Q.
Edward K. Putnam, Davenport, Io.
Miss Elizabeth D. Putnam, Davenport, Io.
Professor Robert Ramey, Norman, Okla.
L. A. Richard, Quebec, P.Q.
Mrs. Thomas Roberts, Philadelphia, Pa.
Dr. Geza Roheim, Budapest, Hungary.

- Rev. Camille Roy, Quebec, P.Q.
 Ferdinand Roy, Quebec, P.Q.
 L. S. St. Laurent, Quebec, P.Q.
 Professor Marshall H. Saville, New York,
 N.Y.
 Jacob H. Schiff, New York, N.Y.
 Dr. Duncan C. Scott, Ottawa, Ont.
 Rev. H. A. Scott, Sainte-Foy, Quebec, P.Q.
 Seminary, Chicoutimi, P.Q.
 Seminary, Rimouski, P.Q.
 Joseph B. Shea, Pittsburgh, Pa.
 Professor W. P. Shepard, Clinton, N.Y.
 Henry W. Shoemaker, New York, N.Y.
 Dr. Arthur Simard, Quebec, P.Q.
 Joseph Simard, Quebec, P.Q.
 Dr. Joseph Sirois, Quebec, P.Q.
 Alanson Skinner, Brooklyn, N.Y.
 Professor C. Alphonso Smith, Annapolis,
 Md.
 Professor Reed Smith, Columbia, S.C.
 Société St. Jean Baptiste de Montreal,
 Montreal, P.Q.
 Mrs. Charlotte H. Sorchan, New York,
 N.Y.
 Dr. F. G. Speck, Philadelphia, Pa.
- Dr. H. J. Spinden, New York, N.Y.
 Dr. Harley Stamp, Philadelphia, Pa.
 Taylor Starck, Northampton, Mass.
 Simon G. Stein, Muscatine, Io.
 H. S. Stiles, New York, N.Y.
 Dr. John R. Swanton, Washington, D.C.
 J. de L. Tache, Ottawa, Ont.
 Professor J. M. Telleen, Cleveland, O.
 Cyrille Tessier, Quebec, P.Q.
 Hon. J. A. Tessier, Quebec, P.Q.
 Professor D. L. Thomas, Danville, Ky.
 Professor A. H. Tolman, Chicago, Ill.
 Dr. Arthur Vallee, Quebec, P.Q.
 Lee J. Vance, Yonkers, N.Y.
 Louis Vessot-King, Montreal, P.Q.
 Miss H. N. Wardle, Philadelphia, Pa.
 Washington Public Library, Washington,
 D.C.
 Frederick W. Waugh, Ottawa, Ont.
 Professor Hutton Webster, Lincoln, Neb.
 George F. Will, Bismarck, N.D.
 William J. Wintemberg, Ottawa, Ont.
 Dr. Clark Wissler, New York, N.Y.
 Miss Loraine Wyman, New York, N.Y.

LIST OF LIBRARIES, COLLEGES, AND SOCIETIES, SUBSCRIBERS
 TO THE JOURNAL OF AMERICAN FOLK-LORE FOR THE
 YEAR 1917.

For list of libraries, colleges, etc., subscribers to the JOURNAL for
 1917, see this JOURNAL, 29 : 572-574.

SUBSCRIBERS TO THE PUBLICATION FUND (1917).

C. P. Bowditch,
 P. G. Brown,
 Miss Eleanor Hague,
 A. Marshall Jones,

Miss S. E. Miller,
 J. B. Nies,
 J. B. Shea,
 S. G. Stein.

INDEX TO VOLUME XXX.

On account of the diversity of matter contained in the "Journal of American Folk-Lore," a certain amount of classification of the contents seems desirable. In consulting the index, matters pertaining to the following subjects should be looked up under those headings.

Ballads,	Rhymes,
Etiology,	Songs,
Games,	Superstitions,
Incidents and objects in myths,	Tales,
Music,	Tribes.

- Acoma, All-Souls Day in, 496.
Ai-lao, tradition regarding origin of the, 422.
Alabama folk-lore, 414.
Alden, John, a maternal ancestor of Long-fellow, popular hero in Colonial New England, 413.
and John Stewart, difference between, 413.
Alden, Priscilla, 412, 413.
All-Souls Day at Zuñi, Acoma, and Laguna, 495, 496.
American Folk-Lore Society, address of the retiring President at Twenty-Eighth Annual Meeting, 161-167.
Canadian branches, officers of, 499.
Kentucky Branch, local meetings, 272.
local meetings, 272, 273, 411.
Mexican Branch, 411.
Missouri Branch, Tenth Annual Meeting, 272.
Ontario Branch, 411.
report of Editor, 269, 270.
— of Secretary, 269.
— of Treasurer, 270, 271.
Twenty-Eighth Annual Meeting, 269-271.
Anansi, characteristics of, 241.
Anansi-tori, formal opening for, 243.
taboo against time for telling, 242.
Andros Island, Bahamas, ballad sung on, 199.
disembodied skin salted and peppered on, 187.
see *Bahamas*.
Animal actors in Surinam folk-tales, 242.
protectors, 14.
Anthropomorphism, 6.
Antidote for poison of venomous serpent, identification of, by Chitimacha, 478.
Arawaks, stone axes among, 256.
Armbrister, Hilda, Proverbs from Abaco, Bahamas, 274.
Ash poisonous to rattlesnake, 478.
A'shiwi ("the flesh"), tribal name of the Zuñi, 499.
- Atwell, George, the Mr. Attowel of the "Shirburn Ballads," 375.
Atwell, Hugh, wrong identification of, by Clark, 374.
Axe, Carib legend explaining origin of, 258.
embedded in full-grown tree, 255, 256.
European steel, value of, in Guiana, 252.
stone, for protection against lightning, 255.
Axes, origin of stone, in Surinam, indicated by their names, 256.
the names of stone, in the Negro and Indian languages of Surinam, 256.
Azema described, 242.
Bakroe, forms taken by, and places where found, 242.
Bahamas, belief in, regarding the killing of a snake or cat working witch, 185.
Boukee and Rabbit in folk-lore of, 230.
folk-tales of, and of the Carolinas, much the same, 169.
Four Folk-Tales from Fortune Island, 228, 229.
name for "corn" in, 188.
practice in, of pouring corn before house-door, or inside haunted room, to distract spirit, 188.
proverbs from, collected on Abaco, 274.
riddles from, collected on Andros Island, 275-277.
see *Andros Island*.
Ballad-mongers, habit of, relating to sign-natures, 377.
Ballads:
 Bangum and the Boar (Missouri variant of Child, No. 18), 291, 292.
 Bessy Bell and Mary Gray (Child, 281), 325.
 Bonny Barbara Allen (Child, 84), 317.
 Brangywell (variant of Child, No. 18), 292.
 Captain Ward and the Rainbow (Child, 287), 332.
 Children's Song (North Carolina variant of Child, 79), 305-307.

- Ballads, *continued*:
- Fair Margaret and Sweet William (Child, No. 74), 302.
 - Florella, current under various names, 344.
 - Hangman Song (North Carolina variant of Child, No. 95), 321.
 - Henry Martyn (Child, No. 250), 327.
 - James Harris (The Demon Lover) (Child, No. 243), 325-327.
 - Lady Alice (Child, No. 85), 317.
 - Lady Isabel and the Elf-Knight (Child, No. 4), 286.
 - Lamkin (Child, No. 93), 318.
 - Little Mathew Grove (Kentucky variant of Child, No. 81), 311-313.
 - Little Matthy Groves (Missouri variant of Child, No. 81), 314-317.
 - Little Musgrave and Lady Barnard (Child, No. 81), 309.
 - Lord Daniel's Wife (Kentucky variant of Child, No. 81), 313, 314.
 - Lord Orland's Wife (Kentucky variant of Child, No. 81), 309-311.
 - Lord Randal (Child, No. 12), 289, 290.
 - Love Henry (Indiana variant of Child, No. 68), 301, 302.
 - Loving Henry (Kentucky variant of Child, No. 68), 298, 299.
 - Lydia Margaret (Missouri variant of Child, No. 74), 303, 304.
 - Our Goodman (Child, No. 274), 328.
 - Sir Hugh, or the Jew's Daughter (Child, No. 155), 322.
 - Sir Lionel (Child, No. 18), 291.
 - Strawberry Lane (Maine variant of Child, No. 2), 284, 285.
 - The Bailiff's Daughter of Islington (Child, No. 105), 321, 322.
 - The Cherry-Tree Carol (No. 54), 287.
 - The Cruel Mother (Child, No. 20), 293.
 - The Elfin Knight (Child, No. 2), 283-285.
 - The False Knight (Missouri variant of Child, No. 3), 286.
 - The Farmer's Curst Wife (Child, No. 278), 329.
 - The Fause Knight upon the Road (Child, No. 3), 285.
 - The Forsaken Girl, 345.
 - The Golden Ball (variant of Child, No. 95), used as a game by New York children on the lower east side, 319.
 - The Gypsy Davy (Maine and Massachusetts variant of Child, No. 200), 324, 325.
 - The Gypsy Laddie (Child, No. 200), 323.
 - The Hangman's Tree (Missouri variant of Child, No. 95), 320.
 - The Hunting of the Cheviot (Child, No. 162), 323.
 - The Jolly Thresherman, 353, 354.
 - The Lady Gay (Kentucky variant of Child, No. 79), 308.
 - The Lass of Roch Royal (No. 76), 304.
 - The Maid freed from the Gallows (Child, No. 95), 318.
 - The Mermaid (No. 289), 333.
 - The Merry Golden Tree (Missouri variant of Child, No. 286), 331, 332.
 - The Old Woman and the Devil (Missouri variant of Child, No. 278), 329, 330.
 - The Sweet Trinity (The Golden Vanity) (Child, No. 286), 330.
 - The Three Little Babes (Tennessee variant of Child, No. 79), 308, 309.
 - The Twa Brothers (Child, No. 49), 293.
 - The Twa Sisters (Child, No. 10), 286, 287.
 - The Two Brothers (Missouri variant of Child, No. 49), 294.
 - The West Countree (Missouri variant of Child, No. 10), 287, 288.
 - The Wife of Usher's Well (Child, No. 79), 305.
 - The Wife wrapt in Wether's Skin (Child, No. 277), 328.
 - The Yorkshire Bite (The Crafty Ploughboy), 367-369.
 - There was an Old Woman Lived on the Seashore (Nebraska [1870] variant of Child, No. 10), 288, 289.
 - Three Little Babes (Nebraska variant of Child, No. 79), 307.
 - Young Beichan (Child, No. 53), 294-297.
 - Young Henry (Missouri variant of Child, No. 68), 299, 300.
 - Young Hunting (Child, No. 68), 297.
 - See also *Songs*.
 - Ballads (Shirburn), Notes on the, 370-377.
 - Ballads and Songs, 283-369.
 - Bamboo, ancestor of the Ye-lang, 421. family name among the Chinese, 425.
 - Bantu Tales, 262-268.
 - Barbeau, C.-M., Contes Populaires Canadiens (Seconde série), 1-140. cited, 403, 410.
 - Bath of thunder-stone water a cure for rheumatism, 259.
 - Baum, Paul Franklin, The Three Dreams or "Dream-Bread" Story, 378-410.
 - Bear abundant in region of Kaska and Tahltan, 428. of the Louisiana Indians, a brown bear, 477.
 - Beasts kneel at midnight on Christmas, 208.
 - Berrying and root-digging, mention of, in Kaska and Tahltan tales rare, 429.
 - Bibliography of Negro tales, 170. of Negro folk-lore, Surinam, 239, 240.
 - Black Tai, taboos among, 415-417.
 - Boas, Franz, quoted, 2. The Origin of Death, 486-491.
 - Boesi-nanasi, an epiphyte (*Tillandsia usneoides* Linn.), 246.
 - Boesi-tetei, bush-ropes, 246, 247.
 - Bonifacy, work among the Lolo of, 418.
 - "Book of Sindibad" in tenth century, 380.
 - Borrowing in tales, 429, 444.
 - Boukee and Rabbit in Bahama folk-lore, 230.
 - Boven Saramacca (Upper Saramacca) district, "winged" axes embedded in hollow trees found in, 256.

- British Columbia, tales from northern interior of, 427.
trade-routes in, 428.
- Buffalo fairly numerous in eastern sections of Kaska and Tahltan territory, 428.
- Canadian-French tales, customary beginnings for, 23.
— customary endings for, 23, 24.
— form and style of, 23-26.
— personages in, 3-6.
— powers and attributes of personages in, 6, 7.
— preface to, 1, 2.
— prepared under auspices of Geological Survey of Canada, 2
— style and mythological subjects of, 3.
- Canja*, a stew of hominy, rice, and chicken, 233.
- Canoe navigation in British Columbia, head of, 428.
- Carib legend, 253, 258.
- Caribou, importance of hunting of, reflected in Kaska and Tahltan tales, 428, 429.
- Carson, Wm., Ojibwa tales, 491-493.
- Cat, eaten by Black Tai, 416.
not a totem of the Miao, 419 (note 2).
- Celts of "winged" type from Surinam described, 251.
- Surinam belief as to celestial origin of, 261.
with ornamental features, 251.
- Cemetery, spirits prevented from leaving, by thunder-stones, 260.
- Charm against evil consequences from telling *Anansi-tori* in the day-time, 243.
- Charms, 7, 8.
- Child accepts as Scotch the ballad of "Will Stewart and John," 412.
final collection of, 325.
first American text of "The Twa Sisters" printed by, in 1883, 286.
— version from oral tradition of the "Elfin Knight" printed by, in 1883, 283.
first American copy of "The Hangman's Tree" published by, 318.
- Children an easy prey to the *leba*, 242.
- Chitimacha, myths of, show evidence of European connection, 474.
notes regarding beliefs and medical practices of, 477, 478.
speaking knowledge of the old tongue of, confined to four individuals, 474.
superstitions of, 477, 478.
- Chitimacha Myths and Beliefs, Some, 474-478.
- Christmas celebrated in North Carolina by stopping work, 208.
observed by plants and beasts, 208.
- Clark, Andrew, publisher in 1907 of the "Shirburn Ballads" (1585-1616), 370.
- Cleare, W. T., Four Folk-Tales from Fortune Island, Bahamas, 228, 229.
- Cleveland Public Library owner of the John G. White Collection of Folk-Lore, Oriental and Mediæval Literature, and Archæology, 413.
- Clever personages, 4, 396, 401, 402.
- Club of Surinam formerly provided, near end, with celt, 251.
- Club-fist, 207, 208.
- Color of thunder-stone a criterion of its power, 254, 260.
— — affected by soil and weather, 254.
- Contes Populaires Canadiens (Seconde série), 1-140.
- Contests, rivalries, and tournaments, 18-20. See *Incidents*.
- Convulsions cured by powder of thunder-stone, 259.
- Corn-Maidens in Zuñi mythology give fertility to the soil, 498.
- Corpse of one killed by blow from strength derived from thunder-stone extremely heavy, 260.
- Couplet on the happy reconciliation between the Earl of Mar and his daughter, 413.
- Courtship of Will Stewart conducted by John Stewart, 412.
- Crane bridge, the place where wolverene was dropped into the river, 458.
- Criminal escapes hanging through a riddle, 203.
- Criterion by which to test the accuracy of an aboriginal statement, 167.
- Cushing, Frank Hamilton, Zuñi tale translated by, 497.
- Customs (Acoma):
on All-Souls Day, 496.
- Customs (Kaska):
woman remains in retirement during and for some time after confinement, 471.
- Customs (Laguna):
dropping food on fire or on floor, in remembrance of the dead, 495.
on All-Souls Day, 496.
- Customs (Zuñi):
dropping food on fire or floor in remembrance of the dead, 495.
on All-Souls Day, 495, 496.
- Cypress-tree struck by lightning, use of splinters from, in medical practice, 477.
- Dance on Cape Verde Islands, refreshments served at, 233.
- Darby, Loraine, Ring-Games from Georgia, 218-221.
- "Day broke twice" on Old Christmas in North Carolina, 208.
- Dease Lake, British Columbia, tales collected on, 429.
- and River, British Columbia, tribes living on, 427.
- Devil, 4, 16.
- Disintegration of folk-tales shown by elimination, 169.
- Dog, ancestor of the Man tribes, 419-420.
descendants of, cut out clothes in shape of dog's tail, 421.

- Dog, flesh of, not eaten by the Man, 421.
 Dragon, ancestor of the Ai-lao, a T'ai tribe, 422.
 Dragon-fly, a Zuñi rain symbol, 497.
 Drawing of thunder-axe by Carib Indian, 257.
 "Dream-bread" story, 378-410.
 "Edelstein," one of the early books printed in Germany, 386.
 Elephant represented by Louisiana Indians as a man-eater, 477.
 English and Scottish Popular Ballads, The, the final collection of Child, 325.
 Environment, influence of, on Surinam story-teller, 241.
 Equilibrium of inanimate objects affected by sharp thunder-clap, 255.
 Etiology:
 Origin of ending of Anansi stories, 241.
 Origin of Carib axe, 258.
 why bears make dens in mountains, 444.
 why black bears are better eating than grizzly bears, 448.
 origin of constellation, 493.
 why death is in the world, 476, 486-491.
 origin of earth, 441-443. See also *Muskral*.
 why there is fire in rocks and woods, comparative notes, 443.
 why giants are easily fooled, 445.
 origin of gold coins, 248.
 why grizzly bears are mean sometimes and want to fight people, 448.
 why the Indians cache their meat, 467.
 why Indians have their homes among the brush and weeds, 476.
 origin of languages, 443.
 why the lynx has a short blunt nose, 455.
 why man is mortal, 476, 487, 491.
 why some married people unjustly accuse one another of infidelity, 456.
 origin of the marten, 432.
 why men sometimes cohabit with a sister, comparative notes, 460.
 why men like a woman who dresses well, 456.
 origin of months, 493.
 why mosquitoes are in the world, 445.
 why the mountain-sheep's head is small between the horns, 430.
 why people have had chiefs, 451.
 why people say that when rain falls, it is tears, 448.
 why people say that a red sky is blood, 448.
 origin of ponds at source of St. John's River, 481.
 why rabbit's nose is split, 476.
 origin of Reversing Falls, 480.
 origin of St. John's River, 481.
 why the separation of a good woman from a bad man is a benefit, 457.
 cause for markings on spider's back, 241.
 summer, origin of, 493.
- why the Tlingit say a Kaska man created whales, 452.
 why the tongues of sheep are black, 430.
 how war started among the Indians, 469.
 why the wolverene has peculiar marks on his back, 458.
 why the wolverene is a thief, 470, 471.
 why women are deceitful, 462.
 why the Zuñi plant every year for the priests, 499.
 European connection evidenced in Chitimacha myths, 474.
- Facéties et Contes Canadiens, 141-157.
 Famine at Rome in 1527 as a background for story, 393.
 Fan tabooed to a family of Black Tai, 416.
 Feather crown of thunder-axe compared with rock-inscriptions found in Guiana, 258.
 Fishing a prominent feature in tales borrowed from Tlingit, 429.
 Folk-Lore Society of Texas, 411.
 Folk-Tales collected at Miami, Fla., 222-227.
 Formula with pantomime, for amusing children in region of Saint-Hyacinthe, 146.
 Formulas for beginning tales, Anansi-tori, 243, 244, 246, 248.
 — — — Canadian-French, 23.
 — — — ending tales, Canadian-French, 23, 24.
 — — — of Cape Verde Islanders, 238.
 — — — magic, 7.
 Foundation-walls of Lutheran Church at Paramaribo, 255.
 Four Folk-Tales from Fortune Island, Bahamas, 228, 229.
 Franklin, G. B., Priscilla Alden — A Suggested Antecedent, 412, 413.
- Game, counting-out, 207.
 Game less abundant in the woods than on high ground, 471.
 Game-animals abundant in region of Kaska and Tahltan, 428.
 Games. See *Ring-games*.
Gamella, a large wooden platter, 238.
 Gascons proverbially clever, 396, 401, 402.
 Geological Survey of Canada, publications under auspices of, 427.
 Gesture, expression, and manner of Surinam narrator, powerful adjuncts to interest in stories, 241.
 Gifts, differing series of, in various versions of "The Twelve Days of Christmas," 366, 367.
 Goats abundant in region of Kaska and Tahltan, 428.
 Grenada, practice in, of pouring corn before house-door, or inside haunted room, to distract spirit, 188.
 Guiana, Dutch, a fertile field for folk-lore, 239.
 British, Journal of the Royal Agricultural and Commercial Society of, 258.

Guiana, notched and ornamented celts from, 251.

practice in, of throwing rice before door of house to capture witch, 242.

similarity of the feather crowns of the thunder-axe found in, to the rock inscriptions found there, 258.

value of steel axe among Indians of, 252.

Haller, Johann, in 1680, translated Latin works into Hungarian, 402.

Halwa, a cake of flour, butter, sugar, 381.

Ha'wik'uh, principal town of Cibola, 497.

Hawikuh, the village, according to Hodge, where Estevan lost his life, 165.

Henry, A., observations by, of totemic traits among Lolo, 417.

Hering, C. J., anecdote by, 254, 255.

History, aboriginal, 162.

Hodge, F. W., on Zuñi geographical statements, 165.

Hop-vines on Christmas, 208.

Horse, widely differing accounts of first appearance of, by Indian tribes, 164.

Horse-fish, a creature with the head of a horse and the tail of a fish, 234.

Hungary, disappearance from, of ancient native popular tales and legends, 402.

Hunting, importance of, reflected in tales of Kaska and Tahltan, 429.

and trapping chief occupation of the Kaska and Tahltan, 427.

Hyland River, British Columbia, shoulder-blade of an enormous animal found on top of mountain near, 450.

Incidents and objects in myth:

adventures of Nenaboshos, 491, 492.

advice for Anansi given gratis by the doctor, 245.

— which, when carried out, brings harm to advised one, 432, 433.

Agləbe'm causes a water famine, 480.

— killed by falling tree, 481.

"Ain't it well to be pyrt!" 196.

air, stabbed into, becomes calm, 480.

All-Gone, wolf's last niece, 216.

alligator and rabbit walk and talk together, 180.

— caught in trap set by rabbit, 181.

— fast asleep trapped, 475.

— threatens to get even with rabbit, 180, 181.

— throws rabbit into brier-patch, 181.

— tied by his teeth to a tree, 475.

Anansi appealed to on the question of returning evil for good, 249.

— disguised as a doctor, 245.

— eats so much that he nearly bursts, 245.

— entraps his wife, 244.

— gives advice for his own cure, 245.

— humiliated by treatment of wife, 244.

— looks with longing eyes on a fine fat sheep belonging to his wife, 244.

— near top of well, drops his spade behind him, 244.

Incidents and objects in myth, *continued*:

Anansi pays no attention to his wife, till fear forces her to call him "my master," 244.

— plots to teach his wife better manners, 244.

— sick, sends his wife for the doctor, 245.

— teaches snake, 249.

— with his wife at the bottom of the well, pulls up the ladder, 244.

"An' the fish went back to de sea," 185.

animal, huge, not seen for many generations, 450.

animals steal fire, 443.

— called to a feast of fat, 492.

— kings of, 5, 6, 49, 50.

— quarrel over carcass of dead whale, 481.

— transformed into gold and silver, 37.

ant, food assigned to, 481.

ants, king of assists Ti-Jean, 49, 50.

— remove mound of sand, 49.

antler, wolverene's wife digs tunnel with sharp piece of, 470.

"Anybody, Lord, jus' so it's a man," 194.

appearances sometimes deceitful, 216.

apple, magic, 101, 102.

archmen who had never seen a train, 186.

arm-bone of a dog, 447.

army for waging war on old magician, 48.

arrow as recompense for wife, 453.

— invisible or magic, comparative notes, 451.

arrow-heads of bone put on headless arrows render them effective, 439.

arrows, headless, given to beaver, comparative notes, 439.

— magic, kill a huge animal, 451.

— invention of, comparative notes, 438.

ascent to sky, of cannibal, where he lives as sun, 441.

ass gives his opinion on returning evil for good, 248.

aunt Peix' Caball', the horse-fish, 234.

awls made from bones of rabbits, 456.

axe, beaver-tooth, 447.

— giant's, 432, 433.

— hard work with, as a punishment, 258.

babe, grows up to white woman, 189.

— growth of, traced from camp to camp, 472.

— picked up on roadside, 189.

— suckled by marten, 472.

— — from breasts of father, 472.

— with a mustache, 199.

baptism of poor boy by king, 47.

bar of iron as a toothpick, 237.

bargain between Buttocks (Fesse-ben) and king, 88.

— between Tubinh and horse-fish, 234.

barley blown away by the wind, 210.

barn covered with feathers ankle-deep, 38, 42.

barrel a mile long and half a mile wide, 191.

basket full of holes offered prince to drain lake with, 38, 39.

Incidents and objects in myth, *continued*:

- bathing girls leave clothes on rock, 37.
- woman and bamboo, 421.
- bean and pea, magic, 40, 42.
- bean-stalk with giant on top cut down, 213.
- bear and rabbit go a-courting Miss Coon, 173.
- angry at loss of butter, threatens to eat up fox, 114.
- with his brothers-in-law, determines to starve them, 467.
- as judge, 216.
- bird steals fire-stone from, 443.
- boasts of his superiority over Indian, 475.
- death of, avenged by his friends, 468.
- equipped with saddle, 173.
- finding himself greasy, believes he ate butter, 114.
- gives advice to fox, 113, 114.
- helping rabbit out of trap, is caught himself, 229.
- old white, the only one who can cross bridge of razors, 60.
- only one who had fire long ago, 443.
- plan of, for finding out thief, 216.
- teaches rabbit how to use sharpened sticks, and is killed by them, 468.
- throws rock into water on top of stick, and decrees that people, when they die, shall remain dead, 444.
- with heavy load, at top of steep declivity, killed by rabbit, 467.
- worsted in encounter with Indian, 475.
- beast, ferocious, by day, and prince at night, 35.
- snorting ("carding-mill"), 89.
- — carried on back of strong youth to king, 90.
- beasts, ferocious, guard fountain of youth, 68.
- Beautiful-Green-Garter (Belle-jarretière-verte), as a duck, carries Beau-Prince across the river on her back, 38, 40.
- Beautiful-Princess asks her father to assemble all the young people to witness her choice of husband, 154.
- awaits the return of Little-John, 151, 153.
- imprisoned in castle guarded by three giants, 150.
- mourns for Little-John, 151.
- orders for her marriage all that remains in the garden, and that the gardener bring it, 153.
- recognizes Little-John in her father's gardener, 153.
- refuses to leave her prison without Little-John, 151.
- beaver and his brothers only ones saved after a severe heat, 440.
- and his cannibal father-in-law interchange trousers, 440.

- beaver and muskrat exchange tails, 482.
- — — comparative literature, 481.
- and Sheep-Man quarrel, and latter is pushed over cliff, comparative notes, 430.
- and wolverene, comparative notes, 430.
- directs giant how to catch him, 433.
- dives for earth, 442.
- diving, finds his tail a hindrance, 481.
- encounters otter-woman, who forces him to become her husband, 435.
- enormous, with hairy tail, 446.
- former home and food of, 482.
- hides spear-head of kingfisher in his canoe, 434.
- kills beavers for food, 435.
- — dangerous woman by means of heated stone, 435.
- — marten-man, 431.
- — monsters who prey on people, 430.
- — woman and girl who propose to marry him, 431.
- more powerful than cannibal, 441.
- on seeing giant coming, paints himself to look like ghost, remains rigid until giant departs, then climbs a tree, 432.
- overcomes all monsters whom he meets on his travels, 432.
- prefers muskrat's tail to his own, 481.
- — the poplar-grove to the marshes, 482.
- pretends to be dead, and deceives ravens, 441.
- — — — is captured by wolverene, later kills wolverene and his children, 430.
- pursued by cannibal, jumps into lake and changes himself into a beaver, 439.
- — by cannibal's wife, makes ground crack behind him, and woman falls down, 439.
- — by giant, who finally eats part of his own body and dies, 432.
- — by Gluskap, but finally escapes, 480.
- — — — comparative notes, 479.
- put into kettle to boil by father of sisters, 436.
- reflection of, seen in river by pursuing giant, 433.
- sent out by Nenabosho, drowned, 491.
- sleeps at night between sisters as a man, 436.
- a great transformer, 429.
- transforms himself into the animal beaver, 439.
- — — into a bluebird and flies near two sisters playing on shore, 436.
- turns into little bird and escapes from boiling kettle, 436.
- in form of bluebird is bought by elder sister from younger, for silver spoon, 436.

- Incidents and objects in myth, *continued*:
- beaver visits fisherman, who makes his guest fall asleep, and then reads his thoughts, 434.
 - wife of fog-man, driven to the river, 466.
 - beaver-meat with excrement given by wolverene to his mother-in-law, 470.
 - beaver-net set in lake to catch beaver, 439.
 - beaver-nets, wolverene expert at setting, 469.
 - beavers, Big-Man catches, in nets, eats, and throws away tails, 446.
 - beaver-tails, Big-Man and lad eat, comparative notes, 446.
 - beaver-tooth axe and club, 447.
 - bed appears mysteriously, 28.
 - bed of salad, 101.
 - beef asked in exchange for fish at castle of giants, 67, 68.
 - ship loaded with, 48.
 - beggar exchanges his clothes for those of the bishop, 134.
 - treatment of, at fine castle, 155.
 - — — at king's palace, 155.
 - "Beginder," a variant of "Sure-It's-Good," rabbit's name for baby, 193.
 - betrayal of prince, 12, 16, 35.
 - Bible-reading to drive away ghost, 195, 196.
 - Big-Crow or Raven, 444.
 - Big-Man, bald, 444, 445.
 - brothers afraid of, 446.
 - causes rocks to grow together, and prevents lad from getting out of porcupine-hole, where he had hidden, 446.
 - has as pack-animals grizzly bear and black bear, 446.
 - bird, fabulous, 13.
 - fanning the air, raises the wind, 480.
 - picks string which fastens fire-stone to bear's belt, and flies off with it, 443.
 - runs away with eye while owners of it are disputing, 268.
 - tells father of fate of his son, 196.
 - Bird-Man's belly, hole punched in, by snipe, to recover water, 439.
 - birds each give wolf feathers, that he may go to a feast, 233.
 - gang of, exclaim, "What a beautiful frog!" 199.
 - master of, old man with snow-white hair, 74.
 - talking, 74, 439.
 - birth of niece celebrated by a feast of butter, 215, 216.
 - bishop, pretended, 134, 135.
 - blacksmith, dons clothing of prince, and *vice versa*, 61.
 - king's servant orders shovel made by, 88.
 - forges a magic sword, 82, 85.
 - blanket mistaken for boy, and stabbed by giant, 449.
 - blind woman in forest sends son to king's castle, 77.
 - — — eyesight of, restored by son, 79.
 - Blue-Beard carries off girls in his basket, 183.
 - bluebird becomes young man, 436.
 - bluejay insulted by wolf, 233.
 - takes his feathers away from wolf, 234.
 - boat, holes pierced in, to disable it, 50.
 - of witch, youth rows to castle in Red Sea in, 78.
 - bone objects to being picked up, 194.
 - bone scratcher for killing sister-in-law, 459.
 - book of princess guarded by giants, 67.
 - boots. See *Seven-league, Three-league*.
 - bouquet, fatal, 3, 10, 28, 29, 34, 35.
 - — — being picked, ferocious beast appears, 29.
 - the most beautiful, ever seen, 29, 96.
 - bow to violin, 32.
 - box breaks open in falling, 248.
 - filled with gold, 247.
 - with keyhole large enough for a man to enter, 247.
 - boy, by help of ring, causes death of king's soldiers, 104.
 - congratulates himself that he didn't lose his laugh, 225.
 - goes to town to sell his cock, 103.
 - hides in crevasse of glacier, 448.
 - marries uncle's elder wife, comparative notes, 461.
 - plans to shave colt in river, but is thrown in himself, 225.
 - prays to dogs, 190.
 - taking price of cock, reserves the head, 103.
 - wearing moose-bladder on head, 451.
 - who had been treated like a dog, is made chief, 451.
 - boys adopted by forest fairies, 99.
 - changed to stone, comparative notes, 464.
 - mean little, carried away by witch, 189.
 - out hunting, frightened by words of raccoon, 184.
 - put a stick of wood in witches' bed, in place of themselves, and escape, 190.
 - stolen by cannibal giant, 448.
 - bread, mountain of, appears as obstacle to pursuit, 40.
 - breaking of enchanted flowers causes ferocious beast to appear, 29.
 - of enchanted branches causes hare to appear, 43.
 - breasts of father yield milk, 472.
 - of woman roasted for food, 472.
 - brier-patch and rabbit, 172, 181, 225.
 - bride, on leaving church, forced into carriage and disappears, 136.
 - bridge a thousand leagues long over lake, 39.

- Incidents and objects in myth, *continued*:
- bridge a thousand leagues long produced by turn of hand, 40.
 - crane, comparative notes, 458.
 - of crystal, leads to fountain of youth, 68.
 - hung on four golden chains, 100.
 - magic, 42.
 - of razors, 60.
 - brine, bottle of, substituted for stolen "water of youth," 60.
 - brother, younger, hunts, while elder keeps house, 445.
 - of stolen bride visited by stranger, 136.
 - brothers, discovering deception of their mother-in-law, kill her, 462.
 - brothers-in-law of wolverene starving, 469.
 - brush thrown behind one, produces huge mountain, 40, 42. See *Obstacles*.
 - buffalo-chip transformed into stone, 489.
 - bundle supposed to be baby contains only bones, 450.
 - bungling host. See *Fatal imitation*.
 - Bushtail-Rat a cannibal, 433, 434.
 - Buttocks (Fesse-ben), story of, 86-91.
 - buzzard devours wolf's portion of fresh meat as well as his own, 474.
 - cannibal, angry, chases beaver with a knife, 439.
 - ascends to sky, where he lives as sun, 441.
 - Bushtail-Rat is, 434.
 - sets tasks for son-in-law, 437.
 - transforms daughters into grizzly bears, 439.
 - tries to catch little bird (transformed man), but fails, 436.
 - and wife, in pursuit of Beaver, rush away for fear of drowning in lake, 439.
 - — — on way, come across bodies of their daughters, 439.
 - cannibals feast on privates and body of boy, 449.
 - canoe anchored with stone, 453.
 - Beaver hides spear-head of Kingfisher in his, 434.
 - becomes Partridge Island in St. John's River, 480.
 - between sides of which son-in-law of cannibal is imprisoned, found split, and son-in-law gone, 437.
 - of Beaver broken by Kingfisher in search for spear-head, 434.
 - stone, an island, 479.
 - canoes and paddles of eagle gnawed, 492.
 - cached, 455.
 - cut to pieces by rope stretched across river, 434.
 - swift, making of, comparative notes, 452.
 - canyon crossed on legs of snipe, 458. See *Crane bridge*.
 - card-party frightened by voice from ghost, 217.
 - card-playing, 40.
 - caribou killed by beaver, 441.
 - castle, apparently without occupants, 94.
 - and princess disappear under sea when enchanted locket is stolen, 73.
 - beautiful, 36, 93, 94, 97, 104, 108, 112, 155.
 - — — with name in golden letters over door, 72, 73.
 - — — Beautiful-Prince must return alone to father's, 41.
 - enchanted, 22, 28-30, 35.
 - falls in an instant, 109.
 - hung on four golden chains, 36, 44.
 - in forest, 43, 63.
 - little, covered with straw and seaweed, 74, 75.
 - of giants, 60, 62, 63, 212, 213.
 - — — book of princess guarded in, 67.
 - — — left in charge of Petit-Jean, 95.
 - — — princess of golden hair guarded in, 66.
 - of Good-Bishop, 41, 42.
 - of Happiness, 42-46.
 - on crystal mountain, 33, 44.
 - round, of the Red Sea, 76-79.
 - spied out by queen, 97.
 - submerged, 55, 56.
 - without doors or windows, 149.
 - transformed into gold and silver, 36, 37.
 - cat asks her master for shoes, 197.
 - in sack, 197.
 - ol' black, and ol' black man, alone in haunted house, 195.
 - right front foot of, cut off, 196.
 - said to be a witch, 197.
 - caterpillar by day, changes into man at night, 56.
 - fisherman's son, in form of, crawls into folds of princess's dress, 56.
 - use of left hind-foot of, in transforming to small caterpillars, 56.
 - cats of all colors, 196.
 - cattle at bottom of river, 485.
 - cellar, prince has to sleep on potatoes in, 38, 39. See *Dungeon*.
 - chain of men down the well-rope, 222, 223.
 - Chapewee, culture-hero of the Dog-Rib, decrees death, 489.
 - charcoal-burner falsely claims to have delivered princess, 83.
 - child baptized in forest by king, 47.
 - feeds snake, 185.
 - is ransom for father, 15.
 - children, amusing themselves, forget their father, 92.
 - brother and sister, deserted in time of famine, 497.
 - chimney, entrance to submerged castle by, 55, 56.
 - entrance by, 187.
 - Chinchirot', insulted by wolf, takes away his feathers, 234.

- Incidents and objects in myth, *continued*:
- choppers put their butter in spring-house, 193.
 - churn with heel-tops, 199.
 - clapping of hands, 42, 66, 67.
 - cliff-ogre, comparative notes, 430, 431.
 - clogs, magic, of steel, 8, 22, 31, 32, 35.
 - cloud, black, 67.
 - club beats the inn-keeper and his wife, 211.
 - beaver-tooth, 447.
 - that obeys orders, 211.
 - coach and span of two beautiful black horses with white harness, 40.
 - cock punishes children who forget him, 92.
 - coins found every morning under the pillow of him who eats the heart of bird, 99.
 - Conder, Tom, promises to bring shoes for his cat, 197.
 - corn to be picked up grain by grain, 188.
 - Corn-Maidens mother the motherless children, 498.
 - corn-stalk grows so high, that a man, having climbed up on it, needs a ladder to get to earth again, 191.
 - cost of injuring a locomotive, 224.
 - council decides against Eating-Bad, 266.
 - held at Ha'wik'uh for conservation of food, 497.
 - countryman hidden in valise, gets access to queen's chamber, 118.
 - cow, opinion of, on returning evil for good, 248.
 - pulled on to house to be fed with moss from its top, 192.
 - punishes children who forgot her, 92.
 - cowherd, king's, and Little-John, exchange places, 47.
 - traitor, receives just deserts, 51.
 - cows of king guarded by Little-John in forest, 80.
 - crane bridge, comparative notes, 458.
 - crew of sloop sent out by frogs, 111.
 - cross, egg broken on wood of, causes water to recede, 57.
 - on submerged castle, 55-57.
 - crow and owl unable to fly to eagle's lodge, 493.
 - insulted by wolf, takes his feather away from him, 233.
 - lets woman on his back fall to earth when meat she was feeding him gives out, 13, 33.
 - pursues eagle, 493.
 - young man carried on back of, to other side of sea, 74.
 - crystal city, 59.
 - mountain, princess and little boy returned from, 70.
 - curry-comb thrown behind prevents giant from passing, 67. See *Obstacles*.
 - dance attended by birds and wolf, 233.
 - dance, magic violin causes everybody to, 35.
 - Daniel, uncle, hears fish speak, 185.
 - daughter, youngest, 3, 28, 29.
 - death, Kaska story of origin of, 443, 444.
 - of princess announced to king by arrival of ship dressed in black, 151.
 - origin of, comparative notes, 444, 486-491.
 - the penalty for breaking fatal branches, 43.
 - deer and tarpin race, 174.
 - deserted children, 497.
 - woman, comparative notes, 455.
 - Devil a guest at a party, 181.
 - and farmer bargain as to ownership of their crops, 175.
 - and the Lord dividing up the people, 215.
 - bagged, 131.
 - chooses weapon with which to fight farmer, 175.
 - dances, 180.
 - dancing on thorns and spines, 131.
 - gets Pat, 223.
 - gives the woodcutter one more respite, 131.
 - king's cowherd called as homely as the, 48.
 - married, 181.
 - renounces all rights to the woodcutter, 132.
 - with club-foot, 180.
 - Devil's term for "hell," 182.
 - Devil-ketcher, 222.
 - devils, seven, possess a flour-mill, 4, 88.
 - — released on promise never to enter mill again, 89.
 - — skin some oxen and eat meat, 89.
 - — yoked to cart in oxen's place and made to haul flour, 89.
 - dice, third son of king chooses profession of playing at, 36. See *Gambling*.
 - game of, played by prince and bishop, 37.
 - "Didn't I tell you Mouth was goin' to bring you here?" 177.
 - dinner-pot a refuge for little black pig, 186.
 - disbelief in law to be punished by loss of ears, 192.
 - dispute by ravens over eyes of Beaver, 441.
 - distaff, magic, 45, 46.
 - ditch, king sets servant task of digging, 88.
 - diver (bird) diving for earth, brings up mud or earth under his toe-nails, 442.
 - dog, ancestor of the Man, 421.
 - dog, arm-bone of, bare when lad slept, covered with meat when he awoke, 447.
 - comes to aid of master, 86.
 - eaten by his master and his wife, 188.
 - female, nourishes blind woman and little son in forest, 47.

- Incidents and objects in myth, *continued*:
- dog, female, suckles small girl about to die for lack of milk, 418.
 - given by king to his departing sons, 82.
 - — to lad by Big-Man to ride, and to eat when out of food, 447.
 - heart, tongue, and haslet of, substituted for those of prince, 62.
 - reveals to king abiding-place of his daughter's deliverer, 83.
 - tickle 'possum, 183.
 - transformed into man, 482.
 - with hair of five colors, 420.
 - dog-man and dog-children, comparative notes, 463.
 - dogs carry boys home, 190.
 - hold a convention, 223.
 - kill witches, 190.
 - dog-skins, discarded, thrown into fire, 464.
 - donkey shakes gold and silver out of his feet, 211.
 - with magic powers exchanged, 211.
 - "Don't kill him," as if from the Lord, 216.
 - door opens of itself, 28.
 - dowry of the Beautiful-Princess, 154
 - dragon belching out fire, 7.
 - Dragon-Fly directs children what to do, and flies away, 497.
 - having provided for starving children, returns to his old life, 498.
 - reaching the Lake of the Dead, secures corn and melons for starving children, 497.
 - visits Land of Everlasting Summer, 498.
 - dream of Jauw, 246, 247.
 - of Thomas-bon-chasseur, 66.
 - that was real, 452.
 - of traveller who lost his way, 28.
 - Dreams, The Three, with comparative literature, 378-410.
 - ducks, couple transformed into, 41.
 - girls change into, to swim, 37.
 - help the frog to fly, 198, 199.
 - dungeon, 34, 35.
 - first wife of prince thrown into, by second wife, 15.
 - king's sons ordered put into, 63.
 - see *Cellar*.
 - eagle indicates by her motions the location of camp, 465.
 - owns summer, 492.
 - proves her ability to carry heavy weight on her back, 465.
 - takes man on back to show him where his wife is, comparative notes, 465.
 - talking, 54, 55.
 - transformation of fisherman's son into, 56, 57.
 - eagle-feathers, son-in-law sent by cannibal to obtain, 437.
 - eagles devour magician, and pieces fly to all sides, 50.
 - eagles in leaking canoes drowned, 493.
 - killed by Beaver to get their feathers, 437.
 - king of, assists Little-John on promise of shipload of beef, 48.
 - — — tells Little-John to call on him when in need, 48.
 - remove huge pile of rocks, 49.
 - ear of animal, grease from left, stops bleeding, 68.
 - ears to be cut off for not believing in law, 192.
 - earth, Kaska story of origin of, 441, 442.
 - — — comparative notes, 442, 443.
 - seen through hole in sky, 457.
 - earthworm, 60.
 - Eating-Bad angry with the people, 266.
 - shows himself a glutton, 266.
 - vies with Sleep-Bad in providing an entertainment, 266.
 - eating salad-leaf, effect from, 101.
 - egg thrown by the Devil as a charm, 181, 182.
 - eggs of pigeon, three magic, 57.
 - elders accuse Boloba of trying to cheat his friend, 264, 265.
 - elephant and rabbit take shelter under tree, 475.
 - carries rabbit across river, 177.
 - to free himself from burning hay, jumps up suddenly, breaking off his tusk, 476.
 - elopement of Beautiful-Prince with Beautiful-Green-Garter, 40.
 - embrace, prince warned not to receive, from any one, 41.
 - enchantment broken, 30, 31, 57, 59, 69, 93.
 - secret of breaking, revealed, 16.
 - evil being with magical powers, 435.
 - evil, opinion of animals on returning, for good, 248.
 - exchange of clothing, 47, 61.
 - excrement consulted by Raven, 444.
 - on beaver-meat given to mother-in-law, 470.
 - eye, the property, by turns, of a man and his wife, 267.
 - eyes of dead eaten by Raven, 441.
 - of king's wife snatched out by sorceress, that latter may marry king, 77.
 - of woman wrested by old witch, 47.
 - eyesight. See *Sight*.
 - fairy asks boy for head of cock, 103.
 - good, gives Little-John a fairy napkin, 148.
 - — helps Little-John, 152.
 - receives head of cock, and as recompense gives boy piece of silver for ring, 103.
 - wicked, changes sea to ice, and all ships founder, 150.
 - faithlessness of cannibal's son-in-law causes great heat, 440.

Incidents and objects in myth, *continued*:

- famine, 230, 497.
- farmer and Devil bargain as to ownership of their crops, 175.
- angered by finding his spring muddy, 171.
- exchanges place with Poltci'tc, 484.
- fooled by rabbit, 172.
- gives his cattle for a chance to get to heaven, 484.
- farmers at variance, 186.
- fasting because of bad luck, 37.
- fat from stomach of giant cooked, 449.
- of a carcass given to gulls, 481.
- fatal bouquet, 3, 10, 28, 29, 34, 35.
- branches, 43.
- imitation, 190, 226, 237.
- father and child plan to kill wolverene, 473.
- convinces son that he is his father, 473.
- eats of the head of his child cooked by the mother, 197.
- feast at castle of king, 128, 129.
- of fat, 492.
- feather dipped in water a test of faithfulness, 440.
- missing, 39.
- use of, in transforming to swiftest of eagles, 55.
- feathers ankle-deep as covering to barn, 38.
- dropped along the way as a sign, 465.
- transformation into, comparative notes, 468.
- feet become clubbed from falling in fire, 181.
- fete made by king, in which he will give his three daughters in marriage, 97.
- fight between alligator and rabbit in a straw-field, 180.
- filial love shown by youngest daughter by marrying monster, 11.
- finger as a toothpick, 237.
- fire, jump over, to discover thief, 193.
- made by jumping over a pile of wood, 491.
- by rubbing back of neck, 491.
- of giants, old man warms himself at, 67.
- theft of, 443, 444.
- — — comparative notes, 443.
- to burn skin of monster to release prince, 16.
- — — skins of hare to release prince, 43.
- witch burns skin of beast in, 30, 31.
- fish caught on Sunday speaks, and goes back to the sea, 185.
- fed to cannibal monster, 436.
- most beautiful, 52-54.
- — — son of fisherman demanded by siren in payment for, 53.
- fisher and turtles live on opposite sides of lodge, 492.
- fisher chief assembles a party to capture the summer, 492.

fisherman catches beautiful fish at sea from schooner, 52, 53.

- prevents sacrifice of son by selling fish and schooner to king's son, but is himself impoverished, 54.
- sacrifice of son of, demanded by siren, 52.
- — — son of, prevented by mother 53.
- sells fish to king, 53.
- son of, meets lion, eagle, and caterpillar quarrelling over carcass of old horse, 54.
- — — rewarded by animals with magic gifts, 55, 56.
- — — thirsty, drinks at river, whence siren appears and swallows him, but allows last word with princess, 58.
- — — helped by eagle, flies to princess, and with her to king, who gives them his kingdom and crown, 58.
- — — transformed into an eagle and caterpillar, reaches princess, 56.
- — — transforms himself into a man, and learns that princess is promised to whomsoever shall deliver city, 56.
- — — transforms himself agian, delivers the city, and marries the princess, 57.
- fishes, king of, 78.
- flag as signal, 111, 112.
- flesh, human, cooked, 430, 431, 433, 434.
- flight, magic, by placing jewels on table, 8, 23.
- on crow's back to crystal mountain, 33.
- on eagle's back, comparative notes, 465.
- flood, story of, 442-443.
- comparative notes, 443.
- flour-mill possessed of seven devils, 88.
- flower-beds dried up, 96.
- foal becomes a beautiful princess, 102.
- becomes a faithful servant, 102.
- Fog-Man, comparative notes, 466.
- food and drink produced by magic, 9, 28, 29, 33, 34, 36, 64, 72.
- apportioned to each animal, comparative notes, 481.
- given to animals, breaks the spell, 93.
- see *Provisions*.
- food-supply inexhaustible, 498.
- fools, three, 192.
- foot of animal, left, when spurred by rider, causes food and drink to appear, 64.
- of cat, right front, cut off with sword, 196.
- forbidden chamber, 95.
- forgetfulness caused by being embraced, 41.
- of children sent with father's dinner, 92.
- of promise, 46.
- formula for use with magic napkin, 148, 149, 156.

- Incidents and objects in myth, *continued*:
- fox and rabbit in partnership, 214.
 - — — quarrel over apples and oranges, 176.
 - asks help of red-bird to find rabbit, 178.
 - rabbit to spend the night with him, 175.
 - that rabbit prepare him for burial, 179.
 - bargains with rabbit, and gets only the vine of the potato, 175.
 - breaks up fire-stone and distributes fragment to each tribe, 443.
 - carries off two little pigs, 186.
 - cheated by rabbit and held up to scorn, 173, 178, 179.
 - cooks rabbit by pouring boiling water over chest in which he is locked, 175, 176.
 - digging grave for woman, 184.
 - ends the race on lion's back, 209.
 - fixes a tar bucket in which to catch rabbit, 171.
 - food assigned to, 481.
 - from fear, runs all night long, 176.
 - gets the best of the bear, 217.
 - in the well asks help of billy-goat, 214.
 - fox, jumping down chimney, jumps into pot of boiling water, 186.
 - making trouble, gets into trouble, 216.
 - on back of goat gets to top of well, but refuses in his turn to help goat, 214.
 - on promise of pay, takes rabbit across river in his ear, 178.
 - out-tricked by rabbit, 225.
 - picks up rabbit, apparently dead, and places him beside his fish, 173.
 - rabbit, and bear live together, 192.
 - threatens to kill rabbit, but waits to hear rabbit pray, 171.
 - trapped by little pig, 186.
 - warns rabbit of danger, 175, 176.
 - with rabbit on his back appears as a menial, 173.
 - friends agree to sell their mothers, 228.
 - frog and rabbit quarrel over 'possum, 178.
 - and rat go in search of ring, 106.
 - at midnight takes an observation of the stars, 111.
 - blocks the path of terpin, 178.
 - decides the number of months to a year, 493.
 - falls to the ground and bursts, 199.
 - hide of, stuffed with wheat-bran, 183.
 - let down in water, searches, finds nothing, and is drowned, 112.
 - swells with pride, 199.
 - gambling with dice, 36, 37.
 - game hidden by ravens, 441.
 - in forest, killed by young hunter, 63.
 - game of cards broken up by hant, 217.
 - garden, enchanted, 28, 29, 35.
 - garters made of porcupine-quills, 458.
- ghost promises to leave for all time if his orders are obeyed, 195.
- tells of a pot of money, 195.
 - see *Hant*.
- giant bound by hair to pegs, 449.
- carries off woman, 472.
 - chases beaver, and is caught in trap beaver teaches him to make, 432.
 - deceived by blood on spear-point, 449.
 - drowned by beaver, 433.
 - eats of his own privates, and dies, 432.
 - falls and breaks his neck when beanstalk is cut down, 213.
 - fishing, is killed by Big-Man and lad, 447.
 - head of, cut off, and mosquitoes (his brains) fly out, 445.
 - invited into fishing-camp, 449.
 - killed, 449.
 - sees reflection of beaver in river, comparative notes, 433.
 - travels with lad under arm, and reaches country where everything is of enormous size, 446.
 - who has only dust with which to appease his hunger, 148.
 - with spear pursues boy, 448.
- giantess, boy cuts sinews of legs of, comparative notes, 447.
- crawling into ice crevasse, finds only blood-stains, 449.
 - fed on fat of her husband, 450.
 - has friendly reception at fishing-camp, 449.
 - pulls off penis of boy, then kills him, 448.
- giants, 4.
- the brothers, and Big-Man, 445, 446.
 - condemn Little-John to death, 95.
 - fountain of, 58, 60.
 - guard princess of golden hair, 66.
 - princess abducted from castle of, 60.
 - sleeping, Little-John escapes, 95.
 - three, guarding princesses, killed by Little-John, 81.
- gift of princess in marriage price for king's life, 250.
- gifts, magic, given to fisherman's son by eagle, lion, and caterpillar, 55, 56.
- of old woman, 45.
 - three, 210, 211.
- girl and her family changed to rocks, which may be seen in Stikine River, 464.
- fascinated with man, runs off and camps with him, 463.
 - gives birth to seven pups, 463.
 - wishes herself, body and soul, and for life, with the Devil, if she marries the rich lover, 136.
 - with two lovers chooses, against her parents' wishes, the poor one, 135.
- girls, asleep, go up to the stars, and awake in the sky, 457.
- become beavers, 459.
- glacier, people crossing slippery, slide to

- Incidents and objects in myth, *continued*:
- bottom and are transfixed on a spear, 429, 430.
 - glass. See *Crystal*.
 - glue, son-in-law sent for, to fasten sinew and feathers to father-in-law's arrows, 438.
 - Gluskap and his grandmother travel up St. John's River, 480.
 - assigns each animal its food, 481.
 - calms the wind by stabbing his stone knife into the air, 480.
 - forms Reversing Falls, 480.
 - heals broken wing of bird, 480.
 - hunts beaver, 480.
 - goat, seeking fresh water, falls into well, 214.
 - God, angered, sends death into the world, 476.
 - comes for Moses, 227.
 - punishes those opposing his will, 258.
 - punishes rabbit for deception, 477.
 - questioned as to death, 476.
 - seeing rabbit so clever, refuses to give him more power, 476.
 - sends rabbit back to his place, 476.
 - — — to bring him the canine teeth of an alligator, 475.
 - — — to bring him a rattlesnake, 476.
 - — — to bring one of the tusks of the elephant, 475.
 - — — to live in the brush and weeds, and deprives him of speech, 477.
 - "God's above the Devil," 180.
 - godson, false, jealous of real godson of king, 48.
 - gold and silver, bags of, 64, 91.
 - — — castle furnished in, 93.
 - — — used as charm by witch, 188.
 - — — offered in exchange for release from bargain, 88.
 - — — shaken out of donkey's feet, 211.
 - found under pillow, 99, 100.
 - gold-coins first known, 248.
 - golden chains, 36, 44, 45.
 - hair of princess, 124.
 - grapes from the garden of the good fairy, 153, 155.
 - Good-Bishop and Beautiful-Prince, 36-42.
 - goose, flying, dares the fox to harm her for her treachery, 176.
 - to save her own babies, promises to find baby-pigs for fox, 176.
 - gopher in council, 497.
 - out-tricks rabbit, 226.
 - grain of sand and of rice, 49.
 - grains of mustard-seed or rice to be picked up by witch, 188, 242.
 - grass suggested by muskrat as a means of cutting penis, 444.
 - graveyard for division of spoils, 177, 215.
 - talkin' in, frightens man, 177, 215.
 - grease, hot, poured on privates, 470.
 - restores transformed persons to life, 86.
 - grease taken from left ear of mare and put on mare's breast, stops blood, 68.
 - greediness reproved by Anansi with great gusto, 246.
 - grizzly bear and black bear used as pack-animals, comparative notes, 446.
 - grizzly bears, daughters of cannibal transformed into, 439.
 - guests, aiding thief, are caught in his trap, 130.
 - guilty party to be discovered through grief of relatives, 127.
 - guinea-hen, insulted by wolf, takes her feather from him, 234.
 - gull, food assigned to, 481.
 - gun, magic, 100.
 - "Had no more use for de rheumatism," 184.
 - hair, fish covered with, 447.
 - golden, 65, 98.
 - of giant, tied to pegs, holds him fast, comparative notes, 449.
 - of Water-Man like weeds, 460.
 - of wife of giant tied to willow-bushes, 450.
 - white as snow, 71, 74.
 - white, from under left hind-paw of lion, 55.
 - hairy cannibal monster, 438.
 - tails, beavers with, 446.
 - Half-Gone, name given by rabbit to baby, 193.
 - the second niece of wolf, 216.
 - Half-Way, rabbit's name for baby, 193.
 - half-way house brings misfortune to Jack, 211.
 - hammer, three-power, worn out in making a pot, 191.
 - thrown by Satan, 223.
 - hand, right, of miller's wife, cut off when the preacher thrust at the cat, 196.
 - turn of, accomplishes task, 40.
 - handkerchief as means of recognition, 18, 34.
 - embroidered, of prince, 46.
 - of princess, used to wrap the seven tongues of Seven-Heads, 82, 83.
 - three eggs tied up in magic, 57.
 - with portrait and name of prince, given to princess, 44.
 - hands burned in pot of lye, 181.
 - hanging of princes threatened, 59, 60, 64, 67.
 - hant races with ol' black man, 195.
 - with eyes equal to moons, 179.
 - with head large as barrel, 179.
 - with tail six or seven feet long, 179.
 - harness, white, 40.
 - haste that means seven years, 224.
 - hatchet, old and new, 38.
 - old, taken to build barn, 39.
 - Ha'wik'uh made fruitful by the gods, 498.
 - hawk flies to eagle's lodge, and, peeping in, has his face scorched, 493.

- Incidents and objects in myth, *continued*:
- hawk, insulted by wolf, takes his feather away from him, 234.
 - hay substituted for treasure in strong house of king, 127.
 - he laughs best who laughs last, 214.
 - head of bird, eating of, secures royalty, 99.
 - of child placed by mother in bed, 196.
 - of cock given to beggar asking food, 108.
 - — — given to John's mother as food for her cat, 108.
 - of lion cut off, 65.
 - of skeleton speaks, 176.
 - heart and tongue of dog in place of queen's, 119.
 - haslet, and tongue of dog substituted for those of prince, 60, 62.
 - of bird, riches secured by eating, 99.
 - heat so great as to cause water to boil, comparative notes, 440.
 - hen punishes children who forgot her, 92.
 - that lays golden egg, 213.
 - hick'ry-nut, colored man and white man hunting for, 177.
 - hog, each bristle of, brings a dollar, 484.
 - hogs, hides of royal, bring five dollars a hundred pounds, 484.
 - live inside pumpkin, 191.
 - hole in ground, in which Wolverene puts his wives, 470.
 - in ice-wall enlarged by animals successively larger passing through, 455.
 - in sky, comparative notes, 455.
 - without bottom, 94.
 - holes made in ice to weaken it, 451.
 - homesick girl married to beast, 30.
 - lad helped by a giant, 447.
 - horn summons many men, 150, 152, 153, 155, 156.
 - horns of sheep, chief food of Fog-Man, 466.
 - horse, old, taken by tail, and used to kill enemy, 90.
 - quarrel over carcass of, 54, 55.
 - tears up tobacco-field, 186.
 - testifies as to returning evil for good, 248.
 - see *Mare*.
 - horse-fish ridiculed by wolf, 234.
 - see *Paix' Caball*.
 - horses, black, 62.
 - — with white harness, 40.
 - exchanged for gun, 100.
 - four, tear traitor cowherd to pieces, 52.
 - hotel, 60.
 - built from pumpkin-vine, 191.
 - in crystal city, 59.
 - house, haunted, given to woman for sleeping in it, 195.
 - human flesh, roasting of, 430, 431.
 - hundred leagues, journey of, to other edge of sun, 37, 42.
 - hunger, 28, 64.
 - hunger of animals appeased and enchantment broken, 93.
 - hunter ashamed, commits suicide, 455.
 - caught poaching in king's woods, 249.
 - helps snake out of hole, 248.
 - marries princess, 250.
 - young, unrivalled, 63, 64.
 - hunters with the scent of the dog, 464.
 - husband killed, and his body burned, by wives, 460.
 - hut, little, in forest, 77, 78.
 - "I can stay any place the Devil can stay," 217.
 - "I come in wid de dogs," 184.
 - "I go through fat and lean to-night," 189.
 - "I never saw a dead man turn over before," 179.
 - ice melted by wonderful unguent, 151.
 - ice-chisel of Wolverene, 469.
 - ice-wall bars passage by way of sky, 455.
 - identity, proofs of, 18.
 - immortality. See *Death, origin of*.
 - "In an' out I go," said the witch, 188.
 - indelible paint for marking culprit, 129.
 - Indian, a would-be ravisher of the Rain-Maidens, pursued, 258.
 - insects in council, 497.
 - island sighted on which is found old man with magic locket, 71.
 - where king's sheep are guarded by old woman, 59.
 - "It's bad to talk too much," 177.
 - Jack as newsboy, 213.
 - asks for something to eat, 212.
 - beats the oak-tree, 210, 211.
 - climbs bear-pole to see what is at top of hill, 212.
 - gives tablecloth to his mother to repay her for loss of barley, 211.
 - hides in chest, 212.
 - — in closet, 213.
 - — in salt-cellar, 213.
 - lazy, gets whipped, 210, 211.
 - restores what the giant stole, 213.
 - stops the club from beating, and is given back his three gifts, 212.
 - visits the giant's castle, 212, 213.
 - Jauw and Kwakoe share their treasure with everybody, 248.
 - relates his dream, 246, 247.
 - Jesus Christ and the Devil dividin' the dead, 177.
 - jewels, magic, transport wife of prince great distance, 8, 23.
 - jingle of the witch-skins, 187.
 - of the woman to the fox, 184.
 - kettle, large, given to prince to empty lake, 38, 39.
 - magic, which cannot be emptied, comparative notes, 436.
 - of boiling tin and lead, 69.
 - young man put into, to boil, 436.
 - key, 36.

- Incidents and objects in myth, *continued*:
- keyhole to box large enough for man to enter, 247.
 - king accepts the son of vinegar-merchant as son-in-law, and promises him his crown, 133.
 - acknowledges his son-in-law, 98.
 - and Little-John return from chase, but find no castle, 109.
 - and queen re-united, 123.
 - as clerk in warehouse, 119.
 - asks pardon of son-in-law, 107, 113.
 - asks three sons to search for water of youth at fountain of giants, 58.
 - banishes Little-John and the princess, neither of whom he wishes to see again, 155.
 - baptizes boy and names him Little-John, 47.
 - buys fish for large sum, 53.
 - by the name of John Cook, 114.
 - confronted by countryman, receives proof of wife's dishonor, 118.
 - coughs and lets ring fall, 106.
 - country and castle of, five hundred fathoms under water, 55, 56.
 - each son of, on leaving home, asks a gift from his father, 82.
 - fascinated by the riches of a distant country, resolves to seek his fortune there, 116.
 - forced to marry sorceress, 77.
 - hires Buttocks, and sets him to dig trench and well, 87, 88.
 - hoodwinked by friend, comparative notes, 485.
 - ignorant of a fine castle near his own, determines to know who has permitted it, 155.
 - imitates Poltci'te without success, 484.
 - in possession of ring, bags the boy and sends him to be devoured by rats, 105.
 - missing riches, consults sorceress, 126-129.
 - orders servants to kill his wife and bring back her tongue and heart, 118.
 - outwitted by thief, makes him his son-in-law, and gives him his crown, 130.
 - pays substitute to receive blow on buttocks, 91.
 - perishes in a kettle of boiling tin and lead, 69, 70.
 - place of, at head of army, taken by his unconquerable servant, 90.
 - promises daughter in marriage to whomsoever delivers him, 56.
 - sends Little-John to rescue princess, 48.
 - sets various tasks to get rid of servant, 87-91.
 - son of, demands the banishment of his brothers-in-law, 99.
 - — — monster by day, beautiful prince at night, 15.
 - — — suitor for woodchopper's daughter, 99.
 - king, son-in-law of, goes in search of lost wife and castle, 73.
 - sons of, choose trade, 36.
 - taunts Little-John with having built a house of glass, 109.
 - thrown near edge of falls by his own order, 485.
 - to save his orchard from destruction, gives the hand of his daughter in marriage, 104.
 - turns Prince-Braggart over to Little-John for punishment, 156.
 - well pleased with Little-John, offers him his daughter in marriage, 109.
 - of ants and of eagles, 49.
 - of the rats assembles his forces, 105.
 - — — — — delivers ring to young man, and demands as reward the removal of tom-cat and restoration of life of his troop, 107.
 - kingdom given to prince on his marriage, 42.
 - of Blue-Beard, one room in, barred to his wives on threat of death, 183.
 - Kingfisher lives by spearing fish, and does not kill people, 434.
 - instructs Nenabosho, 491.
 - “Kinny, Kinny, don' you know me?” 187.
 - knife and fork the tools of a ghost, 195.
 - sharpened to kill prince, 40.
 - see *Penknife*.
 - Kwakoe and Jauw, inseparable friends, 246-248.
 - lake 1000 leagues long and 1000 feet deep, 38, 39.
 - appears, 41.
 - man or bird with big stomach drinks up, 439.
 - of great size, drained, 42.
 - rabbit goes to camp of many people near, comparative notes, 468.
 - lamp, flat, with a rag in it, serves to give light, 195.
 - offered in exchange for cock, 107.
 - land cultivated knee-deep with manure, 191.
 - larder filled with food of all sorts, 103.
 - liberator of transformed prince gains audience with him by means of magic objects, 17.
 - Lick-de-Bottom, name chosen by rabbit for baby, 193.
 - life at stake through breaking and gathering branches, 43.
 - — — through picking bouquet, 29.
 - of woman staked on riddle, 203.
 - restored, 59.
 - life-token, 82, 85.
 - light, a trap for those who go towards, 85, 86.
 - guide to an enchanted castle, 25.
 - — — to place of refuge, 217.
 - Lightning son of Thunder, 258.
 - lights are the lives of people, 78.
 - lion and fox race, 209.
 - comes to aid of master, 86.

- Incidents and objects in myth, *continued*:
- lion given by king to his departing sons, 82.
 - is hunted by Thomas-bon-chasseur, 65.
 - reveals to king abiding-place of his daughter's deliverer, 83.
 - transformation of fisherman's son into, 57.
 - Little-John abandoned on desert island, 147.
 - accomplishes more in one night than fifty gardeners in a week, 152.
 - accuses his wife of betraying him, 109.
 - and Little-Peter in search of fountain of youth, 58, 59.
 - — — kill one of king's sheep and are transformed into salt, 59.
 - — — put in dungeon never again to see light of day, 63.
 - and mother fed by deer, 47.
 - and princess get away from magician by a ruse, 49.
 - and his ship travel far to find old magician, 49.
 - as gardener to the king, 96, 152.
 - as poultry-keeper to the king, 96.
 - calls ants and eagles to his aid, 49.
 - — magic ring to his aid, 108, 109, 112.
 - charges his mother neither to sell nor exchange his cock, 107.
 - cuts down trees to bridge river, 80.
 - off arm of wicked fairy, 150.
 - — head of giant with one stroke, 80.
 - — — of wicked fairy, 150.
 - — heads of giants and recovers his napkin, 149, 150.
 - eats heart of his bird, 99.
 - entering castle, meets princesses guarded by giants, 80.
 - exchanges his napkin for a seven-leagued sabre, 149.
 - — — for a wonderful horn, 149.
 - feeds his dogs with the food sent by the king and queen, 154.
 - given choice of princesses, 81.
 - in charge of king's grounds, 152.
 - kills giants, 81.
 - loses his magi gift, 100.
 - marries princess, 52, 84.
 - metes out punishment to charcoal-burner, 84.
 - not deterred by obstacles, chooses shorter of two roads, 80.
 - offers his four horses to draw Prince-Braggart limb from limb, 157.
 - on eagle's back, 101.
 - on promise of marriage, agrees to save life of princess, 82.
 - receives as heritage a sword that cuts seven leagues round about, 79.
 - — from his mother the head of cock, from which he takes ring and places it on his finger, 108.
 - recovers his gift, 102.
 - restored to life by princess, 51.

- Little-John, returned from war, asks for cock, and says if he only had the head, 108.
- saved by his cat, 110.
- saved from wreck, reaches a desert island, 152.
- son of woodcutter, 98–102.
- sword on shoulder, meets young princess, 96.
- thanks the queen of the frogs and wishes her happiness, 112.
- to be banished to island of rats to be fed for them, 110.
- to be killed by butcher, 51.
- transformed into salt, 85.
- under threat, exchanges clothes and place with cowherd, 47.
- uninvited to wedding-feast, sends for choicest viands from king's table, 83.
- unrecognized, helps his second brother, 153.
- with the aid of his magic cane, has a fine bouquet, 96.
- — — of his magic horn, builds a ship, 152.
- Little-Peter eats the head of his bird, 99.
- shoots king's sheep, and is transformed into salt, 59.
- son of woodcutter, 98–102.
- wins the princess, 100.
- liver of horse assigned to eagle, 55.
- raw, fed to rabbits, 467.
- loaf of bread, prize for the most remarkable dream, 378, 387.
- Lob accuses crow of digging up corn, 233.
- hawk of being a chicken-thief, 234.
- and Pedr pull in opposite directions, 231.
- — — steal and cook a pig, 237.
- carried out to sea, 238.
- chooses the instrument with which to have bone taken from throat, 237.
- comes to a bad end, 235.
- derides vulture for the food he seeks, 233.
- determines to kill Pedr, 237.
- head of, cut open and plastered up, 237.
- holds up cave three days, 237.
- in a passion, 233.
- insults birds, 233, 234.
- Lob makes fine promises to aunt Peix' Caball', 235.
- fun of bluejay's mouth, 233.
- multilates Peix' Caball', 234.
- tastes the molasses, and wishes his head to produce the same, 237.
- without feathers, left on island, 234.
- see *Wolf*.
- locket with magic portrait recovered by old water-rat and restored to king's son-in-law, 75.
- locomotive cuts off man's arm, 224.
- price paid for injuring, 224.
- Lord and his angels help fox, 216.

Incidents and objects in myth, *continued*:

- lord and lady, meeting Prince Joseph in clothing of charcoal-burner, are attracted to him, clothe him, and send him to school, 61.
- confronted by advocate, confesses, 125.
- on return of prince, convinces him of wife's unfaithfulness, 124.
- steals queen's garter and chemise, 123.
- lynx, deceived by man and his wife, is killed, 465.
- Lynx-Man, comparative notes, 464.
- lynx-meat cooking suspended from pole with hook and line before fire, 440.
- magic cane given to Little-John, 94.
- distaff, 45.
- flight, 8, 23, 30.
- food, 28. See *Napkin*.
- gun, 100.
- harp, 213.
- napkin provides food, 9, 33, 34, 36, 148, 149, 155, 156.
- pea and bean, 40, 42.
- power, evil being gifted with, 435.
- ring exchanged for three new rings, 109.
- — found, 107, 112.
- — in a dispute, falls to bottom of river, 106.
- — in king's mouth, 106.
- — in possession of witches, 109.
- — obtained from head of cock, 103, 108.
- — returned to king of the rats, 107.
- scissors, 8, 31–34, 36, 45, 46.
- spinning-wheel, 45.
- sword, 79, 80, 82, 85.
- tablecloth, 210–212.
- tempest, 10.
- tree, 9.
- trousers, 451.
- walking-stick, 447.
- wind-storm, 28.
- magicians, 5.
- maidens, three, leave clothes on rock, and change themselves into ducks in order to swim in lake, 37.
- man and boy tote mule, 192.
- and wife dispute about ownership of eye, 268.
- colored, gets no help from master, 180.
- consults an old witch as to cause of changed looks of his children after his second marriage, 193.
- directed by eagle, finds his wife, 465.
- dressed in gol', 181.
- drunk, damages locomotive, 224.
- enters house by piecemeal, 195, 217.
- fears talking animals more than ghosts, 195, 224.
- flies off on eagle's back, 465.
- in sack, 194.
- in seal-bladder afloat in sea, 452.
- lowered by rope to eagle's nest, 464.
- neglects his wives, and leaves them to starve, 459.

man, ol', frightened out of rheumatism, 177, 184.

- — singing to himself, discloses his name, 198.
- — under threat from his wife, brings home dog as game, 188.
- — black, can't run away from the ol' black cat, 195.
- — — with his Bible and light, thinks of staying in haunted house, 195.
- old, enters giants' castle and rescues book of princess, 67, 68.
- — on mare asks young hunter to change horses with him, 64.
- — with beard reaching to ground, 92, 93.
- — with snow-white hair, master of all birds, 74.
- on swift horse plants pumpkin-seed, 190.
- ridiculed on account of his smooth skin, and lack of tail, 253.
- scared to death by his own game, 172, 227.
- suspects witches of looting his store, 187.
- takes advice of another, and rides with boy on mule, 192.
- thinking to kill Water-Man, is killed by him, 461.
- transformed into house-ants, 268.
- tries to procure eagle-feathers, 464.
- walking, and little boy on mule, journey together, 192.
- whose head touched the sky, comparative notes, 444.
- with big stomach, comparative notes, 439.
- with hard skin, 91.
- without cause, accuses his wife of having a sweetheart, 455.
- Manelob. See *Vulture*.
- manure spread knee-deep over land, 191.
- "Many go in, but none come out," 175, 222.
- maple-grove of king demolished, 104.
- maple-trees, youth carries on back enough to burn for seven years, 87.
- mare, little, in pursuit of lion, jumps the river ahead of him and cuts off his neck, 65.
- pursued by giant in seven-league boots, 68.
- talking, 64–66, 69.
- marriage between Kaska and Tlingit, 451.
- of Beautiful-Prince, 41, 42.
- of king's daughter to ship's cook, 72.
- of king's son to youngest of three princesses, 78.
- of Little-John to princess, 52.
- of prince second time, 33, 35.
- of princess to liberator, 57.
- — — and Thomas-bon-chasseur, 69.
- of youngest daughter to monster to save father's life, 29.

- Incidents and objects in myth, *continued*:
- marriage-settlement agreed upon by vinegar-merchant, 134.
 - marrow-bones of moose, 469.
 - marten suckles babe with tongue, 472.
 - Marten-Man killed by Beaver, who roasts his arm, 431.
 - kills people by hooking them between the legs, 431.
 - matches, 28.
 - meat fed to crow on journey, 33, 75.
 - on bones of animals assigned to foxes, 481.
 - Prince-Joseph warned against buying fresh, 60.
 - refused by boy, is eaten by father, who chokes, comparative notes, 437.
 - sticks in throat of eagles and chokes them, 437.
 - memory of events lost through being embraced, 41, 42.
 - milch-cow saddled, 199.
 - mile-post, sentinel at each, 226.
 - milk from breasts of father, 472.
 - mill bewitched, 196.
 - carding, a snorting beast, 89.
 - miller identifies marriage-ring of his wife, 196.
 - mink, coming out of vagina of Otter-Woman, is killed, comparative notes, 435.
 - molasses simulates blood, 237.
 - stolen from cellar, 188.
 - money, 52–53.
 - box of, 247.
 - given by prince to wife of poor charcoal-burner, 61.
 - — to redeem brothers, 60, 62.
 - — to restore to life transformed person, 59.
 - pot of, revealed by ghost, 195.
 - rolls out of barrel, 263.
 - turns into horse-manure, 180.
 - monkey created by bad spirits, 253.
 - held in tree by his tail, 253.
 - plays the trick of the man, 172, 227.
 - roasted and eaten, 253.
 - monster, hairy cannibal, heart of, exposed by pulling out hair over it, 438.
 - monster-fish that eats people, 438.
 - monsters, 5.
 - cannibal, under control of evil being with great magical power, 435.
 - huge snake-like, on each side of river, 435.
 - — — when asleep, eyes are open; when awake, shut, 435.
 - who prey on people, 430.
 - moose and rabbit quarrel, 492.
 - last to pass through hole in ice-wall, 455.
 - throws rabbit away from the fat, 492.
 - Moses not ready when God calls, 227.
 - mosquitoes, brains of a giant whose head is cut off, 445.
 - mother, angry with her daughters, sends them to marry Fog-Man, 466.
 - cooks head of own child, and gives to father to eat, 197.
 - exchanged for horse and cart and provisions, 228.
 - getting consent of her boy, cuts off his head and fingers, 196.
 - sold for four sacks of corn, 231.
 - tied with the biggest rope in the world, 231.
 - mother-in-law excites the suspicions of her sons, 462.
 - of Fog-Man killed by her greediness, 467.
 - of Wolverene starving, 469.
 - motherless children ill treated, 200.
 - mountain, crystal, 22, 32, 33, 45.
 - — castle of happiness suspended on, by four golden chains, 44.
 - from which none ever return, 100.
 - of earth in front of magician's castle, 49.
 - of stone behind magician's castle, 49.
 - mourning, crystal city in, 60.
 - mouse a good spirit, 248.
 - aids in building bridge, 42.
 - as helper and adviser, 39.
 - comes out of man's nose, 246.
 - exasperated, drops ring in water, 111.
 - noted for wisdom among many tribes, and people ask her advice, 435.
 - see *Shrew-Woman*.
 - mule, scared, jumps off bridge and is killed, 192.
 - muskrat and beaver exchange haunts, 482.
 - brings mud to Nenabosho, 491.
 - dives for earth, 442.
 - former home of, 482.
 - prefers the meadows to the poplar-grove, 482.
 - — tail of beaver to his own, 481.
 - swims across river with penis, comparative literature, 444.
 - mustard-seed thrown to stop approach of witch, 188.
 - names given by rabbit to his imaginary children, 193.
 - — by wolf to his god-children, 215, 216.
 - napkin, little white, on road to forest, 76.
 - magic, 9, 33, 34, 36, 77, 148, 149, 155, 156. See *Tablecloth*.
 - needles made from bones of rabbits, 456.
 - Nenabosho, blowing on mud, increases its size, 491.
 - kills the frog and puts on its skin, 492.
 - — the lion's widow, and puts on her clothes, 492.
 - — the white lion, 492.
 - prepares a feast of fat, and calls the animals, 492.
 - raises a gale, and the body of Ogima drifts ashore, 492.

Incidents and objects in myth, *continued*:
 Nenabosh shoots the white water-lion,
 491.
 — swallowed by Ogima, cuts his way
 out, 492.
 — travels with the wolves, 491.
 night in haunted house, 217.
 oak-tree receives a beating, 210, 211.
 oath extorted from Little-John by king's
 cowherd, on threat of death, 47.
 oats offered to entice ducks, 41.
 obstacle placed in way of wife of dis-
 guised prince, 31.
 obstacles to cause delay, 40, 42, 49, 67,
 439.
 Ogima, chief of the trouts, swallows
 Nenabosh and his canoe, 492.
 ogres, 4. See *Monster*.
 Ogula leaves with his friend, for safe
 keeping, a barrel of sitânye, 262.
 oil, hot, poured on heads of companions,
 409.
 oldest princess chooses in marriage the
 oldest brother of Little-John, 153.
 "One for me, an' one for you," 215.
 opossum baked, 196.
 "'Possum couldn't fight fur laughin'," 183.
 — spits backer-juice into eyes of frog, 178.
 orphan boy made chief, 461.
 otter brings mud to Nenabosh, 491.
 Otter-Man eats people, 434.
 Otter-Woman killed by heated stone
 thrust into vagina, comparative notes,
 435.
 Our Lord asks lodgings of a poor wood-
 cutter, 130.
 — in return for kindness, gives wood-
 cutter choice of three wishes, 131.
 Owl-Woman, comparative notes, 462.
 oxen, devils yoked to cart in place of, 89.
 — skinned and meat eaten by devils of
 which mill was possessed, 89.
 pants hanging on tree to be jumped into,
 192.
 parrot tells of Nellie's fate, 197.
 passage between Swan country and
 Indian country, 453.
 — through sky barred by wall of ice, 455.
 password for calling fish, 237.
 — given to Little-John by ant, 49.
 — — — by eagle, 48.
 — ineffective, 238.
 Pat on deer's back, 223.
 pay for playing for the Devil, 180.
 pea and bean, magic, 40, 42.
 pebbles thrown into water, 39.
 Pedr and Lob exchange places, 238.
 — as a bone-extractor, 237.
 — caught stealing, 238.
 — leaving Lob to hold up falling cave,
 eats all the food, 237.
 — lets go the burro's tail, and Lob is
 thrown into river, 231.
 — loses finger in extracting bone from
 Lob's throat, 237.

Pedr sings while Lob yells from fear,
 238.
 — see *Tubinh*.
 Peix' Caball insulted by wolf, 234.
 — — — mistakes Lob for Pedr, 238.
 — — — nursed by Pedr, 237.
 — — — turns on Lob, 234.
 — — — see *Horse-fish*.
 penis as an ice-chisel, 460.
 — boy succeeds in breaking, comparative
 notes, 461.
 — of Water-Man, 460, 461.
 — sent across river, 444.
 penknife, 54, 55.
 people at Tobique called "midgets," 480.
 perfumer with his stock in trade travels
 on cock's back, 381.
 pick-axe as a toothpick, 237.
 picture-frame, handkerchief, ring, and
 letter hidden behind, 34.
 Pierrot, king's servant, gives orders of
 princesses to gardener, 153.
 — sent by queen with food to castle of
 fourteen leagues, 154.
 pig escapes fox by rolling downhill in
 dinner-pot, 186.
 pigeon flies out from cut-open serpent, 57.
 — grateful, tells of submerged city and
 cross out at sea, 56.
 — saved from drowning by son of fisher-
 man in guise of eagle, 56.
 — three eggs taken from, 57.
 pipes, 28.
 pitch smeared about to discover culprit,
 464.
 Poltci'tc and the farmer exchange places,
 484.
 — bargains with the farmer, 484.
 — in bag, to be thrown into rapids, 484.
 — shows the king how to stop a scolding
 woman, 484.
 — tricks the king, 483-485.
 pond filled with fat of trout, 492.
 pony, gift of king to departing sons, 82.
 — reveals to king abiding-place of his
 daughter's deliverer, 83.
 "Poor ol' 'possum don' see no rest," 184.
 poplar-grove, former home of muskrat,
 482.
 porcupine killed by hungry boy, 445.
 Porcupine, wife of Fog-Man, banished to
 timber-line, 466.
 portrait in locket, magic, stolen from old
 man, 71.
 — of princess in top of ship's mast,
 sighted by king, 50.
 — talking, 72.
 pot so large as to take three weeks for
 making, 191.
 potato-crop, according to agreement,
 goes to farmer, 175.
 potatoes, prince asked to sleep on, 38.
 potter and turnip-grower match stories,
 191.
 prayer answered in falling stone, 197.
 — of boy to dogs, 190.

- Incidents and objects in myth, *continued*:
- prayer of rabbit, 171.
 - preacher frightened by voices in graveyard, 215.
 - with Bible and sword, stays in bewitched mill, 196.
 - price for taking bone from house, 194.
 - of the hand of the eldest daughter of king, 153.
 - offered by 'possum for piece of alligator's tail, 180.
 - — for wife, 457.
 - prince meets princess, but does not recognize her, 124.
 - bets his wealth on faithfulness of wife, 123.
 - by night, a ferocious beast by day, 27-36.
 - — — hare by day, 43, 44.
 - chooses gambling for profession, 36.
 - confronts and accuses his old neighbor, 122.
 - crosses magic bridge in coach, and is swallowed up in dust, 40.
 - — river on back of duck, 38.
 - disenchanted, marries woodcutter's daughter, 93.
 - enamoured of young girl, daughter of poor widow, 115.
 - enchantment of, broken by burning skins, 46.
 - having obtained permission from parents, to return after three years and claim his bride, 115.
 - on business, leaves his new wife, 123.
 - on sea, throws princess overboard, 124.
 - plays dice with Good-Bishop, 36, 37.
 - tells story of his wife to supposed advocate, 124.
 - transformed, 3, 8, 10, 18, 22, 27, 29-31, 33-35, 43-45.
 - warned to let no one embrace him, 41.
 - Prince-Braggart and Little-John witness choice of Beautiful-Princess, 154.
 - doubting the word of Pierrot, sees for himself, 154.
 - fate of, 157.
 - insulted, advises the king, 154.
 - points out the siren, 151.
 - sickens when hearing of the siren, 156.
 - takes Beautiful-Princess with him to his ship, 151.
 - throws Little-John into sea, 151.
 - Prince-Joseph and brothers arrive at crystal city, 59.
 - and the king, 58.
 - comes to rescue of brothers in hotel in crystal city, 60.
 - crosses bridge of razors astride an old white bear, 60.
 - exchanges clothes with charcoal-burner, 61.
 - restores brothers by rubbing the salt into which they had been transformed with tallow, 59.
 - Prince-Joseph ordered killed, heart, haslet, and tongue taken back to king, 60.
 - rubs father's eyes with brine, thinking it to be "water of youth," 60.
 - shows extraordinary talent at school, 61.
 - warned not to kill sheep, 59.
 - princes condemned to hang for non-payment of debt, 60.
 - princess, assumes garb of advocate, 124.
 - beautiful, embraced by Thomas-bon-chasseur, 68.
 - — — sleeping at giants' castle, 60.
 - — — carried on back of old white bear across bridge of razors, 60.
 - by second marriage, listening behind door, hears conversation between prince and his first wife, 35.
 - caught in the mire, 109.
 - delivered from giants, 62, 67.
 - does not love her husband, 105.
 - exhausted, sleeps, and Little-John causes castle to appear, 97.
 - favors son of vinegar-merchant, 133.
 - given in marriage after performance of tasks 56, 67, 81, 100, 151.
 - goes in search of husband, 44.
 - guarded by giants, 66, 81.
 - hand of, earned by fisherman's son, 57.
 - in guise of little talking mare, 69.
 - in search of husband, engages as cook at castle of king, 46.
 - — — — transported to crystal mountain on back of large crow, 13.
 - loses husband by burning his hareskins, 44.
 - marries hare (transformed prince), 43.
 - recognized by prince through handkerchief and guard-ring, 18.
 - rescued by Little-John from magician, 50.
 - steals magic ring, 105.
 - tells Little-John of obstacles that magician will place in his way, 49.
 - princesses go to meet real Little-John on his return to king at night, 48.
 - king's cowherd, in clothes of Little-John, sent to play with, 48.
 - three, in second story of castle in Red Sea, 78.
 - youngest of three, marries king's son, 78.
 - three, to be married on three successive days, 153.
 - prisoner conceals under his hood a tomcat, 105.
 - of king, 64.
 - privates, Beaver cuts off his own, and eats them, 432.
 - of boy, cannibals feast on, 449.
 - of wolverene burnt with hot grease, 470.
 - of woman, animals in, that bite and kill men, 435.

Incidents and objects in myth, *continued*:

- ptarmigan serve to disclose deceit of woman, 462.
- pumpkin-vine runs faster than swift horse, 191.
- punishment for those who passed sentence of Little-John, 113.
- pursuit of eloped couple, 40.
- quarrel among animals over carcass of horse, 54, 55.
- queen, as soldier, 119.
- incognito, hears story of king, 120, 121.
- — secures service of the king, 120.
- promises first child in exchange for help in impossible task, 198.
- saves child by speaking name of old man, 198.
- of mice, 110.
- — suggests asking help from queen of frogs, 110.
- questions asked by Devil, 182, 183.
- rabbit and bear exchange places, 229.
- — — hunt moose, 467.
- and fox go fishing, 172.
- and frog quarrel over 'possum, 178.
- and tarpin run a five-mile race, 174.
- and wolf race together, 226.
- as watchman, 229.
- asks more power from God, 475.
- at home in brier-patch, 172, 181, 225.
- bargains with elephant to take home the hay he is cutting, 475.
- with fox, 175.
- blinds fox by throwing dirt into his eyes, 179.
- breaks trail for bear, 467.
- calls on himself the dislike of people, and they want to kill him, 476.
- carried across river by elephant, 177.
- carries rattlesnake to God, 476.
- teeth of alligator to God, 475.
- caught in trap, 229.
- cheats fox out of his pay four times, 179.
- chops off alligator's tail, 180.
- clubs and kills bear, 467.
- crosses river in ear of fox, 178.
- deprived of speech, 477.
- eats lard belonging to fox, bear, and himself, 193.
- equipped with cowhide and spurs, 173.
- fails in imitating trick of rooster, 226.
- feeds on bear's fat meat, and gives some to his brothers, 407.
- feigning to measure rattlesnake, ties him firmly, 476.
- feigns death, 172.
- — — fear of a brier-patch, 172, 181, 225.
- follows advice of fox, and is locked up in chest, 175.
- goes to dinner and takes a nap, 214, 225.
- has fat only on neck and under legs, 492.
- sticks to tar bucket, 171.

rabbit lays stick beside sleeping rattle-snake, 476.

- loses race by sleeping and eating, 214, 226.
- makes alligator think he wants to be thrown in river, 181.
- offers his company to terrapin, 179.
- on ice, escapes from his pursuers by help of wind, 468.
- orders wife to cut off his head, but stops her when he finds it will kill him, 190.
- plans to discover thief of butter, 193.
- refuses fox's invitation to visit him, as he observes that, though many go in, none come out, 175.
- runs away with fox's fish while fox goes to get what he thought was a dead rabbit, 173.
- sent to God to ask about death, 476.
- sets fire to brush-heap in which terrapin is, 179.
- — — to straw field, 181.
- — frog to watch 'possum, 178.
- — trap for alligator, 181.
- and tar baby, 171, 222.
- stumbles and splits his nose, 476.
- taunts elephant with his slowness, 178.
- teaches fox to use his tail for fishing, 215.
- telling fox where he can find geese, leads him into danger, 176.
- ties elephant by tusk to tree, 476..
- tricks bear, 229.
- wants proof of death of fox, 179..
- war introduced by, 469.
- Rabbit-Man next in power to beaver, 467.
- rabbits snared by deserted woman, 456.
- rabby destroys friend's horse and cart, and steals his provisions, 228.
- race between deer and tarpin, 174.
- between God and Moses, 227.
- between gopher and rabbit, 226.
- between hant and black man, 195.
- between lion and fox, 209.
- between rabbit and tarpin, 174, 225, 226.
- between tortoise and rabbit, 214.
- between wolf and rabbit, 226.
- rain, sign of tears, 448.
- tears of Big-Man, 445.
- Rain-Maidens, daughters of Thunder, 258.
- Rat and Beaver fight, and Rat and wife are killed, 434.
- and mouse dispute as to who took ring, 111.
- rubs tail over king's mouth and over mustard, 106.
- rats in dress of soldiers on parade, 105.
- rattlesnake consents to let rabbit tie him to stick, 476.
- raven as transformer and trickster, 444.
- asks excrement for information, comparative notes, 444.
- ravens, two, deceived by Beaver, who burns them alive, 441.

- Incidents and objects in myth, *continued*:
- ravens, two, drive away game, comparative notes, 441.
 - pick out eyes of dead, 441.
 - ravisher, would-be, of Rain-Maidens, pursued by Thunder, 258.
 - razors, bridge of, 59, 60.
 - recognition of first wife by means of handkerchief, 46.
 - reflection of Beaver in river struck at by giant, comparative notes, 433.
 - renunciation of second wife of prince in favor of first wife, 18.
 - resemblance of three brothers so great, they cannot be distinguished, 4, 86.
 - return from heaven or hell impossible, 382, 388.
 - Reynard, deceiving the bear, devours all his butter, 113. See *Fox*.
 - makes a bargain with bear, 114.
 - rheumatism cured through fright, 177, 184.
 - rice, ants take one grain each, 49.
 - ring, guard, 34, 35.
 - taken and carried to ship by little mouse, 111.
 - river crossed on back of duck, 38.
 - on back of hen, 41.
 - lion jumps over, pursued by hunter on little mare, 65.
 - road, beautiful, leads to king's castle, 94.
 - robbers, quarrelling, frightened away, comparative notes, 484.
 - rock rides on back of horse, 189.
 - rocks close to imprison brother for his want of trust, comparative notes, 446.
 - rooster and rabbit engage in farming, 190.
 - lays his head aside to sun it, 226.
 - puts his head upon his wing, and tells rabbit his wife cut off his head, 190.
 - talking, 41, 42, 190.
 - rope on which girls descend from sky to earth, 457.
 - stretched across river, lifted by Beaver, who passes underneath and arrives at Otter-Woman's, 434, 435.
 - rose as life token, 82, 85.
 - ruse of thief to throw police off track, 128.
 - sailor hides during storm, 482.
 - helps Little-John in search for stolen princess, 48.
 - "Saint Peter, open the door to the woodcutter," 132.
 - salmon, Beaver changes into, and swims to place where Kingfisher used to draw water, 434.
 - salmon-eggs cooking in kettle increase in size, 436.
 - salt, transformation of persons into, 59, 85, 86.
 - Samson and Satan make trial of their strength, 223.
 - schooner, 52-54.
 - scissors, magic, 8, 31-34, 36, 45, 46.
 - Scrape-Bottom, name for rabbit's third baby, 193.
 - scratch, ol', 183.
 - seal-bladder as a canoe, 452.
 - search through city reveals no one as beautiful as young daughter of poor widow, 115.
 - serpent killed by fisherman's son to rescue submerged city, 57.
 - serpents suddenly appear on island at sea, 71.
 - servant, dressed as friar, lodges at castle, 123.
 - of king recognized as first wife by handkerchief, 46.
 - of queen helps countryman in his designs, 117.
 - servant's pay, permission to spank master, 88.
 - seven devils possess a flour-mill, 88.
 - leagues around, dust caused to fly back for, by turn of the hand, 40.
 - — — music from violin heard for, 32, 35.
 - — — people dance in spite of themselves to music heard for, 8.
 - — — sword that cuts for, 82, 85.
 - times devil, 31.
 - seven-headed monster, 6, 7, 82-84, 494.
 - seven-league boots, 6, 40, 42, 67, 68.
 - seventh wife of Blue-Beard enters closed room, 183.
 - seven-year-old boy goes out of house for first time, 86.
 - sharpened sticks for killing people, comparative notes, 468.
 - sheep of king guarded by old woman, 62.
 - Sheep-Man kills people by pushing them over cliff, 430.
 - sheep people killed by Beaver, 430, 431.
 - shell thrown behind one is changed into mountain, 67.
 - ship of Little-John, magician and princess visit, 50.
 - without sails, 152.
 - ships imprisoned in ice rise, 151.
 - Shrew-Woman advises Beaver, 435, 438.
 - cooks salmon-eggs in tiny kettle, 435.
 - sight of daylight brings death to witch, 188.
 - sight restored by anointing eyes with grease, 50.
 - when eyes are put back, 79.
 - silver spoon paid for bluebird, 436.
 - Simon fishes on Sunday, 185.
 - siren demands son of fisherman in payment for fish caught, 53, 54.
 - swallows fisherman's son when he drinks at river, 58.
 - sister prefers martyrdom to having her brother in hell, 137.
 - sister-in-law killed by driving scratchers into her ears, 459.
 - six brothers marry their six sisters, 420.
 - skeleton of animal given to spider, 481.

- Incidents and objects in myth, *continued*:
- skin of beast burned by witch to break enchantment, 30, 31.
 - of monster burned to free transformed prince, 16.
 - skins of hare, 166 in number (year and a day), 43.
 - skull of animal and its contents given to ants, 481.
 - of horse assigned to caterpillar as shelter in bad weather, 55.
 - sky, ascent of cannibal to, 441. See *Sun*.
 - escape from, to earth, by means of skin rope, 457.
 - man whose head touches, 444.
 - once very close to earth, 444, 445.
 - red, sign of death or blood, comparative notes, 448.
 - rises at intervals to let people through, 453.
 - Sleep-Bad and Eating-Bad exchange visits, 266.
 - sleeping-potion given to prevent secret from being revealed, 8, 34, 35.
 - smoke issuing from strong house discloses weak spot, 127.
 - snail crawls day and night, 174.
 - snake and child eat together, 185.
 - furnishee remedy for his bite, 249.
 - in trouble, is helped by hunter, repays kindness, 248, 249.
 - snake-monsters, 438.
 - comparative notes, 435, 436.
 - snipe carries travellers over canyon on his long legs, 458.
 - punches hole in Bird-Man's stomach, releasing water, comparative notes, 439.
 - Snowshoe Islands in St. John's River, the snowshoes left by Gluskap on his way to Tobique, 480.
 - snowshoes greased, that they may freeze and be useless, 454.
 - song of crow and turtle, 493.
 - of old witch-man, 198.
 - of Pedr, 238.
 - of pig when he traps fox, 187.
 - of three motherless children, 200.
 - sung by fox while he cooks rabbit, 175.
 - songs of witches to two mean little boys, 189, 190.
 - sorceress, old, 31–33, 35.
 - — advises Beautiful-Prince, 37.
 - — causes persons to turn into mass of salt, 85, 86.
 - — scabby, comes out from under napkin picked up by king, 77.
 - third of three sisters, the most wicked and malicious, 5.
 - wicked, falls dead when youth extinguishes light, 79.
 - see *Witch*.
 - sorceresses, three, give counsel, 13.
 - spear-head breaks off when fish are speared, 434.
 - speech of fish caught on Sunday, 185.
 - spider, food assigned to, 481.
 - spinning-wheel, magic, 45, 46.
 - Squirrel in council, 497.
 - tells boy to cry for summer, 492.
 - star-husbands, comparative notes, 457.
 - steamer, most rapid-going, 48.
 - steel clogs six inches thick, 31. See *Clogs*.
 - step-mother feeds children with dirt, 194.
 - stone falls in answer to prayer, 197.
 - thrown at Beaver by Gluskap still to be seen at Tobique, 480.
 - stone canoe, 479.
 - house half way on mountain that can hold ten thousand people, 420.
 - mountain behind magician's castle, 49.
 - sheep and other animals in front of caves of Mount Ngan, 420.
 - stork takes pity on fox, 216.
 - subterfuges of a wife, 199.
 - summer in Indian country when winter in Swan country, 453.
 - origin of, comparative notes, 493.
 - sun, a cannibal and lives in sky, 441.
 - hundred leagues on other edge of, 37, 42.
 - Sunday for fishing, 185.
 - sunshine hauled in a wheelbarrow, 192.
 - Sure-It's-Good, name chosen by rabbit for baby, 193.
 - Swan Maidens, the, 5, 37.
 - Swan man steals wife of hunter, 453.
 - sweet flag (*Acorus calamus*), former food of beaver, 482.
 - swimming-race, 483.
 - sword, magic, 79, 82, 85.
 - oldest, chosen for hunting lion, 65.
 - tablecloth, magic, 210–212.
 - tail of fox frozen in, 215.
 - of horse breaks when pulled, 228.
 - of monkey makes him prisoner in tree, 253.
 - tails exchanged, 482.
 - of burros buried in mud, 231.
 - tale of the "Three Sillies," 191.
 - talkin' overheard in graveyard frightens man, 177.
 - talking animals, 29, 33, 41, 42, 54–56.
 - tallow or grease, rubbing with, breaks enchantment, 50, 59.
 - tank of running gold, 95.
 - tar baby and rabbit, 171, 172, 222.
 - tar bucket and rabbit, 171.
 - tarpin. See *Terrapin*.
 - task by which boy can escape hanging, 104.
 - of draining a lake, 39.
 - of making lead and tin boil together, 69.
 - set queen, of turning straws into gold, 198.
 - tasks set for liberator, 16, 17.
 - set for rabbit by God, 475, 476.
 - — for rescuing submerged city and castle, 57.

- Incidents and objects in myth, *continued*:
- tasks set for securing princess, 49, 50, 66-69.
 - prince, 38, 39.
 - 'taters, according to agreement, belong to rabbit, 175.
 - tears of Big-Man are rain, 445.
 - tempest, magic, precedes coming of transformed person, 10.
 - terms of peace between rats and man, 105.
 - terpene an hour for watchman, 229.
 - terrapin races, 174, 226.
 - and rabbit taunt each other, 179.
 - angered, taunts snail with gaining race by rolling downhill, 174.
 - at each mile-post, 225.
 - in convention, 226.
 - rabbit, squirrel, and fox chop in company, 193.
 - sets rabbit to watch frog, 178.
 - tells slave he shall be free, 177.
 - with one eye shut, and one eye open, 225.
 - test of age of wolf, fox, and camel, 380.
 - of son-in-law, 38, 437, 438.
 - "Thah, now, that's what I git by tryin' to please everybody," 192.
 - "That's the way it felt when you beat me," 212.
 - "The fou't' more powerful than all," 222.
 - thief builds king's treasure-house, 126.
 - efforts to discover, 127-130, 193.
 - son of king chooses profession of, 36.
 - thieves identified by suits of witches, 188.
 - thinking of or calling on some one brings aid, 39.
 - Thomas-bon-chasseur finds golden hair, the brilliance of which lights the whole world, 65.
 - meets old man on little mare, and is asked to swap horses, 64.
 - thought-reading by Shrew-Woman, 436.
 - Thunder enraged, 258.
 - Ti-Jean. See *Little-John*.
 - time-limit, 17, 22, 27, 29, 30, 31, 32, 36, 37, 41, 43, 44, 47, 50.
 - Ti-Pierre. See *Little-Peter*.
 - tobacco, 28.
 - tobacco-field torn up by horse, 186.
 - tom-cat let loose on island of rats, 110.
 - makes a counter-attack, 105.
 - tongues of monster proof of identity of slayer, 82, 84.
 - Top-Off, wolf's niece, 215.
 - tortoise wins race while rabbit sleeps, 214. See *Terrapin*.
 - trail on which are many monsters who prey on people, 429.
 - train frightens Irishman, 186.
 - transformation of people into animals, 481.
 - transformations, 3, 5, 6, 8, 10, 18, 22, 27, 29-38, 41-45, 55-59, 67, 85, 86, 101, 102, 180, 268, 419, 422, 432, 436, 439, 452, 455, 459, 462, 464, 468, 470, 480-482, 489.
 - transformer, Raven as, 444.
 - trap for capturing thief, 129.
 - treachery of charcoal-burner proved, 84.
 - tree, trunk of, becomes St. John's River, 481.
 - lad runs up, to escape giant, 445.
 - magic, 9.
 - trees cut down with magic sword serve as bridges, 80.
 - trickster, Raven as, 444.
 - trousers, magic, 451.
 - of Beaver and Cannibal, hanging by fire, interchanged, 440.
 - of Cannibal, thrown into fire by Beaver, 441.
 - Tubinh and Lob quarrel, 234.
 - bargains with Peix' Caball, 234.
 - see *Pedr*.
 - turnip, giant, 191.
 - turtle catches and drowns eagle, 493.
 - turtles scorched by fire on chin and throat, 492.
 - twin-children discuss question of death, 488.
 - unfaithfulness of husband indicated by wet feathers, comparative notes, 440.
 - unguent with marvellous power of restoration, 150.
 - vagina of Otter-Woman, Beaver thrusts heated stone into, comparative notes, 435.
 - vegetation, beginning of, 442.
 - vine removed from house by pulling cow up to eat it off, 192.
 - violin which makes one dance, 8, 25, 32, 35, 36, 131.
 - vulture, insulted by wolf, takes his feather away from him, 233.
 - walking-stick, magic, 447.
 - war-party fall in with a woman and have connection with her, 461.
 - in blinding snowstorm attack Swan camp and kill all, 455.
 - water at bottom of well reached by chain of men, 222, 223.
 - lowering of, caused by breaking of eggs, 57.
 - of life, of youth, 59, 60.
 - water-lions on sandbar near end of world, 491.
 - Water-Man a menace to people, comparative notes, 460.
 - "We have agree to disagree," 222.
 - weasel first to make hole in ice-wall, 455.
 - in vagina of Otter-Woman, comparative notes, 435.
 - kills Ogima by biting his heart, 492.
 - weather milder when sky far from earth than when sky is close to earth, 445.
 - wedding-ring, on possession of, hangs fate of brother and sister, 136.
 - price demanded by Devil for sight of sister, 136.

Incidents and objects in myth, *continued*:

- wedge between sides of canoe pulled out, and Beaver imprisoned, 437.
- well, king plans to bury servant alive while digging, 88.
- whales largest and strongest animals of the ocean, 452.
- made by Kaska man do his bidding, comparative notes, 451, 452.
- making of artificial, comparative notes, 452.
- "What brave folks are we!" 199.
- wheat grown in General Cling town, 182.
- wheelbarrow for hauling sunshine, 192.
- whistle, 54.
- used to restore to life, 51.
- widow, 70, 102, 107.
- goes to king to ask hand of his daughter for her son, 104.
- wife killed by her husbands because she deceived them, 462.
- of farmer as a white horse, 186.
- of miller, cutting ham-bone, hurts her hand, 196.
- of Wolverine escapes, 470.
- stolen by Swan man, 453.
- wind, north and west, 45.
- too calm for fish to live, 480.
- west, takes princess to castle of happiness, 45.
- window-frame, wonderful, 98.
- winds, asked if they have seen lost prince, 44.
- wind-storm, magic, prevents return home of traveller, 28.
- wing of bird, writing on, 99.
- witch answers questions of Devil, 182, 183.
- carries to her home two mean little boys, 189.
- drops dead when daylight strikes her, 188.
- fiery, 77.
- frightened to death, 209.
- invisible, 30.
- made to give up magic bird-heart, 102.
- old, visits castle, 30.
- seen with ring on finger, 111.
- shakes off her skin, 209.
- to pick up, grain by grain, mustard-seed or rice in her path, 188, 242.
- with cup of tea, causes Little-John to vomit up the heart of bird, 100.
- witches obtain cock and cook it, 108.
- — the magic ring, 109.
- rub off their skins, 210.
- try unsuccessfully to get possession of John's cock, 107.
- see *Sorceress*.
- witch-man saved from hanging, 210.
- witch-skin filled with salt, 209.
- witch-skins filled with pepper, 187.
- witch-wife, 209.
- witch-woman and frog, 184.

wives avenge wrong done them by husband, 460.

- neglected, become suspicious, and spy on their husband, 459.
- wolf accuses crow of digging up corn, 233.
- — hawk of being a chicken-thief, 234.
- and wolverene brothers-in-law, 471.
- answering his wife's calls, eats up bear's butter, 215, 216.
- born before the creation, 380.
- cheated by buzzard, 474.
- derides vulture for food he seeks, 233.
- drinks fresh blood of cow, 474.
- goes to a dance under impression that it is a feast, 233.
- in a Mongolian version of the "Three Dreams," 380.
- insults animals, 233, 234.
- mutilates Peix' Caball, 234.
- teaches Nenabosho to make fire, 491.
- without feathers, left on island, 234.
- works in bear's garden, 215.
- wolverene, comparative notes, 469, 470.
- dropped by snipe into river, 458.
- fattens his wives and caches meat, 470.
- house of, at foot of glacier, where he kills people who fall over, 429.
- jumping for cache, breaks arms and legs, 471.
- killed by Beaver, who had feigned death, 430.
- — by brothers-in-law, 470, 471.
- marries each one of many sisters, 470.
- offers his mother-in-law beaver-meat with excrement, 470.
- put on spit to bake, 468.
- steals baby, 472.
- travels toward setting sun, 473.
- wolves warm Nenabosho by covering him with their tails, 491.
- woman captive procures meat for war-party, 454.
- carried off by giant, 472.
- — by lynx, 464.
- cuts trail through willow-brush as means of escape, 450.
- eats so much fat that she breaks in two, comparative notes, 467.
- engages as table-servant to king in order to find her husband, 33.
- feeds on flesh of her dog cooked by her husband, 188.
- left to die of cold and starvation, 456.
- marries dog, 482.
- mouse as wise old, comparative notes, 435.
- old, 45.
- — asks of young man that he wish her dead and in Paradise, 75.
- — calls ducks to come eat of her oats, 41.
- guards king's sheep, 59, 62.
- — in forest, 44.
- — with disease of ear, 419.

- Incidents and objects in myth, *continued*:
- woman, old, with snow-white hair, mistress of all fishes, 75.
 - simulating her daughter, tries to delude her sons-in-law, 462.
 - transformed into white ants, 268.
 - visits graveyards at night, 187.
 - watches fox waiting to dig her grave, 184.
 - way to stop a scolding, 484.
 - with animals in privates, that killed men, comparative notes, 435.
 - with babe on back, dragging meat to camp, is frightened by sight of huge animal, 450.
 - with shoes like those of a horse on her hands, 196.
 - with three children asks lodging from a man, 195.
 - with two husbands, comparative notes, 461.
 - women and girl changed into mice, 455.
 - dupe wolverene, and kick him into river, 458.
 - evade wolverene's advances by many devices, 458.
 - in top of large tree, 457.
 - wonder-box restored to its owner, 212.
 - woodchuck eats men, 433.
 - fights with Beaver, and is killed, 433.
 - woodcutter and wife, three little girls of, 92.
 - at the gate of heaven, 132.
 - demand by, for releasing Devil, 131.
 - takes home to each of his two sons a beautiful bird, 98.
- Wood-Rat in council, 497.
- wool taken to carding-mill sniffed up by snorting beast, 89.
- young girl, to fit herself for a princess, placed at school, 116.
- younger brother disliked by brother, who would not give him to eat, comparative notes, 445.
- youngest daughter and fatal bouquet, 3.
- — marriage of, 3, 10, 29.
 - — hand of, demanded by prince in guise of hare, 43.
 - — promised in marriage to whomever should capture head of General Wu, 419.
 - princess chooses as spouse her father's poultry-keeper, 97.
- youth, water of, 58, 62, 69.
- — — guarded by wild beasts, 68.
 - — — stolen by brothers of Prince Joseph, 60.
- Indian names for stone axes, Surinam, 256.
- tribes. See *Tribes*.
- Indo-Chinese, totemic traces among, 415-426.
- Irishman proverbially clever in England, 403.
- Jamaica, practice in, of pouring corn before house-door, or inside haunted room, to distract spirit, 188.
- "Jig" defined, 375.
- John G. White Collection of Cleveland Public Library, 397, 413.
- "Jump for joy," a step in a Georgia ring-game, 218.
- Kaska Tales, 427-473.
- Kate, H. F. C., ten, A Zuñi Folk-Tale, 496-499.
- Kalinias* (Caribs), name given by, to the stone axe, 256.
- K'iakima, the village where, according to the Zuñi, Estevan lost his life, 165.
- Kiang, forefathers of Tibetans, social organization of, 423.
- Kittredge, G. L. (editor), Ballads and Songs, 283-369.
- fragmentary text by, of "The Mermaid," 333.
- Konomeru-Aula* ("Word of the Thunder"), a Carib, 258, 259.
- Kosi* ("a courtesy"), a mark of respect in Surinam, 245.
- Ko'thluwala'wa ("lake of the dead"), a sacred lake and village near the junction of Little Colorado and Zuñi Rivers, 497.
- Laguna, dead remembered daily at, 495. story told in, relating to All-Souls Day, 496.
- Lake of the Dead, prominent in Zuñi mythology and religion, 497.
- Laufer, Berthold, Totemic Traces among the Indo-Chinese, 415-426.
- Leba* ("the spirit of Misery") of Surinam, described, 242.
- Legend, Carib, 253, 258.
- of the oldest animals, 379, 380.
 - of the Rain-Spirits, 258.
- Leig, Charles, on value set by Indians of Guiana on European steel axe, 252.
- Leland, C. G., cites a Passamaquoddy occurrence similar to the Malecite water-famine, 480.
- Lelydrop in Para district, scene of fall of enormous locust-tree struck by lightning, 254.
- Lewis & Clark, visit of, not remembered by the Lemhi Shoshone, 165.
- "Lightning-tubes," Surinam, 237.
- Lob and Subrin in Portuguese folk-lore, 230.
- Loekoeaman* ("doctor"), a higher authority in Surinam than the fortune-teller, 245.
- Longfellow writes to Charles Sumner in relation to his poem "Miles Standish," 413.
- Louisiana, inhabitants of, at time of French settlement, 474.
- Lowie, Robert H., Oral Tradition and History, 161-167.
- Machad*, a large knife of the Cape Verde Islanders, 234.

- Madison, President, lullaby for, 291.
 Magic formulas, 7. See *Magic*, under *Incidents*.
 Magyar folk-tale, 402.
 Malecite Tales, 479-485.
 Man, aboriginal tribes of southern China, legend of origin of, 419-421.
 Man, primitive, not endowed with historical sense, 164, 167.
 "Manuel, wolf of the wood," name for "vulture" on Cape Verde Islands, 233.
 Manuscript of old ballad rescued by Bishop Percy from destruction, 412.
 Marlissa rapids in Berbice River, petro-glyph near, 258.
 Marriage, consent to, gained by riddle, 203.
 Maspero, H., taboos in relation to family names among the Black Tai, 415-417.
 Matsokin, N., work on matriarchate in Asia, 419.
 "May-Pole Song, The," a Georgia ring-game, 218.
 "Mexican" prayer, position of hand of Zuñi when saying, 496.
 Michelson, Truman, Notes on Peoria Folk-Lore and Mythology, 493-495.
 "Miles Standish," foundation of poem of, 413.
 Migration from the Carolinas to the Bahamas, 169.
 Monkey, sacred animal of Tibetans, 424.
 Morin, Michel, 141.
 Morin, Victor, *Facéties et Contes Canadiens*, 141-157.
 Mourning custom among Black Tai, 416.
 Mullen, Priscilla, and the Earl of Mar's daughter, 413.
 reply of, to John Alden, 413.
 Music (notation):
 An Inconstant Lover, 349.
 Anyhow, 200.
 Charming Beauty Bright, 334, 335.
 Come and I will Sing You, 336.
 Fanny Blair, 343.
 Faut aller chercher le loup, 137.
 Fichons le p[et]it bouquin, 139.
 Goins, 361.
 Lord Randal, 290.
 Mollie Bond, 359.
 On Yonder High Mountain, 348.
 Sweet William, 364.
 The Drowsy Sleeper, 339.
 The Gypsy Davy, 324.
 The Hangman's Tree, 320.
 The Inquisitive Lover, 352.
 The May-Pole Song, 218.
 The West Countree, 287.
 This Lady wears a Dark-Green Shawl, 221.
 Well met, well met, my own true love, 327.
 Mythical beings in Surinam folk-tales, 242.
 Mythological subjects in Canadian-French tales, 3.
- Mythology, proportion of historically correct statements in Indian, 166.
 Myths of the Chitimacha, comments on, 477.
 — — — evidence in, of European connection, 474.
- Nai'uchi, a Zuñi theurgist, 496.
 Names, family, usage of, among Black Tai, 415.
 — — — among Lolo, 417.
 Nassau, R. H., Bantu Tales, 262-268.
 Necklace of thunder-stones, 260.
 New Hampshire timber-yards, tales learned from Canadian Frenchman in, 36, 47.
 Newell, W. W., two texts of "The Carol of the Twelve Numbers" given by, 335.
 Notes and Queries, 274-277, 412-414, 486-499.
 Notes on Peoria Folk-Lore and Mythology, 493-495.
 Notes on Folk-Lore of Guilford County, North Carolina, 201-208.
 Notes on the "Shirburn Ballads," 370-377.
 Notes regarding Chitimacha beliefs and medical practices, 477, 478.
- "O speak for thyself, John," a quotation of uncertain date, 412.
 Ojibwa Tales, 491-493.
Okojumu-Aula ("Word of the Snake-Spirit"), quotation from, 259.
 Old Christmas in Guilford County, North Carolina, 208.
 "Old Green Field," a Georgia ring-game, 220.
 Oral Tradition and History, 161-167.
 Origin of Death, The, 486-491.
 Origin of the Dragon-Fly, 497-499.
 Origin of wars among the Indians, 469.
- P'an-hu, ancestor of the Man tribes, 419.
 Paramaribo, Lutheran Church at, protected against lightning, 255.
 Parsons, Elsie Clews, All-Souls Day at Zuñi, Acoma, and Laguna, 495, 496.
 Folk-Tales collected at Miami, Fla., 222-227.
 Notes on Folk-Lore of Guilford County, North Carolina, 201-218.
 Riddles from Andros Island, Bahamas, 275-277.
 Tales from Guilford County, North Carolina, 168-200.
 Tales from Maryland and Pennsylvania, 209-217.
 Ten Folk-Tales from the Cape Verde Islands, 230-238.
 Partridge Island at mouth of St. John's harbor, 480.
 Passamaquoddy occurrence similar to Malecite water-famine cited by LeLand, 480.
 Penard, A. P. and T. E., Popular Notions pertaining to Primitive Stone Artifacts in Surinam, 251-261.

- Penard, A. P. and T. E., Surinam Folk-Tales, 239-250.
- Peoria folk-lore, tales with European elements, 493.
- Percy, Bishop, first published the ballad "Will Stewart and John," 412.
- Petroglyph found near rapids in the Berbice River, 258.
- Plants, medicinal, with their uses, of the Chitimacha, 478.
- Poison of venomous serpents, antidote for, identified by following a bitten king snake, 478.
- Poke-stalks up early on Old Christmas in North Carolina, 208.
- "Poltci'tc," meaning of the word, 483.
- Popular Notions pertaining to Primitive Stone Artifacts in Surinam, 251-261.
- Post-holes as places of concealment for spiders in Surinam, 241.
- Potawatomi and Fox folk-lore, opinion of Dixon regarding, 494, 495.
- Pottery, use of stone axes by Surinam Indians in manufacturing, 253.
- Power of thunder-stone graded by the depth of color, 254.
- Prayer on occasion of death of tiger, 416, 417.
- Proverbs from Bahamas, 274.
- from Surinam, 248.
- Rattlesnake poisoned by ash and cane, 478.
- Repetition in story-telling, example of endless chain of, 146.
- Reviews of Books:
- F., D. S., Cole's Philippine Folk Tales, 280, 281.
 - Roberts, Helen H., Krehbiel's Afro-American Folk-Songs, 278, 279.
- Rheumatism cured by bath in thunder-stone water, 259.
- Riddle, Surinam, 243.
- Riddles as toasts, 277.
- from Bahamas, 275-277.
 - from Guilford County, North Carolina, 201-207.
 - generally known in North Carolina, 201-203.
- Ring-Games from Georgia, 218-221:
- Good Old Egg-Bread, 218, 219.
 - High O, 220.
 - Old Green Field, 220.
 - Take your Lover in the Ring, 220.
 - The May-Pole Song, 218.
 - This Lady wears a Dark-Green Shawl, 221.
 - Way Down Yonder, 219.
- Rollins, Hyder E., Notes on the "Shirburn Ballads," 370-377.
- Romance of Will Stewart the foundation of an old Scotch ballad, 412.
- Saint's crier, announcement by, in Zuñi, of celebration of All-Souls Day, 495.
- Saka, Carib magician, names for, 257.
- Salish tribes (chiefly Shuswap), incidents not found among Tahltan, 429.
- Sand-tubes formed in Surinam by lightning striking loose sand, 257.
- Shirburn Ballads collected by Clark, number and character of, 370.
- Shoulder-blade of animal three feet in width found near Hyland River, 450.
- Shuma sashii* ("skeleton day") in Laguna, 496.
- Sicilian proverbially clever, 401.
- Smithsonian Institution, courtesy by, in relation to printing, 474, 493.
- Social organization of the Western K'iang, 423.
- in China, 425.
- Soil, influence of nature of, on color of thunder-stone, 254.
- Songs:
- An Inconstant Lover, 349-351.
 - Charming Beauty Bright, 334, 335.
 - Down in the Valley, 346, 347.
 - Fanny Blair, 343.
 - Forsaken, 352.
 - In Good Old Colony Times, 348, 349.
 - Mollie Bond, 359, 360.
 - Molly Baun, 360.
 - On Yonder High Mountain, 347.
 - Oxford City, 356, 357.
 - Polly Wann (Molly Whan), 358, 359.
 - Poor Goens, 361.
 - Randonnée berceuse, 137.
 - Randonnée du petit bouquin, 139.
 - Sweet William (The Sailor Boy), 363, 364.
 - The Dilly Song, 335-337.
 - The Drowsy Sleeper, 338-343.
 - The Green Mountain, 347.
 - The Inquisitive Lover, a variant of a seventeenth-century black-letter "ballad," 352, 353.
 - The Old Maid's Song, 355, 356.
 - The Onconstant Loveyer, 345, 346.
 - The Silver Dagger, 361-363.
 - The Soldier's Wooing, 363.
 - The Twelve Days of Christmas, 365-367.
 - See *Ballads*.
- Soul, beliefs regarding, among Black Tai, 415.
- South Carolina, idea as to original inhabitants of, refuted, 166.
- Sooeens (Scotch), oatmeal soured and then boiled thick, 329.
- Speck, Frank G., Malecite Tales, 479-485.
- Spider, crab (*Heteropoda venatoria*) of Surinam, 241.
- Splinters from cypress-tree struck by lightning, use of, by Chitimacha doctors, 477.
- Standish, Miles, popular hero in Colonial New England, 413.
- Statement, closing, of Anansi stories, origin of, 241.
- true, made as dangerous as a false one, 167.
- Stedman, John G., conducted an expedition against the revolted Negroes of Surinam, 252.

- Steel axe of Europeans, value of, to Indians of Guiana, 252.
- Stewart, John, and John Alden, parallel between, 413.
- Stewart, William, becomes Earl of Marr, 413.
- Stocking of naughty child, Christmas filling for, in North Carolina, 208.
- Stone that fell out of the sun in Surinam, 261.
- Stone axes of European shapes made by natives of Guiana, 252.
- "axes" of Surinam, 251.
- relics preserved as amulets and charms in Surinam, 253.
- Story-telling a feature of Tahltan and Tlingit trading-rendezvous on upper Stikine, 428.
- Strength acquired by cold-water bathing, 461.
- Sumac, two kinds of, known and used by the Chitimacha, 478.
- Superstitions (Chitimacha):
 belief that a doctor cannot eat bear-meat without becoming sick, 477.
 — that one who kills a lizard will get lost in the woods, 477.
 relating to a cypress-tree struck by lightning, 477.
 — to a decayed tooth, 477.
- Superstitions (Natchez):
 relating to trees struck by lightning, 477.
- Surinam, expedition against the revolted Negroes in, 253.
- primitive stone implements from, 251.
- superstition in, as to origin of stone relics, 253, 256.
- use of stone axes and manner of using, by Indians of, 253.
- Surinam Folk-Tales, 239-250.
- proverb, 248, 249.
- Surnames unknown to Lolo and Tibetans, 417.
- Swainson, C., Folk-Lore and Provincial Names of British Birds, 407.
- Swanton, John R., Some Chitimacha Myths and Beliefs, 474-478.
- Taboos, among the Black Tai, 415-417.
- among Hei Miao, 418.
- among Lolo, 418.
- Tagara*, a large wooden dish of the Cape Verde Islanders, 234.
- Tahltan and Kaska tales with similar elements, 432, 433, 435, 436, 439, 440, 444-446, 451, 455, 457, 459, 461, 462, 464, 468, 469.
- myths now and then speak of two husbands, 461.
- Tale in North Carolina becomes current belief in the Bahamas, 169.
- Tales from Guilford County, North Carolina, 168-200.
- Tales from Maryland and Pennsylvania, 209-217.
- Tales, dissemination of, along trade-routes in British Columbia, 428.
- of European origin unknown to Kaska and Tahltan, 429.
- — — known to Malecite, 482-485.
- Tales (Bantu):
Let Us go back to the Place that was left, 262-265.
- Over-Sleeping and Over-Eating — which is worse?* 265, 266.
- Two People with only One Eye*, 267, 268.
- Tales (Canadian-French):
Les aventures de Michel Morin, 141.
- La Belle-jarretière-verte*, 36.
- Le château de félicité*, 42.
- Le château rond de la mer rouge*, 76.
- Le conte de Fesse-ben*, 86.
- Le conte des rats*, 102.
- Le conte du vinaigrier*, 132.
- Le coq, la poule et la vache*, 92.
- Le coq et les rats*, 107.
- Le diable et la mariée*, 135.
- L'évêque*, 134.
- La fable de l'ours et du renard*, 113.
- Frédéric va au ciel*, 130.
- Le grand voleur de Paris*, 125.
- Jean Baribeau*, 146.
- Jean-Cuit*, 114.
- Le médaillon*, 70.
- Le petit teigneux*, 93.
- "Prince en nuit et bête féroce en jour,"* 27.
- Prince-Joseph*, 58.
- Randonnée berceuse*, 137.
- Randonnée du petit bouquin*, 139.
- Le sabre magique*, 79.
- Salade et pommes d'or*, 98.
- La serviette magique*, 147.
- La sirène*, 52.
- Thomas-bon-chasseur*, 63.
- Ti-Jean et le petit vacher*, 47.
- Les trois frères et la Bête-à-sept-têtes*, 82.
- Les trois poils d'or*, 123.
- Ventre de son!* 146.
- Tales (Cape Verde Islands):
Bartering Mothers; The Buried Tail, 230, 231.
- Holding up the Cave; Fatal Imitation; The Toothpick; The Password; Getting the Other Fellow to take your Place*, 235-238.
- The Birds take back their Feathers; The Insult Midstream; Playing Dead*, 231-234.
- Tales (Chitimacha):
Buzzard and Wolf, 474.
- Man, Bear, and Tiger-Cat*, 474, 475.
- The Labors of Rabbit*, 475, 476.
- The Origin of Death*, 476.
- The Punishment of Rabbit*, 476.
- Tales (Florida):
After Seven Years, 224.
- Ahshmens at de Well*, 222.
- Big Fraid and Little Fraid*, 227.
- De Deer an' de Huntin' Man*, 223.
- De Terpin an' de Boy*, 225.

Tales (Florida), *continued*:

- Fatal Imitation, 226.
 God and Moses, 227.
 In the Briar-Patch, 225.
 Me too, 224.
 No Tracks Out, 222.
 On the Deer's Back, 223.
 Samson and Satan, 223.
 Tar Baby, 222.
 The Boy and the Colt, 225.
 The Damaged Locomotive, 224.
 The Race, 225, 226.

Tales (Fortune Island, Bahamas):

- Dead or Asleep; Getting the Other Fellow to take your Place, 229.

Bartering Mothers; The Buried Tail, 228.

Tales (Kaska):

- Big-Man (*Déne tcō*), 444, 445.
 Bladder-Head Boy; or, The Monster that ate People, 450, 451.
 Origin of the Earth, 441, 442.
 Origin of Fire, and Origin of Death, 443, 444.
 Rabbit-Man (*Ga'ttoeze'*), 467-469.
 Raven, or Big-Crow, 444.
 Story of the Baby stolen by Wolverene, 471-473.
 Story of Beaver, 429-441.
 Story of Lynx-Man, 464, 465.
 Story of the Water-Man, 460, 461.
 The Brothers, Big-Man, and the Giants, 445-448.
 The Deserted Woman, 455-457.
 The Deceitful Wife, 461, 462.
 The Dog-Man and Dog-Children, 463, 464.
 The Fog-Man, 466, 467.
 The Giants and the Boys, 448-450.
 The Great Flood, 442, 443.
 The Kaska Man who made Whales, 451, 452.
 The Man who cohabited with his Sister, 459, 460.
 The Owl-Woman, 462, 463.
 The Sisters who married Stars, 457-459.
 War with the Swan People, 453-455.
 Wolverene, 469.
 Wolverene and his Wives, 470, 471.
 Wolverene and Wolf, 471.

Tales (Malecite):

- Gluskap and his Grandmother, 479, 480.
 Gluskap assigns the Animals' Food, 481.
 Malecite Version of the Water-Famine and Human Transformation Myth, 480, 481.
 Poltci'tc hoodwinks the King (European), 483-485.
 The Beaver and Muskrat change their Haunts, 482.
 The Beaver and the Muskrat change Tails, 481.
 The Expert Sailor (European), 482, 483.
 The Woman who married a Dog, 482.

Tales (Maryland and Pennsylvania):

- Dividing the Souls, 215.
 In the Well, 214.

Jack and the Bean-Pole, 212, 213.

- Keeping Pace, 209.
 Out of her Skin, 209, 210.
 Playing Godfather, 215, 216.
 Tablecloth, Donkey, and Club, 210-212.
 The Dismembered Ghost, 217.
 The Frozen Tail, 214.
 The Race, 214.

Voice Above, 216.

Tales (North Carolina):

- Above the Ground and under the Ground, 175.
 Alligator's Tail; In the Briar-Patch, 180, 181.
 Anyhow, 200.
 As Big a Fool, 191, 192.
 Big Fraid and Little Fraid, 172.
 Blue-Beard, 183.
 Brave Folks, 199.
 Brush-Heap a-fire, 179.
 Buger, 189.
 Dividing the Souls, 177.
 Fatal Imitation, 190.
 Feasting on Dog, 188.
 Fiddling for the Devil, 180.
 Fishing on Sunday, 185.
 "Fixed," 180.
 In the Briar-Patch, 171, 172.
 In the Chest, 175, 176.
 Jumping over the Fire, 193.
 Keeping Pace, 189.
 "Man Above," 186.
 Mustard-Seed, 188.
 No Tracks Out, 175.
 Old Man on a Hunt, 184.
 Out of her Skin, 187, 188.
 Pay Me now, 176.
 Playing Dead Twice in the Road, 172.
 Playing Godfather, 192, 193.
 Pleasing Everybody, 192.
 Rabbit makes Fox his Riding-Horse, 173.
 Racing the Train, 186.
 Self-Confidence, 196.
 Straw into Gold, 198.
 Talks too much, 176, 177.
 Tar Baby, 171.
 The Adulteress, 199.
 The Best Place, 194.
 The Black Cat, 195.
 The Cat who wanted Shoes, 197.
 The Devil Marriage, 181-183.
 The Frog, 183, 184.
 The Frog who would fly, 198, 199.
 The Haunted House, 195.
 The Insult Midstream, 177.
 The Insult Midstream, Watcher tricked; Mock Funeral, 178, 179.
 The Little Girl and her Snake, 185.
 The Murderous Mother, 196, 197.
 The Pumpkin, 190, 191.
 The Race: Relay Trick, 174.
 The Race: Slow but Steady, 174.
 The Single Ball, 191.
 The Spitting Hant, 179.
 The Step-Mother, 193.
 The Talking Bones, 194.

Tales (North Carolina), *continued*:

- The Three Little Pigs, 186.
- The Turnip, 191.
- The Witch Spouse, 187.
- The Witches and the Dogs, 189, 190.
- The Woman-Cat, 196.
- The Woman-Horse, 186.
- Three-Eyes, 198.
- Tickling 'Possum, 183.
- Watcher tricked, 178.
- Woman on House-Top, 194.
- Woman up a Tree, 184.

Tales (Ojibwa):

- Nenabosho, 491, 492.
- The Fisher, 492, 493.

Tales (Surinam):

- Anansi eats Mutton, 244, 245.
- How Man made Woman respect Him, 244.
- Jauw's Dream, 246-248.
- Snake and Hunter, 248-250.

Tales (Zuñi):

- The Origin of the Dragon-Fly; or, Why the Chief Priests receive the First Harvest from the Fields, 496-499.

Talismans, 7.

Tarlton, Richard, identified with "Willy" of the ballad "Willie and Peggy," 377.

Taylor, General Zachary, lullaby for, 291.

Teit, James A., Kaska Tales, 427-473.

Ten Folk-Tales from the Cape Verde Islands, 230-238.

Three Dreams, The, or "Dream-Bread" Story, 378-410.

Thunder, stone reliefs fall from clouds with each clap of, 253.

Thunder and thunder-axe, pencil drawing of, by Carib Indian, 257.

Thunder-stone, beliefs regarding, in thunder-storm, 254-261.

test to determine genuineness of, 255.

Tiger worshipped by a clan of the Black Tai, 416.

Tobique, 200 miles from the mouth of St. John's River, 480.

Tools of Negroes, North Carolina, 175.

"Toothache medicine" of the Chitimacha, 477.

Totemic Traces among the Indo-Chinese, 415-426.

Trees struck by lightning, superstition as to, of the Chitimacha, 477.

Tribes and peoples:

- Achomawi, 487.
- Arapaho, 489, 490.
- Arawak, 256.
- Athapascan, 427-429.
- Assiniboin, 165, 486.
- Bantu Negro, 262-268.
- Blackfeet, 458, 489, 490.
- Bush Negroes, 239-250.
- Caddo, 490.
- Caribs, 253, 256-259.
- Carrier, 428.
- Cherokee, 490.

- Cheyenne, 489, 490.
- Chilcotin, 428, 429.
- Chitimacha, 474-478.
- Cœur d'Alène, 488.
- Comanche, 489, 490.
- Coos, 486.
- Cree, 490.
- Crow, 163.
- Diegueño, 488.
- Dog-Rib Indians, 489.
- Hare Indians, 489, 490.
- Hidatsa, 163.
- Hupa, 487, 491.
- Indo-Chinese, 415-426.
- Jicarilla Apache, 489, 490.
- Kalinias, 256.
- Kaska, 427-473, 489.
- Kitksan, 428.
- Klamath, 487.
- Kutenai, 486.
- Lemhi Shoshone, 165.
- Lillooet, 428, 486.
- Luiseño, 488.
- Maidu, 487.
- Malecite, 479-485.
- Miwok, 488.
- Natchez, 477.
- Navaho, 489, 490.
- Negro. See *Bantu, Bush Negroes*.
- Nez Percés, 164.
- Nishinam, 487.
- Niska, 428.
- Ojanas, 256.
- Papago, 488.
- Pawnee, 490.
- Penobscot, 479.
- Piegan, 489.
- Plains Indians, 163, 489.
- Pomo, 488.
- Quinault, 486.
- Sahaptin, 458.
- Salish, 428, 429.
- Sanpoil, 465, 486.
- Shasta, 487.
- Shoshoni, 486.
- Shuswap, 428, 429.
- Sikani, 428.
- Tahltan, 427-429.
- Takelma, 487.
- Thompson Indians, 455, 465, 468, 486.
- Tlingit, 428, 429.
- Tsetsa'ut, 429, 455, 460, 464.
- Tsimshian, 428, 467.
- Ute, 486.
- Wabanaki, 479.
- Winnebago, 490.
- Wintun, 487.
- Wishosk, 488.
- Wishram, 488.
- Yana, 487.
- Yokuts, Gashowu, 488.
- Yokuts, Truhohi, 488.
- Yokuts, Yaelmani, 488.
- Yuki, 166, 488.
- Yurok, 487.
- Zuñi, 165, 490.

- Virginia Folk-Lore Society, 272, 273.
"Vulture," Cape Verde name for, 233.
- West Indies, natives of, ascribe mysterious properties to their stone relics, 253.
"Whale head," name sometimes given by Indians to an ant-hill, 481.
What is it that cries with only one eye? 243.
Whetstones, stone axes as, 253.
White, John G., Collection of Folk-Lore, the, 413, 414.
"Wide ditch," in Zuñi, place where possessions of the dead are buried, 495.
- Wisconsin, Canadian-French tale learned in timber-yard in, 27.
- Yuchi, early habitat of, 166.
- Zuñi, Catholic Church in, 495.
Zuñi, celebration by, toward end of October, 495.
dead remembered daily at, 495.
tribal name of, 499.
Zuñi breath rite combined with Catholic motion, 496.
Zuñi Folk-Tale, A, 496-499.



GR The Journal of American
1 folk-lore
J6
v.30
cop.2

PLEASE DO NOT REMOVE
CARDS OR SLIPS FROM THIS POCKET

UNIVERSITY OF TORONTO LIBRARY

